

CLAUSEWITZ ET LA GUERRE POPULAIRE

ET AUTRES ESSAIS POLITICO-MILITAIRES

T. DERBENT



ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

38 rue Dunois, 75013 Paris

flpress@protonmail.com

Collection "Nouveaux chemins" # 17 (Français)

Édition : Section Francophone–ELE

Première Édition

Paris, 2024

ISBN : 978-2-493844-62-0

*Couverture : « Gloire aux légendaires combattants partisans patriotes »,
lithographie, URSS, 1985.*



Ce livre est publié sous licence CC BY-NC-SA 4.0, qui autorise sa copie et diffusion à titre non-commercial sous réserve de citation de l'auteur et de l'éditeur.

À la mémoire du général Hông Cu

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'éditeur	9
En guise d'adieu	13
<i>Note à la présente édition</i>	
Clausewitz et la guerre populaire	14
<i>Édition revue et augmentée</i>	
Lénine et la guerre	176
<i>Contribution au 100^e anniversaire de la Conférence de Zimmerwald</i>	
Pour une doctrine militaire prolétarienne (ou pas)	232
<i>Le débat Frounzé-Trotsky de 1920-1921</i>	
Catégories de la politique militaire révolutionnaire	286
<i>Conférence présentée dans le cadre des formations du Bloc Marxiste-Léniniste, les 3 et 10 avril 2006</i>	
Marighella et nous	322
<i>Postface à l'édition du recueil « Praxis de la guérilla urbaine »</i>	
Allocution de Hanoï	330
Index	334
Bibliographie de T. Derbent	461

« La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude »

Vauvenargues

Note de l'éditeur

Vingt ans après sa première parution aux éditions Aden, et après un an de travail en collaboration étroite avec l'auteur, Foreign Languages Press est heureux de vous présenter la nouvelle édition, définitive, de *Clausewitz et la guerre populaire*.

T. Derbent est héritier d'une longue tradition de l'assimilation des théories de Clausewitz dans le marxisme en général et dans le marxisme-léninisme en particulier. Plusieurs décennies de recherche ont fait de lui un des plus éminents connaisseurs de la question militaire dans son rapport aux mouvements révolutionnaires historiques et contemporains. Ses travaux (livres, articles, conférences) se penchent à la fois sur l'aspect historique de cette assimilation – avec l'étude de l'influence de la lecture de Clausewitz sur les théoriciens et dirigeants marxistes (Jaurès, Mehring, etc.) –, à la fois sur l'aspect théorique de cette assimilation – tant en ce qui concerne quelques profondes affinités entre ces pensées (caractère dialectique, rapport entre guerre et politique) qu'en ce qui concerne l'influence directe des thèses de Clausewitz sur le corpus marxiste-léniniste.

Conséquemment, le répertoire de l'auteur contient tant des livres polémiques – comme *De Foucault aux Brigades Rouges*, une critique du renversement opéré, par Foucault et bien d'autres, de la célèbre phrase de Clausewitz « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » –, que des livres historiques – comme *La résistance communiste allemande*.

Clausewitz et la guerre populaire échappe toutefois entièrement à une possible catégorisation de ce genre – déjà fragile dans le cas des autres livres cités. La contextualisation historique des réflexions clausewitziennes à propos de la guerre populaire que contient l'ouvrage, est en grande partie assujettie aux enjeux de l'exercice quasi *encyclopédique* vers lequel il tend ; la description des polémiques entre Trotski et Frounzé rappellent par exemple les termes du sempiternel débat sur l'universalité ou non de la guerre populaire prolongée.

L'apport principal de *Clausewitz et la guerre populaire* reste toutefois sa présentation des grandes traditions militaro-politiques révolutionnaires qui ont, de près ou de loin, pratiquées la guerre populaire. Articulée dans

une terminologie unifiée – construite autour et à travers une histoire complexe dont l’auteur n’a pas eu peur de faire ressortir les tensions internes –, la description desdites traditions permet, peut-être pour la première fois, au lecteur avisé de comparer sur une base scientifique les différentes stratégies militaires du mouvement révolutionnaire.

La présente édition contient, outre l’essai *Clausewitz et la guerre populaire*, lui-même revu et largement augmenté, une sélection de quatre autres textes.

Le premier, « Lénine et la guerre », est une conférence présentée à Zurich par Derbent à la commémoration du 100^e anniversaire de la Conférence de Zimmerwald. Le deuxième, « Pour une politique militaire prolétarienne (ou pas) », est un court essai consacré au débat ayant opposé, dans les années 20, Trotski et Frounzé sur cette question. Titré « Catégories de la politique militaire révolutionnaire », le troisième est la retranscription d’une conférence destinée à la formation de militants, atypique en ce qu’il relève davantage de la pédagogie que de la recherche. Le quatrième, « Marighella et nous », a été édité comme la postface à un recueil de textes du révolutionnaire brésilien. Le cinquième et dernier document est une allocution prononcée à Hanoï en 2011. Elle figure dans cette édition à la demande d’auteur qui souhaitait ainsi rendre hommage au général Hồng Cu, grand combattant des guerres d’Indochine et compagnon d’arme du général Giáp.

Pour faciliter la compréhension des débats militaro-politiques historiques, nous avons souhaité fournir aux lecteurs et lectrices des descriptions d’événements, d’organisations et de personnages, connus et moins connus, afin que chacun et chacune ait à sa disposition les outils nécessaires pour traverser le texte de manière éclairée. Cette édition est donc enrichie d’un index très largement inédit, mais qui incorpore les notes biographies et historiques qui figuraient en bas de page dans la première édition.

Dans ce même souci de lisibilité, nous avons pris le soin de rajouter un certain nombre de notes explicatives (se terminant par « – NDE. ») permettant une compréhension plus complète des notions militaires, politiques et géographiques utilisées dans le texte.

Notre dernière intervention, en tant qu’éditeurs engagés dans la publication de ce *magnum opus* sur la question militaire révolutionnaire, a été de produire, avec l’auteur, un schéma historique des différents épisodes,

stratégies et organisations révolutionnaires armés depuis le début du 19^e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Là où l'auteur ouvre cette édition en nous faisant ses « *adieux* », nous terminons la présente note en lui exprimant notre conviction que la réédition de *Clausewitz et la guerre populaire inaugurer*a une nouvelle phase de débats sur la question militaire révolutionnaire, que le livre aura largement contribué à enrichir !

En guise d'adieu

Note à la présente édition

Les vingt années qui séparent ce recueil de la première édition de *Clausewitz et la guerre populaire* m'ont permis d'en enrichir la matière. Les chapitres consacrés à Giáp et à Mao manquaient cruellement, et la publication de sources importantes, comme les *Mémoires* du général Giáp, ou les notes de lectures de Mao Zedong, devenues accessibles, m'ont permis de combler cette lacune.

Douze autres chapitres supplémentaires, ainsi qu'une poussière de précisions partout répandues, m'autorisent enfin, je crois, à prétendre à une relative mais raisonnable exhaustivité.

Plus de vingt années de recherches et de publications aboutissent donc à cette édition, qui met un point final à mes travaux.

Cette *Note* est donc aussi un adieu.

Encore merci à ceux et celles qui m'ont aidé, documenté, conseillé, corrigé et édité ; encore merci à ceux et celles qui m'ont lu.

T. D.

Clausewitz et la guerre populaire

Édition revue et augmentée

1. Introduction

Outre les centaines de textes qui lui ont été consacrés, l'œuvre maîtresse de Clausewitz, *Vom Kriege* (*De la guerre*), a notamment été annotée, citée et débattue par Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao, Giáp et de nombreux autres stratèges révolutionnaires. Elle constitue, dans le domaine stratégique, l'équivalent de ce que fut la pensée de Hegel dans le domaine philosophique, ou celle d'Adam Smith dans le domaine économique : une source constitutive du marxisme-léninisme.

Il a fallu attendre les écrits militaires¹ de Mao Zedong pour que soit théorisée de manière complète et cohérente une politique militaire révolutionnaire ; ni Marx, ni Engels, ni Lénine, ni Staline n'ont entrepris l'ouvrage qui aurait dépassé *Vom Kriege*, comme *Le Capital* a dépassé *La Richesse des Nations*. Il nous reste par contre de nombreuses réflexions et notes éparpillées dans des lettres, des articles ou des manuscrits, qui nous permettent d'approcher l'idée que se faisaient les fondateurs du marxisme-léninisme de la valeur et des limites de la pensée de Clausewitz. C'est donc sous l'angle de la problématique de la guerre populaire que nous examinerons les thèses de *Vom Kriege*.

2. Quelques éléments biographiques

Carl von Clausewitz naît à Burg, près de Magdebourg, en Poméranie², en 1780. À la différence de tant de généraux prussiens, il n'appartenait pas au *Landadel*, à la classe des grands propriétaires terriens. Son grand-père était pasteur, sa mère était la fille d'un fonctionnaire local, et son père, qui avait reçu une commission d'officier pendant la guerre de Sept Ans, avait été démis de ses fonctions à l'issue du conflit en raison de sa modeste extraction. Devenu fonctionnaire, il servait l'État comme contrôleur de l'accise et éleva ses fils dans le culte de Luther, de Frédéric II, de la Prusse et de l'armée : trois des quatre fils Clausewitz devinrent généraux.

¹ Principalement : *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine* (1936), *Problèmes stratégiques de la guerre de partisans contre le Japon* (1938), et surtout *De la guerre prolongée* (1938). Ces textes figurent dans le recueil classique *Écrits militaires*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1968. Ils ont été réédités dans le recueil *Mao, stratège révolutionnaire* (introduit par Gérard Chaliand) aux Éditions du Félin, Paris, 2002.

² La Poméranie est une région au nord-est de l'Allemagne, et fut une ancienne province du royaume de Prusse. — NDE.

Carl von Clausewitz faisait donc partie de cette classe moyenne associant des nobliaux qui, faute de grand domaine, se faisaient fonctionnaire ou militaire, et de serviteurs de l'État ennoblis pour services rendus. Il ne fut officiellement reconnu comme noble qu'en 1827, des années après sa promotion au généralat.

Carl « entre dans la carrière » à douze ans, comme sous-officier porte-drapeau (*Fahnenjunker*) au régiment Prince-Ferdinand qui cantonnait à Potsdam. À treize ans, il participe à la campagne du Rhin de 1793-1794. À son retour, devenu officier, il vit huit années en garnison dans la petite ville de Neu-Ruppin – années qu'il met à profit pour s'instruire seul. Il réussit l'examen d'entrée à l'École Générale de Guerre de Berlin en 1801. Il y sera l'élève du grand Scharnhorst qui le distinguera, en remarquant en lui « une rare aptitude à saisir avec justesse les ensembles », et l'inscrira en tête de sa promotion en 1803.

En 1803 et 1804, Clausewitz lit et annote Polybe, Machiavel, Feuquières, Puysegur, le prince de Ligne, le maréchal de Saxe et bien d'autres. Son activité de théoricien commence en 1804, et c'est l'année suivante qu'il écrit et publie (anonymement) son premier traité, les *Remarques sur la stratégie pure et appliquée de M. de Bülow*³, dans lequel il insiste sur l'importance des caractères immatériels et moraux dans la guerre et critique toute la dogmatique qui constituait le fonds des doctrines stratégiques du temps. Clausewitz rencontre à cette époque Marie von Brühl. Il l'aimera et en sera aimé du premier au dernier jour ; leur correspondance de jeunes fiancés ou de vieux époux témoigne à chaque ligne de cet amour sans faille. Les guerres napoléoniennes interrompent les activités théoriques de Clausewitz. Nommé capitaine et aide de camp du prince Auguste sur recommandation de Scharnhorst, il combat en 1806 à Iéna, à Prenzlau puis à Auerstaedt où il est capturé. Son expérience de captif et son profond patriotisme entretinrent chez lui une détestation de la France et des Français qui ne devait jamais se démentir et qui entacha parfois son travail théorique, notamment son appréciation des armées issues de la Révolution française.

³ Dietrich Heinrich von Bülow venait de publier ses *Théorèmes de la guerre moderne, ou stratégie pure et appliquée déduite de l'Esprit du système de guerre moderne par l'auteur de celui-ci*.

Après avoir passé une année de captivité avec le prince Auguste, Clausewitz revient en Prusse et devient en février 1809 le secrétaire de Scharnhorst. Scharnhorst, qui s'était distingué à la bataille d'Eylau, présidait la Commission de réorganisation militaire. Clausewitz participe alors activement à la réforme de l'armée et de l'État prussiens. Plusieurs circulaires des grands réformateurs prussiens – Scharnhorst, Gneisenau, Boyen, Grolman – sont de sa main. Il inspire notamment le fameux *Exercier-reglement* qui était la loi suprême de l'armée. Clausewitz contribue ainsi de manière notable à la naissance de la nouvelle armée prussienne : réorganisation, réarmement et rééquipement selon les exigences nouvelles, attention portée à l'esprit des troupes, recrutement national plutôt que mercenaire, abolition des châtiments corporels, recrutement des officiers sur base de la compétence plutôt que sur celle de l'origine sociale, etc. C'est également lui qui rédigea en 1812 les fameux *Manifestes*⁴ par lesquels les réformateurs argumentent contre l'alliance avec la France victorieuse et appellent à une renaissance nationale.

Dans le premier *Manifeste*, Clausewitz expose

qu'un peuple n'a rien de plus haut à respecter que la dignité et la liberté de son existence. Qu'il devra défendre celle-ci jusqu'à la dernière goutte de son sang. Qu'il n'a pas de devoir plus sacré à remplir, ni de loi plus haute à laquelle se soumettre. Que la marque d'infamie d'une lâche soumission est à jamais ineffaçable. Que cette goutte de poison mêlée au sang d'un peuple passe à sa descendance pour paralyser et miner l'énergie des générations à venir. Que l'honneur du roi et du gouvernement se confond avec l'honneur du peuple et qu'il est son seul gage de salut. Qu'un peuple est invincible dans le combat généreux pour sa liberté. Que le naufrage même de cette liberté au terme d'une lutte sanglante et honorable garantit encore la renaissance d'un peuple.⁵

⁴ Ou, selon les traductions, *Professions de foi, Mémoires, Proclamations*. En allemand : *Bekanntnisse*. Rédigés à la demande du groupe d'officiers patriotes rassemblés autour de Gneisenau, ces manifestes étaient destinés à être publiés sous leurs signatures conjointes. Ils furent lus et annotés par le groupe mais ne seront pas diffusés.

⁵ Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres*, édition établie par Marie-Louise Steinhauser, NRF Gallimard, Paris, 1976, page 278.

Dans le troisième *Manifeste*, Clausewitz, évoquant le soulèvement du Tyrol, les guérillas espagnoles et la guerre de Vendée, appelle à l'armement du peuple entier pour lutter contre l'envahisseur et analyse le type d'organisation que nécessite cette guerre populaire. Ce texte préfigure le célèbre édit prussien, d'avril 1813 relatif au *Landsturm*⁶, et fait de Clausewitz le premier théoricien moderne à avoir étudié ce type de lutte armée⁷.

Clausewitz fait alors secrètement la liaison entre le nouveau Ministère de la guerre et Scharnhorst qui était chef d'état-major de l'armée. Nommé à l'École de Guerre de Berlin en 1810, Clausewitz donne pendant deux ans un cours sur la « petite guerre » – cette guérilla qui peut être menée aussi bien par des combattants irréguliers que par des petits détachements très mobiles de l'armée régulière – et se voit confier l'éducation militaire du prince héritier, le futur Frédéric-Guillaume IV. Un mémoire reprenant les cours qu'il donna au Kronprinz, *Les principes essentiels de la conduite de la guerre*⁸, est publié en 1812.

Lorsqu'en octobre 1812 la Prusse est réduite au rang de petit État vassal de l'Empire français, Clausewitz, après avoir songé à prendre du service en Autriche, entre dans les rangs de l'armée russe. Comme le remarque Gérard Chaliand,

Ce qui fait l'intérêt de la situation dans laquelle se trouve Clausewitz au moment où il se décide à rejoindre la Russie

⁶ On distingue la *Landwehr*, sorte de milice territoriale à laquelle on assigne des tâches secondaires et qui sert de réserve à l'armée de ligne, du *Landsturm* qui constitue véritablement le peuple en arme. Cet édit sur le Landsturm, inspiré de l'expérience espagnole, signé du roi de Prusse et publié en bonne et due forme dans le Recueil des lois prussiennes, commande que tout citoyen a le devoir de s'opposer à l'invasion au moyen d'armes de toute espèce. L'emploi de haches, de fourches, de faux et de fusils de chasse y est explicitement recommandé. Chaque Prussien doit refuser d'obéir aux ordres de l'ennemi et au contraire lui nuire par tous les moyens. Les « déportements d'une populace déchaînée » sont explicitement jugés moins nuisibles qu'une situation où l'ennemi peut disposer librement de ses troupes. On y promet des représailles et des mesures terroristes pour la protection du partisan, on en menace l'ennemi. Ce texte fait date en ceci qu'il est le premier document officiel de la légitimation du partisan.

⁷ Ce n'est qu'en 1822 que Dekker publie à Berlin *Der Kleine Krieg* et en 1827 que Le Mieyre de Corvey publie à Paris *Des partisans et corps irréguliers*.

⁸ Ou plus exactement *Les principes essentiels de la conduite de la guerre, en complément de mon enseignement auprès de Son Altesse Royale le Prince héritier de Prusse dans les années 1810, 1811, 1812 ; Übersicht des Sr. Königl. Hoheit dem Kronprinzen in den Jahren 1810, 1811 und 1812 von Verfasser erteilten militärischen Unterrichtes*. Ce texte a été édité sous le titre : *Principes généraux de stratégie militaire* à la Librairie Athème Fayard, collection *Mille et une nuits* n°514, Paris, 2006.

et à se mettre au service du Tsar pour continuer à se battre contre l'hégémonie française, c'est que pour la première fois en Europe, en dehors de la Révolution française, le service de la patrie passe avant celui du prince.⁹

Clausewitz gagne en 1813 le grade de lieutenant-colonel dans l'armée russe, servant d'abord à l'état-major du général von Phull. Il fait partie de ceux qui conseillent le repli sur Smolensk des armées de Barclay de Tolly et de Bagration – son rapport au tsar relatif au camp de Drissa, sur la rivière Dvina, en témoigne¹⁰. Il participe aux batailles de Vitebsk, de Smolensk et de Borodino (la « bataille de la Moskova », où il commande un corps de cavalerie de 2 500 hommes). Alors que l'armée française bat en retraite par delà la Bérézina dans les conditions désastreuses que l'on sait, Clausewitz se voit confier la mission délicate d'obtenir la reddition du corps de Yorck. Ce corps d'armée prussien de 20 000 hommes était la contribution de la Prusse à la guerre de Napoléon, et celui-ci l'avait placé pour couvrir l'aile gauche de sa Grande Armée. Deux des frères de Clausewitz servaient dans le corps de Yorck. La déroute de Napoléon changera bien des choses pour Yorck qui tendait à considérer les Français comme les vrais ennemis de la Prusse. Les pourparlers amenèrent Yorck à se déclarer neutre¹¹.

Quelques mois plus tard, le roi de Prusse renie l'alliance française et décrète l'insurrection nationale. Celle-ci n'aura finalement pas lieu sous la forme de l'embrasement populaire général que souhaitaient ses promoteurs, et les forces et énergies populaires qui se manifestèrent furent vite encadrées par l'armée régulière. En 1813, Clausewitz sert au quartier géné-

⁹ *Clausewitz en Russie*, préface de Gérard Chaliand à *La campagne de 1812 en Russie* de Clausewitz, édition Complexe, collection *Historique* n°37, Bruxelles, 1987, page XIII.

¹⁰ Napoléon voulait accrocher et détruire l'armée russe au début de la campagne. Du côté russe donc, la première mesure fut de dérober l'armée de Barclay de Tolly. Le général prussien von Phull avait conseillé au tsar de livrer la bataille aux frontières, mais Clausewitz qui était l'aide de camp de von Phull, avait inspecté l'organisation du camp retranché près du village de Drissa et fait un rapport conseillant le repli sur Smolensk. L'idée d'une retraite profonde, défendue par Scharnhorst et Clausewitz, avait été rejetée par les Russes, mais imposée par les événements jusqu'à ce que Koutouzov, investi le 29 août au commandement en chef à la place de Barclay, finisse par en faire un choix stratégique.

¹¹ Après avoir signé la Convention de Tauroggen négociée par Clausewitz, le général Yorck écrit à son roi pour savoir s'il doit engager le combat contre « l'ennemi réel » (les Français) ou si le roi condamne son acte. Yorck se dit prêt pour l'une ou l'autre éventualité avec le même dévouement, prêt, en cas de condamnation, « à attendre la balle sur un tas de sable du même cœur que sur le champ de bataille ».

ral de Blücher en tant qu'officier de liaison avec les armées russes (le roi avait refusé sa réintégration dans l'armée prussienne). Il prend part à la bataille de Lützen où Scharnhorst est mortellement blessé, où lui-même reçoit à l'oreille un coup de baïonnette et manque d'être capturé. Après l'armistice, en 1814, il est chef d'état-major de la légion prussienne de l'armée russe. En 1815, pendant les Cent-Jours, réintégré dans l'armée prussienne avec le grade de colonel, il est chef d'état-major du Troisième Corps qui combat à Ligny puis à Waterloo¹².

C'est en 1816, à Coblenz, que Clausewitz, promu général, reprend ses recherches et rédige de nombreux articles qui constitueront autant de matériaux pour son futur *Vom Kriege*. Nommé directeur de l'École de Guerre de Berlin en 1818, il poursuit ses travaux théoriques jusqu'à sa nomination dans l'artillerie, en 1830. Il faut toutefois noter que le poste de Clausewitz à l'École de Guerre était essentiellement administratif et qu'il n'influa en rien sur la nature de l'enseignement reçu par les élèves-officiers prussiens. Clausewitz participe cependant aux débats sur les réformes militaires qui agitaient la Prusse. Il écrit en 1819 *Les avantages et les inconvénients de la Landwehr prussienne*, où il s'élève contre ceux qui redoutent que la *Landwehr* soit une école de révolution, et entreprend ensuite l'écriture des *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe*¹³ dans lesquelles il revient sur les événements de 1806.

Muté à Breslau où lui avait été confié l'inspection de l'artillerie, il revient à Berlin dès décembre comme chef d'état-major du maréchal von Gneisenau pour toute la durée où le haut commandement lui serait confié – Gneisenau commande alors l'armée prussienne massée à la frontière orientale en raison de l'insurrection polonaise. En août 1831, Gneisenau meurt de cette même épidémie de choléra qui emporte Hegel en novembre, et Clausewitz revient à Breslau dans l'intention de reprendre son œuvre ; il y meurt le surlendemain de Hegel, avant d'avoir seulement pu décacheter les manuscrits interrompus l'année précédente.

¹² Plus exactement à la bataille de Wavre qui se déroula le même jour que la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, à quelques kilomètres de celle-ci, et qui vit s'affronter des corps prussiens qui marchaient sur Waterloo et des corps français qui leur barraient la route.

¹³ *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe: 1806*, Ivrea, Paris, 1976.

3. Quelques éléments historiques

En étudiant les armées, Clausewitz put avoir une perception très nette des bouleversements historiques de son temps. Il les comprend à travers le filtre de son patriotisme monarchiste, mais il les comprend. Marx fera remarquer à Engels que

L'histoire de l'armée fait mieux que n'importe quoi ressortir la justesse de notre façon de voir la liaison des forces productives et des rapports sociaux. [...] c'est tout d'abord dans l'armée que nous trouvons le salaire complètement développé chez les anciens. De même, chez les Romains, le *peculium castrense* [pécule du soldat du camp] est la première forme juridique où se retrouve reconnue la propriété mobilière de celui qui n'est pas père de famille. De même, le régime corporatif dans l'organisation des *fabri* [ouvriers militaires]. De même la première application en grand des machines. [...] C'est également dans les armées que la division du travail au sein d'une branche fut tout d'abord instaurée. Toute l'histoire des formes de la société bourgeoise s'y trouve résumée de façon frappante.¹⁴

Clausewitz, adversaire acharné de Napoléon, fut, plus encore que Jomini qui avait pourtant été le chef d'état-major de Ney, celui qui comprit le mieux l'essence des guerres napoléoniennes. Clausewitz a vu l'armée issue de la Révolution française – armée nationale et sociale, politique donc dans une large mesure –, et qui à l'analyse devait moins à Napoléon qu'à Carnot, balayer les vieilles armées des princes.

Bien entendu, l'émergence et le développement du mode de production capitaliste n'avaient pas attendu la révolution bourgeoise pour marquer profondément l'organisation militaire des nations. La montée en puissance économique et sociale de la bourgeoisie s'était exprimée dans le rôle qu'elle jouait dans les armes savantes – le génie et l'artillerie. Parmi les forces productives qui étaient aux mains de la bourgeoisie et dont l'importance économique et sociale allait croissante, les connaissances scien-

¹⁴ Lettre de Marx (de Londres) à Engels (à Ryde) du 25 septembre 1857. Marx et Engels, *Correspondance*. Éditions du Progrès, Moscou, 1981, page 91. Marx exprime des idées analogues dans les *Manuscrits de 1857-1858* et dans la *Contribution à la critique de l'économie politique*.

tifiques et techniques étaient de celles qui concernaient directement l'art de la guerre. La liaison entre la recherche scientifique et la guerre est une caractéristique de la Renaissance et de l'entrée en scène politique et historique de la bourgeoisie. Léonard de Vinci était avant tout, aux yeux de ses contemporains, un ingénieur militaire ; les premières expériences de dynamique (en l'occurrence de cinématique) portèrent sur le rapport entre l'angle de tir et la portée d'un projectile, et c'est à Galilée que l'on doit la découverte que la trajectoire théorique d'un projectile d'artillerie est la parabole. L'importance de la poliorcétique¹⁵ dans les guerres dynastiques allait donner un rôle de plus en plus grand aux armes savantes. Et parmi les qualités requises pour le commandement, celle de la formation scientifique, mathématique et technique devint essentielle. Le développement de la guerre navale consécutif à la colonisation des Amériques participait de cette tendance générale.

C'est ainsi que l'influence bourgeoise dans la marine, l'artillerie et le génie remonte en France presque à la naissance de ces armes. Et si, au 17^e siècle, le commandement nominal de l'artillerie était dévolu à un noble sous le titre de *Grand Maître d'artillerie*, c'était un grand bourgeois qui en assurait le commandement effectif sous le titre de *Commissaire général d'artillerie*.

L'influence de la bourgeoisie sur l'armée se fit aussi par le biais de l'idéologie. Le siècle des Lumières fut celui de l'unification de la pratique et de la théorie, de la naissance de la notion de science appliquée, alors que l'Ancien Régime tendait à perpétuer une division entre le domaine des sciences (relevant du monde lettré) et celui des arts mécaniques (relevant du monde des « métiers »). La situation changea quand la science devint un instrument de production, et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert accorda ainsi significativement une grande part aux arts et métiers. L'idéal rationaliste scientifique, qui trouvera sa plus parfaite expression chez les Encyclopédistes, avait commencé à marquer de son empreinte la société française à travers la pensée cartésienne et l'esprit géométrique de Pascal. L'idéal de la machine – la parfaite application de la raison à l'action – allait se combiner à des facteurs techniques¹⁶ pour modifier la force

¹⁵ L'art d'assiéger les villes. – NDE.

¹⁶ Le remplacement du mousquet par le fusil donna par exemple à chaque combattant une efficacité individuelle potentielle qu'il fallut contrôler pour la rendre effective.

armée, et lui faire prendre le caractère d'une structure unifiée et systématique. C'est ainsi que furent sévèrement réglementés la tenue (introduction de l'uniforme), le comportement (établissement de codes de discipline), le logement (apparition des casernes), l'entraînement (naissance du *drill*), l'emploi du temps, etc.

Les armées révolutionnaires puis napoléoniennes avaient certes bénéficié d'un fort héritage de l'Ancien Régime. Dès Charles VII, c'est-à-dire dès les campagnes de Jeanne d'Arc, l'armée française prit une ébauche de caractère national. C'est aussi à cette époque que les premiers bourgeois collaborent à l'effort de guerre, ainsi ces frères Bureau qui sont les fondateurs de l'artillerie française. La France révolutionnaire recueillait surtout les lointains fruits de la politique de Richelieu qui s'appuyait sur la bourgeoisie pour renforcer le pouvoir royal contre les princes. Tout ce qui relevait de l'administration, de l'intendance, des transports et des services était aux mains de civils – c'est-à-dire de bourgeois –, qu'ils en eussent la charge ou qu'ils passassent de simples contrats commerciaux avec l'État.

L'artillerie (comme le génie et la marine) exigeait des moyens techniques et financiers considérables que seul permettait le développement économique de type capitaliste. Elle devint une arme à part entière, ce que ne pouvaient admettre les purs représentants de la pensée militaire de l'Ancien Régime, à commencer par le plus éminent d'entre eux : pour Frédéric le Grand¹⁷, l'artillerie n'était que l'auxiliaire de la cavalerie et de l'infanterie.

Mais si l'artillerie fut l'un des héritages les plus précieux de l'histoire aux armées de la Révolution et de l'Empire (qu'il s'agisse de l'artillerie de Gribeauval¹⁸ ou de la personne même de Bonaparte qui était, comme on le

¹⁷ Frédéric II n'est pas seulement un grand stratège (comme en témoigne sa maîtrise des manœuvres par lignes intérieures), un grand organisateur et un grand tacticien (son armée pouvait passer de la colonne ou de la ligne à l'échelonnement oblique par simple conversion des bataillons à gauche ou à droite) : tout à la fois chef d'État et chef de guerre, il a une conception très saine de celle-ci, il est un des seuls de son siècle à se donner comme objectif stratégique non pas le contrôle de telle ou telle place, mais la destruction de l'armée ennemie.

¹⁸ Ce général d'artillerie d'origine roturière, grand ingénieur, élève de l'artilleur autrichien Liechtenstein, réussit par sa réforme de 1765 à alléger considérablement l'artillerie sans diminuer sa puissance, améliora sa précision et quadrupla sa portée. Il fut le créateur de l'artillerie de campagne. On sait l'usage que Napoléon fit de cet outil, en le concentrant sous son commandement direct plutôt que de le répartir uniformément dans les unités. Utilisée en masse tant dans l'offensive (comme à Ligny) que dans la défensive (comme

sait, artilleur de formation), cet héritage s'était constitué malgré les spécificités de l'Ancien Régime et non pas en raison de ses spécificités. Ces acquis ont été induits par un mode de production (capitaliste) plus avancé que la superstructure politique (empreinte de féodalisme) – cette contradiction ne se résolvant en France que dans la crise révolutionnaire de 1789. Les exemples de cette contradiction sont nombreux. Ne citons que le cas de l'École du génie de Mézières dont l'excellence de l'enseignement fut étouffée par un recrutement limité aux seuls aristocrates.

Fondée sous Louis XIV, l'école française de fortification se développa en fonction de l'expérience de la guerre de succession d'Autriche pour devenir un de ces lieux où, au 18^e siècle se fondirent la théorie et la pratique ; elle constituera une pépinière de savants tels que Monge ou Coulomb. Mais l'Ancien Régime étant ce qu'il était, le système de recrutement n'admettait que des élèves justifiant d'une ascendance aristocratique¹⁹. Cette exigence étant peu compatible avec les capacités exigées à Mézières (l'examen d'entrée exigeait un haut niveau de mathématiques), le nombre des élèves alla en diminuant : une dizaine de candidats seulement étaient reçus chaque année, en moyenne, après 1776... La Révolution résoudra cette crise en libérant l'accès à tous les postes aux rejetons de la bourgeoisie, en basant son recrutement sur la seule capacité, dans ce qui deviendra l'École polytechnique. Le résultat sera éclatant : 400 élèves seront immédiatement recrutés, ils bénéficieront des leçons des meilleurs savants de l'époque, et ils contribueront de manière décisive, avec leurs successeurs, à la puissance économique et militaire de la France.

En 1812, Clausewitz vit la Grande Armée napoléonienne traverser la « terre brûlée », subir le terrible choc de Borodino, puis fondre sous l'action des partisans. Avec ses 600 000 hommes et un équipement hors pair, la Grande Armée pouvait paraître infiniment plus puissante que toutes celles que Napoléon avait pu mener à la bataille, mais elle avait largement perdu son caractère national. Elle était composée de vieux soldats des guerres de la Révolution devenus des militaires professionnels, de jeunes conscrits que la

à Lützen), l'artillerie napoléonienne décidera plus d'une fois de la victoire, et parfois à elle seule (comme à Friedland). La réforme de Gribeauval fut interrompue sous l'Ancien Régime par une disgrâce qui ne prit fin qu'en 1778.

¹⁹ Dans l'infanterie et la cavalerie, cette exigence était, pour les raisons historiques déjà évoquées, encore plus stricte que dans le génie ou l'artillerie : un règlement paru en 1781 exige quatre quartiers de noblesse pour être promu capitaine...

perspective de courir les champs de bataille de l'Europe des années durant n'enchantait guère, et des 230 000 soldats – sur les 428 000 qui pénétrèrent en Russie – que Napoléon avait fait lever dans ses États vassaux. Ces derniers – Suisses, Autrichiens, Prussiens, Danois, Suédois, Bavares, Saxons, Westphaliens, Polonais, Italiens, Hollandais, Belges, Dalmates, Espagnols, etc. – se désintéressaient de cette guerre, voire souhaitaient secrètement la défaite de Napoléon – ainsi les Suisses qui firent défection à la bataille de Baylen. Cela n'avait pas échappé à Clausewitz²⁰. Et lui qui avait vu en 1806 une armée prussienne restée figée dans la tactique frédéricienne et dans le système des magasins, se faire écraser à Iéna par Napoléon et à Auerstaedt par Davout, put voir une armée prussienne régénérée, devenue nationale et faisant appel à la levée en masse, combattre victorieusement les Français d'abord en 1813, à Leipzig²¹, et ensuite en 1815, à Waterloo.

Clausewitz pourra alors dégager les caractères de la guerre moderne.

C'est une guerre qui est faite avec toute la puissance de la nation, un acte de violence qui tend vers l'extrême, dont le but est de détruire les forces armées ennemies dans une bataille décisive, et de détruire aussi toute possibilité de revanche (sans quoi, la paix faite, il se relèvera et, comme au 18^e siècle, il faudra recommencer)²². La destruction de l'armée permet par exemple d'occuper un territoire, l'inverse n'étant pas vrai. La destruction de l'armée ne signifie pas pour autant un massacre de soldats ; il importe

²⁰ Remarquons toutefois que Clausewitz ne critique ni le plan de campagne de Napoléon en Russie, ni la manière dont il a conduit ses batailles (ainsi à Borodino). Pour faire la guerre à la Russie, les choix de Napoléon étaient les meilleurs. C'est la décision même de l'invasion qui était une erreur ; en 1812, Napoléon chef de guerre est irréprochable, Napoléon chef d'État impardonnable...

²¹ La *Völkerschlacht*, la « bataille des Nations » de Leipzig mit aux prises un demi-million d'hommes et resta la plus grande bataille européenne jusqu'à la Première guerre mondiale. Ce fut le premier grand affrontement d'armées nationales, et ce caractère national fut tout à fait achevé lorsqu'un corps entier de soldats allemands qui était resté, par le jeu des alliances, dans l'armée napoléonienne, passa à « l'ennemi » en pleine bataille...

²² C'était la règle de conduite de Napoléon, qui écrivait à Soult, lors des manœuvres savantes et audacieuses qui précédèrent le choc avec l'armée autrichienne sur le champ de bataille d'Ulm : « Il ne s'agit pas de battre l'ennemi, il faut qu'il n'en échappe pas un. Je compte qu'on n'épargne rien de ce qui peut rendre notre succès complet et absolu ; que si je n'avais voulu que battre l'ennemi, je n'aurais pas eu besoin de tant de marches et de fatigues, mais je veux le prendre, et qu'il faut que de cette armée il ne reste pas un seul homme pour en porter la nouvelle à Vienne. » En fait, seuls 1 500 cavaliers (sur les 80 000 soldats que comptait l'armée autrichienne) échappèrent à la captivité... Ce résultat avait coûté à l'armée française 1 500 hommes, tués ou gravement blessés.

avant tout de briser la volonté et la capacité de lutte de l'ennemi, car comme le remarque R. Pichené :

À Eylau, les Russes perdent 32% de leurs effectifs, mais ils se retirent en ordre et la bataille est indécise ; au contraire, à Austerlitz, la victoire est décisive, l'ennemi qui n'a pourtant perdu que 14% de ses effectifs ne peut se regrouper.²³

C'est une guerre où doivent être pratiquées la simultanéité des efforts sur le plan stratégique (il faut engager toutes ses forces à l'échelon stratégique) et la succession des efforts sur le plan tactique (il faut savoir engager ses réserves – et donc en posséder à cet échelon)²⁴.

C'est une guerre où l'action offensive, l'action en masse jouent un rôle déterminant, ce qui exige un moral élevé, donc des soldats motivés (des soldats sachant pourquoi ils se battent et adhérant aux buts de la guerre). Clausewitz précise que la force n'est pas la somme des moyens et de la volonté ($M + V = F$?) mais le produit des moyens par la volonté ($M \times V = F$!) : une armée qui a des effectifs nombreux et des armes modernes, mais dont les soldats ne veulent à aucun prix se battre, a une valeur militaire nulle ($M \times 0 = 0$).

4. *Vom Kriege*

Dès ses premiers travaux, ceux de 1804-1805, Clausewitz frappe par la rigueur de sa pensée et de son style, par son souci de scientificité. Dans une note rédigée en 1816, Clausewitz déclare avoir eu présente à l'esprit, en rédigeant *Vom Kriege*, la manière dont Montesquieu avait traité son sujet dans *L'Esprit des lois*. Il en retient non seulement le mode d'exposition

²³ Capitaine R. Pichené, *Histoire de la Tactique et de la Stratégie jusqu'à la guerre mondiale*, Éditions de la Pensée moderne, Paris, 1957, page 202.

²⁴ En gardant jusqu'au bout en réserve sa Garde Impériale à Borodino, Napoléon avait empêché la défaite russe de se transformer en désastre. Koutouzov céda le terrain mais sauva son armée. Si l'issue est incertaine, l'engagement des réserves peut décider de la victoire. Si l'issue est victorieuse, cet engagement peut transformer la victoire en triomphe. Si l'issue est malheureuse, la préservation des réserves ne pallie pas l'irréparable. Si en tactique, selon Clausewitz, la possession de réserves est souvent un atout maître (un combat peut prendre la forme d'affrontements prolongés, composés d'engagements partiels et successifs), en stratégie, chaque force doit être utilisée (la stratégie est globale, c'est donc en modifiant la répartition des unités que le stratège doit parer aux imprévus, pas en immobilisant des forces « à tout hasard »). En outre, l'inactivité des troupes indéfiniment réservées prive celles-ci de l'expérience du combat.

en courts chapitres, mais aussi et surtout la méthode, la volonté de rester dans les limites de la connaissance positive, de traiter les phénomènes à la fois dans la vérité de leur nature propre et de leurs diverses manifestations historiques.

Clausewitz veille avant tout à élaborer des concepts et à formuler des définitions. Ce sont d'abord les définitions de Bülow que Clausewitz critique, à commencer par la distinction entre tactique et stratégie. Pour Bülow, relèvent de la tactique les mouvements qui se situent dans le champ de vision de l'ennemi (ou à portée de ses canons), et relèvent de la stratégie ceux qui se situent hors de ce champ. C'est là se baser sur un caractère sensible et non conceptuel. Or Clausewitz ne juge fondées que les différenciations qui relèvent de la structure interne de la chose étudiée.

Pour saisir ces différenciations, il aborde chaque phénomène là où il est le plus net, là où il touche à la perfection, à ses extrêmes. Clausewitz a pratiqué toute sa vie cette méthode de la recherche des extrêmes comme point de départ de l'activité conceptuelle ; il ne lui échappe pas que le cas concret se situe quelque part entre les extrêmes idéaux, et n'est caractérisé par un extrême que dans la mesure où il s'en approche davantage que de l'extrême opposé. C'est cette distinction entre concept et réalité qui permet l'activité théorique.

Pour ce qui est de la théorie de la guerre, Clausewitz substitue la notion d'art à celle de science. L'objet d'un art est l'usage des moyens disponibles en vue d'une fin que l'on se propose. La théorie de la guerre sera donc la théorie d'un art, d'une pratique. Les définitions de la tactique et de la stratégie se dégagent sans peine de la définition de l'art, du couple conceptuel moyen/fin :

La tactique est la théorie relative à l'usage des forces armées dans l'engagement ; la stratégie est la théorie relative à l'usage des engagements au service de la guerre.²⁵

La stratégie a comme fin un objectif politico-militaire et comme moyen les combats victorieux ; la tactique a comme fin la victoire dans le combat et comme moyens les forces armées. Le succès stratégique dépend des victoires

²⁵ C'est dans *Stratégie*, un cahier de notes datant de 1804, qui ne sera édité qu'en 1937, que Clausewitz expose pour la première fois cette définition reprise ensuite dans *Vom Kriege*. Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres*, page 78.

tactiques et la stratégie doit donc donner aux combats les moyens de la victoire par le choix des endroits, des moments, des forces, etc.

Dès ses premiers travaux, Clausewitz aborde des questions que l'on retrouvera dans *Vom Kriege* (telles que l'importance des forces morales ou la supériorité de la défensive, questions qui seront abordés plus loin). Mais *Vom Kriege* fera aussi surgir des problématiques nouvelles.

De 1832 à 1837, Marie von Clausewitz publia les *Œuvres posthumes* de son mari – dix volumes dont *Vom Kriege* occupait les trois premiers. Marie von Clausewitz exposait dans son avant-propos à *Vom Kriege* que

La rédaction de l'ouvrage qui suit a occupé presque exclusivement les douze dernières années de l'existence de l'époux que j'aimais au-delà de toute expression, et que la mort, hélas, vint trop tôt ravir à sa femme et à sa patrie.²⁶

Mais l'œuvre maîtresse de Clausewitz est inachevée. S'il a pu longuement retravailler certains chapitres du livre VIII, Clausewitz ne considérait que le chapitre 1 du Livre I comme achevé.

Des études très savantes visant à dater la rédaction des chapitres et des notes de travail ont été réalisées par plusieurs spécialistes. Cet admirable connaisseur de Clausewitz qu'est Raymond Aron s'y livrera à son tour, avant de préciser :

Pourquoi, me dira-t-on, disputer de dates, alors que Clausewitz, je l'ai répété après plusieurs autres, semble déjà maître de sa méthode et de plusieurs de ses idées maîtresses à vingt-cinq ans ? Le lecteur pressent déjà la réponse : on ne trouve pas clairement exprimées, explicitées les deux idées qui devaient, d'après l'*Avertissement*²⁷, présider à la révision des six premiers livres : ni les deux espèces de guerre ni la guerre continuation des rapports politiques avec l'adjonction d'autres moyens.²⁸

²⁶ *De la guerre*, Édition Lebovici, Paris, 1989. Avant-propos à la première édition, page 15.

²⁷ *Avertissement*, ou *Avis au lecteur* ou (ainsi dans l'édition Lebovici) : *Note de 1827 sur l'état du manuscrit*. C'est un des derniers apports de Clausewitz à *Vom Kriege*.

²⁸ Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz – Tome 1 : L'âge européen*, Éditions Gallimard, NRF, Bibliothèque des sciences humaines, Paris, 1976, page 102. De toutes les gloses clausewitziennes parues en français, les deux tomes de l'ouvrage d'Aron sont les plus brillantes et les plus nécessaires.

Dans une note de travail pour *Vom Kriege*, Clausewitz avait déjà énuméré les problèmes qu'il se proposait de résoudre :

Est-ce que l'objectif de l'entreprise guerrière se distingue de la *fin* politique de cette dernière ? Quelle est la mesure des forces qu'il faut mobiliser dans une guerre ? Quelle est la mesure de l'énergie qu'il faut déployer dans la conduite de la guerre ? D'où viennent les multiples pauses dans les hostilités, sont-elles des parties importantes de ces dernières ou de véritables anomalies ? Est-ce que les guerres des XVII^e et XVIII^e siècles avec force retenue, ou les migrations de Tartares à demi-civilisés, ou les guerres de destruction du XIX^e siècle sont conformes à la chose même ? Ou bien la nature de la guerre est-elle conditionnée par la nature des relations et quelles sont ces relations et ces conditions ? Les objets que concernent ces questions n'apparaissent dans aucun des livres écrits sur la guerre, en particulier dans ceux qui ont été écrits récemment sur la conduite de la guerre dans son ensemble, c'est-à-dire la stratégie.²⁹

L'intérêt de ce texte tient à ce qu'il rassemble la plupart des questions dont Clausewitz traite au livre VIII et au chapitre 1 du livre I, bref toutes celles qui le préoccupèrent dans ses derniers travaux. Ceux-ci l'amènèrent en effet à distinguer deux types de guerre (ce qui naturellement commande les choix stratégiques) :

Cette double nature de la guerre l'oriente selon les deux objectifs suivants : d'une part, *terrasser l'adversaire* en l'anéantissant politiquement ou en le réduisant seulement à l'impuissance, pour le contraindre à conclure la paix à n'importe quelles conditions ; d'autre part, *se contenter de quelques conquêtes à la périphérie de son propre territoire*, que ce soit dans le but de les conserver, ou pour s'en servir comme monnaie d'échange en négociant ultérieurement la paix. Le passage d'un genre à l'autre demeure une possibilité permanente, mais la nature profondément hétérogène des deux tendances doit être mon-

²⁹ « Geist und Tat », dans *Vermächtniss des Soldaten und Denkens. Auswahl aus einigen Werken, Briefen und unveröffentlichten Schriften*, Kröners Ausgabe, tome 167, 1941, pages 309-311.

trée à l'œuvre partout, traçant une ligne de démarcation entre les éléments inconciliables.³⁰

Le but dans ces deux types de guerre est bien distinct : paix imposée (*Diktat*) voire élimination pure et simple de l'ennemi ; ou paix négociée ménageant certains intérêts de l'ennemi.

Clausewitz n'a jamais méconnu les liens entre la politique et la guerre, entre les intérêts de l'État et la conduite des opérations, mais ce n'est que tardivement qu'il rendit explicites le sens et les conséquences des liens entre politique et guerre. Avant *Vom Kriege*, les principes ne se réfèrent pas à une guerre particulière mais à la guerre en tant que telle : seule la relation des forces – infériorité ou supériorité – semble déterminer le choix d'une stratégie offensive ou défensive. Dans *Vom Kriege* (ou plus exactement dans les chapitres retravaillés par Clausewitz entre 1827 et 1830) surgit cette question majeure : les principes ne se confrontent-ils pas à deux types de guerre ? Auquel cas la politique n'en détermine adéquatement la fin qu'à la condition d'apprécier exactement quel est le type de guerre conditionné par les circonstances.

Dans l'un ou l'autre type de guerre, la définition de la stratégie par l'emploi des combats en vue de la fin politique de la guerre demeure valable ; ce qui appelle réflexion, c'est la modification éventuelle de la stratégie en fonction de la fin (abattre ou non l'ennemi), car le changement de la fin influe sur la conduite des opérations.

Pour inachevé qu'il soit, *Vom Kriege* a influencé toute la pensée militaire contemporaine. Son architecture est rigoureuse. Le Livre I définit la guerre, sa nature, sa fin ; il élabore les principaux concepts du système. Le Livre II constitue l'équivalent d'une théorie de la théorie ; il traite des relations du savoir et du pouvoir, pose la question de la théorie d'un art, de l'assimilation de l'action guerrière et en particulier celle du chef, à un art. Le Livre III est particulièrement consacré aux forces morales, à leur importance par rapport aux forces matérielles. Les Livres IV et V sont consacrés au combat et aux forces armées ; ce sont les livres qui sont les plus liés aux modalités de la guerre telle qu'elle se menait à l'époque de Clausewitz, mais ils gardent un grand intérêt dans la mesure où l'on voit le système de

³⁰ *Op. cit.* (« De la guerre »), page 21. On retrouve ici la méthode de Clausewitz : d'abord saisir les extrêmes, là où la distinction se manifeste le plus clairement.

Clausewitz se confronter aux manifestations historiques de la guerre. Le Livre VI traite de la défense et le Livre VII de l'attaque – nous y reviendrons. Le Livre VIII traite du plan de guerre, de l'inséparable lien entre les décisions politique et militaire, qui ramène le lecteur à la problématique centrale du Livre I.

On l'a vu, le travail théorique de Clausewitz n'était pas isolé. Aux sommes de Berenhorst et de von Lossau déjà mentionnés, s'étaient ajoutés celles de Rühle von Lilienstern : son propre *Vom Kriege* (1814) complété par un *Manuel à l'usage de l'officier* (1817). Tous ces ouvrages contiennent des thèses que l'on retrouvera dans Clausewitz : l'importance du facteur moral, le rôle du hasard et les limites de la raison, la guerre comme facteur politique, la valeur de la nation armée, etc.

5. Penser la guerre

Avant de penser la *manière* de faire la guerre, avant de penser les guerres telles qu'elles ont été menées (avec leurs tactiques, leurs déroulements, leurs leçons, leurs fins), Clausewitz a pensé la guerre telle qu'en elle-même, en tant que concept. On connaît ses célèbres formules : « la guerre est un acte de force par lequel nous cherchons à contraindre l'adversaire à accepter notre volonté »³¹, et « la guerre est l'instrument de la politique continuée par d'autres moyens »³². Ces formules contiennent un jeu de définitions dont on ne peut faire l'économie sans brouiller les concepts et empêcher leur intelligence.

Nombreux sont ceux qui, à travers ce qu'ils pensent être un paradoxe brillant, retournent la formule et affirment « la politique est la guerre continuée par d'autres moyens »³³. C'est imaginer que la guerre est le rapport social fondamental entre tous les États, tous les peuples, toutes les classes, ce qui est une erreur : tous les conflits d'intérêts n'impliquent pas une logique de guerre, car ces conflits d'intérêts peuvent être contrebalan-

³¹ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre premier, paragraphe 2, page 33.

³² *Ibid.*, Livre I, chapitre premier, paragraphe 24, page 51. Avant Clausewitz, il y avait eu diverses hypothèses et jugements sur la nature de la guerre (expression de la nature humaine, d'un degré « non philosophique » de civilisation, volonté divine, etc.). Certains avaient bien ouvert la voie d'un rapport scientifique entre guerre et politique – à commencer par Machiavel –, mais c'est Clausewitz qui l'a définitivement établi.

³³ Ces retournements ont fait l'objet d'un essai dédié : T. Derbent, *De Foucault aux Brigades Rouges – Misère du retournement de la formule de Clausewitz*, Éditions Aden, Bruxelles, 2016.

cés par une communauté d'intérêts supérieurs³⁴. Le retournement de la formule de Clausewitz trahit généralement une déviation anti-dialectique et, en dernière analyse, militariste de la pensée de Clausewitz. Mais cette habitude du retournement trahit également la manière habituelle dont on comprend cette citation.

Le retournement de la formule n'est pas toujours illégitime, mais alors que la formule a une portée générale, son retournement ne s'applique qu'à des domaines particuliers³⁵, et certainement pas aux rapports entre États qui préoccupaient principalement Clausewitz. En effet, dans l'inventaire historique des conflits qui se sont succédés de l'Antiquité à l'Empire napoléonien, qu'il esquisse au chapitre 8, Clausewitz n'énumère ni la Guerre des paysans en Allemagne, ni les guerres de religion en France ou en Angleterre, ni aucune guerre civile. Or, si le retournement de la formule est fondé pour une catégorie de contradictions, c'est bien pour celle des contradictions entre classes antagoniques³⁶ : là, en effet, la politique est la

³⁴ Les relations entre les USA et l'Union Européenne peuvent être analysées à travers les conflits d'intérêts commandant des actes inamicaux de nombreux types (espionnage industriel, désinformation diplomatique, taxation de produits importés ou limitation des importations, etc.) ; mais les USA et l'Union Européenne sont fondamentalement en paix. La paix n'est pas l'exception. Elle ne suppose pas l'absence de contradictions, elle est simplement l'état dans lequel la violence n'est pas retenue comme instrument de règlement des conflits d'intérêts.

³⁵ Le retournement de la formule est d'ailleurs pratiqué avec bonheur par Foucault, de manière très spécifique, dans le cadre d'une réflexion générale sur les rapports de pouvoir, sur la transposition à tout l'ordre social (manufactures, écoles, prisons, hôpitaux, etc.) des disciplines expérimentées tout d'abord dans l'armée, comme l'enregistrement, la surveillance, la hiérarchie, l'uniforme, l'exercice, la notation, la place (une place pour chacun, chacun à sa place), le programme (un moment pour chaque action, une action pour chaque moment), etc. « Il se peut que la guerre comme stratégique soit la continuité de la politique. Mais il ne faut pas oublier que la 'politique' a été conçue comme la continuation sinon exactement et directement de la guerre, du moins du modèle militaire comme moyen fondamental pour prévenir le trouble civil. La politique, comme technique de paix et de l'ordre intérieur, a cherché à mettre en œuvre le dispositif de l'armée parfaite, de la masse disciplinée, de la troupe docile et utile, du régiment au camp et aux champs, à la manœuvre et à l'exercice. Dans les grands États du 18^e siècle, l'armée garantit la paix civile sans doute parce qu'elle est une force réelle, un glaive toujours menaçant, mais aussi parce qu'elle est une technique et un savoir qui peuvent projeter leur schéma sur le corps social. » Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Collection Tel, Paris, 1983, pages 197-198.

³⁶ « Classes antagoniques » au sens strict – ce qui recoupe largement les catégories exploités/exploiteurs. Or, les luttes de classe n'imposent pas toutes une logique de guerre. Dans la lutte entre la bourgeoisie et l'aristocratie en Angleterre, l'épisode guerrier de Cromwell était mineur au regard de la conversion d'une large part de l'aristocratie anglaise aux délices du capitalisme. On peut bien sûr rappeler la célèbre formule du *Manifeste* : « Homme

continuation (souvent sous la forme de l'anticipation) de la guerre. Mais ce retournement a une portée limitée, la politique ne s'y définit que comme action politique, et il n'est question que de la période de l'affrontement des forces et des volontés, et non des perspectives dont se flattent les belligérants en cas de victoire.

De quelle politique la guerre est-elle la continuation ? De la politique-objet, d'abord, (en anglais : *politics*), à savoir l'ensemble des facteurs historiques, sociaux, économiques, techniques, culturels, idéologiques qui constitue les conditions sociales de la guerre, qui en fait un produit socio-historique³⁷. De la politique-sujet, ensuite, (en anglais : *policy*), à savoir l'action politique, la « conduite des affaires » inspirée par des motifs et guidée par une fin³⁸.

En ce sens, le concept clausewitzien de continuation suppose :

1. La spécificité de la guerre, à savoir l'usage de la force armée, qui crée une situation particulière régie par des lois spécifiques ;
2. Son appartenance à un tout qui est la politique. La traduction française la plus généralement citée, « *La guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens* », laisse planer sur ce point une ambiguïté³⁹, mais les développements de *Vom*

libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une *guerre* qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. » Marx-Engels, *Œuvres choisies*, Éditions du Progrès, Moscou, 1976, tome 1, pages 111-112, je souligne.

La précision de l'expression de Marx appelait une vérification du texte original : celle-ci montre qu'il n'y est pas question de *Krieg* (guerre) mais de *Kampf* (combat).

³⁷ « La guerre naît et reçoit sa forme des idées, des sentiments et des rapports qui prédominent dans la conjoncture du moment. » *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre VIII, chapitre II, page 820.

³⁸ Caractériser la guerre comme instrument d'une politique-sujet exclut du concept de guerre les affrontements armés sans intention politique. De la même manière, une émeute n'est pas une révolution, ni le banditisme une guérilla, quelles que puissent être les ressemblances pratiques. Émeutes et banditisme ne relèvent que de la politique-objet : ils sont des produits socio-historiques.

³⁹ *Carl von Clausewitz : De la guerre*, Éditions de Minuit, Paris 1955, page 67. Ce « simple » peut laisser croire à une équivalence, mais il correspondrait alors au mot allemand *einfach* quand Clausewitz emploie le mot *bloss*, qui introduit une restriction décisive. Ce problème de traduction (qui ne se pose pas dans la traduction De Vatry reprise dans l'édition Lebovici), est relevé par Julien Freund dans son « Guerre et politique – de

Kriege sont catégoriques : la guerre n'est qu'un des moyens de faire de la politique. Ce rapport d'inclusion fait que les renversements de la formule n'ajoutent pas une dimension à la pensée de Clausewitz : ils la trahissent dans ce qu'elle a de plus fondamental ;

3. Une relation complexe du but *dans* la guerre (la destruction de l'armée ennemie, la prise de la capitale ou d'une province) et du but *de* la guerre (la nouvelle situation créée à la fin de la guerre : conquête d'une province, installation d'un nouveau régime, annexion du pays ennemi)⁴⁰.

Tout retournement de la formule ignore ces trois points⁴¹, et relève donc soit d'une approche superficielle de la pensée de Clausewitz (le succès de la formule devant beaucoup à son apparente évidence), soit un rejet délibéré des thèses clausewitziennes.

Fondamentalement, l'action réciproque des forces et des volontés aux prises (chacun cherchant à imposer sa volonté à l'autre, et pour ce faire, à ôter à l'autre les moyens de la faire valoir, c'est-à-dire d'abord sa force armée) tend à provoquer une escalade de la violence sans limite, une tendance à la guerre « absolue »⁴². Or, la guerre (la guerre comme concept mais aussi chaque guerre réelle) est composée selon Clausewitz de trois éléments : la violence qui ressort de la passion (ceci concerne les peuples), la libre activité de l'âme qui se déploie dans le jeu des probabilités et des hasards (ceci concerne les chefs de guerre), et l'intelligence politique (ceci concerne les gouvernements). Ces composantes interviennent dans diffé-

Karl von Clausewitz à Raymond Aron », in *Revue française de sociologie*, XVII, 1976, page 646. Article disponible sur le net.

⁴⁰ Clausewitz emploie deux mots différents pour désigner le but (ou objectif) de la guerre (en allemand : *Zweck*) et le but (ou objectif) dans la guerre (en allemand : *Ziel*) ; les différentes traductions françaises de Clausewitz proposent des solutions également insatisfaisantes.

⁴¹ Retournement au sens strict, à la différence de Glucksmann qui ne retourne la formule que pour l'examiner sous un autre angle : « La formule se retourne, dans la guerre la politique ne trouve pas seulement sa continuation mais aussi bien son heure de vérité » et aussi « la continuité politique-stratégie se lit dans les deux sens, si le guerrier ne peut chanter de victoire que politique, le gouvernant fixe ses fins avec une liberté restreinte par l'instrument qu'il prétend manier ». Cf. André Glucksmann : *Le discours de la guerre*, Bernard Grasset, Paris, 1979, page 100.

⁴² C'est ce que Clausewitz appelle la « montée aux extrêmes ». *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre premier, paragraphe 3, page 34.

rentes proportions, et ces proportions peuvent évoluer en cours de conflit, et influencer sur le caractère de la guerre. Deux pays peuvent commencer une guerre sans que leurs peuples se haïssent, mais la haine peut naître au fur et à mesure du conflit. Ou au contraire la passion guerrière peut s'émousser et faire place à la lassitude. Les caractéristiques historiques déterminent aussi l'importance relative des éléments constitutifs : les guerres de l'Ancien Régime étant le fait de petites armées mercenaires pour des intérêts dynastiques, l'implication des peuples était faible sinon nulle, et le degré de violence était donc relativement bas.

Le degré de violence n'est pas, comme le croyaient les théoriciens de l'Ancien Régime, inversement proportionnel au degré de civilisation : il découle de l'importance des intérêts en jeu. Cette importance peut être objective (importance pour la nation) et/ou subjective (importance aux yeux de la nation, implication subjective du peuple dans l'objectif de la guerre). Les intérêts peuvent être (ou devenir) faibles, auquel cas l'escalade de la violence peut ne pas survenir, le conflit pouvant même s'apaiser jusqu'à se réduire à une simple observation armée.

La guerre apparaît alors aussi comme un affrontement de volontés. Il ne suffit pas d'avoir des forces, encore faut-il les vouloir engager et, le cas échéant, assumer l'escalade de la violence. On a vu des puissances disposant des moyens de continuer une guerre y mettre fin en raison d'un succès jugé improbable (improbabilité objective et lucidement analysée, ou improbabilité subjective issue d'une erreur d'estimation, d'une pusillanimité, etc.) ou de son prix perçu (à tort ou à raison) comme trop élevé.

Et si certaines conditions permettent une limitation de la violence, cette limitation exige le consentement implicite des belligérants. Un chef de guerre peut espérer arriver à ses fins sans choc sanglant, mais il commettrait une erreur mortelle en basant sa stratégie sur la volonté de l'ennemi de rester en deçà d'un certain seuil de violence. Clausewitz avait en vue l'erreur de la Prusse en 1806, mais nous pourrions tout aussi bien citer les mouvements révolutionnaires qui furent défaits pour n'avoir pas anticipé (dans leur mode d'organisation, dans la formation de leurs militants, etc.) ces sauts qualitatifs de la contre-révolution que constituent l'usage de la torture, l'apparition d'escadrons de la mort, etc.

Procédant d'un enjeu élevé (et dans le cas de la guerre des classes entre exploités et exploités, il est maximal) ou faible, la guerre – choc

des forces, choc des volontés – est le produit d’une situation politique. Elle vise une fin politique. Elle n’est qu’un moyen et ce moyen est conditionné par la fin. En affirmant qu’un point de vue purement militaire sur la guerre est faux dans son fondement, Clausewitz met en évidence l’erreur du 18^e siècle d’avoir traité le politique séparément du militaire. Les monarques déclaraient les guerres puis laissaient les chefs de guerre décider des campagnes en fonction de critères purement militaires (stratégiques et tactiques). Clausewitz invite à ne jamais oublier que le but de la guerre, ce n’est pas la victoire, c’est la paix, ou plus exactement : le but *dans* la guerre (*Ziel*), c’est la victoire, mais le but *de* la guerre (*Zweck*), c’est la paix (répondant à un certain objectif politique) et c’est celui-là qui importe. Certaines victoires peuvent par leur éclat même contrarier le but de la guerre : en écrasant l’adversaire on risque par exemple de perturber un ancien équilibre politique et amener une autre puissance à entrer en guerre aux côtés du vaincu⁴³.

6. Clausewitz et la philosophie

La question du « fauteur de guerre » est pour Clausewitz une des nombreuses occasions de montrer sa tournure d’esprit dialectique. Il indique qu’entre le pays qui veut dépecer un pays voisin en convoitant une province, et le pays victime de cette convoitise, c’est ce dernier qui, en dernière analyse, est responsable de la guerre. En effet, le prédateur ne veut pas la guerre mais la province, c’est en la lui refusant que le second pays détermine la guerre... Il ne s’agit pas d’un simple paradoxe amusant, car cette remarque débouche sur cette vérité qu’en définitive, c’est le défenseur qui dicte ses lois à la guerre : qui choisit la bataille ou s’y dérobe, qui en choisit finalement l’heure et l’endroit, etc. Dans cette analyse comme dans d’autres (ainsi lorsqu’il énonce que le but de la guerre, ce n’est pas la victoire mais la paix), Clausewitz manie la dialectique avec aisance.

La question de savoir si Clausewitz avait lu Hegel – Lénine le pensait – ou si ses nombreux raisonnements dialectiques sont le simple fruit de sa tournure d’esprit, a été longtemps débattue. Clausewitz enseignait à l’École de guerre au moment où Hegel régnait sur l’université de Berlin.

⁴³ La guerre sous-marine à outrance que le Grand État-Major allemand imposa au nom de son efficacité stratégique en 1917, malgré les réticences du gouvernement du Reich, a provoqué le désastre politique (et finalement militaire) que fut l’entrée en guerre des USA.

On sait par ailleurs que Clausewitz avait fréquenté Hegel chez leur ami commun, le baron von Meusebach, mais il ne semble pas en avoir étudié la pensée. Une des hypothèses proposées est que Clausewitz a subi les mêmes influences que Hegel : celles de Kant⁴⁴ et de Fichte⁴⁵. *Vom Kriege* ne justifie jamais la guerre – comme une stricte orthodoxie hégélienne le commanderait – en tant que moyen d'action légitime pour l'État incarnant le progrès historique. Ce qui est certain, c'est que la dialectique clausewitzienne diffère radicalement de la dialectique hégélienne. Clausewitz traite des problèmes en opposant des contraires, mais ces contraires ne se résolvent pas dans un troisième terme qui leur serait supérieur.

Lénine a souligné que Clausewitz avait suivi les cours du philosophe kantien Kiesewetter. Ces cours que Clausewitz a suivis en 1801 à l'École de Guerre portaient essentiellement sur la logique. Ils ont considérablement influencé Clausewitz. Kiesewetter était kantien mais avait, comme vulgarisateur, une approche particulière des thèses de Kant, à tel point que celui-ci l'a accusé tout à la fois de plagiat et de trahison. Les cours de Kiesewetter (et donc dans une certaine mesure le kantisme) ont formé la pensée de Clausewitz, naturellement porté à la réflexion philosophique. On peut considérer que les premières bases méthodologiques de *Vom Kriege* se trouvent dans l'enseignement de Kiesewetter.

Mais le rapport de Clausewitz au kantisme est ambivalent. Au début du 19^e siècle, comme l'écrit Fernand Schneider, « la pensée militaire prussienne, stimulée d'ailleurs par le désir d'une revanche prochaine, s'élève contre les doctrines stratégiques anciennes, empreintes, elles aussi, de ce rationalisme dénoncé maintenant comme contraire au génie allemand »⁴⁶. Clausewitz ne fait pas exception, qui assigne à la raison ses limites dans le

⁴⁴ Soit directement à la lecture de la *Critique de la faculté de juger*, soit au travers des cours dispensés à l'École de Guerre par Kiesewetter. Que Clausewitz eût suivi les cours de ce philosophe kantien a été souligné par Lénine, mais les cours de Kiesewetter portaient essentiellement sur la logique.

⁴⁵ La *Lettre d'un militaire inconnu* de Clausewitz à Fichte, écrite de Königsberg en 1809, témoigne d'une grande familiarité du premier avec la pensée du second. Dans une lettre à Marie du 15 avril 1808, Clausewitz écrit : « Il y a de fort bonnes choses, à mon avis, dans Fichte ; mais l'ensemble, quoi qu'en ait dit Stein, n'est qu'une abstraction et pas très pratique ; il est également manifeste qu'il a beaucoup craint toute allusion à l'histoire et à la réalité empirique ». (Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres*, page 247.)

⁴⁶ Fernand Schneider, *Histoire des doctrines militaires*, Presses Universitaires de France, Paris, 1964, page 39.

domaine de la guerre. On trouve chez lui cette affirmation de l'irrationnalisme allemand qui est une réaction contre le rationalisme français du 18^e siècle.

Ayant fréquenté plusieurs grands auteurs romantiques (Madame de Staël, lors de son séjour forcé en France, Auguste Schlegel qui deviendra son ami, et bien d'autres à Berlin entre 1808 et 1830), Clausewitz reste la figure de proue de ce qu'on a appelé le romantisme militaire.

Georg Heinrich von Berenhorst, dont les *Considérations sur l'art de la guerre* furent publiées de 1796 à 1799, et connurent un grand succès, fut le premier grand représentant de ce courant. Il fut suivi par Johann Friedrich Constantin von Lossau, disciple de Scharnhorst, qui avait publié son ouvrage *De la Guerre* en 1815.

Comme il en avait été pour l'art et la philosophie, le romantisme militaire a contesté, dans son domaine, l'ambition des Lumières d'établir un système de règles claires et universelles. Selon le romantisme, ces systèmes peuvent se concevoir pour le monde physique, pas pour le champs des activités humaines, arène chaotique du génie des peuples et des hommes.

Ainsi, selon Berenhorst, la part grandissante du hasard (causée par l'influence du « facteur feu » dans la bataille moderne) et celle de la personnalité des chefs, échappent à la raison et relèvent du domaine de l'imprévu – le génie militaire est aussi éloigné de l'art « mécanique » de la manœuvre que l'inspiration poétique est éloignée de la mesure les syllabes et du décompte les pieds. Von Lossau en parle dans les mêmes termes, qui fait reposer la théorie de la guerre sur l'expérience et qui réserve le domaine des possibilités aux inspirations du génie : « l'art fait peu, c'est l'artiste qui doit tout faire »...

7. La guerre totale

Clausewitz a-t-il contribué à l'émergence de la guerre totale en modelant la pensée militaire, et notamment la pensée militaire allemande, en ce sens ? La notion de « guerre totale », théorisée par Ludendorff, comprend aussi bien la mobilisation de toutes les ressources nationales (humaines, économiques, scientifiques, etc.) pour l'effort de guerre qu'un exercice de la violence dirigé non seulement contre les forces armées de la nation ennemie mais aussi contre ses ressources humaines (sa population civile), économiques, scientifiques, etc. L'avènement de la guerre totale est, pour

reprendre le mot du général de Gaulle qui n'est jamais avare de raccourcis saisissants, « la substitution de la guerre des peuples à celle des armées »⁴⁷.

Certaines formules de Clausewitz semblent le justifier : n'écrit-il pas que la guerre « ne connaît d'autres limites à son action que quelques restrictions insignifiantes qui n'affaiblissent pas essentiellement sa puissance et qu'elle accepte sous le nom de 'droit des gens' »⁴⁸ ou encore que : « ce sera toujours commettre une absurdité que de vouloir introduire un principe de modération dans la philosophie de la guerre »⁴⁹. Mais il ne suffit pas de mêler le concept clausewitzien de « guerre absolue » avec ses thèses sur la guerre nationale pour aboutir nécessairement à la doctrine de la guerre totale.

L'analyse classique veut que ce soit dans l'enseignement de Clausewitz que les artisans de la guerre totale aient puisé l'idée qu'il s'agit là du meilleur moyen de faire la guerre, autrement dit d'emporter rapidement et à moindre frais la décision. Certains (comme Raymond Aron) affirment au contraire que la pensée de Clausewitz, loin de promouvoir la guerre totale, allait fondamentalement à son encontre ; la « guerre absolue » théorisée par Clausewitz n'aurait jamais été pour lui qu'un concept, qu'un modèle idéal vers lequel la guerre pouvait ou non tendre, et que de nombreux facteurs contrebalançaient cette tendance à l'extrême, à commencer par une relative faiblesse des enjeux⁵⁰.

Si les penseurs bourgeois de la guerre affirment que ce n'est qu'avec les deux grands conflits mondiaux de 1914 et 1939 que « les guerres ne sont plus de purs chocs d'armées [...] la guerre est redevenue totale comme

⁴⁷ Charles de Gaulle, *Trois études précédées du Mémoire du 26 janvier 1940* (avec un remarquable avant-propos de L. Nachin), Le Livre de Poche N°3548, Plon, Paris, 1973, page 123.

⁴⁸ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre premier, paragraphe 2, page 34.

⁴⁹ *Ibid.*, Livre I, chapitre premier, paragraphe 3, page 34.

⁵⁰ La principale divergence entre Raymond Aron et Emmanuel Terray (cf. son *Clausewitz*, Fayard, Paris, 1999, chapitre 2, page 72 et suivantes) concerne le statut théorique de la notion de « guerre absolue » chez Clausewitz. Il s'agit bien évidemment d'un de ces « concepts limites » caractéristiques de la méthode de pensée de Clausewitz, mais Clausewitz pensait-il que la réalité pouvait atteindre cette limite, coïncider avec elle, ou s'agissait-il pour lui d'un pur « idéal » que la réalité ne peut qu'approcher, vers lequel elle ne peut que tendre ? L'auteur de ces lignes tend, avec circonspection, à rallier les partisans de la seconde interprétation.

elle l'était dans les tribus primitives »⁵¹, nous savons que toutes les guerres sociales ont été des guerres totales. Ainsi, si la guerre de 1870 n'entre pas encore dans la catégorie de la guerre totale, la campagne de Versailles contre la Commune en 1871 participe de cette catégorie⁵². Ici encore, la pensée de Clausewitz est éclairante. Clausewitz expose en effet que les probabilités de la vie réelle remplacent l'extrême et l'absolu, et qu'ainsi la guerre peut se dérober aux strictes lois selon lesquelles les forces doivent être employées à l'extrême. C'est l'objectif politique de la guerre qui est la clé de l'équation : si l'objectif de la guerre est modeste, les sacrifices qui seront consentis pour lui seront également modestes ; par contre, plus les motifs de guerre sont puissants, plus la guerre sera conforme à sa forme abstraite, « idéale », « absolue ». Pour la bourgeoisie française, l'établissement d'un pouvoir prolétarien à Paris était un enjeu infiniment plus puissant que la perte de deux provinces frontalières. On peut de même opposer la manière extrêmement policée dont les armées des princes menaient la « guerre en dentelle », dans la première moitié du 18^e siècle, et la sauvagerie avec laquelle les mêmes armées réprimaient les soulèvements paysans.

Clausewitz n'a pas analysé la guerre révolutionnaire, il s'est par contre penché sur l'émergence du phénomène de la guerre nationale qui s'en rapproche. Sous l'Ancien Régime, l'effort militaire demandé à la nation était purement économique : il s'agissait de financer la guerre par l'impôt. Les opérations militaires relevaient d'un corps d'officiers issu de l'aristocratie, et d'une troupe constituée d'hommes exclus des classes productives : vaga-

⁵¹ Albert Morsmomme, *Anatomie de la guerre totale*, Pierre de Meyere éditeur, Bruxelles, 1971, pages 8-9.

⁵² La seule répression qui suivit la défaite de la Commune de Paris en est un exemple, qui sévit avec une férocité toute spéciale contre les chefs de la classe ouvrière, à commencer par Varlin qui fut torturé et fusillé. Il y eut officiellement 43 522 arrestations. 20 000 prisonniers – davantage peut-être – furent exécutés, souvent sans avoir été jugés, et parfois en masse, à la mitrailleuse. Plus de mille prisonniers moururent dans la première semaine du seul fait des conditions de détention. Des dizaines de milliers de communards furent jetés en prison, des milliers furent déportés et moururent pour la plupart en exil, épuisés par le travail forcé, les privations et les maladies. On fusillait les femmes soupçonnées d'avoir aidé les communards. On tuait les enfants des ouvriers. En 1877, on jugeait et on condamnait encore à mort... Il n'y a pas qu'à propos des guerres sociales que la mémoire bourgeoise est opportunément défaillante : les expéditions coloniales du 19^e siècle se firent elles aussi en dehors de toutes les prétendues « lois de la guerre » : la torture et les massacres de prisonniers, la destruction des moyens de subsistance des populations civiles et les prises d'otages à grande échelle y furent de règle – quant aux génocides purs et simples, ils ne furent pas rares.

bonds, mercenaires étrangers, serfs en rupture de ban, ou, au mieux, fils cadets de la paysannerie pauvre. Ainsi, selon Frédéric II :

Il faut préserver le peuple laborieux et utile comme la prune de ses yeux et, en temps de guerre, ne lever de nouvelles troupes dans son propre pays que devant la plus urgente des nécessités.⁵³

Et de fait les armées prussiennes étaient composées pour la moitié d'étrangers : mercenaires, déserteurs, prisonniers recrutés plus ou moins de force. Même en France, dont l'armée était la plus nationale parmi les grandes armées d'Europe⁵⁴, les cafés et lieux publics affichaient à l'entrée : « Ni chiens, ni filles, ni laquais, ni soldats. » Un long et sévère entraînement, le fameux *drill*, transformait le vagabond en soldat efficace, et chacun de ces soldats devenait alors un précieux investissement que l'on se gardait de risquer. Ce facteur aussi faisait des guerres dynastiques des guerres limitées, conduites avec des moyens limités, pour des buts limités.

Seule une discipline de fer donnait une cohérence à ces troupes : les soldats, selon la formule de Frédéric, devaient craindre leurs officiers davantage que l'ennemi :

Si, au cours d'une opération, un soldat veut fuir ou même s'écarter tant soit peu du rang, le sous-officier qui se trouve derrière lui devra le transpercer de sa baïonnette et le tuer net »⁵⁵.

Il en résultait une telle tendance à la désertion que dans son *Instruction pour les généraux* (1750), Frédéric énumère quatorze mesures pour les prévenir qui influencent directement les opérations militaires (éviter de camper trop près d'une forêt, éviter les marches de nuit, etc.). Tant que toutes les armées belligérantes étaient soumises aux mêmes contraintes,

⁵³ *Werke Friedrichs des Grossen*, Berlin, 1913-14, vi, pp. 226-227.

⁵⁴ La victoire des soldats-citoyens de la guerre d'indépendance en Amérique sur les troupes anglaises (mercenaires hessois et armée de métier anglaise) avait naturellement marqué La Fayette, Jourdan, Berthier et les autres officiers français qui y avaient assisté. Il faut noter que Gneisenau fut aussi un observateur averti de cet avènement, en Amérique, du soldat patriote.

⁵⁵ « Le bon soldat doit tenir le juste milieu entre la chose et l'homme » était le principe de l'époque (cité par Émile Wanty dans *L'Art de la guerre*, tome 2 (*De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*), Édition Gérard et Cie, Verviers, 1967, page 18). Lucide, Frédéric disait : « Quand mes soldats commenceront à réfléchir, aucun d'entre eux ne voudra rester dans les rangs ».

celles-ci n'apparaissaient pas trop invalidantes. Mais, dès lors que l'armée citoyenne issue de la Révolution française entra en scène, affranchie de ces contraintes, l'équilibre des forces en Europe allait être, par cet aspect-là aussi, bouleversé. L'armée française pouvait par exemple vivre sur le pays, en détachant sans craindre de désertion d'innombrables petits contingents de ravitailleurs, réquisitionnaires, fourrageurs, etc. tandis que les armées des princes dépendaient de leurs magasins et convois de ravitaillement. Cette révolution logistique avait une portée stratégique immense : les armées révolutionnaires y gagnaient une liberté de manœuvre interdite à leurs ennemis⁵⁶.

À cette révolution logistique, la révolution socio-politique ajouta une révolution tactique. En effet, l'armée française pouvait détacher en confiance des troupes légères, à pied et à cheval, pour des opérations de patrouilles, d'escarmouches et de reconnaissance. Tandis que les bataillons de l'Ancien Régime n'avaient d'utilité que comme pièces parfaitement rodées d'une mécanique générale, dirigée par un seul homme et agissant comme un seul homme, les troupes françaises pouvaient aussi bien se former en colonnes compactes s'élançant à l'assaut des lignes ennemies qu'en demi-cercles de tirailleurs se battant et se couvrant individuellement, et elles conservaient, isolées du reste de l'armée, toute leur valeur militaire⁵⁷. Dès après Valmy, l'Assemblée Législative décréta la formation de trois légions et la levée d'un grand nombre de compagnies franches, et le succès de Jemappes est dû pour beaucoup au bon usage des tirailleurs.

Seul un pouvoir débarrassé de toutes les considérations de droits spéciaux, privilèges, barrières intérieures, monopoles et particularismes qui

⁵⁶ Ce système était à la fois une cause et un effet : la « levée en masse » de 1793 n'aurait pu se satisfaire de l'ancien système des magasins et bases de ravitaillement.

⁵⁷ En 1799, dans *L'Esprit du système de guerre moderne*, Bülow ne voyait encore de nouveau dans les guerres de la Révolution que la formation ouverte des tirailleurs (en opposition au bataillon compact). Ce ne fut qu'après Marengo et, surtout, après Ulm et Austerlitz, qu'il découvrit la nature réelle de l'avantage des armées de la Révolution : le soldat-citoyen. De la même manière, les guerres de la Révolution virent réapparaître en France une figure qui avait disparu depuis la guerre de Cent ans : celle du partisan. Lorsque les troupes du duc de Brunswick entrent en France en 1792, pour y rétablir l'Ancien Régime, les paysans champenois et lorrains, en l'absence de consignes de l'Assemblée Législative, s'arment et lancent une guerre de guérilla intense. Le prince de Condé écrit : « Nous sommes vexés autant qu'il est possible par les paysans. Nous ne pouvons nous loger que le sabre et le pistolet à la main [...] toujours obligés de se battre en défense contre les fourches, les pelles et les pioches. » (cité par Alain Guérin, *Chronique de la Résistance*, Éditions Omnibus, Paris, 2000, page 117).

caractérisaient l'Ancien Régime pouvait mettre sur pied une véritable mobilisation nationale et une économie de guerre à proprement parler. Toutes les ressources de la France furent mobilisées au service de la guerre, et la force qui en résulta dépassait de loin la puissance cumulée des armées dynastiques qui lui étaient opposées.

8. La dissymétrie entre l'attaque et la défense

Il y a plusieurs moyens de définir la défense. Par sa fin négative : elle vise à conserver (un territoire, une armée, un état) et non à acquérir ; ou par son trait spécifique : elle consiste à attendre l'attaque de l'ennemi. Mais une attente pure, une attente passive, qui ne viserait pas à repousser l'attaque ennemie, ne relève pas de la défense. Celle-ci ne peut être pensée sans la perspective de la contre-attaque. Toute guerre défensive suppose des batailles offensives.

La distinction entre la défense et l'attaque est évidemment classique, mais Clausewitz est le premier à en avoir analysé les termes tels qu'en eux-mêmes, sous l'angle de leur force intrinsèque respective. À la lumière d'une série de couples conceptuels, *garder/prendre*, *gagner du temps/perdre de l'espace*, *repousser/l'avancer*, *défense politique/attaque militaire* et *défense stratégique/attaque tactique*, il incorpore cette distinction à son analyse de la guerre et lui donne un sens nouveau. À l'encontre des autres écrivains militaires de son siècle, Clausewitz est extrêmement sceptique quant aux prétendus avantages de l'attaque. L'élément de surprise ne vaut par exemple guère qu'au niveau tactique, car le temps et l'espace y sont plus limités⁵⁸ : il est moins important en stratégie où les capacités d'anticipation des actions ennemies sont supérieures.

Clausewitz affirme que la défense est la forme la plus forte de la guerre. Si l'offensive, en plus d'avoir une fin positive, était en soi supérieure à la défense, aucun belligérant n'adopterait la défense. La défense est supérieure à l'offensive, mais elle ne vaut qu'au service d'une fin négative. Qui poursuit une fin positive (l'acquisition de quelque chose) ne peut faire l'économie de l'offensive et doit donc se donner des moyens supérieurs à

⁵⁸ Il y a des différences d'un autre ordre : la tactique se prête par exemple plus facilement à la théorie que la stratégie. La tactique concerne des petits événements semblables, la stratégie de grands événements singuliers. Elles n'exigent donc pas les mêmes qualités. La tactique exige plus de courage que d'intelligence, la stratégie plus d'intelligence, de génie même, que de courage.

ceux de l'ennemi pour compenser la supériorité inhérente à la défensive. On adopte la défensive quand on est inférieur à l'ennemi, et ce choix permet en lui-même de combler, en partie ou totalement, cette infériorité. Adopter une position défensive, c'est obliger l'ennemi à agir en fonction des dispositions que l'on a prises avant le conflit et en vue de celui-ci, tout en conservant l'avantage de jouer le deuxième.

La défense est plus forte parce qu'il est plus facile de conserver que de prendre. En règle générale, le défenseur profite de tous les événements imprévus, du temps, de l'usure de l'ennemi. L'attaquant a certes l'avantage de la surprise globale (ainsi du choix du moment de la guerre), mais le défenseur peut bénéficier de la surprise au niveau tactique. Le défenseur a l'avantage du terrain : il connaît le terrain, il s'y est installé, il y occupe les forteresses et les points les plus avantageux, il peut adopter une position enveloppée qui lui permet de jouer les lignes intérieures, etc. La position du défenseur s'use moins vite que celle de l'attaquant, le défenseur bénéficie de l'aide de la population, il bénéficie des sympathies et des avantages moraux qui résultent de son statut d'agressé (mais l'armée de l'attaquant bénéficie des forces morales de celui qui a un but positif).

Ainsi, certains avantages intrinsèques de la défense opèrent avant même que le défenseur ne se retire dans la profondeur de son territoire. Mais ces avantages augmentent à raison de la profondeur du repli. Comme ce repli est coûteux (puisqu'il implique un abandon de territoire), il ne doit être choisi que lorsque le déséquilibre initial des forces est tel qu'il est besoin de tous les avantages intrinsèques de la défense pour y pallier. Le défenseur, selon l'importance du déséquilibre des forces en sa défaveur, peut choisir d'affronter l'ennemi lorsque celui-ci passe la frontière. S'il n'est pas assez fort pour cela, il peut choisir d'attendre encore et d'affronter l'attaquant lorsque celui-ci a pénétré son territoire jusqu'au point d'arriver à la position choisie par le défenseur pour mener la bataille à son avantage (sur une ligne de fleuve par exemple). Il peut également, s'il s'estime encore trop faible, attendre que l'ennemi l'attaque sur cette position. Si le déséquilibre est encore trop fort pour permettre ce choix, le défenseur peut prolonger sa position d'attente jusqu'à ce que l'offensive ennemie atteigne son point culminant. Cette dernière attente, moins que toute autre, ne signifie passivité. Le défenseur, gardant l'initiative, peut en retraits mul-

tiplier les combats, les engagements, déclencher la « petite guerre » sur les arrières ennemis, etc.⁵⁹

Si, dans l'offensive, une action défensive n'est qu'un poids retardateur, la défensive comprend nécessairement le passage à l'action offensive. Le rapport dialectique entre attaque et défense permet à Clausewitz de dégager l'important concept de « point culminant » de l'offensive. Car toute attaque ne parvenant pas à une décision s'use par sa propre avance, les obstacles naturels, la distance même y contribuent. Certaines ressources morales et matérielles de l'attaquant augmentent au fur et à mesure de son avance, et, comme un cheval tirant une charge au sommet d'une colline, il trouvera peut-être plus facile d'avancer que de s'arrêter, mais en général et pour plusieurs raisons, il est conduit à s'affaiblir, il touche au « point culminant de l'offensive » et « [a]u-delà de ce point commence le revirement, le choc en retour, dont la violence est en général de beaucoup supérieure à celle du choc lui-même »⁶⁰. L'attaquant doit à son tour se mettre sur la défensive, mais il le fait dans des conditions exécrables.

La défensive inclut donc la contre-attaque stratégique, ce passage rapide et vigoureux à l'attaque qui est pour Clausewitz le moment le plus brillant de la défensive. D'autant que dans cette phase de retour offensif, la défensive perd certains de ses avantages, particulièrement lorsque la contre-attaque l'amène sur le territoire de l'ennemi.

9. Les facteurs moraux

Clausewitz est le premier écrivain militaire à traiter du facteur moral. Bien entendu, d'autres avant lui avaient mis en avant toute l'importance du « moral », au sens général du terme, pour la force d'une armée – Joseph de Maistre avait ainsi écrit que dès lors qu'il s'agit d'enthousiasme, « les hommes ne s'ajoutent plus, ils se multiplient ». Mais Clausewitz va se livrer à une étude systématique des différents types de

⁵⁹ Il est d'autant plus erroné d'établir une équivalence entre offensive et initiative que cette dernière peut parfois même être préservée en l'absence de toute action offensive. « Pour les stratèges occidentaux, l'initiative est souvent une force cinétique directement basée sur l'action offensive. Pour les communistes chinois, l'initiative était plutôt une force potentielle : c'était la liberté d'action, la capacité pour l'armée de se rendre là où son chef voulait l'envoyer. » Boorman et Boorman, *Chinese Communist Insurgent Warfare*, repris par Scott A. Boorman dans *Gô et Mao – Pour une interprétation de la stratégie maoïste en termes de jeu de gô*, Éditions du Seuil, Paris, 1972, page 170.

⁶⁰ *De la guerre*, Livre VII, chapitre cinquième, page 745.

facteurs moraux, de leur importance, des interactions qui les lient entre eux et aux facteurs physiques.

Le facteur moral est par exemple une des deux clés qui permettent d'expliquer le phénomène des suspensions d'armes. Car si la guerre peut être considérée comme un « jeu à somme nulle » (un jeu où si un joueur gagne quelque chose, son adversaire perd l'équivalent)⁶¹, la logique voudrait que si l'un des partis a intérêt à la trêve, l'autre a par ce fait même intérêt à l'action. C'est le « principe de polarité ». Le facteur moral explique ce paradoxe – la dissymétrie entre défensive et offensive étant l'autre élément d'explication. Le chef de guerre ne dispose jamais de toutes les informations qui lui permettraient de prendre sa décision comme on résout une équation. Beaucoup d'informations restent masquées, relèvent de la probabilité, et le caractère du chef de guerre influencera alors sur le choix. Qu'il soit téméraire, audacieux, prudent ou pusillanime, il prendra des décisions différentes.

Clausewitz va énumérer et définir les qualités morales et intellectuelles du chef de guerre. Il remarque que si l'étude de l'art militaire montre la route au chef de guerre et affermit son jugement, la guerre étant le théâtre de la réaction morale, de la forme toujours changeante des choses, des contretemps et aléas, le savoir doit se soumettre à la direction de l'esprit et perdre à peu près toutes ses propriétés objectives, pour prendre la forme subjective du « pouvoir »⁶². Dans son enseignement au prince héritier

⁶¹ André Glucksmann (« Le discours de la guerre », *op. cit.*, pages 122-128) affirme que l'embarras de Clausewitz quant aux mathématiques (son intérêt pour elles et son refus de les lier à sa théorie de la guerre) se serait dissipé s'il avait pu connaître un outil mathématique qui a été inventé un siècle plus tard : la théorie des jeux. Clausewitz connaissait le calcul des probabilités qui permet d'affronter le hasard, mais la théorie des jeux considère l'opposition de deux adversaires conscients servant chacun son propre intérêt par le biais du choix rationnel (les alliances sont possibles, mais elles sont fonction des seuls intérêts individuels des joueurs). C'est ainsi que la théorie des jeux a forgé le concept de « minimax » (le maximum des gains minimaux) et de « point-selle » qui correspond à la trêve clausewitzienne où les deux adversaires optent pour la défensive parce que ni l'un ni l'autre n'a sur l'adversaire un excédent de forces suffisant pour compenser l'avantage intrinsèque de la défensive. Raymond Aron démontre les limites de l'analogie proposée par Glucksmann, qui ne vaut que dans le cadre du pur concept de guerre absolue et qu'en faisant abstraction de tous les facteurs qui, précisément, ne permettent pas aux chefs d'état et de guerre de prendre des décisions à la manière des mathématiciens (informations insuffisantes et incertaines, frottement, etc.). Raymond Aron, *Clausewitz – Livre deux : L'âge planétaire*, NRF, Bibliothèque des sciences humaines, Éditions Gallimard, Paris, 1976, page 232.

⁶² Parfois traduit par « savoir-faire » ou « aptitude effective ».

de Prusse, il préconisait déjà « des résolutions héroïques, fondées sur des mobiles rationnels »⁶³, et dans *Vom Kriege* il précisait que :

l'âme forte ne consiste pas à éprouver de fortes émotions, mais à rester assez maître de soi, dans l'orage même des passions, pour laisser au jugement et à la conviction, dans les circonstances les plus graves, la liberté que conserve l'aiguille aimantée sur le navire tourmenté par la tempête.⁶⁴

Il y a d'abord la volonté de vaincre et le courage face aux dangers et fatigues de la guerre ; mais ces qualités sont aussi bien celles du chef de guerre que du dernier de ses soldats. Il y a ensuite les qualités intellectuelles qui permettent au chef de guerre de bien saisir la situation dans toute sa complexité⁶⁵ et toute son indétermination : il s'agit à la fois de saisir toutes les informations et les limites du domaine de l'information. Bref, il s'agit d'avoir le coup d'œil qui permet de saisir à temps la situation : « Toutes les batailles perdues se résument en deux mots : trop tard ! », disait le général MacArthur. Il y a enfin – et c'est là la qualité morale spécifique du chef de guerre – cette forme de courage qui n'est pas le courage face au danger physique mais le courage face aux responsabilités.

C'est Delbrück qui écrivait très justement que

les manœuvres les plus connues, présentées par l'histoire comme étant l'œuvre de véritables génies (par exemple la retraite prussienne de Ligny vers Waterloo), auraient pu être inventées par un secrétaire de bataille ayant la carte sous les yeux. La grandeur réside dans la liberté de l'intellect et de l'esprit, en des moments de tension et de crise, et dans la volonté de prendre des risques.⁶⁶

C'est parce que la décision du chef de guerre a des implications immenses et qu'elle n'a pas la certitude de la résolution d'un problème

⁶³ Clausewitz, « Principes généraux de stratégie militaire », *op. cit.*, page 8.

⁶⁴ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre 3, page 83.

⁶⁵ Cela balise aussi le champ des connaissances que doit embrasser le chef de guerre : il n'a que faire des détails dont doivent se préoccuper ses subordonnés ; il lui est inutile de savoir comment on tire au canon mais il doit connaître les capacités de mouvement et de feu de son artillerie et de celle de l'ennemi.

⁶⁶ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre III, chapitre 5, page 202.

mathématique qu'elle nécessite cette forme de courage qu'est la résolution et la prise de responsabilité. On a vu des chefs de guerre faire preuve tout à la fois d'une pusillanimité stratégique et d'un grand courage au feu⁶⁷, seuls les grands capitaines ont fait preuve de cette force de caractère qui a d'autant plus de mérite à s'affirmer qu'elle doit s'exercer dans des conditions de danger et de fatigue, donc s'ajouter à la première forme de courage.

Le facteur moral ne concerne pas que le chef de guerre. Il concerne naturellement l'armée qui est d'autant plus forte qu'elle développe des vertus guerrières qui ne sont pas réductibles au simple courage (au « moral » au sens général du terme). C'est cette « vertu guerrière » qui permet à une armée de

conserver ses formations sous le feu le plus effroyable ; [de] rester inaccessible à toute crainte imaginaire et, dans le plus grand danger, [de] disputer pied à pied le terrain sur lequel elle combat, calme et fière dans la victoire, obéissante, disciplinée, respectueuse pour ses chefs et, leur conservant sa confiance dans les désastres mêmes de la défaite, [de] se soumettre sans murmures aux plus durs efforts ainsi qu'aux plus terribles privations, y exercer ses forces comme un athlète ses muscles, et n'y voir qu'un moyen d'arriver au triomphe et non une malédiction ; [d'] être propre, enfin, à tous les sacrifices pour l'honneur de ses armes et celui du drapeau.⁶⁸

Cette « vertu guerrière » vantée par Clausewitz est le fait des armées régulières. Elle s'acquiert par le *drill* et par l'expérience ; elle n'est pas réductible à la bravoure qui lui sert tout au plus de matière première, elle ne relève pas du « tempérament » de l'armée mais de son « esprit ». La vertu guerrière est une qualité, une force qu'il vaut mieux avoir que ne pas avoir, mais on a vu des guerres être gagnées sans elle. Les partisans (Clausewitz cite notamment les Vendéens et les Américains) suppléent à

⁶⁷ Ainsi le maréchal Ney. Le 16 juin 1815, aux Quatre-Bras, il n'osa pas prendre à temps la responsabilité des manœuvres qui permettaient de séparer les armées anglaise et prussienne mais une fois la bataille générale engagée le 18 juin, à Waterloo, il se mit à la tête de la cavalerie française et la ramena sept fois à l'assaut de l'infanterie anglaise retranchée sur le Mont Saint-Jean. Ney y défia cent fois la mort et eut cinq chevaux tués sous lui.

⁶⁸ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre III, chapitre 5, page 202.

la vertu guerrière par le courage individuel, l'adresse, l'endurcissement et l'enthousiasme.

Les qualités morales des combattants font partie des données que le chef de guerre doit intégrer dans ses choix tactiques et stratégiques. Ainsi les valeurs morales propres aux armées régulières (la « vertu guerrière ») s'exercent le mieux dans un combat en rase campagne, lorsque l'armée est réunie et peut manœuvrer, tandis que les valeurs morales des partisans s'exercent mieux en montagne, où l'esprit d'initiative et la résolution individuelle peuvent donner toute leur mesure.

Mais si la valeur d'une armée tient dans son « esprit » plus que dans son nombre, ce dernier facteur devient déterminant lorsque des combats mettent aux prises des armées développant au même degré la vertu guerrière. Le nombre fait alors la différence, et s'il est bon d'être supérieur en nombre en général, il est surtout nécessaire d'être supérieur en nombre à l'endroit et au moment décisifs, en fonction du principe de « concentration des forces »⁶⁹.

De la même manière que le concept de guerre absolue a été déformé en concept de guerre totale, les thèses de la supériorité du moral sur le physique et de l'importance de la supériorité numérique ont été simplifiées et, finalement, dénaturées, notamment par les stratèges français qui, au début du 20^e siècle, avaient cru comprendre Clausewitz (et la raclée que les armées prussiennes leur avaient infligée en 1870) en le caricaturant ainsi. Cela a débouché sur les thèses de Foch et les charges à la baïonnette de masses de soldats français contre les mitrailleuses allemandes de 1914.

⁶⁹ Si par « concentration », on n'entend pas le fait de regrouper ses forces, mais le fait d'être le plus fort possible à l'endroit et au moment décisifs, le principe de « concentration des forces » a donc pour corollaire celui « d'économie des forces ». L'économie des forces consiste à déployer le minimum raisonnable de forces sur les fronts et tâches secondaires pour les rendre disponibles là où l'on compte emporter la décision. Pour Clausewitz, la concentration est la loi suprême et la plus simple de la stratégie. C'est en fonction de cet impératif qu'il critique les plans visant à déborder stratégiquement l'ennemi : cette manœuvre tournante isole l'aile marchante du gros de l'armée : elles ne peuvent se prêter main forte l'une l'autre. Cette stratégie n'est acceptable que lorsque l'on bénéficie d'une supériorité numérique telle que même privée de son aile marchante, le gros de l'armée reste plus fort que l'ennemi. Autres exceptions à la règle de la concentration des forces : la suite d'une victoire qu'il convient d'exploiter et d'amplifier en poursuivant l'ennemi et en le dispersant ; et puis, bien entendu, la guérilla qui est d'autant plus efficace qu'elle combat en ordre dispersé.

Certains croient encore pouvoir juger Clausewitz non pas sur ses thèses, mais sur leurs tragiques et imbéciles déformations.

10. Le frottement

Clausewitz s'est attaché à l'étude de ce qu'il appelle le « frottement »⁷⁰. Le frottement, c'est tout ce qui fait qu'une unité militaire ne fonctionne pas comme le rouage parfait d'un mécanisme. C'est tout ce qui différencie la guerre sur le papier de la guerre réelle. Cela peut être un brouillard qui masque la vue de l'ennemi, une batterie qui n'ouvre pas le feu à propos, un ordre qui ne parvient pas au chef auquel il est destiné, un terrain défoncé par la pluie qui empêche un bataillon d'arriver ou qui fait avorter une charge de cavalerie, etc. La capacité à reconnaître ce frottement pour le maîtriser est la marque des meilleurs généraux :

il faut que le général les reconnaisse afin de les surmonter et de ne pas chercher, dans les résultats, une précision que ces difficultés et le frottement qu'elles produisent ne permettent pas d'atteindre.⁷¹

La question du « frottement » est d'ailleurs particulièrement cruciale dans les actions de guérilla car la faiblesse même de l'unité de guérilla la rend tout entière extrêmement vulnérable au moindre imprévu.

11. La bataille décisive

La définition de Clausewitz se caractérise par l'importance donnée à l'élément structural, la relation entre fin et moyens :

toute activité militaire se rapporte directement ou indirectement au combat. On recrute, on vêt, on arme et on instruit le soldat, on le loge, on le nourrit et on l'exerce à la marche, tout cela uniquement pour le faire combattre en temps et lieux opportuns.⁷²

Cette relation se répète à tous les niveaux : comme les soldats, les combats ne sont que des moyens, les forces servent à l'engagement et les

⁷⁰ Ou, selon les traductions, la « friction ».

⁷¹ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre 7, page 103.

⁷² *Ibid.*, Livre I, chapitre 2, page 63.

engagements servent à atteindre l'objectif de la guerre. Cet objectif étant de vaincre la volonté de l'ennemi, il s'ensuit que désarmer l'adversaire dans une « bataille décisive » est le moyen le plus spécifique de la guerre. Cependant, Clausewitz n'oublie pas qu'à travers l'histoire, peu de guerres ont réellement culminé en une seule grande bataille. Pour résoudre ce contraste entre guerre abstraite et guerres réelles, Clausewitz propose l'idée de la « grande bataille possible » qui sert de « point de mire éloigné », même dans les guerres où elle ne se matérialise pas.

Clausewitz a nuancé d'une autre manière cette thèse de la destruction de l'armée ennemie comme but militaire fondamental. Un État engagé contre une coalition doit considérer le lien qui unit l'alliance ennemie comme un but militaire légitime. Dans certains cas, la conquête d'un territoire associée à une défaite militaire peut saper la volonté de l'ennemi ou lui ôter les moyens de refaire son armée – la conquête du territoire devient dans ce cas un but militaire légitime. Le problème est donc de déterminer le « centre de gravité » sur lequel il faut diriger l'attaque militaire. Dans la plupart des cas il se situe dans l'armée ennemie, mais si le pays ennemi est divisé par un conflit civil, le centre de gravité peut être représenté par la capitale ; face à une coalition, il peut se trouver dans l'armée du principal allié ou dans la communauté d'intérêt entre les alliés, et il n'échappe pas à Clausewitz que dans les guerres nationales, « l'opinion publique » constitue un centre de gravité important, un objectif militaire vital. Dans l'analyse de ce dernier point, Clausewitz touche non seulement au concept de guerre psychologique qui précède, accompagne, et parfois même remplace l'engagement réel, mais il éclaire le cadre spécifique de la guerre révolutionnaire. On voit à quel point le système de Clausewitz est ouvert.

La question de la « bataille décisive » est-elle plus que les autres éléments de l'héritage clausewitzien liée à son temps – celui des guerres entre États du 19^e ? Dans son débat (par livres interposés) avec le maréchal von Manstein à propos de la bataille de Stalingrad, le maréchal Ieremenko écrit :

Depuis Clausewitz, dans la théorie et la pratique militaires de l'impérialisme allemand, ont cours toute une série de thèses qui en leur temps étaient dans la plupart des cas fondées sur la réalité, mais qui, par la suite, les conditions ayant changé,

sont devenues des dogmes. C'est ce qui s'est passé avec l'enseignement de Clausewitz sur la bataille générale. [...] d'après Clausewitz, la guerre ne peut être victorieuse que si l'on gagne la bataille générale à laquelle il faut consacrer le maximum de forces et de moyens. Si l'on perd cette bataille, il faut alors rechercher une issue nulle. [...] La science militaire soviétique est loin d'accorder à une bataille le caractère que Clausewitz attribuait à la bataille générale.⁷³

Encore faut-il s'entendre sur ce que signifie « bataille générale ». Si on se borne au grand choc des armées tranchant la question en un temps très concentré, alors effectivement les grandes batailles par lesquelles les hitlériens prétendaient anéantir l'Armée rouge ont fait faillite. Les vastes campagnes de contre-offensive lancées par les Soviétiques en eurent raison. Mais ce serait réduire la pensée de Clausewitz à la caricature qu'en fit au 20^e siècle l'école militaire prusso-germanique.

Nombreux sont ceux qui font porter à Clausewitz la responsabilité du rétrécissement de l'esprit militaire européen à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle. C'est le cas du fameux historien militaire britannique Liddell Hart pour qui

L'enseignement clausewitzien, reçu par des disciples aux idées courtes, incita les généraux à rechercher la bataille comme *première* situation au lieu de susciter les éléments d'une situation procurant des avantages substantiels. C'est pourquoi, entre 1914 et 1918, l'art de la guerre se réduisit au processus du massacre mutuel.⁷⁴

C'est mal comprendre Clausewitz qui n'a que mépris pour la « guerre à la turque où les combats n'ont le plus souvent d'autre sens que de se faire tuer du monde réciproquement »⁷⁵ et qui n'ignore ni ne dédaigne les ressources de la stratégie indirecte, de tous ces moyens par lesquels on se ren-

⁷³ Maréchal A. Ieremenko, *Comment on falsifie l'histoire*, traduction Louis Gaudin, Éditions en langues étrangères, Moscou, sans date, pages 73-74.

⁷⁴ Basil H. Liddell Hart, *Stratégie*, Éditions Perrin, collection Tempus, Paris, 2007, page 373.

⁷⁵ Clausewitz : *Campagne de 1799 en Suisse et en Italie*, Éditions Champ Libre, Paris, 1979, page 173. La remarque de Clausewitz s'applique à une manœuvre de Souvorov en Italie.

force et on affaiblit l'ennemi, à l'exclusion de la bataille. Son analyse sur le rôle de la guerre des partisans ne laisse aucun doute à ce sujet. Simplement, Clausewitz affirme que la guerre ne sera gagnée que par l'anéantissement de l'armée ennemie, et que celui-ci, aussi bien préparé soit-il par l'action des partisans, se réalise dans une bataille générale et décisive (nous dirions aujourd'hui : dans une campagne générale et décisive). D'autant, expose Clausewitz, que si un pays renonce à rechercher la « bataille décisive » parce qu'il n'a pas les moyens de la gagner, ce sera le pays ennemi qui, de ce fait même, en fonction du principe de polarité, la recherchera, et sur le territoire du premier si besoin est...

La question de la surprise et des ruses de guerre est du même ordre. Clausewitz, avec raison, refuse de fonder une stratégie sur la ruse et la surprise : cela équivaudrait à un coup de dés puisqu'il suffirait que la surprise soit éventée pour que la guerre soit perdue⁷⁶. Mais cela n'implique pas qu'il faille renoncer à toutes les ressources de l'intoxication, du camouflage ou de la désinformation. Le fait que la guérilla soit tactiquement fondée sur la surprise n'est absolument pas antinomique avec cette condamnation stratégique de la surprise. Car la stratégie révolutionnaire condamnée par l'orthodoxie clausewitzienne n'est pas la stratégie *guérillera*, mais la stratégie *insurrectionnaliste*, qui prétend « surprendre » la bourgeoisie par le déclenchement massif d'une lutte armée de masse. La terrible défaite du KPD en 1933 est à cet égard frappante. Rarement dans l'histoire une insurrection aura été aussi méticuleusement préparée⁷⁷. La conférence générale secrète organisée en décembre 1932 avait conclu que le mouvement était à la veille de sa grande offensive. En février 1933, les forces révolutionnaires furent devancées par celles de la réaction qui prirent l'initiative et eurent le bénéfice de la surprise. La défaite fut totale, des milliers de militants et de cadres du KPD, parmi lesquels tous les membres du Comité central, prirent le chemin des camps.

⁷⁶ Par cet aspect comme par bien d'autres, les guerres hitlériennes étaient fondamentalement anti-clausewitziennes...

⁷⁷ Le KPD comptait en 1930 environ 250 000 militants formés militairement, répartis par groupes de voisinage pour permettre une mobilisation rapide. Ils étaient instruits au tir et au combat de rue par des spécialistes du Komintern et par des anciens combattants de la guerre mondiale et des insurrections de 1918, 1919, 1920 et 1923. Le KPD disposait d'arsenaux clandestins et pouvait s'appuyer sur une immense réserve puisqu'il organisait plus d'un million de membres et recueillait jusqu'à 6 millions de voix.

Il est tentant d'utiliser les réflexions de Clausewitz dans le cadre de la guerre populaire en considérant l'insurrection comme l'équivalent révolutionnaire de la « bataille décisive » classique, – non plus ici l'insurrection couronnant la stratégie *insurrectionnaliste*, fruit d'une préparation légale et para-légale, mais l'insurrection concluant une guerre révolutionnaire prolongée, marquant le passage de sa phase défensive d'accumulation des forces à sa phase offensive d'anéantissement des forces ennemies et de prise du pouvoir.

Plusieurs grands théoriciens et praticiens de la guérilla ont repoussé le principe d'anéantissement comme celui de bataille décisive. C'est le cas de T. E. Lawrence qui organisa la guerre de guérilla des tribus arabes pour perpétuer une situation globalement défavorable aux Turcs, en harcelant leur unique voie de communication tout en veillant à ne pas la couper totalement, comme il l'aurait pu faire. On voit ici le danger d'identifier guérilla et guerre révolutionnaire. Dès le moment où se pose la question politique, donc la question du pouvoir, le refus de Lawrence de toute « bataille générale » clausewitzienne cesse d'être opportune : Lawrence nous est moins utile que Clausewitz. Le choix de Lawrence ne vaut que dans les situations qui seront tranchées par une bataille mettant aux prises notre ennemi avec nos alliés⁷⁸, ou dans lesquelles le coût politique, humain et/ou économique de la guerre peut suffire à amener l'ennemi à renoncer à la lutte. C'était le cas de l'occupation de l'Irlande par la Grande-Bretagne : la guérilla irlandaise n'a jamais eu à espérer battre l'armée britannique dans une grande bataille générale, elle a toujours eu à rendre le poids de la guerre insupportable à la Grande-Bretagne, à faire en sorte que pour la bourgeoisie britannique prise dans son ensemble, (puisque'il y aura contradiction entre les fractions profondément engagées en Irlande et celles qui n'y ont guère d'intérêt), le jeu n'en vaille plus la chandelle⁷⁹. Les offensives de l'IRA

⁷⁸ Lawrence comprenait la guérilla arabe comme partie de la guerre mondiale et sa volonté de se dérober à la bataille en Arabie s'expliquait par l'existence d'autres fronts (ainsi les fronts turco-britanniques de Mésopotamie et du Sinaï). Sans ce cadre général, Lawrence aurait créé une situation qui aurait pu durer jusqu'à la consommation des siècles.

⁷⁹ Le commandement de l'IRA exposait parfaitement cette stratégie dans son entretien avec R. Faligot (*Nous avons tué Mountbatten – L'IRA parle*, Éditions Jean Picollec, Paris, 1981, pages 70-72) : « Elle [la stratégie de l'IRA] se base toujours sur trois aspects principaux : d'abord, la campagne de bombes contre les objectifs économiques et commerciaux. Il convient de faire en sorte que le Nord [de l'Irlande] coûte trop cher aux Britanniques [sont énumérés, chiffres à l'appui, le coût de la présence militaire, de la police et des sup-

contre des cibles économiques londoniennes en 93-96 en sont le meilleur exemple. Des charges d'une puissance énormes ont occasionnés 5 milliards de dollars de dégâts, ce qui a plongé le secteur de l'assurance dans la crise et provoqué le quasi effondrement de son leader mondial, la Lloyd's⁸⁰.

12. La « petite guerre »

C'est donc autour de 1810 (début de ses cours sur la « petite guerre ») et 1812 (rédaction des *Manifestes*) que Clausewitz consacre une attention particulière à la guérilla, en collaborant activement aux travaux de Gneisenau et Scharnhorst. Après la défaite de Iéna et la paix infamante de Tilsit, les patriotes allemands prirent l'initiative de la résistance. Schill, un simple enseigne de dragon, organisa en 1807, à Kolberg, un corps franc qui mena la lutte partisane. Avec l'aide de la population, il attaquait par surprise patrouilles, détachements et courriers de l'armée française, s'emparait de son argent, de son ravitaillement et de ses armes. Il fit prisonnier le général Victor et prépara un soulèvement général à l'arrière du front⁸¹. D'autres officiers tentèrent de déclencher des mouvements insurrectionnels, tels Dörnberg en Westphalie. Mais il n'y a guère qu'au Tyrol que l'insurrection populaire fut effective.

plétifs, les subventions spéciales, le paiement des dommages personnels et immobiliers, et le manque à gagner du tourisme]. Deuxième volet de notre stratégie : les opérations ponctuelles et régulières contre l'armée britannique. Nous n'avons ni le personnel ni le matériel pour jeter les soldats anglais à la mer. Nous n'avons aucune illusion à ce sujet. [...], nous avons noté que les sentiments de l'opinion publique britannique en faveur d'un désengagement en Irlande sont étroitement proportionnels à notre capacité à infliger de lourdes pertes à l'armée anglaise. Le troisième point est politique : notre objectif est bien de rendre l'état des Six comtés de l'Irlande du Nord ingouvernable : ce que nous avons fait depuis dix ans. [...]. Nous avons, par notre campagne militaire, assuré la destruction politique et l'abolition du parlement unioniste du Stormont, en mars 1972. La guerre a continué à exacerber les contradictions, les clivages à l'intérieur de la section loyaliste de la population d'Irlande du Nord. Elle a permis de faire échec à ce jour à l'élaboration d'une demi-douzaine de solutions constitutionnelles imposées par Londres. »

⁸⁰ Mike Davis, *Histoire de la voiture piégée*, Éditions La Découverte, collection *Zones*, Paris, 2007 pages 174-175.

⁸¹ En 1809, Schill rallia l'armée autrichienne à titre personnel, avec son régiment, et fut tué à Stralsund. Clausewitz approuvait et admirait Schill. Dans une lettre du 9 juin 1809, il écrit : « La mort de Schill m'affecte beaucoup, autant que si je perdais le plus cher de mes frères ». La correspondance de Clausewitz reste pour l'essentiel inédite en français. Cette lettre est citée par Paul-Marie de la Gorce dans son *Carl von Clausewitz et la stratégie moderne*, Éditions Pierre Seghers, Paris, 1964, pages 34-35 ; elle ne figure pas dans l'édition des *Écrits et lettres* de Clausewitz établie par Marie-Louise Steinhauser.

Gneisenau (qui avait eu Schill sous ses ordres à Kolberg⁸²) avait été si favorablement impressionné par l'efficacité de la guerre populaire en 1807 qu'il se mit plusieurs années durant à étudier l'organisation de cette résistance. Dès le mois d'août 1811, Gneisenau, alors maréchal du camp du roi, avait conçu un plan d'insurrection générale : une milice devait être constituée, ayant pour tâche de harceler les arrières ennemis. Ses combattants ne porteraient pas d'uniforme, mis à part un simple képi et un ceinturon noir et blanc, encore Gneisenau prescrivait-il que : « Si l'ennemi arrive en nombre supérieur, faites disparaître les armes, képis et ceinturons, et comportez-vous comme de simples habitants de la région ».

En 1813, Scharnhorst rédige l'ordonnance sur la milice territoriale, la *Landsturm*, dont le but est de « tourmenter l'envahisseur par tous les moyens », les miliciens devant veiller à « ne porter aucun uniforme d'aucune sorte pour que les hommes du *Landsturm* puissent à tout moment reprendre leur condition de civils et rester inconnus de l'ennemi ». Les combattants de la *Landsturm* constituèrent des régiments qui s'intégrèrent finalement à l'armée régulière – ils portèrent alors un uniforme souvent constitué d'effets pris aux Français... En 1813 toujours, Clausewitz écrit un essai intitulé *Ueber den Partei gäßer-krieg des Major von Balderstein*, dans lequel il souligne une fois encore l'importance de la guerre de partisans.

L'exemple de l'Espagne était omniprésent, comme le remarque Engels :

L'Espagne guida alors glorieusement les autres nations sur la voie de la résistance à une armée d'invasion. Tous les chefs militaires imitèrent cet exemple pour désigner à leurs compatriotes le chemin à suivre. Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz étaient unanimes sur ce point. Gneisenau se rendit même en Espagne pour participer à la lutte contre Napoléon. Tout le système militaire, introduit par la suite en Prusse, est une tentative d'organiser la résistance populaire contre l'ennemi dans la mesure, bien sûr, où elle était possible, sous la monarchie absolue...⁸³

⁸² Kolberg était une place-forte sur la Baltique ; Gneisenau y avait résisté aux assauts français jusqu'à la capitulation de la Prusse.

⁸³ Article « Les combats en France », écrit pour la Pall Mall Gazette du 11 novembre 1870. Marx-Engels, *Écrits militaires*, Éditions de L'Herne, collection *Théorie et Stratégie* n°5, Paris, 1970, pages 108-109.

L'action des corps francs allemands, comme celles des résistants du Tyrol, des guérillas espagnoles (qui bloquèrent en Espagne jusqu'à la moitié de l'armée française, soit 300 000 hommes) et des partisans russes seront vite oubliées par les théoriciens militaires⁸⁴. Pas par Clausewitz qui, après 1815, se penche à nouveau sur la question⁸⁵. On retrouvera dans ses papiers un récit succinct de la guerre d'Espagne, un récit de la guerre de Vendée, et il s'attachera au sort de la milice ou de la réserve territoriale (*Landwehr*) devenu l'enjeu de la querelle des patriotes progressistes et des réactionnaires. Le potentiel révolutionnaire du peuple en arme amena la monarchie prussienne à défaire l'œuvre militaire des réformateurs en procédant à la dissolution de trente-quatre bataillons des forces populaires et à l'incorporation des autres seize brigades dans l'armée permanente. Clausewitz tenta en vain de s'opposer à ces mesures : ses articles affirmaient que si la milice augmente le danger d'une révolution, sa dissolution augmente le danger d'une invasion, et que ce danger était seul à craindre. D'ailleurs, ajoute-t-il, le peuple français n'avait pas d'armes en 1789 et l'armée permanente n'a pas sauvé Louis XVI, tandis que les Tyroliens, qui avaient pris les armes contre Napoléon, sont restés de loyaux sujets de

⁸⁴ Il faudra attendre Charles Calwell, auteur en 1900 des *Small Wars*, pour revoir la pensée militaire se pencher sur la guérilla. Il s'agissait surtout de mettre au point les modalités de la contre-guérilla dans les empires coloniaux : Calwell, qui avait combattu dans l'armée britannique contre les Boers et contre les Afghans, avait également pu s'appuyer sur les expériences française en Algérie et américaine pendant les guerres indiennes. Encore Calwell est-il une exception. « Depuis 1813 jusque dans la seconde guerre mondiale, l'armée prussienne et l'armée allemande sous commandement prussien fournissent l'exemple d'une organisation des forces armées de terre dont la notion même de 'partisan' a été totalement bannie. [Elle] envahit la Russie au cours de la seconde guerre mondiale, le 22 juin 1941, sans seulement penser à une guerre de partisans. Elle entra en campagne contre Staline selon l'adage : la troupe combat l'ennemi ; les maraudeurs sont mis hors d'état de nuire par la police. Ce n'est qu'en octobre 1941 que furent données les premières directives spéciales relatives à la lutte contre les partisans ; c'est en mai 1944, un an à peine avant la fin de cette guerre de quatre ans, que fut promulgué le premier règlement complet du haut commandement de la Wehrmacht ». (Carl Schmitt, *Théorie du partisan*, Flammarion, Paris, 1992, pages 239-240.) Il en alla de même au Viêt Nam où les Américains fondèrent initialement leur stratégie sur un *Materialschlacht*, un combat de matériel à l'image des guerres qu'ils avaient menées en Europe, dans le Pacifique et en Corée. Cette « stratégie de moyen » où la réponse aux difficultés était toujours plus de moyens (plus d'avions, plus de bombes, etc.) était inadaptée au possible.

⁸⁵ En fait, *Vom Kriege* n'est que le premier volet de ce qui aurait dû être un triptyque qui aurait dû comprendre un traité sur la guérilla et un autre sur la tactique. De ce dernier volet, seule la *Théorie du combat* a été publiée en français. (Cf. Carl von Clausewitz, *Théorie du combat*, Economica, collection Bibliothèque stratégique, Paris, 1998.)

l'Empereur d'Autriche. Napoléon s'était montré, sur ce point, plus réactionnaire que le plus réactionnaire des Prussiens. Lors de l'invasion de la France, en mars 1814, les paysans avaient gagné un peu partout les bois et constitué des groupes de francs-tireurs. C'est ainsi qu'au siège de Longwy, dix mille Bavaois sont dispersés par des corps-francs qui capturent 1 200 hommes. Mais Napoléon renonça à cette forme de guerre dont il avait pourtant éprouvé l'efficacité en déclarant, superbe et stupide : « Je ne veux pas être le roi de la Jacquerie. »⁸⁶

Seuls ont peur de l'armement du peuple ceux qui craignent son mécontentement, écrit Clausewitz qui conseille : « Que le gouvernement rassemble autour de lui les représentants du peuple. Que ce conseil soit son premier appui, son ami et son secours »⁸⁷.

C'est essentiellement par son troisième *Manifeste* de 1812, par ses cours sur la « petite guerre » à l'École de guerre, par ses *Observations* sur l'insurrection du Tyrol dans son analyse des campagnes de 1799, et par le chapitre sur *La Nation en armes* de *Vom Kriege*, que Clausewitz apparaît comme le théoricien de la guerre populaire nationale. Clausewitz avait pourtant regretté l'insuffisance de son analyse, faute d'expérience : ceux qui ont observé eux-mêmes la guerre populaire, dit-il, ne l'ont pas décrite avec assez de précision. Cela ne l'empêchera pas d'examiner tous les aspects de l'insurrection militaire contre l'occupant dans ce chapitre remarquable que tous les états-majors des armées européennes s'étaient empressés d'occulter. Toute la résistance antinazie, toutes les guerres d'Indochine et d'Algérie y semblent pourtant par avance décrites :

⁸⁶ Claude Chambard, *Histoire mondiale des maquis*, Éditions France-Empire, Paris, 1970, page 37.

⁸⁷ Même réformée dans un sens réactionnaire au fil des ans, la *Landwehr* garda un caractère populaire qui se manifesta en mai 1848 : dans la Prusse rhénane et en Westphalie, elle refusa de marcher contre le peuple insurgé, s'empara des arsenaux et s'arma pour la défense de la Constitution du Reich contre Frédéric-Auguste II. Le dixième anniversaire de la fondation de la NVA (Armée Nationale Populaire de la République Démocratique Allemande) offrit l'occasion au Comité central du SED d'exposer l'héritage militaire allemand qu'assumait la NVA : la guerre des paysans de 1525 ; l'histoire prussienne dans la mesure où elle se raccorde aux réformes militaires de Scharnhorst et à la « guerre de libération » (comme on appelle en Allemagne les batailles de 1813 contre Napoléon) ; les insurrections prolétariennes de 1919-1923 ; la lutte anti-fasciste (Brigades Internationales en Espagne, Comité « Allemagne Libre », etc.). La plus haute décoration militaire de la RDA était l'Ordre de Scharnhorst. Cf. Thomas M. Forster, *L'Armée est-allemande*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1968, pages 146-150.

Obéissant à une loi semblable à celle qui régit le phénomène de l'évaporation, l'insurrection agit en raison de la surface. Plus l'invasion occupe d'espace, plus les populations ont de points de contact avec elle, et plus grande devient l'action du soulèvement de ces populations. Cette action mine graduellement les bases sur lesquelles repose la puissance de l'ennemi. Comme une combustion sourde, elle poursuit lentement son œuvre, et, par ce fait même, crée un état de tension incessante qui épuise l'élément sur lequel elle s'acharne. Cette tension diminuera sur certains points, quelques opérations vigoureuses la feront même parfois complètement disparaître, mais en somme, au moment où l'embrasement général étendra partout ses flammes, elle contribuera puissamment à forcer l'envahisseur à vider le sol de la patrie, sous peine d'y trouver son tombeau.⁸⁸

Toujours soucieux de définitions précises, Clausewitz distingue la petite guerre de la grande par les effectifs engagés : des combats de vingt, cinquante, cent, trois cents ou quatre cents hommes, s'ils ne sont pas une partie de combats plus importants, appartiennent à la petite guerre. Cette définition, Clausewitz reconnaît qu'elle peut passer pour mécanique et non philosophique, il affirme cependant qu'elle est la seule vraie si l'on prend en considération l'usage, et qu'elle est d'ailleurs la seule possible. La petite guerre présente des caractères spécifiques que Clausewitz énumère longuement : les petites troupes peuvent passer partout, se ravitailler sans peine, se dissimuler, se déplacer rapidement, retraiter même en l'absence de route, etc. Ces traits spécifiques déterminent les qualités morales qu'elle requiert et l'esprit dans lequel il faut la mener. La guérilla appartient à la petite guerre en ce sens qu'elle se mène aussi par petits détachements, mais elle en constitue une forme particulière dans la mesure où elle n'est pas menée par des soldats réguliers, mais par des combattants improvisés.

Clausewitz énonce les conditions dans lesquelles l'armement du peuple est possible : il faut que la guerre se livre à l'intérieur du pays, que l'issue n'en soit pas décidée par une seule bataille perdue, que le théâtre des opérations couvre un espace suffisamment vaste, que le peuple ait un

⁸⁸ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre VI, chapitre 26, page 671.

caractère à même de soutenir les mesures propres à cette lutte, et enfin que le terrain soit coupé, difficile d'accès, par le fait de montagnes, de vallées, de marais, voire par le mode de culture du sol. Par nature, les partisans sont voués à la défensive stratégique (il n'attaquent pas le corps de bataille ennemi mais les courriers, les convois de ravitaillement, les postes isolés, etc.) et à l'offensive tactique (ils ne défendent aucune position, ils en attaquent de nombreuses). La défensive tactique est à éviter à tout prix, non seulement pour des questions d'effectifs, mais aussi en raison des caractères propres des combattants irréguliers. Susceptibles d'une grande audace, ils manquent des qualités propres aux militaires professionnels (sang-froid, méthode, effort prolongé) et nécessaires à une défensive heureuse. La défensive de la guerre populaire, c'est la dispersion.

Pour vaincre sans qu'intervienne une armée régulière, nationale ou alliée, il faut supposer soit un espace immense comme la Russie, soit une disproportion extraordinaire entre l'espace et les effectifs de l'envahisseur. Clausewitz a donc tendance à considérer la guerre populaire non en elle-même, isolément, mais en tant que moyen de défense subsidiaire lié à l'action d'une armée régulière. Il propose l'envoi de petits détachements de l'armée régulière pour renforcer les premières troupes de partisans. Cela doit se faire dans des proportions bien senties car il ne convient pas de trop affaiblir l'armée régulière par de tels prélèvements. De plus, des détachements trop nombreux et trop importants risquent de provoquer une réaction telle que le peuple serait exposé aux attaques massives de l'ennemi⁸⁹. Enfin, à trop augmenter le nombre des soldats professionnels dans les troupes partisans, on risque de faire perdre à la petite guerre son caractère populaire, à provoquer la désaffection du peuple qui laisserait faire la seule armée permanente.

Comme toujours, Clausewitz insiste sur le facteur moral : il remarque que l'armée ennemie n'envoie d'abord que de faibles contingents contre les premiers foyers d'insurrection. Elle offre ainsi à la guérilla l'occasion de succès locaux qui constituent un puissant encouragement, qui allument l'incendie.

⁸⁹ Dans le troisième *Manifeste* de 1812, Clausewitz prévoit cependant, avec une froide rigueur, la cruauté de la répression et l'escalade qu'elle commande : « Acceptons le risque de payer la cruauté par la cruauté, de répondre à la violence par une autre violence ». Clausewitz, « De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres » (*op. cit.*), pages 299-300.

13. « Petite guerre », guérilla et guerre révolutionnaire

Clausewitz n'a en vue que la guerre populaire nationale. Son projet de *Landsturm* consiste en l'armement du peuple entier en vue de la défense immédiate d'un pays. Tous les hommes valides âgés de dix-huit à soixante ans qui ne servent pas dans l'armée sont appelés à combattre. Clausewitz évoque la Vendée et le Tyrol :

Deux ou trois communes se rassemblent et forment une troupe ou compagnie, peu importe le nom, les compagnies d'un même cercle [canton] forment une colonne ou milice territoriale et les milices d'une province entière constitueront une petite armée. À la tête de ces formations, il y aura des chefs responsables des communes et des cercles [cantons] respectifs et en grande partie élus par eux, ou encore nommés par le roi. Le commandant en chef de toute la milice levée sur le territoire d'une province est choisi par le roi parmi les habitants de cette province. Mais ces chefs des milices territoriales sont investis du rang d'officier de l'armée dès l'instant où ils prennent leurs fonctions.⁹⁰

Clausewitz veilla d'ailleurs à rassurer ceux de ses contradicteurs qui craignaient qu'un tel projet ne débouchât sur un débordement révolutionnaire, en les assurant que « le gouvernement qui suscite lui-même ce mouvement en garde le contrôle »⁹¹.

Clausewitz a raison de marquer la distinction entre la guérilla et guerre révolutionnaire. La guérilla est une *manière* de faire la guerre, elle

⁹⁰ Troisième *Manifeste* de 1812, Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres (op. cit.)*, pages 296.

⁹¹ Ibid., page 304. L'opposition de Clausewitz au parti absolutiste n'en faisait pas un démocrate : il était hostile à l'idée d'une Constitution ou d'un parlement. Il appartenait au courant libéral qui estimait que l'Allemagne n'avait pas besoin d'une révolution comparable à la Révolution française, en raison des réformes civiles réalisées en 1807-1808 par le baron vom Stein (abolition du servage, accès à la libre propriété pour la grande masse du peuple, fin de l'exemption d'impôt pour la noblesse, abolition des restrictions à l'exercice des professions, accès à n'importe quelle fonction pour un roturier, etc.). Clausewitz approuve ces réformes et les juge suffisantes. L'Allemagne n'avait dès lors plus besoin, selon lui, que d'une bonne administration, de monarques respectueux de l'état de droit, de ministères soucieux de l'intérêt général, et de la participation des sujets aux grands intérêts de l'État – toutes choses qui, dans son esprit, n'impliquaient en rien un système représentatif.

peut être pratiquée par des révolutionnaires, mais aussi bien par des forces de libération nationale ne visant pas à un changement du mode de production (ainsi le FLN algérien), par des armées bourgeoises (ainsi les *Chindits* britanniques que le général Wingate a menés sur les arrières japonais en Birmanie) ou par des forces contre-révolutionnaires (ainsi la *contra* nicaraguayenne⁹²). La guerre révolutionnaire n'est pas une guerre qui se caractérise par sa forme mais par sa cause – contradictions sociales –, donc son but : le pouvoir (dans tout le pays ou dans une partie de celui-ci) comme moyen nécessaire à la transformation des rapports sociaux. Bien entendu, la cause, autrement dit la politique, détermine la forme ; c'est ainsi qu'à la différence de la lutte de libération nationale qui vise à chasser l'ennemi du territoire, la guerre révolutionnaire vise à anéantir l'ennemi. La guerre révolutionnaire est une guerre d'anéantissement : la défaite de la classe dominante signifie sa disparition ; acculée à la défaite, elle ne peut pas négocier.

Il y a de nombreuses formes de guerre révolutionnaire : celle de Zapata différant de celle de Durruti. Praticien et théoricien de la guerre révolutionnaire, Mao Zedong a apporté une contribution essentielle au marxisme-léninisme en établissant les principes de la guerre populaire prolongée. Ce faisant, il a doté le prolétariat de sa ligne militaire, de sa théorie et de sa pratique militaires, de valeur universelle, donc applicable partout, selon les conditions concrètes (car les spécificités des conditions concrètes donnent naissance à des formes spécifiques de tactique, de lutte et d'organisation). La guerre révolutionnaire procède à la fois d'une vision du monde matérialiste historique (où la ligne politique est définie par la prise en compte du triple faisceau des contradictions qui déterminent chaque situation nationale concrète : la contradiction entre peuples opprimés et

⁹² L'identification abusive de la guerre populaire à une guerre de guérilla enrichie d'un travail de propagande amena plus d'une fois les stratèges impérialistes à tenter de retourner les méthodes de la guerre populaire contre la guerre populaire. En Indochine, les Français ont ainsi installé des maquis anti-Viêt Minh chez les minorités des hauts-plateaux vietnamiens et anti-FLN chez les Berbères d'Algérie. Les Américains ont également organisé les montagnards du Viêt Nam en contre-guérilla, avant d'investir dans l'UNITA angolaise et la *contra* nicaraguayenne. Ces initiatives ont toutes été des échecs. Elles ont pu causer quelques difficultés militaires et provoquer beaucoup de pertes humaines et économiques, elles n'en restent pas moins des échecs parce que la guerre populaire n'est pas qu'une méthode : elle est aussi l'expression de contradictions historiques qui poussent à la lutte anti-impérialiste.

impérialisme, la contradiction entre prolétariat international et bourgeoisie impérialiste, et les contradictions inter-impérialistes), de l'héritage politico-organisationnel du socialisme scientifique (nécessité de la politisation et conscientisation des masses, de la construction et du développement d'un parti de type léniniste, etc.) et, enfin, d'une utilisation de toutes les formes de guerre (terrorisme, guérilla, « grande guérilla »⁹³, guerre conventionnelle, guerre secrète, guerre psychologique) en fonction du rapport de force révolution/réaction.

Cette catégorisation de la guerre populaire prolongée comme choix militaire de valeur universelle (à l'image du Parti de classe comme choix organisationnel de valeur universelle) va directement à l'encontre de l'affirmation de Trotski selon laquelle

La méthode marxiste est une méthode de science historique et sociale. Il n'y a pas de « science » de la guerre, et il n'y en aura jamais. Il y a beaucoup de sciences auxquelles touche la guerre. Mais la guerre n'est pas en elle-même une science : c'est un art pratique. Comment pourrait-on élaborer des principes d'art militaire à l'aide de la méthode marxiste ? C'est aussi impossible que de créer une théorie d'architecture ou d'écrire un manuel vétérinaire à l'aide du marxisme.⁹⁴

Cette erreur de Trotski fut longtemps celle des théoriciens et des praticiens de la contre-insurrection⁹⁵ qui ne virent dans la guerre révolution-

⁹³ Concept utile forgé par le général Beaufre pour désigner cette « forme d'opération ressemblant par sa puissance aux opérations de la guerre classique mais entièrement différente de la guerre classique par les procédés de combat : la 'grande guérilla' opère avec des moyens importants, mais avec les mêmes soucis de secret, de surprise et d'esquive que dans la guérilla ordinaire ». (Général Beaufre, *La guerre révolutionnaire*, Fayard, Paris, 1972, page 68.) Les exemples sont nombreux, parmi les plus célèbres : le « raid stalinien » sur les arrières hitlériens du groupement partisan de S. A. Kovpak (vingt-six mois de combats, 10 000 km parcourus entre 1942 et 1944 !) ; la bataille de la Sutjeska menée par quatre divisions de partisans yougoslaves (16 000 hommes) contre sept divisions fascistes (allemandes, croate et italiennes) en mai-juin 1943 ; l'assaut lancé par les 22 000 soldats Viêt Minhs des divisions 308 et 312 contre la ville de Vinh-Yen en janvier 1951 ; ou bien-sûr la « Longue marche » de Mao Zedong.

⁹⁴ « Our Current Basic Military Tasks » (1922), in Leon Trotski, *Military Writings*, Merit Publishers, New York, 1969, page 73.

⁹⁵ Voir à ce propos l'article *Guerre révolutionnaire et contre-insurrection* d'Eqbal Ahmed, de l'Institute of Policy Studies de Washington, reproduit dans *Stratégies de la guérilla* de Gérard Chaliand, Editions Mazarine, Paris, 1979, pages 265-284. Cette anthologie est

naire que l'utilisation des vieux principes de la guerre de guérilla par les communistes. Les similitudes étaient nombreuses : lutte du faible contre le fort, tactique du harcèlement, du « *tip and run* », nécessité de l'appui des masses aux combattants pour leur ravitaillement, leur dissimulation, leur renseignement, le recrutement, etc.

Mais la guerre populaire prolongée, forme marxiste-léniniste de la guerre révolutionnaire, est résolument spécifique en ce que :

1. elle se caractérise du début à la fin par l'emploi de la guerre de guérilla, mais elle combine la guerre de guérilla, la guerre classique, la guerre psychologique, la guerre secrète, le terrorisme et la guerre insurrectionnelle au fur et à mesure de son développement, les premières unités de guérilla constituant en fait une armée conventionnelle en voie de formation ;
2. elle n'a pas un objectif limité et spontané (ainsi la libération nationale) mais un objectif total et précis (révolution sociale et dictature du prolétariat), c'est une guerre d'anéantissement, la nature du but de la guerre impose comme but dans la guerre la victoire militaire totale sur les forces armées ennemies⁹⁶;
3. il lui importe dans un premier temps moins d'user militairement l'ennemi que de l'user idéologiquement et politiquement, en affirmant la légitimité de la lutte révolutionnaire et en dissipant les artifices politiques et idéologiques par lesquels le régime prétend fonder sa propre légitimité ;
4. chaque progrès militaire est lié à un progrès politique inscrivant d'une manière ou d'une autre le développement du nouveau pouvoir dans la société (dans des zones libérées dans le tiers

d'ailleurs surtout intéressante par les « bonnes feuilles » des théoriciens de la contre-insurrection qu'elle contient.

⁹⁶ Une guerre de libération nationale peut parvenir à ses fins sans remporter une victoire militaire décisive, mais simplement en prenant l'ascendant politique sur la puissance oppressive, en donnant le sentiment à celle-ci qu'elle ne pourra pas gagner la guerre, en rendant le prix de la guerre insupportable à ses dirigeants ou à son opinion publique, etc. Le FLN algérien gagna la guerre sans remporter la victoire sur le terrain. La guerre du Viêt Nam a présenté un double caractère : de libération nationale et révolutionnaire (l'offensive du Têt en février 1968 était une de ces défaites militaires qui constituent en même temps une victoire politique, et elle détermina le désengagement américain), mais la victoire sur le régime fantoche sud-vietnamien exigeait ensuite une véritable victoire militaire, une bataille (ou campagne) d'anéantissement : celle de mars-avril 1975.

monde, à l'intérieur d'organisations de masse comme les syndicats, dans des réseaux de militants dans les métropoles, etc.) ;

5. une longue phase de défensive stratégique et d'offensives tactiques, caractérisée par l'accumulation des forces et une bataille essentiellement politico-idéologique, est suivie d'une phase offensive plus brève visant à l'anéantissement⁹⁷ des forces armées du régime.

14. Le plan de guerre

Clausewitz, en établissant la primauté du politique sur le militaire, fait dépendre le choix des stratégies, des tactiques, et des moyens (armements, effectifs, etc.) de ce qu'il appelle le « plan de guerre ». Les nazis offrent le plus remarquable exemple de guerres menées sans plan de guerre digne de ce nom. À la place d'établir et de suivre un tel plan de guerre, soigneusement préparé dans sa conception et dans la réunion des moyens, Hitler multiplie les « coups » qui dépendent parfois du succès d'un coup de bluff. Ainsi, la campagne de Pologne s'est faite en laissant à l'Ouest, face aux 90 divisions et aux 2 500 chars des Anglo-Français, à peine 11 divisions dépourvues du moindre blindé. Le succès de la campagne de Pologne reposait sur le pari que les Anglo-Français n'attaqueraient pas l'Allemagne. Ce pari a réussi, puis quelques autres encore. Mais on ne s'aventure pas impunément sur le terrain de la stratégie avec un comportement de flambeur de casino qui ponte à chaque gain⁹⁸.

L'importance du « plan de guerre » pour la lutte révolutionnaire est essentiel.

Par suite de l'incertitude propre à la guerre, il est beaucoup plus difficile d'y appliquer un plan que dans n'importe quelle autre activité. Cependant, en toutes choses, la préparation

⁹⁷ L'anéantissement n'implique pas le choc : la destruction des forces ennemies peut être avantageusement remplacée par leur dissolution. Le travail de dissolution combine le travail politique (essentiellement l'agit-prop), la guerre psychologique (désinformation, démoralisation, etc.) et la guerre secrète (l'élimination des éléments solides du cadre ennemi, la corruption de ses éléments vénaux, etc.). Le travail de dissolution suffit rarement à provoquer seul l'anéantissement des forces du régime, mais il peut les saper à un point tel qu'elles implosent au premier choc.

⁹⁸ La tactique même de la *Blitzkrieg*, de la guerre-éclair, est une méthode de joueur qui, si elle ne réussit pas du premier coup, est vouée à un effondrement total.

assure le succès comme l'impréparation entraîne l'échec ; il ne peut y avoir de victoire dans la guerre sans plan et préparation préalables. Il n'existe pas de certitude absolue dans la guerre, mais celle-ci n'est pas sans comporter un certain degré de certitude relative.⁹⁹

Ce n'est qu'une fois le plan de guerre défini que l'on peut définir les choix tactiques, opérationnels, matériels, logistiques etc. Les groupes de guérilla sont soumis à la grande tentation de choisir des opérations non pas seulement en fonction du plan de guerre, mais aussi en fonction des opportunités tactiques et techniques. L'acquisition d'un armement particulièrement efficace entraînera la tentation de le mettre en œuvre, et si celle-ci n'est pas fonction du plan de guerre, elle constitue une forme particulière de déviation militariste qui peut provoquer des effets désastreux. On sait que la résistance palestinienne avait entamé en 1982 une conversion de la guerre de guérilla à la guerre classique en s'appuyant sur la mise en œuvre massive de missiles et roquettes anti-chars (*Sagger* et RPG7) et de missiles anti-aériens (SAM7 et SAM11), ces deux moyens devant compenser le fait qu'Israël, à la différence de la résistance palestinienne, disposait d'une arme blindée et d'une aviation¹⁰⁰. Il a suffi qu'Israël mette en œuvre deux contre-mesures¹⁰¹ pour remporter une victoire écrasante sur les forces de l'OLP. Israël ne fut tenu en échec que lorsque la résistance palestinienne retrouva des conditions de lutte propres à la guérilla, dans les faubourgs de Beyrouth et au Sud Liban.

Ce qui est vrai des équipements est aussi vrai des tactiques. Si le plan de guerre révolutionnaire prévoit un harcèlement de l'ennemi visant à expulser les points d'ancrage du régime hors des quartiers populaires (partis politiques bourgeois, police, administration), il faut lutter contre la tentation de porter des coups spectaculaires contre ses installations centrales simplement parce qu'une faille a été trouvée dans leur protection.

⁹⁹ Mao Zedong, « De la guerre prolongée », in *Écrits militaires de Mao Tse-toung*, p. 276.

¹⁰⁰ En fait, l'OLP avait commencé à s'équiper en blindés : tanks T-34, T-54 et T-55 (plusieurs dizaines) et blindés à roue (BTR-152, BTR-60).

¹⁰¹ À savoir les tuiles de blindage réactif, (composées d'explosif moulé qui explose vers l'extérieur du char lorsqu'une roquette le percute, annulant ainsi l'effet de la charge creuse de la roquette), et les leurres thermiques (lâchés en masse par les avions et hélicoptères et qui, possédant la même signature thermique que les réacteurs des appareils, détournent les SAM de leurs cibles).

L'utilisation des opportunités est une chose, se laisser guider par elles en est une autre. La marge de manœuvre de l'action de guérilla est par exemple victime d'un « effet de ciseaux » résultant du progrès des moyens de fortifications¹⁰² qui augmente le temps nécessaire à l'opération et le progrès des moyens d'alertes et d'interceptions¹⁰³ qui diminue le temps que l'on peut accorder à l'opération. Il est alors tentant de lutter contre cet « effet de ciseaux » par différents moyens, en calmant notamment les ardeurs des unités d'interceptions ennemies par l'une ou l'autre forme d'embuscade¹⁰⁴. Mais ce serait là perdre de vue le plan de guerre révolutionnaire car, au regard de celui-ci, « l'effet de ciseaux », pour pénible qu'il soit à l'échelon tactique, est précieux à l'échelon stratégique : c'est précisément de cette manière que l'ennemi s'installe en position d'assiégé et retire ses tentacules du corps social. Ne pas perdre de vue le plan de guerre amène donc à encourager l'ennemi dans cette voie. À voir les choses tactiquement, le policier le plus dangereux est celui des unités d'interception, à voir les choses stratégiquement, le policier le plus dangereux est celui des unités d'ilotage¹⁰⁵. Comme disait le maréchal Rokossovski : l'essentiel est de se rendre compte que face à une supériorité tactique, il faut chercher des solutions exclusivement stratégiques.

15. Clausewitz et Delbrück

On l'a vu, les derniers travaux de Clausewitz l'amènèrent à distinguer deux espèces de guerre : celle où la fin est de réduire l'ennemi à merci (voire l'anéantir), et celle où l'on veut seulement prendre quelques avantages, généralement territoriaux, à ses dépens. Cette guerre limitée, qui s'éloigne

¹⁰² Caméras et autres moyens de détection, bornes de béton, herses d'acier jaillissant du sol, verres blindés, etc. jusqu'à des douves pour ce qui concerne le siège qu'INTERPOL a fait construire à Lyon. À Londres, la *City* est couverte par un maillage extrêmement dense de caméras associées à des logiciels de lecture de plaques minéralogiques et parfois même à des dispositifs de reconnaissance faciale.

¹⁰³ Patrouilles rapides, quadrillages, installations de caméras aux carrefours rendant nécessaires des itinéraires de repli peu pratiques, etc.

¹⁰⁴ Pensons à la contre-tactique d'ETA qui piégeait régulièrement les véhicules ayant servi à une opération de guérilla.

¹⁰⁵ Il est question ici de la guerre révolutionnaire prolongée. Le choix de la contre-tactique peut être parfaitement valable dans le cadre d'un autre plan de guerre. Ainsi, celui d'une lutte de libération nationale qui ne viserait pas à anéantir les forces ennemies mais simplement à leur imposer des pertes telles qu'elles rendraient l'occupation du pays trop coûteuse.

du concept de guerre absolue jusqu'à descendre au niveau de la simple observation armée, s'impose soit là où les buts et les tensions politiques en jeu sont peu importants, soit là où les moyens militaires manquent pour espérer l'anéantissement.

Sous l'influence de la pensée de Clausewitz telle qu'on la comprenait alors, la grande majorité des penseurs militaires du début du 20^e siècle, et particulièrement en Allemagne, croyait que le but de la guerre était toujours la destruction complète des forces de l'ennemi, et que par conséquence la « bataille décisive » qui la permettait faisait l'objet de toute la stratégie.

Les recherches de Hans Delbrück, le fondateur de la science historique militaire moderne, mirent en évidence le fait que cette conception n'avait pas toujours prévalu, et il fit ressortir par une analyse approfondie des textes de Clausewitz¹⁰⁶ que ce dernier avait lui-même admis qu'il pouvait exister plus d'un seul système stratégique :

On doit [...] comprendre qu'il existe ou a existé deux espèces fondamentalement différentes de la conduite d'une guerre, non pas une parfaite et une imparfaite, une correcte et une incorrecte, mais deux espèces qui, au cours des différentes époques de l'histoire, ont été valables à tour de rôle, donc, à côté de celle qui est aujourd'hui reconnue, la seule normale et recevable dans les conditions actuelles, une seconde espèce qui, en d'autres temps, et dans d'autres circonstances historiques était tout autant, à l'exclusion de la première espèce, la seule normale et recevable.¹⁰⁷

Delbrück creusa cette distinction entre deux stratégies fondamentales et exposa les principes inhérents à chacune d'elle. La première, à laquelle on réduit généralement la pensée de Clausewitz, Delbrück l'appelle stratégie d'anéantissement. Elle n'a qu'un pôle vers lequel tout doit tendre : la bataille décisive. La seconde, Delbrück l'appelle stratégie d'usure. Elle se distingue de la première par le fait qu'elle compte deux pôles entre lesquels évoluent les décisions du général : la bataille et la manœuvre. Pour comprendre

¹⁰⁶ Essentiellement la *Note de 1827 sur l'état du manuscrit* déjà évoquée (cf. note 27).

¹⁰⁷ Hans Delbrück : *La stratégie oubliée – Périclès, Frédéric le Grand, Thucydide et Cléon*, Éditions Economica, collection *Stratégies & doctrines*, Paris, 2015, page 29.

l'importance de cette proposition, il faut entendre par « manœuvre » tous les mouvements et toutes les opérations qui ne préparent ni ne concernent la bataille – par exemple interposer son armée entre l'armée ennemie et ses bases arrières. Dans la stratégie d'usure la bataille n'est plus le seul but de la stratégie ; c'est simplement l'un des divers moyens également efficace d'atteindre les objectifs politiques de la guerre ; elle n'est pas forcément préférable à l'occupation d'un territoire, à la destruction des récoltes et du commerce, à l'établissement d'un blocus, etc.

Cette seconde stratégie n'est ni une variante de la première ni une forme inférieure. Ni l'une ni l'autre espèce de guerre ne sont liées à des époques spécifiques (Clausewitz ne cherchait pas, en distinguant ces concepts, à distinguer les guerres d'Ancien Régime des guerres du 19^e siècle). À certaines périodes de l'histoire, pour des raisons politiques ou à cause de la faible dimension des armées, elle a été l'unique forme de stratégie utilisable. Parmi les grands chefs militaires du passé qui furent des stratèges de l'anéantissement, Delbrück plaçait Alexandre, César et Napoléon. Parmi les plus remarquables généraux de la stratégie d'usure il citait Périclès, Wallenstein et Frédéric le Grand.

Sans entrer dans les détails d'un débat stratégique qui a duré des dizaines d'années, il faut remarquer que la pensée de Delbrück se distingue de celle de Clausewitz (ce qui ne veut pas dire qu'elle la trahit) d'au moins deux manières. D'abord, là où Clausewitz parle de deux espèces de *guerre*, Delbrück parle de deux espèces de *stratégie*. Mais bien plus problématique est l'affirmation que la stratégie d'anéantissement n'a en vue que la seule bataille décisive, tandis que la stratégie d'usure tend selon les circonstances tantôt à la bataille tantôt à la manœuvre : en effet, il est d'autres moyens que la bataille pour anéantir les forces ennemies ; la campagne de 1812 l'a montré : ce n'est pas en livrant bataille que Koutouzov a anéanti la Grande Armée, mais en jouant sur le temps, l'espace, les éléments climatiques, l'action des partisans, etc. Ce qui pose la question de l'accumulation de petits succès partiels (combats, manœuvres, occupations de position). Dans le cas des guerres d'usure, chaque succès existe en lui-même, il influencera positivement la paix négociée, soit en amplifiant la victoire, soit en limitant la défaite. Dans le cas des guerres d'anéantissement, une série de petits succès peut avoir été engrangée en vain si la guerre se termine par une

défaite : il faudra subir le diktat ennemi comme si les petits succès ayant précédé la défaite n'avaient pas existé.

16. Stratégie d'usure et stratégie d'anéantissement

Le grand débat stratégique né des travaux de Delbrück intéresse la politique militaire révolutionnaire. La transposition mécaniste des expériences étrangères et/ou passées peut devenir contre-productive faute d'une maîtrise de cette problématique. Il ne fait aucun doute qu'aujourd'hui encore, les révolutionnaires du monde entier ont beaucoup à apprendre de la guerre populaire menée au Viêt Nam. Mais il faut bien mesurer le fait que la guerre du peuple vietnamien était fondamentalement une guerre d'usure. L'ennemi n'était pas la clique de Bảo Đại lors de la « guerre française » ou les fantoches sud-vietnamiens lors de la « guerre américaine », mais bien la France coloniale et l'impérialisme américain¹⁰⁸. La guerre populaire vietnamienne n'a pas anéanti l'armée française ni l'armée américaine : elle a porté des coups tels aux corps expéditionnaires qu'elle a brisé la volonté de l'ennemi de poursuivre la lutte. L'ennemi s'est persuadé qu'il ne serait jamais vainqueur, et de nombreux paramètres¹⁰⁹ tendaient à prouver qu'un départ d'Indochine serait pour lui *in fine* préférable à la poursuite de la guerre.

Pour dire les choses autrement, les forces vietnamiennes avaient un objectif limité et militaire (rendre la guerre la plus coûteuse possible aux impérialistes) au service d'un objectif limité et politique (le départ des forces impérialistes qui allait être obtenu non pas en rejetant le corps expéditionnaire à la mer, mais en poussant l'ennemi à en prendre la décision politique) tandis que les forces impérialistes avaient un objectif absolu et militaire (la destruction des forces vietnamiennes).

Quand la présence militaire étrangère était à son maximum, il y avait 500 000 GI's au Viêt Nam ; or, pendant la seconde guerre mondiale, les

¹⁰⁸ Ce n'est qu'à la fin du conflit, quand s'achevait le désengagement américain dans le cadre de la tentative de « vietnamisation » du conflit (renforcement et suréquipement de l'armée fantoche sud-vietnamienne), que la guerre prit un caractère d'anéantissement. Pessimiste, un officier US glissa alors à un journaliste que « la seule vietnamisation qui réussit est la nord-vietnamisation »...

¹⁰⁹ Le coût de la guerre, le développement des mobilisations populaires contre la guerre dans les métropoles, le fait que la guerre du Viêt Nam absorbait des moyens destinés initialement à être opposés à l'Union Soviétique, etc.

USA alignèrent sur les différents théâtres d'opérations 11 250 000 de combattants. Si pour les USA la guerre du Viêt Nam avait primé sur tous leurs autres intérêts, ils auraient donc pu y déployer au moins trois fois plus de combattants que le Viêt Nam n'avait d'habitants !¹¹⁰ C'est toute la différence entre la guerre menée alors par les impérialistes américains, qu'ils ne percevaient pas comme une question de vie ou de mort immédiate, et celle menée par le peuple vietnamien pour qui elle avait ce caractère.

C'est cette dissymétrie qui a assuré le triomphe de la guerre d'usure vietnamienne sur la guerre d'anéantissement américaine. Il est évident que si une guerre populaire du type de celle qui était menée au Viêt Nam avait été menée à la même époque, disons au Mexique, les données auraient été différentes. Plus on se rapproche du « cœur de la bête », plus l'enjeu est important, plus le caractère d'anéantissement de la lutte contre-révolutionnaire est aigu, et plus la lutte de libération est elle-même contrainte d'adopter la guerre d'anéantissement. Quant à la lutte révolutionnaire dans les métropoles impérialistes mêmes, elle prend d'emblée ce caractère.

On est naturellement tenté de rapprocher la stratégie d'usure avec la stratégie de la guerre prolongée. Or la stratégie révolutionnaire est une stratégie d'anéantissement différée en raison d'un rapport de force initialement défavorable. La guerre révolutionnaire emprunte donc à la stratégie d'usure tous ses procédés (évitement de la « bataille décisive », utilisation de toute la palette des actions indirectes) jusqu'à ce qu'elle se donne les moyens de la guerre d'anéantissement dont elle procède fondamentalement.

Enfin, la distinction de Delbrück a été employée en 1910 par Kautsky dans son débat contre Rosa Luxemburg à propos de la grève de masse. Selon Kautsky, la défaite de la Commune de Paris scellait, pour le prolétariat, le sort de la stratégie d'anéantissement. S'y substituait la stratégie d'usure qui voyait le mouvement ouvrier gagner des positions en développant ses syndicats, en plaçant au parlement des représentants de plus en plus nombreux, en changeant les lois, etc.¹¹¹ Kautsky prétendait voir dans

¹¹⁰ « Au moins », parce que les USA n'avaient pas encore mobilisé toutes leurs forces en 1945. Si la métropole avait été menacée, d'autres classes étaient susceptibles d'être appelées.

¹¹¹ Karl Kautsky : « Was nun ? » [« Et maintenant ? »], *Die Neue Zeit*, 28^e année, tome 2. In Kautsky, Luxemburg, Pannekoek, *Socialisme. La voie occidentale*, édition présentée et annotée par Henri Weber, textes traduits par Alain Brossat, Presses Universitaires de France, Paris, 1983, page 60 et suivantes.

l'Introduction à la guerre civile en France, d'Engels, ce changement de stratégie une première fois exposé¹¹².

17. Clausewitz et Machiavel

Machiavel écrivit son *Art de la guerre* en 1515, à l'époque où la pratique de la guerre en Italie était bridée par le système politico-militaire du pays (recours à de petites armées mercenaires peu enclines au risque¹¹³) et les traditions médiévales (la guerre considérée comme une ordalie où les adversaires doivent se mesurer loyalement¹¹⁴). C'est dans le traité de Végèce, *De Re militari*, que Machiavel et ses contemporains de la Renaissance redécouvrirent l'art de la guerre¹¹⁵.

C'est sans avoir jamais exercé un véritable commandement que Machiavel écrivit son essai. Il s'en est d'ailleurs spirituellement justifié :

Je n'ignore pas qu'il est téméraire d'écrire sur un métier que l'on n'a jamais exercé ; je ne crois pas cependant que l'on puisse me faire de grands reproches d'oser occuper, sur le papier seulement, un poste de général, dont beaucoup d'autres se sont chargés en réalité avec une bien plus forte présomption encore. Les erreurs où je puis tomber en écrivant peuvent être rectifiées et n'auront nui à personne ; mais les fautes de ceux-là ne sont aperçues que par les ruines des empires.¹¹⁶

¹¹² Pour l'analyse de ce que cette interprétation a d'abusif, cf. *Marxisme, stratégie et art militaire* d'Emilio Albamonte et Matias Maiello, Éditions Communard.e.s, Paris, 2022, page 86 et suivantes.

¹¹³ À la bataille d'Anghiari « qui dura quatre heures entières, il n'y eut de tué qu'un seul homme qui encore ne périt pas par le fer ennemi ou par aucun coup honorable, mais qui tomba de cheval et mourut foulé aux pieds des chevaux », ironise Machiavel dans son *Histoire de Florence*. Dans sa lettre déjà citée du 25 septembre 1857 à Engels, Marx évoque la façon caustique dont Machiavel décrit la manière de combattre des condottieri.

¹¹⁴ Les condottieri blâmaient l'usage des armes à feu, l'un d'eux allant jusqu'à couper les mains des arquebusiers ennemis prisonniers pour les punir d'user de ces instruments « déloyaux ».

¹¹⁵ L'ouvrage de Machiavel reprend d'ailleurs l'articulation de celui de Végèce à cette notable exception qu'il place en son centre un chapitre sur la bataille. Annonçant Clausewitz, Machiavel critiquait la stratégie, généralement adoptée en son temps, d'évitement de la bataille.

¹¹⁶ Nicolas Machiavel, *L'Art de la guerre*, Bibliothèque Berger-Levrault collection *Stratégie*, Paris, 1980, page 32.

Machiavel avait cependant une pratique de la guerre, ayant côtoyé dans ses campagnes César Borgia et joué un rôle capital dans le siège de Pise¹¹⁷, dont il reçut la reddition. Il avait été le rédacteur du mémorandum sur la base duquel fut proclamé l'*Ordinanza*, la loi qui instituait un service militaire obligatoire aux Toscans qui dépendaient du gouvernement de Florence ; la constitution de cette milice l'avait occupé toutes les années 1506 et 1507 : il fut tout à la fois chargé du recrutement, de l'organisation, de l'équipement, de l'entretien, du paiement et de la discipline.

Machiavel fit de l'étude de la guerre une science sociale, dissociée de toute considération morale et rattachée aux questions politiques et économiques. La place de la guerre dans la pensée de Machiavel est centrale, et il s'en est expliqué clairement, notamment dans *Le Prince* :

Les principaux fondements qu'aient tous les États, aussi bien les nouveaux que les anciens et les mixtes, sont les bonnes lois et les bonnes armes. Et comme il n'est possible d'avoir de bonnes lois là où les forces ne valent rien, et que si les armes sont bonnes, il est aussi bien raisonnable que les lois y soient bonnes, je laisserai de parler des lois et traiterai des armes.

Machiavel a fait de la pensée militaire un domaine propre en donnant la possibilité d'apprécier rationnellement toutes les mesures militaires par rapport au but politique suprême.

L'Art de la guerre de Machiavel devint vite un classique de la littérature militaire, ainsi que ses thèses principales : refus du mercenariat (un État qui se repose sur le mercenariat peut être considéré comme ayant déjà perdu son indépendance) et promotion d'une milice populaire, détermination de la soumission totale de l'ennemi comme objectif principal de la guerre (objectif devant lequel tous les moyens deviennent légitimes, pour lequel l'État se doit d'engager toutes ses forces), primat de l'homme sur l'armement, rôle capital des forces morales, supériorité de l'infanterie sur la cavalerie et l'artillerie¹¹⁸, nécessité d'un commandement unique, subor-

¹¹⁷ La lutte contre Pise absorbe Florence de 1501 à 1511.

¹¹⁸ Ce primat est en partie d'ordre politique : l'infanterie est citoyenne, l'artillerie et la cavalerie appellent à une certaine professionnalisation. Clausewitz, dans le chapitre qu'il consacre à la *Proportion des armes*, énonce ces trois axiomes : « 1° dans l'action isolée des trois armes, l'artillerie manque absolument d'indépendance, tandis que l'infanterie est

dination de toutes les opérations à la bataille. Le Maréchal de Saxe s'en inspira beaucoup pour composer ses *Rêveries* sur l'art de la guerre (1757). Pour Clausewitz,

aucune lecture n'est plus nécessaire que celle de Machiavel ; ceux qui affectent d'être révoltés par ses principes ne sont que des petits-maîtres qui se prennent pour des humanistes... Certaines pages de cet écrivain ont tiédi, d'autres sont d'une vérité éternelle.¹¹⁹

Clausewitz cite souvent Machiavel (notamment dans sa *Stratégie* de 1804) et, à la différence de la plupart des historiens allemands, il ne prend pas au sérieux l'*Anti-Machiavel* de Frédéric II¹²⁰. Il ressort toutefois de la *Lettre d'un militaire inconnu* écrite à Fichte, auteur d'une étude sur Machiavel, que Clausewitz jugeait la science militaire de Machiavel trop tributaire de l'Antiquité (cette critique porte essentiellement sur le domaine tactique du système de Machiavel, pour qui la légion romaine de 6 000 hommes reste le *nec plus ultra* de l'organisation militaire) et

[qu']il ne faut pas s'arrêter comme Machiavel à une manière meilleure du passé et se rapprocher de telle ou telle forme, mais chercher uniquement à restaurer le véritable esprit de la guerre. On doit donc commencer non par la forme mais par l'esprit, et attendre avec certitude que cet esprit détruise les vieilles formes elles-mêmes et œuvre au sein de formes plus appropriées. Ce véritable esprit de la guerre me semble consister en ce que l'on utilise, autant que possible, les forces de chaque individu dans une armée et qu'on lui insuffle un tempérament belliqueux, afin que la flamme guerrière embrase

l'arme qui en possède le plus ; 2° dans leur action réunie, le rôle le plus important échoit à l'infanterie, le moins indispensable à la cavalerie ; 3° l'action réunie des trois armes est celle qui produit la plus grande somme de force » et conclut : « l'infanterie est l'arme principale. Les deux autres lui sont subordonnées. » *Op. cit.* (« De la guerre », Livre III chapitre 4, page 352.

¹¹⁹ Lettre de Clausewitz à Fichte, traduit par A. Renault, in Fichte Johann G. (1814) *Machiavel*, traduit par F. Payot, Paris, 1987.

¹²⁰ On sait le mot de Voltaire sur l'*Anti-Machiavel* écrit par le roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. » Le propos est rapporté par Chamfort (cf. *Maximes, pensées, caractères et anecdotes*, Garnier-Flammarion, collection GF n°188, Paris, 1968, page 211).

tous les éléments de l'armée et qu'il n'y ait pas, dans sa grande masse, une multitude de charbons éteints. [...] Qu'en vivifiant les forces individuelles on gagne infiniment plus qu'en usant de toutes les formes tactiques, l'histoire de presque toutes les guerres nationales le prouve, et particulièrement celle de la guerre d'indépendance des Suisses et celle des guerres de la Révolution française.¹²¹

Clausewitz développait son idée en affirmant que les armes et les masses nouvelles étaient parfaitement conformes à ce principe qui accordait une importance essentielle au courage individuel.

Mais les critiques et les réserves respectueuses que porte Clausewitz à la pensée de Machiavel ne remettent aucunement en cause la valeur de celle-ci : dans sa *Stratégie* en effet, Clausewitz écrit que Machiavel « juge fort sainement des choses de la guerre »¹²². C'est d'évidence sur ses brisées de Machiavel que la pensée clausewitzienne a progressé – et cela dans le sens le plus large possible puisque la méthode dialectique de Clausewitz emprunte beaucoup à Machiavel¹²³.

18. Clausewitz et Jomini

Antoine Henri, baron de Jomini, naquit en 1779 dans le canton de Vaud, en Suisse. Ce jeune bourgeois passionné par les questions militaires s'insinua dans le service des approvisionnements des armées françaises et parvint à entrer dans l'état-major du maréchal Ney. Celui-ci, pur praticien de la guerre et admirateur des qualités de théoricien de son protégé, lui permit de publier ses premières études consacrées aux campagnes de Frédéric le Grand. Napoléon fut impressionné à leur lecture et s'intéressa à son tour à Jomini qu'il fit venir à lui et à qui il attribua le grade de colonel, puis de général, sans toutefois lui confier un véritable commandement opérationnel. Possédant une très haute idée de ses propres capacités, Jomini s'en

¹²¹ Cette lettre figure en annexe de J.G. Fichte, *Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques de 1806-1807*, traduction et présentation de Luc Ferry et Alain Renaut, Payot, collection *Critique de la politique*, Paris, 1981, page 200. L'étude de Fichte avait paru en juin 1808, et dans une lettre du 12 janvier 1809, Clausewitz en conseille la lecture à Marie. Cf. Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres*, page 257.

¹²² Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres*, page 24.

¹²³ Hegel, dans *Kritik der Verfassung Deutschlands*, avait lui aussi reconnu un maître en Machiavel.

offusqua et passa à l'ennemi en 1813, achevant sa carrière militaire comme général en chef dans l'armée russe en 1826. Outre ses ouvrages d'histoire militaire, Jomini écrivit un *Traité de grande tactique* (1803), dans lequel il théorise le concept de ligne intérieure, puis son célèbre *Précis de l'art de la guerre* (1838) qui fut traduit et édité à d'innombrables reprises.

Jomini ne cessa de soutenir qu'il était possible d'élaborer une théorie systématique des méthodes et principes immuables, indépendants du temps et des lieux, et susceptibles de faire gagner les guerres. Il ne s'agit pas de proposer des solutions toutes faites, mais d'affirmer l'existence d'« un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre, dont on ne saurait s'écarter sans danger, et dont l'application au contraire a été presque en tout temps couronnée de succès ».

Il s'agit essentiellement de

porter, par des combinaisons stratégiques, le gros des forces d'une armée, successivement sur les points décisifs du théâtre de la guerre, et autant que possible sur les communications de l'ennemi sans compromettre les siennes [...] [de] manœuvrer de manière à engager ce gros des forces contre des fractions seulement de l'armée ennemie [...] au jour de la bataille [de] diriger également, par des manœuvres tactiques, le gros de ses forces sur le point décisif du champ de bataille, ou sur la partie de la ligne ennemie qu'il importe d'accabler [...] [de] faire en sorte que ces masses ne soient pas seulement présentes sur le point décisif, mais qu'elles y soient mises en action avec énergie et ensemble, de manière à produire un effet simultané.¹²⁴

Et de développer toute une théorie des lignes d'opérations (simples et doubles, intérieures et extérieures) sur cette base, l'art du général consistant à identifier parmi les routes existantes dans la réalité celles qui coïncident avec les lignes de manœuvres idéales dégagées par la théorie. Comme le résume Debord : « Jomini part de la carte, et Clausewitz de l'action »¹²⁵.

¹²⁴ Baron de Jomini : *Précis de l'Art de la Guerre*, Librairie militaire de J.-B. Petit, Bruxelles, 1840, tome 2, page 54.

¹²⁵ Debord, Guy, *Stratégie*, Éditions L'Échappée, collection La Librairie de Guy Debord, Paris, 2018, page 184.

Si Jomini semble se rapprocher de Clausewitz en soutenant que l'objet de la guerre n'est pas la conquête de places fortes ou l'acquisition d'un territoire faisant fonction de glacis, mais bien la destruction des forces armées de l'ennemi (et c'était une leçon que ne pouvaient pas ne pas voir les témoins des guerres napoléoniennes), il s'éloigne en fait de ce principe par ses théories mêmes qui accordent une importance centrale à la maîtrise de la « zone d'opération » – autrement dit à la maîtrise du territoire. Sur ces thèses, Jomini élabore une théorie des lignes et des points stratégiques et une théorie de la manœuvre par lignes intérieures¹²⁶ aussi minutieuse que celle que von Bülow avait élaborée à partir du rapport de la base aux lignes d'opération.

À la différence de Clausewitz qui commence par étudier la nature de la guerre, Jomini apparaît seulement comme un théoricien de la stratégie. Sa tournure d'esprit très peu dialectique est tout entière déterminée par le rationalisme mécaniste du 18^e siècle, limite sa pensée, l'amène à négliger tout facteur qui n'est pas strictement fonction de la pensée stratégique, comme le facteur moral ou le facteur historique¹²⁷. Or, Clausewitz insiste précisément sur les facteurs qui empêchent la stratégie d'être réductible à un simple exercice de géométrie. C'est que Clausewitz a tiré les leçons des changements apportés par les guerres de la Révolution et de l'Empire, à commencer par cette première leçon que la guerre est changeante, tandis que Jomini reste au niveau des manifestations opérationnelles. En effet, Jomini prétend d'autant plus abstraitement systématiser les guerres napoléoniennes qu'il croit en extraire des principes stratégiques transhistoriques, des principes qui étaient aussi valables pour César que pour Frédéric.

Pour Clausewitz, l'art de la guerre se distingue de tout art mécanique – de l'architecture par exemple – en ce que la guerre repose sur l'action incessante que les deux camps exercent l'un sur l'autre. Interaction

¹²⁶ La manœuvre par lignes intérieures voit une force attaquer successivement plusieurs forces adverses séparées ; la manœuvre par lignes extérieures fait converger plusieurs forces vers un adversaire réuni.

¹²⁷ La pensée de Jomini perpétue souvent les travers formalistes de la pensée militaire classique. L'esprit naturellement classificateur de Jomini s'y donne cours avec délectation. Il énumère douze types d'ordre de bataille ; définit quatre variantes d'ordre parallèle (simple ; avec crochet offensif ou défensif ; renforcé sur une aile ou sur les deux ; renforcé sur le centre) ; deux ordres obliques (simple ; renforcé sur l'aile avancée) ; deux ordres perpendiculaires (l'ordre concave ; l'ordre convexe) ; l'ordre échelonné (soit sur une ou deux ailes, soit sur le centre) et un ordre combiné au centre et sur une aile...

complexe où chaque protagoniste mêle à un pur calcul rationnel (quoique handicapé par l'incapacité à prévoir exactement l'infinie ramification des réponses possibles de l'adversaire) des éléments irrationnels, des craintes, des erreurs dues à des renseignements erronés, etc. Dans ses *Remarques sur la stratégie pure et appliquée de M. de Bülow*, Clausewitz écrit :

L'unique fin de tout développement de l'art de la guerre est de toujours mieux soumettre les événements (en généralisant : les effets des forces) à la direction délibérée d'une volonté raisonnable, de les rendre de plus en plus indépendants du hasard.¹²⁸

Ce scepticisme ira croissant, et dans *Vom Kriege* il s'agit moins de faire reculer le hasard que de composer avec lui. Les théoriciens des doctrines qui se présentent comme des approches scientifiques de la guerre commettent selon lui trois erreurs :

Ils recherchent des grandeurs déterminées, tandis que tout est indéterminé à la guerre, et que le calcul n'y peut porter que sur des grandeurs variables. Ils ne concentrent leur attention que sur des grandeurs matérielles, tandis que l'acte de guerre est incessamment soumis à des forces morales et produit incessamment des effets moraux. Ils n'ont en vue, enfin, qu'une activité unique, tandis que la guerre est l'effet réciproque constant de deux activités opposées.¹²⁹

Ce trait de la pensée de Clausewitz est perçu par Jomini comme un intolérable scepticisme :

On ne saurait contester au général Clausewitz une grande instruction, et une plume facile ; mais cette plume, parfois un peu vagabonde, est surtout prétentieuse pour une discussion didactique, dont la simplicité et la clarté doivent être le premier mérite. Outre cela, l'auteur se montre par trop sceptique en fait de science militaire : son premier volume n'est qu'une déclamation contre toute théorie de guerre, tandis que les deux

¹²⁸ Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres*, page 73.

¹²⁹ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre II, chapitre 2, page 122.

volumes suivants, pleins de maximes théoriques, prouvent que l'auteur croit à l'efficacité de ses doctrines.¹³⁰

Le jugement porté par Clausewitz sur Jomini est clair : « Je ne crois pas que Jomini ait affirmé quoi que ce soit de faux à proprement parler, mais il a souvent fait passer pour essentiel ce qui n'est qu'accidentel »¹³¹, et l'essentiel, c'est précisément ce qui ne se laisse pas enfermer dans une recette infaillible du succès : c'est le jeu des forces morales, l'interaction, le frottement, etc.

Jomini et Clausewitz semblent inséparables. Témoins également engagés des mêmes événements, leur œuvre marqua d'une empreinte indélébile la pensée militaire de leurs successeurs. Ils n'étaient certainement pas les premiers à écrire sur la guerre : ils ont de grands prédécesseurs comme Guibert, Bülow ou Frédéric le Grand en personne, mais le caractère systématique de leur travail en fait les fondateurs de la pensée militaire moderne. Non seulement les théories de Jomini furent enseignées dans toutes les écoles de guerre, mais l'existence même de sa pensée (l'affirmation de l'existence de principes stratégiques immuables, et donc la possibilité de leur théorisation et de leur enseignement) contribua à la création d'écoles de guerre dans tous les pays. La gloire de Jomini en tant que théoricien militaire atteint son apogée à l'époque de la guerre de Crimée, et elle éclipsa longtemps celle de Clausewitz. Mais cette pensée a terriblement vieilli, à la différence de celle de Clausewitz précisément, et nombre des principes prétendument généraux de Jomini n'ont pas attendu la fin du 19^e siècle pour être démentis, notamment par le progrès technique. Dès 1866, la guerre austro-prussienne démentit la supériorité des lignes d'opérations extérieures.

¹³⁰ Baron de Jomini : *Précis de l'Art de la Guerre*, Charles Tanera éditeur, Paris, 1855, tome 1, page 21.

¹³¹ Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettres (op. cit.)*, page 56.

19. Clausewitz et Engels

Engels, qui fut un lecteur attentif de Clausewitz, le qualifia « d'étoile de première grandeur »¹³² et de « pur génie »¹³³. Il le connaissait par la première édition de ses œuvres parue (en huit tomes) entre 1832 et 1837, et était lui-même un grand écrivain militaire. Que l'on pense à son article publié dans *La Nouvelle Gazette rhénane* sur « La Révolution de Juin [1848] – Le déroulement de l'insurrection parisienne », à ses articles sur la guerre de 1870, à son pamphlet *Le Pô et le Rhin* (qui témoignait d'une telle maîtrise des problèmes stratégiques qu'il fut attribué au général prussien von Pfuël...), à ses articles parus dans le *New York Tribune* sur la guerre de Crimée (on les attribua au général Winfield Scott qui était alors chef suprême de l'armée américaine et candidat à la présidence !), à la « Théorie de la violence » de l'*Anti-Dühring*¹³⁴, etc. Le passé militaire d'Engels (il s'engage dans l'artillerie prussienne, au Kupfergraben, à Berlin en 1842, et participe à l'insurrection de Bade en 1848, en tant qu'adjoint de Willich,

¹³² « Une grande armée, comme toute grande organisation sociale, n'est jamais meilleure que lorsqu'après une grande défaite, elle plonge en elle-même et fait pénitence pour ses péchés passés. C'est ce qui est arrivé aux Prussiens après Léna, et encore une fois après 1850, bien qu'ils n'aient pas là subi une grande défaite, mais que leur déclin militaire avait été rendu évident de manière palpable à eux-mêmes et au monde entiers lors de nombreuses petites campagnes – au Danemark et dans le Sud de l'Allemagne – et lors de la première grande mobilisation de 1850, et où ils ont été sauvés d'une vraie défaite par l'ignominie politique de Varsovie et d'Olmütz [à la Conférence de Varsovie, suivie du Traité d'Olmütz de 1850, Frédéric-Guillaume III met fin à la guerre austro-prussienne de 1848-1850 en renonçant à l'unification allemande sous l'égide de la Prusse, l'épisode est connu sous le nom de 'reculade d'Olmütz', voire 'humiliation d'Olmütz']. Ils étaient obligés de se soumettre à un examen critique sans ménagement de leur propre passé, pour apprendre à mieux faire. Leur littérature militaire, qui avait fait apparaître en Clausewitz une étoile de première grandeur, mais qui avait sombré depuis dans les abîmes, commençait à se relever sous l'effet de cette inévitable autocritique. » F. Engels : Introduction à la brochure de Sigismund Borkheims, *Zur Erinnerung für die deutschen Mordspatrioten*, parue à Zürich en 1888. In *Marx-Engels-Gesamtausgabe (MEGA)*, tome 21, page 350, (texte inédit en français). « Ce qui attend l'Europe », article paru dans le *Sozialdemokrat* du 15 janvier 1888. Cf. *Marx-Engels – Écrits militaires*, page 609.

¹³³ Lettre à Joseph Weydemeyer, 12 avril 1853. *Marx-Engels, Correspondance – Tome 3 (1852-juin 1853)*, Éditions Sociales, Paris, 1972, page 350. Weydemeyer était sur ce sujet un correspondant de choix : ce partisan de Marx et d'Engels, un des premiers, avait été officier d'artillerie dans l'armée prussienne, puis un remarquable chef militaire prolétarien lors de la Révolution de 1848, avant de se distinguer dans la guerre de Sécession comme colonel de l'armée nordiste.

¹³⁴ Et au remarquable essai intitulé *Tactique de l'infanterie déduite des causes matérielles (1700-1870)*, figurant dans les manuscrits pour l'*Anti-Dühring*.

le chef des insurgés) et son intérêt pour la chose militaire lui avait d'ailleurs valu d'être surnommé par ses amis « le général ».

La qualité de l'œuvre militaire d'Engels tient d'abord de qualités intellectuelles traditionnelles (ses traités des campagnes sont méticuleux, ses études sur les techniques militaires sont précises, ses portraits biographiques des chefs de guerre et ses comptes rendus de livres sur la science de la guerre sont concis et pénétrants). Mais son œuvre fut surtout novatrice en ce qu'elle procédait du socialisme scientifique, ce qui lui permit de constituer une approche de la guerre tout à fait moderne et actuelle, dans la mesure où la guerre y est pensée dans sa nature multiple (diplomatique, économique, psychologique, militaire) et indivisible.

La valeur d'Engels en tant qu'écrivain militaire est reconnue par les gens « du bâtiment », fussent-ils d'un anticommunisme militant :

Clausewitz avait, certes, prévu la guerre totale, mais à l'échelle des moyens de son temps. Engels écrivait cinquante ans plus tard, dans les années 70, lorsque les développements de la technique s'avéraient illimités. Et ce civil [...] devait, le tout premier, prédire l'influence des progrès techniques sur l'art militaire. D'après Engels, l'introduction de ces progrès amène une transformation et un bouleversement complets dans la façon de mener la guerre. Celui-là l'emportera, dit-il, qui tirant parti des moyens nouveaux que produit la technique en déduira des méthodes nouvelles supérieures à celles de l'adversaire. Engels met aussi l'accent sur l'exaltation des forces morales par l'idéologie révolutionnaire. Son ouvrage trop peu lu, *Le rôle de la violence dans l'Histoire*, écrit il y a 80 ans, est d'un intérêt actuel. Synthèse de Marx et de Clausewitz, précurseur de Lénine et de Staline, Engels a prévu la guerre de l'avenir avec une perspicacité d'autant plus remarquable que nul militaire professionnel – s'appelât-il Schlieffen, Foch ou Bernhardt – n'élèvera, avant 1914, l'art de la guerre au-dessus des facteurs spécifiquement militaires. [...] Dans la guerre future, dit-il, les facteurs politiques, sociaux, techniques, économiques, psychologiques, seront de premier plan. Engels

a étudié à fond l'histoire militaire en parallèle avec l'histoire politique, économique et sociale.¹³⁵

C'est notamment dans la « Théorie de la violence » de l'*Anti-Dühring* qu'Engels développe la liaison entre les phénomènes économiques, politiques et militaires. Il y dénonce cette idée, typique de l'idéalisme de Dühring, selon laquelle

si quelqu'un pense que la nouvelle stratégie s'est développée d'elle-même sur une situation nouvelle et représente ainsi un produit naturel, il commet une grave erreur. Seul le génie créateur d'une grande personnalité a, en fait, créé ce nouveau phénomène.¹³⁶

Au contraire, expose Engels,

Armement, composition, organisation, tactique et stratégie dépendent avant tout du niveau atteint par la production dans chaque cas, ainsi que des communications. Ce ne sont pas les « libres créations de l'intelligence » des capitaines de génie qui ont eu en cette matière un effet de bouleversement, c'est l'invention d'armes meilleures et la modification du matériel humain, le soldat ; dans le meilleur des cas, l'influence des capitaines de génie se borne à adapter la méthode de combat aux armes et aux combattants nouveaux.¹³⁷

Engels a évoqué, dans une lettre à Marx, sa lecture de Clausewitz :

Je lis en ce moment, entre autres, Clausewitz, *De la guerre*. Bizarre façon de philosopher, mais excellente quant au fond. À la question de savoir s'il faut parler d'art ou de science militaire, la réponse est que c'est au commerce que la guerre ressemble le plus. La bataille est à la guerre ce que le paiement en espèces est au commerce, même si, rare dans la réalité, on n'a

¹³⁵ Colonel Henri Bernard, Professeur à l'École Royale Militaire : *La guerre et son évolution à travers les siècles*, tome premier, Bruxelles, 1955, pages 418-419.

¹³⁶ F. Engels, *Anti-Dühring*, Éditions Sociales, Paris, 1973.

¹³⁷ Ibid.

besoin d'y recourir que rarement, tout cependant y tend et, à la fin, il faut bien qu'il ait lieu et c'est lui qui décide.¹³⁸

Cette comparaison entre la guerre et le commerce, entre la bataille décisive et le paiement au comptant, qu'Engels remarque chez Clausewitz, est également évoquée par Aron qui cite Talcott Parsons. Ce dernier avait développé cette idée (probablement sans connaître Clausewitz) pour caractériser l'ordre interne de la société : l'État possède les instruments de coercition mais en use rarement, le « crédit » de ces instruments suffit généralement pour que les individus se comportent conformément à l'attente de l'État sans que l'on « honore les traites », sans que l'on use de violence. Ce double rapprochement n'est pas surprenant : on a longtemps vu le commerce comme un combat ou l'un perdait ce que l'autre gagnait – c'est tout le fond de la pensée mercantiliste du 17^e siècle.

Les références directes d'Engels à Clausewitz sont cependant rares. Dans un article de 1855, il écrit :

La littérature militaire prussienne est d'un niveau très élevé. Les travaux qu'elle a produits ces vingt-cinq dernières années prouvent à suffisance que ses auteurs ne comprennent pas uniquement leur propre affaire, mais qu'ils pourraient défier, en ce qui concerne l'information scientifique générale, les officiers de n'importe quelle armée. En fait, il y a presque trop de notions de métaphysique chez certains. Et cela s'explique par le fait qu'à Berlin, à Breslau ou à Königsberg, vous pouvez voir des officiers prendre place parmi des étudiants aux conférences universitaires. Clausewitz est dans son domaine un auteur de référence dans le monde entier, tout comme Jomini ; et les

¹³⁸ Lettre d'Engels (de Manchester) à Marx (à Londres) du 7 janvier 1858. La réponse de Marx (lettre du 11 janvier 1858) est un peu moins enthousiaste : « À propos de Blücher, j'ai quelque peu parcouru Clausewitz. Le bonhomme a un bon sens qui touche à l'esprit ». *Marx-Engels, Correspondance – Tome 5 (juillet 1857-décembre 1858)*. Une autre traduction plus flatteuse propose : « Cet homme a un sens commun qui touche à la divination ». (In Werner Hahlweg : « Clausewitz, Lénine et les attitudes militaires communistes d'aujourd'hui », *Revue de la Défense Nationale*, n°8, 1961, page 1486.) Mais la première est plus correcte : « *Der Kerl hat einen common sense* [en anglais dans le texte], *der an Witz grezt* ». (Karl Marx Friedrich Engels, *Werke*, tome 29, Dietz Verlag, Berlin, 1978, page 256.)

travaux de l'ingénieur Aster marquent une nouvelle époque dans les sciences de la fortification.¹³⁹

Dans *La Savoie, Nice et le Rhin* (une brochure publiée en 1860 qui suit et complète *Le Pô et le Rhin*) Engels dénonce les visées expansionnistes de Napoléon III. Napoléon ne pouvait selon lui invoquer l'annexion de la Savoie et de Nice comme nécessaire à la défense de la France, parce que l'Italie, même réunifiée, ne pouvait constituer une menace qu'alliée à l'Allemagne, et que dans ce cas, l'offensive ne pouvait passer que par la Belgique ou, si la neutralité de celle-ci était préservée, par la rive gauche du Rhin. Pour étayer cette analyse, Engels invoque directement Clausewitz¹⁴⁰. Dans le chapitre 23 du livre VI de *Vom Kriege*, en effet, se trouve une critique solide et sévère de la marche excentrique de l'armée des coalisés en France, en 1814, qui, au lieu de marcher sur Paris, s'était retrouvé sur le plateau de Langres après un détour par la Suisse. Engels allait une dernière fois évoquer Clausewitz en étudiant les perspectives de la France vaincue sur les champs de bataille de 1870¹⁴¹.

20. Clausewitz et Jaurès

Dans *L'Armée nouvelle*, Jaurès commente et tente de populariser la conception de la défense nationale qui sous-tendait son projet de loi sur une armée d'inspiration territoriale, milicienne et défensive¹⁴². La thématique préoccupait les leaders de la II^e Internationale puisque Bebel avait publié une importante étude sur ce thème en 1898, alors que Franz Mehring écrivait son célèbre ouvrage *Milice et armée de métier* en 1913.

C'est en août 1904, au Congrès d'Amsterdam de la II^e Internationale, que Jaurès prit la décision d'étudier à fond les questions militaires. Il ajouta à sa vaste culture des lectures sur Condé, Turenne, d'Aubigné et

¹³⁹ « The Armies of Europe – Second Article: I. The Prussian Army », publié dans le *Putnam's Monthly*, N°33, septembre 1855, in *MEGA*, volume 40, page 197 (texte inédit en français). En 1855, Jomini est universellement reconnu comme le meilleur stratège et théoricien de la guerre, tandis que Clausewitz n'est connu que de quelques spécialistes. Quand Engels place, sous les yeux de ses lecteurs, Clausewitz au même niveau de Jomini, il lui rend hommage de la manière la plus spectaculaire...

¹⁴⁰ Cf. Marx-Engels, *Écrits militaires*, page 417.

¹⁴¹ « Les combats en France », article paru dans *The Pall Mall Gazette* du 11 novembre 1870. Marx-Engels, *Écrits militaires*, pages 108-109.

¹⁴² Ce projet de loi sera débattu et rejeté en décembre 1912.

bien d'autres. Il lut les *Réveries* du Maréchal de Saxe. Il étudia les guerres et l'organisation militaire du Premier et du Second Empire. Il lut les auteurs qui faisaient alors autorité aussi bien en France (le général Langlois, le capitaine Gilbert, Henri Mordacq, professeur à l'École supérieure de guerre, etc.), qu'en Allemagne (von Bernhardt, von der Goltz, von Falkenhause, von Moltke, etc.) ainsi qu'un grand nombre d'études et d'articles. Et il fit une remarquable lecture de *Vom Kriege*. Jaurès a en effet admirablement compris *Vom Kriege*, alors même que les théoriciens militaires contemporains trahissaient la pensée de Clausewitz en forgeant les théories de l'offensive à tout prix qui allaient conduire aux vains massacres de 1914 et 1915.

Jaurès avait remarqué à quel point les études du grand état-major allemand¹⁴³, mais aussi ses dispositions pratiques (construction près des frontières de gares pour la concentration des troupes), montraient que le choix avait été fait d'une offensive absolue, massive et immédiate en cas de guerre. Ce choix trahissait non seulement la pensée de Clausewitz, mais aussi celle de von Moltke. L'offensive avait donné la victoire à l'Allemagne en 1870, mais c'était face à une armée corrompue et médiocre. Von Moltke lui-même écrivait :

Je suis convaincu que grâce au perfectionnement des armes à feu, la tactique défensive a un grand avantage sur l'offensive. Il est vrai qu'en 1870 nous avons enlevé et attaqué les positions les plus fortes, mais au prix de quels sacrifices ! Si, après avoir repoussé plusieurs attaques de l'ennemi, on passe à l'offensive, ce procédé me semble préférable.¹⁴⁴

Et pourtant, remarque Jaurès :

Ce qui rend durable l'œuvre de Clausewitz, dit l'état-major prussien, c'est [...] la valeur de l'idée d'anéantissement qui jaillit de partout. Ce que les théoriciens allemands veulent retenir de Clausewitz, c'est qu'il a compris Napoléon et mis en pleine lumière les enseignements de la guerre napoléonienne, parmi lesquels la bataille d'anéantissement occupe la première

¹⁴³ Dont il avait pu prendre connaissance dans la *Revue militaire des Armées étrangères*.

¹⁴⁴ C'est ce qu'avait été Austerlitz, c'est ce que seront la Marne, El Alamein et Stalingrad.

place. Ce que l'état-major de Berlin apprécie surtout dans Clausewitz, ce n'est pas sa théorie sur la valeur de la défensive [...] c'est le but qu'il assigne à leurs opérations, la destruction de l'ennemi. [...] Voilà donc toute velléité de défensive et même tout mélange de défensive écarté de la pensée allemande.¹⁴⁵

Encore l'Allemagne a-t-elle quelques raisons d'opter pour l'offensive : elle possède une supériorité démographique qui lui donne une armée permanente plus importante, la disposition en équerre de la frontière est idéale pour une manœuvre d'anéantissement, un commandement unique en la personne du Kaiser lui offre la possibilité de décider rapidement d'une guerre et de prendre les devants, etc. À l'inverse, la France n'a aucune raison d'entretenir ce « parti pris d'offensive immédiate et superficielle » dont le capitaine Gilbert, en exaltant la doctrine militaire de Napoléon, a été un des initiateurs. Jaurès fait appel à l'analyse de Clausewitz pour prôner la défensive nationale, point de départ, si besoin est, d'une vigoureuse contre-offensive. Jaurès démontre que l'offensive immédiate ne répond pas aux conditions d'action de la France, qu'elle ne pourrait être que la faible contrepartie de l'offensive allemande, et c'est exactement ce que prouvera la première guerre mondiale : les effets désastreux de l'offensive française d'août 1914 sur les frontières ne pourront être compensés que par une défensive profonde mettant en jeu non plus la seule armée d'active, mais toutes les ressources humaines et économiques de la nation. C'était dans ces réserves que seule la défensive peut faire naître que Jaurès avait vu la véritable force de la France.

L'Armée nouvelle est un livre inégal. L'analyse de Jaurès peut souvent y être prise en défaut : la manière dont il introduit la problématique de la classe et de la nation, par exemple, n'est en rien comparable avec celle qu'adoptera Lénine. Il n'en reste pas moins que la compréhension de Clausewitz par Jaurès est largement supérieure à celle des théoriciens

¹⁴⁵ Jaurès, « L'Armée nouvelle », *Œuvres de Jean Jaurès*, tome 4, Éditions Rieder, Paris, 1932, page 97. L'édition la plus courante de *L'Armée nouvelle* (10/18 n°463/464, Union Générales d'éditions, Paris, 1969) fait l'impasse sur huit chapitres du livre de Jaurès, et notamment ce chapitre IV où Clausewitz est invoqué pour critiquer le parti pris d'offensive immédiate entretenu dans l'armée française. L'édition 10/18 est toutefois riche d'une excellente présentation de Madeleine Rebérioux.

militaires de son temps, comme si Clausewitz avait été condamné à n'être compris que par des politiques.

21. Clausewitz et Mehring

Franz Mehring a accordé une telle attention aux problèmes de la guerre et de l'armée, qu'il reste un des principaux théoriciens marxistes en ce domaine. Ses travaux d'historien l'avaient très tôt confronté à ces questions, tant l'histoire de la Prusse est liée à celle de son armée, ce que Mirabeau, en mission diplomatique à la cour de Berlin, avait résumé en disant que « La Prusse n'est pas un État qui possède une armée, c'est une armée qui a conquis une nation »¹⁴⁶.

Mehring appliqua avec rigueur les méthodes du matérialisme historique aux questions de la guerre et de l'armée, jusque-là traitées de manière très subjective dans la presse socialiste.

C'est en grande partie grâce aux études de Mehring que les travaux militaires d'Engels sont sortis de l'oubli. Ces travaux faisaient alors l'objet de nombreuses falsifications, dont la plus impudente concerne l'*Introduction* d'Engels à *La Guerre civile en France* de Marx, qui faisait dire à Engels que le mouvement ouvrier profitait tant de la légalité que cette voie seule devait être suivie¹⁴⁷.

Mehring redécouvra et approfondira les travaux d'Engels. Ainsi sur la question des « génies militaires » abordée par Engels dans l'*Anti-Dühring*¹⁴⁸, Mehring distingue les grands chefs de guerre (comme Frédéric II ou von Moltke) par le fait qu'ils ont su saisir les éléments nouveaux apparus en leur temps, théoriser sur cette base des pratiques nouvelles, et finalement transformer cette compréhension en force. Mehring reconnaît

¹⁴⁶ Prononcé en 1786, à la mort de Frédéric II.

¹⁴⁷ Engels disait à propos de la version expurgée de l'*Introduction* telle qu'éditée par le SPD, « j'apparais comme un adorateur pacifiste de la légalité à tout prix » (lettre à Kautsky du 1^{er} avril 1895, in Karl Marx Friedrich Engels *Werke*, tome 39, Dietz Verlag, Berlin, 1984, page 452). Le texte complet de l'*Introduction* ne fut publié pour la première fois qu'en 1930, en URSS...

¹⁴⁸ F. Engels : « Armement, composition, organisation, tactique et stratégie dépendent avant tout du niveau atteint par la production dans chaque cas, ainsi que des communications. Ce ne sont pas les 'libres créations de l'intelligence' des capitaines de génie qui ont eu en cette matière un effet de bouleversement, c'est l'invention d'armes meilleures et la modification du matériel humain, le soldat; dans le meilleur des cas, l'influence des capitaines de génie se borne à adapter la méthode de combat aux armes et aux combattants nouveaux. », *Anti-Dühring*, Éditions sociales, Paris, 1973, page 196.

sans restriction l'apport créateur des réformateurs militaires progressistes comme Scharnhorst et Clausewitz. Mais, indique Mehring, ce ne sont pas les idées progressistes qui font les grands chefs de guerre, comme l'illustre *a contrario* le cas de von Moltke. Monarchiste et réactionnaire, Moltke s'était affranchi, dans son domaine, du point de vue borné des junkers, pour forger de nouveaux principes stratégiques sur base des techniques nouvelles, à commencer par les chemins de fer. Plus encore : Moltke avait su mettre Clausewitz en pratique, il avait su réunir, dans « l'analyse concrète d'une situation concrète », tous les paramètres jugés décisifs par Clausewitz.

En 1914-15, suite à la lecture de Delbrück, Mehring écrit ses *Kriegsgeschichtige Streifzüge*¹⁴⁹ et ses *Kriegsgeschichtige Probleme*¹⁵⁰, où il reprend le distinguo entre guerre limitée et guerre totale¹⁵¹. C'est, aux yeux de Mehring, une grande avancée théorique, et *L'Histoire de la guerre* de Delbrück lui paraît la contribution la plus importante d'un auteur bourgeois à l'étude de la guerre. Mais si Mehring juge remarquables non seulement la production théorique de Delbrück, mais aussi le traitement rigoureux de ses sources, il critique la manière schématique (et finalement idéaliste) dont il prétend faire entrer dans son schéma bipolaire les innombrables formes stratégiques apparues dans l'histoire. Quand Delbrück distingue les stratégies visant à la bataille des stratégies procédant par la manœuvre, Mehring souligne et étudie le lien inextricable entre manœuvre et bataille.

Mehring ouvre la voie à Lénine en rejetant le concept de « guerre défensive » au profit du concept de « guerre juste ». Le concept de « guerre défensive », en effet, peut masquer le caractère impérialiste d'une guerre. C'est au nom de la légitime défense qu'en 1914 l'Allemagne a mobilisé contre la Russie et la France contre l'Allemagne : c'est sur cette base que les social-chauvins allemands et français ont rallié leur bourgeoisie. Tout autre est le concept de guerre juste, guerres révolutionnaires et guerres de libération nationale, qui voit les peuples lutter pour leurs véritables intérêts.

Les premières références à Clausewitz chez Mehring datent de 1892, mais c'est à partir des écrits de 1907 que Mehring relève l'importance de

¹⁴⁹ Publié en feuilleton (sept livraisons) en décembre 1914 et janvier 1915 dans *Die Neue Zeit. Gesammelte Schriften*, tome 8, page 303.

¹⁵⁰ Publié en feuilleton (quatre livraisons) entre août et septembre 1915 dans *Ibid.*, tome 8, page 368.

¹⁵¹ Distinguo qu'il trouvera insuffisamment développé chez Clausewitz.

Vom Kriege. Mehring semble avoir lu Clausewitz bien avant avoir lu Marx et Engels¹⁵², et il découvrira ensuite qu'Engels avait également une haute opinion de Clausewitz¹⁵³.

Mehring reconnaît à Clausewitz un apport décisif à la théorie militaire en général, un apport spécifique original concernant la guerre populaire, et une contribution à la renaissance de la puissance militaire prussienne : « Ce n'est que quelques décennies après [la bataille de Waterloo] que l'armée prussienne a assimilé dans sa chair et dans son sang la stratégie napoléonienne, à travers les écrits classiques de Clausewitz »¹⁵⁴. Il rapporte l'anecdote du général prussien qui répondait au bavardage sur « l'instituteur prussien », à qui la Prusse était censée devoir la victoire à la bataille de Sadowa¹⁵⁵, « Oui en effet, et cet instituteur s'appelait Clausewitz »¹⁵⁶. Mehring sera le premier marxiste à mener un travail théorique sur base de Clausewitz. Il a reconnu en Clausewitz un théoricien de génie, mais a exposé ses limites et a contribué à les dépasser. Ainsi, les thèses de

¹⁵² Olaf Rose : *Carl von Clausewitz – Wirkungsgeschichte seines Werkes in Rußland und der Sowjetunion 1836-1991*, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, Schriftenreihen des Militärgeschichtlichen Forschungsamtes, München, 1995, page 92.

¹⁵³ Mehring mentionne ce fait dans l'article sur Engels intitulé *An Unusual Friendship* (publié en mai 1919 à New York dans la revue *Class Struggle*) : « Il [Engels] a tout étudié de l'administration de l'armée, jusqu'aux détails les plus techniques : les tactiques élémentaires, le système des fortifications de Vauban et tous les autres systèmes, y compris le système moderne de forts détachés, la construction des ponts et les travaux de terrassement de campagne, les moyens de combat, la fabrication des attelages pour tracter les canons, les fournitures des hôpitaux et d'autres questions; finalement il est passé à l'histoire générale de guerre, pour laquelle il a accordé une attention particulière à Napier, l'autorité anglaise, au Français Jomini et à l'Allemand Clausewitz. » (Traduction maison.)

¹⁵⁴ F. Mehring : *Die Lessing-Legende : Eine Rettung* (qui contient plusieurs références directes à Clausewitz), d'abord publiée en feuilleton en 1891-92 dans *Die Neue Zeit*, puis en livre (Dietz, Stuttgart, 1893).

¹⁵⁵ Cette rengaine, omniprésente dans les discours de l'époque, donnait comme facteur décisif de la victoire prussienne le fait que, grâce au fameux instituteur, tous les soldats prussiens parlaient la même langue (tandis qu'une vingtaine de langues et dialectes coexistaient officiellement dans l'armée austro-hongroise), et que les conscrits prussiens avaient été tôt préparés à la guerre dans les activités scolaires (gymnastique) et parascolaires (tir). On retrouvera ce thème de « l'instituteur prussien » dans les débats en France postérieur à la défaite de 1870, qui ont puissamment contribué à faire bannir les langues et dialectes régionaux des écoles françaises. En 1870, certains régiments français parlaient encore des langues régionales (flamand, picard, occitan, provençal, etc.).

¹⁵⁶ F. Mehring : *Historische Aufsätze preussisch-deutschen Geschichte*, Berlin, Verlag JHW Dietz Nachf., 1946, page 110.

Clausewitz sur le rapport entre politique et guerre ont été approfondies par le rapport entre économie et politique.

Lénine était un grand lecteur de Mehring. Ses références à son œuvre abondent. Dans le cahier de notes préparatoires à *L'impérialisme*, Lénine évoque la polémique entre Delbrück et Mehring à propos du droit des nations à disposer d'elles-mêmes publiée dans *Die Neue Zeit*¹⁵⁷. S'il ne fait aucun doute que Lénine connaissait les *Kriegsgeschichtliche Streifzüge* et les *Kriegsgeschichtliche Probleme* de Mehring, la question de savoir si ce sont les écrits de Mehring qui ont amené Lénine à lire Clausewitz est encore ouverte. Ce qui est certain, c'est que Lénine a lu les passages où Mehring vante Clausewitz avant de lire lui-même Clausewitz, et qu'à travers Mehring, Lénine avait pu se forger une vision clausewitzienne de la guerre¹⁵⁸ avant même d'entreprendre la lecture de *Vom Kriege*.

22. Clausewitz, Lawrence et Liddell Hart

Thomas Edward Lawrence est, avec Lettow-Vorbeck, le seul européen à avoir pensé et pratiqué la guérilla pendant la Première Guerre mondiale. S'il n'était pas, à la différence du général allemand, un militaire de carrière, Lawrence avait depuis longtemps le goût de l'Orient et de la chose militaire. Adolescent, il avait lu les antiques (Thucydide, Xénophon, César, Procope, Démétrius) et les historiens des croisades, puis contracté lors d'une fugue un engagement dans l'armée vite rompu parce qu'il avait menti sur son âge. Lawrence fut l'un des premiers volontaires pour l'*Oxford University Officers Training Corps* ; il y reçut une formation militaire assez complète¹⁵⁹, qu'il compléta de nombreuses lectures :

¹⁵⁷ Lénine : *Œuvres Complètes*, Éditions sociales, Paris, Éditions en Langues étrangères, Moscou, tome 39, page 607.

¹⁵⁸ Schössler annonce cette influence comme probable dès les articles de Mehring de 1904 sur la guerre russo-japonaise. Dietmar Schössler : *Clausewitz – Engels – Mahan : Grundriss einer Ideengeschichte militärischen Denkens*, LIT Verlag, Berlin, 2009, pages 388 et 393. De plus, Mehring n'était pas le seul grand publiciste socialiste à faire référence à Clausewitz, l'intervention de Kautsky pour le Premier mai 1911 fait largement référence à *Vom Kriege* (et en révèle une bonne connaissance). Cf. Kautsky: *Krieg und Frieden. Betrachtungen zur Maifeier*, in *Die Neue Zeit*, Stuttgart, volume 29 (1910/11), tome 2, pages 105 et 106.

¹⁵⁹ Cf. Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie – La biographie autorisée de T.E. Lawrence*, Éditions Denoël, Paris, 1994, pp. 69 et 1087 (note 46). Lawrence participa au camp d'été de 1910 de l'OTC d'Oxford et prit part à des manœuvres comprenant un simulacre de bataille dont l'adversaire était (naturellement) l'OTC de Cambridge...

Je n'ignorais pas les ouvrages essentiels de théorie militaire, mes curiosités d'Oxford m'ayant fait passer de Napoléon à Clausewitz et à son école, puis à Caemmerer et de Moltke, sans oublier les derniers travaux des Français. Tous ces auteurs m'avaient paru ne voir qu'un côté de la question ; après avoir parcouru Jomini et Willisen, j'avais enfin trouvé des principes plus larges dans le Maréchal de Saxe, Guibert et le 18^e siècle. Clausewitz, cependant, les dominait tous de si haut, d'un point de vue intellectuel, et la logique de son livre était si fascinante, qu'inconsciemment j'avais accepté ses conclusions, jusqu'au moment où une étude comparée de Kuhne et de Foch me laissa dégoûté des soldats, fatigué de leur gloire officielle, et plus exigeant que jamais à l'égard de leurs lumières. Je n'avais pas cessé, en tout cas, de porter à l'art militaire un intérêt purement abstrait, et de considérer la théorie et la philosophie de la guerre d'un point de vue métaphysique.¹⁶⁰

Plus tard, il soulignera que sa stratégie et son commandement ne lui étaient pas venus par instinct, mais par des analyses adossées à des années de lectures militaires : « Avec deux mille ans d'exemples derrière nous, écrivait-il, nous n'avons pas d'excuse, quand nous nous battons, si nous nous battons mal. »¹⁶¹

Ayant effectué deux séjours au Proche-Orient, Lawrence est affecté, lorsque la guerre éclate, à l'état-major britannique du Caire en tant qu'officier de renseignement.

Le 5 juin 1916, les chefs des tribus arabes du Hedjaz¹⁶² déclenchent un soulèvement contre les Turcs. À sa tête, Hussein, chérif de La Mecque, chef de la famille des Hachémites. Lawrence est envoyé en mission auprès des chefs rebelles qui venaient d'échouer dans l'attaque des garnisons turques de Médine et de La Mecque. Le siège qui s'ensuivit provoqua bien

¹⁶⁰ T. E. Lawrence : *Les sept piliers de la sagesse*, traduction de Charles Mauron, Petite bibliothèque Payot, collection *Documents*, Paris, 1992, pp. 221-222. Il avait déjà plus rapidement évoqué cette lecture (idem page 193).

¹⁶¹ Lettre à Liddell Hart du 26 juillet 1933. Cf. *Lettres de T. E. Lawrence*, NRF Gallimard, Paris, 1948, page 709.

¹⁶² Le Hedjaz est une région située à l'ouest de l'actuelle Arabie saoudite. Elle comprend notamment les villes de La Mecque, de Médine et de Djeddah. – NDE.

la capitulation de La Mecque, mais les forces turques marchèrent sur la ville, menaçant d'anéantir la jeune armée hachémite. C'est alors que, sur le conseil de Lawrence, les Arabes tournent le dos à La Mecque et aux Turcs et remontent de 300 km vers le Nord. Cette manœuvre excentrique (que seule une armée irrégulière n'ayant pas à se soucier de ligne de ravitaillement peut se permettre) menace Médine et son précieux chemin de fer. Destabilisés, les Turcs font eux-mêmes demi-tour¹⁶³. Lawrence a alors sa « révélation » stratégique : les Arabes ont gagné la guerre. Leur but n'était pas la destruction de l'armée turque, mais la libération de leurs territoires. Or ils en occupent 99 %.

Les Turcs pouvaient bien se tenir dans leur petit coin si nous occupions tout le reste : la paix (ou le Jugement Dernier) viendrait leur montrer un jour la futilité de s'accrocher ainsi à nos vitres comme des mouches.¹⁶⁴

Considérant les milliers de Turcs enfermés à Médine, mangeant les chaumeaux qui auraient dû les porter à La Mecque et qu'ils étaient incapables d'emmener paître alentour, Lawrence pousse la réflexion à son terme :

Là, immobiles, ils étaient inoffensifs ; faits prisonniers, il faudrait les nourrir et les garder en Égypte ; repoussés vers le nord en Syrie, ils rejoindraient le gros de leurs forces qui bloquaient

¹⁶³ En exposant cette manœuvre dans l'article *L'évolution d'une révolte*, publié en octobre 1920 dans *The Army Quarterly*, Lawrence invoque Clausewitz : « Ce mouvement excentrique réussit comme par enchantement. Clausewitz a déclaré que les arrière-gardes règlent les mouvements de l'ennemi comme une pendule, non par leur action proprement dite mais par le seul fait d'exister. Nous n'accomplîmes rien de concret mais notre marche ramena les Turcs (alors presque à Rabegh) jusqu'à Médine », cf. T. E. Lawrence : *Dépêches secrètes d'Arabie* ; [Le rêve anéanti] ; *Lettres de T. E. Lawrence à E. T. Leeds* ; *Lettres de T. E. Lawrence*, Robert Laffont collection *Bouquins*, Paris, 1992, p. 243. La citation exacte de Clausewitz est : « C'est moins par leur action effective que par le fait même de leur présence, moins en combattant qu'en menaçant sans cesse de combattre, que les corps avancés remplissent leur mission. Ils n'enrayent pas l'action de l'ennemi, mais comme un pendule ils en modèrent et en règlent les mouvements, et permettent ainsi d'en faire un élément intégrable à nos calculs. » Cf. *De la guerre*, p. 395. Lawrence parle d'arrière-gardes et Clausewitz de corps avancés. Il n'y a pas de contradiction : les corps avancés forment l'arrière-garde en cas de retraite – ce que Clausewitz analyse en détail aux chapitre XIII du Livre IV et VIII du Livre V.

¹⁶⁴ T. E. Lawrence: *Les sept piliers de la sagesse* (op. cit.), page 223.

les Britanniques dans le Sinaï. À tout point de vue, ils étaient mieux là où ils étaient.¹⁶⁵

Dans son analyse, Lawrence déroge au principe, formulé par Clausewitz, qui veut que l'objectif principal dans la guerre soit la destruction de l'armée ennemie. Et Lawrence le fait très consciemment :

Les manuels définissent le but de la guerre comme étant « la destruction des forces organisées de l'ennemi » par « la bataille comme processus unique ». La victoire ne pouvait s'acheter que par le sang. C'était facile à dire puisque les Arabes ne disposaient pas de forces organisées, et par conséquent, un Foch turc n'aurait pas eu de sens ; et les Arabes n'auraient pas supporté de pertes, de sorte qu'un Clausewitz arabe n'aurait pu s'assurer la victoire. Ces sages devaient parler par métaphore, car les Arabes gagnaient indubitablement leur guerre... et une réflexion supplémentaire menait à la déduction qu'ils l'avaient effectivement gagnée. [...] La « guerre absolue » ne semblait donc qu'une variété de guerre ; on pouvait en discerner d'autres, ainsi que Clausewitz les avait énumérées : les guerres personnelles pour raisons dynastiques, les guerres d'expulsion pour des raisons partisans, les guerres commerciales pour des raisons commerciales.¹⁶⁶

En effet, à la différence de Foch, Clausewitz sait que les guerres réelles s'éloignent peu ou prou du concept de « guerre absolue » en raison du « grand nombre d'objets, de forces et de rapports avec lesquels la guerre entre en contact dans la vie de l'État »¹⁶⁷. Lorsqu'il entre en correspondance avec Liddell Hart, qui depuis 1924 s'attaquait à la « conception napoléonienne », Lawrence concède que « Le système logique de Clausewitz est trop complet. Il égare ses disciples, tout au moins ceux d'entre eux qui pré-

¹⁶⁵ T. E. Lawrence: *Guérilla* (in Encyclopedia Britanica, vol. X, Londres, 14^e édition, 1926), article intégralement traduit (sous le titre *La guerre de guérilla*) par Catherine Ter Sarkissian dans *l'Anthologie mondiale de la stratégie* de Gérard Chaliand, Editions Robert Laffont, collection *Bouquins*, Paris, 1990, page 1128.

¹⁶⁶ T. E. Lawrence: *Guérilla*, page 1128.

¹⁶⁷ *Op. cit.* (« De la guerre »), page 819.

féneraient se battre avec leurs 'bras' plutôt qu'avec leurs 'jambes' »¹⁶⁸. Mais Lawrence percevait bien que les disciples de Clausewitz avaient transformé son analyse de la « guerre caméléon » en une doctrine étroite et unilatérale.

Lawrence luttait sur un champ de bataille qui était une fraction marginale des gigantesques zones de combats de la Première Guerre mondiale. S'il avait dû développer sa réflexion stratégique dans un autre cadre (si l'armée ottomane ne devait pas également se battre en Palestine et dans le Caucase, si son sort n'était pas lié à celui des empires centraux), il aurait dû tôt ou tard envisager l'anéantissement de l'armée turque de Médine, ou son refoulement vers la Turquie. La rébellion arabe aurait alors éventuellement pu libérer seule le Hedjaz. Mais pour libérer toute l'Asie arabe de la domination turque, il aurait fallu renoncer à l'action indirecte pour se poser la question de l'anéantissement (ou, du moins, du refoulement) des forces vives de l'armée turque. Il aurait fallu couronner la guérilla par un Diên Biên Phu arabe. Lawrence d'ailleurs n'écartait pas, comme dernier ressort, le recours à une stratégie tendant au concept clausewitzien de « guerre absolue » (que Lawrence appelle « guerre-meurtre »).

La pensée stratégique de Lawrence trouva un héritier majeur en son biographe, sir Basil Liddell Hart, qui prendra Clausewitz tout à fait à contre-pied en affirmant que la stratégie devait réduire les combats au strict minimum, et plutôt placer l'ennemi en position d'infériorité en influant sur les facteurs psychologique et économique. Liddell Hart a même avancé qu'il fallait consacrer le moins de forces possible à l'action sur le point décisif et le maximum pour distraire les forces ennemies. Le classique de Liddell Hart, *Strategy*¹⁶⁹, est une apologie de la guerre indirecte, ouvertement anti-clausewitzienne, qui plonge ses racines dans ce qu'il appelait le « mode britannique de faire la guerre », le *British Way of Warfare*. Il est vrai que le caractère insulaire de la Grande-Bretagne, peu exposée à une invasion et peu disposée à une occupation directe de territoires sur le continent, commande une culture militaire spécifique. Ainsi lors des guerres de la Révolution et de l'Empire, à la différence des Autrichiens, Russes et autres Prussiens qui marchaient droit sur l'armée française, l'Angleterre multipliait les opérations indirectes : envoi de corps expéditionnaires à Malte

¹⁶⁸ Basil H. Liddell Hart, *Mémoires*, Fayard, Paris, 1970, page 71. La lettre de Lawrence a été écrite en 1921.

¹⁶⁹ Basil H. Liddell Hart, *Stratégie*, Éditions Perrin, collection Tempus, Paris, 1998.

et dans la péninsule ibérique, financement et armement des ennemis de Napoléon, guerre navale, conquête ou blocus des colonies, etc. Le caractère thalassocratique de la Grande-Bretagne lui fit retrouver les principes stratégiques de l'Athènes antique¹⁷⁰.

Liddell Hart invoqua souvent Lawrence dans sa croisade anti-clausewitzienne, et Lawrence s'est exprimé sur cet embrigadement :

C'est un très bon écrivain militaire, très pénétrant – mais malheureusement il se trouve que mon sens tactique et mes principes vont dans le même sens que la théorie de la guerre qu'il préconise, à tout bout de champ. Aussi m'utilise-t-il comme prétexte pour exprimer le bien-fondé de ces idées, et cela rend plus invraisemblables même les parties de son livre bien étayées.¹⁷¹

Lawrence a d'ailleurs ouvertement défendu Clausewitz contre lui :

[Liddell Hart] ne vit que pour éviter les batailles et les meurtres, et gagner des campagnes grâce à d'ingénieux stratagèmes. Il y a chez lui une sincérité ténue. C'est bien, je crois, dans les limites du raisonnable. Il pousse trop loin sa répulsion pour Clausewitz.¹⁷²

Outre cette filiation directe et bien connue, T. E. Lawrence allait trouver des héritiers moins attendus. Lors des négociations de 1946 sur la nature du retour de l'autorité française en Indochine, le général Salan, futur commandant du Corps expéditionnaire français au Viêt Nam, s'entretint avec le général Giáp. Salan a rapporté à quel point il a été frappé par l'influence de Lawrence sur Giáp. Selon Giáp

Lawrence combinait la sagesse, l'intégrité, l'humanité, le courage et la discipline avec l'empathie, soit l'aptitude à s'identi-

¹⁷⁰ Liddell Hart a lui-même fait école, c'est ainsi que Montgomery reprend telle quelle son analyse de Clausewitz. (Cf. Maréchal Montgomery, vicomte d'Alamein, *Histoire de la guerre*, Éditions France Empire, Paris, 1970, pages 446-448.)

¹⁷¹ Lettre à sa mère du 17 avril 1934. Cf. Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie*, page 1003.

¹⁷² Lettre à Charlotte Shaw du 29 juin 1933. Cf. Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie*, page 1002.

fier émotionnellement aussi bien avec les subordonnés qu'avec les supérieurs.¹⁷³

Giáp, qui fut, on le verra, un lecteur attentif de Clausewitz, lui affirma que *Les sept piliers de la sagesse* était son « évangile du combat », et que ce livre ne le quittait jamais.

23. Clausewitz et Lénine

L'influence de Clausewitz sur le marxisme-léninisme n'allait pas s'arrêter à la lecture d'Engels. La pensée de Clausewitz allait marquer profondément Lénine. Les notes qu'il prend à la lecture de *Vom Kriege* et les références fréquentes à cette pensée¹⁷⁴ en témoignent, tant il est vrai que dans la guerre entre classes antagoniques plus que dans les guerres entre nations, il importe de tenir compte des forces morales, de subordonner le militaire au politique, de considérer que la guerre a des fronts multiples mais qu'elle est une et indivisible, de comprendre pourquoi et comment une guerre peut être gagnée ou perdue avant que le premier coup de fusil ne soit tiré, de ne pas accorder d'importance aux prétendues « positions clés » mais d'encourager et d'organiser la guerre de partisans, d'avoir pour objectif l'anéantissement des forces vives de l'ennemi de telle sorte qu'il ne puisse se relever, etc. Et ce n'est pas tout de dire que Clausewitz a été important pour Lénine, il faut ajouter que Lénine a été important pour Clausewitz : Lénine est le premier homme d'État qui ait fait valoir, dans le domaine de l'action politique, la pensée de Clausewitz.

C'est à Berne, entre l'automne 1914 et le printemps 1915, que Lénine lut avec une attention extrême *Vom Kriege*, dont il recopia dans son cahier de notes (*tetradka*) de larges extraits (en allemand) accompagnés de quelques remarques (en russe). Lénine s'est intéressé aux relations de la guerre et de la politique (Livre I et VIII), aux grandeurs morales (la hardiesse, l'esprit de corps), à la dialectique de l'attaque et de la défense, en bref à toutes les idées qu'il pouvait appliquer à la stratégie politique et poli-

¹⁷³ James J. Schneider, « T.E. Lawrence And the Mind of An Insurgent », *Army Magazine*, 2005.

¹⁷⁴ Notamment dans *Le Socialisme et la guerre*, où il qualifie Clausewitz « un des auteurs les plus pénétrants en matière militaire ». (« La Faillite de la II^e Internationale », et « Sur l'infantilisme 'de gauche' et les idées petites-bourgeoises », in *Œuvres Complètes*, tome 21, page 314.)

tico-militaire. De la formule de Clausewitz liant la guerre à la politique, on n'avait retenu que le primat de l'autorité du politique sur le militaire. Lénine y ajoutera une dimension nouvelle : l'examen de la nature politique d'une guerre, en dernière analyse son caractère de classe, permet d'en dégager le caractère historique et moral, et ainsi de discerner les guerres justes et les guerres injustes. C'est un enrichissement notable de la thématique de Clausewitz car ce dernier, les avantages moraux qu'il attribue à la nation agressée exceptés, ne met en avant que des avantages moraux étrangers au caractère de la guerre, donc susceptibles d'être détenus par l'un ou l'autre des belligérants (ainsi la « vertu militaire »).

Dès mai-juin 1915, dans sa brochure dirigée contre les chefs de file du social-chauvinisme, Lénine utilise sa lecture de Clausewitz :

sous prétexte de tenir compte de la situation concrète, il importe, selon lui [Plekhanov], de découvrir avant tout l'instigateur et d'en faire justice, en renvoyant tous les autres problèmes jusqu'au jour où la situation aura changé. [...] Plekhanov cueille une citation dans la presse social-démocrate allemande ; les Allemands, eux-mêmes, dit-il, reconnaissent avant la guerre que l'Autriche et l'Allemagne étaient les instigateurs – et pour lui la discussion est close. Plekhanov passe sous silence le fait que les socialistes russes ont maintes fois dénoncé les plans de conquête du tsarisme au sujet de la Galicie, de l'Arménie, etc. On ne voit pas chez lui la moindre tentative d'aborder l'histoire économique et diplomatique ne serait-ce que des trente dernières années ; or, cette histoire montre de façon irréfutable que c'est précisément la mainmise sur les colonies, le pillage des terres d'autrui, l'évincement et la ruine d'un concurrent plus heureux qui ont été le pivot central de la politique des *deux* groupes de puissances actuellement en guerre. Appliquée aux guerres, la thèse fondamentale de la dialectique, que Plekhanov déforme avec tant d'impudence pour complaire à la bourgeoisie, c'est que « *la guerre est un simple prolongement de la politique par d'autres moyens* » (plus précisément, par la violence). Telle est la formule de Clausewitz¹⁷⁵,

¹⁷⁵ Lénine insère ici en note tout le passage de *Vom Kriege* ainsi que ses références.

l'un des plus grands historiens militaires, dont les idées furent fécondées par Hegel. Et tel a toujours été le point de vue de Marx et d'Engels, qui considéraient *toute* guerre comme le *prolongement* de la politique des puissances – et des *diverses classes* à l'intérieur de ces dernières – qui s'y trouvaient intéressées à un moment donné. Le chauvinisme grossier de Plekhanov s'entient exactement à la même position théorique que le chauvinisme plus subtil, conciliant et doucereux de Kautsky, lorsque ce dernier sanctifie le passage des socialistes de tous les pays aux côtés de « leurs » capitalistes par ce raisonnement :

« Tous ont le droit de défendre leur patrie ; l'internationalisme véritable consiste à reconnaître ce droit aux socialistes de toutes les nations, y compris les nations en guerre avec la mienne... »

[...] L'internationalisme véritable, voyez-vous, consiste à justifier le fait que les ouvriers français tirent sur les ouvriers allemands et ces derniers sur les ouvriers français, au nom de la « défense de la patrie » !

Mais si on examine de près les prémisses théoriques des raisonnements de Kautsky, on retrouve cette même conception qui a été raillée par Clausewitz il y a près de quatre-vingts ans : avec le déclenchement de la guerre cessent les rapports politiques formés historiquement entre les peuples et les classes, et il se crée une situation absolument différente ! « Simplement » il y a des agresseurs et des agressés, on repousse « simplement » les « ennemis de la patrie » ! L'oppression exercée sur bien des nations, qui constituent plus de la moitié de la population du globe, par les peuples des grandes puissances impérialistes, la concurrence entre les bourgeoisies de ces pays pour le partage du butin, les efforts déployés par le capital pour diviser et écraser le mouvement ouvrier, tout cela a disparu d'emblée du champ visuel de Plekhanov et de Kautsky, bien qu'ils aient

eux-mêmes, avant la guerre, décrit durant des dizaines d'années précisément cette « politique ». ¹⁷⁶

En recopiant dans ses cahiers le paragraphe 24, qui a pour titre *La guerre est la simple continuation de la politique par d'autres moyens*, et de larges passages des paragraphes suivants, Lénine marque également son intérêt pour cette démonstration que la cause politique détermine soit l'ascension aux extrêmes, soit la désescalade, puisque des motifs et des tensions faibles éloignent la guerre de son modèle « idéal », la guerre absolue. Et si la guerre absolue (ou celle qui s'en rapproche le plus) semble moins politique en raison du déchaînement des passions et de la violence, ce niveau même de passion et de violence ne s'explique que par un caractère politique : des enjeux et des tensions élevés. Ainsi, même lorsque les apparences présentent l'image d'une guerre absurde et aveugle, puisant en elle-même les raisons de sa montée aux extrêmes, jetant les uns contre les autres des peuples déchaînés, la politique reste le déterminant de la guerre – elle est même plus déterminante que jamais. C'est lorsque la guerre se laisse modérer par la politique qu'elle trahit la faiblesse de ses enjeux et déterminants politiques.

Dans le chapitre 3B du Livre VIII, Lénine retranscrit les passages traitant du changement de la guerre en fonction des changements historiques, et particulièrement les changements induits par la Révolution française dans l'art de la guerre. Lénine apporte une restriction : là où Clausewitz affirme que « tous les citoyens prenant ainsi part à la guerre [...] la guerre devint un intérêt national » ¹⁷⁷, il faudrait plutôt évoquer la guerre « de la bourgeoisie française et peut-être de toute la bourgeoisie » – même si les guerres de la Révolution et de l'Empire pouvaient avoir un certain caractère national dans la mesure où elles exprimaient aussi la lutte des masses populaires contre l'absolutisme, l'oppression nationale et la féodalité.

La prise en compte par Lénine du caractère de classe d'une politique constitue naturellement une différence fondamentale avec Clausewitz. Même s'il évoque dans un paragraphe les intérêts privés des gouvernants, Clausewitz parlait de politique « en général », comme si tous les intérêts

¹⁷⁶ Lénine : « La faillite de la II^e Internationale », *Œuvres Complètes*, Paris-Moscou, tome 21, pages 221-224.

¹⁷⁷ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre VIII, chapitre 3B, pages 835-836.

nationaux pouvaient être également concernés¹⁷⁸. Lénine part du point de vue qu'une politique (et la guerre qu'elle détermine) sert les intérêts d'une classe et dessert les intérêts d'une autre. Cette vision s'oppose naturellement à la vision sociale-chauvine des bonzes de la II^e Internationale, prompts à faire prévaloir le caractère « national » de la guerre. Si la guerre semble revêtir un caractère national parce qu'une partie des masses s'enthousiasme pour elle, le véritable caractère de la guerre est à chercher dans sa cause politique, et dans ce cas dans les visées impérialistes des grandes puissances belligérantes. Les politiques impérialistes sont la cause de la guerre, elles lui donnent sa signification, elles en déterminent sa nature. La question de l'engouement populaire pour la guerre, celle du « fauteur de guerre » (à savoir laquelle des puissances a « provoqué » la guerre inter-impérialiste), ou celle des motifs invoqués par les puissances (combat pour la liberté, pour la civilisation, etc.), occultent plutôt qu'elles n'éclairent le caractère réel de la guerre.

Lénine accorda une attention particulière à quelques questions intéressant une stratégie politico-militaire révolutionnaire : la dialectique défense-attaque, l'état-major, la critique de la doctrine des positions clés, la conduite et le caractère d'une armée régulière, etc. Il s'attarde également sur cette réflexion de Clausewitz, figurant dans le chapitre 30 du Livre VI selon laquelle l'état-major tend à surévaluer les questions qui relèvent directement de lui (ainsi la topographie du théâtre de guerre) et que, l'histoire militaire étant écrite par l'état-major, ce sont ces aspects qui sont généralement mis en avant aux dépens d'autres non moins importants.

Il se pencha aussi sur les idées de Clausewitz concernant la « vertu guerrière », ces qualités qui, rappelons-le, sont propres à une armée régulière trempée par la victoire et par la défaite, et qui diffèrent des qualités du peuple en arme. Dans la mesure où l'on n'a jamais le libre choix des modalités de l'affrontement, certaines conditions exigent que les forces de la révolution se donnent les moyens propres à la « vertu guerrière », car les qualités propres du peuple en arme ne peuvent répondre à tous les

¹⁷⁸ Ibid., Livre VIII, chapitre 6B, page 856 : « Pour étudier la question, il faut tout d'abord admettre que la politique réunit en elle et concilie tous les intérêts rationnels de l'État et des citoyens [...]. Nous n'avons pas à considérer si, suivant une fausse direction, elle sert de préférence les ambitions, les intérêts privés et la vanité des gouvernants, car, en aucun cas, l'art militaire ne peut être appelé à lui faire la leçon et nous ne devons la regarder ici que comme le représentant des intérêts de toute la société. »

problèmes. C'est Lénine qui le premier, dans la pensée militaire prolétarienne, a compris que l'armement des masses pourrait être, dans certaines conditions, insuffisant et que la révolution pourrait devoir se doter d'une armée permanente. C'était aller à l'encontre de beaucoup de préjugés issus de la tradition anti-militariste du mouvement ouvrier, et c'était anticiper génialement les exigences militaires du pouvoir populaire confronté à une guerre classique (Russie 1918-21, Espagne 1936, etc.).

Lénine s'attarde aussi sur le rôle de l'audace : il recopie des extraits du Livre III, chapitre 6, sur la hardiesse, ainsi celui où Clausewitz expose spirituellement que dans l'immense foule des gens prévoyants, il s'en trouve une imposante majorité qui le sont par crainte. Cet intérêt que Lénine porte à la question de l'audace et du courage (celle du combattant face aux dangers physiques et celle du chef de guerre face aux responsabilités), on en trouve une autre trace, singulière, dans ses notes de lectures des *Pensées* de Napoléon. Lénine ne recopiera (toujours en 1915) que deux de ces pensées dans ses cahiers. Voici la seconde :

Dans toutes les batailles, il arrive toujours un moment où les soldats les plus braves, après avoir fait les plus grands efforts, se sentent disposés à la fuite. Cette terreur vient d'un manque de confiance dans leur courage ; il ne faut qu'une légère occasion, un prétexte pour leur rendre cette confiance : le grand art est de les faire naître.¹⁷⁹

Mais c'est la conception de la guerre comme instrument de la politique qui intéresse surtout Lénine. Le chapitre 6B du Livre VIII, qui traite de cette question, est qualifié par Lénine de « chapitre le plus important », et il en retranscrit de très larges extraits.

Les écrits de Lénine qui portent la marque de la lecture de Clausewitz sont nombreux. « Le programme militaire de la révolution prolétarienne » (écrit en septembre 1916), « La faillite de la II^e Internationale » déjà citée, etc. Les articles de Lénine intitulés « Sur l'infantilisme 'de gauche' et les idées petites-bourgeoises », parus dans la *Pravda* des 9, 10 et 11 mai 1918 sont remarquables parce qu'ils contiennent tout à la fois la principale cri-

¹⁷⁹ Lénine, *Cahiers philosophiques*. Éditions sociales, Éditions du Progrès, Paris-Moscou, 1973, page 322. Il s'agit de la maxime n°31 de Napoléon [*Comment faire la guerre*, Édition Mille et une Nuits, Paris, 2003, page 44.]

tique, le principal dépassement de la pensée de Clausewitz par Lénine (à savoir l'importance du caractère de classe de la guerre), mais aussi un exemple de la manière dont Lénine a assimilé la pensée de Clausewitz et dont il la met en pratique.

Reconnaître la défense de la patrie, c'est reconnaître qu'une guerre est juste et légitime. Juste et légitime à quel point de vue ? Uniquement du point de vue du prolétariat socialiste et de sa lutte pour l'émancipation ; nous n'admettons pas d'autre point de vue. Si c'est la classe des exploiters qui fait la guerre pour renforcer sa domination de classe, il s'agit d'une guerre criminelle et la « défense de la patrie » dans cette guerre est une infamie et une trahison envers le socialisme. Si c'est le prolétariat qui, après avoir triomphé de la bourgeoisie dans son propre pays, fait la guerre pour consolider et développer le socialisme, il s'agit d'une guerre légitime et « sacrée ».

Nous sommes partisans de la défense de la patrie depuis le 25 octobre 1917. Je l'ai dit plus d'une fois avec la plus grande netteté, et vous n'osez pas le contester. C'est précisément pour « renforcer la liaison » avec le socialisme international, qu'il est de notre devoir de défendre la patrie *socialiste*. Celui-là compromettrait la liaison avec le socialisme international qui traiterait avec légèreté la défense du pays où le prolétariat a déjà triomphé. Quand nous étions des représentants de la classe opprimée, nous ne traitons pas avec légèreté la défense de la patrie dans la guerre impérialiste, nous en étions les adversaires de principe. Devenus les représentants de la classe dominante qui a commencé à organiser le socialisme, nous exigeons de tous une attitude sérieuse envers la défense du pays. Et cette attitude sérieuse consiste à se préparer activement à la défense du pays et à tenir rigoureusement compte du rapport des forces. S'il est évident que nos forces sont insuffisantes, la *retraite au cœur du pays* est le principal moyen de défense (celui qui voudrait ne voir là qu'une formule de circonstance, forgée pour les besoins de la cause, peut lire chez le vieux Clausewitz, l'un des grands écrivains militaires, le bilan des enseignements de l'histoire qu'il

dégage à ce propos). Or, chez les « communistes de gauche », rien ne nous permet de penser qu'ils comprennent l'importance du problème du rapport des forces.

Du temps où nous étions les adversaires de principe de la défense de la patrie, nous avons le droit de tourner en ridicule ceux qui voulaient « sauvegarder » leur patrie dans l'intérêt, prétendaient-ils, du socialisme. Maintenant que nous avons le droit d'être des partisans prolétariens de la défense de la patrie, le problème se pose d'une tout autre façon. Notre devoir devient de mesurer avec la plus grande prudence nos forces, d'examiner minutieusement les possibilités de recevoir à temps du renfort de notre allié (le prolétariat international). L'intérêt du capital est de battre son ennemi (le prolétariat révolutionnaire) par parties, tant que les pays ne se sont pas encore unis (dans l'action, c'est-à-dire en commençant la révolution). Notre intérêt à nous est de faire tout notre possible, d'utiliser toutes les chances, aussi minimes soient-elles, pour différer la bataille décisive jusqu'au moment (ou « *jusqu'après* » le moment) où se produira cette fusion des détachements révolutionnaires au sein de la grande et indivisible armée internationale.¹⁸⁰

Au moment où Lénine écrit cet article, la situation de la Russie révolutionnaire est difficile. Le 3 mars 1918, elle a dû signer le Traité de Brest-Litovsk par lequel l'Allemagne s'empare de la Pologne et des états baltes et impose l'indépendance de l'Ukraine, de la Finlande, et des trois républiques transcaucasiennes. La création de l'Armée rouge le 15 janvier 1918 a bien permis des premières victoires sur les armées blanches dans l'Oural, sur le Don, la Donets, le Kouban et en Crimée. Mais en mai 1918 (à l'appel des nationalistes bourgeois menacés par le développement des mouvements révolutionnaires ukrainien et finlandais), les armées allemande et autrichienne pénètrent irrésistiblement en Ukraine et en Finlande. Lénine écrit donc ces lignes au moment où le rapport de forces est largement en défaveur du pouvoir soviétique : les armées allemande et

¹⁸⁰ Lénine, « Sur l'infantilisme 'de gauche' et les idées petites-bourgeoises », (1918), *Œuvres Complètes*, tome 27, page 346.

(dans une moindre mesure) austro-hongroise sont nettement plus fortes, mieux armées, plus aguerries et mieux encadrées que la jeune Armée rouge.

En appliquant le principe de la retraite au cœur du territoire, Lénine opte pour la forme supérieure de la défensive¹⁸¹. Il sait d'une part que la défensive permettra à la révolution de développer ses forces (l'Armée rouge est en pleine formation), que l'Armée rouge pourra jouer les lignes intérieures (on pourra envoyer les unités du nord au sud, de l'est à l'ouest selon les besoins et les priorités, et ainsi obtenir tour à tour la supériorité voulue pour remporter une bataille décisive), que les forces allemandes s'éloignent de leurs bases de ravitaillement et qu'elles s'exposent de plus en plus à l'intense activité des partisans rouges d'Ukraine – et que les thèses pacifistes et révolutionnaires se propagent en Allemagne et dans l'armée allemande. Lénine compte essentiellement sur ce dernier facteur. En janvier 1918 des grèves politiques révolutionnaires, avec création de soviets ouvriers, avaient déjà éclaté à Berlin, Vienne, Hambourg, Kiel, Düsseldorf, Leipzig, Essling et ailleurs. Mais ce n'est qu'en novembre que la vague révolutionnaire embrase l'Allemagne : plus de 10 000 soviets d'ouvriers et de soldats s'y constituent et se rendent maître de Berlin. La révolution sera écrasée mais ses effets, conjugués à ceux de l'armistice, entraîneront le retrait des troupes allemandes d'Ukraine et de Crimée. La pensée de Clausewitz se retrouve ici non seulement à travers ce choix de la défensive, mais aussi dans la notion de « bataille décisive ». C'est pour être à même de remporter la bataille générale que Lénine défend le choix de la défensive comme moyen de pallier un rapport de forces défavorable.

On ne saurait sous-estimer l'importance de l'œuvre militaire de Lénine : entre le 1^{er} décembre 1918 et le 27 février 1920, au cours de cent une réunions du Conseil de la Défense, deux mille trois cents questions ont été examinées. Lénine présida en personne toutes les réunions à l'exception de deux, et expédia au moins six cents lettres et télégrammes consacrés aux questions de défense. Dans ses souvenirs, N. K. Kroupskaïa

¹⁸¹ De toutes les grandes formes de défensive : attendre l'attaque ennemie, attendre que l'ennemi atteigne un endroit où le défenseur peut le combattre avec avantage, attendre non seulement que l'ennemi atteigne une position favorable au défenseur mais encore attendre que l'ennemi attaque cette position, et retraire, retraire encore jusqu'à ce que l'offensive ennemie atteigne son point limite en raison de son épuisement, de l'étirement des lignes de communication, de la guerre de partisan, etc. C'est cette forme extrême que préconise alors Lénine.

évoque d'ailleurs cette application que Lénine apportait à l'étude de l'art militaire :

Il s'occupait de cette branche beaucoup plus qu'on ne le sait et ses conversations sur les groupes de chocs pendant la guerre de partisans, sur les « groupes de cinq et de dix » n'avaient rien de commun avec le bavardage d'un profane, mais révélaient un plan réfléchi dans tous ses détails.¹⁸²

24. Clausewitz dans les écoles du Komintern

L'influence de Clausewitz sur Lénine et sur l'Armée rouge allait marquer le vaste programme de formation des cadres de l'Internationale communiste. En 1921, le Parti communiste et le gouvernement soviétiques fondent, sur le modèle de l'Université communiste Sverdlov qui formait les cadres politiques russes, l'Université communiste des minorités nationales d'Occident (KUMNZ), pour les élèves des minorités de Russie ou d'Ukraine comme les Polonais ou les Allemands de la Volga, et l'Université communiste des travailleurs de l'Orient (KUTV). À partir de 1923, ces deux écoles accueillent des communistes étrangers¹⁸³.

En 1925 s'ouvre l'Université Sun Yat-sen, réservée aux Chinois et, en 1926, la principale de ces écoles : l'École internationale Lénine, qui formera, jusqu'à sa fermeture en 1938, 3 500 cadres venant de 59 pays. Le niveau de l'École Lénine, universitaire, était supérieur à celui des autres écoles. Ses élèves étudiaient les tactiques et stratégies de la lutte révolutionnaire, les méthodes d'agitation et d'organisation, les méthodes conspiratives, les principes de l'action insurrectionnelle. Les formations sur les questions militaires et insurrectionnelles étaient données par un spécialiste de ces problèmes : Iemilian Iaroslavski.

En 1920, le Komintern avait ouvert un premier centre de formation purement militaire : l'École militaire allemande près de l'État-major

¹⁸² Cf. la préface de B. Ponomarev à *La lutte des partisans selon les auteurs classiques du marxisme-léninisme*, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1945, page 5.

¹⁸³ La KUTV (devenue École Staline) accueillait les militants originaires de l'Orient et des Balkans (dont Liu Shaoqi, futur président de la République populaire de Chine ou N. Zachariadès, qui sera pendant 25 ans le secrétaire général du PC grec), la KUMNZ (devenue École Marchlewski-Karski) accueillant les baltes, scandinaves et allemands. Branko Lazitch : « Les écoles de cadres du Comintern », in *Contribution à l'histoire du Comintern* publiées sous la direction de Jacques Freymond, Librairie Droz, Genève, 1965, page 233.

de l'Armée rouge. Fréquentée uniquement par des membres du KPD, la *M-Schule* sera fermée en 1922 (et ses meilleurs élèves envoyés dans les écoles militaires soviétiques¹⁸⁴), puis ré-ouverte en 1930¹⁸⁵. Située à une vingtaine de kilomètres de Moscou, elle était dirigée par Tuure Lehén, secondé par Wilhelm Zaisser, deux vétérans des luttes révolutionnaires ayant eux-mêmes suivis des formations dans les écoles militaires soviétiques¹⁸⁶. Aux formations du Komintern, il faut ajouter celles suivies par des militants dans les écoles et académies de l'Armée rouge, comme l'École militaire-politique Tolmatchev de Léninegrad et la très clausewitzienne Académie Frounzé¹⁸⁷.

L'enseignement militaire donné aux cadres communistes allait s'appliquer, avec des fortunes diverses, en Allemagne (1923 et 1926), en Bulgarie, en Chine, au Brésil, aux Asturies (1934). Les communistes qui formaient l'encadrement supérieur des Brigades internationales en Espagne étaient passés par ces écoles : ainsi le général Gómez (l'allemand Wilhelm Zaisser), le général Lukács (le hongrois Maté Zalka), le général Walter (le polonais Karol Swierczewski) ou encore le général Klébert (le bucovinien Manfred Stern)¹⁸⁸. Mais celui qui, dans le domaine de la guerre populaire, fit le plus

¹⁸⁴ Décision du bureau du Comité exécutif de l'I.C. du 26 août 1922, document d'archive RGASPI 495/2/6a, relevé par David François.

¹⁸⁵ Les Allemands étaient majoritaires, mais la M-Schule s'était ouverte à d'autres nationalités ; De 1931 à 1936, 149 élèves étaient allemands, 56 polonais (11 ukrainiens et 2 biélorusses suivaient également les cours en polonais, pour mener le travail révolutionnaire en Pologne), 35 finlandais, 21 chinois, 14 espagnols, 10 français, 10 tchèques, 7 italiens, 2 brésiliens et un suédois. Hermann Weber, Jakov Drabkin, Bernhard H. Bayerlein : *Deutschland, Russland, Komintern – II. Dokumente (1918-1943)*, Teilband 2, De Gruyter, Berlin-München-Boston, 2015, page 925.

¹⁸⁶ Ce sont les enseignants de cette école qui ont rédigé *Le chemin de la victoire : L'art de l'insurrection armée*. Paru illégalement en Allemagne en 1928 sous le pseudonyme de Langer, réédité en 1931, ce livre allait servir de base au célèbre ouvrage de Neuberg, *L'insurrection armée*.

¹⁸⁷ L'Académie militaire de Moscou, qui prit en 1925 le nom d'Académie militaire Frounzé, était la principale académie militaire soviétique. Dirigée par le maréchal Chapochnikov, s'y formèrent un grand nombre d'officiers soviétiques, parmi lesquels les futurs maréchaux Joukov et Vassilievski.

¹⁸⁸ Stefanie Prezioso, Jean Batou, Ami-Jacques Rapin : *Tant pis si la lutte est cruelle – Volontaires internationaux contre Franco*, Sylepse, Paris, 2008, pages 42-46 (contribution de Pierre Broué). Les élèves allemands de l'École Lénine volontaires pour l'Espagne passèrent par Riazan, dans une école dépendant de l'Académie Frounzé. Armeegeneral Heinz Hoffmann : *Mannheim Madrid Moskau – Erlebtes aus drei Jahrzehnten*, Militärverlag der Deutschen Demokratischen Republik, Berlin, 1981, pages 315-317.

honneur à leur enseignement reste Tito. Arrivé à Moscou début février 1935, après sa libération d'une prison yougoslave, il y étudiera jusqu'à octobre 1936 :

Je consacrais la majeure partie de mon attention à l'économie et à la philosophie, mais j'étudiais aussi sérieusement l'art militaire, surtout Frounzé parmi les écrivains russes, et Clausewitz parmi les classiques allemands. Cela me permit d'enrichir considérablement mes connaissances en matière de problèmes militaires.¹⁸⁹

Il mettra ces connaissances en pratique en Yougoslavie où, à la tête d'une armée partisane qui comptait 300 000 combattants en 1944, il défit l'occupant fasciste et ses collaborateurs, en menant une guerre au caractère évidemment clausewitzien¹⁹⁰.

25. Clausewitz, Losovski et la stratégie des grèves

Alexandre Losovski fut de ces conférenciers de prestige qui, à l'École Lénine, abordèrent les thèses de Clausewitz. Il était, avec Tomski, le principal dirigeant syndical du parti bolchevik : son expérience syndicale et sa connaissance de l'Europe occidentale l'avaient tout naturellement désigné, malgré de lourds désaccords avec Lénine, à la présidence de l'Internationale syndicale rouge, le Profintern. Losovski en rédigea la majeure partie des rapports et résolutions, ainsi que son *Programme d'action*. Il y appelle à la création d'une science de la lutte gréviste qui s'appuierait sur les méthodes, acquis et catégories de la science militaire.

En 1923, à l'initiative de Losovski, le Profintern crée une « Commission spéciale pour la stratégie de la grève » et, au fil des congrès, recueille et produit des rapports sur le sujet. Après les grands conflits sociaux de l'automne 1928, il organise à la mi-janvier 1929 une « Conférence inter-

¹⁸⁹ Vladimir Dedijet : *Tito parle*, Gallimard NRF, Paris, 1953, page 116.

¹⁹⁰ Ce caractère fait l'objet de l'étude de Frank Gorenc : *Tito's Victory: Theory into Reality*, (National War College, Washington, 1995, article disponible sur le net). Ignorant que Tito avait lu Clausewitz, Gorenc explique ce caractère par l'entremise d'un Engels lui-même influencé par Clausewitz : « Pour obtenir la victoire, Tito a mené la guerre en suivant les principes de la pratique révolutionnaire d'Engels et a fourni à l'histoire une évidente validation de la théorie de Clausewitz sur le but, la nature et la conduite de la guerre ». (Traduction maison.)

nationale sur la stratégie de grève » officiellement tenue à Strasbourg (en fait à Berlin).

Au mois d'octobre 1929, Losovski présente un rapport sur le sujet à la X^e session du Comité exécutif du Komintern. Il y expose quatre « principes fondamentaux » qu'il attribue à Clausewitz et juge applicable aux batailles économiques : tendre toutes ses forces jusqu'à l'extrême limite, concentrer le maximum de forces à l'endroit décisif, ne pas perdre de temps, et utiliser chaque succès remporté avec le maximum d'énergie.¹⁹¹

En énumérant ces banalités stratégiques, Losovski trahit sa méconnaissance de *Vom Kriege*. Nombreux sont les concepts clausewitziens qui auraient pu opportunément être appliqué à la lutte gréviste (supériorité de la défensive¹⁹², brouillard de la guerre et frottement, ascension aux extrêmes et mécanismes qui la tempèrent, etc.). Losovski ne fera guère mieux dans ce qui reste l'expression la plus achevée de sa réflexion sur la stratégie des grèves : le cycle de cinq conférences qu'il prononça début 1930 sous le titre *La grève est un combat ! – Essai d'application de la science militaire à la stratégie des grèves*.¹⁹³

Losovski restera le secrétaire général du Profintern jusqu'à sa cessation d'activité en 1937 (face à la menace fasciste, la politique de Front populaire adoptée par le Komintern commandait une stratégie de réunification syndicale internationale). Il travaillera dès lors au ministère des affaires étrangères, et sera victime en 1949 de la purge frappant les membres du Comité antifasciste juif.

Sinon Losovski, le seul dirigeant du Profintern à se revendiquer de Clausewitz dans la lutte gréviste est Arthur Horner. Co-fondateur du Parti communiste de Grande-Bretagne, il était le chef de file de mineurs gallois lors de la grève générale de 1926. Emprisonné à plusieurs reprises, c'est à la prison de Cardiff, en 1932, qu'il lit *Vom Kriege* qui lui fit une grande impression¹⁹⁴.

¹⁹¹ A. Losovsky : « Les luttes économiques et les tâches des communistes », in *La Correspondance internationale*, N°14 (numéro spécial), octobre 1929.

¹⁹² Il est plus facile, toute chose égale ailleurs, de mener une lutte sociale pour défendre un acquis que pour obtenir un avantage supplémentaire.

¹⁹³ Alexandre Losovski : *La grève est un combat ! Essai d'application de la science militaire à la stratégie des grèves*, Paris, 1931. Les cours donnés à l'École Lénine n'étaient pas reproduits, cette brochure est une des rares exceptions – sinon la seule.

¹⁹⁴ Arthur Horner : *Incorrigible Rebel*, MacGibbon & Kee, Londres, 1960, pages 141 et 152.

26. Clausewitz et les structures militaires du KPD (1920-1945)

La force politico-militaire du KPD était composée d'organisations paramilitaires de masse – la *Roter Frontkämpferbund* et le *Roter Jungsturm*¹⁹⁵ qui en était l'organisation de jeunesse –, et d'une organisation clandestine, le *Militär-Apparat* (l'appareil militaire). Le *M-Apparat*, qui disposait d'importants moyens et de cadres triés sur le volets, assurait les fonctions d'état-major secret, de service de sécurité et de renseignement pour le mouvement communiste allemand, en étroite liaison avec l'appareil clandestin du Komintern¹⁹⁶.

La formation des cadres des structures militaires ne portait pas seulement sur les questions militaires mais aussi sur les problèmes politiques et politico-militaires. Des conférences suivies de discussions permettaient aux cadres d'étudier les travaux militaires de Marx, Engels et Lénine, les opérations de la première guerre mondiale, les forces et l'organisation militaires des ennemis de classes, ainsi que les théories de Clausewitz.

La direction militaire du KPD était responsable du contenu et de la distribution de la revue politico-militaire *Oktober*. *Oktober* répondait au souci du KPD de donner une formation militaire aux militants et de faire une évaluation permanente des expériences militaires révolutionnaires concrètes. La revue, sous titrée « *Militärpolitische Mitteilungsblatt* », a paru de 1926 à 1931 ; elle était la continuation de *Vom Bürgerkrieg* (*Sur la guerre civile*) qui remontait à 1923. Imprimée illégalement à Berlin, *Oktober* a vu son tirage passer de 3 200 à 5 000 exemplaires. La police, qui n'a jamais pu en empêcher la parution (quelques stocks seulement furent saisis), avait fini par se persuader que cette revue était réalisée en Suisse...¹⁹⁷. Ont écrit dans *Oktober* (le plus souvent sous pseudonyme) les plus hauts responsables du *M-Apparat* : Albert Schreiner, Wilhelm Bahnik, Otto Braun, Hans Kippenberger, Ernst Schneller et quelques autres.

¹⁹⁵ La *Ligue des Combattants du Front Rouge* et l'*Assaut de la Jeunesse Rouge* (40 000 combattants en 1925, 106 000 en 1928). Après son interdiction, la *Roter Frontkämpferbund* allait se transformer en 1930 en *Kampfbund gegen den Faschismus*, la *Ligue de Combat Antifasciste* (250 000 membres en 1930).

¹⁹⁶ Plus particulièrement le *Westeuropäisches Büro der Komintern*, le « *West Büro* ».

¹⁹⁷ Edgar Doehler & Egbert Fischer, *Revolutionäre Militärpolitik gegen faschistische Gefahr*, Nationale Volksarmee Militärgeschichtliches Institut der Deutschen Demokratischen Republik, Militärgeschichtliche Studien 22 Neue Folge, Militärvelag der Deutschen Demokratischen Republik, Berlin 1982, page 111.

Le n°4 (1931, avec pour thème « *Sondernummer zum Antikriegstag* ») contenait, à l'occasion du 100^e anniversaire de la naissance de Clausewitz, un article d'Andreï Boubnov, intitulé *Lenin über Clausewitz*. Il s'agissait en fait de l'introduction écrite l'année précédente pour l'édition des notes de Lénine sur Clausewitz.

Une autre revue du KPD, *Aufbruch*, était fondamentalement orientée sur le travail antinazi, mais elle abordait également les problèmes politico-militaires de la lutte antifasciste et de la lutte des classes. Les idées de Clausewitz et de Gneisenau y furent également exposées. De son côté, John Sieg, rédacteur au *Rote Fahne* (l'organe du KPD), avait écrit une série de sérieuses études politico-militaires sur Clausewitz¹⁹⁸.

Après la prise du pouvoir par les nazis, le KPD organisa des centrales clandestines aux Pays-Bas, en Tchécoslovaquie, en Suède et en Suisse. Il continua la formation politico-militaire de ses cadres, notamment au moyen de *Tarnschriften*, c'est-à-dire de publications (brochures, livres, revues) revêtues d'une couverture anodine ou donnant le change. Une *Tarnbrochure* de 1939, éditée à Berne et introduite clandestinement en Allemagne, était intitulée *Clausewitz : Pensées sur la guerre et la conduite de la guerre*. Elle contenait le texte d'une conférence du KPD sur la pensée de Clausewitz et de Lénine concernant le lien entre politique et guerre, en rapport avec le fascisme en Allemagne.

Clausewitz apparaît aussi dans les débats internes sur la formation militaire : Karl Retzlaw s'y réfère en disant que la théorie doit être un guide pour l'action¹⁹⁹, Karl Volk l'évoque en soutenant au contraire que, pour être suffisamment formés, les membres de l'organisation paramilitaire ne doivent ni avoir lu Clausewitz, ni avoir appris le Règlement de service de l'armée par cœur²⁰⁰.

La figure de Clausewitz, en tant que défenseur intransigeant de l'indépendance nationale et partisan de la guerre populaire contre l'occupation étrangère, comme celle du général Yorck, de Gneisenau ou de l'enseigne Schill, servait également à la propagande du KPD clandestin. C'est ainsi

¹⁹⁸ Cf. le témoignage de Greta Kuckhoff dans *L'URSS dans la seconde guerre mondiale*, tome 3, Témoignages-Éditions-Diffusions, Paris, 1967, page 533. Greta Kuckhoff a connu John Sieg dans la résistance communiste berlinoise, avant son arrestation en 1942.

¹⁹⁹ Hermann Weber, Jakov Drabkin, Bernhard H. Bayerlein : *Deutschland, Russland, Komintern – II. Dokumente (1918-1943)*, page 393 (note 103).

²⁰⁰ Hermann Weber, Jakov Drabkin, Bernhard H. Bayerlein : *Ibid.*, page 299.

qu'un tract prenant la forme *Lettre ouverte au front de l'Est* dénonçait les crimes de guerre des SS en Union soviétique et invoquait l'exemple de la Prusse de 1812. Les figures de Clausewitz, Gneisenau et Schill y étaient avancées pour affirmer la légitimité de la lutte des partisans soviétiques et on y soulignait qu'Engels avait admiré les francs-tireurs prussiens comme patriotes. La *lettre ouverte* faisait parler Gneisenau en prosopopée. Il y disait reconnaître son idéal de résistance populaire nationale dans la lutte des peuples de l'URSS contre l'invasion hitlérienne :

S'il faut choisir entre la mort et la mort, est-il si difficile de choisir l'héritage positif des Prussiens, qui en appelle à leur conscience, plutôt que la bestialité des SS qui terrorisent et massacrent les patriotes russes ? Moi, [Gneisenau] je choisis les partisans. Il faut trouver les moyens et le chemin pour ôter à la guerre hitlérienne la possibilité de continuer.²⁰¹

Le 12 juillet 1943, à Krasnogorsk, de nombreux prisonniers de guerre allemands purent se rassembler et rencontrer leurs compatriotes antifascistes émigrés en URSS. C'est à la suite de ce congrès que fut formé le Comité national « Allemagne libre » qui adressa un *Manifeste à la Wehrmacht et au peuple allemand* qui se concluait ainsi :

Il y a cent trente ans, lorsque les troupes allemandes étaient venues en ennemi sur le sol russe, les meilleurs Allemands, vom Stein, Arndt, Clausewitz, Yorck et d'autres, se sont adressés à la conscience du peuple allemand et ils l'ont appelé à la lutte libératrice. Comme eux, nous allons faire tout ce qui peut développer le combat libérateur de notre peuple pour accélérer la chute de Hitler.²⁰²

27. Clausewitz, Körner et le Schutzbund

Theodor Körner est né dans une famille d'officiers et de fonctionnaires de l'empire austro-hongrois. Brillamment diplômé de l'Académie militaire

²⁰¹ Paul Heider, Edgar Deohler, Rudolf Meister et Horst Schewitz, *Geschichte der Militärpolitik der KPD (1918-1945)*, Militärverlag der Deutschen Demokratischen Republik, Berlin, 1987, page 368.

²⁰² *Freies Deutschland* N°1, 19 juillet 1943. Marcel Veyrier, *La Wehrmacht rouge – Moscou 1943-1945 – « Allemagne libre » contre Allemagne nazie*, Éditions Julliard, Paris, 1970, page 266.

et technique, il fait carrière dans l'armée, devient général et participe à la Première Guerre mondiale comme chef d'état-major de l'armée d'Isonzo. Ilona Duczynska²⁰³ a montré que les études militaires de Körner, dès ses jeunes années, se fondent pour l'essentiel sur une connaissance solide de l'œuvre de Clausewitz. En 1918, Körner est au Bureau d'État des affaires militaires, mais il est mis à la retraite (avec une promotion au rang de général d'armée) en 1924, en raison de ses positions politiques : Körner se définissait lui-même comme un « bolchevik démocratique », et il adhéra, cette même année 1924, au Parti social-démocrate (SDAPÖ), dont il était proche depuis longtemps.

En Autriche comme ailleurs en Europe²⁰⁴, à l'instar des communistes et fascistes, les socialistes s'étaient dotés d'une formation paramilitaire : la Ligue de défense républicaine, le *Republikanischen Schutzbund*. Sa vocation n'était pas de renverser l'ordre établi, mais au contraire de le protéger, pour garantir une conquête du pouvoir pacifique par la voie électorale. Sous le commandement de Julius Deutsch, il avait même collaboré avec la police lors de l'insurrection prolétarienne de 1927, ce qui avait provoqué le départ de nombreux ouvriers révolutionnaires. Au quotidien, le *Schutzbund* servait à protéger les manifestations et les locaux social-démocrates.

Körner entra rapidement au Comité central du *Schutzbund*, mais s'opposa aux autres membres de la direction, particulièrement Julius Deutsch et Alexander Eifler. À leur encontre, Körner estimait que le *Schutzbund* ne pouvait fonctionner avec succès qu'en liaison étroite avec l'ensemble du mouvement ouvrier (donc des communistes) et il conseillait la formation du *Schutzbund* à la guerre de guérilla plutôt qu'aux méthodes traditionnelles, comme le voulait Julius Deutsch. Körner fut mis à l'écart du *Schutzbund*, il se concentra sur son travail au Bundesrat, qu'il présidait en février 1934, au moment du coup de force fasciste.

La vocation défensive et légaliste du *Schutzbund* allait le placer en porte-à-faux lorsque les fascistes prirent le pouvoir en respectant les formes de la légalité, et entreprirent de détruire légalement le mouvement ouvrier.

²⁰³ Ilona Duczynska : *Theodor Körner – Auf Vorposten*, Ausgewählte Schriften 1928-1938, Europaverlag, Wien, 1977.

²⁰⁴ En Allemagne, la Bannière d'Empire organisaient ainsi trois millions de membres, essentiellement des militants du SPD.

Le 1^{er} mars 1933, le chancelier Dollfuss met le parlement sur la touche et gouverne par décrets-lois. Dans un premier temps, il proscriit les grèves, le parti communiste, sa presse et son organisation paramilitaire. Le SDAPÖ n'est pas interdit, mais bien le *Schutzbund* – et les bourgmestres social-démocrates sont privés de toute autorité sur la police. La milice réactionnaire *Heimwehren*, proche de Dollfuss, s'attaque alors aux locaux ouvriers.

À ce moment, Körner conseille la résistance armée et demande en vain à prendre le commandement du *Schutzbund*, mais la direction social-démocrate refuse de donner les consignes de grève, de mobilisation et de résistance. C'est spontanément que les *Schutzbündler* de Linz résistent aux fascistes qui reçoivent l'appui de la police d'abord, de l'armée ensuite. Les quartiers ouvriers d'une dizaine de grandes villes entrent en insurrection. Des semaines de combats acharnés, pendant lesquels l'armée tira au canon sur les habitations ouvrières de Vienne, se soldèrent par l'écrasement du mouvement ouvrier.

Körner fut emprisonné sans procès pendant 11 mois. À sa libération, il a travaillé comme chercheur dans les Archives de guerre. Dans ses *Études sur Clausewitz*, Körner a tenté de démontrer dès 1937 qu'une guerre contre l'URSS ne pouvait être gagnée. Il continua à travailler aux Archives après l'Anschluss, mais en fut finalement expulsé en 1943 (et rayé de la liste des jubilés et congratulations du haut commandement de l'armée), sans qu'une raison lui soit donnée, et alors que ses prévisions se réalisaient sur le front de l'Est.

Après la tentative d'assassinat de Hitler, en juillet 1944, Theodor Körner est temporairement arrêté. À la libération, il est proposé par les socialistes aux autorités soviétiques comme bourgmestre temporaire de Vienne, ce qui fut accepté. « C'était par nature un homme très actif, fort versé non seulement dans les questions militaires mais aussi dans les problèmes politiques les plus complexes » écrit le général Serguéï Chtéménko²⁰⁵. Les élections municipales confirmèrent Körner dans cette fonction, qu'il accomplit six années durant.

²⁰⁵ Serguéï Chtéménko : *L'État-Major général en guerre – Livre deuxième*, Editions du progrès, Moscou, 1976, pages 406-407.

28. Clausewitz et la pensée militaire soviétique

La doctrine militaire soviétique était tout entière héritière de Clausewitz, Engels et Lénine. Enseigné à tous les futurs officiers dans les académies de guerre impériales²⁰⁶, puis dans celles de l'URSS, Clausewitz fut tout au long des années 20 et 30 l'auteur militaire étranger le plus lu en URSS. Il y fut réédité presque chaque année en russe et fut traduit en ukrainien et en biélorusse. Quand en septembre 1925 une délégation d'officiers soviétiques visite les installations militaires allemandes, le général von Stülpnagel note dans son journal qu'ils avaient tous étudié les œuvres de Clausewitz²⁰⁷. Molotov lui-même fit partie du comité qui, en 1931, édita les notes de Lénine sur *Vom Kriege*, et outre *Vom Kriege*, ses analyses des campagnes napoléoniennes furent traduites et éditées. Le maréchal Chapochnikov, qui dirigea l'Académie Frounzé, et qui fut chef d'état-major de mai 1937 à novembre 1942²⁰⁸, était un disciple déclaré de Clausewitz : deux des trois volumes de son œuvre majeure, le *Cerveau de l'armée* (c'est-à-dire l'état-major), commencent par des citations de *Vom Kriege*. On sait que le maréchal Timochenko possédait Clausewitz à fond. Les hommages officiels à la pensée de Clausewitz traversent toute la littérature militaire soviétique des années 30 : en 1939 encore, Vorochilov citait Clausewitz en le qualifiant de penseur et d'écrivain militaire classique du 19^e siècle, et Staline, pour vanter les qualités théoriques du futur maréchal Rokossovski, le comparait volontiers à Clausewitz...

La profondeur de l'empreinte de Clausewitz dans la pensée militaire soviétique est généralement sous-estimée, voire contestée par quelques essayistes qui citent les nombreux textes soviétiques des années 40 et 50 où la pensée de Clausewitz est qualifiée de « pensée militaire allemande » périmée dont la défaite de Hitler aurait sanctionné la faillite. Staline lui-même donna le ton dans une lettre du 23 février 1946 sur laquelle il nous faudra revenir. En vérité, c'est justement à la lumière de Clausewitz que l'on peut réellement critiquer la direction militaire des Deuxième et Troisième Reich, et Pierre Naville d'ajouter justement :

²⁰⁶ Dès 1836 ou 1837, les généraux Medem et Bogdanovich parlaient de Clausewitz dans leurs cours à l'université militaire de Saint-Petersbourg.

²⁰⁷ Heinrich Bücheler. *Carl-Heinrich von Stülpnagel: Soldat, Philosoph, Verschwörer – Biographie*, Verlag Ullstein, Berlin, 1989, page 104.

²⁰⁸ Une maladie mortelle le contraignit à cesser toute activité à cette date.

Quant aux succès des généraux soviétiques dans leur résistance à la Wehrmacht, puis dans leur contre-offensive, c'est justement chez Clausewitz qu'on en trouve les principes, et l'on pourrait presque dire la description.²⁰⁹

Les stratèges de l'Armée rouge furent les seuls vrais héritiers de Clausewitz.

Ceux qui voient un divorce entre les théories de Clausewitz et la pensée militaire soviétique invoquent le déni, par la seconde, de la thèse clausewitzienne du caractère intrinsèquement supérieur de la défensive²¹⁰. Les généraux Svetchine, auteur d'un *Clausewitz*²¹¹ publié en 1935, et Verkhovski, tous deux issus de l'armée impériale, qui professaient cette thèse à l'Académie de guerre de Moscou dans les années 1925 avaient été destitués (et leurs écrits condamnés) pour cette raison. De fait, Frounzé, appuyé par Vorochilov mais aussi sur cette question par Toukhatchevski, établissait la primauté de l'offensive. Mais cette optique, basée sur les concepts innovant d'opérations en profondeur, était directement liée aux espoirs qu'ils entretenaient dans les dispositions révolutionnaires des peuples voisins de l'URSS. Ce qui, selon Clausewitz, handicape l'attaquant (hostilité des populations, allongement des communications, etc.) ne s'applique pas aux armées révolutionnaires, car les armées de libération sont certaines de recevoir un bon accueil et l'aide des populations. Les offensives de l'Armée rouge en cas de guerre étaient donc directement liées à la perspective d'insurrections sur les arrières ennemis. En 1921, dans un livre intitulé *Lutte de*

²⁰⁹ Pierre Naville, « Carl von Clausewitz et la théorie de la guerre », présentation à l'édition de *De la guerre* aux Éditions de Minuit, collection *Arguments*, Paris, 1955, réimprimée en 1998, page 36.

²¹⁰ D'aucuns évoquent parfois la question des réserves. Mais il s'agit d'une fausse divergence. On l'a vu, Clausewitz estime que garder des troupes en réserve stratégique est un mauvais calcul : leur engagement une fois la grande bataille achevée ne palliera pas la défaite mais affaiblira la victoire. L'école militaire soviétique insiste au contraire sur l'importance des réserves stratégiques, mais c'est dans le cadre d'une guerre qui ne se règle plus en une grande bataille à l'image d'Austerlitz ou de Waterloo, mais par de vastes campagnes. Il n'y aurait un caractère fondamentalement anti-clausewitzien dans la doctrine soviétique des réserves stratégiques que si ces dernières n'étaient pas engagées au moment et à l'endroit où la décision se fait. Or c'est précisément pour cette occasion que des forces importantes doivent être réservées selon la doctrine soviétique, en parfaite application du principe clausewitzien de concentration des forces.

²¹¹ А. Свечин: *Клаузевиц*, Журнально-газетное объединение, Москва (Moscou), 1935. *Vom Kriege* y est qualifié de « couronnement de la pensée bourgeoise dans le domaine de la stratégie militaire ».

classe, Toukhatchevski proposa même de créer un état-major unifiée pour le Komintern et l'Armée rouge.

Pour Frounzé, la nécessité « de se préparer à mener la guerre de partisans [dans] des territoires pouvant devenir le théâtre d'activités militaires éventuelles » venait tout de suite après celle de former les masses « dans l'esprit de la valeur offensive »²¹². Ces thèses de Frounzé étaient encore au centre des ouvrages de Triandafillov en 1929²¹³ et de *La nouvelle doctrine de guerre* élaborée par le maréchal Vassilievski en 1934 :

Les masses prolétariennes doivent synchroniser leurs manifestations de classe avec les opérations purement militaires auxquelles participe l'Armée rouge. Aussi le Haut Commandement de cette armée doit-il être composé, en même temps que des militaires les plus qualifiés, des membres du Parti choisis parmi ceux qui occupent les postes les plus élevés.²¹⁴

Il est évident que le dispositif militaire de l'URSS en juin 1941, avec ses armées concentrées aux frontières, relevait d'une logique offensive. Ce dispositif se révéla naturellement désastreux lorsque l'initiative fut prise par les hitlériens. On peut également penser aux offensives soviétiques lancées au printemps 1942 en Crimée, dans la région de Demiansk et, surtout, en direction de Kharkov²¹⁵. Mais cela ne suffit pas à régler la question et à

²¹² Cité par Claude Delmas dans *La guerre révolutionnaire*, Presses Universitaires de France, Paris, 1965.

²¹³ Triandafillov avait publié en 1929 *Du nouveau dans l'Art opérationnel – Caractère des opérations des Armées modernes*, qui constituait la synthèse de la doctrine militaire soviétique : « L'offensive y est prônée comme un axiome. L'auteur ne croit pas à une guerre de positions, mais à une série de manœuvres méthodiquement préparées et exécutées. Il ne croit pas non plus à une 'guerre-éclair' [...] Si le matériel et la technique ont une importance accrue, le concept des 'masses' et le rôle déterminant de l'idéologie demeurent. Les idées de Triandafillov peuvent ne pas paraître originales. Il faut se souvenir qu'à l'époque la pensée militaire occidentale était partagée entre deux courants, celui des partisans de la guerre d'usure et celui des partisans de la guerre-éclair. *In medio stat virtus*, Triandafillov avait en 1929 incontestablement raison ». Michel Garder, *Histoire de l'Armée soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1959, page 89.

²¹⁴ Cyrille D. Kalinov, *Les Maréchaux soviétiques vous parlent...*, Librairie Stock, Paris, 1950, page 170. Notons que Vassilievski affirmait que cette doctrine militaire unique « était basée sur la théorie marxiste et sur les règles générales, déjà énoncées par Clausewitz, de la prépondérance de l'art militaire. » Idem, page 174.

²¹⁵ Kharkiv en ukrainien. – NDE.

établir que l'école militaire soviétique sacrifiait à la thèse de « l'offensive à tout prix ». Remarquons notamment que ces offensives furent décidées :

- primo*, après des études et des discussions très serrées (contre l'avis de Chapochnikov et de Joukov) ;
- secundo*, sur base d'une analyse insuffisante des rapports de forces (tant Staline que le haut commandement soviétique avaient encore à apprendre), et que ;
- tertio*, dans l'esprit de leurs promoteurs, comme une mesure de « défense active » visant à bouleverser les préparatifs offensifs hitlériens, pour éviter une nouvelle *Blitzkrieg* dévastatrice à l'image de celle de l'année précédente.

Si le choix de la défensive à Stalingrad fut largement imposé par les événements, l'exemple de la bataille de Koursk montre à quel point la valeur de la défensive n'a jamais échappé à la pensée militaire soviétique. Au printemps 1943, tout indiquait que les hitlériens projetaient une offensive contre le saillant de Koursk. Les maréchaux Joukov et Vassilievski et le commandement du Front de Voronej étaient tous partisans d'user l'ennemi par une bataille défensive dans le saillant et d'ensuite procéder à une contre-offensive générale au moyen de réserves constituées à cet effet. Il faut noter qu'au moment où le commandement soviétique fait le choix de cette bataille défensive, il dispose de forces supérieures à celles de l'ennemi. Dans les secteurs où allait s'exercer l'offensive hitlérienne, l'armée soviétique était supérieure à raison de 140% pour les hommes, de 190% pour l'artillerie, de 130% pour les chars et de 160% pour les avions. De plus le commandement soviétique s'était ménagé des réserves nettement plus importantes que celles des hitlériens. La supériorité concernait aussi le matériel engagé (l'armée soviétique avait reçu, et en grand nombre, les nouveaux modèles de chasseurs La-5 et Yak-9, de bombardiers Pe-2 et Tu-2, de blindés T34-85, SU-85, SU-122, SU-152, etc.), le moral des combattants (les combattants soviétiques étaient galvanisés par la victoire de Stalingrad et menaient une guerre de libération), la qualité du commandement (le commandement soviétique gagnait constamment en expérience et en compétence, à la différence du commandement allemand où les stratégies étaient évincés les uns après les autres par les courtisans), la solidité des arrières (les arrières de la Wehrmacht étaient pourris par

la lutte partisane, l'Allemagne elle-même était durement bombardée par les Anglo-Américains), etc. Et malgré cette supériorité générale, le choix d'une bataille défensive fut fait.

Il semble pourtant que le caractère éminemment clausewitzien de cette pratique était inavouable, puisque dans les années 50 encore, le futur général Grigorenko, alors élève à l'académie Frounzé, se vit refuser le droit de présenter sa thèse parce qu'elle était trop ouvertement clausewitzienne et faisait référence aux travaux de Svetchine... En 1956, Joukov, grand lecteur de Clausewitz échoua dans une nouvelle tentative de réhabiliter Clausewitz : il ne put prononcer un discours accordant de l'intérêt aux théories militaires « occidentales »²¹⁶.

29. Clausewitz et Staline

Staline en personne était monté au créneau contre Clausewitz, comme en témoigne sa lettre du 23 février 1946 au colonel Razine, professeur et historien militaire soviétique. Ce dernier, s'appuyant sur l'estime que professait Lénine pour Clausewitz, s'était étonné de la tendance des cercles militaires soviétiques à assimiler la pensée de Clausewitz à celle des états-majors hitlériens :

Pour la science militaire soviétique la plus d'avant-garde en général, et pour notre science militaire historique en particulier, la question essentielle se trouve être celle de l'attitude envers l'héritage théorique du passé. Dans les classiques du marxisme-léninisme nous avons à ce propos des directives claires et précises : assimilation complète de tout ce qu'a donné la science passée, évaluation critique de tout ce qui a été créé par la pensée humaine, vérification dans la pratique. [...] Ceci concerne également la culture militaire. Par conséquent, nous ne rejetons pas les acquisitions de la culture bourgeoise, par exemple, pour cette raison que les fascistes, comme l'on sait, ont profité de ces acquisitions avec pour objectif la barbarie la plus sauvage. Nous utiliserons les acquisitions de la culture bourgeoise pour la construction socialiste, pour l'édification

²¹⁶ La bibliothèque personnelle de Joukov contenait les œuvres de Clausewitz méticuleusement annotées. Cf. Jean Lopez et Lasha Otkhmesuri : *Joukov – L'Homme qui a vaincu Hitler*, Éditions Perrin, Paris, 2013, page 120, page 621 et note 49 (page 699).

de la société communiste. Mais nous n'assimilons pas mécaniquement toute la somme des connaissances de la science bourgeoise, nous remanions tout cela d'une façon critique, et sur des bases socio-économiques et politiques nouvelles, nous faisons avancer la science en avant.

Il y a deux formes avérées de critique de base : 1. la forme inférieure, recherche d'altérations, d'idéalisme, des vues mécanistes, réactionnaires, etc., et le rejet de tout, en entier ; 2. la forme supérieure, évaluation critique, recherche des noyaux de contenu positif derrière une forme erronée, les conserver, et les développer. [...] C'est justement à ce degré élevé de critique que doit se placer notre pensée théorico-militaire. Mais l'article de Mechtcheriakov²¹⁷ nous tire en arrière. Et c'est là, je pense, son tort théorique. Ai-je raison de penser que l'auteur de l'article n'a pas compris Clausewitz et à cause de cela nous recommande de rejeter cet héritage théorico-militaire ? [...] Serait-il juste, avec l'idéalisme, la métaphysique, etc... de jeter par-dessus bord tout ce qu'il y a de positif dans l'étude de la théorie militaire qu'a donnée Clausewitz ? Ou peut-être qu'à travers l'expérience de la Grande Guerre patriotique l'ensemble de l'œuvre théorico-militaire de Clausewitz est évaluée tout à fait autrement que chez Lénine ?²¹⁸

²¹⁷ « Clausewitz et l'idéologie militaire allemande », du lieutenant-colonel Mechtcheriakov est paru dans le n° 6-7 (1945) de la revue théorique militaire directrice de l'Armée soviétique *La Pensée militaire*. L'auteur conclut à « une prédominance de vues réactionnaires dans les œuvres de Clausewitz » et affirme que Clausewitz « n'a pas compris la nature et l'essence de la guerre ».

²¹⁸ La lettre du colonel Razine a été publiée en note dans le tome XVI des *Œuvres* de Staline, Nouveau Bureau d'Édition, Paris, 1975, note 48, page 453. La lettre du colonel Razine fut publiée, avec la réponse de Staline, dans la revue théorique *Bolchevik* n°3, en 1947. Suite à cette polémique, Razine fut arrêté et traduit devant un enquêteur traitant les « cas spécialement importants ». Razine fut passé à tabac et condamné à dix ans de camp tandis que ses livres étaient envoyés au pilon (sauf ceux figurant de la bibliothèque personnelle de Staline). En janvier 1950, Staline fit libérer et réhabiliter Razine qui fut bombardé général, reçut des excuses de Béria pour le « malentendu », retrouva son poste à l'Académie Frounzé et reprit la publication de ses travaux... Cf. « Generalissimo Stalin, general Clausewitz and colonel Razin » par Roy Mevdvedev, in Zhores A. Mevdvedev et Roy Aleksandrovich Medvedev, *The Unknown Stalin*, I. B. Tauris, Londres, 2003, pages 174-180.

Staline répond affirmativement, et argumente ainsi :

Contrairement à Engels, Lénine ne se considérait pas comme un connaisseur dans les affaires militaires. [...] Et ceci, en somme, explique que dans ses avis sur Clausewitz et ses remarques sur le livre de Clausewitz, Lénine ne touche pas les questions purement militaires, du genre question sur la stratégie et la tactique militaires et leurs rapports réciproques, sur les rapports réciproques entre l'offensive et la retraite, la défense et la contre-offensive, etc.

Dans ce cas qu'est-ce qui intéressait Lénine dans Clausewitz et pourquoi le louait-il ?

Il louait Clausewitz avant tout parce que, le non-marxiste Clausewitz, faisant de son temps autorité en tant que connaisseur des affaires militaires, confirmait dans ses travaux la célèbre thèse marxiste qu'entre la guerre et la politique il existe une relation directe, que la politique engendre la guerre, que la guerre est la continuation de la politique par des moyens violents. La référence à Clausewitz était ici nécessaire à Lénine pour une fois de plus convaincre Plekhanov, Kautsky et d'autres de social-chauvinisme, de social-impérialisme.

Ensuite, il louait Clausewitz parce que Clausewitz confirmait dans ses travaux la thèse juste du point de vue du marxisme, que la retraite dans des conditions défavorables déterminées est de la même façon tout aussi légitime dans la lutte que l'offensive. La référence à Clausewitz était ici nécessaire à Lénine pour encore une fois convaincre les communistes de « gauche », ne reconnaissant pas la retraite comme forme légitime de la lutte.

Par conséquent, Lénine approchait les œuvres de Clausewitz non comme un militaire, mais comme un politique, et s'intéressait dans les œuvres de Clausewitz aux questions qui montrent la relation de la guerre et de la politique.

Ainsi, dans le cas de la critique de la doctrine militaire de Clausewitz, nous, héritiers de Lénine, ne sommes liés par aucune indication de Lénine, limitant notre liberté critique.

Mais de ceci découle que votre estimation de l'article du camarade Mechtcheriakov [...] critiquant la doctrine militaire de Clausewitz, comme « sortie anti-léniniste » et comme « révision » de l'appréciation léniniste, manque sa cible.

Devons-nous critiquer au fond la doctrine militaire de Clausewitz ?

Oui, nous le devons. Nous sommes obligés du point de vue des intérêts de notre cause et de la science militaire de notre temps, de critiquer sévèrement non seulement Clausewitz, mais encore Moltke, Schlieffen, Ludendorff, Keitel et d'autres porteurs de l'idéologie militaire en Allemagne²¹⁹. Les trente dernières années, l'Allemagne a par deux fois imposé au monde la guerre la plus sanglante, et les deux fois elle s'est trouvée battue. Est-ce par hasard ? Évidemment non. Cela ne signifie-t-il pas que non seulement l'Allemagne dans son entier, mais encore son idéologie militaire, n'ont pas résisté à l'épreuve ? Absolument, cela le signifie. Tout le monde sait quel respect témoignaient les militaires du monde entier, et parmi eux nos militaires russes, envers les sommités militaires de l'Allemagne. Faut-il en finir avec ce respect non mérité ? Il faut en finir. Et pour cela il faut la critique, particulièrement de notre côté, du côté des vainqueurs de l'Allemagne.

En ce qui concerne, en particulier, Clausewitz, il a évidemment vieilli en tant que sommité militaire. Clausewitz était, au fond, un représentant de l'époque de la guerre des manufactures. Mais nous sommes maintenant à l'époque de la guerre mécanisée²²⁰. Il est évident que la période de la machine exige

²¹⁹ La traduction du même texte cité par Paul Rossel (« Carl von Clausewitz et la théorie de la guerre », *Les Temps Modernes*, n°77, mars 1952) propose « l'idéologie militaire allemande » à la place de « l'idéologie militaire en Allemagne ». C'est vraisemblablement plus proche de l'esprit de l'intervention de Staline, voire de sa motivation...

²²⁰ On préférera ici encore à la traduction du NBE, décidément un peu pénible, celle de Paul Rossel : « Clausewitz a été, à proprement parler, le représentant de la période

de nouveaux idéologues militaires. Il est drôle à présent de prendre des leçons auprès de Clausewitz.

On ne peut avancer de l'avant et faire avancer la science sans soumettre à l'examen critique les thèses et les énonciations vieilles de sommités connues. Ceci concerne non seulement les sommités de la science militaire, mais aussi les classiques du marxisme.

Engels dit quelque part que de tous les chefs militaires de la période de 1812, le général Barclay de Tolly était le seul qui méritait l'attention²²¹. Engels évidemment se trompait, car Koutouzov, en tant que chef militaire, dépasse sans conteste Barclay de Tolly de deux mesures. Et pourtant il peut se trouver des gens de notre temps qui, avec rage, vont défendre cette opinion erronée d'Engels.²²²

Lorsque Staline mène sa grossière charge contre Clausewitz, il maîtrise parfaitement les questions stratégiques. Il avait fortement impressionné les délégations occidentales lors des conférences interalliées par la pertinence de ses questions et de ses analyses et, *in tempore non suspecto*, c'est-à-dire à la fin des années 60, le maréchal Joukov, chef d'état-major de l'Armée rouge puis ministre de la Défense de l'URSS, exposait en ces termes la valeur de Staline comme stratège :

Jusqu'à la bataille de Stalingrad, J. Staline ne dominait que dans les grandes lignes les problèmes de la stratégie, de l'art opérationnel, de la mise sur pied des opérations modernes au

manufacturière, dans l'histoire de la guerre. Mais aujourd'hui, la guerre est entrée dans la période du machinisme. »

²²¹ L'article d'Engels sur Barclay de Tolly avait été écrit en septembre 1853 pour la *New American Cyclopædia* de Ripley et Dana. Je n'ai pas trouvé de traduction française de cet article réédité dans le tome 14 des *Marx Engels Werke*, Karl Dietz Verlag, Berlin, 1975, pages 88-90. En fait, Engels distingue Barclay de Tolly parmi les chefs militaires russes de 1812 (et ce n'est pas Staline qui éclipse ce point mais la traduction du NBE). Le feld-maréchal prince Barclay de Tolly fut ministre de la guerre et commandant suprême des armées russe de 1810 à septembre 1812 ; sous la pression d'un chauvinisme exacerbé par l'invasion française, Alexandre 1^{er} remplaça ce descendant d'Écossais par le russissime Koutouzov.

²²² Staline, *Œuvres*, tome XVI, page 201-204.

niveau d'un Front²²³, et a fortiori à celui d'une armée. Plus tard, surtout à partir de Stalingrad, J. Staline acquit à fond l'art de monter les opérations d'un Front ou de plusieurs Fronts, et dirigeait de telles opérations avec compétence, résolvant bien de sérieux problèmes de stratégie. Dans la direction de la lutte armée, J. Staline était d'une manière générale aidé par son intelligence naturelle et sa riche intuition. Il savait découvrir l'élément principal d'une situation stratégique et, s'en étant saisi, il savait riposter à l'ennemi, déclencher telle ou telle importante opération offensive. Il n'y a pas à en douter : il était digne du commandement suprême.²²⁴

Staline avait fait une lecture approfondie de *Vom Kriege*²²⁵ et avait assisté avant-guerre (comme Molotov) aux cours de Chapochnikov sur Clausewitz. Il ne pouvait ignorer qu'il était tout à fait abusif d'assimiler la conception de Clausewitz à une théorie spécifiquement et typiquement allemande. Clausewitz avait puisé son expérience dans l'ensemble des conflits de son époque. La révolution française, la défense espagnole, la résistance russe, lui ont autant appris que l'œuvre de Gneisenau, de Scharnhorst ou de Schwarzenberg ; Napoléon l'a instruit beaucoup plus que Frédéric. Et il était encore plus abusif de caractériser comme clausewitzienne la politique militaire de l'Allemagne dans les deux guerres mondiales. Le sens de la charge de Staline contre Clausewitz²²⁶ doit être cherché non pas dans le domaine stratégique mais dans le domaine idéologique, à une époque où les valeurs patriotiques soviétiques étaient mises en avant par le PC(b)US de telles manières qu'elles renouaient parfois avec les vieilles et détestables chansons du chauvinisme grand-russe. Ce n'est sans doute pas innocemment que Staline greffe un peu artificiellement sur son intervention sur

²²³ Un Front soviétique équivalait à un Groupe d'armées occidental.

²²⁴ Maréchal Joukov, *Mémoires*, Fayard, Paris, 1970, tome 1, pages 419-420. C'est aussi la conclusion de Geoffrey Roberts dans cette remarquable somme *Les guerres de Staline* (Éditions Delga, Paris, 2015, cf. par exemple pages 209 à 213).

²²⁵ L'exemplaire figurant dans sa bibliothèque a été annoté de sa main en entier. Oleg Khlevniuk, *Staline*, Belin/Humensis, Paris, 2017.

²²⁶ Qui n'est pas isolée : en 1949 encore, à une réunion sur l'organisation de la défense aérienne, le général Serguéi Chtéménko, alors chef de l'État-Major général, entendit Staline lui exposer que l'aventurisme militaire hitlérien procédait des « dogmes de Clausewitz et de Moltke ». Général d'armée Serguéi Chtéménko : *L'État-Major général soviétique en guerre – Livre deuxième*, Éditions du Progrès, Moscou, 1976, page 568.

Clausewitz la critique du jugement d'Engels sur Barclay de Tolly, et qu'il manifeste aussi démonstrativement sa préférence pour Koutouzov.

30. Clausewitz et la pensée militaire prusso-germanique

Si la politique militaire soviétique a pu concilier une critique déclarée de Clausewitz avec une pratique éminemment clausewitzienne, l'école prusso-germanique, pour sa part, réussit à concilier le culte de Clausewitz avec une pratique de plus en plus éloignée des principes clausewiziens...

Le fief officiel de la pensée clausewitzienne, l'École de Guerre allemande, allait au fil des guerres s'éloigner des préceptes de son plus brillant théoricien. Et alors que les chefs militaires allemands de 1870 (von Moltke, principalement) pouvaient encore se revendiquer de la pensée (déjà déformée) de l'auteur de *Vom Kriege*, la conduite de la première guerre mondiale allait s'en éloigner davantage même si les hommages officiels à Clausewitz ne diminuèrent pas. Quant aux guerres hitlériennes, elles étaient aussi anti-clausewitziennes que possible.

L'école prusso-germanique est héritière des trois hommes qui ont fait l'armée prussienne du 19^e siècle : Frédéric II, Scharnhorst et Gneisenau. Frédéric le Grand avait donné à l'armée prussienne des traditions de victoires durement acquises à force de persévérance, de cohésion et de préparation en temps de paix, contre des ennemis supérieurs en nombre. Mais si l'armée prussienne avait porté à la perfection le modèle de l'armée d'Ancien Régime, elle n'était pas plus qu'une autre prête à soutenir le choc de l'armée nationale que Napoléon hérita de la Révolution française. Ce fut à l'école de Napoléon que se mirent les deux réformateurs de l'armée prussienne, deux réformateurs qui n'étaient d'ailleurs pas prussiens puisque l'un était originaire du Hanovre, et l'autre d'Autriche. Dans l'interminable débat sur les mérites respectifs de Scharnhorst et de Gneisenau, Clausewitz, leur ami et élève, décernait la couronne au premier parce qu'il alliait un esprit profondément contemplatif à une intense passion pour l'action. Mais Scharnhorst ne put jamais assumer le haut commandement d'une campagne : sa mort à l'été 1813 l'en empêcha. À l'inverse, Gneisenau fut chef d'état-major de l'armée prussienne de l'automne 1813 à l'été 1815.

La réforme de Scharnhorst et de Gneisenau, qui trouva son expression dans le *Vom Kriege* et visait fondamentalement à donner à l'armée un caractère national, concernait aussi la stratégie. La nouvelle école se

donna un organe propre, l'État-major général, qui devint le cerveau et le centre nerveux de l'armée prussienne. C'est en 1806 que Scharnhorst, en réorganisant le ministère de la Guerre, avait créé cette division spéciale chargée d'établir des plans d'organisation et de mobilisation, de veiller à l'entraînement et à l'instruction de l'armée en temps de paix, de préparer d'éventuelles opérations militaires à venir au moyen du renseignement et d'études topographiques, de définir tactiques et stratégies et d'y former le corps des officiers par l'institution de manœuvres d'état-major et de *kriegspiel*.

En 1814 la loi militaire prussienne conçue par un élève de Scharnhorst, le ministre de la guerre von Boyen, donna à l'armée prussienne son nouveau caractère. Si la conscription était devenue la règle en Europe, elle se distinguait en Prusse en ce sens qu'elle ne prévoyait aucun moyen pour les riches de s'en exempter moyennant un paiement ou l'achat d'un remplaçant. Cependant, le projet des réformateurs de créer un véritable service national fut entravé par le caractère réactionnaire et absolutiste de l'État prussien ; la noblesse foncière continuait à monopoliser les grades d'officiers (il n'y avait que vingt-deux officiers roturiers dans l'armée), et le commandement suprême de l'armée revenait au roi en personne. Scharnhorst et Gneisenau étaient des réformateurs autant civils que militaires : tous deux concevaient la guerre en fonction de la paix qui devait en résulter et aspiraient à une Prusse plus libérale.

La pensée de Clausewitz rencontra dans l'armée prussienne, bastion de l'aristocratie, de fortes résistances, mais en 1843 parurent les *Lettres d'un mort à un vivant*, une défense de Clausewitz qui eut du succès et des imitateurs²²⁷. Malgré le parti des « vieilles perruques », les idées nouvelles firent leur chemin dans l'armée.

Après plusieurs décennies de paix, les victoires éclatantes remportées par l'armée prussienne dans la guerre contre le Danemark (1864), l'Autriche (1866), et la France (1870) étaient entièrement dues à son travail d'analyse, d'organisation et de préparation de l'État-major général. Un des points les plus remarquables de ce travail de préparation étant le plan de mobilisation, de transport et de concentration de l'armée au moyen des

²²⁷ Ainsi en 1846, avec les *Lettres d'un vivant à son ami Clausewitz dans l'Olympe*. Cf. Colonel Eugène Carrias, *La Pensée militaire allemande*, Presses Universitaires de France, Paris, 1948, page 225.

chemins de fer. Ayant perçu la potentialité stratégique d'un bon réseau de chemin de fer, l'État-major général (dirigé par Helmuth von Moltke depuis 1857, secondé par un logisticien hors pair, Albrecht von Roon) ne se contenta pas d'en encourager le développement, il alla jusqu'à influencer sur son tracé. Dans la guerre contre l'Autriche, disposant de cinq voies de chemin de fer vers la frontière, là où l'Autriche n'en avait qu'une, Moltke put concentrer son armée en territoire ennemi et préparer ainsi l'écrasante victoire de Sadowa. La taille des armées exigeant tout à la fois de « marcher séparément et combattre réunis », Moltke précisait :

Il est préférable même de pouvoir, le jour de l'affrontement, déplacer ses forces vers le champ de bataille à partir de positions séparées. En d'autres termes, si l'on peut organiser les opérations de sorte qu'une marche ultime et brève depuis différents points conduise sur le front et les flancs de l'ennemi, alors la stratégie a accompli ce qu'elle peut faire de mieux, et de grands résultats doivent s'ensuivre. Aucune prévision ne peut garantir un pareil résultat des opérations avec des armées séparées. Il dépend non seulement de facteurs calculables comme l'espace et le temps, mais souvent aussi de l'issue de petites batailles préalables, des conditions climatiques, des fausses nouvelles ; en un mot, de tout ce qu'on appelle hasard et chance dans la vie humaine.²²⁸

On mesure à cette citation de Moltke au lendemain de Sadowa l'importance de l'enseignement de Clausewitz. Tout y est : recherche de la bataille décisive, prise en compte du « frottement » qui limite le domaine du simple calcul et ouvre celui du « coup d'œil », de l'audace et de la résolution.

Moltke avait suivi en 1823 les cours de l'École de guerre de Berlin alors dirigée par Clausewitz, mais qui, à cette époque, n'y assurait alors personnellement plus aucun cours. *Vom Kriege* eut cependant une immense influence sur Moltke : Moltke alla jusqu'à déclarer que les trois seuls livres dignes de son intérêt étaient *L'Illiade*, la Bible et *Vom Kriege* ! Et ce n'est qu'après les victoires de Moltke que Clausewitz devint la référence centrale de l'école prusso-germanique. La première édition des *Œuvres complètes* de

²²⁸ Dans Hajo Holborn, « Moltke's Strategical Concepts », *Military Affairs*, Vol. 6, No. 3, 1942, pages 153-168.

Clausewitz, imprimée à 2 000 exemplaires, n'avait été épuisée qu'au bout de vingt ans et les théoriciens qui lui avaient succédé se fondaient d'ailleurs sur Jomini que sur lui²²⁹. Ce n'est qu'avec Helmuth von Moltke que Clausewitz sera reconnu comme théoricien majeur, et des stratégestes aussi éminents que von der Goltz et von Caemmerer allaient s'en revendiquer. Les éditions, les hommages et les commentaires se multiplièrent à partir de ce moment. Et les déformations aussi.

Moltke acceptait comme naturelle la subordination du militaire au politique, autrement dit l'autorité de Bismarck. Mais sa conception de cette subordination était déjà en deçà de celle exposée par Clausewitz. Selon Moltke,

La politique se sert de la guerre pour atteindre ses fins, elle influe de manière décisive sur le début et la fin de celle-ci, de telle manière qu'elle se réserve, durant les hostilités, d'accroître ses revendications ou, tout au contraire, de se contenter d'un succès moindre. Étant donné cette indétermination, la stratégie ne peut qu'orienter toujours ses efforts vers l'objectif le plus élevé qu'elle peut atteindre avec les moyens dont elle dispose. Ainsi les moyens servent-ils au mieux la politique, du moins la fin de celle-ci. Mais dans l'action entièrement indépendante d'elle.²³⁰

²²⁹ Durant les années 30, les thèses de Karl Wilhelm von Willisen (*La théorie de la grande guerre*) dominaient à l'école de guerre de Berlin. Mais on peut citer aussi le colonel Wilhelm Rüstow (*L'art de la guerre au XIX^e siècle*) ou le général Wilhelm von Scherff (*De la conduite de la guerre*). Cf. Général von Caemmerer, *L'Évolution de la stratégie au XIX^e siècle*, Librairie Fischbacher, Paris, 1907, pages 243 et suivantes. Rüstow précisément, ce colonel prussien qui avait participé à la Révolution de 1848 et dû pour cela s'exiler en Suisse, dira que Clausewitz était plus connu que lui... Cf. Hew Strachan, *Clausewitz's On War – A Biography*, Grove Press, collection *Books that Change the World*, New York, 2007, pages 9-10.

²³⁰ Cité par Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz – Livre deux*, page 21. On peut remarquer que les dirigeants politiques américains pendant la seconde guerre mondiale ont adopté cette position : ils ont défini le but de la guerre (vaincre l'Axis) mais ont cru ménager la pure (et imaginaire) rationalité des choix militaires en épargnant toute intervention politique à leurs chefs de guerre. Et leurs chefs de guerre de partager cette vision : Eisenhower exposait que « Les facteurs militaires, au moment où l'ennemi se trouvait à la veille de la défaite finale, étaient plus importants à mes yeux que les considérations politiques renfermées par la prise de la capitale par les Alliés. Le rôle de nos troupes devait être d'écraser les armées allemandes plutôt que de gaspiller nos forces à occuper des villes vides et en ruines. » Cf. Général Dwight Eisenhower : *Les opérations en Europe du corps expéditionnaire allié – 6 juin 1944 au 8 mai 1945 – Rapports aux Chefs d'états-majors alliés*, Éditions Berger Levrault, Paris, 1947, page 202. Eisenhower considérait pourtant Clausewitz

Cette subordination du militaire au politique avait par ailleurs un caractère réactionnaire : le corps des officiers prussiens ne l'eût pas acceptée d'un parlement démocratique, il ne l'admettait que du Kaiser. Et cette subordination allait progressivement revêtir un caractère purement formel : le militarisme de la monarchie prussienne allait pervertir l'axiome le plus connu de Clausewitz en déduisant de l'interdépendance entre guerre et politique une soumission de l'État à l'armée²³¹. Le ministère de la Guerre (dont l'activité était contrôlée par les parlementaires du Reichstag) voyait ses pouvoirs diminuer aux profits de ceux du Cabinet militaire et du Grand État-major qui n'avaient de compte à rendre qu'au Kaiser. Celui-ci, qui était finalement plus un chef de guerre qu'un chef d'État, voyait le chef du Cabinet militaire trois fois par semaine et son ministre de la guerre une fois seulement. En outre, le représentant du Cabinet militaire était présent lorsque l'empereur recevait le ministre tandis que celui-ci n'avait pas le droit d'assister à l'audience du premier.

On sait l'importance accordée par Clausewitz au « plan de guerre ». Or, le « Plan Schlieffen » appliqué par les Allemands en 1914 ne fut jamais discuté en commun par les différentes autorités, civiles et militaires. Ce plan, qui prévoyait l'enveloppement des armées françaises par une forte aile droite marchante passant par la Belgique, était peut-être un excellent plan militaire, mais il supposait des implications politiques (principalement l'entrée en guerre de l'Angleterre, qui pouvait se déduire de la vio-

comme le plus grand des penseurs militaires, au rebours d'une culture militaire américaine héritière de la pensée de Jomini. Quant à MacArthur, qui pensait à l'instar de Ludendorff qu'à la guerre tout devait être soumis aux exigences des chefs militaires, il se serait moqué des « politiciens de Clausewitz ». Son incapacité à admettre un résultat limité en Corée, qui était une nécessité politique, aboutit à sa suspension par l'administration Truman. Cf. Bruno Colson : *La culture stratégique américaine – L'influence de Jomini*, Éditions Economica, bibliothèque stratégique, Paris, 1993, page 234. Cette disposition venait de loin : Lincoln avait dit à son commandant en chef, le général Grant : « Les détails de vos plans, je ne veux les connaître, ni chercher à les connaître. Je ne souhaite vous imposer aucune contrainte, ni aucun impératif ». Quant au secrétaire à la guerre Baker, il se serait vanté en 1917 de n'avoir donné que deux ordres au général Pershing qui commandait le corps expéditionnaire US en Europe : « l'un de partir, l'autre de revenir »...

²³¹ La seconde édition allemande de *Vom Kriege* contient une falsification typique de l'idéologie militariste prussienne. Clausewitz écrit au chapitre 6B du livre VIII que lorsque le chef de guerre et le chef de l'État ne sont pas une même personne, il convient que le chef de guerre soit membre du Cabinet (du conseil des ministres) pour que le Cabinet puisse prendre part aux grandes décisions du chef de guerre. Par un simple jeu de pronom, on a fait dire à Clausewitz qu'il fallait que le chef de guerre soit membre du Cabinet afin que le chef de guerre puisse prendre part aux grandes décisions du Cabinet...

lation de la neutralité belge), ayant elles-mêmes des implications stratégiques (blocus, guerre navale, etc.). Le plan Schlieffen aurait pu être un plan clausewitzien s'il avait fait l'objet de cette discussion générale et si, par exemple, le programme de construction navale allemand avait été conçu en fonction de l'entrée en guerre probable de l'Angleterre, si l'économie allemande s'était organisée pour palier les effets d'un blocus, etc.²³²

Ce caractère réactionnaire et militariste allait contribuer de manière décisive à la défaite de l'Allemagne dans la première guerre mondiale, mais au lieu de voir dans cette défaite l'effet de la trahison des principes de Clausewitz, l'école prusso-germanique prétendit y voir l'échec de la pensée même de Clausewitz. Il en résulta une fuite en avant, théorique d'abord, qui trouva son expression la plus achevée dans le livre de Ludendorff *La guerre totale* ; pratique ensuite, qui trouva son expression parfaite dans les guerres hitlériennes²³³.

Pour Ludendorff en effet,

Toutes les théories de von Clausewitz sont à remplacer. La guerre et la politique servent à la conservation du peuple, mais la guerre reste la suprême expression de la volonté de vie raciale. C'est pourquoi la politique doit servir la guerre.²³⁴

L'évolution démographique ne pouvait selon Ludendorff que jeter les peuples les uns contre les autres, et puisque l'évolution technologique ne peut que donner à la guerre un caractère total, ces nouvelles conditions engendrent une guerre qui n'était pas fonction de la politique mais qui l'absorbe.

²³² Cette contradiction entre la manière dont l'école prusso-germanique se revendiquait de Clausewitz, et la manière dont elle en trahissait les principes, est illustrée par le fait que la même année (1905), von Schlieffen met la dernière main à son plan (élaboré une première fois en 1898) et préface la cinquième édition allemande de *Vom Kriege...* Cf. Jean-Yves Guiomar, *L'invention de la guerre totale, XVIII^e-XX^e siècle*, Éditions Le Félin Kiron, Paris, 2004, page 274.

²³³ Erich von Ludendorff avait été le Premier Quartier-Maître Général de l'Armée allemande. Son livre, écrit après la défaite de 1918, est aussi et surtout un plaidoyer *pro domo* de la caste militaire, traversé par l'idée que l'Allemagne n'a pas été battue sur le champ de bataille mais par la défection de l'arrière.

²³⁴ Ludendorff, *La guerre totale*, Perrin, Paris, 2010, page 65.

Ludendorff revendiqua donc que toutes les affaires politiques (au sens le plus large : économiques, etc.) soient également placées sous l'autorité complète du chef militaire suprême. Il ajoute :

J'entends déjà les hommes politiques s'irriter d'une telle opinion, de même que l'idée générale que la politique doit servir la conduite de la guerre les irritera, comme si Clausewitz n'avait pas montré que la guerre n'est que la poursuite de la politique par d'autres moyens. Que les politiciens s'irritent et qu'ils considèrent mes opinions comme celles d'un « militariste » invétéré, cela ne change rien aux exigences de la réalité.²³⁵

La référence à l'axiome de Clausewitz ne doit pas tromper, car Ludendorff le comprend (ou plutôt : ne le comprend pas) à sa manière. Affirmant que par « politique », Clausewitz n'envisageait que la politique extérieure, celle qui règle les rapports entre les États, Ludendorff prétend dépasser Clausewitz en affirmant que « la politique » et donc la guerre doivent changer de nature et se préoccuper du peuple. La guerre sera totale en liant de façon indissoluble le peuple à la guerre, une guerre où hommes, femmes, enfants et ressources de toutes natures doivent être fonction de la guerre et où, par conséquent, hommes, femmes, enfants et ressources de toutes natures de l'adversaire deviennent objet de destruction.

Or, comme le remarque très justement Pierre Naville²³⁶ :

Ludendorff a du peuple la conception que peut s'en faire un hobereau médiéval doublé d'un industriel moderne. C'est le *Volk* des réactionnaires pangermanistes, dominé par une hiérarchie de castes, une communauté fondée sur « l'âme » et le « sang », une sorte de race historique. Ce peuple, comme « politique intérieure », était surtout destiné à servir d'instrument à une politique extérieure. Et de ce point de vue, Ludendorff exagère l'assimilation clausewitzienne, signalée plus haut, entre politique et politique extérieure. En fait, Clausewitz part d'une appréciation très juste de la politique intérieure, c'est-à-dire de la vie populaire nationale, beaucoup plus libérale

²³⁵ Ibid.

²³⁶ Dans sa présentation de *De la guerre* aux Éditions de Minuit, page 33.

que celle de Ludendorff. C'est Clausewitz qui a montré le rôle capital de cette politique intérieure dans la guerre d'Espagne (1808-1810) et dans la guerre de Russie (1812). Mais il ne concevait pas que cette politique, lorsqu'on en vient à la guerre, puisse se traduire autrement que par une action du gouvernement sur le champ international, c'est-à-dire comme politique extérieure de l'État.

C'est dans ce prétendu dépassement de Clausewitz que l'on trouve les fondements théoriques du militarisme nazi. Dès 1933, les hitlériens créèrent une véritable *Wehrwirtschaft*, une économie de guerre faisant de tous les aspects de la vie nationale une fonction définie, en dernière analyse, par les besoins de l'armée. Le mémorandum de 1936 sur le Plan Quadrienal, écrit par Hitler et lu par Göring au conseil des ministres, se concluait ainsi : « Voici les tâches que vous aurez à remplir : 1. En quatre ans, l'armée allemande doit être prête à entrer en ligne ; 2. L'industrie allemande doit être mobilisable dans 4 ans ». Cette mobilisation de la politique intérieure au service d'une guerre, guerre déterminée par une politique extérieure impérialiste, a débouché sur le désastre que l'on sait – désastre sur lequel Clausewitz apporte un éclairage éclatant.

En effet, c'est déjà dans Clausewitz que l'on peut trouver la critique la plus profonde des prémisses de la *Blitzkrieg* – dont l'échec allait mettre en valeur la thèse de la supériorité intrinsèque de la défensive. Mais ce n'est pas tout. Lorsque les panzers de Hitler entrent à Dunkerque, le Reich s'aperçoit qu'il n'a pas les moyens de terminer la guerre avec les Anglo-Français : il ne s'est jamais donné les moyens aériens et navals d'une invasion – ou ne serait-ce que d'un blocus – de l'Angleterre. L'état-major allemand n'a même pas prévu un plan en ce sens. La brillante victoire opérationnelle de mai-juin 40 a débouché sur une impasse stratégique, parce que Hitler s'était montré aussi anti-clausewitzien qu'il est possible de l'être²³⁷ : il n'avait aucun véritable plan de guerre.

²³⁷ Cette vérité est parfois masquée par la belle orthodoxie clausewitzienne du fameux « Plan Jaune » de von Manstein pour mai-juin 40, qui exploitait la percée de Sedan non pas pour marcher sur Paris, mais pour opérer un « coup de faux » vers Abbeville, et ainsi encercler puis détruire l'essentiel des armées alliées massées en Belgique. Hitler n'a d'ailleurs pas recueilli tous les fruits de ce plan, puisqu'il laissa l'armée britannique rembarquer à Dunkerque.

Et durant toute sa guerre, Hitler tournera le dos à l'enseignement de Clausewitz tout en s'en revendiquant²³⁸. Le problème se posait à la base puisque Hitler était de ceux qui renversaient la formule : à la base de *Mein Kampf*, il y a l'idée qu'entre les peuples (les races, les peuples compris non pas comme nation, mais comme ensemble des individus ayant le même « sang »), la guerre est première, et la politique sa continuation.

Hitler se croyait pourtant clausewitzien, et lorsque Guderian exprima ses doutes sur l'opportunité de l'offensive des Ardennes, il éclata :

Vous n'avez pas à me critiquer. Voilà cinq ans que je commande l'armée allemande en campagne et, durant cette période, j'ai acquis plus d'expérience qu'aucun de ces messieurs de l'état-major général ne peut espérer en acquérir jamais. J'ai étudié Clausewitz et Moltke et tous les écrits de Schlieffen. Je suis mieux au courant que vous !²³⁹

Pourtant, sa conception de la guerre comme autant de ruées-surprises, (comme autant de coups de dés) vers un but présenté comme la « position clé du territoire ennemi » est fondamentalement anti-clausewitzienne. Que l'on pense à son célèbre discours de Munich, le 11 novembre 1942 :

²³⁸ Hitler a lu Clausewitz assez tôt : *Vom Kriege* figure en 1921 parmi les rares livres de sa bibliothèque. Cf. Marlis Steinert, *Hitler*, Fayard, Paris, 1991, page 133. L'étude de Clausewitz par Hitler se borne aux *Professions de foi* et à *Vom Kriege*. Le recueil des essais de Clausewitz sur *La guerre et l'état* figurait bien dans sa bibliothèque mais n'avait pas été lu. Cf. Timothy W. Ryback : *Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, Le Cherche-Midi, Paris, 2009, page 261.

²³⁹ Cf. William L. Shirer, *Le Troisième Reich, des origines à la chute*, Tome 2, Éditions Stock, 1960, page 465. Hitler avait lu Clausewitz à Munich en 1913-1914, mais il invoquera plus souvent l'auteur des *Professions de foi* que celui de *Vom Kriege*, plus souvent le patriote que le théoricien. Ainsi en décrivant la république de Weimar qu'il s'employait à renverser : « Et à l'heure actuelle. Même époque [que celle décrite par Clausewitz dans ses *Professions de foi*] – même détresse – même esprit ou mieux : même esprit – même détresse – même époque. L'indifférence envers la patrie. ». Et dans son testament politique, le 29 avril 1945, la veille de son suicide : « je souhaite [...] que vous le poursuiviez [le combat] n'importe où en restant fidèle à la *Profession de foi* du grand Clausewitz ». Cf. Werner Maser : *Hitler inédit – Écrits intimes et documents*, Albin Michel, Paris, 1975, page 157. Les hommages de l'Allemagne hitlérienne à Clausewitz furent incessants, mais, purement formels. Ils allaient devenir involontairement ironiques : ainsi, lorsque début avril 1945 l'état-major nazi constitua une *Panzer Division Clausewitz* en agrégeant des reliefs d'unités étrillées ailleurs, et baptisa « Opération Clausewitz » (*Clausewitz Fall*) des préparatifs de la défense de Berlin. Fin avril, la nouvelle *Division Clausewitz* était anéantie sur l'Elbe et le 2 mai, le drapeau rouge flottait sur le Reichstag...

Quand Herr Staline s'attendait à ce que je l'attaque au centre du front, je l'attaquais au sud, parce que je voulais atteindre la Volga. Je voulais atteindre une position déterminée, une ville déterminée, nullement parce qu'elle porte le nom de Herr Staline, mais parce qu'elle est une position clé. Là, nous coupons trente millions de tonnes de transport, parmi lesquels neuf millions de seul carburant. Là, passait tout le froment d'Ukraine et du Kouban en direction du nord ; par là est expédié le manganèse. Je voulais cette gigantesque place de transbordement. Et vous voyez, soyons modestes... Nous l'avons ! Il n'y a plus que quelques petits points en possession de l'ennemi...²⁴⁰

Une semaine plus tard, c'était la contre-offensive soviétique et l'encerclement des trois cent mille soldats allemands dans la poche de Stalingrad. À la différence de l'offensive allemande qui visait une « position clé », la contre-offensive soviétique avait visé la véritable « clé » du territoire ennemi : son armée.

31. Clausewitz et Mao

Comme le révèle son carnet de lectures, Mao a commencé *Vom Kriege* le 18 mars 1938. Il lit quelques dizaines de pages par jours, signe d'une lecture attentive²⁴¹. Peu de temps après cette lecture, Mao organise et dirige à Yen-an un séminaire sur *Vom Kriege*. Parmi les participants, qui se réunissent une fois par semaine dans le logement de Mao, plusieurs des principaux responsables politico-militaires de l'Armée rouge, comme Xiao Jinguang ou Luo Ruiqing. Au début de la guerre anti-japonaise, Zhou Enlai

²⁴⁰ Cité par le colonel Henri Bernard dans *Guerre totale et guerre révolutionnaire*, Tome 2, Brepols, Bruxelles-Paris, 1966, page 412.

²⁴¹ Les recherches minutieuses de Zhang Yuan-Lin ont permis d'établir quelle édition chinoise de *Vom Kriege* (parmi les quatre possibles) Mao a lu en 1938. Il s'agit de celle de Liu Shaoqi publié en deux volumes, en 1934, à Shanghai par les éditions Xinken. Or cette traduction n'a pas été faite à partir du texte allemand, mais à partir de l'édition japonaise de *Vom Kriege*. On comprend que le filtre des traductions successives a pu brouiller les références, car pour couronner le tout, si les deux premiers volumes de l'édition japonaise ont été traduits à partir de l'original allemand, les six derniers l'ont été à partir... de la traduction française. Zhang Yuan-Lin : *Mao Zedong und Carl von Clausewitz: Theorien des Krieges, Beziehung, Darstellung und Vergleich. Inauguraldissertation zur Erlangung des akademischen Grades eines Doktors der Philosophie der Universität Mannheim*, Mannheim, 1995.

avait appelé Fu Daqing pour servir d'interprète aux conseillers militaires soviétiques. Voyant que Mao déplorait de ne pas disposer d'une bonne traduction de *Vom Kriege*, Fu l'a traduit du russe en chinois. Son travail a été reconnu comme « la meilleure traduction du texte en Chine » par Zhu De, qui avait étudié en Allemagne et qui était chef d'état-major général de l'Armée rouge. Plusieurs chapitres seront pré-publiés dans la revue *Masses populaires*, et entre juillet 1939 et août 1941, la presse politico-militaire communiste publiera des articles et des brochures sur Clausewitz et sur *Vom Kriege*.

Avant sa lecture de 1938, Mao avait été confronté à Clausewitz de plusieurs manières. D'abord par le bien qu'en disait Lénine. Ensuite, par les études militaires chinoises modernes qui étaient directement influencées par Clausewitz. Chiang Kai-shek se revendiquait de Clausewitz²⁴², ainsi que Jiang Baili qui avait dirigé l'Académie militaire du Huangpu²⁴³. Les conseillers militaires allemands qui encadraient l'armée du Kuomintang étaient familiers de Clausewitz, voire d'éminents clausewitziens, à commencer par leur chef, le colonel-général Hans von Seeckt. Il en découlait une profonde empreinte des thèses de Clausewitz dans les formations et règlements militaires du Kuomintang... qui étaient soigneusement étudiés par les cadres de l'Armée rouge. Les communistes ayant étudié en Europe et en URSS avaient eux aussi pu prendre connaissance de Clausewitz, sans oublier Otto Braun, conseiller militaire du Komintern auprès du PCC, qui était un grand clausewitzien.

L'influence des thèses de Clausewitz se manifeste dans l'essai de 1936 intitulé *Problèmes stratégique de la guerre révolutionnaire en Chine*. Dans une conférence donnée le 13 mars 1961 à Guangzhou [Canton], Mao affirma que, pour cet essai, qui fut son premier grand écrit militaire, il avait

²⁴² Jiang Jieshi [Chiang Kai-shek] a reconnu dans un article sur Clausewitz que *Vom Kriege* a été une de ses influences principales et il a invité tous les cadres du Kuomintang à l'étudier. Clausewitz aurait influencé la ligne militaire du Kuomintang dans la guerre contre le Japon (retraite dans la profondeur du territoire, etc.).

²⁴³ L'Académie militaire de Huangpu fut fondée par Sun Yat-sen en 1924 près de Guangzhou [Canton]. Des milliers d'élèves y suivirent un enseignement donné notamment par des conseillers soviétiques, et formèrent les cadres de l'Armée Nationale Révolutionnaire qui mena l'expédition du Nord. De très nombreux cadres militaires communistes, à commencer par Lin Biao, s'y formèrent. Après la rupture entre le KMT et le PCC, l'école fut déménagée à Nanjing [Nankin].

étudié la science militaire bourgeoise. Dans le chapitre sur *La Défensive stratégique* on trouve ce passage :

Un spécialiste militaire étranger a dit : « Lorsqu'on passe à la défensive stratégique, on commence, en règle générale, par éviter la décision dans des conditions défavorables et on ne la recherche que lorsque la situation est devenu favorable ». C'est parfaitement juste et nous n'avons rien à y ajouter.²⁴⁴

Or il s'agit d'une thèse typiquement clausewitzienne, allant à l'encontre du culte de l'offensive qui régnait partout, que l'on trouve exposée dans le chapitre *Retraite dans l'intérieur du pays*²⁴⁵. Le fameux « spécialiste militaire étranger » est donc, sinon Clausewitz, du moins un de ses disciples.

Peu de temps après avoir étudié *Vom Kriege* et organisé le séminaire sur Clausewitz, Mao écrit, toujours à Yen-an, du 26 mai au 3 juin 1938, un cycle de conférences qui deviendra en mai 1938 un texte classique de la politique militaire marxiste-léniniste : *De la guerre prolongée*.

Le chapitre « La guerre et la politique » s'ouvre, au point 63, sur une citation présentée sans référence : « La guerre est la continuation de la politique »²⁴⁶ Cette référence ne suffisait pas à établir la lecture de Clausewitz par Mao, parce qu'elle avait déjà été mise en avant par Lénine. Dans le même chapitre, Mao écrit :

il n'est pas possible de séparer une seule minute la guerre de la politique. Chez les militaires qui font la Guerre de Résistance, toute tendance à sous-estimer la politique en isolant la guerre de la politique et en considérant la guerre dans l'absolu, est erronée et doit être corrigée.²⁴⁷

La critique de la conception de « la guerre dans l'absolu » est une formule de Clausewitz.

²⁴⁴ « Problèmes stratégique de la guerre révolutionnaire en Chine », in *Écrits militaires de Mao Tsé-toung*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1964, page 124,

²⁴⁵ *De la guerre*, Livre IV, chapitre 25, pages 655-669.

²⁴⁶ « De la guerre prolongée », in *Écrits militaires de Mao Tsé-toung*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1964, page 259. La citation est d'ailleurs reprise, plus complète, au point 64 : « La guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens » (page 260).

²⁴⁷ Ibid., page 260.

Dans le chapitre « Les buts de la guerre »²⁴⁸ Mao écrit :

La guerre n'a d'autre but que « de conserver ses forces et d'anéantir celles de l'ennemi » (anéantir les forces de l'ennemi, c'est les désarmer, « les priver de toute capacité de résistance », et non pas les anéantir toutes physiquement) [...] Il est à noter que, parmi les buts de la guerre, l'anéantissement des forces de l'ennemi est le but principal, et la conservation de ses propres forces le but secondaire, car on ne peut assurer efficacement la conservation de ses forces qu'en anéantissant massivement les forces de l'ennemi.

Ce passage contient deux citations sans références et la différence de formulation en a longtemps empêché l'identification. C'est par la comparaison entre le texte de Mao avec la formulation de la traduction de *Vom Kriege* par Liu Shaoqi, que Zhang Yuan-Lin a pu établir que Mao citait directement Clausewitz :

Il faut détruire la force armée de l'adversaire, c'est-à-dire, et c'est là désormais ce qu'on devra toujours entendre quand nous nous servirons de cette expression, qu'il faut le réduire à une situation telle qu'il ne puisse plus continuer la lutte. [...] La conservation de la force armée dont on dispose constitue naturellement le corollaire de la destruction de la force armée de l'adversaire.²⁴⁹

Ainsi, sur la question des objectifs *dans* la guerre (*Ziel*), Clausewitz et Mao sont très proches : détruire les forces de l'ennemi et conserver les siennes, objectifs intrinsèquement liés, dont le premier est principal et le deuxième secondaire. Sur le fond cependant, Mao insiste davantage sur la conservation de ses forces.

Une autre influence directe de *Vom Kriege* dans *De la guerre prolongée* est la mise en avant du concept de « probabilité ». Mao :

Nous reconnaissons qu'il est beaucoup plus difficile de s'orienter dans la guerre que dans n'importe quel autre phénomène

²⁴⁸ Ibid., page 263.

²⁴⁹ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I chapitre 2, pages 55-56 et 68.

social, qu'elle comporte moins de certitude, c'est-à-dire qu'elle est encore plus une question de « probabilité ». ²⁵⁰

Mao met le terme de « probabilité » entre guillemets et le terme qu'il utilise est celui de la traduction de Liu Shaoqi. Le terme comme le concept apparaissent dans le discours de Mao pour la première fois à ce moment – juste après sa lecture de *Vom Kriege*. Son application au domaine de la théorie militaire était nouvelle et frappante pour la Chine, ce qui explique l'emploi des guillemets. Clausewitz écrivait :

on ne saurait baser sur la rigueur prétendument absolue de calculs mathématiques la conduite d'une guerre, et que, une fois commencée, celle-ci se poursuit à travers un réseau d'éventualités, de probabilités, de bonne et de mauvaise chance qui étend partout ses mailles. ²⁵¹

Une autre référence directe de Mao à Clausewitz, masquée jusqu'à présent par les libertés prises par Liu Shaoqi dans sa traduction, se trouve au chapitre « L'initiative, la souplesse et le plan d'action ». Là où Clausewitz écrit « dans un domaine aussi dangereux que la guerre, les erreurs nées de bons sentiments sont les pires » ²⁵², Liu Shaoqi traduit et adapte : « dans les choses dangereuses de la guerre, les erreurs qui, comme celle du duc Siang de Song, découlent de la gentillesse, sont tout simplement les pires ». L'exemple du duc Siang est bien entendu un apport de Liu Shaoqi. Et Mao écrit : « Nous ne sommes pas comme le duc Siang de Song, nous n'avons nul besoin de son éthique stupide » ²⁵³...

Mao, stratège, se fonde sur l'héritage marxiste-léniniste/clausewitzien et sur la critique de l'application mécaniste de l'héritage léniniste, à l'origine de l'échec des insurrections de Guangzhou [Canton], de Nanchang et de Wuhan en décembre 1927. Il puise également dans l'héritage révolutionnaire des insurrections paysannes, notamment de la grande Révolte de

²⁵⁰ *Op. cit.* (« De la guerre prolongée »), page 273.

²⁵¹ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre 1, page 48.

²⁵² *Ibid.*, Livre I, chapitre 1, page 34.

²⁵³ *Op. cit.* (« De la guerre prolongée »), page 276. Ici encore, je dois signaler que les traductions françaises ajoutent un double écran entre la formulation de *Vom Kriege* et celle de *De la guerre prolongée*

Taiping, parfois par le biais de classiques de la culture chinoise comme *Au bord de l'eau*, son œuvre littéraire préférée²⁵⁴.

Cet héritage plongeait dans les temps les plus anciens, mais il gardait toute son actualité au moment des années de formation de Mao : de 1901 à 1910, près d'un millier de soulèvements impliquant des dizaines de millions de paysans ont enflammé la Chine. Enfin, Mao pourra se baser sur la très riche culture stratégique chinoise : entre la dynastie Qin (221-206 avant J.-C.) et la dynastie Qing (1644-1911), plus de 2 000 ouvrages militaires importants ont été publiés en Chine. Mao cite souvent ces historiens militaires et ces stratégestes classiques, à commencer par le plus célèbre d'entre eux : Sun Tzu.

La philosophie classique chinoise se veut macroscopique et universelle, de telle sorte que chaque science, chaque art n'est que son application à un domaine concret. Comme les traités de philosophie chinois veulent interpréter concrètement le réel, ils ont, comme le *Livre des Mutations*, une portée directement militaire. C'est ainsi que dès la dynastie des Tang (618-907 avant J.-C.), le *Daodejing* [*Tao To Kings*] de Lao Zi [Lao Tseu] était utilisé par les stratèges, et que les classiques de l'art de la guerre chinois ont la particularité d'être déduits de la philosophie : ils transposent la philosophie au domaine militaire²⁵⁵. Ainsi, le terme *Xu* qui a la signification générale de faible, mauvais, faux, vide, a la signification militaire particulière de « position mal défendue ».

L'idéal stratégique coïncide donc avec l'idéal philosophique. Comme l'explique Jean Lévi :

dans le système de représentations chinoises, le sans-forme est à l'origine de l'ayant-forme, il peut le dominer et le contrôler. La forme suprême d'une formation consistera, pour ne pas prêter le flanc à un ennemi, à ne lui présenter aucune forme, à

²⁵⁴ Il s'agit d'antiques récits épiques à la manière de l'Iliade se basant sur des faits réels qui se sont déroulés sous la dynastie des Song du Nord (12^e siècle). *Au Bord de l'Eau* conte l'histoire de 108 individus (brigands, notables, bagarreurs, intellectuels, etc.) qui ne tolèrent ni l'injustice, ni l'arbitraire. Ils se soulèvent contre l'empereur et devinrent si puissant que ce dernier dut satisfaire leurs exigences. On garde la trace historique de ces hors-la-loi qui défierent l'autorité impériale et qui finirent exécutés. Ces récits furent consignés par écrit, au 14^e siècle.

²⁵⁵ C'est une différence fondamentale avec l'art de la guerre occidental qui n'est pas déduit de la philosophie mais de l'histoire militaire, Clausewitz faisant dans une large mesure exception.

la manière de l'eau, qui répond aux formes sans jamais épuiser ses capacités de transformation. Le vocabulaire joue sur un double plan à la fois figuré et littéral, il désigne des configurations réelles que peuvent emprunter les bataillons. *Pien* (transformation, retournement) s'applique dans la littérature à l'habileté manœuvrière d'une troupe qui offre à l'ennemi un corps en perpétuel mouvement, à l'instar de l'eau qui fournit la transposition de la terrible efficacité du Tao, dans le domaine des formes.²⁵⁶

C'est ainsi que lorsque Sun Tzu écrit : « Une formation militaire atteint au faîte ultime quand elle cesse d'avoir forme. Sitôt qu'une armée ne présente pas de forme visible, elle échappe à la surveillance des meilleurs espions et déjoue les calculs des généraux les plus sagaces. »²⁵⁷, il transpose au domaine militaire les formules du *Daodejing* :

Le regardant, on ne le voit pas : on le nomme l'Invisible. L'écoutant, on ne l'entend pas : On le nomme l'Inaudible. Le touchant, on ne le sent pas : On le nomme l'Impalpable. [...] Il est la forme informe, le Signe du nul – chose, fuyant, insaisissable, devant, on ne voit pas sa tête, derrière on ne voit pas son dos. Saisis le Tao antique, et tu dompteras le présent.

Un trait essentiel de cette pensée classique chinoise est son caractère dialectique. Elle se fonde sur des couples conceptuels interagissants, comme « donner » et « recevoir », « force » et « faiblesse » ou « apparence » et « réalité ».

Le passage permanent de la généralité philosophique à l'application concrète, souvent militaire, qui est un trait de la culture chinoise, se retrouve jusque dans les écrits philosophiques de Mao, comme *De la pratique* ou *De la contradiction*. Mao y recourt régulièrement aux exemples et paraboles militaires. Ce caractère de la culture chinoise, cette pensée philosophique dialectique comme point de départ de toute réflexion spécifique, se retrouve épurée, grâce au marxisme, chez Mao, de toutes ses dimensions mystiques.

²⁵⁶ Jean Lévi est traducteur et commentateur de Sun Tzu. Cf. Sun Tzu : *L'art de la guerre*, Hachette Littératures, Paris, 2000, page 38.

²⁵⁷ Sun Tzu : *L'art de la guerre*, page 68.

La proximité des thèses de Mao et de Clausewitz ne découlent donc pas uniquement de la lecture du second par le premier. Mao et Clausewitz ont développé des thèses proches parce qu'ils avaient une méthode de penser et de théoriser voisine. L'héritage hégéliano-kiesewetterien de Clausewitz et le marxisme nourri de culture classique chinoise de Mao, les ont amenés à aborder dialectiquement des problématiques que la culture militaire occidentale traitait unilatéralement. C'est ainsi que Mao comme Clausewitz, au lieu d'opposer défensive et offensive, soutiennent que la première (forme de la guerre la plus forte) doit faire surgir les conditions de la seconde (forme de la guerre la plus déterminante)²⁵⁸.

Mao et Clausewitz ont donc l'un et l'autre fondé une théorie de la guerre et une doctrine stratégique sur une base philosophique. Mais ils ont aussi, l'un comme l'autre, étudié intensivement l'histoire générale et l'histoire de la guerre en particulier, vécu activement une période de grands bouleversements, prenant part aux luttes qui les marquaient, et combattu l'envahisseur de leur pays.

Ces proximités expliquent aussi que l'on retrouve de nombreuses thèses très proches chez eux. Pour l'un comme pour l'autre, la praxis est le critère décisif pour une véritable théorie, ils ont tous deux combattu le formalisme et le dogmatisme. La pratique prime sur le « système ». Pour l'un comme pour l'autre, la guerre n'a pas de nature propre, elle a la nature de la politique ; elle n'a pas de logique propre, elle a la logique de la politique. Pour Clausewitz comme pour Mao enfin, la guerre et la paix ne sont pas contraires absolus, mais différentes manifestations des relations politiques²⁵⁹.

En fait, Mao est un homme politique qui a dû pratiquer la guerre comme « continuité de la politique » ; Clausewitz un militaire qui s'est

²⁵⁸ Raymond Aron l'avait remarqué qui, tout en disant ignorer si Mao avait lu Clausewitz, affirmait : « La théorie maoïste de la guerre prolongée et de la défense stratégique se tire tout aussi bien du livre VI [de *Vom Kriege*] que de « l'invincibilité » de la défense. L'oscillation, la complémentarité entre les termes opposés, la vérité au niveau supérieur qui deviendrait erreur au niveau inférieur, toute cette dialectique clausewitzienne, seul ne la reconnaît pas dans Mao Tsé-toung qui n'a pas lu le théoricien allemand. » Raymond Aron, *Clausewitz – Livre deux : L'âge planétaire*, page 115. Ce que son disciple d'alors résumait ainsi : « *De la guerre prolongée*, c'est *De la guerre* prolongé. » André Glucksmann, *Le Discours de la guerre*, page 376.

²⁵⁹ La différence entre les notions de « politique » chez Clausewitz et chez Mao est importante : c'est celle que nous avons vu éloigner Lénine de Clausewitz.

préoccupé de politique comme principal déterminant de la guerre. Si Mao évoque les lois de la guerre « en général », il survole cette question pour se pencher longuement sur les spécificités de la guerre révolutionnaire en Chine. Au contraire, Clausewitz a consacré *Vom Kriege* aux lois de la guerre « en général » et n'aborde les situations concrètes que pour illustrer son propos.

Nous avons vu la critique de Clausewitz faite par Staline en 1946, dans sa lettre au colonel Razine. En 1957, Mao va attaquer frontalement la position de Staline et donner raison à Razine :

[Marx, Engels et Lénine] s'appliquaient à étudier et approfondir les diverses questions de leur temps ou du passé, et invitaient les autres à faire de même. C'est à travers des études sur les doctrines de la bourgeoisie, à savoir la philosophie classique allemande, l'économie politique classique anglaise et le socialisme utopique français, et à travers des luttes menées contre elles que les trois parties constitutives du marxisme ont pu voir le jour. Staline était moins fort. Par exemple, on considérerait à son époque la philosophie classique allemande, philosophie idéaliste, comme une réaction de l'aristocratie allemande contre la Révolution française. Une telle conclusion est une négation complète de la philosophie classique allemande. Staline a rejeté en bloc la science militaire de l'Allemagne ; selon lui, puisque les Allemands ont perdu la guerre, leur science militaire ne vaut plus rien, et par conséquent, les ouvrages de Clausewitz ne méritent plus qu'on les lise.

Il y a pas mal de métaphysique chez Staline, et il a appris à beaucoup de gens à la pratiquer.²⁶⁰

Mao continue à critiquer ce qui lui apparaît une faiblesse de la dialectique staliniste. Parmi les exemples qu'il donne, celui de la guerre et de la paix, qui, dans les discours soviétiques, sont foncièrement opposés et s'excluent l'un l'autre. Mao critique cette thèse en s'appuyant sur Lénine et Clausewitz :

²⁶⁰ « Métaphysique » au sens marxiste du terme : non-dialectique, anti-dialectique. – NDE.

La lutte en période de paix, c'est la politique, et la guerre, c'est aussi la politique, mais avec recours à des moyens particuliers. La guerre et la paix s'excluent l'une l'autre tout en restant liées l'une à l'autre, et se transforment l'une en l'autre dans des conditions déterminées. Si la guerre ne se prépare pas en période de paix, comment peut-elle éclater brusquement ? Si la paix ne se prépare pas pendant la guerre, comment peut-elle s'établir subitement ? [...] Staline ne voyait pas la liaison entre la lutte des contraires et leur unité. Certains Soviétiques ont une méthode de pensée métaphysique.²⁶¹

32. Clausewitz dans le conflit sino-soviétique

C'est au cours de la Conférence des partis communistes de Moscou, en 1957, que les premiers désaccords se manifestent entre Khrouchtchev et Mao. Ils portent sur la coexistence pacifique et l'inévitabilité des guerres. C'est encore sur ces questions que porte la bataille politique lancée contre l'URSS khrouchtchévienne en juillet 1963 par le Parti Communiste Chinois, avec le document intitulé *Vive le léninisme*.

À cette époque, la pensée militaire soviétique avait connu d'importants bouleversements. Entre 1954 et 1964, les fondements de sa pensée militaire staliniste (théorie des deux périodes de la guerre, manufacturière et industrielle, théorie des « facteurs permanents ») furent discutés, tandis que la montée en puissance de l'arsenal nucléaire (charges et vecteurs) exigeait une réflexion globale²⁶². Cela allait aboutir au manuel stratégique

²⁶¹ « Discours prononcé à la Conférence des secrétaires des Comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes », (discours du 27 janvier 1957). *Œuvres choisies*, tome V, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1977, pages 398-401. La pensée militaire de Mao est bien distincte de celle de Staline. Mao ne cite jamais le fondement de la pensée militaire staliniste, la théorie des « facteurs permanents » déterminants (solidité de l'arrière, moral de l'armée, quantité et qualité des divisions, armement, capacité des chefs et dans des versions ultérieures, la base économique).

²⁶² Le pouvoir soviétique a longtemps considéré l'armement atomique comme un simple progrès quantitatif dans les moyens de destructions. À l'inverse, les États-Unis, à mesure que l'URSS développait son arsenal nucléaire, se donnait de nouveaux outils conceptuels : « dissuasion », « dissuasion graduée », « riposte graduée », « destruction mutuelle assurée », etc. En Occident, les thèses de Clausewitz ont été largement invoquées (en des sens divers) dans le débat nucléaire.

supervisé par le maréchal Sokolovski, dans lequel Clausewitz retrouva une place²⁶³.

La « doctrine Sokolovski » prévoit toujours une guerre totale²⁶⁴, déchaînant dans ses premiers instants des frappes massives telles que les opérations suivantes pourraient se réduire à une simple occupation du terrain par les armées de la puissance qui aura le mieux résisté au feu nucléaire, c'est-à-dire l'URSS en raison de la supériorité de son système social. À ce point, le *Ziel* se confond avec le *Zweck* : l'effondrement du système impérialiste. Cette doctrine, quant à l'emploi de la force armée, se double d'une politique d'évitement du conflit. Khrouchtchev soutenait que l'impérialisme était en difficulté : la décolonisation, la vague de luttes de libération nationale, ainsi que les crises que cela provoquait dans ses centres, l'affaiblissaient considérablement. Le camp socialiste progressait donc à la faveur de la « coexistence pacifique », et si la menace de la guerre persistait, c'est parce que l'impérialisme aux abois pouvait la déclencher.

Cependant, Khrouchtchev, qui menait une politique de bluff, revendiquait une force de frappe qu'il était loin d'avoir : alors qu'il affirmait en 1960 que l'URSS produisait des missiles « comme des saucisses », l'URSS ne disposait que de quatre à dix missiles intercontinentaux²⁶⁵... En 1962, au moment de la crise de Cuba, les premiers vrais missiles intercontinentaux entrent à peine dans l'arsenal soviétique, et l'URSS se trouve, sur la plan de l'armement nucléaire, dans un état d'infériorité manifeste²⁶⁶. La critique chinoise intervient à ce moment d'incertitude stratégique pour l'Union soviétique. La « doctrine Sokolovski » se maintient jusqu'en 1964-

²⁶³ Maréchal Sokolovsky : *Stratégie militaire soviétique*, Éditions de L'Herne, collection *Classiques de la stratégie*, Paris, 1984, (Sokolovsky mentionne Clausewitz à la page 36).

²⁶⁴ À ce point totale que Jean-Christophe Romer la rapporte à la « guerre absolue » clausewitzienne, donnant ainsi raison à Terray contre Aron quant au caractère historique (et non purement théorique) du concept de guerre absolue. Jean-Christophe Romer : *La guerre nucléaire de Staline à Khrouchtchev – Essai sur la constitution d'une culture stratégique en URSS (1945-1965)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1991, page 250.

²⁶⁵ C'est l'engin qui a mis sur orbite le spoutnik. Ce prodige technologique était bourré de défauts en tant qu'arme stratégique : sa portée de seulement 6 000 km nécessitait une trajectoire polaire et un tir à partir du grand nord, dans des conditions qui affectaient sa fiabilité. Le missile ne pouvait être tiré d'un silo, et la procédure de lancement prenait 12 heures, ce qui le rendait vulnérable à une première frappe américaine. En outre, son système de guidage par radio pouvait être brouillé.

²⁶⁶ Le premier SS7 d'une portée de 12 000 km est testé fin 1961, il y avait donc un vrai intérêt stratégique à l'installation de missiles à Cuba (des SS4 d'une portée de 2 000 km).

66, mais la course aux armements engendra des arsenaux tels qu'elle finit par induire un « saut qualitatif » : adopter la doctrine de la dissuasion, renoncer à l'idée de gagner une guerre nucléaire générale.

Restait la question d'une guerre nucléaire limitée. Un analyste militaire soviétique reconnu, quoique souvent hétérodoxe, ira jusqu'à écrire en 1965 que :

de nos jours la pire des illusions serait de croire que la guerre thermonucléaire peut encore servir d'instrument de la politique, que l'on peut simultanément atteindre des buts politiques en employant l'arme nucléaire et s'en tirer soi-même sans dommages, que l'on peut trouver des formes acceptables de guerre atomique [...] La guerre a cessé d'être un moyen politique pour se transformer en instrument de suicide national et social²⁶⁷.

Cette thèse allait être aussitôt officiellement condamnée comme confondant

la nature sociale de la guerre avec la question de la rationalité ou de l'irrationalité de l'utilisation de l'arme nucléaire, de la capacité ou non d'obtenir ce but politique en vertu duquel un État impérialiste peut déclencher une guerre.²⁶⁸

Cette réaffirmation de la formule de Clausewitz n'était pas pure théorie : la possibilité d'une guerre nucléaire limitée à l'Europe s'affirmait, même si le discours officiel de l'URSS la tenait pour impossible en raison de la tendance à la montée aux extrêmes.

²⁶⁷ N. Talenski : « Réflexions sur la dernière guerre », in *La Vie internationale*, n°5, Moscou, 1965, cité par Jean-Christophe Romer : *La guerre nucléaire de Staline à Khrouchtchev*, pages 333-334. Cette thèse pénétra profondément la société soviétique : Andreï Sakharov écrivit que « si la formule de Clausewitz était appliquée systématiquement à notre époque, nous n'aurions pas affaire à la 'continuation de la politique par d'autres moyens' mais à l'autodestruction totale de la civilisation », cité par Hew Strachan : *Clausewitz's On War – A biography*, pages 23-24.

²⁶⁸ N. Ja. Suško, T. R. Kondratov : *Problèmes méthodologiques de la théorie et de la pratique militaires*, Voenizdat, Moscou, 1966, cité par Jean-Christophe Romer : *La guerre nucléaire de Staline à Khrouchtchev*, page 335.

Le retour de Clausewitz dans la pensée militaire soviétique restera limité, souvent réduite à l'histoire des idées²⁶⁹, son autorité était minimisée d'abord parce qu'il était la référence des stratèges de l'OTAN²⁷⁰, ensuite et surtout en raison des problèmes nouveaux de la guerre nucléaire (revalorisation de la surprise, réévaluation de la notion de « concentration des forces »)²⁷¹.

33. Clausewitz et Giáp

Officiellement fondée en septembre 1944, l'Armée populaire, bras armé du Viêt Minh, fut dès sa création placée sous le commandement de Giáp. Profitant de l'affaiblissement général de l'armée japonaise en 1945, elle passe à l'offensive générale : le 28 août, Giáp pénètre à la tête de ses soldats à Hanoï et le lendemain, Hô Chí Minh y forme le premier gouvernement du Viêt Nam indépendant. Début octobre, les unités françaises débarquent à Saïgon et entreprennent la reconquête du pays. Le Viêt Minh est défait d'abord dans le Sud, ensuite dans le Nord. La bataille pour Hanoï sera d'une violence inouïe. Le 18 février 1947, les unités régulières du Viêt Minh quittent la ville en combattant et gagnent les bases de guérilla, préparées à l'avance dans les montagnes du Viêt Bắc.

Giáp commandait depuis plusieurs années l'Armée populaire au moment où il se mit à lire Clausewitz. Des mois durant, le secrétaire général du Parti Communiste Indochinois, Truong Chinh, avait poussé tous les cadres militaires à lire *Vom Kriege* mais Giáp, de son propre aveu, ne s'y était intéressé qu'à l'approche du déclenchement de la résistance armée :

²⁶⁹ « Les classiques du marxisme-léninisme, ayant conservé tout ce qu'il y avait de valable dans la philosophie de la guerre, antérieure à leurs travaux, et en particulier dans les œuvres du théoricien militaire allemand du siècle dernier K. Clausewitz, ont mis sur pied une doctrine foncièrement nouvelle de la guerre » (« La guerre et sa nature », lieutenant-colonel T. Kondratkov, *Revue Militaire soviétique*, n°42, juin 1968) ; « Les idées progressistes et bien fondées des grands capitaines et penseurs du passé comme Souvorov, Napoléon, Clausewitz [sont] assimilées de manière créatrice dans les conditions nouvelles [par la science militaire soviétique] » (Colonel P. Dérévianko, « La science militaire soviétique », *Revue Militaire Soviétique*, n°22, octobre 1966, page 3).

²⁷⁰ Ainsi dans l'article sur « Le moral des troupes » du Lieutenant-Colonel O. Tjechevski (*Revue Militaire Soviétique*, n°12, décembre 1965, page 8).

²⁷¹ Lire à ce propos *Marxisme-Léninisme sur la guerre et l'armée*, ouvrage collectif de quatorze universitaires soviétiques spécialisés dans les sciences philosophique ou militaire. Éditions du Progrès, Moscou, 1976, pages 42-48.

Avant ce jour, je pensais que Clausewitz avait traité de la guerre du siècle dernier et je n'approuvais pas tout à fait son jugement selon lequel « il faut que la guerre du peuple dispose d'espaces étendus qui n'existent en aucun pays d'Europe sauf en Russie ». ²⁷²

De fait, parlant de la capacité de la guerre populaire « à forcer l'envahisseur à vider le sol de la patrie, sous peine d'y trouver son tombeau », Clausewitz avait ajouté cette importante restriction :

Hâtons-nous cependant de dire que, pour qu'une population insurgée pût à elle seule amener une pareille crise, il faudrait admettre des dimensions territoriales telles que la Russie en possède seule en Europe, ou une disproportion si extraordinairement avantageuse pour la défense entre la surface du pays envahi et l'armée envahissante, que le cas ne s'en produira jamais dans la réalité. Si donc on ne veut pas poursuivre un fantôme dans l'étude de cette question, il convient de se représenter toujours l'emploi des populations insurgées comme uni à celui d'une armée permanente, et le plan général des opérations militaires basé sur l'action combinée de ces deux instruments. ²⁷³

C'est dans sa base du Viêt Bắc que Giáp se fit lire, par son secrétaire particulier et par son épouse, certains passages de *Vom Kriege*.

En les écoutant, j'avais souvent l'impression que Clausewitz était assis devant moi pour disserter sur les événements en cours. Clausewitz avait des connaissances profondes sur la nature extrêmement complexe et changeante de la guerre. Cette dernière comporte en effet de nombreux éléments de hasard au point qu'il la comparait à un jeu. Selon Clausewitz, « aucune activité humaine ne dépend si complètement et si universellement du hasard que la guerre [...] la guerre devient

²⁷² Général Võ Nguyên Giáp, *Mémoires – Tome 1 : La Résistance encerclée*, Éditions Anako, collection *Grands Témoins*, Fontenay-sous-Bois, 2003, pages 105-106. Clausewitz est cité dans la traduction de Denise Naville (*De la guerre*, Éditions de Minuit, Paris, 1955, page 552).

²⁷³ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre IV, chapitre 26, page 672.

un jeu par sa nature subjective comme par sa nature objective »²⁷⁴. J'aimais particulièrement le chapitre intitulé « L'armement du peuple », un chapitre relativement court. Je me demandai sans cesse : Comment un officier de l'Empire prussien a-t-il pu émettre un tel jugement sur cette forme populaire de lutte armée ? Celui-ci était sûrement dû à son amour très fort pour sa patrie et à son refus de vivre en esclave. Sa théorie correspondait étrangement à ce que prônaient nos aïeux : affronter avec ses propres moyens un adversaire supérieur en armes et en nombre. Certains auteurs militaires ont discuté de « la petite guerre » (l'opposant à la « grande guerre ») utilisant de petites fractions qui peuvent passer partout, s'approvisionner sans difficulté par elles-mêmes, garder le secret, se déplacer promptement et se replier de même, y compris en l'absence de routes, etc. Tout ce que nous faisons pour l'instant ne ressemblait-il pas en partie à la « petite guerre » ?²⁷⁵

Si Trùng Chinh, le secrétaire général du Parti et Hoàng Văn Thái, le sous-chef d'état-major de Giáp, avaient lu Clausewitz, de nombreux cadres du Việt Minh avaient été initiés à sa pensée par les formations données à Moscou à l'Université communiste pour les travailleurs de l'Orient, la KUTV dite « école Staline », où à l'Académie militaire de Huangpu, où plus de 200 cadres du Việt Minh furent formés en 1926-27 par des instructeurs soviétiques.

En 1950, un condensé de *Vom Kriege* est traduit en vietnamien et édité dans les maquis du Viet Bac. Cette édition a été faite dans des conditions très précaires, sur une typographie de campagne, et sur du papier fait-main à partir de feuilles de mûriers. À partir de ce moment, Clausewitz est étudié par tous les officiers et les officiers politiques de l'Armée populaire.²⁷⁶

²⁷⁴ Selon la traduction Naville, (pages 64-65) ; dans l'édition Lebovici : page 48.

²⁷⁵ Giáp affirme dans ses *Mémoires* (tome 1, page 105) avoir lu *Vom Kriege* à l'époque dans la traduction de Denise Naville emportée de Hanoï en 1947, mais il doit s'agir d'une erreur puisque cette traduction n'a paru qu'en 1955. Giáp évoque aussi sa lecture de Clausewitz dans ses entretiens avec Alain Ruscio : *Võ Nguyên Giáp – une vie*, Éditions Les Indes savantes, Paris, 2010, pages 48 et 72.

²⁷⁶ Entretien de l'auteur avec le général Hồng Cu.

La culture militaire de Giáp est de caractère autodidacte. Il avait étudié les campagnes de l'Empire avec bien plus de profondeur que n'en réclamaient les cours d'histoire qu'il donnait, en 1938, dans un lycée de Hanoï. C'est aussi à cette époque qu'il lut T. E. Lawrence, mais les principales sources de sa formation restent les écrits de Engels et de Lénine sur l'insurrection, les documents sur la lutte de Mao Zedong et Zhu De qui parvenaient en Indochine, et la tradition de guerre nationale vietnamienne.

Mis à part les combats légendaires sous les rois Hùng, si l'on considère sa résistance contre la dynastie chinoise des Qin (à fin du 3^e siècle av. J.-C.) jusqu'à celle qu'il menait contre la reconquête française, le peuple vietnamien a dû mener treize grands mouvements de résistance nationale²⁷⁷. Giáp a une parfaite connaissance de cette histoire ; il y consacrera deux des plus importants chapitres de deux de ses plus importants ouvrages : *La guerre de libération nationale au Viêt Nam : Ligne générale, stratégie, tactique* (1969) et *Armement des masses révolutionnaires – Édification de l'armée du peuple* (1972). De 1935 à 1940, Giáp écrivait dans la revue *La Voix du Peuple* une rubrique qui traitait régulièrement des activités de l'Armée rouge chinoise, et écrivit un livre intitulé *Pour connaître la situation militaire en Chine* dans l'intention d'inciter le peuple vietnamien à appliquer les expériences de la lutte révolutionnaire des communistes chinois. Il traduisit également *Sur la guérilla anti-japonaise* de Zhu De. En 1942, Giáp effectue un court séjour en Chine, à l'école politique et militaire du Parti Communiste Chinois de Kangta, dans le Yenan²⁷⁸. À cette époque Giáp ne connaissait Clausewitz que par les arguments échangés au début des années 1940, quand des colonialistes français projetaient, en cas d'agression japonaise, une retraite à l'intérieur du pays pour y mener une guérilla à l'image de la guérilla chinoise. Ce projet avait été sévèrement critiqué

²⁷⁷ Résistance contre les Qin, les Nan Yue, les Nan Han (à deux reprises), les Song (à deux reprises), les Mongols et les Yuan (à trois reprises), les Ming, les Siamois, les Qing et les Français. Cf. l'intervention du professeur Phan Huy Lê, intitulée *Diễn Biên Phu dans l'histoire et l'identité de la nation vietnamienne*, au colloque de Paris des 21-22 novembre 2003 qui avait pour thème : *La bataille de Diên Biên Phu entre histoire et mémoire*. Ne sont pas pris en considération les conflits qui opposèrent le Viêt Nam à ses voisins du Sud.

²⁷⁸ En mai 40 déjà, Hồ Chí Minh avait engagé Giáp et Pham Van Dong à compléter leur formation politique et militaire en Chine, dans les rangs de l'Armée rouge chinoise. Ni Dong ni Giáp n'arriveront à destination : la nouvelle de la chute de Paris ayant amené Hồ Chí Minh à les rappeler au Viêt Nam. Hồ Chí Minh avait lui-même vécu plus d'an, en 1938-39, dans l'Armée rouge.

avec l'autorité de Clausewitz pour qui, on l'a vu, une étendue considérable de territoire était nécessaire à la victoire d'une guérilla.

C'est d'ailleurs en ces termes que le débat reprit au sein du Viêt Minh, et ce débat fut serré, comme en atteste Giáp :

Quand notre Parti choisit la guérilla, il reçut le soutien de tout le peuple. [...] Cependant parmi nos commandants, certains s'interrogeaient : « Notre pays est petit et le théâtre d'opération réduit, est-il possible par conséquent de mener une guérilla victorieuse ? » Des discussions soutenues furent organisées, au sein d'un cercle restreint, sans aboutir à une identité de points de vues ni à une conclusion unanime, mais sans jamais remettre en cause la politique du Parti.²⁷⁹

De fait, le Viêt Nam est peu étendu, l'ennemi y était déjà présent en plusieurs endroits, et ses moyens militaires modernes avaient réduit l'espace pour les opérations de guérilla. Les bases les plus reculées de la résistance n'étaient qu'à une journée de route en véhicule à moteur (ou à une demi-heure de vol) de l'ennemi. Dans cette guerre contre les Français, le Viêt Minh ne pouvait pas disposer d'arrières sûrs où aurait pu régner un calme absolu. Ses replis ne pouvaient être que des changements cycliques de cantonnement, semblables à des parties de cache-cache.

Dans la guerre française comme dans la guerre américaine qui allait bientôt suivre, Giáp a présenté toutes les qualités du chef de guerre selon Clausewitz, il fait preuve du même courage face au danger²⁸⁰ et face aux responsabilités ; maître de lui et énergique, il a à tout la fois le « coup d'œil », cette disposition à voir les éléments d'une ligne de conduite dans les situations confuses et incertaines, de la résolution (le « courage de l'esprit », comme le dit Clausewitz, en français dans le texte²⁸¹) qui ne tourne jamais à l'obstination, et cette présence d'esprit qui le fait triompher du nouveau et de l'inattendu.

²⁷⁹ Giáp, *Mémoires*, tome 1, (*op. cit.*), page 173.

²⁸⁰ Giáp a enduré les conditions de lutte extrêmement pénibles de la guerre de guérilla dans la jungle « où tout pourrit, où votre chair est la première à pourrir », et il a été blessé en dirigeant l'attaque contre un poste français, au début de 1945.

²⁸¹ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre I, chapitre 3, page 75.

L'union de l'intelligence et du caractère se manifestent dans l'extrême souplesse avec laquelle Giáp mit en œuvre les différentes formes d'organisations, de manœuvres et de combats. Selon les endroits et les moments, Giáp fractionna de grandes unités en petites pour relancer la guerre de guérilla ou, au contraire, regroupa des petites unités en grandes pour mener une guerre de mouvement. Selon les endroits et les moments, Giáp lança à l'offensive les divisions de son corps de bataille dans le seul but de soulager les zones de guérilla menacées par des opérations de ratissages ou, au contraire, il utilisa les guérillas pour favoriser l'offensive de son corps de bataille. Selon les endroits et les moments, Giáp opposa ses grandes unités au corps de bataille ennemi lorsque celui-ci était à l'offensive ou, tout aussi bien, se déroba et fit le vide devant l'offensive ennemie.

Giáp a parfaitement assimilé le caractère d'action-réaction de la guerre : non seulement ses plans intégraient des variables en fonction des réactions ennemies, mais ils étaient même modulés en fonction du général qu'il affrontait. En outre, Giáp n'en reste jamais au plan préétabli : il poursuit et amplifie une offensive victorieuse ou met un terme à une offensive qui piétine.

C'est point par point que Giáp applique ou réinvente la doctrine clausewitzienne dans le cadre particulier de la guerre révolutionnaire. Cette constatation va de soi lorsqu'il s'agit des thèses sur la guerre nationale, sur la « petite guerre », sur le rapport entre la guerre et la politique et donc sur l'élaboration du plan de guerre. Mais il en va de même pour les thèses de la dissymétrie entre la défensive et l'offensive, pour le principe de la concentration des forces, pour l'importance du moral, et pour celui de la « bataille décisive ».

Giáp écrit :

La guerre révolutionnaire, considérée dans tout son déroulement, est une offensive. Il est possible qu'à certains moments, en certains endroits on se tienne sur la défensive, mais c'est pour créer les conditions nécessaires à la poursuite de l'offensive.²⁸²

Or, énonce Clausewitz :

²⁸² Giáp, « La guerre de libération nationale au Viêt Nam », in *Ecrits*, Editions en langues étrangères, Hanoï, 1977, page 346.

La défensive étant la plus forte des deux formes de la guerre, il faut logiquement l'adopter tout d'abord lorsqu'on est le plus faible ; mais, en raison de ce qu'elle ne peut conduire qu'à un résultat négatif [la conservation, par opposition à la conquête], il convient logiquement aussi de l'abandonner dès que l'on devient assez fort pour viser un but positif.²⁸³

Cette dialectique entre la défensive et l'offensive, Giáp l'a maîtrisée au plus haut point. Bien entendu, le passage de l'une à l'autre forme ne s'est pas toujours fait sans difficulté. L'échec des trois offensives de 1951 contre le delta du fleuve Rouge, celui de l'offensive du Têt en 1968²⁸⁴, et celui de l'offensive de Pâques 1972, s'expliquent par un passage prématuré d'une forme de guerre à l'autre. Un retour à une défensive active a permis de transformer les petits progrès quantitatifs de l'Armée populaire en changement global du rapport des forces – ce qui a permis d'aborder victorieusement le passage à l'offensive (prise de Diên Biên Phu en 1954, de Saïgon en 1975). Sur le plan opérationnel, Giáp a su utiliser les avantages de la défensive active pour fixer les forces mobiles ennemies, et ainsi permettre à son propre corps de bataille de passer à l'offensive.

Diên Biên Phu donne un éclairage éclatant de la manière dont Giáp a mis en pratique le concept clausewitzien de « bataille décisive ». C'est après avoir lu Clausewitz que Giáp aborda cette bataille. Il a d'ailleurs rapporté le problème posé par Diên Biên Phu au chapitre de *Vom Kriege* intitulé « Défense des montagnes » :

Il est certain qu'un petit poste placé en pays montagneux sur une position judicieusement choisie acquiert par cela même une puissance de résistance extraordinaire. [...] On a été porté à croire qu'en donnant une force individuelle plus grande à des postes de cette espèce, et en en établissant une suffisante quantité les uns à côté des autres, on devait former un front très fort, en quelque sorte inattaquable, et qu'il ne s'agissait plus, dès lors, que de se prémunir contre un mouvement tournant en s'étendant de la même façon vers la droite et vers

²⁸³ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre VI, chapitre 1, pages 477.

²⁸⁴ Ces offensives, qui ont eu des effets positifs, furent des échecs dans la mesure où elles n'ont pas atteint l'objectif fixé.

la gauche, jusqu'à ce qu'on trouvât sur chaque aile un point d'appui réellement suffisant, ou que l'on pût se fier à l'étendue même de la ligne et la tenir pour intournable²⁸⁵.²⁸⁶

La conception de Diên Biên Phu correspond à cette analyse, à ceci près que les huit centres de résistance ne formaient pas une ligne défensive mais un complexe défensif circulaire²⁸⁷.

Diên Biên Phu est le type de la « grande bataille clausewitzienne ». Giáp attendait l'occasion de porter un coup décisif au Corps expéditionnaire français, un coup qui tout à la fois anéantirait les forces armées ennemies, lui ouvrirait la possibilité de contrôler du territoire, et briserait la volonté de lutte chez l'adversaire.

C'est pour parer une offensive Viêt Minh dans le Nord-ouest et au Laos que le général Navarre parachuta le 20 novembre 1953 des troupes à Diên Biên Phu. À la différence de Navarre, certains généraux français, confiants dans la solidité du camp retranché²⁸⁸, espéraient l'attaque contre Diên Biên Phu. Cette attaque, qui les changerait de l'ordinaire usant de la guerre de guérilla, rendait à leurs yeux possible la destruction du corps de bataille Viêt Minh dans ce qu'ils concevaient aussi, ironiquement, comme une « grande bataille clausewitzienne ». Pour Giáp comme pour ses adversaires, remporter une victoire signifiait déterminer le cours des négociations de Genève.

Jusqu'à la dernière minute et dans le moindre détail, Giáp a conçu et affronté la bataille de Diên Biên Phu comme une bataille d'anéantissement. Alors même qu'il apprenait la capitulation du camp retranché et la capture du général de Castries, il donnait des consignes précises pour

²⁸⁵ On « tourne » une position pour l'attaquer de dos (ou l'encercler). – NDE.

²⁸⁶ *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre VI, chapitre 15, page 574. C'est à la page 111 du tome 3 de ses *Mémoires* que Giáp renvoie à cette analyse de Clausewitz.

²⁸⁷ Diên Biên Phu est une cuvette entourée de montagnes. Le Viêt Minh tenait ces montagnes, mais le camp retranché était composé de centres de résistance solidement installés au sommet des collines parsemant la plaine. Les combattants Viêt Minh devaient descendre des montagnes, sous le couvert de la jungle, pour ensuite monter à l'assaut des collines.

²⁸⁸ La résistance du camp retranché de Na San au cours la précédente campagne leur donnait confiance : « *Diên Biên Phu, ce sera Na San multiplié par dix. Nous n'écraserons pas une division, mais quatre* ». Le général Cogny déclara : « *je souhaite le choc à Diên Biên Phu* » et provoquait ses assiégés par radio et tracts largués dans la jungle « *Qu'attendez-vous pour attaquer si vous n'êtes pas des lâches ?* ».

éviter que les légionnaires qui tenaient encore Hông Cúm, au sud de Diên Biên Phu, ne réussissent une percée. Les miliciens locaux et les habitants de la région ratissèrent la jungle, torche à la main, pour que pas un homme du Corps expéditionnaire français ne s'échappe. 10 000 soldats français étaient pris au piège de Diên Biên Phu. Une poignée d'entre eux échappera à la captivité en parvenant, au terme d'une marche épuisante, à rejoindre l'un ou l'autre poste français au Laos...

34. Clausewitz dans l'héritage maoïste

Clausewitz a nourri à plusieurs reprises, de manière notable, la réflexion stratégique du mouvement maoïste contemporain au Pérou, en Iran et au Népal.

Abimaël Guzmán Reynoso, le « Président Gonzalo » du Parti Communiste du Pérou (PCP)²⁸⁹, en orientant son parti sur la voie d'une guerre populaire qu'il a mené bien près de la victoire, a contribué de manière décisive à la revalorisation de la stratégie maoïste de la guerre populaire prolongée. Gonzalo avait suivi à Nankin, en 1965, une formation politique et militaire complète.

Dans son interview accordée au journal *El Diario*, alors que le PCP était au sommet de sa puissance, en 1988, Gonzalo évoque Clausewitz lorsqu'il aborde l'époque où les forces armées entreprirent d'anéantir le PCP avec tous les moyens de la guerre « sale » : tortures, escadrons de la mort, disparitions, et milices de civils armés (les *rondas*). Le 22 mars 1983, une de ces milices assassinait un cadre maoïste. Le 3 avril suivant, une colonne de guérilleros rassemble dans le village de Santiago de Lucanamarca 69 miliciens, officiels et proches de ceux-ci, avant de les massacrer de manière démonstrativement cruelle (à la machette, à coups de pierre). Lucanamarca a ceci de singulier qu'il s'agissait tout à la fois de l'expression de la rage vengeresse des paysans membres de la guérilla contre les miliciens, et d'une mesure terroriste froidement décidée au plus haut niveau du PCP. Gonzalo l'explique et l'assume :

Face à l'utilisation des milices de ferme et à l'action militaire réactionnaire, nous répondîmes par une action frappante : Lucanamarca. Ni eux, ni nous, ne l'oublierons, bien sûr, parce

²⁸⁹ Souvent appelé (par ses ennemis) « Sentier Lumineux ».

que là, ils ont vu une réponse à laquelle ils ne s'attendaient pas. Ici plus de 80 d'entre eux furent anéantis. Voilà la réalité. Et nous le disons, là il y eut un excès que nous analyserons en 1983. Mais toute chose dans la vie a deux aspects : notre problème était de frapper fort pour les freiner, pour leur faire comprendre que les choses n'étaient pas si faciles.

Dans certaines occasions, comme celle-ci, ce fut la Direction Centrale elle-même qui planifia l'action et mit les choses en place. Il en fut ainsi. Le principal est de les avoir frappés fort et de les avoir freinés ; ils ont compris qu'ils étaient face à un autre type de combattants du peuple, que nous n'étions pas de ceux qu'ils avaient combattus auparavant²⁹⁰ ; c'est cela qu'ils comprirent. L'excès est l'aspect négatif. En comprenant la guerre et en nous basant sur ce que dit Lénine quand il fait référence à Clausewitz – la masse, dans la guerre, dans le combat, peut déborder et manifester toute sa haine, le profond sentiment de haine de classe, de rejet, de condamnation qu'elle porte en elle –, voilà ce qui fut à l'origine de cette action.²⁹¹

Lénine à effectivement plusieurs fois abordé cette problématique²⁹² mais, contrairement à ce qu'écrivit Gonzalo, il n'a jamais mentionné Clausewitz à ce sujet. Cette petite erreur révèle à quel point Gonzalo était un lecteur avisé de Clausewitz comme de Lénine : on l'a vu, les notes de lecture de Lénine sur *Vom Kriege* montrent un vif intérêt pour la manière dont Clausewitz avait traité cette question.

En octobre 1993, après l'arrestation de Gonzalo, le courant liquidateur du PCP rendait public un document²⁹³ favorable à un accord de paix avec l'État péruvien. Au sein du mouvement maoïste, la réponse la plus argumentée fut un long document rédigée par l'Union des Communistes

²⁹⁰ Gonzalo fait allusion aux guérillas guévaristes du MIR (Movimiento de Izquierda Revolucionaria) de 1965-66 qui avaient été rapidement anéanties par l'armée.

²⁹¹ *Entretien du Président Gonzalo avec « El Diario »*, brochure du Mouvement Populaire Pérou de France, mars 1989, pages 50-51.

²⁹² Notamment dans le « Télégramme à G. Zinoviev » (*Œuvres choisies*, Tome 35, page 342), le « Discours au III^e congrès des syndicats de Russie » (*Œuvres choisies*, Tome 30, page 523), ou la, « Lettre aux ouvriers américains » (*Œuvres choisies*, Tome 28, page 67).

²⁹³ Intitulé *Asumir – Combatir por la Nueva Decision y Nueva Definicion*.

d'Iran (Sarbedaran)²⁹⁴ qui cite Clausewitz à plusieurs reprises quant à la corrélation entre l'intensité de la guerre et l'importance de l'enjeu politique :

C'est précisément en raison de la nature de la guerre révolutionnaire, qu'une fois une telle guerre lancée, nous ne pouvons pas retourner à la lutte fondamentalement pacifique. Il en est ainsi parce que le but politique de la guerre révolutionnaire est de détruire le vieil État et d'anéantir pour toujours le règne des classes exploitantes : « Ainsi soumise à la politique, la guerre en prend nécessairement le caractère. Plus la première est forte et puissante et plus la seconde devient énergique. Il n'y a pas de limite à ce propos, et la guerre peut en arriver ainsi à sa forme absolue » (Clausewitz, *De la guerre*).²⁹⁵

Autre disciple maoïste de Clausewitz : Nanda Kishor Pun « Pasang », le dirigeant militaire de la guerre populaire qui a embrasé le Népal de 1995 à 2006. Ayant étudié en profondeur Clausewitz, Sun Tzu, Marx, Lénine, Mao et Giáp, les publications militaires contemporaines et les épopées hindoues Ramayan et Mahabharat, Pasang – surnommé le « Giáp du Népal » – a participé à presque toutes les grandes opérations de la guérilla maoïste. Commandant en chef de l'Armée Populaire de Libération, Pasang a fait publier *Guerre du Peuple, Armée du Peuple* de Giáp et *De la guerre* de Clausewitz, ce dernier ayant été, de l'aveu de Pasang²⁹⁶ « laborieusement traduit » en cinq mois avant d'être remis à tous les secteurs de l'APL.

²⁹⁴ L'UCI (S), aujourd'hui Parti Communiste d'Iran (Marxiste-Léniniste-Maoïste), a pratiqué une guérilla contre le régime islamique qui culmina, le 25 janvier 1982, avec la prise de la ville d'Amol, près de la mer Caspienne. L'offensive bénéficia du soulèvement de la ville qui fut libérée pendant deux jours, mais l'insurrection ne put s'étendre et fut écrasée.

²⁹⁵ Ce texte est disponible sur le net. Intitulé *Le marxisme consiste en mille vérités, mais en dernière analyse elles se réduisent à une : on a raison de se révolter !*, il est inédit en français. Les citations de Clausewitz renvoient aux passages suivants de *Vom Kriege* : Livre I, chapitre 1, page 51, Livre VIII, chapitre VIA, page 852, Livre VIII, chapitre VIB, page 856.

²⁹⁶ Pasang (Nanda Kishor Pun) : *Red Strides of the History*, Agnipariksha Janaprakashan Griha Putalisadak, Kathmandu, 2008. Pasang appartient au courant prachandiste, qui a arrêté la guerre populaire à la faveur des accords de paix de 2006.

35. Clausewitz et le castro-guévarisme

En novembre 1965, Guevara note dans ses carnets avoir lu Clausewitz²⁹⁷. Sa pensée politico-militaire était déjà formée à ce moment puisque c'est entre 1960 et 1961 qu'il avait écrit, sur base de l'expérience cubaine, *La Guerre de guérilla*.

En 1965-66, après l'échec de l'expérience congolaise et sa lecture de *Vom Kriege*, Guevara relit son livre et commence à le corriger en vue d'une nouvelle édition. Sur les épreuves de correction, il marque ce passage d'un trait rouge :

En langage militaire, la tactique est la façon pratique de mener à bien les grands objectifs stratégiques. C'est, en quelque sorte, un complément de la stratégie qui permet de fixer les règles de sa mise en œuvre. Beaucoup plus variables, beaucoup plus flexibles que les objectifs finaux, les moyens tactiques doivent s'adapter à chaque instant de lutte. Au cours d'une guerre, certains objectifs tactiques sont constants tandis que d'autres varient. Il faut d'abord veiller à ce que l'action de la guérilla concorde avec celle de l'ennemi.²⁹⁸

Et il note en marge : « Consulter Clausewitz sur ce point ».

De quel point s'agit-il ? De la définition de la tactique ou du principe de l'interaction ? Guevara laissera intacte sa définition de la stratégie (« on entend par stratégie l'analyse des objectifs à atteindre en fonction d'une situation militaire générale et des moyens utilisés à cette fin »²⁹⁹) qui, sans être contradictoire d'avec celle de Clausewitz, est plus restrictive. Or, les définitions clausewitziennes de la tactique et de la stratégie sont liées ; elles forment un couple conceptuel. Mais d'autre part, peu avant son départ pour la Bolivie, Guevara met en exergue de *Táctica y estrategia de la Revolución Latinoamericana* cette citation de *Vom Kriege* : « La tactique enseigne à

²⁹⁷ Il le lit dans la réédition argentine de l'édition espagnole « historique », intitulée : *Principios esenciales para la conducción de la guerra* (*Les principes fondamentaux de la conduite de la guerre*), Clausewitz, Carlos (sic) von, Imprenta del Arsenal principal de guerra, Buenos Aires, 1902, traduction d'E. Maldones.

²⁹⁸ C'est l'édition de *La guerre de guérilla* de 2010, chez Flammarion (collection *Champs*), qui inclut, sous forme de notes, les corrections et projets de corrections de Guevara. L'extrait et la note cités se trouvent page 48 de cette édition.

²⁹⁹ *La guerre de guérilla*, page 43.

employer les forces dans les combats, et la stratégie à employer les combats favorablement à la guerre »³⁰⁰. Guevara a donc été marqué par cette définition clausewitzienne de la tactique, même si la lecture de *Vom Kriege* ne l'avait pas amené à remanier sa *Guerre de guérilla* sur ce point.

Les autres changements, nombreux, qu'il se propose d'apporter à sa *Guerre de guérilla* sont étrangers aux thématiques de *Vom Kriege*. Alors de trois choses l'une : soit Guevara juge les thématiques clausewitziennes éloignées de son sujet, soit enfin Guevara ne reconnaît pas la pertinence (l'actualité ?) de Clausewitz là où *Vom Kriege* pouvait contredire la *Guerre de guérilla*, soit – hypothèse la plus probable – Guevara jugeait sa *Guerre de guérilla* conforme à *Vom Kriege*.

À la différence de Guevara, Castro a lu Clausewitz bien avant l'expédition du *Granma*, pendant son emprisonnement à l'île des Pins de 1953-55 consécutif à l'attaque de la caserne de Moncada. Norberto Fuente, ancien proche de Fidel Castro, entré en dissidence, écrit, dans sa prétendue « autobiographie » de Castro, que celui-ci connaît Clausewitz « par cœur »³⁰¹. Mais on ne trouve pas de trace directe de l'influence de Clausewitz dans les pourtant nombreux textes de Castro³⁰².

Clausewitz faisait pourtant partie du bagage théorique du guérillero castriste : lorsque Jorge Masetti suit une formation militaire à Cuba, il trouve au programme, outre l'entraînement physique et le maniement des armes, l'étude des œuvres militaires de Lénine, de l'*Anti-Dühring* d'Engels, et du *Vom Kriege* de Clausewitz³⁰³. Abraham Guillén qui fut instructeur de

³⁰⁰ Retraduit de l'espagnol : « *La táctica enseña el uso de las fuerzas armadas en los encuentros y la estrategia, el uso de los encuentros para alcanzar el objetivo de la guerra.* » Dans l'édition française, la formule est légèrement différente : « Nous divisons donc l'art militaire proprement dit en tactique et en stratégie, et nous répétons que la première enseigne à employer les forces dans les combats, et la seconde à employer les combats favorablement à la guerre. » *Op. cit.* (« De la guerre »), Livre II, chapitre 1, page 111. L'analyse de Guevara est paru dans le numéro du 6 octobre 1968 de la revue de l'armée populaire cubaine *Verde Olivo*.

³⁰¹ Norberto Fuente : *The Autobiography of Fidel Castro*, W. W. Norton & C°, New York, 2010, page 429. Fuentes évoque aussi Castro comme clausewitzien dans *El último santuario: una novela de campaña*, (Siglo Veintunos, Madrid/Mexico, 1992, page 133).

³⁰² La première vraie formation militaire de Castro (et de Guevara) semble être l'enseignement reçu au Mexique par le colonel espagnol Bayo, qui durant la guerre civile espagnole avait connu les tactiques de groupes guérilleros opérant sur les arrières franquistes.

³⁰³ Jorge Masetti, *El furor y el delirio – Itinerario de un hijo de la Revolución cubana*, Tusquets, Barcelone, 1999. Masetti participera à des missions en Argentine (dans les rangs de

nombreux guérilleros latino-américains à Cuba, puis conseiller militaire de plusieurs organisations dont les Tupamaros, fut un grand lecteur de Clausewitz. Il fut l'auteur de nombreux ouvrages politico-militaires dont une *Stratégie de la guérilla urbaine* qui eut, en 1965, une influence déterminante sur Carlos Marighella et sur les Tupamaros³⁰⁴.

Avec *Révolution dans la révolution*³⁰⁵, Régis Debray contribuera en 1967 à forger un guévarisme malgré Guevara : le foquisme. Les échecs du foquisme furent cinglants, et Debray écrivit en conséquence, en 1974, *La critique des armes*³⁰⁶. On aurait tort de voir dans cette réévaluation critique une étape du ralliement ultérieur de Debray à la social-démocratie. L'ouvrage est une autocritique de *Révolution dans la révolution* et un bilan du guévarisme au service de la définition d'une politique militaire révolutionnaire plus adéquate. S'appuyant sur l'analyse minutieuse des guerres de guérilla au Venezuela, en Uruguay et au Guatemala³⁰⁷, *La critique des armes* porte surtout sur la dialectique entre la nécessité militaire de la mobilité (facteur auquel le foquisme sacrifiait tout) et la nécessité politique de la stabilité (une base d'appui, un espace où peut jouer l'avantage de la défensive).

Debray recourt à de nombreuses reprises, avec une pertinence qui témoigne d'une remarquable maîtrise de *Vom Kriege*, aux concepts de Clausewitz : cours croissant de la défense et cours décroissant de l'attaque, point culminant de l'offensive, dissymétrie de la défense et de l'attaque, défense populaire en profondeur, interaction des belligérants (Debray va jusqu'à reprendre l'image du jeu de cartes)³⁰⁸.

l'ERP), en Colombie, en Angola et au Nicaragua. C'est aussi l'affaire Ochoa qui lui fera rompre avec le régime.

³⁰⁴ Abraham Guillén, *Estrategia de la guerrilla urbana*, Manuel del Pueblo, Montevideo, 1966. Les références à Clausewitz sont tantôt rhétorique (lorsqu'il explique qu'il vaut mieux étudier Clausewitz que les théoriciens de la démocratie parlementaire si l'on veut que le pouvoir révolutionnaire survive aux prétoriens de la réaction, page 9), tantôt théorique (sur le passage du savoir au pouvoir, page 27).

³⁰⁵ *Révolution dans la révolution ? : Lutte armée et lutte politique en Amérique latine*, François Maspéro, collection *Cahier Libres*, n° 98, Paris, 1967.

³⁰⁶ *La critique des armes*, Volume 1, Éditions du Seuil, collection *Combat*, Paris, 1974.

³⁰⁷ Analyses publiées sous forme d'un volume à part intitulé : *Les Épreuves du feu – La critique des armes 2*, Éditions du Seuil, collection *Combat*, Paris, 1974.

³⁰⁸ *Op. cit.* (« La critique des armes »), Volume 1, pages 98-99 et 134. *Les Épreuves du feu – La critique des armes 2*, Éditions du Seuil, collection *Combat*, Paris, 1974, page 181.

Toujours en 1974, Debray revient sur l'expérience bolivienne dans *La guérilla du Che*. Il a recours à Clausewitz dans son analyse critique des poussées révolutionnaires (ou radicale-réformistes) d'un prolétariat minoritaire mais concentré, qui alternaient avec les coups d'État réactionnaires. Debray expose que ces poussées prolétariennes, concentrées dans les villes, qui débouchent en quelques heures sur la victoire complète (comme en avril 1952) ou la défaite complète (comme en novembre 1964), vont à l'encontre du principe de Clausewitz selon lequel aucun État (et l'on peut ajouter : aucune classe, aucun parti) ne doit admettre que son destin dépend d'une seule bataille. En Bolivie, les conditions qui, selon Clausewitz, peuvent seules rendre efficace la guerre populaire, étaient prises à contre-pied³⁰⁹.

Outre un publiciste comme Debray, plusieurs grands dirigeants des guérillas guévaristes furent des disciples déclarés de Clausewitz. Ainsi Miguel Enríquez, qui avait méthodiquement étudié *Vom Kriege* dans un groupe de lecture militant universitaire. Enríquez fut un des principaux fondateurs au Chili du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (MIR), qu'il dirigea dès 1965. Il joua un rôle central dans le 2^e Congrès (1967) qui amena le MIR à se revendiquer du marxisme-léninisme et à adopter la lutte armée comme stratégie. Il dirigea la lutte armée de 67-70, puis la résistance armée au coup d'État de Pinochet jusqu'à sa mort dans une fusillade en 1974.³¹⁰

Mais la figure guévariste qui a le plus été marquée par Clausewitz est l'Argentin Roberto « Roby » Santucho, le fondateur du Parti Révolutionnaire des Travailleurs (PRT), qui a commandé ce qui reste la plus grande expérience de guérilla urbaine révolutionnaire à ce jour : l'Armée Révolutionnaire du Peuple (EPR).

Le PRT, qui avait des origines indigénistes et trotskistes, s'éloignera des unes comme des autres sous l'influence du maoïsme et, surtout, du

³⁰⁹ Régis Debray : *La guérilla du Che*, Seuil, collection *Points*, P206, Paris 1996, pages 78-79.

³¹⁰ « Selon lui [Miguel Enríquez], nous, jeunes intellectuels, devons donc lire avant tout la littérature pertinente révolutionnaire, de *De la Guerre* de von Clausewitz à *Ludwich Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* d'Engels ». Pedro Naranjo Sandova, « La vie de Miguel Enríquez et le MIR » (ce texte, faisant partie du livre *Miguel Enríquez et le projet révolutionnaire au Chili*, LOM, Santiago du Chili, 2004, est disponible sur le net).

castro-guévarisme³¹¹. Santucho lui-même s'était rendu à Cuba en 1961 et il y avait suivi une formation militaire. Le PRT qui intégrait dès l'origine un courant favorable à l'implantation de guérillas dirigé par Angel Bengocha, a fondé l'ERP dans la foulée de la grande insurrection de Cordoba. Le premier grand revers de l'ERP fut l'élimination de sa guérilla rurale dans le Tucumán en 1975³¹², mais si elle sut développer la guérilla urbaine à une échelle qui n'a jamais été reproduite, elle a également subi des défaites en proportion. Au total, environ 5 000 militants du PRT et de l'ERP ont été tués par la contre-révolution dans les années 70, Santucho lui-même ayant été abattu par les militaires le 19 juillet 1976.

Les résolutions du 5^e Congrès du PRT (29-30 juillet 1970), rédigées par Santucho qui venait de s'évader, sont celles de la fondation de l'ERP. On y trouve un long questionnement de la thèse clausewitzienne de destruction de l'armée ennemie dans le cadre d'une lutte révolutionnaire susceptible d'anéantir la puissance de l'armée ennemie en minant son moral³¹³.

Clausewitz avait été étudié par tous les cadres militaires de l'ERP. Une première école militaire avait été créée sous la direction de Miguel Ángel « Niky » Ceballos dans la localité d'Icho Cruz, près de Carlos Paz³¹⁴. Cette activité allait se développer sous la tutelle directe de l'état-major de l'ERP, à savoir Santucho lui-même. Des fermes dans les zones suburbaines étaient temporairement louées et un « corps enseignant », composé de membres de l'ERP qui avaient des connaissances militaires et une certaine expérience pédagogique, y formaient les cadres sous la direction de Juan Manuel Carrizo. Les élèves y étudiaient notamment la tactique opérationnelle, les explosifs, les armes et le règlements des unités. Leur programme de lecture comprenait les textes militaires d'Engels, de Trotski, de Mao, de

³¹¹ Tout en étant critique du foquisme, la guérilla rurale de Tucumán et la guérilla urbaine du Grand Buenos Aires avaient ainsi été déclarées « coïncidentes, inter-reliées et inséparables ».

³¹² Le PRT avait lancé des actions armées avant la fondation de l'ERP, mais il s'agissait alors d'appuyer les luttes ouvrières et les insurrections populaires. Les trotskistes quitteront le PTR en désaccord avec la décision de fonder l'ERP et pratiquer la lutte armée.

³¹³ *Vencer o Morir – PRT – ERP Documentos*, sélection de Daniel De Santis, préface de Pablo Pozzi, éditions Nuestra América, Buenos Aires, 2006, page 111 de l'édition pdf (traduction maison).

³¹⁴ Enrique Gorriarán Merlo, *Memorias : De los Setenta a La Tablada*, Éditions Planeta, collection *Catalogos*, Buenos Aires, 2003, page 207.

Giáp, de Guevara, etc. L'histoire militaire générale était enseignée, et particulièrement les expériences de guerre patriotique en URSS, de la guerre civile espagnole, et de la guerre au Viêt Nam. Dans ce cursus, Clausewitz était un auteur obligatoire.³¹⁵

En mai 1977, alors que les dernières structures clandestines du PRT et de l'ERP en Argentine étaient démantelées par les militaires, la direction du PRT s'était reconstituée à Rome et avait ouvert, à Sarnano, une nouvelle école de formation des militants. Clausewitz y était encore au programme³¹⁶.

36. Clausewitz et Carl Schmitt

L'intérêt de la pensée de Clausewitz dans le domaine de la guerre populaire n'a pas été le fait des seuls révolutionnaires. Réactionnaire notoire, Carl Schmitt en fit un de ses centres d'intérêts. Schmitt était entré en philosophie politique comme ennemi déclaré de la République de Weimar. Le principe majoritaire et la séparation des pouvoirs, les rapports sociaux transactionnels entre classes et groupes d'intérêts tels que le conçoivent les partis démocratiques, tout cela, aux yeux de Schmitt, empêchaient le véritable exercice de la politique, paralyseraient par conséquent l'État, et constitueraient des obstacles à sa mission organisatrice de la « communauté nationale ». L'anti-démocratie, l'anticommunisme et l'antisémitisme de Schmitt l'ont amené à devenir un membre actif du parti nazi et un des piliers de la « science juridique » hitlérienne.

C'est sur cette base réactionnaire, quoique « dénazifiée », que Schmitt écrit en 1963 sa *Théorie du Partisan*. Dans le droit fil de sa *Notion de politique*³¹⁷, on y retrouve partout la thèse voulant que « La distinction spécifique du politique, à laquelle peuvent se ramener les actes et les mobiles politiques, c'est la distinction de l'ami et de l'ennemi »³¹⁸.

³¹⁵ Luis Mattini [Arnold Kremer] : *Hombres y Mujeres del PRT-ERP (La pasión militante)*, édition de la Campagna, La Plata (Argentine), 2007 (première édition 1995), page 215.

³¹⁶ Entretien de l'auteur avec une ancienne militante du PRT-ERP (2014).

³¹⁷ La première édition de la *Notion de politique* date de 1927. Une nouvelle édition a lieu en 1963 – année de parution de la *Théorie du Partisan*, et cette dernière porte en sous-titre : *Note incidente relative à la notion de politique*. Le lien entre ces deux textes écrits à 35 ans de distance est très étroit.

³¹⁸ Carl Schmitt, « La Notion de politique », in *Théologie politique*, Éditions Gallimard, collection NRF Bibliothèque des Sciences humaines, Paris, 1988, page 64.

Schmitt traite du partisan sous l'angle historique et conceptuel. Il fait remonter l'apparition de la figure du partisan au 18^e siècle, en ce que la figure de « l'irrégulier » suppose celle du « régulier », donc d'une armée régulière moderne. Schmitt aborde les projets de guerre partisane des Prussiens de 1813, évoquant à plusieurs reprises Clausewitz. Il s'attarde ensuite sur l'explosion du phénomène partisan au 20^e siècle et en étudie ses caractères (irrégulier, tellurique³¹⁹, défensif, et surtout radicalement politique).

Selon Schmitt, Lénine

a discerné que le recours à la force et les guerres révolutionnaires sanglantes, guerres civiles et interétatiques, étaient inévitables et c'est pourquoi il a aussi approuvé la guerre de partisans comme un ingrédient nécessaire du processus révolutionnaire global. Lénine fut le premier à avoir pleine conscience que le partisan était une figure importante de la guerre civile nationale et internationale. Il fut le premier aussi à chercher à le transformer en un instrument efficace aux mains de la direction centrale du parti communiste.³²⁰

Schmitt qualifie les notes de Lénine sur Clausewitz comme

un des documents les plus grandioses de l'histoire universelle et de l'histoire des idées [qui] permet d'en déduire une nouvelle théorie de la guerre absolue et de l'hostilité absolue qui commande l'ère de la guerre révolutionnaire et les méthodes de la guerre froide moderne. Ce que Lénine a pu apprendre de Clausewitz, et il l'a appris à fond, ce n'est pas seulement la célèbre formule de la guerre, continuation de la politique. C'est aussi cette conviction que la distinction de l'ami et de l'ennemi est, à l'ère révolutionnaire, la démarche primaire et qu'elle commande aussi bien la guerre que la politique. Seule la guerre révolutionnaire est une guerre véritable aux yeux de Lénine, parce qu'elle naît de l'hostilité absolue. Tout le reste n'est qu'un jeu conventionnel.³²¹

³¹⁹ C'est-à-dire intimement lié à sa terre natale, et puisant ses forces dans ce lien même.

³²⁰ Carl Schmitt : *La Théorie du partisan*, Flammarion, collection *Champs*, n° 259, Paris 1992, pages 255.

³²¹ Ibid., pages 255 à 259.

Et encore :

Lénine a transporté le centre de gravité conceptuel de la guerre sur la politique, c'est-à-dire sur la distinction de l'ami et de l'ennemi. L'opération était judicieuse et, venant après Clausewitz, un développement logique de l'idée que la guerre était la continuation de la politique. Mais Lénine, le révolutionnaire professionnel de la guerre civile mondiale, alla encore plus loin et fit de l'ennemi réel un ennemi absolu. Clausewitz avait bien aussi parlé de la guerre absolue, mais sans cesser de postuler la régularité d'un État existant. Il eut été bien en peine de concevoir l'État comme l'instrument d'un parti ou un parti qui commande à l'État. Mais du jour où le Parti prit valeur d'absolu, le partisan devint lui-même absolu et il fut promu au rang de représentant d'une hostilité absolue.³²²

Comme le dit Aron, Schmitt

substitue aux notions des auteurs – Clausewitz et Lénine – les siennes propres. Il affirme que, aux yeux de Lénine, seule la guerre révolutionnaire est une vraie guerre parce qu'elle émane de l'hostilité absolue ; tout le reste est jeu conventionnel. Jamais Lénine n'aurait écrit une pareille sottise.³²³

De fait, lorsque Lénine note l'opposition entre la guerre et le jeu, il n'oppose pas la guerre révolutionnaire aux guerres interétatiques, mais note la différence que Clausewitz fait entre les guerres policées du 18^e et le déchaînement des forces et la violence des guerres qui suivirent les révolutions bourgeoises.

Schmitt prétend étudier la politique indépendamment de l'intention, au point de mettre Lénine dans la même catégorie que Cromwell ou Salan. La distinction entre l'agir politique et l'intention politique peut être utile et fertile. Elle est le produit d'un héritage intellectuel honorable et même progressiste, qui commence avec Machiavel et termine avec Foucault³²⁴.

³²² Ibid., pages 302-303.

³²³ Raymon Aron : *Penser la guerre, Clausewitz, II*, page 214.

³²⁴ Schmitt a écrit un important et élogieux article sur Machiavel en 1927, à l'occasion du 400^e anniversaire de sa mort.

Mais Schmitt ne conçoit de politique que cet agir, ravalant l'intention au rang de justification, de pathos moralisant relevant de la propagande. On en sait l'origine : la pensée de Schmitt s'est forgée contre le diktat de Versailles présenté par les puissances impérialistes victorieuses comme triomphe du Droit et de la Justice. Il n'empêche que sur ce point fondamental, Schmitt passe la frontière qui sépare le réalisme du cynisme et la science de l'idéologie.

La conception générale qu'à Schmitt du politique l'empêche de saisir réellement la démarche léniniste. Que telle ou telle force politique, classe, état, parti en vient à être considéré comme ami ou ennemi découle directement, chez Lénine, de ce que Schmitt appelle l'intention : l'objectif historique, ou plus précisément, de l'étape du processus menant au but politique. Il n'y a pas, pour le marxisme-léninisme, et contrairement à ce qu'imagine Schmitt, d'ennemi absolu. C'est ainsi que certaines conditions ont amené les communistes à s'allier à des forces bourgeoises pour lutter contre des forces féodales, l'occupant étranger, la domination coloniale ou la réaction fasciste.

Après Lénine, la *Théorie du Partisan* évoque Mao Zedong, « ce nouveau Clausewitz »³²⁵, « le plus grand praticien de la guerre subversive de notre temps [et aussi] le théoricien le plus célèbre »³²⁶. En organisant la résistance nationale contre l'envahisseur japonais, en réalisant l'idéal clausewitzien de la nation en arme, en libérant les forces du peuple chinois, la révolution de Mao a, selon Schmitt, un meilleur « fondement tellurique » que celle de Lénine.

Quatre ans après la *Théorie du Partisan*, Schmitt écrit un important article intitulé *Clausewitz, penseur politique*³²⁷. Clausewitz lui paraît l'incarnation de sa thèse voulant que la politique soit la désignation de l'ennemi. Et effectivement, le fil conducteur de l'engagement de Clausewitz, sa boussole politique, est la conviction que Napoléon est le vrai ennemi de

³²⁵ « [la stratégie de Mao est] effectivement un développement conséquent, conscient et systématique des concepts de l'officier d'état-major prussien. À cette différence près que Clausewitz, le contemporain de Napoléon I^{er}, ne pouvait deviner encore le degré de totalité qui va de soi de nos jours dans la guerre révolutionnaire du communisme chinois. » (*Op. cit.* [« La Théorie du partisan »], page 263.)

³²⁶ *Ibid.*, page 262.

³²⁷ Article publié dans Carl Schmitt, *Machiavel – Clausewitz – Droit et politique face aux défis de l'histoire*, Éditions Krisis, Paris, 2007.

la Prusse. Cependant, la pensée de Clausewitz est étrangère à ce fil et rien, dans *Vom Kriege*, n'évoque ne serait-ce que de loin la conception schmittienne du politique.

37. Clausewitz et les guerres « asymétriques »

Pour Clausewitz, on l'a vu, le sujet politique, c'est l'État, et la guerre, la guerre entre les nations. Il conçoit les intérêts particuliers, individuels ou collectifs, mais pour lui la politique

n'est rien par elle-même, mais simplement l'administrateur de ces intérêts [les intérêts rationnels de l'État et des citoyens] face à l'étranger. Nous n'avons pas à considérer si, suivant une fausse direction, elle sert de préférence les ambitions, les intérêts privés et la vanité des gouvernants, car, en aucun cas, l'art militaire ne peut être appelé à lui faire la leçon et nous ne devons la regarder ici que comme le représentant des intérêts de toute la société.³²⁸

Bref, d'une manière ou d'une autre, l'État « représente » la nation qu'il gouverne. Il peut mener cette nation à la guerre, il est donc l'acteur politique par excellence. Dans son inventaire des conflits qui se sont succédés de l'Antiquité à l'Empire napoléonien, Clausewitz n'énumère ni la Guerre des paysans en Allemagne, ni les guerres de religion en France ou en Angleterre, ni aucune guerre civile. Il y a dans *Vom Kriege* un embarras visible quant à ces phénomènes.

Selon Lénine, il y a dans ce passage (qu'il a soigneusement recopié) une « approche du marxisme ». Pour le marxisme, la politique est l'ensemble complexe des manifestations des intérêts des classes : c'est l'action plus ou moins cohérente et organisée des classes (et des fractions de classe) pour la réalisation de leurs intérêts, et à un stade supérieur, l'action des instances qu'elles se donnent (parti, État, soviet, syndicat, armée, etc.). Lénine lui-même se place au point de vue d'une force politico-militaire non-étatique : le mouvement ouvrier russe organisé par les bolcheviks. À partir de cette conception nouvelle du sujet politique, Lénine adopte point par point l'analyse clausewitzienne.

³²⁸ *Op. cit.* (« De la guerre »), pages 856-857.

L'opportunité d'appliquer les thèses de Clausewitz aux acteurs non-étatiques reste discutée. Selon Martin Van Creveld, l'essayiste militaire israélien qui a rédigé un ouvrage de référence sur la substitution des guerres asymétriques aux guerres classiques,

l'affirmation selon laquelle la guerre est une continuation de la politique signifie, *stricto sensu*, qu'elle représente un outil entre les mains de l'État dans la mesure où celui-ci emploie la violence à des fins politiques : elle ne revient nullement à soutenir que la guerre est au service de n'importe quel type d'intérêt dans n'importe quel genre de communauté ; ou bien, si tel est le cas, elle n'est plus qu'un cliché vide de sens.³²⁹

Pour Van Creveld, non seulement ce type de guerre apparaît très tard dans l'histoire, mais il est en passe de disparaître, et les leçons de Clausewitz avec elle.

Un courant de la pensée militaire étasunienne a réagi à cette prétendue « découverte » de l'asymétrie. Pour ce courant, l'essentiel de la stratégie consiste précisément à exploiter ses avantages et les faiblesses de l'adversaire³³⁰, ce qui amène Conrad Crane à distinguer deux manières de faire la guerre : « l'asymétrique et la stupide »³³¹. Si l'on considère que la guerre asymétrique serait spécifique non pas comme guerre du faible au fort (ce qui est simplement la guerre dissymétrique), mais par la stratégie (cibler la population et l'administration civile plutôt que les forces armées, et/ou considérer la population comme le milieu et l'enjeu de la guerre), on constatera qu'ici non plus, il n'y a rien de bien neuf sous le soleil.

D'autant que les acteurs non-étatiques des guerres dites « asymétriques », (guérilla maoïste aux Philippines, PKK au Kurdistan, Hezbollah au Liban, etc.) ont une rationalité politique égale et parfois même supérieure à celle des États qu'ils combattent. Les guerres inter-étatiques, les guerres révolutionnaires, les guerres de libération nationale relèvent de la même rationalité politique. Van Creveld s'égare en réservant à l'État la

³²⁹ Martin Van Creveld, *La transformation de la guerre*, Éditions du Rocher, collection L'Art de la guerre, Monaco, 2011, pages 166-167.

³³⁰ Partie de ce Clausewitz appelle le « principe de polarité ».

³³¹ Conrad Crane enseigne à l'U.S. Army War College et Lukas Milevski à la National Defense University. Cf. l'article publié par la NDU dans le n°4 (2014) du *Joint Force Quarterly*. Cet article est disponible sur le net.

rationalité politique capable d'utiliser la guerre comme outil³³². Il est des groupes armés à la rationalité extra-politique (mafias, sectes religieuses, bandes racistes, gangs de rue), mais ils ne se positionnent qu'exceptionnellement comme belligérants, ce que l'importance du phénomène jihadiste peut occulter³³³.

38. Clausewitz et les Brigades Rouges

Vom Kriege n'a fait l'objet d'une édition grand public en Italie qu'en 1970³³⁴. Rien d'étonnant que Clausewitz soit absent des débats constitutifs des Brigades Rouges (BR) : jusqu'à la fin des années 70, il n'était évoqué par les brigadistes qu'incidemment, ainsi lorsqu'ils affirmaient que « Mari ghella était le Clausewitz du 20^e siècle »³³⁵.

Mais Clausewitz s'est trouvé au centre d'un débat crucial qui a suivi les scissions de 1981 et les revers de 1982³³⁶. L'initiateur en est un des fondateurs des BR, Renato Curcio, et quelques autres prisonniers des BR emprisonnés avec lui à Palmi. Ils signent en février 1982 un document intitulé *Forcer l'horizon*. Fin 1982, dans le livre *Gouttes de soleil dans la cité des spectres*³³⁷, puis début 1983 dans un texte intitulé *Contre Clausewitz*³³⁸, Curcio reprend ces thèses parfois mots pour mot. Ce positionnement de

³³² Les considérations sur la guerre d'Algérie qu'il avance en appui de son analyse sont tellement insanes qu'elles ne peuvent que découler de ses positions sionistes dans le conflit israélo-palestinien.

³³³ Les guerres du mouvement jihadiste relèvent en partie (et dans des proportions diverses) de la rationalité politique, en partie de ce que Creveld appelle « la continuité de la religion par d'autres moyens ».

³³⁴ Une traduction intégrale avait bien été faite pendant la guerre, mais elle avait été réservée aux officiers de l'état-major. Cf. « Clausewitz and Italy » de Virgilio Ilari (avec Luciano Bozzo et Giampiero Giacomello), in *Clausewitz goes global – Carl von Clausewitz in the 21st Century*, Reiner Pommerin, Miles Verlag Berlin 2011, pp. 182 et 194. L'intérêt pour Clausewitz dans la gauche marxiste italienne avait jusqu'aux années 70 été tout à fait marginal. Gramsci l'avait évoqué fugitivement dans ses cahiers de prisons.

³³⁵ Entretien de l'auteur avec un ancien membre des BR (2013).

³³⁶ 1982 est l'année terrible pour les BR. Plus de 500 brigadistes sont arrêtés : 300 dans le cadre d'enquêtes sur les BR d'avant les scissions, plus de 110 pour les BR-Parti Guérilla, près de 80 pour la colonne Walter Alasia et plus de 50 pour les BR-Parti Communiste Combattant.

³³⁷ Renato Curcio et Alberto Franceschini, *Gocce di sole nella città degli spettri* (avec une préface de Pio Baldelli), livre publié en supplément au n°20-22 de *Corrispondenza internazionale*, Rome, 1982.

³³⁸ « Contre Clausewitz », in *Il Bollettino*, n° 8, mai 1983. Ce texte, signé « un camarade du collectif *Ce n'est que le début* de Palmi » (en fait Curcio) – traduit par nos soins –, est

Curcio, lecteur de Clausewitz depuis 1967³³⁹, est un moment clé de son parcours. Ce n'est plus celui, classiquement léniniste, des BR et pas encore celui de la capitulation qui surviendra peu après.

Curcio appelle « domination totale » la phase dans laquelle le capital investit et détermine tous les rapports sociaux. Il l'oppose à la phase de « domination formelle » où ne sont investis et déterminés que les rapports de production. Cette transformation appelle, selon le Curcio de 1981, l'abandon du modèle marxiste classique de l'infrastructure (mode et rapports de production) déterminant la superstructure politico-idéologique. La contradiction prolétariat-bourgeoisie devient alors antagonisme social total : non plus contre certains aspects, mais contre la totalité de la formation sociale :

Le caractère absolu de l'antagonisme de la domination réelle totale oblige à une redéfinition de la dialectique entre « politique », en tant qu'art de la médiation des contradictions, et « guerre », en tant que leur négation, leur anéantissement.

Dans la phase de domination formelle, telle dialectique était résumée dans la proposition de Clausewitz « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » ; c'est-à-dire la guerre est un instrument de la politique, une fonction de la médiation, une étape transitoire entre « ennemis relatifs ». La médiation domine sur l'anéantissement. En effet Clausewitz, quand il a formulé ce principe était face à des conflits entre États, c'est-à-dire, en dernière analyse, entre fractions d'une même classe.

Avec Lénine, la guerre entre États passa la main à la guerre « interne » entre partis. Malgré tout, les principes formulés par le général prussien ne subirent pas des modifications substantielles. Pour Lénine aussi, la guerre est une phase circonscrite, transitoire, et « l'insurrection » tout comme « la lutte des partisans » a un caractère extraordinaire. Ce n'est pas un hasard si

publié en annexe de T. Derbent, *De Foucault aux Brigades Rouges – Misère du retournement de la formule de Clausewitz*.

³³⁹ Selon Giorgio Bocca, *Il terrorismo italiano, 1970-78*, Rizzoli editore, Milano, 1978, note 1.

les écrits de 1902 à 1906 sur la lutte des partisans parlent de cette dernière comme d'une « forme de lutte ». Malgré tout, avec Lénine le concept de guerre commence déjà à se définir comme « inimitié totale ». Tandis que jusqu'alors les guerres entre États s'étaient développées selon des règles établies et acceptées par tous les belligérants. Mais une telle « inimitié totale » établit que la révolution d'Octobre maintient une ambiguïté entre le contenu et la forme : démocratique bourgeoise pour le premier, prolétarienne pour le deuxième.

Avec Mao, enfin, la guerre perd définitivement son caractère d'exception, de son caractère transitoire, pour devenir « de longue durée », détermination constante de la politique. Mais le saut qualitatif à sa forme absolue ne s'est pas encore réalisé.³⁴⁰

Curcio essaie d'utiliser Clausewitz contre Lénine, mais cela ne lui est possible qu'en rompant avec la conception marxiste de la politique. En décrétant la politique d'abord « art de la médiation des contradictions » (excluant donc la résolution/dépassement marxiste de ces contradictions), puis « volonté personnifiée de l'État », Curcio adopte une définition que pourraient endosser Machiavel ou Clausewitz, mais qui relève de Max Weber et non de Marx. Ce n'est qu'en évacuant l'élargissement marxiste du domaine du politique aux instances de classe, élargissement récusé par Weber, que Curcio peut s'attaquer à la conception léniniste de la guerre révolutionnaire³⁴¹.

Les brigadistes qui passaient alors en procès à Turin répondront à Curcio par un livre intitulé *Politica e Rivoluzione*³⁴², qui deviendra une des références principales des BR « orthodoxes » : les BR-Parti Communiste Combattant (BR-PCC). Sur une base rigoureusement léniniste-clausewitzienne, ils mettent le doigt sur la question évacuée par Curcio : la prise du

³⁴⁰ « Forzare l'orizzonte », in *Controinformazione*, février 1982, page 7. Traduit par nos soins.

³⁴¹ Negri et Hardt auront plus tard, dans un même souci d'évitement des thèses marxistes sur la guerre de classe, également recours à Weber. Cf. Michel Hardt et Antonio Negri, *Multitude – Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, La Découverte, Paris, 2004, page 15.

³⁴² Andrea Coi, Prospero Gallinari, Francesco Piccioni et Bruno Seghetti, *Politica e Rivoluzione*, Giuseppe Maj Editore, Milano, 1983. Deux chapitres de ce livre, jusqu'ici inédits en français et traduits par nos soins, sont publiés en annexe de T. Derbent, *De Foucault aux Brigades Rouges – Misère du retournement de la formule de Clausewitz*.

pouvoir. L'apparente radicalité du virage de Curcio masque l'abandon des fondamentaux révolutionnaires marxistes-léninistes.

Politica e Rivoluzione expose que les concepts fondamentaux de Curcio – et des BR-Parti Guérilla (BR-PG)³⁴³ –, ceux de « guerre totale » et d'« inimitié totale »³⁴⁴ sont anti-marxistes parce qu'anti-dialectiques. Lénine ne parle pas « d'inimitié totale » mais « d'antagonisme inconciliable » entre les classes ; la différence est déterminante : du premier concept se déduit la « guerre sociale totale », du second la révolution prolétarienne. Les auteurs de *Politica e Rivoluzione* exposent que cette thèse de la « guerre totale » prend sa source chez Carl Schmitt, dont ils évoquent l'influence sur Curcio³⁴⁵. Et finalement, les BR-PCC elles-mêmes dénonceront la déviation de Curcio, dans le communiqué de leur action contre le conseiller gouvernemental Giugni, le 3 mai 1983³⁴⁶.

Ce débat d'un haut niveau théorique cessera bientôt faute de combattants : Curcio poursuivant son virage jusqu'au renoncement à la lutte armée, et les BR-PG étant anéanties par la répression.

39. Conclusion

L'intérêt de la pensée de Clausewitz pour les communistes recoupe largement celui de la question de la doctrine militaire prolétarienne. Dans un article resté longtemps inédit, Engels écrivait que

Toute nouvelle révolution qui hisse au pouvoir une classe toute nouvelle suscite aussi – comme ce fut le cas lors de la révolution française – de nouveaux moyens et tactiques de guerre. De même l'actuel système militaire (bourgeois) qui porte le nom de Napoléon apparaîtra aussi suranné et impuissant (face

³⁴³ Constitué lors de la scission de 1981 et réunissant les courant ultra-militaristes et ultra-subjectivistes des colonnes napolitaine, romaine et turinoise.

³⁴⁴ Ou, selon les traductions, « d'hostilité absolue ».

³⁴⁵ Ils révèlent que les prisonniers des BR qui ont participé aux discussions internes connaissent bien l'influence de Schmitt (et particulier sa *Théorie du partisan*) sur Curcio. C'est Curcio et ses proches qui ont apporté Schmitt dans le débat brigadiste. Plus surprenant, *Politica e Rivoluzione* révèle que Schmitt a été présenté aux prisonniers comme un théoricien « social-démocrate ».

³⁴⁶ Brigades Rouges, « Communiqué de l'exécution de G. Giugni », in *Ligne Rouge*, n°15, Bruxelles, 1985, page 11.

au système militaire du prolétariat) que celui de la guerre de Sept Ans face à celui de la première révolution.³⁴⁷

La question de l'héritage se pose pour l'art militaire comme pour les Beaux-Arts : quelles sont les parties de l'héritage qui seront rejetées par le prolétariat révolutionnaire ? Quelles sont celles qui seront recueillies ? Et quelles transformations subiront ces dernières ?

De l'opportunisme de droite qui professe une imitation servile des modèles bourgeois au gauchisme qui dénie toute valeur (sinon historique) à l'héritage, le spectre est extrêmement large. On comprend mieux, sous cet angle, l'attaque de l'ultra-gauche contre Clausewitz :

La contradiction entre la totalité réelle de la violence et la fraction particulière où elle s'exerce se retrouve – avec toutes ses limitations et son caractère borné – dans la formule la plus crue que la bourgeoisie ait pu trouver sur la violence durant sa période de splendeur –, au moment de la révolution bourgeoise anti-féodale : « La guerre n'est rien d'autre que la continuation de la politique avec d'autres moyens » (Clausewitz). Le contemporain de Hegel utilise la même méthode que ce dernier, en séparant le monde *subjectif* de l'État et de la politique d'avec le monde *objectif* de la société humaine et économique. À partir de cette coupure première, Clausewitz situe la guerre *dans la sphère politique*, ou mieux en fait une espèce d'appendice, de prolongement. Les conceptions de Clausewitz étant l'expression théorique de la violence au sein de la société bourgeoise, Engels aussi bien que Lénine leur ont prêté la plus grande attention – comme Marx l'a fait, par exemple, pour le théoricien le plus éminent de l'économie politique capitaliste, Ricardo. Ce n'est donc pas, comme nous le verrons à chaque page, que le marxisme ait repris les meilleures idées de Ricardo ou de Clausewitz, vision basement utilitariste, donc bourgeoise. Au contraire, il est conscient que ces deux théoriciens ont donné, chacun dans son domaine, la formulation la

³⁴⁷ « Conditions d'une guerre de la Sainte-Alliance contre une France révolutionnaire en 1852 ». Cf. *Économies et sociétés*, n° 27 (série : études de marxologie), Institut des Sciences Mathématiques et Économiques Appliquées, septembre 1989.

plus juste et la plus haute – la plus « scientifique » – de la réalité bourgeoise, qui précisément est double et contradictoire, contrairement aux conceptions unitaires du marxisme, qui anticipent – en se basant sur une réalité et une pratique déjà développée au sein de la société actuelle dans et par le prolétariat –, la société future du communisme qui se développera de la socialisation réalisée déjà.³⁴⁸

Ou plus expéditivement encore :

Clausewitz est au domaine militaire ce qu'est Hegel au domaine philosophique – et l'attitude du marxisme à son égard est le même : opposition complète et originalité absolue par rapport à lui.³⁴⁹

La question d'un art militaire spécifiquement prolétarien (dans ses formes d'organisation, dans ses stratégies et tactiques) s'est posée à plusieurs reprises sous des formes différentes. Le débat entre Trotski et le groupe de Tsaritsyne³⁵⁰ en 1918, le débat entre le même Trotski et Frounzé au début des années 20, sont symptomatiques de cette problématique que l'on retrouvera à peine modifiée pendant la guerre civile espagnole.

Le groupe de Tsaritsyne est opposé à la politique de Trotski visant à encadrer l'Armée rouge d'officiers de l'ancienne armée impériale, et à faire de l'Armée rouge une armée classique. Et quand en octobre 1918, Trotski nomme un ancien général de l'armée impériale, Sytine, au commandement du front Sud et fait remplacer Staline par Chliapnikov, il se heurtera de front au groupe de Tsaritsyne. Il devra même menacer Vorochilov de la cour martiale. Ce n'est que lorsque Lénine, après un examen attentif de la situation, conclut à la nécessité d'une armée régulière et à l'impossibilité,

³⁴⁸ *Le Fil du Temps*, n°10 : « Le marxisme et la question militaire », septembre 1974, EDI, Paris, pages 12-13.

³⁴⁹ Ibid., page 23.

³⁵⁰ Le groupe de Tsaritsyne est né de l'union de Staline avec ce que l'on a appelé le « groupe des sous-officiers » (Vorochilov, Boudienny, Dybenko, et d'autres qui seront appelés à jouer un grand rôle dans la guerre contre les hitlériens). Staline était devenu le commissaire politique de la 10^e Armée, commandée par Vorochilov, qui repoussa l'offensive blanche sur le front Sud à l'automne 1918. Boudienny commandait la cavalerie du front Sud.

dans cette perspective, de se passer des ci-devant officiers, qu'il appuya l'option de Trotski³⁵¹.

Trotski résume ainsi les thèses du groupe de Tsaritsyne :

Dans l'essentiel, cette opposition défendait le principe de l'élection des chefs, protestait contre l'emploi de spécialistes, contre l'établissement d'une discipline de fer, contre la centralisation des pouvoirs de l'armée, etc. Les oppositionnels tentaient de trouver une formule théorique générale. Une armée centralisée, affirmaient-ils, c'est l'armée d'un État impérialiste. La révolution doit renoncer non seulement à la guerre de tranchées, mais à une armée centralisée. La révolution est toute construite sur sa propre mobilité, sur la hardiesse des coups qu'elle porte, sur les manœuvres qu'elle fait. Sa force combattive consiste dans des détachements indépendants, peu nombreux, combinés avec toutes sortes d'armes, ne se rattachant pas à une base, s'appuyant sur les sympathies de la population, attaquant librement l'ennemi par ses derrières, etc. En un mot, la tactique de la révolution devait être celle de la *petite guerre*³⁵². Tout cela était extrêmement abstrait et, au fond, c'était une idéalisation de notre faiblesse. L'expérience sérieuse de la guerre civile détruisit bientôt ces préjugés. Les avantages d'une organisation et d'une stratégie centralisées sur l'improvisation locale, sur le séparatisme et le fédéralisme militaires se découvrirent trop tôt et assez clairement dans l'expérience de la lutte.³⁵³

Ce débat allait traverser de multiples questions que le Comité central du Parti bolchevik et le Conseil révolutionnaire militaire tranchèrent tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. La 1^{ère} Armée de cavalerie rouge fut

³⁵¹ Cf. le chapitre « La question des spécialistes militaires » in *Tous contre Dénikine ! (Œuvres choisies, tome 3, page 246)*. L'année suivante, par contre, Lénine et tout le Comité central appuyèrent les thèses offensives de Serge Kaménev, (commandant du front Est) contre celles de Văciētis (commandant en chef de l'Armée rouge) ouvertement appuyé par Trotski. Staline proposera le remplacement de Văciētis par S. Kaménev et obtiendra gain de cause.

³⁵² Pas exactement : il s'agit plutôt de cette « grande guérilla » que nous avons évoquée dans la note 59.

³⁵³ Trotski, *Ma vie*, Gallimard, Le Livre de poche, n° 1726, Paris, 1953, Page 504.

constituée contre l'avis de Trotski. Sous le commandement de Boudienny, elle joua un rôle décisif dans la défaite de Dénikine et constitua une pépinière de maréchaux rouges (Timochenko, Joukov et Rokossovski servirent dans ses rangs).

Le débat allait rebondir après la guerre civile. En 1921, Frounzé affirmait qu'il était possible et nécessaire de forger une doctrine militaire prolétarienne, et il allait s'opposer à Trotski sur cette doctrine et sur plusieurs autres points, au cours d'un débat qui se déroula notamment devant le 9^e congrès du Parti. Cependant, ses positions n'étaient pas celles précédemment défendues par le groupe de Tsaritsyne puis qu'il défendait l'idée d'une armée rouge centralisée, homogène, et largement professionnalisée. Un des traits de la pensée de Frounzé était la primauté de l'offensive. Frounzé faisait valoir que Marx et Engels avaient constamment écrit que l'attaque constituait la meilleure forme de défense, pour conclure que « La tactique de l'Armée rouge a été et sera marquée par le sceau de l'activité. Conçue dans un esprit offensif, elle est caractérisée par des opérations conduites avec vigueur et énergie »³⁵⁴. Toukhatchevski réclamait également une armée régulière et qualifiait la milice « d'antique superstition » de la II^e Internationale :

Une milice se caractérise principalement par le contraste entre l'importance de ses effectifs et son peu d'efficacité. Les grandes armées ne disposant pas d'un noyau militaire permanent ne peuvent pas recevoir un entraînement intensif, parallèle à celui des unités régulières du temps de paix, étant donné qu'elles ne sont rassemblées que par un ordre de mobilisation.³⁵⁵

La question du choix entre milice et armée régulière (qui sera définitivement tranchée en 1939 par la suppression de la milice) n'a été qu'un des aspects du débat qui embrassait aussi les questions tactiques et techniques (la mécanisation des forces armées par exemple). Il est important de noter que les différents débats qui eurent lieu en URSS autour des questions de doctrines militaires se déroulèrent dans une réalité en mouvement : les

³⁵⁴ Cité par Dominique Venner, *Histoire de l'Armée rouge* (Volume 1), Plon, Paris, 1981, page 272. Un livre par ailleurs détestable.

³⁵⁵ Cité par Raymond Garthoff, *La doctrine militaire soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1956, page 33.

problèmes et les potentialités du pouvoir soviétique étant fondamentalement différents qu'il s'agisse de la guerre civile (dans un pays dévasté) en 1918 ou de la défense de l'État socialiste (dans un pays s'étant donné une puissante base industrielle) en 1939 – de telle sorte qu'une même thèse a pu être correcte à un moment et erronée à un autre.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'analyser ces débats, dans lesquels Clausewitz fut tiré à hue et à dia par les protagonistes³⁵⁶. Il nous suffira de dire que la pratique trancha presque toujours en faveur d'une utilisation critique mais méthodique de l'art militaire bourgeois – le caractère populaire et prolétarien de la guerre révolutionnaire n'invalidant pas toutes ses propositions mais permettant de dépasser ce qui le limitait, et de jeter les bases d'une science et d'un art de la guerre prolétariens³⁵⁷ d'une qualité nouvelle.

³⁵⁶ Je l'ai traité dans une étude particulière : T. Derbent, « Pour une politique militaire prolétarienne (ou pas) – Le débat Frounzé-Trotsky de 1920-21 », revue *Période*, octobre 2018. Cf pages 232-285 de cette édition.

³⁵⁷ On sait que Clausewitz rejetait le concept de *science de la guerre* au profit de celui d'*art de la guerre*. La pensée militaire soviétique reprenait le concept d'art de la guerre tel que le concevait Clausewitz (l'art de la guerre recouvre tout ce qui concerne la stratégie et la tactique) mais l'intégrait dans un ensemble plus vaste : la science de la guerre. Celle-ci comprend, outre le système des principes de l'art de la guerre, l'étude de la guerre, les lois de la guerre, et la préparation du pays à la guerre (donc les principes sociaux, politiques économiques et organisationnels du développement militaire soviétique, ainsi que les principes de l'éducation et de l'entraînement). Cf. Jacques Sapir, *Le système militaire soviétique*, Éditions La Découverte, collection Cahier Libre, Paris, 1987, pages 98 et suivantes. Pour Giáp également il existe une science de la guerre (« comme dans toute activité révolutionnaire, l'empirisme ne suffit pas. Il y a une pensée, une conception, une science militaire marxiste-léniniste. », cf. son interview à *Études vietnamiennes*, n° 3, 1965), tandis que l'art de la guerre définit « la liaison organique et l'interaction entre ses trois parties constituantes : la stratégie, l'art opérationnel et la tactique, ainsi que le rôle de chacune d'elles » (*La guerre de libération nationale au Viêt Nam*, page 359) ; c'est une approche tout à fait orthodoxe.

Lénine et la guerre

*Contribution au 100^e anniversaire de la
Conférence de Zimmerwald*

Introduction : Lénine et Clausewitz

Les quelques travaux que j'ai commis sur les rapports entre Clausewitz, ce théoricien de la guerre contemporain de Napoléon, et les doctrines militaires révolutionnaires m'ont valu cette invitation à vous entretenir des rapports entre Lénine et la guerre. Le lien entre les théories exposées par Clausewitz dans *Vom Kriege* et les choix de Lénine me serviront de fil conducteur. On pourra voir en ce choix le travers d'un monomane, mais je préfère y voir un angle d'attaque légitime et productif, tant l'influence du premier sur le second a été importante.

Une anecdote donne idée de cette importance. Lorsque trois mois avant la Révolution d'Octobre, à la suite de manifestations insurrectionnelles à Pétrograd, le Gouvernement Provisoire de Kerenski lança un mandat d'arrêt contre Lénine, celui-ci quitta la capitale et franchit clandestinement la frontière finlandaise en n'emportant qu'un maigre bagage et deux livres : *La guerre civile en France* de Karl Marx et *Vom Kriege* de Clausewitz. L'influence de Clausewitz sur le marxisme-léninisme commence avec la lecture d'Engels, s'approfondit avec celle de Mehring, et devient déterminante à travers celle qu'en fit Lénine.

Tout semble séparer le militaire prussien, patriote et monarchiste, du révolutionnaire professionnel russe. Mais une profonde affinité de pensée les unit : une pensée dialectique, méthodique, caustique, créative, fondée sur une solide culture philosophique. Lénine allait directement percevoir l'originalité et la richesse de la pensée de Clausewitz, alors méconnue, déformée et appauvrie par une caste militaire qui, tant en France qu'en Allemagne, allait dans la première guerre mondiale faire tomber l'art de la guerre à son plus médiocre niveau. Et si Clausewitz a été important pour Lénine, Lénine a été important pour Clausewitz en ce qu'il fut le premier homme d'État qui ait fait valoir sa pensée dans le domaine de l'action politique.

La pensée de Clausewitz constitue, dans son domaine, l'équivalent de ce que fut la pensée de Hegel dans le domaine philosophique, ou celle d'Adam Smith dans le domaine économique : une source constitutive du marxisme-léninisme. Il a fallu attendre les écrits militaires de Mao Zedong,

lui-même grand lecteur de Clausewitz³⁵⁸, pour que soit théorisée de manière complète et cohérente une politique militaire révolutionnaire ; ni Marx, ni Engels, ni Lénine, ni Staline n'ont entrepris l'ouvrage qui aurait dépassé *De la guerre*, comme *Le Capital* a dépassé *La Richesse des Nations*.

La question de savoir si ce sont les écrits de Mehring qui ont amené Lénine à lire Clausewitz est encore ouverte³⁵⁹. Ce qui est certain, c'est que Lénine a lu les écrits dans lesquels Mehring vante la pensée de Clausewitz, avant d'en entreprendre la lecture de *Vom Kriege* à la bibliothèque de Berne, lors de son second exil³⁶⁰, entre l'automne 1914 et le printemps 1915. Il en recopia dans son cahier de note de larges extraits (en allemand) accompagnés de quelques remarques (en russe), extraits qui, détail révélateur, se font de plus en plus nombreux et de plus en plus larges au fur et à mesure qu'il avance dans sa lecture.

³⁵⁸ Cf. Zhang Yuan-Lin, *Mao Zedong und Carl von Clausewitz: Theorien des Krieges, Beziehung, Darstellung und Vergleich*.

³⁵⁹ Schössler annonce cette influence comme probable dès les articles de Mehring de 1904 sur la guerre russo-japonaise. Dietmar Schössler, *Clausewitz – Engels – Mahan: Grundriss einer Ideengeschichte militärischen Denkens*, pages 388 et 393.

³⁶⁰ Cet exil suivait la vague de répression consécutive à la défaite de la Révolution de 1905. Lénine s'était rendu en Galicie, alors autrichienne, mais l'avait dû quitter en 1914 suite à la déclaration de guerre.

Première partie : La théorie des guerres

1.1. La guerre comme instrument politique

La première thèse de Clausewitz dont Lénine prend note est la formule, fameuse entre toutes, de la guerre comme « continuation de la politique par d'autres moyens ». Il la relève dans la *Note de 1827 sur l'état du manuscrit*³⁶¹, avant de recopier intégralement le §24 du chapitre premier du livre premier³⁶². Et quand Clausewitz aborde une nouvelle fois la question au chapitre 6 B du Livre VIII, Lénine en transcrit de très larges extraits et note dans la marge : « chapitre le plus important »³⁶³.

De quelle politique la guerre est-elle la continuation ? De la politique-objet, d'abord, (en anglais : *politics*), à savoir l'ensemble des facteurs historiques, sociaux, économiques, techniques, culturels, idéologiques qui constituent les conditions sociales de la guerre, qui en fait un produit socio-historique³⁶⁴. De la politique-sujet, ensuite, (en anglais : *policy*), à savoir l'action politique, la « conduite des affaires » inspirée par des motifs et guidée par une fin, et en ce sens, le concept clausewitzien de « continuation » suppose :

1. La spécificité de la guerre, à savoir l'usage de la force armée, qui crée une situation particulière régie par des lois spécifiques ;
2. L'inclusion de la guerre dans un tout qui est la politique. La guerre n'est qu'un des moyens de faire de la politique³⁶⁵ ;
3. Une relation complexe du but *dans* la guerre (*Ziel* – la destruction de l'armée ennemie, la prise de la capitale ou d'une

³⁶¹ *Op. cit.* (« De la guerre »), page 21.

³⁶² *Ibid.*, page 51.

³⁶³ C'est dans ce chapitre que se trouve le fameux passage : « Tout le monde sait que la guerre est l'une des conséquences des relations politiques entre les gouvernements et les peuples, mais généralement on s' imagine que ces relations cessent par le fait même de la guerre et qu'il s'établit aussitôt un état de choses différent régi par des lois particulières. Nous affirmons, au contraire, que la guerre n'est que la continuation du commerce politique par le recours à d'autres moyens. » *Ibid.*, page 854.

³⁶⁴ « La guerre naît et reçoit sa forme des idées, des sentiments et des rapports qui prédominent dans la conjoncture du moment. » *Ibid.*, page 820.

³⁶⁵ « La guerre n'est qu'une partie du commerce politique et n'est par conséquent pas une grandeur indépendante. » *Ibid.*, page 855.

province) et du but *de* la guerre (*Zweck* – la nouvelle situation créée à la fin de la guerre : conquête d’une province, installation d’un nouveau régime, annexion du pays ennemi).

Si on sépare la guerre de la politique, remarque Clausewitz, elle ne serait qu’une manifestation de haine entre deux peuples. Or, les guerres ne peuvent se réduire à une simple hostilité, à une lutte à mort jetant aveuglément deux peuples l’un contre l’autre : comme le résume Lénine dans une annotation marginale : la guerre est une partie d’un tout, et ce tout est la politique. C’est en établissant ce rapport que Clausewitz fait de la guerre un objet théorique³⁶⁶. Toutes les guerres deviennent à cette lumière des phénomènes de même nature.

1.2. Guerre et antagonisme

Un lieu commun du discours contre-révolutionnaire, de gauche ou de droite, réduit ceux qui usent de violence à ce seul usage. On en trouve une forme savante dans l’affirmation que chez Lénine la politique est la continuation de la guerre. Ce procès a été fait à Lénine, au marxisme et à l’URSS en tant qu’État. On en trouve une vigoureuse formulation chez J. F. C. Fuller, parfois qualifié de « plus grand penseur militaire du 20^e siècle », qui écrivait (en 1961 !) que

La politique soviétique, tant intérieure qu’extérieure, est analogue à celle des tribus primitives [...] Pour l’homme de la tribu comme pour le révolutionnaire, « détruire ou être détruit », telle est la devise du gouvernement, et, comme dans le monde animal, il n’y a pas de distinction entre la paix et la guerre.³⁶⁷

Cette appréciation se décline en de nombreuses versions, dont une des plus décentes est celle de Jean-Vincent Holeindre :

La politique [de Lénine] est pensée à partir de la lutte des classes, qui a nécessairement un caractère violent, et dans

³⁶⁶ Plus tard, la guerre deviendra objet théorique par l’intercession d’autres rapports : Bouthoul et Feund baseront leur polémologie sur une certaine anthropologie.

³⁶⁷ Major Général John Frederick Charles Fuller, *La conduire de la guerre (1789-1961). Étude des répercussions de la révolution française, de la révolution industrielle et de la révolution russe sur la guerre et la conduite de la guerre*, Payot, 1963, page 188.

l'horizon de la paix qui sera instaurée grâce à la réalisation de l'idée communiste. C'est ici que la Formule de Clausewitz se trouve renversée : aux yeux de Lénine, la violence précède et institue le politique. Dans la théorie léniniste, la violence doit être conçue et mise en œuvre par le parti d'avant-garde. La politique n'a pas vocation à domestiquer la violence, mais à l'organiser dans le moment révolutionnaire dans le but d'y mettre fin une fois pour toutes, dès que les objectifs de la révolution seront réalisés.³⁶⁸

Considérer que la politique a pour vocation la domestication de la violence est une vision hobbesienne, libérale, étrangère non seulement à Lénine mais à Clausewitz, Machiavel et bien d'autres, pour qui la guerre n'est pas la faillite de la politique mais une de ses manifestations.

La conception marxiste-léniniste de l'histoire est fondée sur la contradiction, qui peut prendre le caractère de l'antagonisme social – que l'on pense à l'incipit du *Manifeste du parti communiste* :

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.³⁶⁹

Vous autres germanophones ignorez le problème, mais en français, nous sommes depuis longtemps confrontés à une erreur récurrente de traduction qui, a contrario, révèle la relative complexité de la question. La traduction française classique traduit *Kampf* par « guerre » (*Krieg*) au lieu de le traduire par « lutte » ou par « combat ». Cette erreur fausse gravement le sens, car l'antagonisme n'est pas la belligérance, d'autant que cette lutte

³⁶⁸ Jean-Vincent Holeindre, « Violence, guerre et politique – Études sur le retournement de la 'Formule' de Clausewitz », in *Res militaris*, Vol. 1, n° 3, été 2011, article disponible sur le net.

³⁶⁹ Marx-Engels, *Œuvres choisies*, Éditions du Progrès, Moscou, 1976, tome 1, pages 111-112.

est « *tantôt ouverte, tantôt dissimulée* » – précision essentielle, qui ne signifie pas que les agents historiques dissimulent leurs intentions, mais que l'antagonisme est parfois dissimulé à leurs propres yeux.

En outre, pour le marxisme-léninisme, le champ de la politique est plus large que celui de la lutte entre classes antagonistes. Si les sociétés sont traversées de contradictions de classe déterminant les bouleversements historiques, elles sont aussi traversées d'innombrables conflits d'intérêts entre peuples, nations, classes, couches sociales particulières, factions de classe, etc. Ces conflits d'intérêts n'impliquent pas tous une logique de guerre – d'abord parce qu'ils peuvent être contrebalancés par une communauté d'intérêts supérieurs, ensuite parce que la guerre est coûteuse et son résultat est incertain : le jeu de la guerre peut sembler n'en pas valoir la chandelle. Dans la lutte entre la bourgeoisie et l'aristocratie en Angleterre, l'épisode guerrier de Cromwell fut mineur au regard de la conversion d'une large part de l'aristocratie anglaise aux délices du capitalisme. Aujourd'hui, les USA et la Chine connaissent de nombreux conflits d'intérêts commandant des actes inamicaux de divers types (espionnage, désinformation, taxation ou limitation des importations, etc.) ; mais les USA et la Chine sont fondamentalement en paix. En politique, la paix n'est pas l'exception. La paix ne suppose pas l'absence de contradictions, elle est l'état dans lequel la violence armée n'est pas retenue comme instrument de règlement des conflits d'intérêts.

Dans le cas des contradictions opposant les classes antagoniques, un certain rapport de guerre subsiste, même ténu, en période de paix. D'abord parce que les épisodes violents du passé restent présents dans les phases pacifiques (ainsi le poids mémoriel de la Commune de Paris). Ensuite parce que certaines forces politiques ayant une haute conscience de classe, sans illusion sur la collaboration de classes aux intérêts antagoniques, convaincues de l'inéluctabilité de l'affrontement, posent des actes de guerre dans des phases pacifiques comme préparation/anticipation des phases de guerre³⁷⁰.

³⁷⁰ Ainsi en Italie, dans le cadre d'une lutte de classe intense à la fin des années 60 et au début des années 70, les Brigades Rouges menaient la propagande armée dans l'intention d'amener les masses à la révolution armée, tandis que la P2, dans l'autre camp, suscitait des attentats-massacres pour provoquer la loi martiale.

La notion de période de paix entre classes antagonistes ramène à la manière dont le *Manifeste* parlait d'une lutte tantôt dissimulée, tantôt ouverte. Lorsque le pouvoir d'une classe est bien assuré, ses dispositifs de coercition ne s'emploient qu'exceptionnellement. Sa toute-puissance idéologique parvient sinon à empêcher toute expression des intérêts spécifiques de la classe dominée, du moins à les maintenir en-deçà de l'antagonisme. À ce stade, la plus grande partie de la classe dominée ne se perçoit pas comme telle, mais dilue ou fractionne son identité en fonction d'autres clivages (nationaux, ethniques, religieux). Dans ces périodes, faute d'ennemi déclaré et illusionnée par ses propres catégories idéologiques, la classe dominante se perçoit souvent elle-même comme simple partie d'une communauté nationale ou religieuse. Ce n'est pas une situation de guerre masquée, c'est une situation de paix entre les classes, qui perdure jusqu'à ce que les agents historiques, objectifs (guerre, crise économique) et subjectifs (action politique), transforment la classe en soi en classe pour soi.

Pour Lénine, les stratégies pacifiques sont illusions pacifistes, et seule la révolution peut trancher le nœud des contradictions sociales. La lutte des classes est appelée à se transformer en guerre des classes par le passage d'une accumulation de changements quantitatifs (plus de conscience de classe, plus d'organisation, plus de théorie et de pratique révolutionnaires) à un changement qualitatif (le passage de la lutte pacifique à la lutte armée) :

Le marxisme se tient sur le terrain de la lutte de classes, et non de la paix sociale. Dans certaines périodes de crises aiguës, économiques et politiques, la lutte de classes aboutit dans son développement à une véritable guerre civile, c'est-à-dire à une lutte armée entre deux parties de la population.³⁷¹

Le prolétariat se constitue en classe pour soi par des luttes partielles, par un effort d'organisation et de conscientisation – et cela n'en fait pas encore un belligérant. La conscience d'une contradiction radicale entre les intérêts de classe n'induit pas forcément la conviction de la nécessité de la guerre. L'idée que le parlement ou l'État soient au-dessus des classes, ou du moins qu'ils puissent être utilisé pour transformer la société, induira une politique pacifique. La guerre est coûteuse et hasardeuse, elle heurte des

³⁷¹ Lénine, « Sur la guerre des partisans », *Œuvres complètes*, Tome 11, page 222.

valeurs morales anciennes : il est inévitable que les stratégies non-violentes soient privilégiées tant qu'elles paraissent pouvoir aboutir. De plus, le processus qui mène de la classe en soi à la classe pour soi, puis de la lutte de classe à la guerre de classe, n'est pas linéaire. Il connaît de brusques progrès et d'aussi brusques reculs. Voilà pourquoi Lénine critiquait l'action armée des *narodniks* quand la politique prolétarienne commandait selon lui un travail de conscientisation et d'organisation qui avait une dimension antagonique (grèves, etc.), mais qui ne nécessitait pas encore la violence armée.

1.3. La guerre comme objet historique

Dans le chapitre 3 B du Livre VIII, Lénine retranscrit les passages traitant des transformations de la guerre en fonction des changements historiques, particulièrement ceux induits par la Révolution française. Selon Clausewitz, ce n'est pas dans les idées nouvelles et dans les procédés nouveaux que la Révolution française introduisit dans l'art de la guerre qu'il faut rechercher les causes des prodiges que ses armées accomplirent, mais bien dans le nouvel état social et son caractère national.

Seul un pouvoir débarrassé de tous les droits spéciaux, privilèges, barrières intérieures, monopoles et particularismes qui caractérisaient l'Ancien Régime pouvait mettre sur pied une véritable mobilisation nationale et une véritable économie de guerre. Toutes les ressources de la France furent mobilisées au service de la guerre, et la puissance qui en résulta dépassait de loin celle, cumulée, des armées dynastiques qui lui étaient opposées. À la différence des armées des Princes, armées mercenaires, formées de vagabonds en rupture de bancs dressés par le drill et menés à la baguette, l'armée française était une armée nationale et citoyenne, dont le recrutement et la promotion du cadre se faisait au mérite, et non à la naissance.

Avec les armées de la Révolution (dont hérita Napoléon), la guerre avait subi d'importants changements et changea de forme, non que le gouvernement français se fût émancipé des contraintes de la politique, mais parce que la Révolution avait changé les bases mêmes de la politique, et avait éveillé des forces et révélé des moyens qui permettaient d'augmenter l'énergie de la guerre et de la diriger par d'autres voies. Les changements introduits dans l'art militaire furent la conséquence de ceux qui s'étaient produits dans la politique.

Dans le chapitre intitulé « De la grandeur du but et des efforts », Clausewitz revient sur les changements historiques dans le caractère des guerres (hordes tartares, petites républiques de l'antiquité. Rome ; vassaux du moyen-âge ; fin des 17^e et 18^e siècles) :

Bref, alors que le peuple avait tout été dans les expéditions des Tartares et que les citoyens possédants, si ce n'est le peuple lui-même, avaient pris une si grande part à la direction des affaires dans les anciennes républiques et au Moyen Age, au XVIII^e siècle la nation ne pouvait exercer d'influence sur la guerre qu'indirectement par les qualités ou par les défauts de son caractère. La Révolution française transforma tout cela [...] [c'était] la nation elle-même qui pesait de tout son poids dans le plateau de la balance. [...] C'est ainsi que depuis Bonaparte, chez les Français d'abord puis partout en Europe, la guerre devint un intérêt national et, changeant de nature ou pour mieux dire revenant à sa vraie nature, se rapprocha beaucoup de son concept absolu. Les moyens à y mettre en œuvre n'eurent plus désormais de limites déterminées et ne dépendirent plus que de l'énergie et de l'enthousiasme des gouvernements et des peuples. [...] Délivrée de toute entrave de convention par la participation du peuple à ce grand intérêt des États, la guerre revêtit enfin sa forme naturelle et se montra dans toute sa force, phénomène qu'il convient d'attribuer en partie aux changements intérieurs que la Révolution française introduisit dans les nations et en partie aux dangers dont le peuple français menaçait les autres peuples. [...] Quant à savoir si les guerres de l'avenir, mettant ainsi en jeu les plus grands intérêts des nations, seront toutes dorénavant conduites avec la puissance entière des États ou si peu à peu les gouvernements et les peuples ne sépareront pas de nouveau leurs intérêts, nous n'avons pas la prétention de trancher cette question : [...] [Notre but] : montrer que, soumise à chaque époque à des conditions différentes, la guerre a pris chaque fois une forme et un caractère particuliers et que, par conséquent, à chaque époque correspond une théorie

de guerre spécifique, quels que soient d'ailleurs les principes philosophiques sur lesquels on ait partout, tôt ou tard, cherché à la faire reposer. On ne peut donc juger les événements militaires d'une époque et apprécier la valeur de ses généraux qu'en ayant chaque fois égard aux principaux rapports et au caractère de cette époque.³⁷²

Lénine recopie ce passage, le qualifie d'important et résume : « À chaque époque – ses guerres ». Il en sera ainsi des guerres révolutionnaires.

1.4. La montée aux extrêmes et la trinité clausewitzienne

Lénine marque également son intérêt pour l'analyse de la cause politique de l'ascension aux extrêmes ou de la désescalade, puisque des motifs et des tensions faibles éloignent la guerre de son modèle « idéal », « abstrait », la guerre absolue, le déchaînement sans limite des violence visant à réduire l'ennemi à merci.

Lorsqu'il envisage les différences de nature des guerres, Clausewitz développe une réflexion remarquablement dialectique que Lénine recopiera soigneusement :

Plus les motifs qui portent à la guerre ont d'ampleur et de puissance, plus la situation politique qui la précède est tendue, plus l'existence des peuples qui y prennent part s'y trouve engagée, et plus la guerre elle-même se rapproche de sa forme abstraite, vise au renversement de l'adversaire, et semble se soustraire à l'autorité de la politique pour ne suivre que ses propres lois. Mais, par contre, plus les motifs qui président à la guerre et les tensions qui la précèdent sont faibles, et plus le but politique s'écarte du déchaînement de violence inhérent à la guerre, de sorte que, obligée de dévier elle-même de la direction qui lui est naturelle pour se conformer à celle qu'on lui impose, celle-ci perd de plus en plus son caractère propre et en arrive enfin à ne sembler être exclusivement qu'un *instrument de la politique*.³⁷³

³⁷² *Op. cit.* (« De la guerre »), page 832-837.

³⁷³ *Ibid.*, pages 51-52.

Ainsi, même lorsque les apparences présentent l'image d'une guerre absurde et aveugle, puisant en elle-même les raisons de sa montée aux extrêmes, jetant les uns contre les autres des peuples déchaînés, la politique reste le déterminant de la guerre – elle est même plus déterminante que jamais. C'est lorsque la guerre se laisse modérer par le pouvoir politique qu'elle trahit la faiblesse de ses enjeux et déterminants politiques. Et Lénine de synthétiser :

L'apparence n'est pas encore réalité. La guerre paraît d'autant plus « guerrière » qu'elle est plus profondément politique ; d'autant plus « politique » qu'elle paraît moins profondément politique.³⁷⁴

Lénine avait pu juger, lors de l'écrasement de la révolution de 1905 et de la répression qui s'ensuivit, la valeur des leçons de Marx sur la Commune de Paris. Ces leçons, exposées dans *La guerre civile en France*, se résument ainsi : centralisation, initiative et usage de la force. Pourtant, ce n'est que progressivement, à la mesure de la montée des périls, que les bolcheviks se sont donné les moyens de la guerre civile : la mise en place de la Tchéka est improvisée et elle ne joue un vrai rôle qu'après l'assassinat du dirigeant bolchevik Volodarski. La peine de mort elle-même, mesure terroriste par excellence, n'est établie qu'au printemps 1918. Mais malgré ces hésitations et improvisations, les bolcheviks ont pu assumer « l'ascension aux extrêmes » de la violence, et ainsi sauver la révolution des dangers qui la terrassèrent en Finlande, en Pologne, en Hongrie et en Allemagne.

Selon Clausewitz (et Lénine recopie également ce passage), les guerres sont aussi différentes que les motifs qui les font entreprendre et les rapports politiques qui les précèdent. La guerre est un véritable caméléon non seulement en raison de ces différences, mais aussi par les combinaisons des facteurs, tendances et phénomènes qui lui sont propres, et que Clausewitz présente sous forme d'une trinité : le sentiment de haine et d'hostilité (qui anime le peuple), le jeu des probabilités (que doit démêler le général en chef) et les objectifs rationnels (dont est juge le gouvernement).

³⁷⁴ V. I. Lenin, « Lenin's Notebook on Clausewitz », in *Soviet Armed Forces Review Annual*, ed. Donald E. Davis, trans. Walter S. G. Kohn, vol. 1 (Gulf Breeze, FL: Academic International Press, 1977), p.196.

1.5. Lénine et quelques autres aspects de la pensée clausewitzienne

Lisant et annotant Clausewitz, Lénine s'attarde aussi sur le rôle de la population dans la guerre³⁷⁵, sur celui de l'état-major³⁷⁶, sur la critique de la doctrine des positions-clés (la position clé du territoire ennemi, dit Clausewitz, c'est son armée – et Lénine de noter dans la marge : « spirituel et intelligent ! »), la conduite et le caractère d'une armée régulière, sur le concept de « bataille décisive », les avantages de la défensive, l'étroitesse de vue des états-major, etc.

Il s'attarde sur la question du courage (celui du combattant face aux dangers physiques et celui du chef de guerre face aux responsabilités) et sur les digressions de Clausewitz relatives à la légitimité de l'activité théorique, à la dialectique entre le particulier et le général qui doit la caractériser.

Les notes de Lénine sur Clausewitz révèlent un intérêt particulier sur les thèses relatives à la « vertu guerrière », ces qualités qui sont propres à une armée régulière trempée par la victoire et par la défaite. En fait, Clausewitz théorise la « vertu militaire » des troupes réglées pour la distinguer des qualités guerrières du peuple en arme, pour examiner leurs mérites respectifs, les situations dans lesquelles l'une et l'autre trouvent à le mieux s'employer, etc.

Dans la mesure où l'on n'a jamais le libre choix des modalités de l'affrontement, certaines conditions exigent que les forces de la révolution se donnent les moyens propres à la « vertu guerrière », car les qualités propres du peuple en arme (enthousiasme, combativité, créativité) ne peuvent répondre à tous les problèmes. C'est Lénine qui le premier, dans la pensée militaire prolétarienne, a compris que l'armement des masses pourrait être, dans certaines conditions, insuffisant et que la révolution pourrait devoir

³⁷⁵ « En s'ajoutant à la masse d'un fleuve, une goutte d'eau n'en change pas le volume, mais qu'il survienne une pluie générale et le niveau du fleuve s'élève aussitôt. Il en est de même de l'influence collective qu'exercent la bonne ou la mauvaise volonté et la participation morale de la population d'un théâtre de guerre sur les événements militaires qui se déroulent sur le territoire qu'elle habite. » *Op. cit.* (« De la guerre »), page 500.

³⁷⁶ Lénine s'attarde également sur cette réflexion de Clausewitz, figurant dans le chapitre 30 du Livre VI selon laquelle l'état-major tend à surévaluer les questions qui relèvent directement de lui (ainsi la topographie du théâtre de guerre) et que, l'histoire militaire étant écrite par l'état-major, ce sont ces aspects qui sont généralement mis en avant aux dépens d'autres non moins importants.

se doter d'une armée permanente. C'était aller à l'encontre de beaucoup de préjugés issus de la tradition antimilitariste du mouvement ouvrier, et c'était anticiper les difficultés d'un pouvoir populaire confronté à une guerre classique (Russie 1918-21, Espagne 1936, etc.).

Deuxième partie : Guerre impérialiste, guerre de libération

2.1. Le caractère de classe de la guerre

Clausewitz, évoquant le nouveau caractère de la guerre apporté par la France révolutionnaire, écrit que « tous les citoyens prenant ainsi part à la guerre [c'était] la nation elle-même qui pesait de tout son poids dans le plateau de la balance »³⁷⁷. Selon Lénine, qui introduit ici l'analyse de classe, il s'agit en fait de la guerre « de la bourgeoisie française et peut-être de toute la bourgeoisie » – même si les guerres de la Révolution et de l'Empire pouvaient avoir un certain caractère national dans la mesure où elles exprimaient aussi la lutte des masses populaires contre l'absolutisme, l'oppression nationale et la féodalité.

Dans ce même chapitre, Clausewitz expose que si

tout le monde sait que la guerre est l'une des conséquences des relations politiques entre les gouvernements et les peuples, on s'imagine généralement que ces relations cessent par le fait même de la guerre et qu'il s'établit aussitôt un état de choses différent régi par des lois particulières.³⁷⁸

Loin de cesser avec la guerre, la politique s'y poursuit et la détermine. C'est sur cette base que Lénine pourra attaquer les Kautsky et autres Plekhanov qui dénonçaient les visées impérialistes de leur gouvernement en temps de paix, mais qui participaient à l'Union sacrée en temps de guerre. Dès mai-juin 1915, dans sa brochure dirigée contre les têtes de file du social-chauvinisme, Lénine utilise sa toute récente lecture de Clausewitz :

sous prétexte de tenir compte de la situation concrète, il importe, selon lui [Plekhanov], de découvrir avant tout l'instigateur et d'en faire justice en renvoyant tous les autres problèmes jusqu'au jour où la situation aura changé. [...] Plekhanov cueille une citation dans la presse social-démocrate allemande ; les Allemands, eux-mêmes, dit-il, reconnais-

³⁷⁷ *Op. cit.* (« De la guerre »), page 835.

³⁷⁸ *Op. cit.* (« De la guerre »), page 854.

saient avant la guerre que l'Autriche et l'Allemagne étaient les instigateurs – et pour lui la discussion est close. Plekhanov passe sous silence le fait que les socialistes russes ont maintes fois dénoncé les plans de conquête du tsarisme au sujet de la Galicie, de l'Arménie, etc. On ne voit pas chez lui la moindre tentative d'aborder l'histoire économique et diplomatique ne serait-ce que des trente dernières années ; or, cette histoire montre de façon irréfutable que c'est précisément la mainmise sur les colonies, le pillage des terres d'autrui, l'évincement et la ruine d'un concurrent plus heureux qui ont été le pivot central de la politique des deux groupes de puissances actuellement en guerre. Appliquée aux guerres, la thèse fondamentale de la dialectique, que Plekhanov déforme avec tant d'impudence pour complaire à la bourgeoisie, c'est que « la guerre est un simple prolongement de la politique par d'autres moyens » (plus précisément, par la violence). Telle est la formule de Clausewitz³⁷⁹, l'un des plus grands historiens militaires, dont les idées furent fécondées par Hegel. Et tel a toujours été le point de vue de Marx et d'Engels, qui considéraient toute guerre comme le prolongement de la politique des puissances – et des diverses classes à l'intérieur de ces dernières – qui s'y trouvaient intéressées à un moment donné. Le chauvinisme grossier de Plekhanov s'en tient exactement à la même position théorique que le chauvinisme plus subtil, conciliant et doucereux de Kautsky, lorsque ce dernier sanctifie le passage des socialistes de tous les pays aux côtés de « leurs » capitalistes par ce raisonnement : « Tous ont le droit de défendre leur patrie ; l'internationalisme véritable consiste à reconnaître ce droit aux socialistes de toutes les nations, y compris les nations en guerre avec la mienne... » [...] L'internationalisme véritable, voyez-vous, consiste à justifier le fait que les ouvriers français tirent sur les ouvriers allemands et ces derniers sur les ouvriers français, au nom de la « défense de la patrie » ! Mais si on examine de près les prémisses théoriques des raisonnements de Kautsky, on retrouve

³⁷⁹ Lénine insère ici en note tout le passage de *Vom Kriege* ainsi que ses références.

cette même conception qui a été raillée par Clausewitz il y a près de quatre-vingt ans : avec le déclenchement de la guerre cessent les rapports politiques formés historiquement entre les peuples et les classes, et il se crée une situation absolument différente ! « Simplement » il y a des agresseurs et des agressés, on repousse « simplement » les « ennemis de la patrie » ! L'oppression exercée sur bien des nations, qui constituent plus de la moitié de la population du globe, par les peuples des grandes puissances impérialistes, la concurrence entre les bourgeoisies de ces pays pour le partage du butin, les efforts déployés par le capital pour diviser et écraser le mouvement ouvrier, tout cela a disparu d'emblée du champ visuel de Plekhanov et de Kautsky, bien qu'ils aient eux-mêmes, avant la guerre, décrit durant des dizaines d'années précisément cette « politique ».³⁸⁰

Il y avait en effet eu des débats dans la II^e Internationale pour savoir si la multiplication des guerres (guerre des Boers, guerre hispano-américaine, guerre russo-japonaise) était un concours de circonstances ou l'expression d'une tendance historique. L'analyse de la guerre mondiale comme « impérialiste » par Lénine accompagnait ses travaux sur l'impérialisme³⁸¹. Le qualificatif ne dénonce pas simplement les visées annexionnistes des belligérants : il exprime le contenu historique d'une guerre survenant lorsque le mode de production capitaliste s'est étendu au monde entier, qu'il n'existe plus de territoire « vierges » à coloniser, et que l'expansion d'une puissance ne peut plus se faire qu'aux dépens d'une autre.

La prise en compte par Lénine du caractère de classe élargit l'horizon de la théorie de Clausewitz. Lénine part du point de vue qu'une politique (et la guerre qu'elle détermine) sert les intérêts d'une classe et dessert les intérêts d'une autre. Cette vision s'opposait à celle des bonzes de la II^e Internationale, prompts à faire prévaloir le caractère « national » de la guerre. Si la guerre semble revêtir un caractère national parce qu'une partie des masses s'enthousiasme pour elle, le véritable caractère de la guerre est à chercher dans sa cause politique, et dans ce cas dans les visées impérialistes

³⁸⁰ Lénine, « La faillite de la II^e Internationale », *Œuvres Complètes*, Tome 21, pages 221-224.

³⁸¹ C'est en 1916 que Lénine achève *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*.

des puissances belligérantes. Les politiques impérialistes sont la cause de la guerre, elles lui donnent sa signification, elles en déterminent la nature mais aussi les potentialités révolutionnaires. Comme le relève Lukács :

La guerre n'est, d'après la définition de Clausewitz, que la continuation de la politique, mais elle l'est effectivement *à tous égards*. C'est-à-dire que la guerre signifie non seulement pour la politique extérieure d'un État que la ligne suivie jusque-là par le pays en temps de « paix » est menée à son ultime conséquence, mais que la guerre exacerbe au plus haut point dans la différenciation des classes d'un pays (ou du monde entier), les tendances qui, déjà en temps de « paix », se sont manifestées activement au sein de la société.³⁸²

La question de l'engouement populaire pour la guerre, celle du « fauteur de guerre » (à savoir laquelle des puissances a « provoqué » la guerre inter-impérialiste), ou celle des motifs invoqués par les puissances (combat pour la liberté, pour la civilisation, etc.), occultent plutôt qu'éclairent le caractère réel de la guerre.

2.2. Le sujet politique de la guerre

Pour Clausewitz, le sujet politique, c'est l'État, et la guerre, la guerre entre les nations. Il conçoit les intérêts particuliers, individuels ou collectifs, mais pour lui la politique

n'est rien par elle-même, mais simplement l'administrateur de ces intérêts [les intérêts rationnels de l'État et des citoyens] face à l'étranger. Nous n'avons pas à considérer si, suivant une fausse direction, elle sert de préférence les ambitions, les intérêts privés et la vanité des gouvernants, car, en aucun cas, l'art militaire ne peut être appelé à lui faire la leçon et nous ne devons la regarder ici que comme le représentant des intérêts de toute la société.³⁸³

³⁸² Georg Lukács, *Lénine*, Études et Document Internationales, Paris, 1965, page 82. Ce passage est, semble-t-il, la seule occurrence de Clausewitz chez Lukács.

³⁸³ *Op. cit.* (« De la guerre »), pages 856-857.

Bref, d'une manière ou d'une autre, l'État « représente » la nation qu'il gouverne. Il peut mener cette nation à la guerre, il est donc l'acteur politique par excellence. Dans son inventaire des conflits qui se sont succédé de l'Antiquité à l'Empire napoléonien, Clausewitz n'énumère ni la Guerre des paysans en Allemagne, ni les guerres de religion en France ou en Angleterre, ni aucune guerre civile. Il y a dans *Vom Kriege* un embarras visible quant à ces phénomènes.

Selon Lénine, il y a dans ce passage (qu'il a soigneusement recopié) une « approche du marxisme ». Pour le marxisme, la politique est l'ensemble complexe des manifestations des intérêts des classes : c'est l'action plus ou moins cohérente et organisée des classes (et des fractions de classe) pour la réalisation de leurs intérêts, et à un stade supérieur, l'action des instances qu'elles se donnent (parti, État, soviet, syndicat, armée, etc.). Lénine lui-même se place au point de vue d'une force politico-militaire non-étatique : le mouvement ouvrier russe organisé par les bolcheviks. À partir de cette conception nouvelle du sujet politique, plus large et plus profonde, Lénine adopte point par point l'analyse clausewitzienne : La guerre (comme la négociation) a la logique de la politique, mais elle a sa propre « grammaire » (tout comme la diplomatie a la sienne). L'analyse de la guerre met en évidence des lois spécifiques, et parmi elles sa tendance aux extrêmes, (et le fait que cette tendance soit tempérée par l'enjeu politique), ou sa nature trinitaire (rationalité politique, art de la guerre, et sentiment d'hostilité).

L'opportunité d'appliquer les thèses de Clausewitz aux acteurs non-étatiques reste discutée. Selon Martin Van Creveld, l'essayiste militaire israélien qui a rédigé un ouvrage de référence sur la substitution des guerres asymétriques aux guerres classiques,

l'affirmation selon laquelle la guerre est une continuation de la politique signifie, *stricto sensu*, qu'elle représente un outil entre les mains de l'État dans la mesure où celui-ci emploie la violence à des fins politiques : elle ne revient nullement à soutenir que la guerre est au service de n'importe quel type

d'intérêt dans n'importe quel genre de communauté ; ou bien, si tel est le cas, elle n'est plus qu'un cliché vide de sens.³⁸⁴

Pour Van Creveld, non seulement ce type de guerre apparaît très tard dans l'histoire, mais il est en passe de disparaître, et les leçons de Clausewitz avec elle.

Un courant de la pensée militaire étasunienne a réagi à cette prétendue « découverte » de l'asymétrie. Pour ce courant, l'essentiel de la stratégie consiste précisément à exploiter ses avantages et les faiblesses de l'adversaire³⁸⁵, ce qui amène Conrad Crane à distinguer deux manières de faire la guerre : « l'asymétrique et la stupide »³⁸⁶. Si l'on considère que la guerre asymétrique serait spécifique non pas comme guerre du faible au fort (ce qui est simplement la guerre dissymétrique), mais par la stratégie (cibler la population et l'administration civile plutôt que les forces armées, et/ou considérer la population comme le milieu et l'enjeu de la guerre), on constatera qu'ici non plus, il n'y a rien de bien neuf sous le soleil.

D'autant que les acteurs non-étatiques des guerres dites « asymétriques », (guérilla maoïste aux Philippines, PKK au Kurdistan, Hezbollah au Liban, etc.) ont une rationalité politique égale et parfois même supérieure à celle des États qu'ils combattent. Les guerres inter-étatiques, les guerres révolutionnaires, les guerres de libération nationale relèvent de la même rationalité politique. Van Creveld s'égare en réservant à l'État la rationalité politique capable d'utiliser la guerre comme outil³⁸⁷. Il est des groupes armés à la rationalité extra-politique (mafias, sectes religieuses, bandes racistes, gangs de rue), mais ils ne se positionnent qu'exceptionnellement comme belligérants, ce que l'importance du phénomène jihadiste peut occulter³⁸⁸.

³⁸⁴ Martin Van Creveld, *La transformation de la guerre*, Éditions du Rocher, collection *L'Art de la guerre*, Monaco, 2011, pages 166-167.

³⁸⁵ Partie de ce que Clausewitz appelle le « principe de polarité ».

³⁸⁶ Conrad Crane enseigne à l'U.S. Army War College et Lukas Milevski à la National Defense University. Cf. l'article publié par la NDU dans le n° 4 (2014) du *Joint Force Quarterly*. Cet article est disponible sur le net.

³⁸⁷ Les considérations sur la guerre d'Algérie qu'il avance en appui de son analyse sont tellement insanes qu'elles ne peuvent que découler de ses positions sionistes dans le conflit israélo-palestinien.

³⁸⁸ Les guerres du mouvement jihadiste relèvent en partie (et dans des proportions diverses) de la rationalité politique, en partie de ce que Creveld appelle « la continuité de la religion par d'autres moyens ».

2.3. Guerre juste, guerre injuste

De la formule de Clausewitz liant la guerre à la politique, on n'avait retenu que le primat de l'autorité du politique sur le militaire. En y ajoutant l'examen de la nature politique d'une guerre, en dernière analyse son caractère de classe, Lénine peut en dégager le caractère historique et moral, et ainsi discerner les guerres justes et les guerres injustes :

Reconnaître la défense de la patrie, c'est reconnaître qu'une guerre est juste et légitime. Juste et légitime à quel point de vue ? Uniquement du point de vue du prolétariat socialiste et de sa lutte pour l'émancipation ; nous n'admettons pas d'autre point de vue. Si c'est la classe des exploiters qui fait la guerre pour renforcer sa domination de classe, il s'agit d'une guerre criminelle et la « défense de la patrie » dans *cette* guerre est une infamie et une trahison envers le socialisme. Si c'est le prolétariat qui, après avoir triomphé de la bourgeoisie dans son propre pays, fait la guerre pour consolider et développer le socialisme, il s'agit d'une guerre légitime et « sacrée ».³⁸⁹

C'est un enrichissement notable de la thématique de Clausewitz car ce dernier, excepté les avantages moraux qu'il attribue à la nation agressée, ne met en avant que des facteurs moraux étrangers au caractère de la guerre, donc susceptibles de profiter aux deux belligérants (ainsi la « vertu militaire » des troupes). L'impact militaire de la distinction marxiste-léniniste réside dans l'adhésion fondamentale des masses populaires à la guerre juste, et donc un plus haut degré de mobilisation, d'endurance et de combativité.

C'est Mehring qui avait ouvert la voie en rejetant le concept de « guerre défensive » au profit du concept de « guerre juste ». Le concept de « guerre défensive », en effet, peut masquer le caractère impérialiste d'une guerre. C'est au nom de la légitime défense qu'en 1914 l'Allemagne a mobilisé contre la Russie et la France contre l'Allemagne : c'est sur cette base que les social-chauvins allemands et français ont rallié leur bourgeoisie. Tout autre

³⁸⁹ Lénine, « Sur l'infantilisme 'de gauche' et les idées petites-bourgeoises » (1918), *Œuvres Complètes*, Tome 27, page 346.

est le concept de guerre juste, guerres révolutionnaires et guerres de libération nationale, qui voient les peuples lutter pour leurs véritables intérêts.

Ce n'est pas le caractère défensif ou offensif de la guerre, mais les intérêts de la lutte de classe du prolétariat ou, mieux encore, les intérêts du mouvement international du prolétariat qui constituent le seul critère possible à partir duquel on peut examiner et décider quelle doit être l'attitude des social-démocrates à l'égard de tel ou tel événement affectant les relations internationales.³⁹⁰

Cette réflexion de Lénine date de 1908, mais la problématique resurgira avec force en 1914, lorsque les dirigeants de la II^e Internationale s'aligneront sur leur bourgeoisie en affirmant que la puissance ennemie avait déclaré la guerre.

2.4. Guerre de libération nationale

Lénine est sur ce point un véritable « épurateur » du marxisme. On venait de loin ! En 1848, les questions politique, sociale et nationale étaient entremêlées aux yeux de tous les acteurs : les bourgeois libéraux et l'avant-garde prolétarienne tenaient pour la « libération nationale » (qui prenait ici la forme de l'unité allemande – en opposition à la poussière de principautés réactionnaires), la réaction confondait et combattait comme un même ennemi les partisans de l'unité allemande et ceux de la démocratie.

Ainsi s'explique l'enthousiasme du parti démocratique lors de la guerre des Duchés (qui allait se solder par l'annexion à la Prusse du Schleswig et du Holstein) et, surtout, l'hostilité de Marx et d'Engels à la cause nationale tchèque³⁹¹. La position de Marx et d'Engels était alors empreinte d'une position « grande-allemande », même si le critère de l'intérêt supérieur de la cause révolutionnaire la déterminait puisque la principale raison de cette hostilité était que les courants nationalistes slaves (et particulièrement le panslavisme) favorisaient la politique de l'Empire russe. Principale force réactionnaire de l'époque, l'Empire russe était intervenu militairement non seulement dans ses frontières (en Pologne) mais aussi en dehors

³⁹⁰ Lénine, « Le militarisme militant » (1908), *Œuvres Complètes*, tome 15, page 213.

³⁹¹ Simon Petermann, *Marx, Engels et les conflits nationaux*, Émile Van Ballberghe, collection *Documenta et opuscula*, n° 5, Bruxelles, 1987.

(en Hongrie) contre toute remise en question de l'ordre établi en 1815, au Congrès de Vienne, par la Sainte-Alliance.

Marx et Engels allaient épurer leurs positions, mais c'est Lénine qui, tout en justifiant/contextualisant les positions de Marx et d'Engels sur les Slaves du sud, dégagera la question nationale de sa gangue pré-marxiste.

Raymond Aron croit débusquer une contradiction chez Lénine :

Pour définir la nature de la guerre, Lénine écarte avec indifférence les passions nationales et s'en tient à l'analyse marxiste de la société des États. En revanche, pour définir l'annexion, il se réfère à la volonté du peuple. Il condamne l'enthousiasme patriotique de 1914, il approuve à l'avance la volonté de séparation de la Finlande, de la Pologne ou même de l'Ukraine.³⁹²

En somme, Lénine jugerait pertinent le sentiment national des masses lorsqu'il s'agit d'obtenir l'indépendance de la Pologne, et négligeable (produit de la propagande bourgeoise) lorsqu'il s'agit de « libérer » l'Alsace-Lorraine.

Le « Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes » est un texte remarquable parce qu'il définit la position léniniste contre la droite chauvine, mais aussi contre la gauche marxiste zimmerwaldienne³⁹³ qui affirmait « que le socialisme abolira toute oppression nationale étant donné qu'il abolit les intérêts de classe qui conduisent à cette oppression ».

Que vient faire ici [objecte Lénine] ce raisonnement sur les conditions économiques, connues de longue date et incontestables, de l'abolition du joug national, alors que la discussion porte sur l'une des formes du joug politique, à savoir le maintien par la violence d'une nation dans les frontières d'État d'une autre nation ? C'est là, tout simplement, une tentative d'éluder les problèmes politiques !³⁹⁴

En régime capitaliste, il est impossible de briser le joug national (et le joug politique, en général). Pour cela, il est nécessaire de supprimer les classes, c'est-à-dire d'instaurer le socialisme. Mais,

³⁹² Raymon Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, Tome II : *L'âge planétaire*, Gallimard NRF, Bibliothèque des Sciences humaines, Paris 1976, pages 75.

³⁹³ Publiée dans le n° 2 (avril 1916) de sa revue *Vorbote*.

³⁹⁴ Lénine, « Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes », *Œuvres Complètes*, Tome 22, pages 345-346.

tout en reposant sur l'économie, le socialisme ne se réduit nullement à ce seul facteur. La suppression du joug national exige un fondement, la production socialiste, mais sur ce fondement il est encore indispensable d'édifier une organisation démocratique de l'État, une armée démocratique, etc. En transformant le capitalisme en socialisme, le prolétariat rend possible l'abolition complète de l'oppression nationale ; mais cette possibilité se transformera en réalité « seulement » – « seulement » ! – avec l'instauration intégrale de la démocratie dans tous les domaines, jusque et y compris la délimitation des frontières de l'État selon les « sympathies » de la population, jusque et y compris la pleine liberté de séparation. À partir de là se réalisera à son tour pratiquement la suppression absolue des moindres frictions nationales, des moindres méfiances nationales, et s'opéreront le rapprochement accéléré et la fusion des nations, qui aboutiront à l'extinction de l'État. Telle est la théorie du marxisme.³⁹⁵

Qu'en est-il du caractère de classe des luttes de libération nationale ? Lénine est clair : il faut soutenir le droit à l'autodétermination (jusqu'à l'insurrection armée) des minorités nationales et des nations opprimées *même* si elles n'ont pas un caractère progressistes, *sauf* quand elles se font l'instrument de la réaction internationale. Par exemple (l'article est écrit en 1916), les marxistes devraient soutenir une éventuelle insurrection des Belges contre les Allemands, des Arméniens contre les Russes, des Galiciens contre les Autrichiens, même si ces mouvements sont dirigés par la bourgeoisie nationale. Les marxistes ne peuvent se faire les complices, mêmes passifs, d'une violation des droits des peuples à l'autodétermination. Seule exception :

que ce ne soit pas une insurrection de la classe réactionnaire³⁹⁶[:]

Les différentes revendications de la démocratie, y compris le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, ne sont pas un absolu, mais une parcelle de l'ensemble du mouvement démocratique (aujourd'hui : socialiste) mondial. Il est possible que, dans certains cas concrets, la parcelle soit en contradiction avec le tout ; elle est

³⁹⁵ Ibid., pages 349-350.

³⁹⁶ Ibid., page 357.

alors à rejeter. Il peut arriver que le mouvement républicain d'un pays ne soit que l'instrument d'intrigues cléricales, financières ou monarchiques d'autres pays ; nous avons alors le devoir de ne pas soutenir ce mouvement concret donné, mais il serait ridicule, sous ce prétexte, de rayer du programme de la social-démocratie internationale le mot d'ordre de république.³⁹⁷

³⁹⁷ Ibid., page 367.

Troisième partie : Guerre et révolution

3.1. Guerre et révolution

Le rapport entre guerre (impérialiste) et révolution (prolétarienne) est au cœur de l'expérience léniniste, et cela dès ses analyses des guerres russo-japonaise (1905) et balkaniques (1912-1913). Ce rapport apparaît sous deux formes :

1. La guerre impérialiste est, sinon principalement, du moins secondairement, un instrument de contre-révolution. Sur le plan idéologique, les positions de lutte de classes et l'unité du mouvement ouvrier international sont attaquées par une propagande nationaliste et chauvine. Sur le plan concret, l'état de guerre permet de briser les organisations politiques et syndicales de la classe ;
2. Dans un sens opposé (mais dialectiquement lié) la guerre impérialiste exacerbe les contradictions par son cortège de massacres, de travail forcé, de misères et de destructions.

Le mouvement ouvrier international se focalisait sur le premier aspect. La lutte contre la guerre était un impératif humanitaire mais aussi, pour la II^e Internationale, la condition requise pour suivre la « vieille tactique éprouvée » : le temps, le sens de l'histoire, le déterminisme historique, le développement du capitalisme et de ses contradictions, jouant en faveur du socialisme. Le progrès pacifique du mouvement ouvrier semblant irrésistible, préserver la paix est donc préserver la certitude de la victoire. Lénine détonne lorsqu'en 1907, alors qu'au Congrès international de Stuttgart les dirigeants de la social-démocratie cherchaient les moyens d'empêcher la guerre, il expose qu'il faut non seulement se donner comme objectif d'empêcher la guerre, mais le cas échéant d'utiliser la crise provoquée par la guerre pour renverser la bourgeoisie. En envisageant le rôle de la guerre comme catalyseur des contradictions sociales, Lénine se démarquait de ceux qui ne considéraient la guerre que sous l'aspect d'une catastrophe pour le mouvement ouvrier. Son amendement heurta la direction droitnière de l'Internationale – Bebel craignait qu'une telle déclaration révolution-

naire puisse donner matière à procès, et la fit reformuler dans des formes « juridiquement inattaquables » mais par là même ambiguës.

Lénine ne théorise pourtant pas la guerre comme forcément favorable au processus révolutionnaire. Il se démarque alors de Radek et de l'extrême-gauche allemande, pour qui « les convulsions de la guerre » étaient le plus court chemin vers la révolution. Lénine croit les guerres inévitables par le développement de l'impérialisme, mais ce sont les conditions historiques concrètes, extrêmement difficiles à démêler, qui détermineront si une guerre sera un frein ou un accélérateur de la lutte des classes : celle-ci affûtera les contradictions révolutionnaires, celle-là ramènera le mouvement ouvrier en arrière. Ce qui importe pour Lénine, c'est que l'objectif de la Révolution soit maintenu dans la guerre : « il faut faire cheminer dans l'esprit des masses la conscience de la nécessité des moyens d'action révolutionnaires en rapport avec les crises que la guerre ne manque pas de porter en soi »³⁹⁸. Lors des conférences de Zimmerwald et de Khienthal, il mène une double bataille : vers l'extérieur, contre les socio-chauvins qui ont rallié leur bourgeoisie, à l'intérieur, contre les zimmerwaldiens qui n'avaient d'autre objectif que la paix, la paix immédiate, la paix sans annexion. Cette ligne pacifiste était majoritaire à Zimmerwald – même Clara Zetkin ou Angelica Balabanov y adhéraient³⁹⁹, les thèses révolutionnaires de Lénine ne réunissant que sept ou huit voix pour quarante mandats.

Lénine n'a pas attendu Zimmerwald pour dénoncer le pacifisme :

La guerre n'est pas un accident, elle n'est pas un « péché », comme le pensent les prêtres chrétiens (qui prêchent le patriotisme, l'humanitarisme et la paix non moins bien que les opportunistes), mais une étape inévitable du capitalisme, une forme aussi naturelle de la vie capitaliste que la paix. De nos jours, la guerre est une guerre de peuples. Cette vérité n'implique pas qu'il faille se laisser emporter par le courant « populaire » du chauvinisme, mais elle signifie que les contradictions de classe qui déchirent les peuples persistent et se manifeste-

³⁹⁸ Lénine, « Le Congrès socialiste international de Stuttgart » (1907), *Œuvres complètes*, Tome 13 page 80.

³⁹⁹ Plusieurs zimmerwaldiens pacifistes finiront par rallier les positions de Lénine et seront, sinon les fondateurs de Parti communiste dans leur pays, du moins les défenseur de la Russie soviétique dans le mouvement socialiste occidental.

ront également en temps de guerre, à la guerre dans le cadre de la guerre. Le refus du service militaire, la grève contre la guerre, etc., ne sont que pures sottises, qu'un rêve misérable et craintif d'une lutte sans armes contre la bourgeoisie armée, qu'un vœu souhaitant la destruction du capitalisme sans une ou plusieurs guerres civiles acharnées. Dans l'armée aussi, un socialiste a pour devoir d'être le propagandiste de la lutte de classe ; l'action visant à transformer la guerre des peuples en guerre civile est la seule action socialiste à l'époque du conflit impérialiste armé des bourgeoisies de toutes les nations. À bas la niaise sentimentalité des vœux pieux sur « la paix à tout prix » ! Levons le drapeau de la guerre civile !⁴⁰⁰

3.2. *Le Chemin du pouvoir de Kautsky*

Lénine fut révolté par le retournement de Kautsky au déclenchement de la guerre mondiale. La résolution de Stuttgart de 1907 (confirmée à Copenhague en 1910 et à Bâle en 1912) fait devoir aux socialistes

au cas où la guerre éclaterait [...] d'agir pour la faire cesser promptement et de s'employer de toutes ses forces à exploiter la crise économique et politique provoquée par la guerre, pour mettre en mouvement le peuple et hâter de la sorte l'abolition de la domination capitaliste.⁴⁰¹

Or, dans la *Neue Zeit* du 2 octobre 1914, Kautsky écrivait :

Si malgré tous les efforts de la social-démocratie une guerre se déclenche, chaque nation doit se défendre. Il en découle pour la social-démocratie de toutes les nations le même devoir de participer à la défense nationale, aucune ne pouvant le reprocher à aucune autre.

Bref : prolétaires de tous les pays, entre-tuez-vous...

L'extraordinaire hargne de Lénine envers « le renégat Kautsky » s'explique par le rôle qu'avait joué Kautsky dans la définition de la politique

⁴⁰⁰ Lénine, « La situation et les tâches de l'Internationale » (paru le 1^{er} novembre 1914), *Œuvres complètes*, Tome 21, page 33-34.

⁴⁰¹ Kautsky, *Neue Zeit*, 2 octobre 1914.

prolétarienne concernant la guerre⁴⁰² : dès 1887, dans un article de la *Neue Zeit* intitulé « La nationalité moderne », Kautsky avait jeté les bases d'une théorie marxiste de la question nationale et de son interaction avec la question sociale. Il intervient à plusieurs reprises sur ces questions (notamment en 1886 et en 1905). En 1907, alors que la guerre menace déjà à l'occasion de la crise marocaine⁴⁰³, il publie une brochure intitulée *Patriotisme et social-démocratie* dans laquelle il rejette toute « union sacrée » entre prolétariat et bourgeoisie : « Les oppositions actuelles entre les États ne peuvent plus produire aucune guerre à laquelle le patriotisme prolétarien ne s'opposerait le plus résolument ».

En 1909, Kautsky aborde lui-même la question de la corrélation guerre-révolution dans un ouvrage que Lénine mettra en avant⁴⁰⁴ : *Le Chemin du pouvoir*. Cette brochure sera dès sa parution une référence centrale pour Lénine – et ne cessera jamais de l'être. Et si, en octobre 1914, Lénine écrit à Chliapnikov : « Désormais, je hais et méprise Kautsky plus que personne, avec une hypocrisie basse, vile et présomptueuse »⁴⁰⁵, il lui écrivait quatre jours plus tard : « Procurez-vous sans faute et relisez (ou demandez de vous traduire) 'Weg zur Macht' de Kautsky. Qu'est-ce qu'il a pu écrire là-dedans sur la révolution à notre époque !! Et maintenant quelle lâcheté d'avoir renié tout cela »⁴⁰⁶.

Kautsky envisage que la révolution puisse être produite par la guerre dans trois cas de figures :

1. Quand le pays qui a le dessous dans la guerre, voulant lancer toutes les forces nationales dans la balance, appelle au pouvoir le prolétariat ;

⁴⁰² Politique au sens « policy », dans le sens de « politics », ce rôle est revenu à Franz Mehring.

⁴⁰³ Les convoitises rivales de la France et l'Allemagne sur le Maroc – un des derniers état indépendants d'Afrique, avait mené ces pays au bord de la guerre en 1905. La crise ne sera résolue qu'en 1911 : l'Allemagne renoncera à toute prétention sur le Maroc en échange d'un agrandissement de 272 000 km² de sa colonie du Cameroun aux dépens des colonies françaises voisines.

⁴⁰⁴ Dans *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, Lénine opposera aux positions anti-soviétiques de Kautsky ses propres écrits, et particulièrement *Le Chemin du pouvoir écrit* « à l'époque où Kautsky était encore marxiste » (chapitre « qu'est-ce que l'internationalisme ») dans lequel on pouvait lire que « l'ère des révolution commence ». Dans *L'État et la Révolution*, alors même qu'il éreinte Kautsky, il écrit que cette brochure est sa meilleure.

⁴⁰⁵ Lénine, « Lettre à Chliapnikov », *Œuvres Complètes*, Tome 35, page 164.

⁴⁰⁶ Ibid., page 167.

2. Quand l'armée vaincue, à bout de souffrance, se retourne contre le gouvernement, et que le peuple se soulève pour mettre fin à une guerre désastreuse ;
3. Quand l'armée et le peuple se soulèvent contre un gouvernement qui a signé une paix honteuse.

Selon Kautsky, après une génération de stabilité et de progrès, l'Europe et le monde entrent dans une nouvelle époque de guerre et de révolutions d'une amplitude inconnue (en raison de sa dimension mondiale et des progrès des techniques et échanges et des communications). Ces bouleversements engendreront aussi bien les révolutions socialistes en Europe que des révolution démocratique et de libération nationales dans les pays dominés. Cette transition d'une situation non-révolutionnaire à une situation révolutionnaire va requérir des tactiques radicalement nouvelles. En ce sens, quand l'accentuation des antagonismes de classe montre l'actualité de la révolution socialiste, toute collaboration de classe serait un suicide politique :

C'est conseiller au Parti socialiste son abdication politique que d'exiger sa participation à une politique de coalition ou de bloc au moment même où l'expression de masse réactionnaire⁴⁰⁷ devient une vérité. C'est exiger de lui son abdication morale que de vouloir qu'il s'allie avec les partis bourgeois lorsque ceux-ci viennent de se prostituer et de se compromettre de la façon la plus vile.⁴⁰⁸

L'interaction entre les révolutions socialistes, démocratiques (anti-absolutistes), de libération nationale et de libération anti-coloniale implique le rejet de modèles simplistes dans lesquels les pays « avancés » montrent la voie aux pays « arriérés ». Kautsky expose qu'en Russie et dans les pays dominés d'Orient, l'interaction des différentes formes de révolution peut ouvrir des voies nouvelles.⁴⁰⁹

⁴⁰⁷ Plus avant dans la brochure (page 9), Kautsky rappelait que Marx et Engels avaient critiqué la notion de « Bloc réactionnaire » qui faisait l'impasse sur les contradictions internes aux classes dominantes.

⁴⁰⁸ Kautsky, *Le Chemin du pouvoir*, V. Giard & E. Brière éditeurs, Paris, 1910, page 173.

⁴⁰⁹ Selon Lars T. Lih cependant, non seulement ces éventualités sont jugées peu probables par Kautsky (qui croit à la capacité du mouvement ouvrier à empêcher la guerre, ne

Le SPD était à ce point miné par l'opportunisme que la première version de cette brochure de Kautsky fut mise au pilon, sur ordre de Bebel, par ce qu'on y affirmait que « Personne ne sera assez naïf pour prétendre que nous passerons pacifiquement et imperceptiblement de l'État militariste à la démocratie ». Kautsky accepta de réécrire sa brochure en y supprimant tout ce qui pouvait provoquer un procès, mais elle gardait un caractère révolutionnaire :

nous insistons encore une fois sur ce fait qu'il n'est pas question de savoir si les lois de protection ouvrière et autres mesures prises dans l'intérêt du prolétariat, si les syndicats et les coopératives sont, oui ou non, nécessaires et utiles. Sur ce point nous sommes tous du même avis. Nous ne contestons qu'une chose : c'est que les classes d'exploiteurs qui disposent du pouvoir politique puissent permettre à ces éléments de prendre un développement équivalent à une libération du joug capitaliste, sans opposer auparavant de toutes leurs forces une résistance qui ne sera brisée que par une bataille décisive.⁴¹⁰

Bref, comme le résumait Lénine :

Kautsky exprimait, en 1909, l'opinion incontestable de tous les social-démocrates révolutionnaires en disant qu'il ne pouvait y avoir désormais en Europe de révolution prématurée et que la guerre signifiait la révolution.⁴¹¹

3.3. La transformation de la guerre impérialiste en guerre civile

À son début, la guerre mondiale donne effectivement un coup d'arrêt au mouvement ouvrier : en juillet 1914, il y avait une flambée de grèves politiques en Russie avec des manifestations insurrectionnelles, qui sera brisée au moment de la déclaration de guerre, un mois plus tard. Les députés bolcheviks qui avaient voté contre les crédits de guerre à la Douma

serait-ce, justement, que par la crainte qu'il inspire aux bourgeoisies), mais fonder une stratégie sur elles relèverait à ses yeux de l'aventurisme. Lars T. Lih, « Lénine en 1914, La 'nouvelle époque de guerre et révolution' ». Article disponible sur le net.

⁴¹⁰ *Op. cit.* (« Le Chemin du pouvoir »), page 9.

⁴¹¹ Lénine, « Chauvinisme mort et socialisme vivant » (décembre 1914), *Œuvres complètes*, Tome 21, page 94.

furent déportés en Sibérie, et la plupart des entreprises passèrent sous le contrôle et la surveillance de l'armée. Tous les droits sociaux conquis de haute lutte depuis le début du siècle, furent « suspendus » pendant la durée du conflit⁴¹².

Cependant, dès l'été 1914, au milieu de l'hystérie chauviniste, Lénine, certain que la propagande réactionnaire se dissipera devant les misères de la guerre, s'emploie à « transformer la guerre impérialiste en guerre civile ».

Georges Haupt remarque que l'étude des écrits de Lénine est compliquée parce qu'ils mêlent les exigences d'une pédagogie révolutionnaire et celles des manœuvres tactiques⁴¹³. Haupt affirme par exemple que le mot d'ordre de la « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile » a changé de caractère au cours de la guerre :

1. Simple réaffirmation de principes révolutionnaires face à l'opportunisme de la II^e Internationale et des mencheviques, sans réelle possibilité de réalisation, en 1914 ;
2. Possibilité concrète éventuellement réalisable au temps de Zimmerwald et de Kienthal ;
3. Objectif concret immédiat en 1917.

Cette thèse de Haupt est douteuse. Dès 1914, Lénine donne un contenu concret à ce mot d'ordre. Il sait que le temps de la guerre civile n'est pas encore venu, mais plus qu'un principe à réaffirmer, c'est un objectif concret nécessitant une organisation concrète et des actions concrètes, à savoir

[une] vaste propagande, dans l'armée comme sur le théâtre des opérations, en faveur de la révolution socialiste et de la nécessité de tourner les armes non pas contre ses frères, les esclaves salariés des autres pays, mais contre les gouvernements et les partis réactionnaires et bourgeois de tous les pays. Nécessité absolue d'organiser des cellules et des groupes illégaux dans les armées de toutes les nations afin d'y mener cette propa-

⁴¹² Rémi Adam, *La première guerre mondiale : Dix millions de morts pour un repartage du monde*, Les bons caractères éditions, collection *Histoire Éclairage*, Pantin 2010, page 78.

⁴¹³ Georges Haupt, « Guerre et révolution chez Lénine », paru une première fois dans le n° 2 de la *Revue française de sciences politiques* (1971), repris dans *L'historien et le mouvement social* (Maspéro, 1980) et maintenant disponible sur le net.

gande dans toutes les langues. Lutte impitoyable contre le chauvinisme et le « patriotisme » des petits bourgeois et des bourgeois de tous les pays, sans exception. En appeler absolument contre les leaders de l'Internationale actuelle qui ont trahi le socialisme, à la conscience révolutionnaire des masses ouvrières sur lesquelles retombe tout le poids de la guerre et qui, dans la plupart des cas, sont hostiles au chauvinisme et à l'opportunisme.⁴¹⁴

En vérité, il s'agissait bien dès le premier instant d'un projet stratégique. Il était fondé sur la théorie, sur les conditions objectives et subjectives (telles qu'elles étaient et telles qu'elles étaient appelées à évoluer), mais aussi, ce qu'a négligé Haupt, sur les précédents historiques de la Commune de Paris et la Révolution de 1905. Ces deux grandes expériences de guerre civile révolutionnaire, auxquelles Lénine a tant de fois fait référence, étaient chacune issue d'une guerre impérialiste : la guerre franco-allemande de 1870 et la guerre russo-japonaise de 1905.

C'est très concrètement que Lénine envisage, dès 1914, la perspective de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile :

La bourgeoisie trompe les masses en dissimulant le brigandage impérialiste sous la vieille idéologie de la « guerre nationale ». Le prolétariat dénonce cette duperie en proclamant le mot d'ordre de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. C'est précisément ce mot d'ordre qui est indiqué par les résolutions de Stuttgart et de Bâle, qui prévoyaient non pas la guerre en général, mais bien la guerre actuelle, et parlaient non pas de « défendre la patrie », mais de « précipiter la chute de la domination capitaliste », d'utiliser à cette fin la crise suscitée par la guerre, de suivre l'exemple de la Commune. La Commune a été une transformation d'une guerre de peuples en guerre civile.

Une transformation de ce genre n'est évidemment pas facile et ne peut pas s'accomplir « au gré » de tels ou tels partis. Mais elle s'inscrit dans les conditions objectives du capitalisme en

⁴¹⁴ Lénine, « Les tâches de la social-démocratie révolutionnaire dans la guerre européenne » (écrit au plus tard en août 1914), *Œuvres complètes*, Tome 21, pages 12-13.

général, et de l'époque de la fin du capitalisme en particulier. C'est dans cette direction exclusivement que doit s'orienter l'activité des socialistes. Ne pas voter les crédits militaires, ne pas encourager le chauvinisme de « son propre » pays (et des pays qui lui sont alliés), combattre au premier chef le chauvinisme de « sa propre » bourgeoisie, sans se borner aux formes légales de lutte lorsque survient une crise et que la bourgeoisie abroge elle-même la légalité qu'elle a créée, voilà la ligne d'action qui conduit à la guerre civile et qui y amènera, à un moment donné de la confrontation européenne.⁴¹⁵

On voit qu'il ne s'agit pas de se préparer à l'éventualité d'une guerre civile, mais qu'il s'agit de suivre une *ligne* d'actions qui y *conduit*. Dans ce cadre, la pensée de Lénine colle au réel : il est à l'affût des développements, contre-coups, emballements des processus ainsi qu'à leurs manifestations concrètes. Il relève par exemple un phénomène qui était inconnu lors de la guerre russo-japonaise de 1905 : des fraternisations dans les tranchées :

Il est évident que la fraternisation développe, affermit, consolide la confiance fraternelle entre les ouvriers des différents pays. Il est évident qu'elle commence à briser la maudite discipline de la caserne-prison, la discipline fondée sur l'obéissance passive des soldats à « leurs » officiers et à « leurs » généraux, leurs capitalistes (car la plupart des officiers et des généraux appartiennent à la classe des capitalistes ou défendent ses intérêts). Il est évident que la fraternisation est une initiative révolutionnaire des masses, un réveil de la conscience, de l'intelligence, de l'audace des classes opprimées, qu'elle est, en d'autres termes, un des anneaux de la chaîne des initiatives qui mènent à la révolution socialiste, prolétarienne.

[...] Mais ce n'est pas encore suffisant. Il faut que les soldats passent maintenant à des formes de fraternisation au cours de laquelle on débâte un programme politique clair.

[...] Nous avons exposé dans notre appel aux soldats de tous les les pays belligérants notre programme de révolution

⁴¹⁵ Lénine, « La situation et les tâches de l'Internationale » (paru le 1^{er} novembre 1914), *Œuvres complètes*, Tome 21, page 33-34.

ouvrière dans tous les pays : passage de la totalité du pouvoir aux Soviets des députés ouvriers et soldats. Camarades soldats ! Discutez ce programme entre vous et avec les soldats allemands !⁴¹⁶

Et Lénine s'emploie à ce que le matériel destiné aux soldats soit édité en russe et en allemand, que l'on organise des meetings communs avec des interprètes, etc.⁴¹⁷ Les bolcheviks diffuseront massivement une *Pravda des Tranchées* appelant à la fraternisation.

Démêler le tactique et l'idéologique est une tâche quasiment impossible chez Lénine, qui a porté au plus haut l'art de dialectiser la théorie et la pratique, de synthétiser cette dialectique en une stratégie flexible parce que solide, solide parce que flexible, et de la formuler pour la polémique, l'agitation et la propagande. Si l'on ne saisit pas la profondeur et la richesse de cette dialectique, on en vient à parler de Lénine soit comme d'un idéologue obtus charcutant le siècle pour le rendre conforme à son idéal, soit au contraire comme d'un empiriste absolu changeant sans cesse de ligne et de discours dès que cela semblait servir ses objectifs.

⁴¹⁶ Lénine, « Portée de la fraternisation » (11 mai 1917), *Œuvres complètes*, Tome 24, pages 323-325.

⁴¹⁷ Lénine, « La Conférence de Pétrograd-ville du P.O.S.D.(b)R. » (rédigé entre le 15 et le 22 avril 1917), *Œuvres complètes*, Tome 24, page 161.

Quatrième partie : la guerre révolutionnaire

4.1. L'insurrection

L'intérêt de Lénine pour les questions militaires était bien entendu aussi lié à la dimension militaire de la lutte révolutionnaire. Dès janvier 1905, avant la vague insurrectionnelle, les bolcheviks s'employèrent à constituer une l'organisation militaire. Au deuxième Congrès de Londres (12-27 avril 1905), un Bureau militaro-technique fut constitué près du Comité Central et il fut enjoint aux Comités locaux de dresser un plan d'insurrection et de s'y préparer.

La vague insurrectionnelle de 1905 surprit néanmoins le POSDR sans véritable appareil militaire et sans autre doctrine militaire que les écrits d'Engels sur l'insurrection. Le Bureau militaro-technique s'employa bien à élever le niveau de la lutte révolutionnaire des masses en menant des opérations de renseignement, d'actions contre les dirigeants et les forces du régime, et d'expropriations pour financer le tout, mais ses forces et l'effet de son action furent insuffisantes. Les bolcheviks – et Lénine en particulier – entreprirent immédiatement de tirer les leçons des expériences pour améliorer l'efficacité de leurs groupes de combat. En octobre, Lénine écrit à l'Organisation de combat :

Je vois avec horreur, mais vraiment avec horreur, que l'on parle des bombes *depuis plus de six mois* sans en avoir fait une seule [...] Allez aux jeunes ! Formez *sur-le-champ*, en tous lieux, des groupes de combat, formez-en parmi les étudiants et *surtout les ouvriers*, etc., etc. Que des détachements de 3, 10, 30 hommes et plus se forment *sur-le-champ*. Qu'ils s'arment eux-mêmes *sur-le-champ*, comme ils peuvent, qui d'un revolver, qui d'un couteau, qui d'un chiffon imprégné de pétrole pour servir de brandon. Que ces détachements désignent tout de suite leurs chefs et *se mettent* autant que possible *en relation* avec le Comité de combat près le comité de Pétersbourg. N'exigez aucun formalité, moquez-vous, pour l'amour de Dieu, de tous les schémas, envoyez, pour l'amour de Dieu, les « fonctions, droits et privilèges » à tous les diables. N'exigez pas l'affiliation

obligatoire au POSDR., ce serait pour l'insurrection armée une revendication absurde. Ne refusez pas d'établir la liaison avec le moindre groupe, ne fût-il que trois hommes, à la seule condition qu'il soit pur de tout noyautage policier et prêt à se battre contre les troupes du tsar.⁴¹⁸

Dans ses souvenirs, N. K. Kroupskaïa évoque l'application que Lénine apportait alors à l'étude de l'art militaire :

Il s'occupait de cette branche beaucoup plus qu'on ne le sait et ses conversations sur les groupes de choc pendant la guerre de partisans, sur les « groupes de cinq et de dix » n'avaient rien de commun avec le bavardage d'un profane, mais révélaient un plan réfléchi dans tous ses détails.⁴¹⁹

C'est en janvier 1905 que Lénine avait relu les articles de Marx sur l'insurrection et traduit le chapitre des mémoires de Cluseret, le général de la Commune de Paris, sur les combats des rues. Les mémoires de Cluseret furent publiés dans *Vpériod* avec une préface et une notice biographique écrites par Lénine⁴²⁰.

Le 5 décembre, la conférence des bolcheviks de Moscou décide à l'unanimité de proclamer la grève générale insurrectionnelle, suivi le 7 décembre par le Soviet de Moscou (à majorité bolchevik). La grève et les manifestations tournent à l'affrontement armé, mais le Conseil de coalition des groupes de combat⁴²¹, où les bolcheviks sont minoritaire, se révèle incapable de jouer le rôle d'état-major insurrectionnel. Les ouvriers moscovites résistent mais ils ne sont que 8 000 à être organisés militairement. Le POSDR cherche à aider l'insurrection par tous les moyens (notamment

⁴¹⁸ Lénine, « Lettre au comité de combat près le Comité de Saint-Petersbourg », *Œuvres complètes*, Tome 9, pages 356-357.

⁴¹⁹ Citée dans la préface de B. Ponomarev à *La lutte des partisans selon les auteurs classiques du marxisme-léninisme*, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1945, page 5.

⁴²⁰ Institut de Marxisme-Léninisme près le C.C. du P.C.U.S. : *Lénine : Vie et œuvre*, Éditions du Progrès, Moscou, 1983, page 118.

⁴²¹ Créé à Moscou fin octobre 1905 pour résister aux Cent Noirs, il regroupait les représentants des groupes de combat du parti du Comité de Moscou du POSDR, du groupe social-démocrate de Moscou, du Comité de Moscou du parti socialiste-révolutionnaire, ainsi que d'autres groupes de combat. Il était contrôlé par les socialistes révolutionnaires et les mencheviks.

en tentant d'arrêter les trains qui amènent les troupes à Moscou⁴²²) mais le 18, le quartier de Presnia, à l'ouest de la ville, où se sont retranchés les derniers combattants, tombe.

Alors que la leçon que les mencheviques, à commencer par Plekhanov, tiraient du reflux du mouvement révolutionnaire de 1905, et particulièrement de l'insurrection de Moscou – que celui-ci était une « folie tactique » d'une « incroyable légèreté »⁴²³ – les bolcheviks, même après les défaites de Moscou, de Donetsk et de Rostov, déclarèrent que le problème était le manque de forces et de préparation organisationnelle, militaire et doctrinale :

Ainsi, rien de plus myope que le point de vue de Plekhanov, repris par tous les opportunistes et selon lequel il ne fallait pas entreprendre cette grève inopportune, « il ne fallait pas prendre les armes ». Au contraire, il fallait prendre les armes d'une façon plus résolue, plus énergique et un esprit plus agressif ; il fallait expliquer aux masses l'impossibilité de se borner à une grève pacifique, et la nécessité d'une lutte armée, intrépide et implacable. Aujourd'hui nous devons enfin reconnaître ouvertement et proclamer bien haut l'insuffisance des grèves politiques ; nous devons faire de l'agitation dans les masses les plus profondes en faveur de l'insurrection armée, sans escamoter la question en prétextant la nécessité de « degrés préliminaires », sans jeter un voile là-dessus. Cacher aux masses la nécessité d'une guerre exterminatrice, sanglante et acharnée, comme objectif immédiat de l'action future, c'est se duper soi-même et duper le peuple.⁴²⁴

Lénine tire aussi des leçons tactiques, proches de celles ébauchées par Kautsky dans *Les chances de la révolution russe*. Le fait que les insurgés

⁴²² Lénine évoque l'importance de la question des cheminots en cas d'insurrection dans « La dissolution de la Douma et les tâches du prolétariat », *Œuvres complètes*, Tome 11, pages 117-118.

⁴²³ C'est dans les n° 3 et 4 des *Cahiers du Social-Démocrate* qu'il éditait à Genève que Plekhanov émit ces jugements, condamnant l'insurrection et appelant à « accorder une attention plus soutenue au mouvement syndical des ouvriers ».

⁴²⁴ Lénine, « Les enseignements de l'insurrection de Moscou », in *Œuvres complètes*, Tome 11, pages 172-173.

de Moscou aient offert une telle résistance aux troupes d'élite du régime montre que la condamnation d'Engels de la lutte des barricades devait être affinée. C'est une certaine tactique des barricades qui a été condamnée par l'apparition du canon etc. Par contre, une nouvelle tactique peut être dégagée de l'expérience de Moscou.

Les leçons qui furent tirées aboutirent progressivement à la doctrine insurrectionnelle mise en pratique en octobre 1917. Cette doctrine ne reposait plus sur la lutte des barricades ni sur des manifestations spontanées des masses, mais sur l'action offensive, concertée et planifiée, d'unités entraînées et disciplinées d'ouvriers armés⁴²⁵, la maîtrise des techniques militaires⁴²⁶, et sur un travail de désagrégation de l'armée bourgeoise par l'agitation et la propagande⁴²⁷. Cette doctrine enfin, s'appuyait sur une analyse précise des conditions objectives et subjectives

⁴²⁵ « Les équipes de volontaires, de *droujinniki*, pour employer une appellation que les grandes journées de décembre, à Moscou, ont rendu glorieuses, seront d'une immense utilité au moment de l'explosion. Tel groupe sachant tirer désarmera un agent de police, tombera sur une patrouille et lui prendra ses armes. Telle unité, non instruite au manie-ment du fusil ou n'ayant pas réussi à se procurer des armes, aidera à construire des bar-ricades, à pousser des reconnaissances, à établir des liaisons, à surprendre l'ennemi dans des embuscades, à incendier l'édifice où l'adversaire se serait retranché, à occuper des appartements qui pourraient servir de base aux insurgés ; en un mot, des milliers de fonction très diverses seront remplies par des équipes de volontaires bien décidées à lutter sans merci, connaissant parfaitement la topographie locale et liées très étroitement avec la population. », « La dissolution de la Douma et les tâches du prolétariat », *Œuvres complètes*, Tome 11, page 123.

⁴²⁶ « La tactique militaire dépend du niveau de la technique militaire – c'est Engels qui a répété cette vérité et l'a mise toute mâchée dans la bouche des marxistes. La technique militaire n'est plus ce qu'elle était au milieu du 19^e siècle. Opposer la foule à l'artillerie et défendre les barricades avec des revolvers serait une sottise. [...] La technique militaire, en ces tout derniers temps, enregistre de nouveaux progrès. La guerre japonaise a fait apparaître la grenade à main. Les manufactures d'armes ont jeté sur le marché le fusil automatique. L'une et l'autre sont déjà employées avec succès dans la révolution russe, mais dans des proportions qui sont loin d'être suffisantes. Nous pouvons et devons profiter des perfectionnements techniques, apprendre aux détachements ouvriers la fabrication en grand des bombes, les aider, ainsi que nos nos groupes de combat, à se pourvoir d'explosifs, d'amorces et de fusils automatiques. » « Les enseignements de l'insurrection de Moscou », pages 176-177.

⁴²⁷ « Si la révolution ne gagne pas les masses et l'armée elle-même, il ne saurait être question de lutte sérieuse. Mais il ne faut pas se figurer cette volte-face de la troupe comme un acte simple et isolé, résultant de la persuasion, d'une part, et du réveil de la conscience, de l'autre. L'insurrection de Moscou montre à l'évidence ce que cette conception a de routinier et de stérile. En réalité, l'indécision de la troupe, inévitable dans tout mouvement vraiment populaire, conduit, lorsque la lutte révolutionnaire s'accroît, à une véritable lutte pour la conquête de l'armée. » (« Les enseignements de l'insurrection de Moscou », pages 173.)

requisies à sa mise en œuvre : crise politique du système, insatisfaction des masses, existence d'une avant-garde révolutionnaire reconnue, et appui de la paysannerie à la révolution prolétarienne. Cette doctrine suppose un long travail de préparation, d'accumulation et de qualification des forces militaires. L'acte final, l'insurrection, est précédé d'une longue phase politico-militaire longuement étudiée par Lénine dans *La guerre des partisans*. Cette doctrine attribue trois rôles à la lutte armée : un rôle subjectif de mobilisation politique des militants et des masses, un rôle d'accumulation des forces en période non-révolutionnaire, et le rôle final et décisif de l'insurrection armée.

4.2. La guerre des partisans

Lénine dut mener la bataille contre Plekhanov qui voulait dissoudre les groupes de combat pour ne faire de la politique qu'à travers la seule action des députés à la Douma. Les bolcheviks approuvaient et pratiquaient les attaques de banques (dont le produit était nécessaire au fonctionnement d'un parti clandestin), et les actions armées contre les membres de l'appareil répressif, particulièrement les espions.

Une école pour instructeurs militaires fut constituée à Kiev et une autre pour l'emploi des bombes fut ouvert à Lemberg. En novembre 1906, Lénine fit convoquer, via le Bureau militaro-technique, une conférence des groupes de combat à Tammerfors⁴²⁸, en Finlande. Pour préparer cette conférence, Iaroslavski, un des principaux dirigeants militaires bolcheviks, rencontrera Lénine :

j'arrivai en Finlande où je vis Vladimir Ilitch, qui m'assaillit de questions. Je sentis aussitôt que j'avais affaire à un camarade qui connaissait à fond notre travail et s'y intéressait sérieusement. Vladimir Ilitch ne se contentait pas de réponses générales, il voulait connaître les détails, la mécanique de notre travail, nos projets, nos contacts. Il s'intéressa vivement à l'école d'instructeurs militaires que nous avions organisée, et où nous enseignions à nos militants le maniement et la confection des explosifs, la manœuvre des mitrailleuses et d'autres armes, où l'on enseignait le métier de sapeur-mineur, la tactique des

⁴²⁸ Tammerfors est le nom suédois donné à la ville de Tampere, en finlandais. – NDE.

combats de rue, en un mot, où l'on préparait les cadres des commandants de nos détachements de combat, pour la révolution future.⁴²⁹

Dans les instances dirigeantes du POSDR, outre le Comité Central officiel (contrôlé par les mencheviques), il existait un centre bolchevik (le Bureau du comité de Majorité) dont l'organisation militaire (le Comité pour les Affaires Financières et Militaires), était dirigée par Lénine, Kras-sine⁴³⁰ et Bogdanov⁴³¹.

Dans la perspective du congrès de Stockholm, (10-20 avril 1906), Lénine écrivit le projet de résolution suivant :

Attendu que :

1. depuis l'insurrection de décembre, presque nulle-part en Russie les combats n'ont complètement cessé, combats qui se traduisent maintenant de la part du peuple révolutionnaire par des attaques isolées contre l'adversaire ;
2. ces actions inévitables lorsque deux forces armées adverses se trouvent en présence et lorsque se déchaîne une répression militaire provisoirement triomphante, servent en même temps à désorganiser l'adversaire et préparent de futures actions armées massives et ouvertes ;
3. des actions de ce genre sont également indispensables pour former et éduquer militairement nos groupes de combat, qui, au moment de l'insurrection de décembre, se sont révélés en de nombreux endroits dépourvus de préparation pratique dans une activité nouvelle pour eux ;

⁴²⁹ Iemelian Iaroslavski, « Vladimir Ilitch dirige les activités combatives du Parti (Une page d'histoire des organisations militaires et de combat de notre parti) », in *Lénine tel qu'il fut : Souvenirs de contemporains*, Tome 1, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1958, pages 465-466.

⁴³⁰ Léonid Krassine (1870-1926), dirigeant de la révolution de 1905 à Saint-Petersbourg, ingénieur de profession, il avait organisé l'atelier clandestin de fabrication de bombes à Moscou. Il dirigea l'organisation combattante bolchevik, organisant notamment de grandes expropriations, jusqu'à son arrestation en 1908. Après la révolution, il sera commissaire du peuple au commerce extérieur.

⁴³¹ Alexandre Bogdanov (1873-1928) : militant bolchevik il avait participé à la révolution de 1905. Ses thèses philosophiques seront vivement critiquées par Lénine en 1911, et sera le fondateur, en 1918, du Proletkult.

Nous reconnaissons et nous proposons au congrès de reconnaître que :

1. le Parti doit reconnaître que les actions armées des groupes de combat appartenant au Parti ou luttant à ses côtés sont admissibles sur le plan des principes et opportunes dans la période actuelle ;
2. le caractère des actions armées doit être adapté à la tâche qui consiste à former les dirigeants des masses ouvrières en période d'insurrection et à acquérir l'expérience des actions offensives soudaines ;
3. le but immédiat le plus important de ces actions doit être la destruction des appareils gouvernemental, policier et militaire et une lutte impitoyable contre les organisations centronaires actives qui pratiquent la violence et la terreur contre la population ;
4. il faut admettre aussi les actions armées destinées à s'emparer des moyens financiers appartenant à l'ennemi, c'est-à-dire au gouvernement autocratique, et à détourner ces moyens au profit de l'insurrection ; ce faisant, il importe de veiller sérieusement à ce que les intérêts de la population soient le moins possible lésés ;
5. les actions armées de partisans doivent s'effectuer sous le contrôle du Parti et de telle sorte que les forces du prolétariat ne soient pas gaspillées en vain, et qu'en même temps, on prenne en considération les conditions du mouvement ouvrier dans la localité donnée et l'état d'esprit des larges masses.⁴³²

Mais le Congrès, qui réunissait une nette majorité de délégués mencheviques, ne discuta pas de la question. Lénine revint à la charge en septembre 1906 affirmant que

La lutte de partisans est une forme inévitable de lutte à une époque où le mouvement des masses aboutit effectivement à l'insurrection et où il se produit des intervalles plus ou moins

⁴³² Lénine, « Plate-forme tactique pour le congrès d'unification du POSDR. », *Œuvres Complètes*, tome 10, pages 156-157.

considérables entre les « grandes batailles » dans le cours de la guerre civile. [...] Il est parfaitement naturel et inévitable que l'insurrection acquiert les formes les plus hautes et les plus complexes d'une guerre civile prolongée, englobant tout le pays, c'est-à-dire d'une lutte armée entre deux parties du peuple. On ne peut se représenter une guerre de ce genre autrement que comme une suite de grandes batailles peu nombreuses, séparées par des intervalles de temps relativement longs, au cours desquels se produisent d'innombrables escarmouches. Du moment qu'il en est ainsi – et il en est certainement ainsi – la social-démocratie doit absolument s'assigner pour tâche de créer des organisations qui soient au plus haut degré capables de diriger les masses dans ces grandes batailles, de même que, si possible, dans ces escarmouches.⁴³³

Mais la dissolution des groupes de combat fut décidée au troisième Congrès de Londres (13 mai-1^{er} juin 1907), par la majorité menchevique.

4.3. Lénine, chef de guerre

L'action de Lénine comme chef de guerre est mésestimée, et le jugement d'Adam Ulam à ce propos largement partagé⁴³⁴. Poussés par des intérêts politiques évidents, soviétologues et trotskistes ont attribué à Trotski tous les mérites militaires de la guerre civile. Des intérêts non moins évidents ont amené l'historiographie soviétique à valoriser à outrance le rôle de Staline, Vorochilov et Frounzé. Tous s'accordent à reconnaître à Lénine le premier rôle politique, tous négligent son rôle militaire. Lui-même ne fit rien pour marquer son intérêt aux questions militaires : il ne visitait ni les états-majors ni les tranchées, et ne rencontrait commandants et soldats rouges que lorsque cela s'imposait – aucune imagerie militaire ne s'attache à lui.

⁴³³ Lénine, « La guerre des partisans », *Œuvres complètes*, tome 11, pages 221 et 225-226.

⁴³⁴ « Lénine n'était pas un chef de guerre. Durant les années de guerre civile qui suivirent la Révolution, jamais il ne songera à remplir les fonctions ni à affecter la pose d'un généralissime. Contrairement à Trotski ou à Staline l'uniforme ne l'intéresse pas, et il ne prétend pas être à même de porter un jugement technique sur les affaires militaires. » Adam B. Ulam, *Les bolcheviques*, Fayard, collection *L'Histoire sans frontière*, Paris, 1973, page 283.

Pourtant, entre le 1^{er} et le 24 décembre 1918, il préside 143 des 175 séances du Conseil de la Défense. Rien qu'en 1919 il dirige les travaux de 14 sessions du Comité central du parti et 40 séances du Bureau politique qui examinèrent les questions militaires. Ce sont des milliers de questions militaires que Lénine a examinées à ces occasions⁴³⁵. Lénine expédia au moins six cents lettres et télégrammes consacrés aux questions de défense.

La version trotskiste de l'histoire, qui voit Lénine laisser carte blanche à Trotski sur les questions militaires, est démentie par plusieurs incidents dont le plus célèbre est le remplacement du commandant en chef de l'Armée rouge, J. Vācietis, par S. S. Kamenev⁴³⁶.

Il est vrai que Lénine délégua l'essentiel de la conduite de la guerre aux commandants et commissaires qu'il avait contribué à choisir, à commencer par le commissaire à la guerre lui-même. Rarement son activité interféra avec celle des commandants.

C'est en novembre 1917, alors que Kerenski avait rejoint les armées restées fidèles au Gouvernement provisoire pour marcher sur Pétrograd, et que celles-ci avaient pris Gatchina et menaçaient Tsarkoïé-Sélo, à 25 km de la capitale, que l'on vit le plus souvent Lénine « descendre » au niveau tactique, provoquant un incident avec Nicolai Podvoiski, organisateur de la garde rouge et premier Commissaire du peuple à la Défense⁴³⁷.

Plusieurs témoignages, différents mais concordants, rapportent la manière dont Lénine envisagea l'utilisation de la flotte comme appui-feu sur le front de Tsarkoïé-Sélo⁴³⁸.

⁴³⁵ S Général-Major N. Pankratov, « Lénine, chef de la défense de la patrie socialiste », in *Revue Militaire Soviétique*, n° 10 (octobre) 1978, page 4.

⁴³⁶ C'étaient tous les deux d'anciens colonels tsaristes. Kamenev rapporta lui-même avoir été rabroué par Lénine le jour où il s'était aventuré à lui faire remarquer la beauté de la manœuvre projetée. Lénine lui dit sèchement que son travail consistait à battre l'ennemi, qu'il le fit artistiquement ou non ne présentant aucun intérêt...

⁴³⁷ Ainsi lorsque Lénine ordonna aux ouvriers de l'usine Poutilov de blinder et d'armer des trains et de les amener au front. Cependant, tempère Podvoiski, « Il est vrai que ces ordres ne concernaient ni les opérations, ni les unités militaires, mais seulement la mobilisation de 'tout et tous' pour la défense. Mais ce parallélisme du travail m'énervait terriblement. » (Nicolai Podvoiski, « Les journées d'Octobre », in *Lénine tel qu'il fut : Souvenirs de contemporains*, Tome 1, page 751.)

⁴³⁸ Tsarskoïé-Sélo, aujourd'hui appelé Pouchkine, est un district appartenant à l'agglomération de la ville fédérale de Saint-Petersbourg, anciennement Pétrograd. – NDE.

L. Vakhraméev, délégué de la flotte de la Baltique, avait été appelé par Lénine à la Direction du commandement de l'arrondissement militaire de Pétrograd :

La carte de Pétrograd et de ses environs était étalée sur une grande table. On discutait le plan de destruction des bandes de Kerenski. Vladimir Ilitch me demanda ce que, en plus de ses détachements, la flotte pouvait donner pour venir en aide aux unités de terre. Quand j'eus pris connaissance de la disposition des forces ennemies, j'expliquai que la flotte pouvait bombarder les bandes de Kerenski embusquées à Tsarkoïé-Selo. On pouvait procéder au bombardement des deux côtés, avec des pièces de marine à longues portée ; pour cela il fallait amener dans le canal Moskoï le croiseur Oleg qui pourrait bombarder toute la région de Tsarkoïé-Selo au nord-ouest, avec ses canons de 130 mm. En outre, deux ou trois torpilleurs du type Novik pouvaient remonter la Néva, à la hauteur du village de Rybatskoïé et bombarder Tsarkoïé-Selo de l'est, avec ses canons de 100 mm. Aucune unité ne résisterait à un pareil bombardement.

Le camarade Lénine s'intéressa vivement à cette proposition. Il me demanda des détails, vérifia minutieusement la possibilité d'exécuter l'opération proposée, et, après s'être convaincu de son caractère réel et rationnel, il m'ordonna d'entreprendre immédiatement son exécution et de l'informer régulièrement sur la marche des travaux.⁴³⁹

Mais Lénine prit (au moins) un second avis, celui d'un autre bolchevik de la flotte, F. Raskolnikov, qui livre un récit presque identique : discussion serrée autour de la carte, étude de la profondeur des chenaux, de l'effet des marées, des plans de tir etc.⁴⁴⁰

Le troisième récit est celui de N. Izmaïlov, vice-président du Comité central de la flotte de la Baltique, qui rapporte sa conversation télégra-

⁴³⁹ L. Vakhraméev : *Dans les premiers jours d'Octobre*, in *Lénine tel qu'il fut : Souvenirs de contemporains*, tome 1, *op. cit.*, pages 748.

⁴⁴⁰ F. Raskolnikov : *La Révolution d'Octobre*, in *Lénine en Octobre 1917*, Bureau d'Éditions, Paris, 1934, page 33.

phique avec Lénine, celui-ci lui demandant combien de vaisseaux il pouvait faire appareiller et dans quel délai, s'ils étaient muni de vivres et équipés de télégraphie sans fil, etc⁴⁴¹. La manœuvre se fit, la flotte s'embossa à quelques encablures de Tsarkoïé-Selo, et des observateurs furent placés sur les hauteurs de Poulkovo pour diriger le tir, mais la retraite soudaine des troupes de Kerenski rendit ce déploiement inutile.

Il est difficile de juger de la pertinence militaire des décisions de Lénine⁴⁴². Le témoignage de Trotski sur ce point est souvent suspect, qui a la faiblesse de monter en épingle des prétendus « erreurs de jugements militaires » de Lénine pour se donner le beau rôle.

L'activité militaire de Lénine consiste pour l'essentiel à rassembler des moyens, galvaniser les énergies, envoyer les bonnes personnes aux bons endroits, et passer un savon à qui de droit. Un bon exemple en est le télégramme à Goussev⁴⁴³ du 16 septembre 1919 :

En réalité, c'est l'immobilisme qui règne chez nous, et presque l'effondrement. Sur le front de Sibérie, on a placé une sorte de fripouille, Olderogge, et ce froussard de Posern, et on « s'est calmé » ; c'est véritablement infâme ! Et nous commençons à nous faire battre ! Nous en rendrons responsable le Conseil de Guerre Révolutionnaire de la République s'il n'agit pas énergiquement ! C'est une honte de laisser la victoire échapper de nos mains.

Immobilisme avec Marmontov. Apparemment un retard après l'autre. Retard des troupes se rendant au Nord, à Voronej. Retard

⁴⁴¹ N. Izmaïlov : *Le Comité central de la flotte de la Baltique (Centrobalte) aux jours de l'insurrection*, in *L'insurrection armée d'Octobre à Pétrograd : Souvenirs des révolutionnaires*, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1958, pages 397-402. Son récit diverge des précédents en ce qu'il n'aurait pas été question du croiseur *Oleg* mais du cuirassé *Respoublika* (ci-devant *Empereur Paul I^{er}*) – ce n'est qu'en raison du tirant d'eau trop important de celui-ci que le croiseur *Oleg* aurait finalement été choisi.

⁴⁴² Les publications soviétiques les présentent toutes, naturellement, comme judicieuses, voire décisives, ainsi quand Kedrov, qui commandait sur le front d'Arkhangelsk, commente l'envoi, sur ordre direct et personnel de Lénine, d'une batterie d'artillerie lourde à Kotlas. Cf. M. Kedrov : *Guide de l'Armée rouge*, in *Lénine et les forces armées de l'URSS*, supplément au n°12 (décembre) 1979 de la *Revue Militaire Soviétique*, page 4.

⁴⁴³ Sergei Ivanivitch Goussev (1874-1933). A participé aux révolutions de 1905 et 1917, membre du Comité militaire de Pétrograd en 1917 puis du Conseil de Guerre Révolutionnaire de la République. C'était un des principaux dirigeants politiques de l'Armée rouge.

dans l'acheminement de la 21^e division vers le Sud. Retard pour la livraison des fusils-mitrailleurs. Retard dans le Service de Renseignements. [...] Le résultat, c'est l'immobilisme, tant avec Marmontov qu'avec Selivatchov (au lieu des victoires attendues de jour en jour, comme on les promettait dans les dessins enfantins – vous souvenez-vous, vous m'aviez montré ces dessins et j'avais dit : « On a oublié l'adversaire ! »⁴⁴⁴). Si Selivatchov s'échappe ou si son chef de division trahit, le Conseil de Guerre Révolutionnaire de la République en sera la cause, car il dormait et rassurait tout le monde, mais n'a pas fait le nécessaire. Il faut envoyer dans le Sud les meilleurs commissaires, les plus énergiques et pas des bonnets de nuit.

Nous nous mettons en retard pour la formation des divisions. Nous laissons passer l'automne, mais, pendant ce temps là, Denikine triplera ses forces, il recevra des tanks, etc., etc. Cela ne peut pas continuer ainsi. Il faut se débarrasser de cette façon somnolente de travailler et passer à une allure vivante.⁴⁴⁵

Dans un passage également recopié par Lénine, Clausewitz écrit que

là où se rencontreront cette énergie et cette force morale unies à une sage modération dans les résultats recherchés, là on verra généralement se produire cette alternative de brillants combats et d'opportune circonspection que l'on admire avec tant de raison dans les campagnes du grand Frédéric.⁴⁴⁶

C'est de cet équilibre de qualités dont Lénine fait alors preuve : l'audace lors du déclenchement de l'insurrection d'octobre, la prudence lors des négociations de paix de Brest Litovsk. Et si l'on voit Lénine pousser les commandants et les commissaires à faire preuve d'initiative, d'audace et de combativité, il ne les pousse jamais à l'imprudence – tant il est vrai que la témérité comme l'inertie sont les manifestations jumelles de ce manque de sérieux qu'il exérait. La preuve en est ce télégramme envoyé à Trotski le 3 juin 1920 à propos d'un plan d'offensive :

⁴⁴⁴ Ironie au fond typiquement clausewitzien.

⁴⁴⁵ Lénine, *Télégrammes 1918-20*, éditions Alain Moreau, Paris, 1971, pages 101-102 (ce télégramme ne figure pas dans les *Œuvres complètes*).

⁴⁴⁶ *De la guerre*, page 340 ; *Notes de Lénine sur Clausewitz*, page 142.

C'est manifestement une utopie. Cela ne coûtera-t-il pas trop de victimes ? Nous conduirons d'innombrables soldats à la mort. Il faut réfléchir dix fois et évaluer ; je propose la réponse suivante à Staline : « Votre proposition sur l'attaque de la Crimée est si grave qu'il nous faut disposer de plus amples informations et réfléchir très sérieusement. Attendez notre réponse. *Lénine, Trotski.* »⁴⁴⁷

4.4. L'attaque et la défense

Clausewitz remarque, dans des passages amplement annotés par Lénine, qu'il est plus facile de conserver que de prendre, que la défensive est la forme la plus forte de la guerre. Si l'offensive, en plus d'avoir une fin positive (la conquête d'une province par exemple), était en soi supérieure à la défensive, aucun belligérant n'adopterait la défensive. Qui poursuit une fin positive ne peut faire l'économie de l'offensive et doit donc se donner des moyens supérieurs à ceux de l'ennemi pour compenser la supériorité inhérente à la défensive. Quand on est inférieur à l'ennemi, ce choix de la défensive permet en lui-même de combler, en partie ou totalement, cette infériorité.

Le défenseur profite de tous les événements imprévus, du temps, de l'usure de l'ennemi. L'attaquant a certes l'avantage de la surprise globale (ainsi du choix du moment de la guerre), mais le défenseur peut bénéficier de la surprise au niveau tactique. Le défenseur a l'avantage du terrain : il le connaît, s'y est installé, en occupe les forteresses et les points les plus avantageux, il peut adopter une position enveloppée qui lui permet de jouer les lignes intérieures, etc. La position du défenseur s'use moins vite que celle de l'attaquant, le défenseur bénéficie de l'aide de la population, il bénéficie des sympathies et des avantages moraux qui résultent de son statut d'agressé.

Certains avantages intrinsèques de la défense opèrent avant même que le défenseur se retire dans la profondeur de son territoire, mais ils augmentent à raison de la profondeur du repli. Comme ce repli est coûteux (puisque'il implique un abandon de territoire), il ne doit être choisi que lorsque le déséquilibre initial des forces est tel qu'il ait besoin de tous les

⁴⁴⁷ Lénine, *Télégrammes 1918-20*, page 137 (ce télégramme figure sous une traduction différente dans le tome 44 des *Œuvres complètes*, pages 386-387).

avantages de la défense pour y pallier. Le défenseur, selon l'importance de ce déséquilibre, peut choisir d'affronter l'ennemi lorsque celui-ci passe la frontière. S'il n'est pas assez fort pour cela, il peut choisir d'attendre encore et d'affronter l'attaquant lorsque celui-ci a pénétré son territoire jusqu'au point d'arriver à la position choisie pour mener la bataille à son avantage (sur une ligne de fleuve par exemple). Il peut également, s'il s'estime encore trop faible, attendre que l'ennemi l'attaque sur cette position. Si le déséquilibre est encore trop fort pour permettre ce choix, le défenseur peut prolonger sa position d'attente jusqu'à ce que l'offensive ennemie atteigne son point culminant. Défense ne signifie pas passivité : le défenseur, gardant l'initiative, peut en retraitant multiplier les combats, déclencher la guérilla sur les arrières ennemis, etc.

En 1918, Lénine va appliquer cette doctrine point par point. Il avait été un farouche adversaire de la « guerre révolutionnaire » contre l'Allemagne en 1918. Mais son opposition était minoritaire dans le parti : la moitié des bolcheviks voulaient la guerre, un quart la paix, un quart le « ni guerre ni paix » préconisé par Trotski. Celui-ci imposa sa ligne aux pourparlers, provoquant leur rupture et une nouvelle offensive allemande désastreuse pour la Russie soviétique. Le 3 mars 1918, celle-ci dut signer le Traité de Brest-Litovsk par lequel l'Allemagne s'emparait de la Pologne et des états baltes et imposait l'indépendance de l'Ukraine, de la Finlande, et des trois républiques transcaucasiennes. La création de l'Armée rouge le 15 janvier 1918 avait bien permis de premières victoires sur les armées blanches dans l'Oural, sur le Don, la Donets, le Kouban et en Crimée, mais en mai 1918 (à l'appel des nationalistes bourgeois menacés par le développement des mouvements révolutionnaires ukrainien et finlandais), les armées allemande et autrichienne pénétraient irrésistiblement en Ukraine et en Finlande :

Devenus les représentants de la classe dominante qui a commencé à organiser le socialisme, nous exigeons de tous une attitude sérieuse envers la défense du pays. Et cette attitude sérieuse consiste à se préparer activement à la défense du pays et à tenir rigoureusement compte du rapport des forces. S'il est évident que nos forces sont insuffisantes, la retraite au cœur du pays est le principal moyen de défense (celui qui vou-

drait ne voir là qu'une formule de circonstance, forgée pour les besoins de la cause, peut lire chez le vieux Clausewitz, l'un des grands écrivains militaires, le bilan des enseignements de l'histoire qu'il dégage à ce propos). [...] Notre devoir devient de mesurer avec la plus grande prudence nos forces, d'examiner minutieusement les possibilités de recevoir à temps du renfort de notre allié (le prolétariat international). L'intérêt du capital est de battre son ennemi (le prolétariat révolutionnaire) par parties, tant que les pays ne se sont pas encore unis (dans l'action, c'est-à-dire en commençant la révolution). Notre intérêt à nous est de faire tout notre possible, d'utiliser toutes les chances, aussi minimales soient-elles, pour différer la bataille décisive jusqu'au moment (ou « jusqu'après » le moment) où se produira cette fusion des détachements révolutionnaires au sein de la grande et indivisible armée internationale.⁴⁴⁸

Lénine écrit donc ces lignes au moment où le rapport de forces est largement en défaveur du pouvoir soviétique : les armées allemande et (dans une moindre mesure) austro-hongroise sont nettement plus fortes, mieux armées, plus aguerries et mieux encadrées que la jeune Armée rouge. La guerre révolutionnaire contre l'Allemagne avait été du pur volontarisme, ce que son premier partisan, Boukharine, reconnaîtra dix ans plus tard⁴⁴⁹.

En appliquant le principe de la retraite au cœur du territoire, Lénine a opté pour la forme supérieure de la défensive. Cette défensive permettra à la révolution de développer ses forces (l'Armée rouge est en pleine formation), que l'Armée rouge pourra jouer les lignes intérieures (on pourra envoyer les unités du nord au sud, de l'est à l'ouest selon les besoins et les priorités, et ainsi obtenir tour à tour la supériorité voulue pour remporter une bataille décisive), que les forces allemandes s'éloignent de leurs bases de ravitaillement et qu'elles s'exposent de plus en plus à l'intense activité des partisans rouges d'Ukraine – et que les thèses pacifistes et révo-

⁴⁴⁸ Lénine, « Sur l'infantilisme 'de gauche' et les idées petites-bourgeoises », *op. cit.*, pages 700-701.

⁴⁴⁹ « Les fardeaux externes, les très grandes difficultés à l'intérieur, tout cela, nous semblait-il, devait être tranché par le sabre de la guerre révolutionnaire ». Cité par Christian Salmon in *Le rêve mathématique de Nicolai Boukharine*, Le Sycomore, collection Contradictions, Paris, 1980, page 116.

lutionnaires se propagent en Allemagne et dans l'armée allemande. Lénine compte essentiellement sur ce dernier facteur. En janvier 1918 des grèves politiques révolutionnaires, avec création de soviets ouvriers, avaient déjà éclaté à Berlin, Vienne, Hambourg, Kiel, Düsseldorf, Leipzig, Essling et ailleurs, mais ce n'est qu'en novembre que la vague révolutionnaire embrase l'Allemagne : plus de 10 000 soviets d'ouvriers et de soldats s'y constituent et se rendent maître de Berlin. La révolution sera écrasée mais ses effets, conjugués à ceux de l'armistice, entraîneront le retrait des troupes allemandes d'Ukraine et de Crimée.

4.5. Une « militarisation » du marxisme ?

Le procès de « militarisation » du marxisme par Lénine connaît deux réquisitoires :

1. Celui qui l'affirme inné, consubstantiel, comme chez Anibal Romero :

Pour Clausewitz, la politique n'exige pas nécessairement la guerre ; pour Lénine, la politique, c'est la lutte des classes, l'État n'est qu'un instrument d'oppression, et le triomphe du prolétariat – qui ne peut venir que d'un acte de force, la violence extrême devant conduire à l'élimination de l'État et finalement à la disparition de la politique elle-même.⁴⁵⁰

2. Celui qui l'affirme acquis, historique, comme chez Jacob Kipp pour qui la « militarisation » du marxisme chez Lénine est une tendance, déclenchée par la guerre mondiale, la lecture de Clausewitz et la révolution d'Octobre, et trouvant son aboutissant en 1922-23 :

Lénine a accompli un cercle complet. La guerre et la politique se sont substituée l'une l'autre comme objet

⁴⁵⁰ Anibal Romero, *Lenín y la militarización del marxismo*, Universidad Simón Bolívar, Caracas 1983, (page 4 du pdf disponible sur le site d'Anibal Romero, traduction maison). Pour Romero cette « militarisation » procède du rejet de la « voie pacifique » comme réformiste et concerne donc aussi Mao Zedong voire, dans la mesure où il utilise la catégorie de la guerre, Gramsci (idem, page 40). Dans un autre document, il y ajoute Staline (Anibal Romero, *Aproximación a la Política*, Universidad Simón Bolívar, Instituto de Altos Estudios de América Latina, Caracas, 1990, même site, autre pdf, page 84).

et sujet. Ici la politique est devenue la continuation de la guerre par d'autres moyens. La NEP a été un dispositif tactique pour rétablir l'économie nationale et regagner le soutien de la paysannerie face aux soulèvements armés de Kronstadt et de la région Tambov.⁴⁵¹

Kipp fait erreur en général et sur le calendrier en particulier, car la position de Lénine se « démilitarise » clairement à la fin de la guerre civile, comme en témoigne son rapport au 9^e congrès du parti communiste (1922) :

Au stade précédent de notre révolution, alors que toute l'attention et toutes les forces étaient surtout attirées ou presque entièrement absorbées par la lutte contre l'envahisseur, nous ne pouvions nous occuper sérieusement de cette alliance [avec l'économie paysanne], nous avions autre chose à faire. Nous pouvions et nous devons jusqu'à un certain point négliger cette alliance, puisqu'une autre tâche, d'une urgence absolue, s'imposait directement à nous : écarter le danger d'être immédiatement étranglés par les forces gigantesques de l'impérialisme mondial. [...] Bâtir la société communiste par les mains des communistes est une idée puérile s'il en fut. Les communistes sont une goutte dans l'océan, une goutte dans l'océan populaire. [...] Mettre l'exploiteur hors d'état de nuire [...], nous avons appris à le faire pour l'essentiel. Il faut ici exercer une certaine pression, mais c'est facile. La deuxième partie de la victoire – pour bâtir le communisme par des mains non-communistes, pour savoir faire pratiquement ce qu'on est tenu de faire, sur le plan économique –, consiste à trouver le contact avec l'économie paysanne, à satisfaire le paysan.⁴⁵²

La guerre civile contre la bourgeoisie, pour la conquête du pouvoir d'État, est consubstantielle au léninisme, mais pas plus que le ralliement au prolétariat de la petite et moyenne paysannerie et de l'intelligentsia. Les ouvertures à ces classes et groupes sociaux sont tout autant politiques que

⁴⁵¹ Jacob W. Kipp, *Lenin and Clausewitz: The Militarization of Marxism, 1914-1921*, in *Military Affairs*, octobre 1985, page 189, traduction maison, article disponible sur le net.

⁴⁵² Lénine, « Rapport politique du Comité Central du P.C.(b)R. au XI^e Congrès du P.C.(b)R. » (27 mars 1922), *Œuvres Complètes*, Tome 33, pages 271-296.

les hostilités contre les hobereaux et les capitalistes. La paix avec les uns, la guerre avec les autres forment une politique générale, ils font également part du projet léniniste⁴⁵³.

La bataille de Kronstadt et l'écrasement du soulèvement de Tambov ou de la Makhnovchtchina ont un caractère différent de la guerre contre les armées blanches et interventionnistes. Pour Lénine, dont la principale référence était la Commune de Paris, une guerre contre les forces des classes dominantes de l'ancien régime, contre des Versaillais, devait advenir.

Rien de tel avec Kronstadt, Tambov ou la Makhnovchtchina, qui furent des guerres « imposées » aux bolcheviks, dans le sens où, pour ainsi dire, elles n'étaient pas au programme. Bien entendu, les décisions des commissaires ont été déterminantes dans la genèse de ces conflits, et particulièrement la conscription et la *prodrazverstka*, la réquisition des excédents agricoles pour nourrir les villes, mais les bolcheviks pouvaient espérer ne pas avoir de pareilles guerres à mener. Si l'on excepte les agents de la contre-révolution qui ont jeté de l'huile sur le feu, les ennemis des bolcheviks à Kronstadt, à Tambov et en Ukraine étaient des groupes sociaux, à commencer par les paysans moyens⁴⁵⁴, avec lesquels Lénine espérait l'alliance. Les insurgés se sont positionnés en ennemis du pouvoir soviétique parce qu'ils le percevaient, eux, comme force antagonique, et dès le moment où ils ont pris les armes, ils ont été traités en ennemis, mais la sévérité avec laquelle ils ont été réprimés⁴⁵⁵ ne découle pas d'une politique générale antagonique.

Pour l'insurgé fusillé par une Tchéka, le distinguo est moyennement consolant, mais il est crucial pour la question théorique du rapport léniniste à la guerre. Alors que l'opposition à l'autocratie, aux grands propriétaires et aux capitalistes était jugée inconciliable, le pouvoir bolchevik prit des

⁴⁵³ On pourrait objecter que l'ouverture de Lénine vers les paysans et l'intelligentsia est dictée par des impératifs stratégiques (le prolétariat ayant besoin d'alliés dans la guerre civile), mais cet intérêt va bien au-delà. Lénine cultive l'alliance de la paysannerie et de l'intelligentsia dans la perspective de la construction pacifique de la société nouvelle. Quand Lénine s'emploie à mettre l'intelligentsia au service d'une révolution culturelle, et à aider toutes les forces culturelles émergentes des masses, il ne le fait pas pour que l'Armée rouge ait des recrues plus instruites. C'est un des moyens qu'il juge nécessaire à l'édification socialiste.

⁴⁵⁴ Selon les catégories en usage : les paysans assez aisés pour vivre de leur terre et de leur bétail, mais pas assez pour employer de la main d'œuvre salariée.

⁴⁵⁵ Des armes chimiques ont été massivement utilisées contre les insurgés de Tambov.

mesures pour ménager les intérêts de classe de la paysannerie moyenne : peu après l'écrasement de la révolte de Tambov, le Conseil des commissaires remplaça la *prodrazverstka* par la *prodnaïog*, un impôt fixe payable en nature (en grain) beaucoup plus acceptable par les paysans. Alors, même si Lénine recommandait la lecture de Clausewitz au cadres du parti parce que la tactique politique et militaire étaient des domaines voisins⁴⁵⁶, même si la rhétorique reste guerrière⁴⁵⁷, en 1922, contrairement à la thèse de Kipp, la politique léniniste en Russie perd les caractères de la belligérance⁴⁵⁸.

Réduire la politique léniniste à la guerre, c'est donc non seulement disqualifier tout ce qui vient avant la guerre (l'organisation et la conscientisation de la classe ouvrière au niveau national et international, l'organisation et l'unification des révolutionnaires autour d'un projet stratégique, le rapprochement des classes et groupes sociaux ayant un intérêt objectif au changement révolutionnaire, etc.) mais aussi tout ce qui vient après elle (l'organisation du nouveau pouvoir, le développement de nouveaux rapports sociaux, la réorganisation de la production et de l'aménagement du territoire, la révolution culturelle, etc.). Et si les objectifs de la politique pré-révolutionnaire doivent effectivement permettre de mener et gagner la guerre révolutionnaire, ils doivent aussi permettre de gagner la paix.

Selon Clausewitz, « on doit toujours considérer qu'avec la paix, la fin est atteinte, et l'affaire de la guerre terminée »⁴⁵⁹, et c'est bien ainsi que Lénine l'entend : une fois l'ennemi de classe (réactionnaires russes et interventionnistes impérialistes) battu, la politique, c'est la construction

⁴⁵⁶ C'est V. Sorine qui, dans son article « Marxisme, tactique, Lénine », paru dans le n° 1 de la *Pravda* de l'année 1928, avait cité une remarque de Lénine qu'il avait entendue : « La tactique politique et la tactique militaire représentent quelque chose que l'on appelle en allemand 'Grenzgebiet' [un domaine frontière], et les militants du parti étudieraient avec beaucoup de profit les travaux du grand théoricien de guerre allemand Clausewitz. »

⁴⁵⁷ Lénine compare par exemple, dans le rapport déjà cité, le régime économique de la NEP à une retraite : « La retraite s'est effectuée, d'une façon générale, en assez bon ordre, bien que des voix paniques, au nombre desquelles figurait l'opposition ouvrière' [...] aient provoqué chez nous des défections partielles, des violations de la discipline et des principes d'une retraite régulière. La chose la plus dangereuse pendant la retraite, c'est la panique. Si toute l'armée (je parle ici au sens figuré) se replie, le moral ne saurait être celui qui règne quand tous marchent de l'avant. » (Page 285.)

⁴⁵⁸ Elle la retrouvera en partie avec la relance de la lutte des classes dans les campagnes suite à la crise céréalière 1928, qui entraîna l'escalade de la grève des emblavures et de la collectivisation forcée.

⁴⁵⁹ *Op. cit.* (« De la guerre »), page 56.

pacifique du socialisme. Cette construction est aussi une lutte : lutte pour la production, pour la culture, pour l'amélioration des rapports sociaux et de la conscience sociale, lutte contre la paresse, la négligence, l'égoïsme, la routine et la bureaucratie et ce que Lénine désignait comme « oblomovisme »⁴⁶⁰. Mais ces luttes ne sont en rien des guerres. C'est bien la paix (qui prend ici la forme de la construction du socialisme) qui est, conformément aux conceptions clausewitziennes, la vérité de la guerre léniniste.

Il n'en va différemment qu'en politique étrangère. Au 8^e Congrès du Parti bolchevik, parlant des offres de paix que Lloyd Georges et Woodrow Wilson venaient de faire au Kremlin, Lénine pria les sténographes de poser leur crayon pour qu'il pût dire, sans crainte d'indiscrétion, ce qu'il en pensait. Pour Lénine, ces offres étaient dictées par l'échec de l'intervention militaire en Russie et par l'effervescence révolutionnaire en Europe et non par le désir de trouver un *modus vivendi* avec les bolcheviks⁴⁶¹. Pour Lénine, la contradiction avec les États bourgeois est antagonique ; l'acharnement des interventionnistes a montré toute leur hostilité envers le premier État socialiste. Si l'épuisement, les contradictions internes (mutineries, grèves, etc.) et l'effondrement des Blancs les ont fait renoncer à l'intervention, ils n'ont pas mis fin à l'hostilité. La paix, les traités internationaux, ne sont dès lors qu'une guerre différée. Peu importe ici que l'outil de la guerre révolutionnaire soit le prolétariat indigène insurgé ou l'Armée rouge : la politique internationale léniniste est une politique de guerre tempérée par la conviction que les contradictions internes de l'ennemi joueront le plus grand rôle dans sa défaite. Lénine ne croyait pas possible l'instauration de rapports normaux entre la Russie soviétique et les États capitalistes. Il était de ceux qui, comme Wynn Catlin, conçoivent la diplomatie comme l'art de dire « gentil toutou » en cherchant de l'œil une bonne pierre...

⁴⁶⁰ Le terme « oblovomisme » utilisé ici par Lénine est dérivé du personnage principal du roman russe *Oblovov* écrit par Ivan Gontcharov. Il est employé par Lénine pour critiquer l'apathie, la paresse et la procrastination, en référence au caractère indolent et inactif d'Oblovov. – NDE.

⁴⁶¹ Cf. Marcel Body, « Les groupes communistes français de Russie 1918-1921 », in *Contributions à l'histoire du Comintern*, (sous la direction de Jacques Freymond), Publication de l'Institut Universitaire de Hautes Études Internationale, n° 45, Librairie Droz, Genève, 1965, page 51.

Pour une doctrine militaire prolétarienne (ou pas)

Le débat Frounzé-Trotsky de 1920-1921

Avant-propos

Le sujet abordé ici a été une première fois présenté (en vérité : expédié) au colloque *Penser l'émancipation* qui s'est tenu à l'Université de Paris 8 le 13 septembre 2017. Cette adaptation, qui est surtout un développement, a été écrite à la demande de la revue *Période*. Elle n'abordera que superficiellement les présupposés, cadres et conséquences du débat pour se centrer sur les échanges eux-mêmes, dont plusieurs des textes n'ont jamais été traduits.

J'ai essayé de donner à cette contribution la forme adéquate à une lecture web⁴⁶² (ni notes ni citations).

Bonne lecture.

1. Introduction : Un débat riche et complexe

Le débat militaire a été, en URSS, dans les années 20, d'une grande richesse et d'une grande liberté. Il a brassé les idées d'un large éventail d'intervenants, du jeune communiste sans autre formation militaire que son expérience de la guerre civile au vieux général tsariste encore stupéfait de l'existence d'un État ouvrier et paysan. Ce n'est « que » dix ans plus tard que les théoriciens opposés à la ligne du parti auront affaire à des policiers plutôt qu'à des contradicteurs (la première arrestation de Svetchine remonte à 1931).

Il faut remarquer que chaque grand intervenant du débat s'est retrouvé tantôt en accord, tantôt en désaccord avec chacun des autres. Vorochilov et Staline se sont opposés à Toukhatchevski sur la mécanisation de l'Armée rouge, Vorochilov et Frounzé se sont opposés à Staline sur l'utilisation de l'armée dans la collectivisation. Toukhatchevski s'est opposé à Trotski et à Svetchine sur le caractère offensif de l'Armée rouge. Trotski s'est opposé à Vorochilov sur le partisanisme⁴⁶³ et à Svetchine sur la question de la milice, etc. Il n'y a donc pas deux « camps » (staliniens contre trotskistes par exemple) instrumentalisant le débat militaire pour des jeux de pouvoir, mais un réel échange de thèses, propositions, analyses et critiques.

⁴⁶² La revue *Période* paraît exclusivement en ligne (revueperiode.net). – NDE.

⁴⁶³ Le fait de se focaliser sur les méthodes de la guerre de partisans, et par extension la tendance à l'action indépendante des forces. À ne pas confondre avec « partisanisme », qui exprime une attitude partisane, une adhésion (quasi-)inconditionnelle à une cause, un parti ou une idéologie. – NDE.

Les positions sont généralement nuancées, distinguant les objectifs lointains et les contingences immédiates, et elles s'infléchissent au fil des années, avec l'affermissement du pouvoir soviétique, avec la disparition d'anciennes menaces et l'émergence de nouvelles. Il faut ainsi faire la part, dans la position de Trotski, entre une impossibilité génétique d'une politique militaire prolétarienne et une impossibilité conjoncturelle découlant du manque d'expériences de l'Armée rouge, du manque de profondeur de l'expérience socialiste, etc.

Remarquons enfin le vaste éventail des questions traitées : le choix entre une armée permanente et une armée de milice, les questions de la mécanisation, de la possibilité et du contenu d'une doctrine, du caractère offensif de cette éventuelle doctrine, la conceptualisation des opérations en profondeur et de l'art opérationnel, la place de l'appareil politique dans l'armée, etc.

Tout concourrait à faire du débat des années 20 en URSS un des sommets de l'intelligence militaire – et tant pis pour ceux qui verraient dans cette expression un oxymore.

Au reste, bien des concepts nés à cette époque restent des fondamentaux de la pensée stratégique contemporaine.

2. Le cadre épistémologique du débat

La question de la possibilité d'une science militaire prolétarienne est un thème à tiroir qui amène à deux questions ayant déjà rempli quelques bibliothèques :

1. Le savoir militaire est-il une science ?
2. Peut-il avoir un caractère prolétarien ?

Voltaire a bien résumé, voire outré, la position de ceux qui reconnaissent un « art de la guerre » mais récusent toute « science de la guerre ». Il n'y a rien à apprendre des campagnes du passé pour celles à venir, dit-il, car

les ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux

d'adresse, qu'on n'apprend que par l'usage ; et les jours d'action sont quelquefois des jeux de hasard.⁴⁶⁴

Clausewitz se distingue, qui dépasse l'alternative dans une sortie hautement appréciée par Engels, en considérant la guerre ni comme un art ni comme une science, mais comme un acte de la vie sociale se rapprochant plutôt du commerce (qui constitue également un conflit de grands intérêts) et plus encore de la politique.

Si Frounzé semble reconnaître un caractère scientifique à la pensée militaire, Trotski adoptera une position critique dont l'expression la plus précise se trouve dans un discours de 1922 à la Société scientifique militaire intitulé *Marxisme et connaissance militaire*. La « science militaire », dit-il ne peut être considérée comme une « science naturelle » parce qu'elle n'est ni « naturelle », ni « science ». Selon Trotski, le savoir militaire est un art qui a besoin de connaissances issues de vraies sciences (géographie, ethnologie, statistique, etc.) et de principes issus de siècles de pratiques militaires qui ne constituent pas plus une science que – l'exemple est de lui – les principes de la serrurerie en constituent une.

Et ce n'est pas le marxisme qui l'aidera à en devenir une. Dans son discours, et dans le compte rendu des discussions qui suivront, Trotski use d'images : le marxisme peut rendre compte comment et pourquoi le paysan russe fabrique des chaussures en écorce de bouleau, car il peut rendre compte des conditions socio-économiques du paysan, de l'état de développement des forces productives, etc. Mais le marxisme ne peut pas enseigner comment fabriquer ces chaussures. Même dans son domaine d'élection, l'économie politique, le marxisme touche cette limite : il ne peut expliquer comment diriger une entreprise, comment tenir une comptabilité. De la même manière selon Trotski, le marxisme peut rendre compte du comment et du pourquoi d'une guerre, et même du comment et du pourquoi d'une victoire, mais il ne peut pas enseigner comment gagner une bataille.

Les Soviétiques n'ont résolu la question qu'en redéfinissant les champs d'application, et en faisant de l'art de la guerre une partie de la science de la guerre. Selon cette typologie, qui est postérieure au débat Frounzé/Trotski,

⁴⁶⁴ *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 4, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1855, page 49.

mais qui en est une des conséquences, la *science de la guerre* se subdivise en quatre chapitres :

1. L'étude de la guerre, qui inclut l'histoire *des guerres*.
2. Les *lois de la guerre*, à savoir les quelques *principes* dont l'application est impérative à tous les niveaux, et les quelques *règles* dont l'application, toujours souhaitable, n'est pas toujours possible dans les conditions qui les rendent réellement productives.
3. Les bases théoriques de la préparation du pays à la guerre, qui correspond peu ou prou à ce que Frounzé appelait « doctrine militaire ».
4. *L'art de la guerre* qui, à la différence de la science de la guerre, n'est pas un système rigoureux de connaissances des phénomènes et de leurs lois. En tant qu'activité concrète du commandement, il ne connaît jamais deux conditions identiques : les moyens, ni l'ennemi, ni le terrain, ni les conditions socio-économiques ne sont jamais pareils.

Le débat sur l'existence d'une doctrine militaire prolétarienne renvoie à celui sur l'existence d'une science prolétarienne, donc de sciences prolétariennes.

Trotsky rejette cette éventualité : et pourquoi pas une science vétérinaire prolétarienne ? ironise-t-il... Pourtant, il considère le matérialisme historique comme une science, et même une science que la bourgeoisie ne peut appréhender. S'il y a une sociologie marxiste, une science historique marxiste, une science économique marxiste, pourquoi le marxisme ne s'appliquerait-il pas à d'autres domaines avec autant d'originalité ?

C'est bien avant l'arrivée de Staline à la tête du Parti que cette notion de science prolétarienne, plombée et disqualifiée par le débat sur la génétique des années 50, s'est affirmée. Cette science se voyait attribuer comme caractéristiques, qui sont autant d'avantages :

1. Sa *base philosophique* : le matérialisme dialectique, qui lui permet de surmonter les limites idéalistes et métaphysiques ;
2. Son *caractère de classe* : le prolétariat étant l'agent de la transformation historique, il est en mesure de concevoir les choses dans leur développement, et en ce qu'il est appelé à devenir l'agent

de sa propre disparition dans la communauté sociale communiste, il est porteur d'universalité ;

3. Une *formation sociale supérieure* : le socialisme, qui lui offre une meilleure base à l'activité scientifique.

Quand bien même suivrait-on Trotski en refusant au savoir militaire le titre de science (prolétarienne ou « générale »), quand bien même le réduirait-on à un savoir-faire, il resterait à trancher ce qui est le fond du débat : y a-t-il une manière prolétarienne de préparer et de faire la guerre ?

Trotski, on le verra, en rejette l'idée : il n'y a pas plus de manière prolétarienne de vaincre dans une bataille que de surmonter une épizootie⁴⁶⁵. Pourtant, il reconnaît une manière prolétarienne de faire de la politique avec ses formes d'organisations spécifiques (parti et syndicat), ses formes de pouvoir particulières (soviet, dictature du prolétariat). Pourquoi dès lors n'y aurait-il pas une manière prolétarienne de préparer et faire la guerre ? D'autant que, pour Lénine, guerre et politique sont des domaines voisins.

C'est là le cœur du débat de 1920-21.

3. Cadre théorique du débat

Outre Clausewitz, qu'ils citent tous deux ou, pour mieux dire, qu'ils tirent à hue et à dia, la principale base théorique assumée par Trotski et Frounzé est Engels.

Principale autorité marxiste en matière militaire, celui-ci avait dénoncé les théories en vigueur à son époque – attribuant les victoires au génie des chefs de guerre – au profit des facteurs suivants :

1. Tout ce qui fait la puissance d'une armée : la qualité et la quantité de la population, l'armement, l'organisation, l'approvisionnement, les moyens de communication, etc. Facteurs qui dépendent directement de l'état du développement des forces productives ;
2. La capacité des dirigeants politico-militaires de comprendre cet état de développement socio-économique et ses potentialités militaires. Les grands capitaines ont simplement adapté

⁴⁶⁵ Épidémie qui frappe les animaux. – NDE.

les méthodes de guerre aux nouveaux types d'armes et de combattants.

Les périodes révolutionnaires bouleversent tous les aspects de la vie sociale, le domaine militaire est parmi les premiers touchés, et les révolutionnaires sont les mieux placés pour saisir et exploiter le nouveau. Engels a ainsi évoqué la défaite des troupes anglaises, mercenaires, sans motivation aucune, coincées dans des formations serrées, armées du mousquet, face aux rebelles américains combattants en ordre dispersé, utilisant les couverts, tirant au fusil, chacun à son rythme et pour faire mouche, prêt à prendre des risques pour leur cause.

Mais ce sont les armées issues de la Révolution française qui, accomplissant l'épopée militaire que l'on sait, offrent le principal exemple à cette théorie. Le génie de Napoléon consista à comprendre toutes les potentialités de ces armées : armées de masse dotées des derniers progrès de l'artillerie (nombre, efficacité, mobilité, standardisation), bénéficiant d'une mobilisation économique nationale inimaginable dans l'Ancien régime, et dont la motivation permettait de grandes manœuvres, des marches rapides sur les flancs, sur les arrières, ou sur le point faible de l'ennemi, et ensuite sa poursuite pour transformer une bataille victorieuse en succès décisif.

Engels et Marx allaient particulièrement s'enthousiasmer pour l'insurrection hongroise de 1848 et pour la résistance armée, dirigée par Lajos Kossuth, contre la cour d'Autriche. Les Hongrois retrouvèrent les procédés de 1793 (levée en masse) et bien au-delà (combinaison de la guerre classique avec la guerre de guérilla), donnant à Marx et Engels l'occasion de réaffirmer qu'une armée révolutionnaire découvre de nouveaux procédés stratégiques.

Mais il est une autre référence théorique au débat de 1920-21 : c'est *l'Armée nouvelle* de Jaurès. Jaurès prônait le remplacement de l'armée permanente encasernée, aux conscrits délibérément coupés de la société civile et mis à la disposition d'une caste d'officiers réactionnaires, par un vaste système de milices. Les milices devaient avoir pour base les unités de production, les usines ou les communautés villageoises. Les miliciens devaient vivre et travailler normalement et recevoir localement une formation militaire.

Jaurès ne comptait que des avantages à sa réforme :

1. L'armée cesserait d'être un outil au main de la réaction, les bases même du militarisme seraient sapées, la jeunesse du pays ne perdrait plus de longues années abrutissantes et improductives dans les casernes ;
2. Lecteur avisé de Clausewitz, Jaurès tenait la défense comme forme la plus forte de la guerre, et son système milicien offrait à la France l'outil défensif le plus efficace qui soit. La France aurait en chaque citoyen un défenseur armé et entraîné, motivé et doté d'une forme de discipline bien supérieure à celle qu'obtient le caporalisme ; une discipline librement acceptée et comprise comme nécessité. Même si l'agresseur (comprendons : l'Allemagne impériale) prenait un avantage initial, grâce à l'attaque-surprise de ses forces concentrées, la résistance se renforcerait à mesure qu'il s'enfoncerait dans le pays, jusqu'à épuisement de son potentiel offensif et inversion du rapport de force. Plus : l'armée milicienne aurait un tel potentiel défensif qu'elle pourrait même dissuader toute idée d'agression ;
3. L'armée milicienne était inapte aux guerres d'agression. Pour peu que les partis ouvriers imposent de semblables réformes dans leur pays, à commencer par l'Allemagne, le spectre de la guerre serait conjuré.

Cette réforme était de celles dont Jaurès escomptait la transition, sans révolution, du capitalisme au socialisme. Les dirigeants bolcheviks avaient lu Jaurès. Ils jugeaient utopique cette réforme dans le cadre d'un État bourgeois : la bourgeoisie avait besoin d'une armée encasernée pour assurer son pouvoir, c'était le genre de réforme, suicidaire pour elle, qu'elle ne permettrait jamais. Mais au delà de cette divergence, tout le mouvement ouvrier avait accepté la doctrine de Jaurès, recoupant celle de Mehring, pour les forces armées des futures républiques socialistes.

4. Le cadre historique et militaire du débat

À la fin de 1920, la guerre civile est virtuellement terminée en Russie. Frounzé se présente au 10^e Congrès du Parti fort de la victoire écrasante.

sante qu'il a remportée le 16 novembre, en Crimée, sur la dernière armée blanche, celle du baron Wrangel.

Lorsque le Congrès s'ouvre, les dernières forces armées hostiles au pouvoir soviétique sont l'armée verte de Makhno, le mouvement des Basmatchis au Turkestan et celui des Muridistes au Caucase. Frounzé est élu membre du Comité central mais, lorsque s'ouvre le Congrès, le 8 mars, le parti est en pleine lutte de lignes, avivée par le soulèvement de Kronstadt (survenu le 2 mars). Les débats opposent les partisans d'une radicalisation du communisme de guerre, comme Trotski, à ceux de la recherche d'une alliance avec la paysannerie, comme Boukharine, qui finalement imposeront leurs vues. Face au développement centrifuge des tendances, courants et fractions, Lénine met l'accent sur l'unité : c'est le fameux point 7 du Congrès qui aura une influence déterminante sur la vie politique du parti les années suivantes. Ces débats devront être interrompus en raison de la résistance des insurgés de Kronstadt, et Frounzé, comme bien d'autres congressistes, participera à l'écrasement du soulèvement, qui sera achevé le 18 mars.

En octobre 1919, l'Armée rouge comptait trois millions d'hommes dont une immense majorité de conscrits paysans et 48 409 ex-officiers. Le Parti avait dû envoyer des militants ouvriers pour renforcer sa solidité. À cette période, ils étaient 120 000. Goussev, dirigeant des commissaires politiques, qui jouera un grand rôle dans le débat qui nous occupe, estimera dans son *Histoire de la guerre civile* qu'à moins de 5% de communistes, une unité était inefficace pendant la guerre civile, mais qu'à 12-15% on pouvait la considérer comme une unité de choc. Une propagande est faite dans l'armée : 500 000 soldats rouges deviennent membres du Parti pendant la guerre civile, ce qui représente 91% des adhérents durant cette période. L'Armée rouge devient la première institution d'enseignement du pays : en 1920, elle comptera 4 000 écoles, trois universités, 1 000 clubs, 25 journaux et deux millions de livres en circulation. En juin 1920, l'Armée rouge atteint son maximum d'effectif : 5,5 millions d'hommes. En août 1920 elle compte 300 000 communistes, soit un membre du Parti sur deux.

Si la lutte contre les armées blanches n'avait généré de débats que sur les modalités d'un objet stratégique faisant l'unanimité (l'anéantissement des armées blanches et l'expulsion des interventionnistes), la guerre rus-

so-polonaise allait faire surgir des questions plus larges qui marqueront le débat entre Frounzé et Trotski.

Le 25 avril 1920, les Polonais, voulant profiter de la faiblesse de la Russie soviétique pour annexer l'Ukraine et reconstituer la grande-Pologne médiévale, franchissent la frontière. Bousculant le faible dispositif des armées rouges, ils s'emparent de Kiev le 7 mai. L'Armée rouge répond par une vaste manœuvre : Kamenev, qui commande la campagne, fait attaquer Iegorov au sud avec trois armées et Toukhatchevski au nord avec quatre armées. Prise en tenaille, l'armée polonaise reflue, la cavalerie rouge sur les talons. Minsk est libérée et la frontière polonaise franchie.

Un débat a alors lieu au comité central, Trotski s'oppose à l'extension de la révolution par la conquête, mais Lénine prend le risque et rassemble les dirigeants bolcheviks polonais pour former un gouvernement révolutionnaire lorsque Varsovie sera prise.

Un vide s'est entre-temps créé entre les deux groupes d'armées soviétiques, entre le Front Ouest de Toukhatchevski qui marche sur Varsovie et le Front Sud-Ouest de Iegorov qui marche sur Lvov⁴⁶⁶. Les Polonais reçoivent une aide militaire de la France et s'adossent solidement à Varsovie. Le 6 août, Kamenev ordonne à Iegorov de prêter main forte à Toukhatchevski par une vaste manœuvre de trois armées, dont la 1^{ère} Armée de cavalerie. Mais Iegorov et les membres du Conseil militaire révolutionnaire du Front Sud-Ouest, (dont Staline et Vorochilov) ignorent délibérément l'ordre et, au contraire lancent le 12 août, de leur propre initiative, une offensive en direction de Lvov, le « Manchester polonais »⁴⁶⁷, bastion du mouvement ouvrier. Le 13, Staline écrit un télégramme à Kamenev où il justifie son refus d'exécuter l'ordre. Pour cette insubordination manifeste, Staline est relevé de ses fonctions et rappelé à Moscou. Boudienny et Vorochilov continuent à faire la sourde oreille aux ordres répétés de Kamenev et ce n'est que le 20 août qu'ils tournent leurs forces vers le nord.

Mais il est trop tard. La bataille de Varsovie est une défaite, la défaite se transforme en déroute et se solde par un immense massacre de prisonniers rouges.

⁴⁶⁶ Lviv en ukrainien. – NDE.

⁴⁶⁷ Au 19^e siècle, la ville de Manchester symbolisait le cœur de la révolution industrielle, étant l'épicentre du développement industriel avec une croissance rapide des industries textiles et une urbanisation marquée. – NDE.

Le 12 octobre, un armistice est signé, suivi du Traité de Riga laissant à la Pologne la vaste portion de territoire ukrainien que l'URSS ne récupérera qu'en 1939, à la faveur du pacte germano-soviétique.

Toukhatchevski attribuera sa défaite au refus d'ordre du commandement du Front Sud-Ouest, c'est à dire à Iegorov, Staline, Vorochilov et Boudienny.

Staline rejette la responsabilité sur Toukhatchevski : sa conduite des armées aurait été insuffisante, sa conduite des opérations aventureuse. Selon Staline, un meilleur commandant aurait gagné la bataille de Varsovie avec les forces dont disposait Toukhatchevski.

Frounzé et Kamenev adopteront l'analyse de Toukhatchevski.

Trotsky et Lénine ne se prononceront pas.

Si la version de Toukhatchevski a totalement disparu de la littérature soviétique à partir du début des années 1930 (et ses défenseurs fusillés par la suite), elle est devenu aujourd'hui la plus couramment admise en Occident.

Mais il était une troisième analyse, celle de Svetchine, selon laquelle même si l'armée de Iegorov avait prêté main forte à Toukhatchevski, et même si la bataille de Varsovie avait été gagnée, la guerre aurait été perdue en Pologne, à la bataille suivante ou à celle d'après. L'Armée rouge avait selon lui dépassé le « point limite » de l'offensive : ses forces étaient épuisées, sa logistique et ses approvisionnements déficients, en raison de lignes de communication trop étirées et d'une carence en moyens de transport.

Quoiqu'il en soit, Trotsky était conforté dans son idée qu'une offensive militaire pour étendre la révolution mondiale en passant sur le cadavre de la Pologne était une erreur. Et son positionnement dans les débats à venir seront marqués par une posture stratégique fondamentalement défensive.

5. Les 22 thèses de Frounzé et Goussev

Au 10^e Congrès, Frounzé et Goussev, figures de proue de ce qu'on appelait les « communistes militaires », présentent un projet de résolution en 22 thèses pour la réorganisation des forces armées soviétiques. Les 16 premières propositions sont écrites par Goussev, les six dernières par Frounzé, mais elles forment un ensemble cohérent.

Goussev commence par un examen de la situation à laquelle doit faire face l'Armée rouge, au plan national et international. Il considère la guerre

civile en Russie comme le premier épisode d'une guerre générale entre le prolétariat et la bourgeoisie. Ce premier épisode a été caractérisé par une instabilité des armées blanches et rouges, découlant de ce que la majorité de leurs combattants étaient des paysans, qui hésitaient entre les deux camps.

La 2^e thèse de Goussev indique que si la contre-révolution est défaite en Russie à 90%, il ne faut pas que le pouvoir soviétique relâche ses efforts de défense parce qu'une ou plusieurs autres guerres sont possibles sur les frontières occidentales, au Caucase ou en Extrême-Orient.

Même si cette guerre n'éclate pas à court terme, précise Goussev dans la 3^e thèse, il ne fait pas de doute qu'elle éclatera dans le futur. Et alors l'Armée rouge ne devra plus affronter des armées instables, mais des armées bourgeoises solides, bien armées et bien commandées. En l'état, l'Armée rouge est incapable de battre de telles armées, et sa réorganisation est donc une tâche essentielle, ce qui comprend un vaste programme d'entraînement et de formation militaires.

La 4^e thèse de Goussev met en avant la nécessité d'améliorer qualitativement l'Armée rouge, en lui fournissant notamment un armement moderne. Goussev insiste, dans la 5^e thèse, sur le décalage qualitatif entre l'Armée rouge et les armées blanches et impérialistes. Dans la 6^e thèse, Goussev pointe comme le principal point faible de l'Armée rouge le corps des commandants. Pour y remédier, il propose la création d'un réseau d'écoles militaires de différents niveaux, dont l'enseignement serait conduit en observance des expériences des guerres passées, sur base d'une doctrine militaire unifiée reposant sur l'étude de Marx et Engels.

C'est ici, sous la plume de Goussev, qu'apparaît la proposition d'une doctrine militaire unifiée, qui sera au cœur du débat Trotski/Frounzé.

Goussev prévient cependant que, même en suivant ce programme, l'Armée rouge restera longtemps qualitativement inférieure à ses ennemis, tant par l'encadrement que par la base économique du pouvoir militaire.

À court terme cependant, nuance la 7^e thèse, il y a moyen de compenser la faiblesse de l'encadrement, en élevant la conscience politique et la préparation au combat des soldats rouges.

La 8^e thèse de Goussev insiste pour une armée axée sur la qualité, de la base au sommet.

La 9^e évoque l'unification de l'entraînement militaire avec la vie économique du pays.

La 10^e thèse indique que l'Armée rouge devrait apprendre la mobilité des armées de Makhno.

La 11^e thèse affirme que la guerre future sera une guerre de manœuvre, et qu'en conséquence, le rôle de la cavalerie sera fondamental. Goussev invite à la renforcer avec des mitrailleuses portées, des auto-blindées, des camions et une aviation de bombardement. Cet équipement n'handicapera pas la mobilité de la cavalerie mais la transformerait « en arme d'un type nouveau » – la « cavalerie blindée ». C'était une analyse extrêmement perspicace, presque visionnaire, annonçant les changements dans les armées qui ne se profileront que dix ou quinze ans plus tard.

La 12^e thèse appelle à une popularisation de ce programme, en tenant compte des impératifs de secrets militaires.

La 13^e thèse met l'accent sur le danger du bonapartisme, d'une contre-révolution par un coup d'État militaire, socialement fondé sur la prédominance des paysans moyens dans la population et sur la tendance du capitalisme à réapparaître. Toute tendance au bonapartisme doit être combattue, et cela nécessite un important appareil politique au sein des forces armées.

La 14^e thèse est consacrée au travail politique, à la nécessité de définir un programme, de fonder des écoles, etc.

La 15^e thèse aborde la question du commandement unique, qui doit graduellement remplacer le binôme commandant/commissaire de la guerre civile. Elle aborde avec prudence la question du « partisanisme ». Le *partizanstvo* est un néologisme apparu en 1921 pour dénoncer la tendance à l'organisation irrégulière, au refus par des groupes armés rouges de se soumettre aux plans généraux, de s'intégrer dans l'appareil militaire (par exemple en conservant les prises de guerre plutôt que de les faire remonter aux services ad hoc pour une redistribution rationnelle).

Goussev critique le partisanisme, mais rejette une condamnation sans réserve d'un phénomène propre aux situations de guerre civile.

La 16^e thèse, la dernière écrite par Goussev, cite la résolution adoptée par le 9^e Congrès du Parti en 1920, établissant que la transition du service militaire (avec encasernement des unités) vers un système de milice devait avoir un caractère graduel, et surtout être fonction de la situation

militaire et internationale de la République. Goussev, partisan de l'armée permanente, critique les tenants d'un système de milice dans les zones « sûres » (à l'intérieur du pays) et d'une armée régulière pour les frontières menacées. Goussev avertit qu'un système de milice peut encourager les particularismes aux dépens des intérêts généraux de la République. Pour Goussev, le système de milice n'est envisageable que dans les régions industrielles habitées par une population ayant une haute conscience de classe. Il préconise enfin l'entraînement militaire de tous les citoyens habitant les régions frontières menacées par la guerre.

Dans la 17^e thèse, Frounzé prend le relais en insistant sur la nécessité de transformer l'Armée rouge en un organisme unifié par une communauté de vues politiques et idéologiques, unité devant être renforcée par une unité de vues sur les problèmes militaires – ce qui signifie, expose Frounzé, un travail pour résoudre ces problèmes et pour élaborer les méthodes d'entraînement au combat des unités.

La 18^e thèse établit que cette unité sera renforcée et exprimée dans les règlements, manuels et directives militaires. Une telle unité doit être organisée sur base du marxisme au sein d'un système ordonné d'une vision du monde (Frounzé emploie le terme hégélien entré dans le vocabulaire marxiste : *Weltanschauung*) de l'Armée rouge et de la République tout entière.

Dans la 19^e thèse, Frounzé expose que cette vision unifiée doit être le fruit du travail conjoint des travailleurs politiques et des spécialistes militaires.

Dans la 20^e thèse, Frounzé énonce que l'état-major général doit se transformer en « état-major théorico-militaire de l'État prolétarien ».

La 21^e thèse expose que l'état-major ne pourra accomplir cette fonction qu'en intégrant des travailleurs politico-militaires, et en donnant aux futurs chefs de l'armée une large éducation scientifique en plus d'une formation purement militaire.

La 22^e et dernière thèse appelle à la publication immédiate, par les éditions d'État, de tous les travaux marxistes sur les questions militaires.

6. La réception des 22 thèses

Les délégués aux 10^e Congrès ne semblent pas avoir été frappés par les 22 thèses de Goussev et Frounzé. Pire : Trotski, la seconde personnalité du

Parti et de l'État, et la première figure militaire de la Révolution, déclara qu'elles étaient « incorrectes en théorie » et « stériles en pratique ».

Trotsky poussa le mépris jusqu'à ne pas détailler sa critique mais, face à une telle opposition, Frounzé et Goussev retirèrent leur projet de résolution.

Cependant, les thèses des « communistes militaires » rencontraient un écho favorable chez les jeunes commandants qui voyaient, dans la future doctrine unifiée, la théorisation et la formalisation de leurs propres engagements et expériences.

La victoire sans combat de Trotsky au 10^e Congrès contre le projet de doctrine unifiée n'avait rien de définitif. Le projet restait vivant et attractif, surtout parmi les commandants et les travailleurs politiques de l'Armée rouge en Ukraine, comme en témoignent les articles publiés sur ce sujet dans la presse de l'armée.

Après le Congrès, Frounzé est retourné à son commandement en Ukraine. Il reconnaissait à ses thèses une certaine imprécision, quelques inexactitudes et un manque de clarté dans la formulation, mais il restait persuadé de leur bien fondé. Lui et les autres « communistes militaires » entreprirent de les approfondir, de les clarifier et de les étayer.

L'Armée rouge entamait alors sa démobilisation : certaines unités seront employées dans la production en tant qu'« armées du travail », puis seront carrément dissoutes. Les communistes la quittaient en masse, les tâches du jour étant la reconstruction et l'administration du pays. L'état de l'armée était lamentable. Les budgets s'effondrant, le matériel n'était pas renouvelé. Faute de casernes, les soldats rouges logeaient chez l'habitant ; au lieu de s'entraîner, ils coupaient du bois de chauffage, cultivaient des légumes pour améliorer l'ordinaire et construisaient leurs propre baraques. En outre, ils étaient sans cesse mobilisés pour des tâches civiles comme rentrer les foin ou décharger les trains.

7. Frounzé : *Doctrine unifiée et Armée rouge*

En juillet 1921, Frounzé fait paraître dans *Armée et Révolution*, journal destinés aux militaires d'Ukraine et de Crimée, son fameux « Doctrine unifiée et Armée rouge ». L'article paraît ensuite dans le n° de juillet-août du journal généraliste ukrainien *Terres vierges rouges*.

Frounzé y expose d'abord la genèse de la problématique mais sans évoquer les échanges du 10^e Congrès.

Frounzé explique à nouveau que la victoire sur la contre-révolution, et l'établissement du pouvoir des travailleurs crée, les conditions de l'élaboration d'une telle doctrine. Celle-ci peut être développée par les spécialistes militaires et les communistes sur base de l'expérience des guerres passées et surtout de la guerre civile.

Selon lui, la pensée théorique militaire soviétique pourra se développer sur base des relations sociales nouvellement créées. Au sein de l'état-major général, il se trouvera de vieux spécialistes qui se débarrasseront des vieilles routines et prendront à leur compte le point de vue des nouvelles classes sociales, aidés par l'expérience reçue dans l'Armée rouge. À cela doit s'ajouter l'activité de la jeune génération des travailleurs militaires issue des classes populaires dans un contexte de guerres révolutionnaires, et la conjonction de ces efforts donne à Frounzé l'assurance que l'analyse de l'expérience militaire soviétique progressera en même temps que l'élaboration de cette doctrine unifiée dont l'absence se faisait selon lui ressentir.

Frounzé expose qu'auparavant, l'issue des guerres dépendait de groupes de populations relativement réduits, ou de formations permanentes dont la guerre était le métier, ou encore de ceux temporairement inclus dans des troupes levées dans ce but. À présent, les protagonistes des guerres sont pratiquement les nations entières. Les guerres subordonnent tous les aspects de la vie sociale, entraînant dans leur sillage tous les intérêts de l'État et de la société. Le théâtre des opérations militaires n'est plus étroitement délimité, mais composés de vastes territoires occupés par des millions d'habitants. Les moyens techniques ne cessent de se développer, devenant plus complexes, créant toujours de nouvelles catégories de spécialités, de types d'armes, etc.

Alors qu'autrefois, l'autorité directe du commandant sur chaque unité de son armée était normale, il ne peut plus en être question. Cependant l'unité de commandement est plus nécessaire que jamais, non seulement quand les opérations militaires sont en cours, mais dès la préparation à la guerre de l'État et de son appareil militaire. L'État doit déterminer à l'avance sa politique générale et sa politique militaire, indiquer les objectifs possibles de ses efforts militaires, élaborer et mettre en œuvre un plan

général qui prépare, par une utilisation judicieuse de l'énergie nationale, les possibles affrontements futurs.

Quant à l'appareil militaire, il doit adopter la forme organisationnelle qu'exigent les buts généraux déterminés par l'État et créer sur cette base une solide unité des forces armées. Tous les échelons de la hiérarchie doivent être liés par un point de vue commun sur la nature des tâches militaires et les moyens de leur réalisation.

Une doctrine militaire unifiée doit donc commencer par indiquer le caractère des affrontements à venir, ce qui déterminera la politique militaire, le développement des forces armées, le caractère et le système d'entraînement des soldats et des grandes unités, la propagande politico-militaire, etc.

À ce stade, Frounzé propose une définition : une doctrine militaire unifiée est la consigne acceptée par l'armée d'un État, instaurant la nature du développement des forces armées du pays, des méthodes d'entraînement de ses troupes, de leur orientation sur la base des opinions dominantes de son gouvernement quant au caractère des tâches militaires qui leur sont réservées et des moyens de relever ces défis, fondée sur la nature de classe de l'État et déterminée par le niveau de développement des forces productives du pays.

Frounzé reconnaît les limites de sa définition (qui sera pourtant admise du bout des lèvres par Trotski), et appelle à son développement.

Pour mieux se faire comprendre, Frounzé prend des exemples. Il expose les différences entre les politiques militaires allemande, française, anglaise et russe en les expliquant par les caractères propres du pays (bourgeoisie allemande vorace, donc expansionniste, avec une doctrine militaire offensive ; bourgeoisie française repue, exploitant son immense empire colonial, donc aspirant au statu quo, avec une doctrine militaire défensive ; etc.)

Et de conclure, sur base de ces exemples:

1. Les affaires militaires d'un État sont déterminées par les conditions générales de la vie dans cet État ;
2. Le caractère de la doctrine militaire d'un État est déterminé par la nature de la classe sociale qui est à sa tête.

3. La vitalité d'une doctrine militaire dépend de son adéquation avec les objectifs généraux de l'État et de ses ressources matérielles et morales ;
4. Il est impossible d'inventer une doctrine militaire : ses éléments de base sont donnés par le contexte environnant. Tout travail de recherche théorique consiste dans la découverte de ces éléments et dans leur transcription en un système conforme aux principes de la science et de l'art militaires ;
5. La tâche théorique des travailleurs de l'Armée rouge doit être l'étude des structures sociales environnantes ; la détermination des tâches militaires résultant de l'essence de l'État ; l'étude des conditions permettant leur accomplissement en fonction des conditions matérielles et morales ; l'étude des particularités de la construction de l'Armée rouge et de l'application des méthodes de lutte à cette armée ; l'harmonisation des exigences de la science et de l'art militaires avec ces particularités objectivement et directement reliées à la nature de l'État prolétarien et à l'époque révolutionnaire.

Et Frounzé entreprend lui-même, dans la foulée, une partie de ce travail.

La doctrine militaire unifiée soviétique découle de ce que la dictature du prolétariat signifie la guerre inconditionnelle des classes laborieuses contre la bourgeoisie russe. Celle-ci, s'appuyant sur la force du capital international, sur la solidité de ses liens internationaux et, finalement, sur le conservatisme spontané des masses petite-bourgeoises, reste un ennemi puissant.

Entre l'État prolétarien et le reste du monde bourgeois, il ne peut y avoir qu'une longue et opiniâtre guerre à mort. Il se peut qu'un état de guerre ouverte laisse parfois et provisoirement place à une espèce de coexistence pacifique, mais fondamentalement, la Russie soviétique est en état de siège, et le restera aussi longtemps que le capital dominera le monde.

L'État soviétique possède un avantage : alors que la bourgeoisie doit user de tromperies pour mobiliser les masses vers des objectifs militaires étrangers à leurs intérêts, ces intérêts sont en adéquation avec la victoire de la révolution.

L'énergie et la volonté du pays doivent être tendues vers la création et le renforcement de sa puissance militaire, il faut le préparer moralement et matériellement à l'idée d'une guerre inévitable, seul moyen de l'affronter avec succès.

Frounzé pose ensuite la question de la nature des tâches de l'Armée rouge sous forme d'une alternative : défensive ou offensive ? Son texte, jusqu'ici solidement charpenté et argumenté, souffre là d'une confusion entre principe d'activité, principe d'initiative, et principe d'offensive. C'est sur ce talon d'Achille que Trotski se précipitera.

Que dit Frounzé ? Que la politique générale de la classe ouvrière, qui s'efforce de vaincre le monde bourgeois, ne peut qu'être active. Il est vrai que la faiblesse des ressources matérielles de la jeune République soviétique brident ce caractère, empêchent de viser immédiatement cet objectif. Mais cela ne change pas l'essence de la question et ce caractère de classe s'accorde au principe stratégique voulant que le camp qui se contente de se défendre est voué à la défaite.

La classe ouvrière sera contrainte, par le cours même du processus historique, de prendre l'offensive quand l'occasion s'en présentera. L'accord entre les exigences de l'art militaire et la politique prolétarienne est total, d'autant que les handicaps (économiques, scientifiques, etc.) de la puissance militaire soviétique peuvent être compensées par l'émergence d'un processus révolutionnaire à l'intérieur des pays capitalistes.

Cette thèse s'appuyait sur l'expérience de la guerre contre la Pologne : lors de son offensive, l'Armée rouge s'était renforcée de dizaines de milliers de volontaires issus des régions libérées : 30 000 rien qu'en Ruthénie, alors que le total des effectifs engagés ne dépassaient pas les 160 000 hommes. Et lorsqu'elle passa près de la Prusse orientale, elle reçut l'apport de milliers de volontaires allemands que Toukhatchevski organisa en une brigade autonome.

En évoquant l'initiative des prolétaires des puissances ennemies comme facteur compensant, dans une mesure restant à déterminer, l'infériorité qualitative de l'Armée rouge face aux armées des puissances impérialistes, et permettant donc à terme à l'Armée rouge d'envisager des opérations offensives, Frounzé va marquer, pour le pire et le meilleur, la pensée militaire soviétique au moins jusqu'à la guerre de Finlande.

Cet avantage sera évoqué ultérieurement comme compensant non plus la faiblesse matérielle de l'Armée rouge, devenue entre-temps moderne et puissante, mais l'avantage inhérent de la défensive sur l'offensive tel que théorisé par Clausewitz. Les stratèges soviétiques reconnaissent la validité des thèses de Clausewitz selon lesquelles seule l'offensive permet d'atteindre des buts positifs, mais que, toute chose égale ailleurs, la défensive est militairement supérieure à l'offensive. Or, ils vont considérer que leur singularité historique (être une armée qui représente les intérêts des peuples des pays ennemis, et pouvant donc compter sur l'appui de ces peuples), compensent les inconvénients de l'offensive énumérés par Clausewitz.

Les conclusions de Frounzé coïncident avec la politique de Lénine : il faut se préparer pour l'offensive à l'Ouest (ou une contre-offensive en cas d'agression impérialiste), lorsque le moment en sera venu. Il faut certes attendre la nouvelle vague de révolutions en Europe, mais celle-ci ne pouvant tarder, les préparatifs doivent être menés sérieusement.

C'est une position médiane entre celle de Toukhatchevski, prêt à apporter la révolution à l'Ouest à la pointe des baïonnettes, et celle de Trotski qui prévoit de s'installer dans la défensive et se consacrer à la reconstruction de l'économie. Frounzé envisage même une attaque préventive : si la menace d'une agression militaire impérialiste se profile concrètement, l'Armée rouge pourrait prendre tout à la fois l'initiative et l'offensive.

L'Armée rouge et ses états-majors doivent être prêts à remplir n'importe quel objectif opérationnel sur un champ de bataille qui est en fait la totalité du vieux monde. Les commandants rouges devront donc ajouter à l'entraînement militaire l'étude des conditions économiques et politiques des futurs théâtres de guerre.

De l'analyse de la situation générale de la Russie soviétique, en état de guerre permanente contre les puissances capitalistes, Frounzé déduit la nécessité d'éduquer l'armée dans un esprit de très grande activité, pour la préparer à l'accomplissement de tâches révolutionnaires par des opérations offensives énergiques et courageuses. L'expérience de la guerre civile a témoigné d'un esprit d'initiative dans le camp révolutionnaire, allant parfois jusqu'à la prise de risques excessive.

Frounzé revient sur l'infériorité matérielle (et notamment technique) de l'Armée rouge en indiquant que le plus important moyen d'y palier est la préparation matérielle et morale de l'Armée aux opérations manœuvrières

à grande échelle. L'étendue du territoire soviétique, explique Frounzé, offre la possibilité de battre en retraite sur d'importantes distances sans perdre la capacité à poursuivre la lutte, ce qui crée les conditions appropriées pour l'application de manœuvres stratégiques (c'est-à-dire hors du champ de bataille immédiat). Le corps de commandants doit avant tout être formé aux idées de manœuvrabilité, et toute l'Armée rouge doit apprendre à exécuter rapidement et méthodiquement des marches de manœuvre.

Cette primauté de la manœuvre n'exclut ni les opérations défensives, ni la guerre des partisans. Mais celles-ci sont accessoires et ne doivent exister que pour permettre l'exécution par ailleurs de manœuvres générales. La guerre des partisans, dont la guerre civile a fourni une riche expérience, doit être pensée, préparée dans ce cadre et Frounzé écrira d'ailleurs, dans cet esprit, en 1933, des *Instructions pour la guerre de partisans*.

Le caractère manœuvrier des futures opérations amène Frounzé à réévaluer le rôle et l'importance de la cavalerie dans les batailles à venir. Il s'inscrit en faux contre ceux qui, sur base de la guerre mondiale, doutaient du rôle que la cavalerie pouvait jouer en tant que force active indépendante. Mais s'il affirme que la Cavalerie rouge aura un rôle extrêmement important à jouer dans les opérations futures, il n'évoque plus, comme l'avait fait Goussev, une cavalerie de type nouveau, une cavalerie blindée. Si Frounzé ne reprend pas cette proposition de Goussev, qui sera théorisée puis mise en pratique par Toukhatchevski, c'est peut-être parce que l'économie de la Russie soviétique de 1921 ne peut lui en donner les moyens et qu'il avait décidé, dans cet essai, de se montrer plus spécifique que dans le projet de résolution du 10^e Congrès.

Frounzé revient ensuite sur le système de milice en tenant son caractère secondaire pour acquis : une Armée rouge permanente est le seul choix possible, étant donnée la nature des tâches militaires. Il considère la question comme définitivement réglée, en relation avec les résolutions correspondantes du 10^e Congrès et avec les décrets gouvernementaux qui les ont suivies. Frounzé n'accepte qu'avec réserves une transition vers un système de milices, fondé sur le *Vseobshcheye Voyennoye Obucheniye*, ce programme d'entraînement militaire universel ayant existé en Russie soviétique de 1918 à 1923 pour fournir un entraînement sportif et paramilitaire aux ouvriers et aux paysans pauvres. L'existence d'une milice n'est admissible

que dans la mesure où elle permet des économies budgétaires, sans saper la capacité de l'Armée rouge à remplir des missions offensives.

À la fin de son article, Frounzé traite de la vie interne de l'Armée rouge, qui doit coïncider avec les idéaux de la société communiste, en limitant les privilèges des commandants aux exigences directes du service. Le drill abrutissant et répétitif, le dressage des militaires pour qu'ils défilent au pas de parade, etc. doivent céder à la discipline librement consentie, l'exécution volontaire et consciente des devoirs du service, au développement maximum de l'initiative personnelle de chaque soldat rouge.

La conclusion de Frounzé est modeste : il présente son ouvrage comme une ébauche des idées générales que devraient garder à l'esprit ceux qui travaillent sur les questions de théorie militaire. Les réponses finales ne pourront, selon lui, qu'être le résultat d'un long travail collectif.

Rien, dans l'article de Frounzé ne vise Trotski, ni directement, ni indirectement. L'article de Frounzé n'évoque même pas l'incident du 10^e Congrès et accorde (notamment à Trotski mais sans le mentionner) que ses premières propositions étaient critiquables parce qu'imprécises. Cela vaut la peine d'être souligné parce que Trotski écrira que derrière Frounzé se profilait Staline, et que la polémique entraînait donc dans le cadre des manœuvres le visant lui, personnellement. Lorsqu'il portait ce jugement, Trotski avait tendance à tout voir à travers ce prisme, mais Frounzé n'était pas proche de Staline et celui-ci, au moment du débat, n'était pas encore secrétaire général du Parti.

Trotski a expliqué lui-même qu'il était doué pour se faire des ennemis et qu'il ne regardait pas, dans l'accomplissement de son travail, quels pieds il écrasait. Le moins que l'on puisse dire est que Frounzé et les « communistes militaires » s'étaient fait, au 10^e Congrès, brutalement écraser les pieds, et que ceux-ci ne semblaient pas lui tenir rigueur.

Mais le pire était à venir.

8. Trotski : Doctrine militaire unifiée

En novembre 1921, Trotski livre une première réponse lors d'un débat, organisé par la Société scientifique militaire à l'occasion de son premier anniversaire, auquel participeront notamment Văcietis, Toukhatchevski et Svetchine.

Mettant en garde contre les « contenus mystiques et métaphysiques » travestis en théorie révolutionnaire, Trotski se concentre d'abord sur la question de savoir si la doctrine militaire est une théorie, un ensemble de méthodes, ou l'art d'appliquer des méthodes. Mais sa question est rhétorique : l'exposé montre clairement que c'est ce dernier choix qu'il retient.

Il critiquera à cette occasion Toukhatchevski, qui considère la guerre de position comme dépassée, en l'accusant de procéder à des généralisations hâtives : si la Russie soviétique connaît cinq ou dix ans de paix, elle pourra développer et équiper des forces armées capables de tenir un front. Trotski refuse de considérer que la valorisation de la manœuvre puisse être fondée sur une analyse de la guerre future, il la dénonce comme idéalisation de la guerre civile passée.

Il s'en prend aussi à la « doctrine de l'offensive » en expliquant qu'il peut et doit y avoir des retraites nécessaires en stratégie comme en politique. Cette réponse semble prêter à Toukhatchevski l'idée qu'il faut attaquer en toute circonstance, ce qu'il n'a jamais pratiqué, dit, ni même certainement pensé. On reprendra Trotski à ainsi caricaturer la position de ses adversaires.

Trotski critique aussi Toukhatchevski pour son choix d'un système d'armée permanente et son rejet d'un système de milice. Il souligne que le temps de paix joue en faveur de la Russie soviétique qui peut reconstruire son économie et conclut que, dans le domaine militaire, plutôt que de théoriser, mieux vaut accorder de l'attention aux détails comme le graissage des bottes et des fusils...

Trotski va reprendre, élargir et détailler ses positions quelques semaines plus tard. À la fin de l'année, l'article de Frounzé est republié dans le n° de novembre-décembre de *Science Militaire et Révolution*, avec une longue réponse de Trotski intitulée « Doctrine militaire ou esprit doctrinaire pseudo-militaire ».

C'est ce texte que nous allons suivre pas à pas.

9. Trotski : *Doctrine militaire ou esprit doctrinaire pseudo-militaire*

Trotski ouvre son essai par une série de constatations coïncidant avec celles de Frounzé :

1. Il observe une intensification de l'intérêt pour les problèmes théoriques au sein de l'Armée rouge, correspondant au besoin de dresser le bilan du chemin parcouru et d'en tirer les conclusions théoriques et pratiques ;
2. Les perspectives d'avenir (de nouvelles vagues de guerre civile entretenues depuis l'extérieur ? une attaque au grand jour d'États bourgeois contre l'URSS ?) doivent orienter une politique nationale et internationale, intérieure et militaire ;
3. La situation est en évolution constante et, en conséquence, l'orientation doit pouvoir changer aussi. Jusqu'alors, le pouvoir soviétique était parvenu à faire face aux tâches militaires imposées par sa position nationale et internationale. Ses choix se sont avérés plus pertinents que ceux des puissances impérialistes. Cette supériorité tient selon Trotski à la possession d'une méthode scientifique, le marxisme, et à la capacité de l'appliquer à la complexe combinaison de facteurs et de forces de cette période. À l'inverse, ses ennemis se sont révélés incapables, en raison de leur position de classe, de s'élever au niveau de la méthode scientifique : ils sont empiristes. Leur vaste expérience leur donne de clés convenables pour de nombreuses situations, mais les marxistes ont une clé universelle qui rend service dans toutes les situations ;
4. Le marxisme ne procure aucune prescription toute faite, et surtout pas dans le domaine du développement militaire. Mais ici aussi, il propose une méthode. Et s'il est exact que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens, alors, il en résulte selon Trotski que l'armée est la continuation et la pierre angulaire de la structure sociale de l'État.

Selon Trotski, l'approche des questions militaires ne provient d'aucune doctrine militaire (d'emblée caractérisée par lui comme une somme de postulats dogmatiques) mais de l'analyse marxiste des besoins de la classe ouvrière pour son autodéfense.

Car Trotski parle d'entrée « d'autodéfense » alors que Frounzé intégrait, dès le début de son essai, les besoins liés à l'extension

internationale de la révolution. Il y a ici une différence d'approche qui touchera tout le débat ;

5. L'Armée rouge, écrit Trotski, a été construite à partir de détachements de la Garde rouge, d'atamans paysans et d'anciens généraux tsaristes. Son point de départ n'est pas une doctrine : elle a été créée à partir du matériel à portée de main, en unifiant tout ce travail du point de vue de l'État des travailleurs. Mais malgré la diversité des mesures pratiques et la multiplicité des moyens employés, il n'y avait pas d'empirisme en ce que tout était amalgamé par l'unité de l'objectif révolutionnaire, par l'unité de la méthode d'orientation marxiste.

Cette prétendue absence de doctrine dans la politique militaire des bolcheviks est discutable, nous y reviendrons.

Avant d'en venir à son débat contre Frounzé et les « communistes militaires », Trotski évoque trois débats antérieurs.

1. Le débat qui a opposé dès 1917 le principe manœuvrier au principe « impérialiste » de la guerre de position. Les contradicteurs de Trotski voulaient subordonner la forme organisationnelle de l'Armée rouge à la stratégie manœuvrière en décrétant que le corps d'armée ou la division, la brigade même (environ 5 000 hommes) étaient des unités beaucoup trop pesantes qui devaient céder la place à des combinaisons de détachements ou de régiments ;
2. En lien à ce débat il y eut celui du partisanisme, déjà évoqué ;
3. Il y eut également le débat sur l'emploi d'anciens officiers. En mars 1919, à la veille du 8^e Congrès du Parti, la question des spécialistes s'était posée suite à une série de trahisons spectaculaires. Lénine envisage de licencier tous les ci-devant officiers. Trotski lui révèle qu'ils sont plus de 30 000 à servir dans l'Armée rouge, ce qui rend la proportion des trahisons négligeable. Cela provoquera un retournement d'opinion chez Lénine et la majorité des congressistes.

Il faut noter que l'opposition aux spécialistes n'a pas seulement été politique (comme chez Staline). Toukhatchevski ne leur était pas opposé

en soi – il en était un lui-même ! Et lorsqu'il sera nommé à la tête de la 1^{ère} Armée rouge, il lancera avec succès un appel au ralliement aux milliers d'anciens officiers qui s'étaient retirés à Simbirsk. La réserve de Toukhatchevski était militaire : il considérait que les colonels âgés de plus de 50 ans, pris dans les routines des armées d'ancien régime, nuisaient à l'Armée rouge et qu'il fallait promouvoir des hommes jeunes aux grades les plus élevés, pourvu qu'ils aient fait preuve de compétence.

Trotsky évoque ces trois débats comme s'il s'agissait d'autant de manifestations d'un seul et même travers dogmatique. Il gomme toutes les différences entre ses contradicteurs, ne leur accorde non seulement aucune pertinence mais même aucune intelligence.

La manière dont ces débats sont introduits et présentés ne laissent guère de doute sur ses intentions : présenter la contribution de Frounzé comme le dernier avatar d'une longue série de prurits doctrinaires vains et stériles.

C'était entreprendre de disqualifier les propositions de Frounzé avant même de les approcher, et le procédé est d'autant plus regrettable que Frounzé n'avait pas été un défenseur du partisanisme ni un contempteur de l'emploi d'officiers.

Trotsky revient alors longuement sur son idée que l'Armée rouge a été créée sans doctrine. Et c'est effectivement une question clé : si les bolcheviks n'ont pas eu besoin de doctrine au pire moment de la guerre civile, pourquoi en aurait-il besoin après avoir triomphé des périls ?

On peut douter de cette prétendue absence de doctrine. Trotsky n'avait pas fait de grandes lectures militaires, mais *L'Armée nouvelle* avait profondément marqué sa pensée. Selon Radek, c'était même la lecture militaire qui l'avait le plus influencé.

Aux premières heures de la révolution, toutes les mesures militaires montrent la volonté d'appliquer la doctrine jaurèssienne. Les limites de cette doctrine, dont la Garde rouge était l'expression concrète, dans les conditions de la Russie de 1918 avec les premières victoires des armées blanches, ont amené les bolcheviks à l'infléchir jusqu'à revenir au modèle honni de l'armée permanente. C'est un des grands mérites de Trotsky d'avoir, l'un des premiers, perçu cette nécessité.

Trotsky n'y voit pas un retour au modèle classique mais l'utilisation des habitudes, des coutumes, des connaissances et des moyens du passé

avec le matériel humain et technique à portée de main. Et cela avec le souci d'assurer la domination de l'avant-garde prolétarienne dans l'armée.

Trotsky prend l'exemple de l'institution des commissaires. L'encadrement des premières unités de l'Armée rouge étant constitué d'officiers de l'ancien régime dont la loyauté n'était pas établie. Le 4 avril 1918, pour se prémunir contre la trahison des officiers issus de l'ancien régime, un décret institue les commissaires politiques dans chaque unité à partir de la compagnie. C'est le système du double commandement : le commandant décide, le commissaire doit contre-signer l'ordre et ne doit s'y opposer que s'il suppose une trahison ou un agenda politique caché. Les commissaires, des militants communistes, étaient également chargés d'entretenir le moral et la combativité des troupes. Ce système n'était pas issu du marxisme ou d'une doctrine militaire : c'était l'instrument adéquat dans des conditions particulières.

L'exemple donné par Trotsky est équivoque parce qu'il s'agissait de la seule véritable innovation qu'il ait apporté. Toutes les autres mesures prises à partir de la fondation de l'Armée rouge tendaient au retour aux formes et procédés de l'armée de l'ancien régime. En fait, la création du corps des commissaires était le *moyen* de rendre ce retour possible.

Le passage du modèle jaurèssien au modèle classique s'explique par la « montée aux extrêmes » de la guerre civile : quand les volontaires n'ont plus suffi, il fallu la conscription, et avec la conscription la lutte contre les déserteurs, le rétablissement des tribunaux militaires etc.

La République espagnole a connu le même processus.

La seule autre grande innovation de l'Armée rouge est la création en septembre 1919 d'une Armée de cavalerie. Entreprise sous le fameux slogan : « *Prolétaire, à cheval !* », elle s'était heurtée à l'opposition radicale de Trotsky. Les nécessités stratégiques de telles formations, inconnues en Occident, étaient telles que c'est finalement l'équivalent de trois armées qui sera créé : la 1^{ère} Armée de Boudienny (la fameuse *Konarmia*), la 2^e de Philippe Mironov, le 3^e Corps de cavalerie de Gaï et le 2^e de Boris Doumenko. Elles joueront toutes un rôle décisif à un moment ou à un autre de la guerre civile. Ce n'est que plus tard que Trotsky reconnaîtra son erreur, mais celle-ci vient de loin : Trotsky n'a jamais eu d'autre modèle que l'armée milicienne jaurèssienne ou l'armée classique. Il a abandonné le modèle jaurèssien (ou plus exactement : en a reporté l'adoption pour après

la victoire) et s'est dès lors borné, avec intelligence, méthode et énergie, à créer une sorte d'armée bourgeoise au service du prolétariat.

Pour Trotski, si l'Armée rouge est l'incarnation militaire de la doctrine prolétarienne, c'est seulement :

1. Parce que la dictature du prolétariat est « sécurisée » par l'Armée rouge (toujours une formule défensive) ;
2. Parce que la dictature du prolétariat serait impossible sans l'Armée rouge.

Bref, face à ceux qui estiment qu'il y a un défaut de réflexion sur des questions de doctrine, sur ce que doit être l'Armée rouge, ses tâches historiques, ses perspectives stratégiques, Trotski répond que l'Armée rouge a été créée, qu'elle a vaincu, qu'elle s'est développée et qu'elle se développera très bien sans cela...

Lorsqu'il en vient à poser la question de la définition de la doctrine militaire, Trotski consent à juger acceptable « sous certaines réserves » celle de Frounzé.

Et comme Frounzé, Trotski va user de la méthode historique. Il commence par exposer que les fondements de la science militaire, communs à toutes les époques et à tous les peuples, se limitent à quelques vérités élémentaires. Les guerres ayant certains traits communs et relativement stables, un art militaire s'est développé sur le plan historique. Ses méthodes et ses usages subissent des changements en même temps que les conditions sociales qui le déterminent. Ainsi apparaissent des doctrines militaires nationales relativement stables mais néanmoins temporaires, combinaison complexe de calculs, de méthodes, d'habitudes, de slogans, d'humeurs militaires – correspondant à la structure d'une société donnée et, en premier lieu, à la nature de sa classe dirigeante.

Trotski illustre ses propos avec une analyse des doctrines militaires traditionnelles de l'Angleterre ; de la France et de l'Allemagne – analyse assez proche de celle que proposait Frounzé, et peut-être en partie reprise de lui. Mais c'est pour avancer que ces doctrines ont été mises à mal par l'épreuve de la guerre mondiale et plus encore par l'époque de très grande instabilité qui en a résulté, au point qu'aucun pays n'a gardé des principes et des idées assez stables pour être désignés comme doctrine militaire nationale.

Et c'est là une affirmation qui sera vite démentie : l'Angleterre va simplement mettre à jour sa doctrine en intégrant la dimension aérienne à sa traditionnelle politique de suprématie navale, avec la création de la première force aérienne indépendante au monde, la Royal Air Force ; la France va actualiser la sienne en poussant la doctrine défensive jusqu'à s'enfermer derrière la ligne Maginot ; l'Allemagne va offrir à sa vieille doctrine offensive de nouveaux moyens (blindés et aviation d'assaut) et de nouvelles tactiques (*Blitzkrieg*). Indiscutablement, les doctrines militaires nationales, très claires et très spécifiques, ne cesseront de s'affirmer, confirmant l'analyse de Frounzé et infirmant celle de Trotski.

Trotski poursuit le fil de sa réflexion : l'absence de doctrine militaire chez les puissances impérialistes rend impossible de prévoir la forme que prendra leur agression contre la Russie soviétique. Dans ces conditions, l'unique doctrine correcte est de « rester sur ses gardes ».

« Notre principal théâtre d'activité militaire de la Russie soviétique ces prochaines années sera-t-il en Occident ou en Orient ? ». On ne peut, dit Trotski, donner une réponse inconditionnelle à ce type de questions, même lorsqu'elles sont posées de manière aussi grossière. La situation mondiale est trop complexe. Il faut évaluer des forces de classe dans toutes leurs combinaisons et tous leurs changements pour trouver une solution adéquate dans chaque cas concret.

Trotski affirmait une chose pareille en 1921, quand les choix d'équipements et d'organisation de l'Armée rouge étaient limités, mais c'était avoir la vue courte. Très vite des choix devaient être faits. On se souvient du dilemme posé par l'interrogateur de Roubachof dans *Le Zéro et l'infini* : construire des sous-marins océaniques, c'est prendre le risque de laisser les côtes sans défense en cas d'agression étrangère, construire des sous-marins côtiers, c'est prendre le risque de n'avoir pas les moyens d'appuyer la révolution mondiale. Il faut faire des choix. On ne peut pas adopter tous les équipements ni toutes les organisations.

Citant Clausewitz, Trotski rappelle les risques d'élever les affaires militaires en système mais il tentera pourtant de répondre aux « communistes militaires » sur base d'une conception de la doctrine militaire divisée en quatre éléments :

1. L'orientation fondamentale du pays suivie par le gouvernement dans les questions d'économie, de culture, etc. ;
2. Les grandes orientations de la politique internationale et, liés à cette dernière, les théâtres possibles des activités militaires ;
3. L'organisation, l'entraînement et le développement de l'Armée rouge en correspondance avec la nature de l'État et la tâche de ses forces armées ;
4. L'instruction stratégique et tactique de l'Armée rouge.

Les principes relatifs aux points 3 et 4 constituant selon lui la doctrine militaire dans le sens propre (ou étroit) du terme.

Sur base de cette subdivision, Trotski s'inscrit en faux contre ceux qui dénoncent l'absence de doctrine militaire. Et il les met au défi de montrer une parcelle de cette doctrine militaire dont manquerait l'Armée rouge, un élément qui n'aurait été déjà formulé dans les résolutions du Parti, dans les décrets, réglementations, lois et instructions.

Il est difficile de savoir si Trotski ne s'est pas donné la peine de comprendre la problématique soulevée par Frounzé ou s'il feint de ne pas la comprendre pour les besoins de la polémique. Les textes qu'il évoque (le Décret de formation de l'Armée rouge et des dizaines d'autres) abordent en effet toutes les tâches de l'Armée rouge, mais ils n'aident pas à la définition des axes de développement prioritaires pour la période d'affermissement du pouvoir soviétique.

Trotski s'en prend alors non pas à Frounzé mais un autre intervenant du débat, Solomine, qui avait mis l'accent sur le rôle international de l'Armée rouge dans un article de *Science militaire et Révolution*⁴⁶⁸. En réponse, Trotski livre une interminable citation d'un de ses propres articles de... 1905, où il mentionne la possibilité d'une armée russe révolutionnaire propageant la révolution en Europe, pour conclure que les questions abordées par les « communistes militaires » étaient clairement réglées (par lui) quinze ans plus tôt.

Encore une fois, Trotski fait montre d'une singulière myopie.

⁴⁶⁸ Solomine était en fait un pseudonyme de Toukhachevski. Cf. les *Quelques Remarques sur A. Neuberg*, « *l'insurrection Armée* » d'Erich Wollenberg, publiée en introduction à l'édition de François Maspéro (Paris, 1970) de A. Neubert : *L'insurrection armée* (note pour la présente édition).

C'est une chose de dire que peut-être la Russie soviétique sera attaquée (peut-être à l'Ouest, peut-être en Orient, peut-être partout en même temps) ou que peut-être elle sera amenée à intervenir en appui d'une révolution étrangère (peut-être à l'Ouest, peut-être en Orient, peut-être partout en même temps) et qu'il faut être « prêt à tout ».

C'est une autre chose d'organiser, d'équiper et d'entraîner l'Armée rouge sur base d'une réflexion des conditions objectives. Là il faut faire des choix : armée permanente ou armée de milice ? armée mécanisée ou logistique hippomobile ? construction des casernes et d'arsenaux aux frontières (pour appuyer une intervention étrangère) ou au cœur du pays (pour donner de la profondeur à la défense) ? À quantité égale d'acier et de travail, on peut construire un tank (choix offensif) ou dix canons anti-tank (choix défensif) : que choisir ?

Répondre « il faut être prêt à tout » semble témoigner d'un solide bon sens, mais cela n'est d'aucune aide dans ces choix, pourtant cruciaux.

Trotsky s'en prend ensuite longuement au point le plus faible de la position des « communistes militaires » : leur doctrine de l'offensive. Évoquant le précédent congrès du Komintern qui avait exposé que seul un traître pouvait renoncer à l'offensive et seul un niais pouvait réduire la stratégie prolétarienne à l'offensive, Trotsky déclare qu'il y a pas mal de « niais de l'offensive » parmi les « doctrinaires à la mode ». Il dénonce avec raison le syllogisme voulant que dans une époque révolutionnaire il faut se mettre à l'offensive, et y voit la simple application du gauchisme dans le domaine militaire.

Remarquons qu'ici, par facilité, mépris ou disposition polémique, Trotsky s'en prend à de réels ou imaginaires partisans du « tout offensif », alors que l'essai de Frounzé envisage clairement la possibilité de phases et de batailles défensives et cela aux deux niveaux du débat :

1. Au niveau politico-stratégique général : il faut être prêt à une guerre défensive mais la tendance principale historique tend plutôt à déterminer qu'il faudra mener une guerre offensive ;
2. Au niveau militaire : il faut savoir mener des batailles et des combats défensifs mais dans une stratégie générale où la victoire sera remportée par la manœuvre et l'attaque.

Trotsky voit dans les partisans de l'offensive des victimes du « méthodisme ». Ce concept, forgé par Clausewitz dans cette acception, désigne la tendance à faire un système stratégique stable d'une certaine combinaison d'actions équivalent à une série de conditions spécifiques, généralement fondées sur l'expérience de la guerre précédente. Et Trotsky de faire un procès pour « méthodisme » aux partisans de la doctrine de la guerre révolutionnaire offensive. Plus avant, il distingue deux éléments constitutifs de cette doctrine :

1. une politique internationale offensive pour accélérer le processus révolutionnaire ;
2. une stratégie offensive pour l'Armée rouge.

Mais c'est pour revenir à son simple credo du « il faut être prêt à tout » : à une contre-offensive comme après l'agression polonaise, à une retraite comme après Brest-Litovsk, etc.

Au niveau international, la vague révolutionnaire de 1918-19 a reflué et, facteur entériné par le III^e Congrès du Komintern, dans de nombreux pays, les communistes ont été obligés d'effectuer des retraites stratégiques majeures. En Russie soviétique même, il y a eu repli dans le domaine économique (autorisation des concessions, abolition du monopole sur les céréales, etc.).

La raison de ces replis se trouve dans le maintien de l'encerclement capitaliste, donc la relative stabilité du régime bourgeois.

Que veulent donc, demande Trotsky, ceux qui espèrent une Armée rouge orientée sur la guerre révolutionnaire offensive ? La reconnaissance du principe ? Alors ils enfoncent des portes ouvertes. La mise à l'ordre du jour d'une offensive révolutionnaire ? Alors ils s'opposent à l'analyse du Parti et du Komintern...

Trotsky contourne ici encore les implications majeures de la question de la doctrine, à savoir les priorités à établir dans le développement des forces armées, sauf en un de ces aspects, très particulier et bien choisi pour les besoins de la polémique : l'éducation des soldats.

À nouveau, Trotsky évite de s'adresser à Frounzé et tombe à bras raccourcis sur le pauvre Solomine.

Celui-ci avait eu le malheur d'exposer que même si la Russie soviétique était intéressée par une période de paix, les guerres révolutionnaires,

en dépit d'une politique défensive, étaient inéluctables. Et pour s'y préparer, il fallait entre autre doter les soldats rouges d'un esprit offensif. En d'autres termes, ironise Trotski, aux côtés d'une réserve de biscuits de l'armée, Solomine veut avoir une réserve d'enthousiasme offensif.

Trotski s'est choisi une proie facile : il a beau jeu d'expliquer que le pays et les travailleurs sont épuisés par la guerre et les privations, on explique aux soldats rouges que si on ne les démobilise pas, c'est uniquement parce que de nouvelles attaques menacent. Et c'est sur base de ces conditions que Solomine conclut qu'il faut éduquer les soldats rouges à la guerre révolutionnaire offensive... Trotski rappelle que l'Armée rouge est aux neuf dixièmes composée de paysans sourds aux sirènes de la guerre révolutionnaire offensive. La seule politique éducative consiste, selon lui, sans dissimuler un instant la possibilité d'une guerre révolutionnaire offensive pour aider l'émancipation des travailleurs d'autres pays, à mettre en avant la volonté de préserver la paix pour reconstruire le pays.

Il invoque la guerre polonaise, une guerre défensive qui, à ce titre, a largement mobilisé les masses et leur a donné l'allant pour la transformer en guerre offensive, et oppose cette « bonne dialectique » (une propagande défensive engendrant une guerre offensive) à la « mauvaise dialectique » de Solomine, voulant une propagande offensive dans une époque défensive.

Suite à un bref passage sur les limites des analogies historiques relatives à la Révolution Française, Trotski insiste sur le fait que la révolution ne peut être apportée de l'étranger : l'intervention militaire de l'extérieur ne peut être qu'un complément à la lutte révolutionnaire nationale.

Trotski envisage ensuite le contenu stratégique et technique de la doctrine militaire proposée, à savoir la manœuvrabilité et l'agressivité.

Si les opérations de la guerre civile s'étaient caractérisées par une extraordinaire manœuvrabilité, Trotski questionne opportunément leur origine : qualités intrinsèques de l'Armée rouge (nature de classe, esprit révolutionnaire, etc.), ou conditions objectives de la lutte (immensité des théâtres militaires, petit nombre de troupes, etc.) ?

L'Armée rouge, remarque-t-il avec raison, n'était pas la seule à se distinguer par sa manœuvrabilité. En infériorité numérique, mais avec une technique militaire supérieure (et, aurait pu ajouter Trotski, une cavalerie initialement plus nombreuse), les Blancs ont compris les premiers l'intérêt d'une stratégie manœuvrière. Durant les phases initiales, ils ont donné des

leçons de manœuvrabilité aux Rouges. Quant aux forces de von Ungern et de Makhno, elles se caractérisaient par leur très grande manœuvrabilité. La manœuvrabilité, conclut Trotski de manière absolument convaincante, n'est pas particulière à l'armée révolutionnaire, mais à la guerre civile russe comme telle.

Dans les guerres nationales, une armée s'éloignant de sa base s'enfonce dans un environnement où ne sont disponibles ni soutien, ni couverture, ni assistance. Dans une guerre civile, chaque camp trouve du soutien sur les arrières de l'adversaire. Les guerres nationales sont menées par d'énormes masses, les guerres civiles divisent les forces et les ressources du pays, et dans leurs premières phases, elles mettent aux prises des forces limitées et mobiles, ayant recours à l'improvisation et étant sujettes à l'accident.

Il est donc inadmissible, conclut Trotski, de considérer la manœuvrabilité comme expression particulière du caractère révolutionnaire de l'Armée rouge.

Trotski évoque un autre article de la revue *Science militaire et Révolution*, écrit par un certain Varine, affirmant que la mobilité des unités rouges surpassaient tous les précédents historiques. Trotski déclare cette affirmation intéressante quoique méritant d'être vérifiée. Il reconnaît que l'incroyable vitesse des mouvements opérationnels, exigeant endurance et abnégation, était conditionné par l'esprit révolutionnaire de l'Armée, mais dénonce une nouvelle fois comme nocive toute tentative de « mise en dogme » des caractéristiques de la stratégie et des tactiques de l'Armée rouge durant la guerre civile.

On peut selon lui dire à l'avance que les opérations de l'Armée Rouge sur le continent asiatique – si c'est là qu'elles doivent se dérouler – auraient, par nécessité, un profond caractère manœuvrier. La cavalerie devrait jouer le rôle le plus important et dans certains cas, le seul rôle. Mais les activités militaires sur le théâtre occidental seraient plus restreintes. Les opérations menées sur des territoires ayant une composition nationale différente et plus densément peuplés déboucheraient sinon à une guerre de position, au moins à des limites de la liberté de manœuvre.

Ainsi, le rejet d'une défense de positions fortifiées (tel qu'exposé par Toukhatchevski), peut selon Trotski résumer les enseignements de la période écoulée (l'Armée rouge n'ayant pas d'équipements ou de troupes spécialisées pour ce faire), mais ne peut devenir une règle pour le futur.

Comme l'Armée rouge est en mesure de se doter des troupes capables de défendre une forteresse, elle peut les développer et les utiliser. Avec le temps, les unités rouges ont pu se doter des qualités nécessaires à la guerre de position (la capacité des unités à tenir une ligne de front en s'appuyant les uns sur les autres), avec le temps, ces capacités se développeront encore.

Ici encore, Trotski ne s'attaque pas au cœur de la pensée qu'il critique. Toukhachevski était un penseur militaire brillant. Son rejet de la défensive ne se basait pas uniquement sur les qualités « originelles » de l'Armée rouge mais aussi sur l'évolution de la technique militaire. En 1921, Toukhachevski n'a pas encore théorisé l'emploi massif et conjugué de l'aviation et des blindés pour des opérations en profondeur, mais c'est déjà en invoquant les progrès de la technique militaire qu'il refuse que l'on enferme l'Armée rouge dans des lignes fortifiées. La réponse de Trotski se limite à dire : nous n'avions pas les moyens de nous enfermer dans une ligne fortifiée, mais maintenant nous en avons les moyens, le marxisme décrète qu'il ne faut a priori écarter aucun moyen, etc.

L'exposé de Trotski semble solide, et plusieurs de ses critiques et observations sont pertinentes, mais si on le confronte aux propositions auquel il prétend répondre, il est tout simplement « à côté de la plaque ». Les grands enjeux de la guerre future lui passent par dessus la tête.

En s'en prenant au paradigme de l'attaque, Trotski expose qu'il n'est pas une exclusive de l'Armée rouge. La doctrine militaire hitlérienne allait le prouver, mais Trotski va démontrer une nouvelle fois son manque de perspicacité dans le domaine stratégique en critiquant l'analyse que Frounzé avait fait de la doctrine militaire française. Selon Frounzé rappelons-le, la position historique de la bourgeoisie française (repue, ayant eu la part du lion dans le partage colonial et entière satisfaction dans le traité de Versailles) dictait une doctrine militaire défensive. Trotski le conteste : l'attaque est la doctrine officielle de la République française, dit-il, et de citer des articles de la presse militaire française. Mais Frounzé avait vu juste : au fil des années, le caractère défensif de la politique militaire française allait s'affirmer et s'incarner dans ce qui est devenu l'archétype du genre : la ligne Maginot.

Après le paradigme de l'attaque, Trotski aborde ceux de l'agressivité, de l'initiative et de l'énergie. Là aussi, il affirme que ces traits furent davantage, au début de la guerre civile, le fait des Blancs que des Rouges. Au

cours de la première période de la révolution, les Rouges ont généralement évité l'attaque, préférant fraterniser et discuter, et cette méthode s'est avérée efficace. Ce sont les Blancs qui montraient de l'agressivité, qui forçaient les attaques. Ce n'est que graduellement que les troupes rouges ont acquis une énergie et une confiance garantissant la possibilité d'actions décisives.

Les grands raids de la cavalerie sont l'expression la plus explicite de la manœuvrabilité. Et Trotski a beau jeu de rappeler que le pionnier de ces raids fut le général blanc Mamontov. Trotski généralise : Ce sont les Blancs qui ont appris aux Rouges comment faire de soudaines percées, des opérations d'enveloppement, des pénétrations sur les arrières de l'ennemi. Dans la période initiale, la Russie soviétique pensait se défendre par un long cordon de troupes placées côte à côte. La manœuvrabilité, l'agressivité et l'esprit d'initiative n'étaient pas les qualités premières de l'Armée rouge mais celles des Armées blanches.

De fait, le raid du 4^e corps de cosaques du Don (9 000 cavaliers) du général Mamontov, qui détruisa les arrières du Front Sud de l'Armée rouge en août 1919, fut le premier grand raid de cavalerie de la guerre civile. Mais il est d'autres exemples qui mettent à mal l'objection de Trotski. Et l'exemple le plus évident ne lui a pas laissé le beau rôle, lui ayant d'ailleurs presque coûté sa place à la tête de l'Armée rouge.

En janvier 1918, Frounzé, qui avait assuré la victoire de l'insurrection de Moscou, avait su constituer la 4^e Armée rouge en agrégeant des détachements divers, surtout de partisans. Alors que l'offensive de Koltchak battait son plein, Frounzé estimait que les succès mêmes des Blancs les avaient mis en position de faiblesse, en allongeant leurs lignes de communication. Il proposa alors au chef d'état-major de l'Armée rouge, Văcietis, de ne pas résister frontalement mais d'effectuer une vaste manœuvre : les 1^{ère} et 4^e armées rouges, ainsi que l'armée du Turkestan, déborderaient le flanc sud des Blancs. Comme Văcietis restait indécis et évasif, Frounzé proposa cette manœuvre à Lénine qui l'approuva. Les forces mises à la disposition de Frounzé furent même augmentées puisque la 5^e Armée, dont Toukhatchevski venait de recevoir le commandement, lui est adjointe. La manœuvre est un succès total : les forces blanches s'effondrent et refluent vers l'Oural.

La 5^e Armée de Toukhatchevski contribue au plan général dicté par Frounzé par ses propres manœuvres, ainsi la traversée à marche forcée, des monts Oural par la vallée de la Youryourani. Toukhatchevski est décoré de

l'ordre du drapeau rouge et le gouvernement, dans sa citation⁴⁶⁹, vantant ses « manœuvres amples, audacieuses, pleines de risques ».

Mais l'histoire ne s'arrête pas là : Frounzé et Kamenev, le commandant du Front Est, veulent poursuivre les Blancs, anéantir leurs forces pour libérer l'Oural et la Sibérie. Văcietis, qui craint l'entrée sur le champ de bataille de puissantes réserves blanches (en fait inexistantes) s'y oppose et ordonne un arrêt de l'offensive sur l'Oural. Trotski, qui voulait que les efforts soient concentrés sur le Front Sud, soutient Văcietis. Comme Kamenev s'obstine, Trotski et Văcietis le relèvent de son commandement. Les commissaires du Front Est (Smilga et Lachkévitich) se solidarisent de Kamenev et en appellent à Lénine qui leur donne raison.

L'offensive de poursuite voulue par Frounzé et Kamenev aura donc lieu et ce sera un succès total : les Armées rouges voleront de victoire en victoire, libérant presque sans desseller ni combattre toute la Sibérie, s'emparant d'un immense butin de guerre.

L'erreur d'appréciation de Văcietis était telle que Staline demanda et obtint du Comité central, le 3 juillet 1919, son remplacement par Kamenev. Un nouveau Conseil révolutionnaire de guerre de la République est formé : des proches de Trotski (Smirnov, Rosengoltz, Raskolnikov) sont remplacés par Smilga et Goussev. Trotski offre sa démission qui est démonstrativement refusée.

L'épisode ne doit être évoqué ici qu'en ce qu'il montre que les forces rouges avaient bien de grandes qualités manœuvrières dès le début de la guerre civile. On remarquera aussi que les adversaires de Trotski dans le débat de 1920-21, comme Frounzé et Toukhachevski, y ont excellé.

Trotski a cependant raison de dire que l'Armée rouge *en tant que telle* (et non les forces rouges initiales) a appris des Blancs l'art de la manœuvre.

Les qualités d'initiative et d'allant étaient bien les qualités premières des forces rouges initiales (Gardes rouges, partisans rouges, et quelques unités comme les fusiliers lettons ou les marins de la Baltique). Mais :

1. Ces qualités étaient à l'origine liées à « l'esprit partisan » qui sera placé sous l'éteignoir de la transformation en unités classiques commandées par des officiers d'ancien régime ;

⁴⁶⁹ C'est à dire une mention honorifique militaire. – NDE.

2. L'enthousiasme de ces troupes allait être dilué dans la masse des recrues paysannes résultant de l'instauration du service militaire obligatoire, le 29 mai 1918.

Ces recrues étant souvent pauvrement motivées, les désertions et les abandons de poste prirent le caractère d'un phénomène de masse. Le 29 août, Trotski donne pour la première fois l'ordre de fusiller des déserteurs. Avant la fin de l'année, l'élection des officiers est abolie, la peine de mort et les tribunaux militaires rétablis, et les soviets de soldats dissous.

L'histoire des forces armées rouges pourrait dès lors être séquencée en trois phases. D'abord celle des qualités premières d'initiative, d'offensive et de manœuvre, résultant d'un esprit révolutionnaire propre à des détachements de volontaires organisés autour de commandants élus. Ces forces ont ensuite été dissoutes et leurs combattants versés dans des régiments normalisés, en même temps qu'un nombre écrasant de soldats forcés à se battre, le tout placé sous le commandement d'officiers de l'ancien régime. La perte des qualités initiales était inévitable, compensée par le développement quantitatif et le processus d'acquisition de qualités nouvelles. Et dans un troisième temps, partie à l'école des Blancs, partie comme fruit d'un immense travail politique, cette nouvelle armée a retrouvé le sens de l'offensive, de l'initiative et de la manœuvre, cette fois sous un commandement centralisé, à une grande échelle, et avec une répartition rationnelle des forces.

Mais reprenons le fil de l'article de Trotski.

Celui-ci remarque avec justesse que, dans la guerre manœuvrière, la distinction entre défense et attaque s'efface : seule compte la conquête de l'initiative. La confusion entre initiative et offensive était en effet une grande faiblesse dans l'analyse des « communistes militaires ». Si l'Armée rouge avait pu prendre l'offensive sur le front le plus important du moment, ce n'était qu'en s'affaiblissant provisoirement sur tous les autres. Trotski trouve cette constatation dans l'article de Varine et l'approuve. Dans les plans opérationnels, l'offensive était en rapport avec la défensive, voire avec la retraite.

Le travail d'instruction des troupes, conclut Trotski, doit donc introduire l'idée que la retraite n'est pas une fuite, mais parfois le moyen de préserver les forces, réduire le front, tromper l'ennemi, etc. Et si une retraite

stratégique est légitime, il est alors erroné de réduire toute la stratégie à l'attaque.

Revenant alors à l'article de Solomine (qu'il préfère décidément attaquer que celui de Frounzé). Trotski dénonce jusqu'à la manière dont le problème est posé : « Quel type d'armée préparons-nous et pour quelles tâches ? » En d'autres termes : « Quels ennemis nous menacent et par quelles voies stratégiques (défense ou attaque) en viendrons-nous à bout ? »

Trotski compare cette approche à la manière dont le vieil état-major austro-hongrois avait envisagé, pendant des décennies, les possibles guerres (contre l'Italie, contre la Russie, etc.) en détaillant des variantes découlant de l'évolution des effectifs des armées potentiellement ennemies, leur armement, les conditions de mobilisation, les fortifications, concentrations et déploiements, etc.

Avec une désinvolture inouïe et une ironie pénible, Trotski balaie ce type de travail qui ne satisfait selon lui que des esprits bornés et routiniers rêvant de schémas stables. Comme l'époque est instable, il était impossible de prévoir tous les cas de figure.

S'enferrant dans cette voie, caricaturant, pour le disqualifier, le travail d'état-major en l'associant à des méthodes conservatrices et routinières, Trotski lui oppose le travail d'évaluation accompli par le Parti. Ce sont les congrès du Parti et son Comité central qui analysent la situation et forgent des directives qui sont tout ce dont l'Armée a besoin.

La morgue de Trotski envers la pensée militaire laisse sans voix. Il avait déjà eu l'occasion de dire que les grands principes militaires n'étaient que des truismes : un âne mangeant du grain par le trou d'un sac en évitant les coups de bâtons d'un mouvement de croupe mettait selon Trotski en application tous les grands principes militaires (exploiter le point faible, dérober les flancs...) sans avoir lu Clausewitz. De Clausewitz d'ailleurs, il ne cite que les passages mettant en garde contre le dogmatisme, glissant sur l'immense portée théorique de *Vom Kriege*. On a peine à le croire mais dans ces lignes, indiscutablement, Trotski estime inutile le travail préparatoire d'état-major en temps de paix.

Trotski aborde ensuite la proposition de Toukhatchevski, soumise au Komintern, que soit établi un état-major international qui lui soit attaché. Trotski l'estime « bien-sûr » mauvaise : elle ne correspond pas aux tâches formulées par le Congrès du Komintern et est prématurée. Un tel état-ma-

jor ne peut selon lui surgir que sur la base d'états-majors nationaux de plusieurs états prolétariens.

Trotsky reproche aussi à Toukhatchevski sa critique du système de la milice – nous en reparlerons – avant de revenir sur l'objection de Solomine décrétant impossible d'en même temps former les soldats rouges dans l'esprit de la défense et dans l'esprit de l'attaque. Ce n'était certainement pas la réflexion la plus intelligente de Solomine, et Trotsky est très convainquant lorsqu'il expose que les bases de la construction militaire en Russie soviétique sont les tendances à la fois révolutionnaires et défensives des masses paysannes et même de larges cercles de la classe ouvrière. Cela correspond à la situation internationale, avec un mouvement révolutionnaire sur la défensive. En expliquant cette situation aux éléments avancés de l'Armée rouge, Trotsky veut leur apprendre à correctement combiner défense et attaque.

Mais sur la lancée, Trotsky s'en prend à l'affirmation de Solomine selon laquelle l'armée est formée pour une spécialité – soit pour la défense soit pour l'attaque. Il la juge « erronée jusqu'à l'absurde » parce que la défense et l'attaque constituent des moments variables dans le combat, etc.

Le fusil et la baïonnette sont bons pour la défense comme pour l'attaque, décrète Trotsky, qui passe à côté des enseignements des derniers mois de la guerre mondiale, de l'apparition en masse du char d'assaut sur le champ de bataille à l'émergence d'une aviation stratégique. Et alors que dans son essai Frounzé remarquait que les moyens techniques de lutte ne cessaient de se développer, créant de nouvelles spécialités et de nouveaux types d'armes, Trotsky en reste au fantassin universel, armé de son fusil universel...

Alors certes, en 1921, l'Armée rouge ne disposait que de l'armement hérité de la guerre civile, mais justement, la question de son remplacement se posait. C'est en 1920 que commence la production des premiers avions militaires soviétiques : les premiers Polikarpov R-1 sortent d'usine alors qu'en Italie Giulio Douhet publie *La Maîtrise de l'air*, première apologie du bombardement stratégique. Le pays ne dispose encore que de vieux tanks abandonnés par les interventionnistes mais les débats ont commencé sur leur rôle dans la guerre future : J. F. C. Fuller a déjà publié son *Tanks*

dans la grande guerre. Trotski, commissaire à la guerre, semble aveugle et sourd à ces grands débats⁴⁷⁰.

Trotski reconnaît dans l'enchevêtrement de rapports internationaux certains éléments permettant d'orienter le travail militaire à moyen terme. À l'ouest, il y a la Pologne et la Roumanie (et derrière elles, la France), en Extrême-Orient, le Japon, autour du Caucase, l'Angleterre⁴⁷¹. La question de la Pologne est la plus claire. La Russie soviétique s'en tient à la stricte exécution du traité de Riga. Si la Pologne attaque, la guerre sera défensive, ce qui galvanisera la mobilisation du peuple et de l'armée.

Ce n'est que dans les toutes dernières lignes de son essai que Trotski pose la question centrale : comment s'orienter concrètement dans la construction militaire ? Quelle devrait-être la puissance numérique de l'Armée rouge ? Dans quel type d'unités ? Avec quelle répartition ?

Mais c'est pour déclarer que seuls sont possibles les approximations empiriques et les rectifications opportunes, dépendant des changements de situation. Seuls les « doctrinaires désespérés », déclare Trotski, pensent que les réponses aux questions de mobilisation, formation, entraînement, éducation, stratégie et tactique, peuvent être obtenues par déduction.

Et à ce stade, Trotski s'abaisse à jouer les « monsieur gros bon sens » avec une conclusion digne d'un adjudant prussien : foin d'études doctrinales, il faut cuisiner de la bonne soupe aux choux, enseigner comment détruire les parasites corporels, diriger correctement les exercices, enseigner comment graisser les fusils et les bottes, enseigner comment tirer, aider le personnel de commandement à bien assimiler les règlements, à emballer ses pieds correctement dans des bouts de tissu ; et une fois encore (c'est Trotski qui répète) à graisser les bottes...

⁴⁷⁰ C'est d'autant plus étonnant que ces essais fondateurs avaient été lus et traduits en URSS. Lorsque Liddell Hart rencontre Radek à Genève, à l'occasion de la Conférence internationale du désarmement organisée par la SDN, il s'entend dire que « tout le monde » en URSS avait lu et débattu ses ouvrages et ceux de Fuller. Liddell Hart, *Mémoires*, pages 170-171 (note pour la présente édition).

⁴⁷¹ L'Empire britannique exerçait, à partir de la Convention anglo-russe de 1907, une influence « officielle » au sud du Caucase par le contrôle d'une partie de l'Iran, consolidant ainsi sa présence stratégique dans la région. – NDE.

10. Une première évaluation

Tout cet essai, malgré quelques fulgurances, montre un Trotski bien en deçà des exigences du débat. C'est peu dire qu'on l'a connu plus inspiré et ses procédés même sont quelque peu indignes. Face à des méthodes et des conclusions aussi grossières (où a-t-on vu que Frounzé prônait de ne pas graisser les bottes ?), face la violence de la charge et la pauvreté de son contenu, on peut imaginer que Frounzé, Goussev et les autres « communistes militaires » aient été un peu abasourdis.

On l'a vu, la proposition de Frounzé a un fondement marxiste solide : une situation politique, sociale et économique nouvelle ouvre les possibilités d'une nouvelle manière de faire la guerre. Il se propose non plus, comme l'on fait Engels et Mehring, d'en analyser les caractéristiques *a posteriori*, puis, non plus, comme l'ont fait Cromwell et Napoléon, d'en utiliser les caractéristiques à chaud et empiriquement : Frounzé se propose de déduire méthodiquement ce que la nouvelle situation sociale, politique et économique de la Russie implique sur le plan militaire. Et c'est la combinaison de cette analyse et des traits de la conjoncture (qui sont les ennemis de la Russie soviétique ? Quelles sont leurs intentions ? Quelles sont leurs forces ?) qui doit donner naissance à la « doctrine militaire unifiée ».

Mais cette myopie de Trotski ne disqualifie pas toutes ses critiques.

Le fait d'avoir traversé victorieusement la guerre civile fournit une expérience qui a un double aspect :

Positif : celui d'une pratique menée avec succès, le meilleur moyen d'affirmer le vrai sur le faux ;

Négatif : celui d'une absence d'analyse critique des anciens choix qui se sont révélés justes.

In fine, Trotski reproche à ses adversaires d'ériger une expérience empirique en modèle, ou plus sévèrement encore : d'idéaliser les lacunes.

Dans une certaine mesure, sûrement, certains d'entre eux ne faisaient que généraliser, en la théorisant, leur expérience dans la guerre civile. Vorochilov et Boudienny avaient été de grands chefs de guerre : les résultats obtenus à la tête de leur 1^{ère} Armée de Cavalerie pèsent autrement plus lourds que les critiques que Trotski ne cessera de distiller à leur rencontre, et qui se perpétuent dans une historiographie occidentale qui aime à les

prendre pour des incapables. Mais de fait, Vorochilov comme Boudienny idéaliseront, théoriseront et généraliseront ensuite cette expérience en défendant jusque dans les années 30 l'importance de grands corps de cavalerie. Ils n'iront pas jusqu'à empêcher l'effort de mécanisation impulsé par Toukhatchevski, mais veilleront à ce que d'importantes forces hippomobiles soient préservées.

À tout moment du débat, la position de Trotski restera : il n'y a que deux moyens de faire la guerre ;

1. la manière scientifique, atteignant au plus haut degré d'efficacité, qui s'appuie sur un corpus de connaissances accumulées de guerre en guerre au fil des siècles, s'enrichissant des « découvertes » de grands capitaines ou de théoriciens, se modifiant avec l'apparition de nouvelles techniques ;
2. la manière empirique, inexcusable lorsque les connaissances (ou les spécialistes les maîtrisant) sont accessibles.

Il ne devrait donc pas y avoir de différence entre les forces rouges et impérialistes, sinon que les premières ont l'avantage structurel de soldats combattants pour leurs intérêts de classe et les seconds l'avantage conjoncturel d'un savoir-faire supérieur et d'un équipement plus moderne. Il suffit dès lors de rattraper le retard en savoir-faire et en équipement pour s'assurer l'avantage.

Il s'agit de faire, sous la direction générale du Parti, aussi bien, voire mieux, que les chefs de guerre de la bourgeoise, sur base de leurs méthodes, de leur organisation, de leurs doctrines, etc.

Si Trotski balaie d'un revers de main la possibilité d'une science militaire prolétarienne, il reconnaît l'existence d'une science sociologique prolétarienne : le matérialisme historique.

Comment expliquer cette contradiction ?

D'abord et accessoirement par le côté polémiste de Trotski qui ne résiste que rarement à la formule assassine faisant passer son contradicteur pour un crétin.

Mais il y a plus fondamental.

On se souvient de son ironie sur une « médecine vétérinaire prolétarienne ».

S'il avait fait son parallèle avec l'art de soigner non pas les animaux mais les hommes, il aurait du constater que la médecine est différente en pays socialiste et en pays capitaliste, non pas dans la description de telle pathologie ou dans l'estimation de l'efficacité de telle ou telle molécule, mais dans toute son organisation et son orientation : on ne soigne pas les mêmes personnes, et pas de la même manière (d'un côté, toute la population en privilégiant les méthodes préventives, de l'autre côté, la partie solvable de la population en privilégiant les méthodes curatives).

En définitive, Trotski est insensiblement passé de l'unicité de la vérité scientifique à la neutralité des techniques et formes d'organisation.

Lorsqu'il s'était mêlé de l'organisation de la production, c'est pour imposer les formes d'organisation les plus dirigistes, les plus éreintantes, venues du fordisme et du taylorisme américains. Le seul rôle politique des prolétaires est d'en comprendre la nécessité, de l'accepter avec entrain et même de les améliorer sur la base de leur expérience.

Nous ne tenterons pas ici d'en expliquer l'origine, de faire la part des choses entre la personnalité de Trotski et l'état des débats entre bolcheviks sur les problèmes nouveaux que posaient la construction du socialisme dans un contexte de guerre civile.

Disons simplement que, dans les rangs bolcheviks, on considérerait souvent qu'une forme d'organisation de la production (ou du combat) était aussi « neutre » (également utilisable par un pouvoir soviétique que par l'ancien régime) qu'un outil – laminoir ou canon. Cela marquera d'ailleurs la période stalinienne. La distinction entre moderne et progressiste n'était pas toujours opérante, comme en témoigne la fascination officielle, presque obsessionnelle, pour les USA en URSS.

11. Un débat parallèle : le débat culturel

Le débat culturel a été, au début des années 20 en URSS d'une intensité rare et les arguments échangés, comme les différents aspects du débat (importance des idées nouvelles, évaluation de l'héritage, utilisation des « spécialistes » de l'ancien régime), correspondaient quasiment terme à terme au débat militaire.

Pour les mouvements artistiques qui avaient adhéré à la révolution, qui l'avaient faite leur, l'élimination de l'ancienne culture paraissait une condition à l'émergence de la culture du monde nouveau.

Les deux principaux étaient les futuristes et les prolétariens, par ailleurs très opposés.

1. Les futuristes voyaient l'avenir de la littérature dans un changement radical des formes, par un renouvellement du langage. Leur mépris pour l'art traditionnel était au cœur de leur manifeste de 1912 écrit par Maïakovski, *Une gifle au goût public*, qui invitait à jeter Pouchkine, Tolstoï, Gorki, et autres « par dessus bord ». Après Octobre, ils fondent le collectif Komfut (COMmuniste-FUTuriste) et prétendent être admis au sein du Parti en tant que collectif et sur base d'une critique de la carence des bolcheviks sur le front culturel. Sous l'apparence de vérités incontestables, disaient les *Komfut*, on sert aux masses les fausses doctrines des seigneurs ; sous l'apparence de justice universelle – la morale des exploiters ; sous l'apparence des lois éternelles du Beau – le goût perverti des oppresseurs ;
2. Les « Prolétariens », hostiles au formalisme des futuristes, considéraient que l'art nouveau était affaire de contenu, auquel était subordonnée la recherche des formes adéquates. Ils appelaient au rejet de toute œuvre dont l'auteur ne serait pas prolétarien. Ils avaient des racines théoriques bien ancrées dans le mouvement ouvrier russe, avec l'école de Capri de Bogdanov, et la théorie esthétique marxiste élaborée par Plekhanov bien avant la révolution. Eux aussi critiquaient la valeur relative de la culture passée, jugée celle des oppresseurs du peuple.

La condamnation de l'art passé traversait toutes les avants-gardes. Malevitch appelait le gouvernement à ne pas s'opposer à la destruction du patrimoine artistique : la culture de la société nouvelle ne pouvant se révéler qu'après l'élimination de l'ancienne tout comme, pour les scientifiques, la vérité se révèle après l'élimination des préjugés. Pour Bogdanov lui-même, la culture du passé est un vecteur de l'idéologie des anciennes classes dominantes, d'autant plus dangereuse que le prolétaire est désarmé par son prestige.

La politique du Parti était autre, valorisant la réappropriation par les masses des richesses culturelles du passé. Les artistes soviétiques devaient interpréter l'héritage artistique, et mettre en valeur son caractère national

et populaire. L'art n'était pas l'expression de la classe dominante mais un champ où s'exprimaient les contradictions sociales.

Les thèses de Lénine *Sur le Proletkult*⁴⁷² sont connues par leur rejet d'une indépendance de l'organisation culturelle (Bogdanov, fondateur, théoricien et dirigeant du *Proletkult* défendait l'idée d'un partage des responsabilités : la politique au Parti, l'économie aux syndicats, et la culture au *Proletkult*). Mais la quatrième thèse vise les courants qui rejetaient l'héritage, en prenant comme exemple le marxisme lui-même qui, loin de rejeter les conquêtes intellectuelles de la bourgeoisie, les a assimilées, repensées et dépassées. La société nouvelle se forge, par et sous la direction du prolétariat qui, dans ce processus, se transforme, acquiert une culture qui n'est pas un retour à une pureté prolétarienne originelle mais une avancée vers une culture nouvelle, qui emprunte tout à la fois à l'héritage classique, aux éléments culturels spécifiques du prolétariat, et aux facteurs nouveaux issus de ces rapports sociaux socialistes.

La question des « spécialistes » s'est posée dans le domaine culturel dans les mêmes termes que dans le domaine militaire. En 1925, Boukharine demandait que soit constitué avec les écrivains de l'ancien régime un bloc politico-littéraire et qu'on se mette à leur école, comme dans l'industrie (il aurait pu ajouter : et dans l'armée) à celle des « spécialistes ». Kerzentsev accorda de mauvaise grâce un compromis aux termes duquel les « spécialistes » (acteurs, metteurs en scène et décorateurs) enseigneraient leur art aux amateurs prolétaires. Mais d'autres théoriciens du *Proletkult* rejetaient ce compromis pour eux nuisible, estimant que ces spécialistes entacheraient de « nuances bourgeoises » la créativité du prolétariat.

Le Parti n'est intervenu directement dans la vie littéraire qu'à partir du moment où les conflits entre diverses tendances se sont envenimés en raison de la prétention des prolétaires à régenter la littérature, à décider qui publierait quoi. Une commission fut constituée pour étudier la situation de la littérature et faire au Comité central des propositions circonstanciées. S'y retrouvaient des figures politiques de premier plan comme Lounatcharski, Radek, Boukharine, Frounzé et Trotski...

En 1922-23, Trotski avait consacré à la politique littéraire un ouvrage au grand retentissement : *Littérature et révolution*. Il y défend l'idée que la

⁴⁷² Il s'agit de la lettre du Comité central du PC(b)R « Sur le Proletkult », publiée le 1^{er} décembre 1920 dans la *Pravda*, n° 270.

tâche principale de l'intelligentsia prolétarienne n'est pas le développement d'une nouvelle culture mais le travail concret permettant aux masses arriérées d'assimiler la culture existante. Bien dans son style, Trotski qualifie de « charlatanisme puéril » la « culture prolétarienne ».

Comme dans le débat militaire, Trotski ne ferme pas tout à fait la porte à l'émergence de conceptions nouvelles. Mais les conditions n'en sont pas réunies, et il faut donc s'en tenir aux formules éprouvées. Trotski effectue alors une généralisation qui éclaire son positionnement dans le débat militaire : il estime que si le marxisme est dès aujourd'hui efficace dans le domaine politique, son développement méthodologique et sa large application à la connaissance sont encore du domaine de l'avenir. C'est seulement dans une société socialiste, affirme Trotski, que le marxisme cessera d'être uniquement un instrument de lutte politique pour devenir une méthode de création scientifique, l'élément et l'instrument essentiel de la culture spirituelle.

À l'inverse de Trotski, il existait pour Lénine un art socialiste en gestation, vivant comme vivaient dans la Russie soviétique les premières pousses du socialisme dans les autres domaines de la vie sociale.

La position de Frounzé (ainsi son intervention à la séance du 3 mars 1925) recueillera un large écho dans la presse du Parti. Il se montre soucieux de ne pas repousser les couches sociales qui rallient la classe ouvrière sous réserve de laisser au Parti la direction idéologique. S'il condamne les méthodes autoritaires des prolétariens, il soutient l'émergence d'une littérature prolétarienne. Il faut viser, selon lui, la conquête par le prolétariat de positions solides dans le domaine de la littérature comme dans celui de l'art tout entier. Frounzé se défend de parler en spécialiste et transpose dans la littérature son expérience de la guerre civile : le rassemblement des forces vives de la nation autour de son avant-garde prolétarienne, comme dans le *Tchapaïev* de Fourmanov, qui avait été commissaire politique auprès de Frounzé.

On retrouve les grandes lignes de Frounzé sur la politique militaire :

Une littérature (doctrine militaire) prolétarienne est non seulement possible, mais elle existe déjà de manière embryonnaire et il faut faire de son développement une priorité, jusqu'à la rendre achevée, complète, et hégémonique. Les spécialistes de l'ancien régime peuvent contribuer à la constitution de cette littérature (doctrine militaire) prolétarienne, pourvu

qu'ils se débarrassent de ce qui caractérisait la littérature (la pensée militaire) de l'ancien régime.

12. Armée ou milice ?

il y avait chez les vieux bolcheviks unanimité pour distinguer un type d'armée bourgeoise (permanente et encasernée) et un type d'armée socialiste (milicienne). Il est étonnant que, dans son déni de toute doctrine militaire prolétarienne, Trotski ne s'en rende pas compte. À l'époque de son débat avec Frounzé, la doctrine milicienne avait dû, sous la pression des événements, céder le pas à l'Armée rouge, et Trotski lui-même avait transformé les Gardes et les partisans rouges en militaires enrégimentés puis encasernés. Mais cette transformation, dans l'esprit de Trotski et d'autres dirigeants bolcheviks, était provisoire.

Selon Trotski, le système de milice ne pouvait donner de pleins résultats que dans une société industrialisée, organisée et civilisée. On était loin du compte en Russie, mais le système de milice restait l'objectif à atteindre. Il avait exposé ces thèses au 8^e Congrès du Parti, en mars 1919 (c'est Sokolnikov qui, en l'absence de Trotski, les défendit).

Trotski envisageait le moment où les citoyens recevraient leur formation militaire là où ils vivaient et travaillaient, et non dans des casernes. À titre transitoire, on pouvait transformer les casernes pour les faire ressembler davantage à des écoles militaires. Au même congrès, Trotski envisage un retour au système électif des commandants.

Le 8^e Congrès adopta ces thèses (et le neuvième les reprit aussi) mais soutint dans sa résolution finale sur la question de la milice qu'en cas de guerre ouverte, une armée centralisée, avec unité d'organisation et de commandement permettrait seule d'atteindre les meilleurs résultats avec les moindre sacrifices.

La guerre civile achevée, Trotski entreprit l'application de son programme d'organisation milicienne et territoriale.

Les « spécialistes » furent surpris de voir celui qui avait si vigoureusement centralisé l'armée, et qui en avait extirpé l'esprit de guérilla, défendre un système militaire qui, à leurs yeux, rappelait fâcheusement les chaotiques premiers temps de la guerre civile. Parmi eux Svetchine, que Trotski attaquera dans une critique intéressante parce qu'il y défend l'idée qu'il a tant combattue chez Frounzé : le nouveau exige du nouveau.

Trotsky accuse Svetchine de n'avoir pas compris que la Révolution a bouleversé les rapports sociaux : la discipline dans l'Armée rouge n'a pas besoin de caserne, elle repose sur la puissance d'attraction du régime soviétique et du Parti communiste.

Le socialisme développe l'esprit de coopération, l'instruction y est combinée avec le travail physique et la pratique généralisée et intelligente du sport. Si les milices reposent sur les groupes naturels, économico-professionnels, de la nouvelle société (communes villageoises, collectifs municipaux, associations industrielles), alors la milice connaîtra un esprit de corps d'une qualité bien supérieure à celui des régiments formés dans les casernes.

Trotsky va jusqu'à reprocher à Svetchine de mettre sur le même pied le mercenaire ignorant et ivre, rongé par la syphilis et abruti par le catholicisme, qui servait Wallestein au 17^e siècle, et le prolétaire russe engagé dans l'Armée rouge.

On ne pouvait mieux dire que l'organisation militaire, partie de la science de la guerre, était tributaire du système politique, et qu'ainsi un pouvoir prolétarien devait avoir une organisation militaire prolétarienne.

La proposition de Trotsky va se heurter à quatre grandes oppositions :

1. Celle des tenants de la science militaire traditionnelle, ralliés au pouvoir soviétique, dotés parfois d'une grande largeur de vue, mais se méfiant du « rêveur Jaurès » ;
2. Celle de bolcheviks comme Smilga qui, lors du Congrès des commissaires aux armées de 1920, expose qu'avec le système des milices, la plupart des régiments et des divisions seraient composés presque exclusivement de paysans, que les unités composées d'ouvriers seraient peu nombreuses et isolées du reste de l'armée, ce qui pourrait mettre en danger la dictature du prolétariat. Il importait pour Smilga de répartir les éléments prolétariens dans toute l'armée, ce qui était incompatible avec une milice territoriale ;
3. Celle de bolcheviks qui, lors du même Congrès, et avec comme porte-parole une nouvelle fois Smilga, critiquent le système de milice parce que l'arriération générale (encore aggravée par les dévastations de la guerre civile) des infrastructures russes, à

commencer par les chemins de fer, rendrait confuse et interminable la mobilisation et la concentration des forces de milices. L'agresseur serait sur la Volga avant que l'Armée rouge milicienne n'ait pu se regrouper. Un système à la Jaurès, résuma Smilga, pour être viable, présuppose un haut degré d'industrialisation, une classe ouvrière nombreuse, un bon réseau de communications ;

4. Celles de commandants rouges comme Toukhatchevski et Frounzé pour qui l'Armée rouge doit être une force offensive, prête à fondre sur l'Occident au secours des révolutions prolétariennes. Ce projet nécessite une armée permanente, encasernée, sur le pied de guerre, prête à intervenir rapidement, hautement qualifiée, entraînée, motivée, mobile et manœuvrière.

On l'a vu, Trotski s'oppose à la première et à la dernière catégorie d'objection.

Par contre, il reconnaît la pertinence de la plus grande partie de l'analyse critique de Smilga, tout en voulant garder pour objectif final un système milicien.

En 1921, à titre d'expérience, il créa trois divisions de milices à Pétrograd, à Moscou et dans l'Oural. Avec l'affermissement du pouvoir soviétique, dans les années suivantes, le système de milice s'étendit jusqu'aux trois quart de l'Armée rouge. Mais par la suite, avec la montée des périls, la marginalisation de Trotski, l'affirmation des thèses de Frounzé et Toukhatchevski, et la hausse des moyens mis par l'État au service de la Défense, la tendance allait s'inverser.

13. Les suites du débat

Le débat entre Trotski et les « communistes militaires » semble s'achever sur la victoire de Trotski. Il ne rencontra pas de contradiction et, les deux années suivantes, va continuer à défendre sa position au fil des discours et des articles.

Mais l'état de l'Armée rouge continue à se dégrader. En 1923, le budget des forces armées tombe à 2 % du budget de l'État. À la démobilisation voulue des soldats s'ajoute une hémorragie des cadres : sur les 87 000 hommes formés au commandement pendant la guerre civile, 30 000

sont morts et 32 000 partis prendre des responsabilités dans l'économie et l'administration (où ils apporteront un style autoritaire qui impactera la société soviétique). Le nombre des communistes dans l'Armée rouge tombe de 278 000 en août 1920 à 86 000 début 1922. L'armée est presque sans moyens : à peine 87 automobiles blindées pour toute la Russie...

En octobre 1923, lors d'un plenum du Comité central, Frounzé attaque Trotski en exposant son bilan accablant : l'Armée rouge est incapable de participer au moindre conflit, elle est dirigée de manière chaotique, la rotation des cadres est vertigineuse et la pensée stratégique absente, il n'y a pas de plan de mobilisation ni même de manuel d'emploi des différentes armes. Frounzé est suivi par le Comité central et, début 1924, Trotski perd au profit de Frounzé son poste de Commissaire du peuple à la guerre.

Frounzé entame ses réformes alors que l'Armée rouge ne compte plus que 562 000 hommes, dix fois moins qu'en 1920. Il pousse à la retraite les anciens militaires tsaristes, qui en 1923 représentaient encore 34 % des commandants et les trois quarts des postes supérieurs, pour faire la place aux jeunes commandants issus de la guerre civile et formés par dizaines de milliers dans les nouvelles écoles militaires (25 000 en 1924). Ce choix d'une nouvelle génération de commandants rouges va créer les conditions du passage au système de commandement unique et donc la fin du système instauré par Trotski associant un commissaire à un spécialiste.

Début 1925, Trotski perd la présidence du Conseil Militaire révolutionnaire, Frounzé le remplace là aussi et décrète que là où le chef d'unité est membre du parti communiste, le système de double commandement est aboli. C'est encore un pas vers le système de commandement unique.

Frounzé tombe malade à l'été 1925. Sa mort, le 31 octobre 1925, lors d'une opération chirurgicale, a été à l'origine de la rumeur d'un assassinat déguisé, mais la levée du secret des archives n'a pas infirmé la version officielle.

L'Armée rouge comptait alors 62 divisions d'infanterie : 26 du type « cadre », 36 du type milice territoriale. Les effectifs de ces dernières sont recrutés de préférence dans les régions industrielles pour leur assurer un caractère prolétarien. Leurs hommes devaient suivre une formation militaire de huit semaines, une fois par an, quatre ans d'affilée. Les divisions de type « cadre » ont un encadrement professionnel et la troupe est composée de conscrits astreints à deux années de service militaire. Toutes les

unités de cavalerie et d'artillerie sont de type « cadre ». Progressivement, conformément aux projets de Frounzé, toutes les unités de l'Armée rouge deviendront de type « cadre ».

C'est à cette époque que les théoriciens militaires soviétiques conçoivent l'art opératif, percée conceptuelle majeure, et écrivent des ouvrages qui feront date. Svetchine publie *Stratégie*, Chapochnikov *Le Cerveau de l'Armée*, Toukhatchevski *La guerre du futur* et Triandafillov *La Nature des opérations des armées modernes*. À ces ouvrages phares s'ajoutent des milliers d'études et articles.

La thèse de base est que les armées modernes, immenses, avec tout un pays derrière elles, ne sont plus vaincues par une seule bataille décisive à laquelle on doit parvenir par une seule campagne. Pour Frédéric II, pour Napoléon ou, sur le plan théorique, pour Clausewitz, le but était de chercher l'armée ennemie, de manœuvrer pour l'affronter en situation favorable et lui infliger une défaite décisive. C'est encore cette conception qui déterminera les plans hitlériens.

À cette « stratégie du point unique », pour reprendre l'expression de Isserson, les théoriciens soviétiques opposent la nécessité de mener une succession d'actions, strictement définies dans l'espace et le temps, affectant en profondeur le dispositif ennemi. Ces opérations supposent une séquence d'actions pour lesquelles des forces adaptées et proportionnées, ont chaque fois été rassemblées et préparées, à l'échelle du Front ou même de plusieurs Fronts⁴⁷³. L'opération suppose la rupture de la défense ennemie, et l'exploitation de la percée par d'autres unités regroupées à cet effet et adaptées à cette tâche (mécanisées), désarticulant le dispositif ennemi dans sa profondeur.

Il ne s'agit plus simplement d'une stratégie permettant de remporter une bataille décisive car il n'y a plus de bataille décisive. Il s'agit d'une stratégie mettant en œuvre un « art opératif » qui seul, en combinant batailles, percées et exploitations, permet, dans la guerre moderne, d'assurer un succès décisif.

Au moment de ces percées théoriques, l'Armée rouge n'a pas les moyens de l'art opératif, fin 1928, elle ne dispose que de 200 chars et voitures blindées et 350 camions !

⁴⁷³ Voir note 223.

Mais le 15 juillet 1929, le Comité Central du Parti décide de la mécaniser et de la rééquiper. Cet immense programme, impulsé par Toukhatchevski (appuyé par Vorochilov), exploite les possibilités industrielles offertes par le premier plan quinquennal. Une des priorités du plan est de doter l'Armée rouge d'équipements non seulement modernes mais conformes aux nouveaux principes de l'art opératif (définition de chars de rupture, les T-28 et T-35, et de chars d'exploitation, les BT-5 et BT-7, d'une artillerie pouvant frapper la profondeur du dispositif ennemi, d'une aviation d'assaut et de bombardement lointain, etc.).

Et lorsque Staline veut que l'Armée serve à la collectivisation des campagnes, notamment en formant chaque année 100 000 recrues paysannes à la maîtrise des machines agricoles, ils se heurte à l'opposition de tous les responsables militaires, de Toukhatchevski à Vorochilov. L'idée qu'une armée en temps de paix doit se concentrer à la préparation à la guerre s'impose et Staline renonce à son projet.

Les progrès sont fulgurants : le premier corps mécanisé est créé en 1932 : 450 chars, et 1 440 véhicules, soit le double de toute la dotation de l'Armée quatre ans plus tôt. L'effort intellectuel se poursuit : Georgii Isserson publie son *Évolution de l'Art opératif*.

En 1935, l'Armée rouge compte 930 000 hommes, plus de 3 000 avions et 10 000 chars et l'année suivante a lieu une grande manœuvre en Biélorussie : 100 000 hommes et 1 000 chars expérimentent pour la première fois l'opération en profondeur. Après la percée, des forces d'exploitation progressent jusqu'à 60 km derrière les lignes « ennemies », exploitation facilitée – c'est une première mondiale – par un lâché massif de parachutistes. Enfin, les forces de poursuite s'emparent, profitant de la dislocation du dispositif « ennemi », des objectifs de l'opération, préparant les conditions de l'opération suivante.

Le 11 juin 1937, commence la purge contre l'Armée rouge qui en sortira affaiblie d'au moins quatre manières :

1. La qualité de l'encadrement s'effondre par la disparition massive d'officiers sinon talentueux, du moins formés et expérimentés ;
2. L'encadrement ayant échappé aux purges va craindre de prendre des initiatives qui pourraient n'être pas approuvées, puis sanctionnées, avec des effets désastreux jusqu'en 1942 (emploi de

tactiques stéréotypées et « approuvées », sans considération des conditions réelles) ;

3. L'encadrement est paralysé par la peur de la délation : les absences irrégulières et les infractions à la discipline augmentent spectaculairement chez les recrues ;
4. Le libre débat théorique prend fin, par la disparition de plusieurs théoriciens de qualité et par la tétanie qui frappe les survivants.

C'est la fin d'une quinzaine d'années de débats politico-militaires d'une richesse immense.

Jamais, depuis le bouillonnement intellectuel qui avait eu lieu en Prusse après l'humiliation de Tilsit, l'activité théorique ne s'était appliquée aux questions militaires avec une telle profondeur et une telle largeur de vue.

L'URSS stalinienne ne produira qu'une avancée conceptuelle dans le domaine militaire : la théorie des facteurs permanents et temporaires décidant de l'issue des guerres, qui sera remise en question, en ce qui concerne le facteur de la surprise, avec l'apparition des armes nucléaires.

Il faudra attendre Mao Zedong pour que la pensée militaire révolutionnaire soit revivifiée de nouvelles expériences et de nouvelles thèses.

Mais c'est une autre histoire...

Catégories de la politique militaire révolutionnaire

*Conférence présentée dans le cadre des formations
du Bloc Marxiste-Léniniste, les 3 et 10 avril 2006*

« *Il est vrai que parfois des militaires,
s'exagérant l'impuissance relative de l'intelligence,
négligent de s'en servir* »

Charles de Gaulle, 1936

« *Étudier dans les livres, c'est une façon d'apprendre ;
appliquer ce qu'on a appris, c'en est une autre, plus importante encore [...]
Notre méthode principale, c'est d'apprendre à faire la guerre en la faisant.* »

Mao Zedong, 1936

1. Introduction

Chers camarades,

Louis XIV avait fait graver sur ses canons « *ultima ratio regum* » : *le dernier argument des rois*. Tout projet de révolution sociale doit anticiper la question de l'affrontement armé aux forces du pouvoir et de la réaction. Reporter cette étude au motif que la question de l'affrontement armé « n'est pas encore d'actualité » expose à faire des choix (politiques, stratégiques, organisationnels) qui risquent, lorsque la question de l'affrontement armé « sera d'actualité », de mettre les forces révolutionnaires en position d'impuissance, de vulnérabilité, à leur donner des caractères totalement inadéquats, et finalement à les exposer à la défaite.

Les organisations à prétention révolutionnaire qui refusent d'élaborer une politique militaire *dès avant que la question de l'affrontement se pose pratiquement*, se disqualifient en tant que force révolutionnaire : elles se comportent par avance en fossoyeurs de la révolution, en fourriers des stades⁴⁷⁴ et des cimetières⁴⁷⁵.

⁴⁷⁴ Allusion au regroupement des opposants dans les stade lors du coup d'État fasciste au Chili. – NDE.

⁴⁷⁵ À la déviation droitière du rejet de l'actualité d'une réflexion stratégique, qui révèle (et qui finit par *produire*) un passage de la lutte révolutionnaire à la position contestatrice la plus triviale, correspond une déviation gauchiste qui rejette le principe d'une réflexion stratégique préalable. Cette déviation est le fait de forces révolutionnaires anarchistes, militaristes, subjectivistes, etc., prétendant que la réflexion stratégique n'a pour effet que de « diviser » les révolutionnaires que l'action seule rassemblerait. À la grande époque du

Le sujet de cette conférence est donc la *politique militaire révolutionnaire*, que l'on peut définir comme l'analyse, la préparation et l'emploi des moyens de la force armée au service de l'objectif révolutionnaire.

La question de la politique militaire révolutionnaire revient à l'actualité. Que ce soit à travers l'étude des guerres populaires prolongées dirigées par des partis de type marxiste-léniniste-maoïste (au Pérou, au Népal, en Inde et ailleurs), que ce soit à travers la réévaluation des expériences de guérilla urbaine dans les métropoles impérialistes ces trente dernières années, que ce soit par d'autres biais encore, les débats relatifs à la politique militaire révolutionnaire connaissent une timide renaissance. Même si les positions qui se dégagent de ces débats restent très différentes (de la réaffirmation *sine variatur* des principes insurrectionnalistes lénino-kominterniens à l'adoption sans nuance d'expériences récentes dans les pays dominés), le regain d'intérêt pour la question de la politique militaire révolutionnaire est une chose nécessaire et salutaire.

La pensée militaire révolutionnaire reste pourtant indigente. Ses propositions sont les produits bâtards des méthodes historique (fondée sur l'expérience, qui se base sur les antécédents historiques avec les risques de dogmatisme et de conservatisme que cela comporte) et philosophique (fondée sur la théorie, qui procède par raisonnement déductif avec les risques de subjectivisme que cela comporte) – méthodes employées sans aucun recul méthodologique ou épistémologique.

En témoigne le flou conceptuel qui voit, par exemple, les notions de « stratégie », de « politique militaire », de « théorie militaire », de « doctrine militaire » être employées indifféremment les unes pour les autres. Ce flou conceptuel est tel qu'il permet, par le biais d'abus de langage, de véritables manipulations politiques, comme nous l'avons vu en analysant le document du (n)PCI⁴⁷⁶ dans notre précédente discussion.

Cette conférence ne traite pas de ce que *doit être* la politique militaire révolutionnaire aujourd'hui. Elle se veut un outil pour aider à une élaboration rigoureuse, méthodique, scientifique, d'une politique militaire révolutionnaire.

foquisme, certains affirmaient même que la réflexion stratégique était une « préoccupation bourgeoise ».

⁴⁷⁶ (nuovo) Partito comunista italiano. – NDE.

Les limites de cette conférence sautent aux yeux. Telle qu'en elle-même, elle n'est pas liée à une ligne particulière, mais elle renvoie à un domaine où les catégories sont dépendantes d'analyses et de choix politico-théoriques. L'ancien débat sur l'existence ou la non-existence d'une science militaire prolétarienne illustre cette difficulté⁴⁷⁷. Entre la déviation gauchiste, qui nie toute validité au corpus de la science de la guerre élaborée sous le régime bourgeois, et la déviation droitiste qui professe une imitation servile de la pensée militaire bourgeoise, il est une voie étroite qui reste encore à baliser.

D'autre part, dès le moment où il ne se veut pas le produit d'une réflexion stratégique précise, c'est-à-dire s'appuyant sur l'analyse concrète d'une situation concrète – c'est-à-dire encore liée à une pratique politique –, l'exercice du conférencier confine à la scolastique. Mais dans la mesure où cette conférence est un outil, c'est l'emploi qu'on en fera, c'est-à-dire son application aux situations concrètes, qui amènera à son épuration des éléments d'énumérations n'ayant d'intérêt que pour la nomenclature. Comme disait Maurice Biraud dans *Un taxi pour Tobrouk*, « une brute qui marche va plus loin que deux intellectuels assis ».

D'accord ?

C'est parti...

2. Facteurs objectifs, facteurs subjectifs

La première considération relative à la politique militaire révolutionnaire doit porter sur ses limites inhérentes. On sait que les états-majors contre-insurrectionnels s'inspirent volontiers des thèses sur la subversion du colonel Trinquier. Mais ces thèses sont grossièrement anti-dialectiques, qui supposent que la révolution est le produit d'un complot planifié mettant en œuvre deux catégories de personnes : les « *agents* » de la subversion, et les « *masses* » manipulées par les agents. Les crises révolutionnaires se déclenchent, selon Trinquier, au moment où l'état-major clandestin les décide : celui-ci abat alors son jeu.

Or, les crises révolutionnaires ont été déclenchées par une conjonction de facteurs objectifs et subjectifs. Le plus souvent, les forces révolutionnaires ont été surprises par l'emballement des événements. C'est le cas

⁴⁷⁷ Le débat a d'abord opposé Trotski à Staline et Vorochilov en 1918, puis à Frounzé en 1921.

de la crise de 1905 qui a surpris un parti bolchevik sans appareil militaire, c'est le cas de la crise de 1917 (on sait comme Lénine a dû se battre dans le parti – notamment contre Zinoviev et Kamenev – pour marcher vers l'insurrection), l'ampleur du succès de la campagne de Santa Clara (septembre-décembre 1959) a constitué une surprise pour les guérilleros castroïstes, de même que l'insurrection générale de Managua en juillet 1979. La préparation et l'action du Parti sont indispensables à la victoire révolutionnaire, mais elles ne suffisent jamais à expliquer le phénomène révolutionnaire. Une révolution est avant tout l'expression des contradictions inhérentes à la société. C'est ainsi que, selon Lénine, aucune insurrection n'est possible si les classes dirigeantes ne sont pas dans une crise politique aiguë, incapables de gouverner comme avant, et si les classes opprimées ne sont pas poussées à la révolte par la dégradation de leurs conditions d'existence. L'échec des guerres subversives contre-révolutionnaires témoigne de l'importance de ces conditions socio-historiques (échec dans le sens où elles n'ont jamais mené une contre-révolution au pouvoir par les moyens de la guerre « populaire », même si elles ont joué leur rôle en ruinant l'économie du Nicaragua ou du Mozambique).

3. La doctrine militaire

La première question qui se pose au Parti⁴⁷⁸ est celui de sa *doctrine militaire*. La doctrine militaire est l'expression d'opinions acceptées par le Parti sur l'évaluation politique des problèmes recouvrant la guerre à mener, l'attitude du Parti envers celle-ci, sa définition, l'organisation et la préparation des forces, les choix de la stratégie et des méthodes. C'est, selon la terminologie clausewitzienne, son *plan de guerre*.

La doctrine militaire est donc tributaire de la conjoncture socio-historique. Lorsque survint l'invasion nazie, les partis communistes européens étaient « configurés » par une doctrine de lutte des classes « interne » (nationale), dont ils avaient déduit une stratégie prolétarienne-insurrectionnelle,

⁴⁷⁸ La question de savoir si l'existence d'un Parti de classe est nécessaire à la révolution sociale est essentielle mais sort largement du cadre de cette conférence. Tout comme sort de ce cadre la question, également essentielle, de savoir, dans le cas où l'on juge le Parti nécessaire à la révolution sociale, si la fondation du Parti est un préalable nécessaire au déclenchement de l'affrontement armé. J'emploie donc ici par facilité le terme de « Parti », mais on pourra comprendre, si l'on préfère, « force », « organisation », « mouvement », etc.

donc un Parti largement légal mais flanqué d'un appareil militaire clandestin. Cette configuration inadéquate aux nouvelles conditions a signifié de lourdes pertes initiales (le Parti communiste de Belgique a été décapité par l'opération « Sonnenwende »), et les partis communistes ont été dès lors amenés à improviser une pratique de guerre populaire prolongée⁴⁷⁹.

La doctrine militaire du Parti peut se définir comme la réponse aux questions suivantes :

1. *Quel est (et sera) l'ennemi ?*

Ce qui suppose non seulement une analyse de l'État et de ses forces, mais aussi une analyse de classe de la société (pour définir les attitudes possibles des classes intermédiaires), une analyse de la situation internationale (pour mesurer l'appui que l'État peut espérer recevoir de la bourgeoisie impérialiste ou les forces susceptibles de venir en aide au camp de la révolution), etc.

2. *Quelle est (et sera) la nature de la guerre à venir ?*

S'agit-il d'emblée d'une « pure » lutte des classes opposant dans un combat à mort prolétariat et bourgeoisie ? S'agit-il d'une lutte associant des facteurs de classe à des facteurs nationaux ? Et dans ce cas, y a-t-il processus unissant les deux facteurs ou deux étapes distinctes (une étape de libération nationale, où il ne s'agit « que » d'obtenir le départ des forces d'occupation, et une étape sociale, où il s'agit d'anéantir les forces réactionnaires) ? S'agit-il d'une lutte associant une étape de révolution démocratique et une étape de révolution prolétarienne ? Et dans ce cas, y a-t-il processus interrompu ou y a-t-il deux étapes distinctes (une étape où les forces prolétariennes peuvent compter sur le passage au camp de la révolution de larges couches des classes moyennes, et une étape où le prolétariat se battra seul pour l'établissement de sa dictature) ?

⁴⁷⁹ Les succès remportés par les PC dans cette nouvelle voie sont remarquables : ils ont pu organiser militairement de larges masses malgré une répression féroce. Ce qui limite les leçons de cette expérience pour l'avenir, c'est que les PC ne mettaient pas en avant la Révolution socialiste mais la libération nationale : cela leur a agrégé de larges couches de la petite-bourgeoisie et de la paysannerie qui auraient été hostiles à un programme de dictature du prolétariat.

3. *Quels seront les objectifs et missions des forces armées en découlant ?*
Anéantir les forces armées ennemies ? Rendre le coût humain et/ou matériel de la guerre trop cher pour l'ennemi ? Combiner ces missions (par exemple : anéantir les forces armées bourgeoises indigènes et dissuader les éventuels interventionnistes en se donnant les moyens de rendre le coût de la guerre trop élevé pour eux) ? Limiter l'action armée dans les frontières nationales où l'intégrer dans une stratégie régionale ? Etc.
4. *Quels sont (et seront) les forces armées nécessaires initialement et quels développements organisationnels et techniques faudra-t-il mettre en œuvre pour atteindre ce stade ? Quels seront les forces armées nécessaires dans les phases ultérieures de la guerre, quels développements militaires, organisationnels et techniques, quel mode de fonctionnement vont elles requérir ?*

Il ne s'agit pas seulement de l'importance de ces forces mais aussi de leur nature – milices (ouvrières et/ou paysannes) et/ou unités régulières –, et de leur rapport au Parti – unité organique du politique et du militaire ou séparation (relative) du bras armé, sous la forme d'une Armée rouge, par exemple.

5. *Comment le Parti doit-il se préparer ?*
Ceci aussi bien du point de vue de son organisation interne (« clandestinisation », choix des modes de fonctionnement relatifs à la démocratie et à la discipline, militarisation d'une partie de ses cadres et militants, cloisonnement, création d'un appareil de sécurité et de renseignement ad hoc, etc.), du point de vue de ses liens avec la classe (positionnement des militants dans les organisations de masses, par exemple), du point de vue de la réunion des moyens, etc.
6. *Quelles seront la stratégie et les méthodes utilisées pour mener et gagner cette guerre ?*
Guerre de guérilla ? insurrection ? coup de force⁴⁸⁰ ? etc. Ce qui suppose une analyse du rapport de forces politico-militaire

⁴⁸⁰ Un « coup de force » désigne une action décisive visant à renverser ou influencer le pouvoir politique en place, généralement par des moyens coercitifs. Là où l'insur-

(facteurs objectifs et subjectifs, tels que la volonté de lutte). Ce qui suppose également une analyse de l'impact des données géographiques, économiques, sociales, etc. sur les possibilités qu'auront les forces en présence de se déplacer, de frapper, de se renseigner, de se dissimuler, de se concentrer, de se disperser, de se replier, de communiquer, etc.

4. Le développement militaire

La doctrine militaire du Parti guide le *développement militaire*, qui inclut l'ensemble des aspects concourant à sa force militaire :

1. *Aspects organisationnels*

Dans le cas du choix stratégique d'un « Parti combattant », d'un « Parti politico-militaire »⁴⁸¹ ou d'un « Parti militarisé »⁴⁸² : réflexion sur la configuration des structures du Parti pour les rendre aptes à un travail à la fois politique et militaire ;

Dans le cas du choix stratégique d'un Parti dirigeant une force militaire spécifique⁴⁸³ (embryon d'une Armée rouge), création de cette structure spécifique ou, du moins, réflexion sur ce qu'elle devrait être et préparation de sa création (choix de cadres, etc.) ;

Dans tous les cas : passage du Parti à la clandestinité ou préparation de ce passage ; formation des cadres au travail clandestin ; création d'un appareil clandestin (logements, documents, communications) ; adoption de mesures de sécurité (cloisonnement, etc.) ;

2. *Aspects militaires*

Réunion des moyens militaires (armes, équipements) définis comme nécessaires ou souhaitables par la doctrine militaire et/ou choix des plans, des méthodes et des complicités qui per-

rection possède un caractère de masse, le « coup de force » est plus proche du « coup d'État ». – NDE.

⁴⁸¹ Hypothèses défendues par des forces du courant communiste combattant européen.

⁴⁸² Hypothèse défendue par une partie du courant marxiste-léniniste-maoïste.

⁴⁸³ Hypothèse défendue par les autres courants communistes.

mettront de réunir ces moyens le moment venu⁴⁸⁴ (exemple : plan d'attaque de caserne) ; initiation générale des cadres aux questions militaires et formation de cadres spécifiquement militaires.

3. *Aspects économiques et logistiques*

Réunion des moyens économiques et logistiques (argent, logement, véhicules, moyens de communication, de falsification de documents, etc.) définis comme nécessaires ou souhaitables par la doctrine militaire et/ou choix des plans, des méthodes et des complicités qui permettront de disposer les moyens militaires le moment venu.

4. *Aspects politiques*

Mise en œuvre du programme de préparation politique des militants et des cadres du Parti à la guerre défini comme nécessaire ou souhaitable par la doctrine militaire.

5. *Aspects scientifiques et techniques*

Réunion des moyens scientifiques et techniques requis et/ou accessibles (pour la production d'armes, d'équipements nécessaires au combat et à la clandestinité, à l'interception des communications ennemies et à la protection de ses propres communications, etc.) définis comme nécessaires ou souhaitables par la doctrine militaire ou mises au point des plans et méthodes qui permettront de disposer de ces moyens le moment venu ; formation des cadres.

6. *Aspects idéologiques et moraux*

Mise en œuvre de la préparation idéologique et morale des militants, des masses sympathisantes et des masses en général à la guerre définie comme nécessaire ou souhaitable par la doctrine militaire. C'est ainsi que, par exemple, le développement de la solidarité avec les prisonniers révolutionnaires peut jouer

⁴⁸⁴ Le moment *venu* n'est pas forcément le moment *choisi* : il peut être imposé par une initiative ennemie, ainsi lorsque le coup de force nazi de 1933 a prévenu l'insurrection préparée par le KPD.

un rôle dans la bataille idéologique en faveur de l'affrontement armé.

7. *Modes de fonctionnement relatifs à la discipline et à la démocratie*

Mise en œuvre des modes de fonctionnement relatifs à la discipline et à la démocratie définis comme nécessaires ou souhaitables par la doctrine militaire. Ainsi par exemple le choix par les communistes vietnamiens, pendant les années de la Résistance, du système dit des « trois grandes démocraties », qui a permis de développer l'initiative, le dynamisme et les facultés créatrices des cadres et des combattants, de renforcer la cohésion et la solidarité des forces armées et d'élever leur puissance de combat :

- A. Démocratie politique : dans les unités de base, tenir régulièrement des conférences démocratiques, des assemblées de militaires afin de permettre aux combattants comme aux cadres de donner leurs opinions sur toutes les questions concernant le combat, le travail comme l'instruction, les études et la vie de l'unité ; les cadres ont le droit de critiquer les combattants, mais ceux-ci ont aussi le droit de critiquer les cadres.
- B. Démocratie militaire : dans le combat comme dans l'instruction, (dès que les conditions le permettent), tenir des conférences démocratiques pour communiquer à tous le plan opérationnel, faire s'épanouir les initiatives, et rechercher ensemble les moyens d'aplanir les difficultés afin de mener à bien la tâche assignée⁴⁸⁵.
- C. Démocratie économique : les combattants comme les cadres ont également le droit de prendre part à la gestion, à l'amélioration de la vie matérielle dans le cadre d'un système « à livre ouvert ».

⁴⁸⁵ Dans les armées bourgeoises, le soldat n'a droit qu'aux informations strictement nécessaires à l'accomplissement de sa mission. Il obéit aux ordres parce qu'il a été dressé à le faire. Murat ne se donnait pas la peine de donner quelque explication que ce soit à ses hussards. Il leur criait : « Direction : le trou de mon cul ! » et il fonçait à leur tête vers leur objectif...

Les forces armées révolutionnaires appliquent généralement le régime de *discipline librement consentie sévère*. Une discipline librement consentie, parce qu'édifiée sur la base de la conscience politique des cadres et des combattants, se maintenant essentiellement par des méthodes d'éducation permanente et d'incessante persuasion, grâce à quoi, d'eux-mêmes, tous les hommes la respectent et s'aident mutuellement à l'observer. Une discipline sévère, cela veut dire que tous les membres de l'armée sans exception, cadres comme combattants, supérieurs comme subordonnés, sont tenus de s'y conformer strictement et que personne ne peut l'enfreindre.

Démocratie et discipline doivent servir à renforcer la puissance militaire des forces révolutionnaires. De ce point de vue, la distinction entre démocratie et « démocratisme » est essentielle ; la première renforce la puissance militaire, le second l'affaiblit⁴⁸⁶.

5. La science de la guerre

L'élaboration de la doctrine militaire du Parti se fait à l'aide de la *science de la guerre*, qui est un système unifié de connaissance englobant les aspects matériels et psychologiques du combat. Son contenu s'organise autour de deux lois fondamentales :

1. La soumission de la guerre aux objectifs politiques ;
2. La dépendance de l'issue d'un conflit de la corrélation entre les puissances : militaire (nombre et qualité – courage, discipline et autodiscipline, motivation, instruction – des combattants, qualité et quantité du matériel de guerre, capacité et caractère du commandement, etc.), politique, morale, technique, sociale, économique.

La science de la guerre se subdivise en quatre chapitres :

1. L'étude de la guerre, qui inclut l'histoire *des guerres* (plus particulièrement, en ce qui nous concerne, des guerres civiles et révolutionnaires) ;

⁴⁸⁶ La guerre civile espagnole offre de nombreux exemples des effets désastreux du « démocratisme ». Ainsi lors des combats de l'Alto de León et de Somosierra en juillet-août 1936 où les miliciens se refusaient à lancer une attaque sans l'avoir au préalable votée à main levée... Les milices avaient la supériorité du nombre, de la motivation, du matériel et de la position, et elles furent malgré tout sévèrement battues par les unités régulières commandées par les officiers fascistes. La question du « démocratisme » est au centre de l'attaque de Lin Biao contre le général Ho Long lors de la Révolution culturelle.

2. Les *lois de la guerre*, à savoir les quelques *principes* dont l'application est impérative à tous les niveaux (stratégique, tactique, etc.), et les quelques *règles* dont l'application, toujours souhaitable, n'est pas toujours possible dans les conditions qui les rendent réellement productives⁴⁸⁷. À savoir :

Principe de *proportionnalité des buts aux moyens* ;

Principe de *liberté d'action*, qui commande d'agencer son système de forces de manière à poursuivre ses buts sans offrir de prise à ceux de l'ennemi, et qui commande quelques règles comme la réunion des forces (qui permet leur engagement dans le combat au fur et à mesure des besoins) ; la sûreté (recherche permanente du renseignement sur l'ennemi, mesures de sécurité actives et passives, etc.) ; l'initiative ; la mobilité ; la dissimulation des intentions à l'ennemi ; la prévention des réactions de l'ennemi ; la création de réserves ; etc. ;

Principe de *l'économie des forces* (autrement dit : le rendement maximum des moyens par l'emploi actif et intelligent de toutes les forces), qui commande également quelques règles comme : la réunion du maximum de moyens là où l'enjeu est le plus important, en réalisant des économies sur les fronts secondaires⁴⁸⁸ ; le maximum d'intensité dans

⁴⁸⁷ Ainsi par exemple, l'*initiative* ne vaut que si on a les moyens de la garder : la Commune de Paris a pris l'initiative contre Versailles, mais au premier revers il s'est avéré qu'elle n'avait pas les moyens de la conserver. De même, la *surprise* ne vaut que si on peut l'exploiter, etc.

⁴⁸⁸ L'universalité du principe d'*économie des forces* fonde la valeur stratégique de la guérilla. La guérilla (et plus encore la guérilla urbaine que la guérilla rurale) permet une utilisation optimale de faibles forces, et contraint l'ennemi à disperser d'innombrables forces dans des fonctions de surveillance d'objectifs potentiels – donc à renoncer à ce principe. Mais si la guérilla jouit par définition de l'avantage donné par le principe de l'*économie des forces*, ce principe peut et doit être appliqué consciemment par les forces de guérilla, dans la ventilation et l'emploi de leurs forces. Lorsque l'insurrection (ou le « coup de force ») réunit les conditions de surprise requise, elle bénéficie aussi de ce principe qui explique que de maigres forces, mais employées à bon escient, démantèlent un dispositif ennemi numériquement supérieur : les forces insurrectionnelles s'emparent de certains endroits mais en laissent provisoirement d'autres aux mains de détachements ennemis, elles se concentrent sur des points et à des moments de lutte décisifs alors que l'ennemi surpris a une partie de ses forces au repos, etc. Le principe d'*économie des forces* a cependant ses limites : il ne saurait suffire à pallier toutes les disproportions de rapport de forces.

l'emploi des forces ; la coopération de tous les moyens pour démultiplier leur efficacité respective ; le choix du moment ; le choix de l'endroit ; la surprise (stratégique, tactique, technique par l'emploi de nouveaux moyens ou par l'emploi original et imprévu de moyens anciens) ; la vitesse (qui prolonge l'effet de surprise et garantit la liberté d'action) ; la continuité des efforts ; l'exploitation de l'impréparation de l'ennemi ; etc. ;

3. Les bases théoriques de la préparation du Parti à la guerre ;
4. L'art de la guerre.

6. L'art de la guerre

À la différence de la science de la guerre dont il est une partie, l'*art de la guerre* n'est pas un système rigoureux de connaissances des phénomènes et de leurs lois. En tant qu'activité concrète (et non spéculative), l'art de la guerre ne connaît jamais deux conditions identiques : les moyens, ni l'ennemi, ni le terrain, ni les conditions socio-économiques ne sont jamais pareils. D'autre part, la guerre n'est pas seulement un affrontement de forces matérielles, c'est aussi un affrontement de volontés, de forces morales qui modifient souvent radicalement la valeur des forces matérielles.

Les principales parties de l'art de la guerre sont :

1. La stratégie ;
2. L'art opératif (ou *art opérationnel*, ou *opératique*) ;
3. La tactique (ou plutôt, les tactiques) ;
4. La logistique (relative au mouvement, au stationnement et à l'approvisionnement des forces armées) ;
5. L'organique (relative à l'organisation et à la préparation du matériel et des hommes).

L'art de la guerre est dans la maîtrise et dans l'articulation de ces différents niveaux, dans ce qu'ils ont de spécifique (en ayant conscience, par exemple, de l'importance de la constitution de réserves au niveau tactique, où le combat se déroule souvent sous la forme d'une succession d'engagements, mais qu'au contraire, le niveau stratégique commande le strict

respect du principe de l'économie des forces, donc leur pleine utilisation là où la décision peut être emportée).

7. La stratégie

La *stratégie* consiste en la mise en œuvre des concepts et recommandations issus de la doctrine militaire. Pour ce faire, elle réunit les problèmes militaires et non-militaires, elle convertit la *force militaire* du Parti (notion quantitative) en *puissance militaire* (notion dynamique, non quantifiable), et elle supprime la doctrine militaire à partir du début du combat.

La stratégie a donc :

1. Pour définition : le bon usage des combats aux fins de la guerre
2. Pour fondement : la volonté d'obtenir le résultat le plus grand, le plus rapide et au moindre coût par une rationalisation de la force – la stratégie obéit donc à la loi de la moindre action.
3. Pour moyens : les opérations victorieuses (permises par la justesse de l'analyse stratégique et obtenues par la maîtrise par les forces révolutionnaires de l'art opératif et de la tactique) ainsi que leur exploitation militaire, politique (propagande, etc.) et organisationnelle (intégration de nouveaux combattants, etc.) ;
4. Pour principes : l'importance (absolue) de la supériorité aux points décisifs (on ne peut « tout défendre » ni « tout attaquer ») ; l'importance (relative) de la surprise et de la ruse ; la proportionnalité du but aux forces et à l'obstacle.
5. Pour fin : les objets qui doivent conduire à la paix, c'est-à-dire, dans le cadre de la guerre révolutionnaire, détruire les forces armées ennemies, briser la volonté de lutte de l'ennemi.

Rien n'implique la coïncidence entre le moyen et la fin ; toute opération victorieuse n'est pas nécessairement opportune sur le plan stratégique (elle peut conduire, par exemple, à une escalade que le camp révolutionnaire n'est pas prêt à assumer – une intervention étrangère par exemple). C'est l'analyse stratégique qui détermine quelles opérations doivent être menées, et dans quel cadre.

Outre les principes et règles de l'art de la guerre dont la stratégie est une partie constitutive, l'analyse stratégique se fonde sur un domaine propre qui comprend :

1. Les lois qui régissent la guerre. Déjà énumérées, elles sont objectives et s'appliquent impartialement aux deux camps adverses ;
2. Les facteurs et la nature de la guerre à mener, la répartition des forces (sociales, militaires, politiques, etc. aussi bien effectives que potentielles, et tant d'un point de vue qualitatif que quantitatif), les perspectives de durée d'intensité et d'étendue, les possibilités d'intervention extérieures (amies ou ennemies), les conditions géographiques et sociales, etc. ;
3. La préparation du Parti à la guerre ;
4. La base matérielle et technique (moyens militaires, techniques, renseignements, cadres, effectifs, scientifiques) ;
5. Le commandement des forces ;
6. Les choix probables de l'ennemi, car le domaine stratégique est celui de l'action-réaction entre les belligérants.

Sur cette base, l'analyse stratégique impliquera :

1. Un calcul minutieux de la prise de risque ; c'est-à-dire notamment la prévision des sauts qualitatifs de la contre-révolution (torture, exécutions extralégales, etc.) qui seront induits par les progrès révolutionnaires ;
2. Une adéquation parfaite et soutenue entre les opérations et le but politico-militaire (par exemple : ne pas réagir en fonction du prestige) ;
3. La préparation d'une position de repli ;
4. De la résolution une fois l'action engagée ;
5. La flexibilité dans les moyens pour faire face à des développements imprévus.

8. Les principes généraux de la stratégie révolutionnaire

Quels sont les principes généraux de la stratégie révolutionnaire ? On peut en compter six :

1. Elle se fonde sur la primauté du politique sur le militaire (et il ne s'agit pas simplement du principe général de subordination des options militaires aux objectifs politiques, mais bien de primauté générale du politique ; ainsi la formation politique des révolutionnaires est plus importante que la formation militaire, l'impact politico-idéologique d'une opération peut primer sur son effet dans le rapport des forces matérielles, les opérations militaires peuvent être suspendues mais jamais le travail politique, etc.) ;
2. Elle se fonde sur la primauté de l'homme sur le matériel⁴⁸⁹ ;
3. Elle se fonde sur la primauté de l'intérieur (ce qui se passe dans le pays, ce qui se passe dans la classe) sur l'extérieur ;
4. Elle a le souci constant du lien aux masses populaires ;
5. Quelle que soit sa forme de lutte principale (insurrection, guérilla, etc.), elle utilise toutes les autres formes de lutte : la lutte de masse (grèves, manifestations), la guerre de guérilla, la guerre classique, le sabotage, les luttes légales, la guerre psychologique, la guerre secrète, le terrorisme et les mouvements insurrectionnels.
6. Sa fin est la destruction totale des forces armées ennemies. La guerre révolutionnaire est une guerre d'anéantissement qui ne peut se solder par une transaction avec l'ennemi lors de négociation de paix, comme cela peut être le cas dans les guerres d'autres types.

⁴⁸⁹ Dans l'Armée Populaire de Libération de Chine, ces thèses étaient ordonnées dans le système dit « *des quatre primautés* » : primauté de l'homme sur le matériel, du travail politique sur les autres activités, du travail idéologique sur les autres aspects du travail politique, des idées vivantes sur les idées livresques dans le travail idéologique.

9. Les principales stratégies révolutionnaires

Pour parler un peu plus concrètement, nous allons passer rapidement en revue les principales stratégies révolutionnaires théorisées depuis l'entrée du prolétariat sur la scène historique. J'en ai recensé onze, mais c'est un peu arbitraire : on subdiviser certaines catégories pour en créer de nouvelles.

1. *La stratégie insurrectionnaliste blanquiste*

La forme la plus achevée de cette stratégie est la stratégie blanquiste, théorisée dans *Instructions pour une prise d'arme*⁴⁹⁰. Un petit groupe de conspirateurs armés (entre 500 et 800 dans le cas du coup de force du 12 mai 1839) frappe lorsqu'il croit le peuple subjectivement prêt à l'insurrection agissant à la place du prolétariat inorganisé : ils s'emparent des armureries et distribuent les armes, frappent à la tête le pouvoir politique et les forces répressives (attaque de la Préfecture de police), produisent un plan systématique des barricades et organisent les masses ralliées à l'insurrection. Au niveau tactique, Blanqui faisait grand fonds de la tactique des barricades justement critiquées par Engels. La tactique passive des barricades, suivie par le prolétariat révolutionnaire jusqu'en 1848, et avait pour seule chance de victoire un refus d'obéissance massif des soldats de l'armée bourgeoise, voire leur passage au camp de l'insurrection.

2. *La stratégie de la grève générale insurrectionnelle*

Héritage (revendiqué ou non) des thèses de Bakounine qui visait à provoquer l'abolition de l'État par une unique action collective, de préférence une grève générale, cette insurrection voit son déclenchement tributaire de la spontanéité des masses. Selon cette stratégie, la grève générale insurrectionnelle se déclenchera lorsque les masses seront subjectivement prêtes, et que ces dispositions subjectives permettront aisément de résoudre les questions objectives (militaires, organisationnelles) grâce à la créativité

⁴⁹⁰ La manière dont Lénine se défend des accusations de « blanquisme » ne doit pas masquer le fait que la *prise d'arme* blanquiste est l'étape intermédiaire entre le complot babouviste et l'insurrection léniniste. L'épithète de « blanquiste » que Plekhanov et Martov jetaient à la tête de Lénine n'avait qu'un lointain rapport avec le blanquisme authentique. Il signifiait, dans le vocabulaire politique de l'époque, tenant du complot plutôt que de l'action de masses.

révolutionnaire des masses. Cette stratégie compte aussi sur un large effondrement du pouvoir bourgeois, toujours grâce aux dispositions subjectives des masses (désertions en masse dans l'armée, etc.). Cette stratégie a été repensée dans l'entre-deux-guerres par le courant syndicaliste-révolutionnaire, et on a pu en trouver des résurgences chez les « mao-spontex » et dans l'ultra-gauche bordiguiste.

3. *La stratégie terroriste-exemplative*

Pratiquée par un courant du mouvement anarchiste et par les populistes russe, elle se fonde soit sur la pratique individuelle, soit sur celle d'une organisation secrète – et dans tous les cas elle est coupée d'un lien organique aux masses. Leur seul lien aux masses est l'exemple de leurs actions ou de l'attitude de leurs militants face à la répression, et, éventuellement, quelques proclamations. La stratégie terroriste a pu frapper la réaction à son sommet, provoquer terreur chez l'ennemi et admiration chez les masses, elle n'a jamais pu convertir ces facteurs en forces susceptibles de renverser un régime. Cette stratégie n'a dans l'histoire connu que des échecs : on ne « réveille » pas les couches révolutionnaires des masses sans les organiser.

4. *La stratégie insurrectionnaliste lénino-kominternienne.*

Elle fut pratiquée une première fois en Octobre 1917 et par la suite soigneusement théorisée (notamment à travers l'ouvrage collectif signé Neuberger, *L'Insurrection Armée*) et planifiée par les partis communistes dans les années 20 et 30. Elle intègre et systématise les analyses de Marx et Engels (et les leçons d'expériences comme celles de 1905) en accordant un rôle central au Parti d'avant-garde qui s'emploie à la réunion d'éléments nécessaires au succès révolutionnaire (élévation de la conscience révolutionnaire des masses, organisation politique et militaire des masses notamment par la création d'une garde rouge, entraînement et équipement de groupes de choc et emploi de ceux-ci en substitution à la tactique des barricades, création d'un état-major insurrectionnel, élaboration de plans de bataille, choix du moment du déclenchement, etc.). Cette stratégie a connu de graves échecs en Allemagne (1923), en Chine (1927), dans les Asturies (1934), au Brésil (1935) et ailleurs.

5. *La stratégie de la guerre populaire prolongée*

Elle connaît trois phases : une phase de guérilla, stratégiquement défensive (mais tactiquement très active, faites d'initiatives incessantes) ; une phase d'équilibre stratégique ; une phase stratégiquement offensive où les forces révolutionnaires sont en mesure de mener la guerre de mouvement et (accessoirement) la guerre de position. Les principes particuliers de la guerre populaire prolongée ont été ainsi définis par Mao Zedong :

- A. D'abord attaquer les forces ennemies dispersées et isolées, ensuite les forces importantes ;
- B. D'abord établir des zones libérées dans les campagnes, encercler les villes par les campagnes, s'emparer d'abord des petites villes, ensuite des grandes ;
- C. S'assurer d'une forte supériorité numérique dans le combat (la stratégie impose de se battre à un contre dix, la tactique à dix contre un)⁴⁹¹ ;
- D. S'assurer du haut niveau de conscience politique des combattants, afin qu'ils soient supérieur en endurance, courage et esprit de sacrifice ;
- E. S'assurer du soutien du peuple, veiller au respect de ses intérêts ;
- F. S'assurer du passage au camp révolutionnaire des prisonniers ennemis ;
- G. Utiliser les temps entre les combats pour se reformer, s'entraîner et s'instruire.

Victorieuse en Yougoslavie, en Albanie, en Chine et en Indochine, elle a connu d'importants échecs, notamment en Grèce (1945-49) et en Malaisie (1948-60).

⁴⁹¹ Ce principe a été théorisé par Mao Zedong dans *De la guerre prolongée* et Zhu De dans *Sur la guérilla anti-japonaise*. Mais Giáp et l'ensemble de la direction Viêt Minh ne l'approuvaient pas, et en tout cas le jugeaient inadapté à la situation vietnamienne. Les effectifs limités des forces Viêt Minh les ont souvent amenés à lutter à effectif égal à l'échelle tactique ; la surprise, la meilleure connaissance du terrain et la qualité opérationnelle des troupes (préparation à la forme de combat pratiquée et héroïsme révolutionnaire) suffisant à faire la différence.

6. *La stratégie du coup de force*

Elle se fonde sur un rapport de forces extrêmement favorable pour le parti révolutionnaire. Dans l'exemple de Prague en 1948, citons la présence de l'armée soviétique, la puissance et prestige du Parti Communiste, l'existence de milices populaires (15 à 18 000 ouvriers armés), le noyautage presque total du Corps de Sûreté nationale et de plusieurs unités de l'armée, etc. Cette stratégie présente l'avantage d'être infiniment plus économe que celles impliquant l'affrontement armé. Elle peut même conserver les apparences de la légalité, ce qui permet de neutraliser politiquement certaines couches sociales intermédiaires. Le coup de force est plus souvent le fruit d'une opportunité fournie par une conjoncture historique extraordinaire qu'une stratégie révolutionnaire théorisée et présentée comme modèle. Il a néanmoins pu avoir une application systématique parmi les jeunes officiers progressistes du tiers-monde qui, dans les années 60 et 70, étaient liés d'une manière ou d'une autre à l'Union soviétique.

7. *La stratégie électoraliste armée*

Elle se base sur la thèse qu'une prise partielle du pouvoir est possible par des moyens légaux (pourvu qu'une ample lutte de masses garantisse les droits démocratiques) et que cette prise partielle du pouvoir donnera au mouvement révolutionnaire des moyens qui, s'ajoutant aux moyens propres des forces révolutionnaires, suffiront à garantir l'approfondissement du processus révolutionnaire et à parer la contre-offensive réactionnaire (coup d'État militaire ou intervention étrangère). Les organisations adoptant cette stratégie se dotent d'un potentiel militaire pour assurer une prise de pouvoir fondamentalement accomplie par les moyens légaux. Le général Pinochet a beaucoup fait pour invalider cette hypothèse stratégique, qui avait déjà connu un échec sanglant avec l'écrasement du *Schutzbund* autrichien en 1934.

8. *La stratégie foquiste*

Elle procédait d'une théorisation par la systématisation des particularités⁴⁹² des guérillas actives à la fin des années 50 et au début des années

⁴⁹² Cette théorisation par la systématisation des particularités (nées souvent empiriquement, et souvent produits ou expressions des faiblesses du mouvement révolutionnaire latino-américain) est la source de nombreuses confusions. Ce procédé permettait au prin-

60 en Amérique latine (ainsi à Cuba). Elle fait de la création et du développement d'un foyer de guérilla rurale mobile l'élément central du processus révolutionnaire. Le foquisme n'avait pas une vocation universelle et reposait largement sur la thèse du dualisme des sociétés latino-américaine (la ville capitaliste et la campagne féodale), sur l'impossibilité d'établir des zones libérées à la manière chinoise et indochinoise, etc. Les foyers mobiles de guérilla sont appelés à se développer en armée populaire, à encercler les villes jusqu'au coup de grâce porté au régime par une grève générale insurrectionnelle dans les centres urbains. Le rôle du prolétariat se limitant au soutien à la guérilla rurale jusqu'au coup de grâce.

9. *La stratégie néo-insurrectionnelle*

Elle s'est forgée dans la foulée de la victoire de la révolution sandiniste au Nicaragua. Suite à cette victoire, plusieurs forces révolutionnaires ont abandonné totalement ou partiellement la guerre populaire prolongée qu'elles menaient parfois depuis des décennies, pour tenter de forcer la décision en provoquant des soulèvements urbains. Ce fut le cas de la Nouvelle Armée du Peuple, dirigée par le Parti Communiste des Philippines⁴⁹³, jusqu'à la campagne de rectification de 1992 qui amena à un retour aux thèses de la guerre populaire prolongée.

10. *La stratégie PASS (stratégie combattante politico-militaire) et la Guerre Révolutionnaire Combinée (GRC)*

Elle a été définie et pratiquée par Mahir Çayan et les fondateurs du Parti-Front Populaire de Libération de Turquie, puis assumée dans les années 70 et 80 par plusieurs organisations (Dev Yol, Dev Sol, MLSPB, THKP-Avant-garde révolutionnaire du Peuple, etc.). Selon cette stratégie,

cipal théoricien du foquisme, Régis Debray, d'évacuer les thèses léninistes-maoïstes (ainsi le rôle du Parti de classe) pourtant hautement revendiquées par celui qui, aux yeux même de Debray, incarne la « révolution dans la révolution » foquiste : Che Guevara.

⁴⁹³ C'est principalement sur l'île-archipel du Mindanao que la NPA rejeta, au début des années 80, la stratégie de la guerre populaire prolongée en forçant de manière subjectiviste le passage de la phase « défensive » à la phase de « contre-offensive stratégique ». Les petites unités de la NPA, mobiles et bien implantées dans la population, furent prématurément fondues en bataillons au sein desquels des cadres du CPP durent assumer à des responsabilités militaires pour lesquels ils étaient trop peu préparés. Les structures politiques clandestines du Parti en sont sorties très affaiblies, et les importants bataillons de la NPA, faciles à repérer, subirent de lourdes pertes de la part d'un ennemi qui était loin de l'effondrement.

la guérilla reste principale jusqu'à l'étape de la guerre classique, et les autres méthodes de lutte (politique, économique, démocratique et idéologique) lui sont subordonnées. La stratégie PASS se divise en trois étapes :

1. La formation de la guérilla urbaine (il est plus facile de construire une force combattante dans une ville, les actions armées y trouvent plus d'échos, le terrain est socialement plus disposé à accepter et assimiler les actions d'un niveau élevé) ;
2. La propagation de la guérilla dans tout le pays, et la formation d'une guérilla rurale à côté de la guérilla urbaine (plus déterminante parce qu'une unité à la campagne peut se retirer et se développer en intégrant progressivement et continuellement des paysans, tandis que la guérilla urbaine, obligée de s'éparpiller dans des bases clandestines après chaque action, ne peut espérer établir une relation continue avec les masses et se développer vers une armée populaire) ;
3. La transformation des forces de guérilla en forces armées régulières.

11. *La stratégie de guerre révolutionnaire prolongée*

Elle a été définie et pratiquée par les organisations communistes combattantes européennes. Elle se base sur les principes de la guerre populaire prolongée maoïste mais en diffère profondément par l'abandon de toute forme de guérilla rurale (et donc toute idée d'encerclement des villes par les campagnes), par la substitution aux zones libérées de réseaux clandestins dans les organisations de masses (syndicats, etc.), par la plus grande importance donnée aux actions de propagande armée et par l'adoption de nouvelles formes organisationnelles entre travail partitiste⁴⁹⁴ et militaire (jusqu'à, dans certains cas, refuser la traditionnelle séparation Parti communiste/Armée rouge en formulant la thèse du Parti Combattant, légitimée par la qualité politique nouvelle de la lutte armée), etc.

La très schématique énumération ci-dessus ne constitue pas un « catalogue » dans lequel il faut nécessairement choisir une formule toute faite.

⁴⁹⁴ Entendez « travail *de parti* ». – NDE.

Chaque situation particulière exige une réponse particulière. Chaque cas concret recèle des éléments de ces différentes stratégies, soit par inertie (survivance d'anciennes méthodes), soit au contraire parce que la lutte fait surgir des méthodes qui seront théorisées et systématisées ultérieurement. Cette énumération peut tout au plus servir de guide.

On remarquera que ces stratégies se divisent en deux grandes catégories : celles qui cherchent la décision en une bataille (stratégies insurrectionnistes) et celles qui cherchent la décision par une succession de combats et de campagnes (stratégies guérilléristes)⁴⁹⁵. À chacune d'elle correspond une déviation : déviation droitière, dans le cas des stratégies insurrectionnistes dont l'adoption n'est parfois que le moyen choisi par une force minée par l'opportunisme pour différer l'affrontement au pouvoir ; déviation « de gauche », dans le cas des stratégies guérilléristes dont l'adoption n'est parfois que le moyen choisi par une force minée par le subjectivisme pour se dispenser d'un travail d'enracinement dans la classe.

10. Stratégie révolutionnaire et vulgate dogmatique

Les écoles stratégiques insurrectionnistes et guérilléristes ne sont en soi ni dogmatiques, ni non-dogmatiques.

Chaque école a « ses » dogmatiques, et il est remarquable qu'à chaque fois, une interprétation dogmatique de l'option stratégique soit le fait de forces qui, derrière une rhétorique guerrière, développent une pratique opportuniste.

1. Pour l'insurrection :

Chez les représentants de la « théologie de l'insurrection », celle-ci s'apparente à l'horizon : plus ils avancent vers elle, plus

⁴⁹⁵ Dans notre précédente débat (à propos du document du (n)PCI), nous avons été amenés à réfléchir sur cette thèse que le Parti bolchevik aurait mené une stratégie de guerre populaire « sans le savoir » – l'insurrection de 1917 correspondant à la troisième phase (l'offensive généralisée) de cette stratégie. C'est une réflexion très stimulante, mais nous n'avons pas mené l'enquête historique requise pour mesurer la part de vérité de cette thèse originale. Parmi les questions auxquelles il nous faudra répondre : Est-ce que, de 1905 à 1917, la ligne du parti bolchevik peut être en partie identifiée avec celle de la guerre prolongée ? Si oui, est-ce bien à cette partie que le parti a dû son développement ? Le parti bolchevik menait la lutte armée (évasion de militants, liquidation de mouchards, opérations de financement), mais quelle était la réalité objective et subjective (importance qu'elle prenait aux yeux des cadres, aux yeux des militants, aux yeux des masses) de cette lutte armée ? Y avait-il encore des pratiques armées entre 1908 et 1917 ?

elle s'éloigne. En dissociant les objectifs à moyen terme de leur (prétendu) objectif à long terme – l'insurrection armée – ils développent une ligne de développement partitiste, d'organisation des avant-gardes ouvrières, de tactique dans les luttes de masses, etc., qui réussissent (parfois) à renforcer le Parti et son influence à moyen terme, mais qui dessert objectivement l'émergence des conditions objectives et subjectives de la crise révolutionnaire appelant au déclenchement de l'insurrection ;

2. Pour la guerre prolongée :

Pour certains « maoïstes », le projet d'imitation servile de la guerre populaire prolongée de Mao est proposé dans des conditions (politico-historiques, socio-économiques, géographiques, etc.) tellement éloignées de celles des pays dominés que le déclenchement de la lutte armée est sans cesse reporté faute des « conditions préalables » prétendument requises. On voit parfois apparaître des formes de substitution à la lutte armée, par exemple en empruntant des formes de propagande spectaculaire (marteau et faucille en flammes sur les collines surplombant une ville) à des forces (dans cet exemple : le PCP) qui pratiquent réellement la lutte armée. On voit alors apparaître ce véritable abus de langage consistant à se déclarer en « guerre populaire » sans mener d'action armée⁴⁹⁶.

11. Caractères universels et caractères particuliers

Tourner le dos au dogmatisme signifie :

1. Établir sa politique militaire (et donc faire ses choix stratégiques) en fonction d'une analyse vivante de l'expérience historique et des conditions objectives et subjectives contemporaines. Cette analyse peut déboucher soit sur l'affirmation du caractère universel d'une option stratégique (autrement dit, soit l'insur-

⁴⁹⁶ Ce n'est pas l'exclusive des dogmatiques. Nous l'avons vu dans notre précédent débat : le (n)PCI se prétend dans la « première phase » de la guerre populaire alors que non seulement il ne mène aucune action armée, mais qu'en plus il se démarque des forces qui la pratiquent (comme les BR). Selon la confiance que l'on accorde à l'honnêteté révolutionnaire du (n)PCI, il s'agit là soit d'un abus de langage (la guerre se caractérisant, comme l'expose Clausewitz, par l'usage du combat armé), soit d'une escroquerie politique.

rection, soit la guerre prolongée, doit être retenue toujours et partout comme unique stratégie révolutionnaire⁴⁹⁷), soit sur l'affirmation que les conditions objectives déterminent le choix entre l'insurrection et la guerre populaire. Affirmer le caractère universel d'une option stratégique n'est pas en soi une démarche dogmatique. Cela peut l'être, mais cela peut être le fruit d'une réflexion exhaustive, vivante et honnête, visant à dégager les lois de l'histoire pour agir sur elle. C'est une démarche conforme aux principes du matérialisme historique. Tant que les uniques victoires révolutionnaires avaient été la Commune de Paris et la Révolution d'Octobre, l'analyse historique tendait naturellement à faire de l'insurrection armée la seule voie possible. Les victoires révolutionnaires en Chine et en Indochine ont bouleversé cette prétendue évidence historique. Distinguer ce qui est l'exception de la règle⁴⁹⁸ est un exercice absolument nécessaire mais qui sort du cadre de cette conférence ;

2. Une fois le choix stratégique établi, tourner le dos au dogmatisme signifie se confronter à la question des caractères universels et particuliers de l'option stratégique retenue.

1. Pour l'insurrection :

Le manuel du Komintern signé Neuberg en offre un excellent exemple : l'insurrection armée y est présentée comme une « nécessité » et une « fatalité » de la lutte des classes. À aucun moment l'ouvrage de Neuberg ne remet en question l'option stratégique insurrectionniste, toutes les démarches critiques (et elles sont nombreuses et intéressantes) concernent des erreurs commises dans le cadre de cette option (mauvais moments, effectifs insuffisants ou mal répartis, manque de coordination, etc.). C'est à partir de l'« évidence » insurrectionnelle que l'ou-

⁴⁹⁷ Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas saisir les opportunités historiques exceptionnelles, comme en Tchécoslovaquie en 1948.

⁴⁹⁸ Est-ce la victoire de l'insurrection d'Octobre 17 qui est une exception historique permise par l'extrême faiblesse du régime, ou la victoire de la guerre prolongée en Chine et en Indochine qui sont des exceptions liées à la présence déterminante des facteurs de lutte anti-féodale et de libération nationale ?

vrage propose d'étudier chaque expérience concrète (Hambourg en 1923, Canton en 1927, Reval en 1934, etc.), pour que les révolutionnaires puissent, à leur tour, adapter la stratégie insurrectionniste à leur réalité socio-historique : ici il conviendra de faire précéder l'insurrection d'une grève générale, là il conviendra de la déclencher par surprise, etc. ;

2. Pour la guerre prolongée :

La question des caractères universels et particuliers de la stratégie de la guerre populaire prolongée a principalement été abordée par le président Gonzalo, pour qui Mao Zedong, en établissant les principes de la guerre populaire, a doté le prolétariat de sa ligne militaire, de sa théorie et de sa pratique militaire, « de valeur universelle, donc applicable partout, selon les conditions concrètes ». Le Président Gonzalo répond à celui qui verrait dans cette reconnaissance du caractère universel de la guerre révolutionnaire une marque de dogmatisme, que les spécificités des conditions concrètes donnent naissance à des formes spécifiques de tactique, de lutte et d'organisation. Et d'en énumérer trois pour le Pérou : *primo* l'importance de la lutte dans les villes à côté de la lutte dans les campagnes (à l'image de l'importance des villes sur le continent latino-américain) ; *secundo* le fait d'avoir pu et dû établir un pouvoir populaire dans des zones libérées avant la défaite des forces armées (à cause du caractère tardif de l'entrée en scène de ces dernières, en 1982, lorsque la débâcle des forces de police était depuis longtemps consommée) ; *tertio* la militarisation du Parti⁴⁹⁹.

12. Bases d'appui, zones de guérilla et territoires libérés

À la différence de la question des caractères universels et particuliers, la question des « bases d'appui » est propre aux stratégies guérilléristes. Examinons-en tout d'abord les différentes catégories.

1. La zone de guérilla :

Il s'agit d'une catégorie géographique : l'aire dans laquelle la guérilla est active, où elle se déplace et agit ;

⁴⁹⁹ L'équivalent népalais à la « Pensée Gonzalo » est la « Voie de Prachanda ».

2. La base d'appui :

Il s'agit d'une catégorie à la fois géographique et politico-sociale. Il s'agit d'une zone où l'ennemi est présent (ou dans laquelle il peut pénétrer aisément) mais où le contre-pouvoir révolutionnaire est une réalité. Le parti révolutionnaire est bien implanté dans les masses et la guérilla y trouve un appui (recrues, ravitaillement, abris, renseignements, etc.). Socialement, les rapports sociaux sont toujours ceux de l'ancienne société, mais le rapport de force entre les classes a changé : les revendications populaires sont fortes de l'appui de la force armée révolutionnaire⁵⁰⁰ ;

3. La base d'appui fixe ou la base d'appui stable :

Elle suppose le contrôle politico-militaire d'une aire donnée, débarrassée des institutions du régime et défendue contre les forces armées ennemies. C'est l'état intermédiaire entre la base d'appui et la zone libérée ;

4. Le territoire libéré :

C'est une aire où le pouvoir révolutionnaire a chassé les forces et institutions de l'ancien régime, où la nouvelle société se déploie. Les capitalistes, les propriétaires fonciers et les membres de l'oligarchie sont expropriés et passés en jugement. Les moyens de production sont socialisés, etc. Cela suppose, du point de vue militaire, la capacité et la volonté de défendre ces zones.⁵⁰¹

Le risque de confusion entre ces catégories est d'autant plus fort que, selon les auteurs ou les textes, le même terme désigne parfois des catégories différentes. Mao Zedong emploie le plus souvent le terme de « base d'appui » dans le sens de « base d'appui stable », c'est-à-dire supposant un

⁵⁰⁰ Ainsi en Chine ou en Indochine, où le Parti communiste fixait des limites au fermage, à l'usure, etc. pour protéger les intérêts de la paysannerie pauvre. Ainsi aujourd'hui en Colombie où dans les bases d'appui des FARC, les narcotrafiquants sont obligés de payer aux paysans la coca à un prix garanti (et une taxe aux FARC), tandis que dans les régions contrôlées par les paramilitaires, les narcotrafiquants utilisent la terreur blanche (à commencer par l'élimination systématique des syndicalistes paysans) pour imposer des prix d'achat dérisoires.

⁵⁰¹ Ce qui ne veut pas dire qu'il faille s'y accrocher à tout prix. Des zones libérées peuvent être évacuées lorsque la pression militaire est trop inégale. La « Longue Marche » en atteste.

contrôle politico-militaire total de la région⁵⁰². La résistance vietnamienne appelait « zones de guérilla » les territoires dont elle avait le contrôle la nuit – les forces saïgonnaises en gardant le contrôle le jour. Cela explique que de nombreux paradoxes ne sont en fait qu'apparents, comme par exemple les textes récents du Parti communiste du Népal qui ne s'estime

pas en mesure de créer des bases d'appui stables, [alors même qu'il déclare] qu'une certaine forme de base d'appui existe à Rolpa et Rukum, nous collectons des taxes, nous tenons des cours de justice populaire, nous contrôlons les forêts, etc. [...]
La police ne vient pas dans ces zones.

Dans cette question plus que dans n'importe quelle autre, il ne faut pas s'attacher aux mots, mais aux concepts qu'ils désignent dans chaque discours particulier.

L'analyse foquiste met en avant le fait que la guérilla cubaine n'ait installé une base d'appui fixe qu'au bout de 17 mois de combats continuels, et attribue à la volonté d'établir prématurément des bases l'échec des guérillas péruviennes de 1965. Le foquisme remet ainsi en question directement et ouvertement des principes de la guerre populaire prolongée maoïste qui postule l'établissement d'une base d'appui comme point de départ de la guérilla (et non comme lointain aboutissement). La critique foquiste rejette non seulement (dans les conditions latino-américaines des années 60) l'idée de vouloir établir une base fixe (ce qui se conçoit) mais même l'idée de se reposer sur une « zone de sécurité » de plusieurs milliers de kilomètres carrés. Or, la critique porte une confusion entre « base d'appui » et « base d'appui fixe ». En réalité, et bien avant le dix-septième mois, la guérilla castriste disposait de bases d'appui dans la Sierra Maestra. Si l'on mène à son terme la critique foquiste de la base d'appui on aboutit à un pur et simple nomadisme de guérilla.

Les expériences de guérillas latino-américaines privées de bases d'appui (et notamment les guérillas colombiennes de l'ELN des années 60) ont fait naître le concept de *tacticisme*, qui désigne la situation dans laquelle une guérilla isolée, mal, peu ou pas appuyée par un appareil politique, perd

⁵⁰² La notion de *base d'appui* est très souple chez Mao Zedong, qui parle de « bases durables », de « bases temporaires », de « bases saisonnières », de bases « pour petits détachements », et même de « bases mobiles »...

sa valeur révolutionnaire en devant se focaliser sur des problèmes tactiques (assurer l'intendance, se déplacer, reconnaître le terrain, etc.). Les guérillas tombées dans le tacticisme ne peuvent assurer un travail de propagande armée suffisant, ni assurer l'éducation politique des masses, ni même se développer en incorporant et formant des recrues.

13. L'art opératif (ou art *opérationnel* ou *opératique*)

La stratégie est médiatisée par l'art opératif : si la stratégie détermine quelles opérations doivent être menées, c'est l'art opératif qui détermine les conditions dans lesquelles ces opérations sont menées. Il concerne les fondements et la préparation des opérations militaires en fonction des plans stratégiques. Pour reprendre les définitions d'Alexandre Svechine, grand théoricien militaire soviétique des années 20, l'opération est le moyen de la stratégie, l'art opératif est le matériau de la stratégie ; la bataille est le moyen de l'art opératif, la tactique est le matériau de l'art opératif. Svechine a fondé le concept d'art opératif en constatant que l'issue de la guerre ne se décidait plus, comme au 19^e siècle, par une seule et grande bataille de type napoléonien. La décision s'emportait par une série d'opérations successives liées entre elles. On voit que l'art opératif concerne les stratégies guérilléristes plutôt que les stratégies insurrectionnelles. Les forces révolutionnaires animant ces dernières n'ayant usage de l'art opératif que pour affronter la guerre civile (et/ou l'intervention étrangère) qui fait suite à l'insurrection victorieuse.

C'est très clairement dans la catégorie de l'art opératif que l'on peut ranger cette catégorie intermédiaire entre la stratégie et la tactique que Mao appelait, en 1936, la « science des campagnes ».

C'est également l'art opératif qui règle, toujours dans le cas de la guerre populaire prolongée de type maoïste, les coopérations et interactions entre les trois niveaux de forces armées : celui des milices locales (milices d'autodéfense), celui des forces régionales, et celui des forces régulières (le corps de bataille à vocation offensive, dépendant directement du commandement général). La forme spontanée de guérilla est en effet le combat de petites unités issues et épaulées par la population locale luttant dans les environs immédiats de leur localité d'origine. Pour conserver et surtout développer ses forces, une guérilla doit rompre avec cette pratique

spontanée pour adopter le principe de la *guérilla de mouvement*⁵⁰³, qui relève de l'art opératif. Il s'agit de regrouper des effectifs issus des guérillas locales pour constituer des forces mobiles capables de rayonner dans une grande aire, et se déplaçant effectivement dans cette aire (en collaborant avec les guérillas locales). Le mouvement protège l'unité (l'ennemi dans l'ignorance de sa situation), permet de garder l'initiative (dans l'attaque comme dans le recul⁵⁰⁴), le quadrillage de la région y renforce l'autorité de la force révolutionnaire. La *guérilla de mouvement* évolue alors en *grande guérilla*⁵⁰⁵, puis en guerre classique.

L'art opératif a pour principes :

1. La mobilité et l'importance des rythmes accélérés dans les opérations de combat ;
2. La concentration des efforts à (aux) l'endroit(s) et (aux) moment(s) décisif(s) ;
3. La surprise ;
4. L'initiative et l'activité dans le combat ;
5. La préservation des capacités et de l'efficacité de ses propres forces ;
6. La conformité des objectifs de l'opération aux conditions de la situation réelle ;
7. La coopération des forces et des moyens.

Pour présenter plus simplement (et très schématiquement) ces catégories, nous dirons que la conduite de la guerre relève de la stratégie, que la conduite des campagnes relève de la stratégie et de l'art opératif, que la conduite des batailles relève de l'art opératif et de la tactique, et que la conduite du simple engagement armé relève de la tactique.

⁵⁰³ La formule est du général Giáp.

⁵⁰⁴ L'initiative ne signifie pas l'offensive. Il y a des offensives désespérées qui révèlent une perte d'initiative (qui relèvent de la fuite en avant), et des reculs audacieux qui permettent de la garder (ainsi la Longue Marche).

⁵⁰⁵ Telle que l'a défini le général Beaufre : une forme d'opération ressemblant par sa puissance aux opérations de la guerre classique mais entièrement différente de la guerre classique par les procédés de combat : la *grande guérilla* opère avec des moyens importants, mais avec les mêmes soucis de secret, de surprise et d'esquive que dans la guérilla ordinaire.

14. La tactique

Donc, si la *stratégie* détermine quelles opérations doivent être menées, si l'*art opératif* détermine les conditions dans lesquelles ces opérations sont menées, c'est la *tactique* qui détermine la manière dont ces opérations sont menées. La tactique est le domaine de la préparation et de l'emploi des armes, des hommes et des moyens pour mener à bien l'engagement armé.

La tactique possède des *principes généraux* et des *principes particuliers* qui sont fonction des différents types d'opération militaire.

Aucune stratégie révolutionnaire n'est tributaire, nous l'avons vu, d'une seule méthode, donc d'une seule tactique : la *stratégie insurrectionnelle* par exemple met en œuvre non seulement la *tactique insurrectionnelle*, mais aussi (à des degrés moindres), toutes les autres tactiques et formes particulières de l'art de la guerre révolutionnaire. Le sabotage, par exemple, prend dans la guerre révolutionnaire une dimension inconnue des guerres classiques, il ne s'agit plus de quelques opérations de sabotage stratégiques décidées au sommet, mais d'un nombre infini de sabotages commis par les masses, du plus grand (paralyser une centrale électrique) au plus petit (arracher une affiche gouvernementale), et qui par leur nombre même engluent l'ennemi.

15. Tactique insurrectionnelle : principes

1. Renoncer aux barricades mais se fonder au contraire sur l'utilisation de petits groupes mobiles (spécialisés, pour certains d'entre eux, dans la lutte anti-tank) connaissant bien le terrain. Aménager le terrain pour favoriser l'action des groupes mobiles (percer les murs des maisons mitoyennes pour ménager des passages, etc.) ;
2. Utiliser toutes les armes possibles. En 1956, les contre-révolutionnaires hongrois électrocutaient les tankistes soviétiques en faisant tomber les câbles des tramways sur les tanks, des couches de tissus imbibés d'huiles sur lesquelles patinaient les tanks favorisaient l'attaque de ces derniers. Lors de l'insurrection de Hanoï en 1946, les miliciens Viêt Minh creusaient des fosses antichars et les masquaient par un obstacle qui incitait le tankiste à accélérer à leur approche. Utiliser des leurres (fausses mines, faux postes

de tir, etc.), des obstacles (pointes métalliques enfoncées dans le sol) et des pièges (miner les positions susceptibles d'être abandonnées, voire simuler des abandons pour attirer l'ennemi dans un endroit miné). Se mettre à l'écoute de la créativité des masses en favorisant la généralisation des idées utiles ;

3. Utiliser au maximum et dès le début de l'insurrection la troisième dimension : les toits, les étages, les caves, les égouts ;
4. Masquer les perspectives (avec des écrans tendus en travers des rues par exemple) ;
5. User largement de snipers et de pionniers embusqués veillant au déclenchement opportun de mines. Adopter des dispositifs (caches, passages secrets) permettant aux combattants d'agir dans les zones que l'ennemi croit avoir sécurisées ;
6. Fixer éventuellement l'ennemi en faisant occuper quelques immeubles propices à la défense (en béton armé, avec de nombreux étages et sous-sols, avec un champ de tir dégagé – parkings, parvis, esplanade, etc.) par des groupes de combattants résolus à les défendre jusqu'au bout.

Les points 5 et 6 ne se justifient que comme adjuvant aux groupes mobiles qui restent au cœur de la tactique insurrectionnelle.

L'initiative est la clé de la tactique insurrectionnelle. Aucun dispositif défensif ne résiste s'il se cantonne à attendre l'ennemi. De nouvelles techniques (comme l'ACSS qui capte à l'aide de microphones l'onde de choc émise par la balle de fusil et calcule instantanément la position du sniper) renforcent l'importance de ce principe.

16. Tactique guérillera : principes

La lutte du faible au fort impose la tactique de la guérilla dont les principes généraux (valables tant pour les guérillas urbaine que rurale) sont :

1. Aller du simple au complexe dans l'organisation des opérations ;
2. Mener un travail de renseignement et de reconnaissance soigné (chronométrage de l'itinéraire de repli etc.), pouvant aller jusqu'à la répétition sur le terrain d'une partie de l'opération ;

3. Sélectionner judicieusement les combattants et répartir les rôles en fonction de leurs compétences ;
4. Dissimuler les forces jusqu'à l'opération et parfois pendant l'opération ;
5. Veiller à ce que les combattants soient dépourvus de tout objet ou papier utile aux services de renseignement ennemis s'il venait à tomber entre leurs mains ;
6. Veiller à ce que chaque combattant ait une parfaite connaissance du terrain, de l'objectif, de sa propre unité et du plan d'action ;
7. Savoir concentrer ses forces, manœuvrer rapidement et en temps voulu ;
8. Exploiter les erreurs et les négligences de l'ennemi ;
9. Abandonner (ou remettre) une opération si elle semble éventée (ne serait-ce qu'en partie) par l'ennemi ;
10. Privilégier la ruse et la manœuvre à la puissance de feu, tout en se donnant les moyens de celle-ci ;
11. Choisir l'embuscade et le « coup de main » comme formes privilégiées d'opération, et idéalement associer coup de main et embuscade (contre les unités venant en renfort sur l'objectif du coup de main) ;
12. Se donner les moyens de la surprise (dans le choix de l'objectif et/ou dans le choix des moyens : une cible dont l'ennemi attend une attaque commando peut par exemple être attaquée par surprise au moyen d'un mortier) ;
13. Créer des « doubles emplois » pour permettre aux nouveaux combattants d'expérimenter l'action guérillera sans qu'une éventuelle défaillance de leur part ne mette en danger l'opération et ses participants ;
14. S'assurer de la supériorité d'effectifs et/ou de moyens à l'endroit et au moment de l'opération par la mise en œuvre du principe de concentration des forces ;
15. Se replier immédiatement, rapidement, sans laisser de trace ;

16. Dissimuler les forces à la faveur du repli, dans des structures prévoyant notamment l'accueil de blessés ;
17. Brouiller les pistes ;
18. Disperser les forces ;
19. Faire pratiquer la critique et l'autocritique de chaque opération par ses participants, communiquer les réflexions utiles (erreurs à éviter, etc.) à tous les combattants.

17. Tactiques et techniques

L'expérience montre que l'apprentissage des *tactiques* particulières a souvent été négligé par les forces révolutionnaires, à la différence de l'apprentissage des *techniques* particulières. Dans la perspective du combat de rue, par exemple, on apprendra volontiers aux combattants comment manipuler et utiliser les armes, (cours de démontage, tir à la cible, etc.), mais on aura tendance à négliger l'instruction de l'usage tactique de l'arme à feu (ainsi par exemple l'intérêt à progresser sur le côté droit de la rue, par réciproque à l'obligation pour l'ennemi de placer ses armes par protection sur le côté gauche de la rue : pour ne pas s'exposer, un tireur droitier se plaquera du côté gauche d'une encoignure de porte ou de fenêtre).

Il est impossible dans une conférence de détailler tous les principes tactiques particuliers utiles à la guerre révolutionnaire. Ces techniques sont répertoriées et détaillées dans des manuels militaires facilement accessibles.

18. Le terrorisme

La rhétorique contre-révolutionnaire « anti-terroriste » nécessite une contre-propagande telle que, parfois, les forces révolutionnaires, obnubilées par la volonté de ne pas présenter le moindre « profil terroriste », perdent de vue que le terrorisme est un élément clé de la politique militaire révolutionnaire.

Il est illusoire d'espérer que la totalité de la population adhère au projet révolutionnaire. Celui-ci doit donc revêtir un caractère didactique : il doit non seulement épouser les intérêts historiques des masses mais être clairement perçu comme tel. Cependant, considérant les dégâts que peuvent occasionner les traîtres, infiltrés, agents provocateurs, dénonciateurs, etc., les forces révolutionnaires doivent bénéficier de l'équivalent de

cette « peur du gendarme » qui profite au régime. Pour ce faire, les activités délibérément contre-révolutionnaire doivent être sanctionnées.

Tout nécessaire qu'il soit, le terrorisme doit être amené à sa juste mesure. Lorsque Jérôme Bonaparte, qui avait reçu de son frère le trône de Westphalie menacé par une insurrection, appela Napoléon au secours, celui-ci lui écrivit : « Par Dieu, frère, servez-vous de vos baïonnettes ». Jérôme lui répondit par une formule restée célèbre : « Frère, on peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus. » De fait, le terrorisme ne suffit jamais à la contre-révolution ni à la révolution.

Il joue néanmoins pour cette dernière un rôle irremplaçable d'égalisateur des forces. C'est un des aspects les moins héroïques de la guerre de guérilla (il signifie souvent l'exécution d'hommes désarmés), et il est donc assez souvent absent des textes ayant (ne serait-ce qu'en partie) une vocation de propagande. Pourtant, les chiffres sont éloquentes. Au Sud-Vietnam, les chefs de village, désignés par les autorités saïgonnaises, avaient une mission policière (ils devaient signaler le passage des personnes étrangères au village, etc.). Les chefs de villages qui n'étaient pas favorables au FLN devaient être soit abattus, soit paralysés par la peur de l'être. Pour ce faire, une campagne terroriste de grande ampleur fut menée : entre avril 1960 et avril 1961, 4 000 chefs de village ont été abattus.

Dans la mesure où elles incarnent les intérêts populaires et prolétaires, les forces révolutionnaires ont nettement moins besoin de la terreur que les forces réactionnaires. Et dans la mesure où la terreur ne va pas sans prix politique (c'est une arme au service de la propagande ennemie), elle doit être mesurée, proportionnée, réduite au strict nécessaire – le cas du FLN en 1960-61 est un cas extrême, il devait alors faire face à la terreur blanche du régime de Diem.

Cette question a été très peu étudiée, mais lorsque ce strict nécessaire n'est pas atteint, la sanction suit. Un expert de la contre-insurrection US a estimé qu'une des raisons majeures de l'échec des Brigades Rouges était de n'avoir pas utilisé le terrorisme, de n'avoir pas su intimider les petits exécutants de la contre-révolution.

19. L'art de la guerre classique (ou « grande guerre »)

À cela s'ajoutent tous les principes particuliers de l'art de la guerre classique (guerre de mouvement, nécessaire, à laquelle s'ajoute éventuelle-

ment la guerre de position) au fur et à mesure que la guerre révolutionnaire se développe et s'assimile les méthodes de la guerre classique – mais nous sortons ici du cadre de cette conférence.

Je vous remercie de votre attention.

Marighella et nous

*Postface à l'édition du recueil « Praxis de la
guérilla urbaine »⁵⁰⁶*

« Lorsqu'on n'a d'autre idée que de n'être point battu,
c'est le moyen de l'être beaucoup. »

Lancelot Turpin de Crissé

1. Un manuel comme un coup de tonnerre

Dans l'histoire de la politique militaire révolutionnaire, le manuel de Marighella⁵⁰⁷ est une étape entre l'insurrectionnisme bolchevik et la stratégie de la lutte armée des Brigades Rouges, la conception de la guérilla urbaine de la RAF et, en général, les luttes armées révolutionnaires dans les métropoles impérialistes de la fin des années 60 à la fin des années 80.

Cette évolution commence avec la « Guerre populaire prolongée » maoïste, une rupture majeure d'avec l'insurrectionnisme kominternien qui ne s'assumait pas comme tel. Mao lui-même n'y voulait voir que l'application de la stratégie léniniste aux conditions de la Chine : l'essentiel proclamé était l'union, tant défendue par Lénine, de la paysannerie et de la classe ouvrière dans la lutte révolutionnaire.

Pourtant, avant même la victoire de 1949, les thèses maoïstes allaient se diffuser dans les pays dominés, à commencer par le Viêt Nam. Elles se constituèrent peu à peu en modèle alternatif, sinon universel, du moins adéquat au tricontinent⁵⁰⁸.

Principalement médiatisée par Giáp et sa *Guerre du peuple, armée du peuple*, la stratégie maoïste allait à son tour déterminer le guévarisme.

La leçon principale que Marighella a retenu de l'expérience cubaine, c'est la capacité qu'a la guérilla de faire surgir des conditions révolutionnaires autrefois jugées comme préalables à toute action armée. En Russie,

⁵⁰⁶ Carlos Marighella, *Praxis de la guérilla urbaine*, Premiers matins de novembre, Paris, 2022.

⁵⁰⁷ Pour la première traduction en français : Carlos Marighella, « Manuel du guérillero urbain », dans *Pour la libération du Brésil*, présenté par Conrad Detrez et publié collectivement par vingt quatre éditeurs francophones en opposition à la censure des textes de Marighella au Brésil, 1970. – NDE.

⁵⁰⁸ Le terme « tricontinent » fait référence à un concept géopolitique englobant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud en tant que régions partageant un certain nombre de réalités politico-historiques, souvent liées à des expériences communes de décolonisation et de lutte contre l'impérialisme. – NDE.

en Chine et, dans une large mesure, en Indochine, les luttes révolutionnaires s'étaient déployées comme transformation d'une guerre impérialiste en guerre civile, la première créant les conditions d'une crise révolutionnaire. Pour Marighella, la guérilla cubaine a apporté au marxisme-léninisme la possibilité de vaincre l'impérialisme et la réaction sans attendre une crise révolutionnaire.

Cette guérilla est impulsée par un noyau de révolutionnaires déterminés et organisés. Elle progresse, se développe sous sa forme urbaine et rurale jusqu'à devenir une armée populaire capable de mener la guerre de mouvement, et en conjonction avec les mouvements de masse (principalement ouvrier et étudiant) de renverser le régime.

Cette conception commande une nouvelle unité du politique et du militaire. La lutte militaire ne supprime pas l'activité politique, comme l'ont affirmé ceux et celles qui ont trop vite qualifié le guévarisme de militarisme, elle devient activité politique, elle se pense et se pratique comme activité politique.

C'est par abus que l'on qualifie de « politique » tout ce qui n'est pas lutte armée, autrement dit l'activité militante classique : tracts, meetings, journaux etc. On sait depuis Clausewitz que tout acte de guerre est acte de politique, mais avec Guevara ce caractère politique ne renvoie plus seulement aux buts généraux, mais aussi aux objectifs immédiats.

Le terme de « propagande armée » est employé par Marighella (mais aussi par les Tupamaros ou l'ERP) dans un sens restreint : par exemple les distributions de tracts effectuées par des militants armés. Or, les guérillas guévaristes, et les guérillas urbaines qui suivront, pratiquent la propagande armée au sens large. Une embuscade a l'intérêt militaire de dissuader l'ennemi de quadriller les zones de guérilla, de récupérer armes et munitions et d'aguerrir les guérilleros, mais elle a aussi, et parfois surtout, l'intérêt politique de démontrer l'existence d'une alternative révolutionnaire crédible.

C'est par là que le guévarisme est créateur par rapport à la « Guerre populaire prolongée » maoïste qui, en fait d'unité du politique et du militaire, n'avait pas été plus loin qu'imbriquer indissolublement l'activité du parti et celle de l'armée rouge, le premier dirigeant la seconde, en pensant ces activités dans leur unité. D'ailleurs, si le courant maoïste a été très sévère envers le guévarisme (ou ce qu'il croyait tel), on a pu remarquer en son sein un glissement allant dans le sens de l'unité politico-militaire

guérilliste, comme en témoigne la conception péruvienne du « Parti communiste militarisé ».

Le moment guérilliste de la pensée militaire révolutionnaire n'est donc pas tant la stratégie du foco (théorisée surtout par ses épigones, comme Debray) que cette conception de la politique faite guérilla.

Guérilla, mais guérilla rurale...

C'est alors que survient Marighella qui révèle les potentialités de la guérilla urbaine.

Ici encore, il s'agit d'un moment de dépassement qui est à la fois continuité et rupture.

Car Marighella insiste sur le caractère principal de la guérilla rurale, qu'il pense sous forme de colonnes mobiles et non d'un foco. Selon lui, seule cette guérilla rurale peut unir la paysannerie et la classe ouvrière et disperser les forces du régime jusqu'à en prendre le dessus.

Et pourtant l'impact des écrits et des réalisations organisationnelles et militaires de Marighella, ce qui lui donnera un rôle historique, c'est sa défense de la guérilla urbaine – alors que pour Guevara la ville était « le tombeau de la guérilla ».

La guérilla rurale n'a jamais pu s'enraciner au Brésil. Le principal maquis de l'ALN, celui de la région du Rio Araguaia, implanté en 1971, ne comptait que quelques dizaines de personnes venant de la ville pour les trois quarts. La contre-insurrection apprit l'existence de cette guérilla avant même qu'elle n'entrât en action, et put l'anéantir avec des opérations mobilisant jusqu'à 10 000 soldats appuyés par des centaines de militaires nord-américains.

Cette incapacité à implanter une guérilla rurale est d'autant plus frappante que, d'une part, les forces révolutionnaires la priorisaient et que, d'autre part, la guérilla urbaine connaissait des développements spectaculaires.

Marighella n'a pas pu suivre son plan.

Quand l'ALN a entamé ses opérations armées en 1967, il s'agissait d'attaques de banques et d'opérations logistiques visant à réunir les moyens d'une guérilla rurale. Ces actions n'étaient pas revendiquées pour que les forces de répression ignorent l'existence du projet révolutionnaire jusqu'à ce qu'il soit trop tard, jusqu'à ce que la guérilla soit bien implantée.

Ce plan fut éventé fin 1968, lorsqu'un militant a parlé sous la torture, mais cela ne suffit pas à en expliquer l'échec, pour au moins trois raisons :

1. D'abord parce qu'à la guerre, depuis toujours et pour tout le monde, le premier mort, c'est le plan ;
2. Ensuite parce que cette découverte prématurée a des effets divergents sur les guérillas rurales et urbaines, les premières périliclitant, les secondes connaissant un fort développement ;
3. Enfin parce que l'expérience brésilienne n'est pas isolée :

En Argentine, l'ERP va elle aussi, selon la stratégie définie par Mario Roberto Santucho, se baser sur une guérilla urbaine pour créer une guérilla rurale. Là aussi, elle n'arrivera à implanter, dans la province du Tucumán, qu'une guérilla vite éradiquée de quelques dizaines de guérilleros. Là aussi, il faut comparer le peu d'ancrage et d'effet de cette guérilla avec l'immense offensive de guérilla urbaine de l'ERP dans le Grand Buenos Aires – sans doute la plus grande offensive de guérilla urbaine jamais réalisée ;

En Turquie, le THKP-C se fondait sur la « stratégie combattante politico-militaire » et la « guerre révolutionnaire combinée » théorisées par Mahir Çayan. Là aussi, il s'agissait de fonder une guérilla urbaine dans le but de former une guérilla rurale, jugée plus déterminante. La guérilla rurale du THKP-C, et celle du THKO dans les monts Nurhak avant elle, ne parvint pas à s'implanter et fut anéantie à Kızıldere ;

À l'inverse, au Brésil, en Argentine, mais aussi en Uruguay, la guérilla urbaine allait remporter de tels succès qu'elle allait donner un crédit international au manuel de Marighella, et lui donner un rôle dépassant ses intentions.

Ce manuel, et les pratiques qu'il couronnait, allait ouvrir de nouvelles perspectives à ceux et celles qui, en Europe, avaient rompu avec le vieux militantisme légaliste. Mais les révolutionnaires qui allaient animer cette rupture devaient considérer l'attachement de Marighella à la guérilla rurale comme spécifique aux pays dominés. Une telle guérilla était inconcevable en Allemagne et même en Italie, malgré le poids mémoriel de la guerre des partisans.

Ainsi, alors même que toute l'importance des expériences de guérilla urbaine latino-américaine était encore largement méconnue en Europe (ainsi celle du M-13 au Guatemala, ou même la guérilla urbaine à Cuba

dont le rôle a toujours été minimisé), Marighella avait ouvert, presque malgré lui, la voie aux stratégies révolutionnaires basées sur la guérilla urbaine.

2. Marighella par-delà Marighella

On pourrait être étonné de l'impact historique de ce manuel considérant son caractère assez sommaire.

Mais la proposition de guérilla urbaine s'adossait sur un impératif qui a toujours besoin d'être répété : le rôle des révolutionnaires est de faire la révolution.

On peut aussi considérer cela comme élémentaire, mais il est, à l'instar du socialisme selon Brecht, « facile à comprendre, difficile à faire » et justement, cette conception de la guérilla offrait aux révolutionnaires européens les moyens historiques de se réconcilier avec cet impératif.

Car un des mécanismes politiques dont les communistes ne se sont jamais assez défiés, est le processus de dissociation entre projet et organisation. Les situations imposent des formes de lutte et d'organisation, les bons choix font leurs preuves et deviennent, pour les idées, des modèles (de plus en plus inadéquats au fil des ans), pour les organisations, des structures (de plus en plus éloignées de leur raison d'être). L'organisation politique devient sa propre raison politique, on ne pense plus au type d'organisation requis par la situation, mais à la manière de développer sa vieille organisation dans la situation nouvelle.

On a reproché à Marighella de ne pas tenir compte des conditions objectives.

Un rapide examen des textes montre au contraire un grand souci de ces conditions. Tout l'effort consenti pour l'implantation d'une guérilla rurale découle d'une analyse précise. On peut ne pas être d'accord, mais on ne peut nier son existence.

Ce que Marighella a par contre dénoncé, c'est l'habitude de se cacher derrière l'argument des « conditions objectives non réunies » pour se dérober à ses devoirs de révolutionnaires.

On a reproché à Marighella de négliger l'organisation de la classe ou l'importance du parti de classe. Encore une fois, l'examen des textes montre à quel point l'enracinement dans la classe ouvrière était importante à ses yeux.

Ce que Marighella a par contre dénoncé, c'est la routine bureaucratique, c'est la confortable illusion qu'en ayant fait une réunion, une discussion ou même une manifestation politique, on a « fait de la politique ». Et il le dénonce sur base d'une expérience de plus de 30 ans dans le Parti Communiste du Brésil, dont plus de 15 ans dans son Comité central.

Marighella nous rappelle que, pour les révolutionnaires, le critère de vérité, c'est la pratique, c'est la lutte comprise comme transformation du réel.

Ce qui importe n'est pas la conformité aux modèles, c'est la lutte.

Ce qui importe n'est pas les impératifs syllogistiques du type « ce qui est bon pour le parti est bon pour la révolution », c'est la lutte.

Ce qui importe n'est pas la recherche d'une pureté morale ou d'une déconstruction, c'est la lutte.

Ce qui importe, ce n'est pas l'histoire de la lutte, c'est la lutte.

Ce qui importe, ce ne sont pas les réunions, les lectures ou les débats, c'est la lutte.

Ou plus exactement : l'étude des modèles et des expériences, les choix d'organisation, le travail idéologique sur les révolutionnaires eux-mêmes, les lectures et les discussions, l'élaboration théorique etc., n'ont de sens qu'en ce qu'ils servent la lutte et la transformation du réel.

L'impératif marighellien de la lutte implique une prise de risque.

Et oui : Marighella a payé d'audace.

Mais ce qui est nécessaire n'est jamais téméraire.

Certains ont voulu le disqualifier en le traitant au pire de provocateur, au mieux d'aventuriste – tant il est vrai que n'importe qui peut donner un coup de pied à un lion mort. Mais ceux-là se sont par là même dénoncés pour ce qu'ils étaient : des naufragés politiques subissant l'événement, accrochés à leurs vieux radeaux conceptuels et organisationnels, ballottés par les courants et les marées, battus avant que d'avoir lutté.

Allocution de Hanoï

Allocution prononcée le 24 janvier 2011 à Hanoï, lors de la conférence de travail à la Bibliothèque de l'Armée populaire sur l'influence de Clausewitz sur la pensée militaire vietnamienne, à l'initiative du général Hồng Cu.

Mon général, chers amis,

Qui s'intéresse aux guerres de libération est très vite confronté au cas extraordinaire de la résistance vietnamienne.

Ses victoires éclatantes, réalisées dans des rapports de force aussi défavorables, frappent à ce point l'imagination qu'elles restent pour beaucoup en Occident quelque chose d'incompréhensible, presque d'acceptable.

Ces victoires sont pourtant facilement explicables : face aux puissants corps expéditionnaires et aux immenses arsenaux des puissances coloniales et néocoloniales, la résistance vietnamienne a pu opposer la connaissance du terrain et l'appui du peuple, une intelligence de tous les niveaux et de tous les instants, un courage et une détermination puisés dans la conscience de classe, dans la conscience nationale, et dans la conscience de mener une guerre juste.

Expliquer aussi simplement ces victoires n'en diminue ni la portée ni le mérite.

Cela les ramène à hauteur d'homme, et ce n'est qu'ainsi que l'on peut mesurer à quel point la génération des combattants fut exceptionnelle d'intelligence et de détermination.

Dans un hôtel, un jeune homme, voyant le livre que je tenais à la main, m'a parlé avec fierté du général Giáp, tandis que son collègue, du même âge, semblait s'en désintéresser.

Je suppose que les deux cas ne sont pas rares : qu'une partie de la jeunesse est consciente de l'héritage et attachée aux valeurs du socialisme, tandis qu'une autre partie considère déjà la guerre de libération comme une vieille lune...

Il doit sembler, aux yeux de ces derniers, que s'occuper paisiblement de son travail et de ses enfants, que vivre en paix dans un pays réunifié et libre de toute oppression étrangère, sont des choses aussi naturelles que la pluie et le soleil.

Alors bien sûr, ce manque de conscience historique est regrettable, mais vous savez, général, ce n'est pas la gratitude ou l'ingratitude qui fait

la valeur du cadeau. Et le fait même que ces jeunes gens puissent s'offrir le luxe de l'inconscience donne la mesure de l'immense cadeau que votre génération, la génération des combattants, a fait à son pays et à sa jeunesse.

Index

Les personnes et les événements sont ordonnés par ordre alphabétique, tels qu'ils figurent dans les textes de ce recueil et dans le schéma historique, avec ce que cela a parfois d'arbitraire quant à la place de la particule où quant au choix du pseudonyme plutôt que celui du patronyme pour les personnes, quant au choix du nom complet plutôt que celui de l'acronyme pour les organisations.

Abdelkader ibn Muhieddine, émir (1808-1883) : Savant musulman, il rassemble les populations de l'ouest algérien et résiste pendant de nombreuses années à la conquête de l'Algérie par la France. Il impose un traité de paix que la France ne respectera pas. Abdelkader remporte de nouvelles victoires mais les Français prennent le dessus en adoptant une politique de terre brûlée et de massacres. Abdelkader fera sa reddition en 1847.

Abdelkrim al-Khattabi, émir (1882-1963) : Grande figure de la lutte contre le colonialisme, il commanda un mouvement de résistance contre la France et l'Espagne lors de la guerre du Rif. Il remporte une grande victoire sur les forces espagnoles à Anoual. Il préside la république indépendante du Rif de 1921 à 1926. L'intervention massive de l'armée française renverse la situation et Abdelkrim se rend aux Français le 26 mai 1926.

Accord du Vendredi Saint : Il a été signé le 10 avril 1998 par les principales forces politiques d'Irlande du Nord. Il impliquait l'élection d'une assemblée locale d'Irlande du Nord, le désarmement de l'IRA et des paramilitaires protestants, la création d'un conseil de coopération Nord/Sud, etc. Cet accord a été approuvé par une majorité des Irlandais lors d'un référendum.

Accords de paix en Colombie : voir FARC.

Action de Mars : Grève générale insurrectionnelle menée en Allemagne, en mars 1921, pendant la République de Weimar, sous la direction du KPD. C'est un échec.

Action Sonnenwende : Vaste opération de la police secrète nazie contre le Parti communiste de Belgique le dimanche 22 juin 1941, le jour de l'attaque contre l'URSS. Des centaines de militants sont arrêtés et emprisonnés.

al-Moktār, Omar (1858-1931) : Chef de la résistance des Sanoussis à la colonisation italienne de la Libye de 1922 à 1931. Il remporte plusieurs

victoires contre l'armée italienne qui font sa renommée, mais il finit par être capturé et pendu par les Italiens.

Albanie (Guerre des partisans) : Elle a opposé les forces d'occupation italiennes (et les collaborateurs locaux) à l'Armée de Libération Nationale dirigée par le Parti du Travail (communiste). La guérilla commence au début 1942. Elle prendra de l'ampleur avec l'aide des partisans yougoslaves. Les partisans libéreront l'Albanie sans l'intervention de forces alliées.

Alexandre I^{er} (1777-1825) : Tsar de Russie de 1801 à 1825. Il a engagé la Russie dans les guerres contre Napoléon I^{er} avec lequel il fit la brève paix de Tilsit. Après la victoire contre Napoléon, il fut un des promoteurs de la Sainte-Alliance.

Alexandre II (1818-1881) : Tsar de Russie en 1855, il mène des réformes dont la nécessité avait été rendue évidente par la défaite dans la guerre de Crimée. Il abolit le servage mais sans que les paysans aient accès à la terre. Il est tué le 1^{er} mars 1881, après six tentatives infructueuses, par un groupe de la Volonté du Peuple qui lance des bombes dans son traîneau.

Alexandre le Grand (356 av. J.-C.-323 av. J.-C.) : Couronné roi comme Alexandre III de Macédoine, il a étendu son empire de la Grèce à l'Inde, s'emparant de tout l'empire perse, en remportant des victoires décisives en grande infériorité numérique.

Alger (Bataille d') : En 1957, pendant la guerre d'Algérie, les autorités civiles françaises confient aux militaires de la 10^e Division parachutiste le soin d'éliminer les réseaux clandestins du FLN dans la ville. Les militaires français accompliront cette mission en pratiquant systématiquement la torture et en assassinant entre 1 000 et 3 000 personnes.

Algérie (Guerre d'indépendance) : Elle débute le 1^{er} novembre 1954 par une série d'actions armées du Front de libération nationale (FLN) et se termine par un cessez-le-feu le 19 mars 1962. Cette guerre extrêmement brutale (torture, exécution de prisonniers, internement de deux millions de civils dans des camps) coûta la vie à plus de 250 000 Algériens (dont 140 000 combattants) et de 35 000 Français (dont 25 000 militaires). Un référendum a lieu au cours duquel 99,72 % des Algériens choisissent l'indépendance, qui est proclamée le 3 juillet 1962.

Algérie (Guerre de colonisation) : Elle débute par le débarquement de l'armée française le 14 juin 1830 et s'achève formellement par la reddi-

tion de l'émir Abdelkader le 23 décembre 1847. Mais cette phase initiale se poursuit pendant les décennies en raison de la résistance des populations.

Allemagne (Révolution de 1848) : Des insurrections démocratiques et nationales éclatent entre mars 1848 et la fin de l'été 1849 dans les États de la Confédération germanique et dans les régions sous domination de l'empire d'Autriche et du royaume de Prusse. Des gouvernements libéraux sont instaurés et un parlement national allemand est constitué dans la ville libre de Francfort. Les armées monarchistes finiront, après de longs mois de guerre, par écraser la révolution.

Allemagne (Révolution de 1918-19) : En octobre 1918, une grève générale et des mutineries dans la flotte lancent la formation de conseils de soldats puis de conseils ouvriers. Le régime impérial est remplacé par un régime parlementaire et l'armistice est signé, mettant fin à la Première Guerre mondiale. Les forces révolutionnaires prennent le pouvoir à Berlin (Révolution spartakiste) et en Bavière (République des Conseils) mais elles sont écrasées et la République de Weimar est fondée le 11 août 1919. D'autres soulèvements révolutionnaires échoueront les années suivantes (Soulèvement de la Ruhr, Action de Mars)

Allende Gossens, Salvador Guillermo (1908-1973) : Candidat socialiste à l'élection présidentielle chilienne de 1970, il est élu avec l'appui de tous les partis de gauche (« Unité populaire »). Il tente de mettre en place une « voie chilienne vers le socialisme », pacifique et légaliste, avec des lois sociales, des nationalisations et une réforme agraire. Renversé par le coup d'État du général Pinochet soutenu par la CIA, Allende meurt en défendant les armes à la main le palais présidentiel.

ALN (Ação Libertadora Nacional) : L'Action de Libération Nationale est une organisation révolutionnaire brésilienne fondée par Carlos Marighella, influencée par le guévarisme, qui mena la lutte de guérilla, principalement urbaine, contre la dictature militaire à partir de 1964. En 1969, l'ALN et le MR-8 réalisent l'enlèvement de l'ambassadeur américain. L'ALN sera anéantie en 1974 par la répression.

Amérique espagnole (guerres d'indépendance) : L'invasion de l'Espagne par la France napoléonienne en 1807 éloigne les colonies de leurs engagements envers la Couronne espagnole. En 1810-1811 apparaissent les premiers mouvements séparatistes au Venezuela, dans la vice-royauté du Río de la Plata, au Chili et au Mexique. Ces mouvements échouent

mais la violence de la réaction raniment la lutte. Bolívar fait de la Nouvelle-Grenade la Grande-Colombie (1819), à laquelle, après la victoire de Carabobo, il incorpore l'Équateur (1821). Après avoir proclamé l'indépendance du Río de la Plata (1816), José de San Martín libère le Chili avec O'Higgins (1817) et proclame l'indépendance du Pérou en 1821, au moment où triomphe au Mexique le général Iturbide. Dans les Andes, la victoire de Antonio José de Sucre à Ayacucho (1824) conduit le haut Pérou (Bolivie) à l'indépendance en 1825.

Amol (soulèvement d') : Le 25 janvier 1982, les guérillas maoïstes de l'UCI(S) iranienne, qui ont rassemblé leurs forces dans les forêts autour d'Amol, organisent un soulèvement dans la ville. La libération d'Amol se voulait le déclencheur d'une révolution contre le régime de la République islamique, mais l'insurrection est isolée et la ville est reprise par le régime.

ANC (African National Congress) : Organisation politique sud-africaine fondée en 1912 pour défendre les intérêts de la majorité noire contre la minorité blanche. Il commence à lutter pacifiquement contre le régime d'apartheid, par des campagnes de désobéissance civile, avec l'aide du Parti communiste interdit et clandestin, mais il est lui-même brutalement réprimé et déclaré hors-la-loi en 1960. Il entame la résistance armée en décembre 1961, avec la fondation de l'Umkhonto we Sizwe. L'ANC est légalisé le 2 février 1990, alors que l'apartheid est aboli en juin 1991, et il devient le premier parti politique du pays.

Ancien Régime : Période de l'histoire de France qui correspond au règne de la dynastie des Bourbon, depuis l'accession au trône d'Henri IV en 1589, jusqu'à la Révolution française en 1789.

Anghiari (Bataille d') : La seconde bataille d'Anghiari, la plus connue, a lieu le 29 juin 1440 et voit la victoire des Florentins sur les Milanais. La bataille « décisive » n'aurait fait qu'une soixantaine de morts sur 11 000 combattants. Machiavel parlera de seulement deux morts, exagérant à peine le peu de combativité des forces mercenaires uniquement motivée par la solde.

Anoual (bataille d') : Elle a opposé au Maroc l'armée coloniale espagnole aux forces insurgées rifaines d'Abdelkrim le 21 juillet 1921. La victoire des Rifains en fit un important symbole de la lutte anticoloniale.

Anschluss (« Rattachement ») : Annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie par le moyen d'une invasion militaire, le 12 mars 1938, suivi d'un plébiscite qui donne 99% des votes en faveur de l'annexion.

Antonovchtchina : voir Révolte de Tambov.

Arafat, Yasser (1929-2004) : Dirigeant nationaliste palestinien, fondateur et dirigeant du Fatah (qui initie la résistance armée contre la colonisation sioniste), puis de l'Organisation de Libération de la Palestine. Il signe les accords d'Oslo en 1993 et devient le premier président de la nouvelle Autorité palestinienne.

Ardennes (Offensive des) : Attaque surprise lancée le 16 décembre 1944 dans les Ardennes belges, par l'armée allemande visant la reconquête du port d'Anvers. L'offensive est stoppée par les forces américaines qui refoulent les hitlériens au-delà de leur ligne de départ fin janvier 1945. Dernière tentative de l'Allemagne nazie de reprendre l'initiative à l'Ouest.

Armée des Princes : Au sens strict, c'est l'armée contre-révolutionnaire des nobles français qui avaient émigrés à la Révolution et qui voulaient restaurer la monarchie. Au sens large et au pluriel, ce sont les armées de la Première coalition qui tentèrent d'écraser la Révolution française.

Armée Rouge Japonaise : Appellation générique employée pour désigner la Faction Armée Rouge et le groupe qui en est issu : l'Armée Rouge Unifiée.

Armée Rouge Unifiée. Organisation révolutionnaire japonaise issue de la Faction Armée Rouge. Le groupe resté au Japon est décimé par les purges internes et les opérations policières. Le groupe qui s'est connecté avec le FPLP mène plusieurs opérations d'envergure dans le monde (attaque de l'aéroport de Lod, attaque d'une raffinerie Shell à Singapour, détournement de plusieurs avions, attaques de plusieurs ambassades en Indonésie, au Koweït, en Italie, aux Pays-Bas etc.). Le groupe cesse ses actions en 1988.

Association internationale des travailleurs : voir Première Internationale.

Aster, Ernst Ludwig von (1789-1854) : Ingénieur militaire allemand qui a contribué à l'avancement des sciences de la fortification et a marqué une nouvelle époque dans ce domaine. Il a notamment travaillé sur la modernisation des fortifications de la ville de Mayence.

Asturies (Révolte dans les) : Sous la Seconde République espagnole, le 6 octobre 1934, l'armée est envoyée réprimer une grève générale dans la région minière des Asturies. La grève devient insurrectionnelle et les ouvriers communistes, socialistes et anarchistes proclament la République des ouvriers et paysans des Asturies et forment une armée rouge. Isolé, le soulèvement est durement réprimé par l'armée coloniale ramenée du Maroc.

Ataman : Chef élu remplissant des fonctions politiques et militaires chez les Cosaques.

Attentat contre Alexandre II, Carrero Blanco, Plehve, etc. : voir Alexandre II, Carrero Blanco, Plehve, etc.

Attentats anarchistes en France : La volonté d'appliquer la stratégie de la Propagande par le fait atteint son sommet en France entre 1892 et 1894. Un groupe organisé par Ravachol fait exploser des domiciles de magistrat en 1892, Henry Vaillant venge l'exécution de Ravachol en lançant une bombe dans la Chambre des députés en 1893, les bombes d'Emile Henry tuent quatre policiers et blessent plusieurs bourgeois en 1894, Caserio poignarde mortellement le président Carnot la même année. La répression sera féroce et une série de lois (dites « lois scélérates ») interdiront toute propagande anarchiste sous quelque forme que ce soit.

Auerstaedt (Bataille d') : Elle a opposé le 3^e Corps de la Grande Armée napoléonienne à une armée prussienne le 14 octobre 1806 à Auerstaedt (Thuringe) dans la guerre de la Quatrième Coalition. Le Maréchal Davout écrase l'armée prussienne du roi Frédéric-Guillaume III. Cette bataille a lieu en parallèle de la bataille d'Iéna.

Austerlitz (Bataille d') : Elle a opposé la Grande Armée napoléonienne aux armées autrichienne et russe le 2 décembre 1805, dans le sud de la Moravie. Victoire totale et brillante de Napoléon I^{er} qui met fin à la guerre de la Troisième Coalition.

Autriche (Révolution de 1848 en) : Elle consiste en plusieurs de soulèvements à Vienne et dans les territoires de l'empire (Bohême, Hongrie, Milan), qui avaient pour but d'établir des libertés politiques et nationales. Une assemblée constituante est instaurée à Vienne, mais les armées monarchiques autrichiennes reprirent la ville et écrasèrent ces révolutions les unes après les autres. Épisode du « Printemps des peuples ».

Baader, Andreas (1943-1977) : Révolutionnaire allemand. Emprisonné pour des actions contre la guerre du Viêt Nam, son évasion est l'action fondatrice de la Fraction Armée Rouge (RAF). Après plusieurs actions de la RAF, il est arrêté. Suite à plusieurs tentatives pour obtenir sa libération et celle de ses camarades, ils sont assassinés en prison et leur mort est maquillée en suicide.

Bagratiou, Piotr Ivanovitch (1765-1812) : Général russe qui a joué un rôle important lors des guerres contre Napoléon I^{er}. Il combat à Austerlitz, Eylau et Friedland et a été tué pendant la bataille de Borodino.

Bahniki, Wilhelm (1896-1938) : Communiste allemand, responsable militaire du KPD, il est emprisonné en 1927 puis amnistié. Il suit une formation politico-militaire à Moscou. Dirigeant clandestin du KPD à Berlin de 1933 à 1935, il quitte l'Allemagne pour l'URSS puis l'Espagne où il commande le bataillon Edgar André dans la 11^e Brigade Internationale. Pour sauver de la captivité ses compagnons d'armes qui l'avaient porté pendant trois jours à travers les montagnes d'Aragon, Wilhelm Bahniki se suicida lors d'une halte.

Baker, Newton D. (1871-1937) : Homme politique américain, maire de Cleveland, il fut secrétaire à la guerre de 1916 à 1921, et a supervisé, à ce titre, l'effort de guerre américain pendant la Première Guerre mondiale.

Bakounine, Mikhaïl (1814-1876) : Philosophe et révolutionnaire anarchiste russe, c'est le théoricien du socialisme libertaire. Il défendait l'idée d'une société égalitaire et coopérative, par l'abolition de l'État et de la propriété privée des moyens de production, et par l'autogestion politique et économique. Opposé à l'action politique, il s'est heurté à Marx dans la I^{ère} Internationale jusqu'à ce qu'il en soit expulsé.

Balabanov, Angelica (1878-1965) : Socialiste italienne née en Russie, elle a participé à la conférence de Zimmerwald en 1915 où elle a soutenu la ligne pacifiste. Elle a joué un rôle important dans le mouvement socialiste international et a été l'une des fondatrices de l'Internationale communiste.

Bao Dai (1913-1997) : Dernier empereur du Viêt Nam, il a été mis à la tête de l'État (fantoche) du Viêt Nam en 1949 par les autorités coloniales françaises. Mort en exil à Paris.

Barbès, Armand (1809-1870) : Après avoir participé à la Révolution de Juillet, il est emprisonné en 1834 comme membre de la Société des Droits de l'Homme, en 1836 comme membre de la Société des familles et

en 1838 comme membre de la Société des saisons après une tentative de renversement de la Monarchie de Juillet. Libéré par la Révolution de 1848, il est emprisonné par le gouvernement provisoire jusqu'en 1854. Il passera le reste de sa vie en exil volontaire.

Barclay de Tolly, Michel (1761-1818) : Maréchal et homme d'État russe, il se fit remarquer pendant la guerre russo-turque de 1787-1792, la guerre russo-suédoise de 1788-1790, et la répression de l'insurrection polonaise de 1794. Il fut ministre de la Guerre et commandant suprême des armées russes de 1810 à septembre 1812, connaissant la défaite à Austerlitz et une demi-victoire à Eylau.

Basmatchis (Révolte des) : Soulèvement de peuples musulmans d'Asie centrale, notamment turcs, contre la domination coloniale de l'Empire russe, puis contre le régime soviétique, entre 1916 et les années 1920.

Bavière : Une révolution communiste éclate en Bavière et la République soviétique y est proclamée le 7 avril 1919. Les forces contre-révolutionnaires interviennent et reprennent le contrôle de la Bavière en mai 1919.

Baylen (Bataille de) : Elle a opposé les 19-22 juillet 1808 une armée napoléonienne et une armée espagnole dans le cadre du soulèvement de l'Andalousie contre l'envahisseur français. Victoire totale des Espagnols.

Bayo y Giroud, Alberto (1912-1992) : Militaire membre du Parti communiste espagnol, il était colonel de l'armée républicaine pendant la guerre civile. La défaite l'a contraint à l'exil au Mexique où il a enseigné la guérilla à Fidel Castro et Che Guevara.

Beaufre, André (1902-1975) : Général et théoricien militaire français. Résistant, il combat pendant la Seconde Guerre mondiale, les guerres d'Indochine et d'Algérie, et durant l'Expédition de Suez. Chef d'état major de l'OTAN, c'est un des théoriciens de la dissuasion nucléaire. Auteur d'une influente *Introduction à la stratégie* (1963).

Bebel, August (1840-1913) : Dirigeant et théoricien social-démocrate allemand. Il est notamment connu pour son livre *La femme et le socialisme* dans lequel il défend l'égalité des sexes. Il défend une position centriste dans le SPD, entre la gauche révolutionnaire (Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht) et les réformistes bourgeois (Eduard Bernstein).

Belgique (Révolution de 1830 en) : Déclenchée par une insurrection le 25 août à Bruxelles, la révolte contre le roi des Pays-Bas, à caractère

démocratique, débouche sur l'indépendance de la Belgique le 4 octobre 1830 et l'instauration d'une monarchie constitutionnelle.

Bélisaire, Flavius Belisarius dit (vers 500-565) : Général de l'empire romain d'Orient, il combat sous Justinien et remporte de nombreuses victoires contre les Sassanides en Turquie, contre les Vandales en Afrique du Nord, contre les Goths et les Ostrogoths en Italie.

Bengochea, Angel (1926-1964) : Dirigeant trotskiste argentin arrêté à plusieurs reprises en raison de son activité politique, il adhère aux thèses de la révolution cubaine et suit une formation militaire à Cuba en 1962 où il rencontre Guevara. Co-auteur d'une *Guerra de guerrillas* publiée en 1963, il travaille à la construction d'une guérilla en Argentine mais meurt à Buenos Aires dans l'explosion accidentelle d'un stock d'explosif.

Berenhorst, Georg Heinrich von (1753-1813) : Militaire et théoricien de la guerre. Il servit la Prusse pendant la guerre de Sept Ans, et fut aide de camp de Frédéric II. Ses *Considérations sur l'art de la guerre*, publiées de 1796 à 1799, ont influencé la pensée militaire de l'époque.

Bérézina (Passage de la) : Bataille d'arrière-garde de la Campagne de Russie entre les restes de la Grande Armée napoléonienne en retraite et les armées russes. Elle s'est déroulée du 26 au 29 novembre 1812 et a permis aux Français de se sauver de l'anéantissement total.

Bernard, Henri, colonel (1900-1987) : Militaire belge. Il a participé à la résistance à Bruxelles puis a été exfiltré à Londres où il assiste le gouvernement belge en exil. Il combat en Allemagne en 1945 puis enseigne à l'École Royale Militaire. Il écrit plusieurs ouvrages sur l'histoire et les théories militaires.

Bernhardi, Friedrich von (1849-1930) : Militaire et théoricien de la guerre allemand. Il a notamment publié en 1911 un ouvrage polémique intitulé *L'Allemagne et la prochaine guerre*, qui prônait une guerre préventive contre la France. Il commandera un Corps d'Armée pendant la Première Guerre mondiale.

Berthier, Louis-Alexandre (1753-1815) : Officier français, il participe à la guerre d'indépendance américaine. Il se rallie à la révolution puis à Bonaparte avec qui il fait les campagnes d'Italie puis d'Égypte. Ministre de la Guerre, maréchal, il assure brillamment la fonction de chef d'état-major de la Grande Armée. Il se rallie à Louis XVIII après la chute de Napoléon.

Birmanie (Campagne de) : Phase de la Seconde Guerre mondiale, qui s'est déroulée de janvier 1942 à juillet 1945 sur le territoire de la Birmanie, alors colonie britannique. Elle a opposé les forces Alliées à celles du Japon et de la Thaïlande. Après une offensive qui a mené les Japonais aux frontières de l'Inde où ils sont tenus en échec en mars 1944, les Alliés reprendront l'initiative.

Bismarck, Otto von (1815-1898) : Ministre-président du royaume de Prusse de 1862 à 1890 et chancelier de la Confédération de l'Allemagne du Nord de 1867 à 1871. Il joue un rôle déterminant dans l'unification allemande sous l'égide prussienne et devient le premier chancelier du nouvel Empire allemand en 1871.

Black Liberation Army : Organisation de guérilla révolutionnaire marxiste afro-américaine issue des Black Panthers. Huit de ses militants furent abattus par la police (et ceux qui étaient arrêtés torturés). Les militants de la BLA tuèrent une dizaine de policiers en diverses occasions (attentats, hold-up, résistance aux arrestations). La BLA subit deux vagues de répression, en 1973 et en 1981-83, cette dernière lui étant fatale.

Black Panther Party : Mouvement révolutionnaire de libération afro-américaine d'inspiration maoïste fondé aux USA le 15 octobre 1966. Prônant l'auto-organisation et l'autodéfense, il développe des programmes comme les petits déjeuners pour les écoliers pauvres. Il connaît un fort développement et les femmes représentent 60% de ses milliers de membres. Cible d'une guerre secrète intensive de la part du FBI, le mouvement finira par se fractionner. Plusieurs de ses membres ont été assassinés par la police. La Black Liberation Army en est issue.

Blair Mountain (Bataille de) : Entre la fin août et le début septembre 1921, en Virginie, une marche d'environ 10 000 mineurs se heurte à 3 000 policiers et sicaires des sociétés de police privée recrutés par les patrons de charbonnage. La bataille fit une centaine de morts dans les rangs des mineurs et une trentaine parmi les briseurs de grève. Un avion fut même utilisé pour bombarder les grévistes. La bataille s'inscrit dans la résistance des patrons à toute tentative de syndicalisation.

Blancs, blanches (Armées blanches, terreur blanche etc.) : Le drapeau français de l'Ancien Régime était blanc, couleur du roi. Avec la Révolution française, Les « Blancs » désigneront les monarchistes, opposés aux « Bleus » républicains. Le terme de « Blancs » (cette fois opposé aux

« Rouges ») désigne les partisans de la contre-révolution dans la guerre civile russe dès 1917.

Blanqui, Auguste (1805-1881) : Révolutionnaire socialiste français, théoricien de l'insurrection armée, qui a tenté à plusieurs reprises de renverser le gouvernement. Membre de plusieurs sociétés secrètes comme la Société des saisons créées en vue d'une insurrection. Il a passé 33 ans en prison et 10 ans en résidence surveillée

Blanquisme : Doctrine stratégique forgée par Auguste Blanqui pour assurer le succès d'une révolution prolétarienne après les échecs de 1830 et 1848. Elle passe par la préparation secrète de l'insurrection par une organisation clandestine. Celle-ci prépare un état-major insurrectionnel, un plan des attaques (d'armureries, de mairies...) et des défenses (barricades), et surtout elle choisit le moment de l'insurrection lorsque les masses populaires sont subjectivement prêtes à se soulever. Le qualificatif de « blanquiste » a été utilisé de manière polémique pour désigner toute conception jugée putschiste de la révolution.

Blitzkrieg (« guerre éclair ») : Méthode opérationnelle militaire offensive visant à emporter rapidement une victoire décisive avec la percée en profondeur des lignes ennemies par des forces blindées et motorisées, concentrées et appuyées par l'aviation. Sa première application fut la campagne de Pologne.

Blücher, Gebhard Leberecht von (1742-1819) : Maréchal prussien qui a commencé sa carrière pendant la guerre de Sept Ans et qui s'est distingué pendant les guerres napoléoniennes, notamment lors de la retraite de Iéna et d'Auerstaedt et de la bataille de Waterloo.

Blücher, Vassili (1889-1938) : Officier pendant la Première guerre mondiale, il adhère au parti bolchevik et participe à la guerre civile à la tête de la 51^e division de l'Armée rouge. Conseiller militaire en Chine de 1924 à 1927 et devient maréchal de l'URSS en 1935 et commandant des forces soviétiques en Extrême-Orient. Arrêté et fusillé pendant les purges.

BÖG : Les Forces unies de libération (Birleşik Özgürlük Güçleri) sont l'alliance politico-militaire des MLSPB, du groupe anarchiste Insurrection Sociale et du Parti Communard Révolutionnaire (DKP). Elles ont été fondées en décembre 2014 au Rojava.

Bogdanov, Alexandre (1873-1928) : Militant bolchevik ayant participé à la révolution de 1905, ses thèses philosophiques ont été vivement

critiquées par Lénine en 1911. Membre des instances dirigeantes du POSDR. Fondateur, en 1918, du mouvement culturel soviétique « Proletkult ».

Bolchevik (« Majoritaires ») : Courant du POSDR formé en novembre 1903, préconisant un parti de révolutionnaires, là où les mencheviks préconisaient un parti ouvert à de larges masses. Les désaccords se multiplieront et en janvier 1912, le parti bolchevik se constitue en Parti ouvrier social-démocrate (bolchevik) de Russie.

Bonaparte, Jérôme (1784-1860) : Frère cadet de Napoléon, il est placé par celui-ci sur le trône de Westphalie en 1807. Il a connu des succès militaires pendant les guerres napoléoniennes, mais a été contraint d'abdiquer en 1813 après la défaite de la Grande Armée en Russie.

Bonaparte, Napoléon : voir Napoléon I^{er}.

Bordiga, Amadeo (1889-1970) : Fondateur du Parti communiste d'Italie, il le dirige jusqu'en 1923 avant d'être écarté pour s'être opposé à la ligne du Komintern. Il est exclu du PCI en 1930 pour s'être opposé au front antifasciste. Il arrête quelques années son activité politique. En 1952, Bordiga fonde le Parti communiste international.

Bordiguisme : Doctrine forgée par Amadeo Bordiga, qui exclut comme « bourgeois » tout ce qui ne relève pas directement des luttes ouvrières, du parti communiste et de la dictature du prolétariat (comme l'antifascisme ou la libération nationale). Les Bordiguistes, qui considèrent que l'URSS était un pays de capitalisme d'État, s'organisent dans un Parti communiste international avant de se fractionner en diverses tendances.

Borgia, César (1475-1507) : Homme politique et militaire italien de la Renaissance. Fils du pape Alexandre VI, il est réputé comme manipulateur cruel et sans scrupule. Machiavel le cite dans *Le Prince*. Il a été un commandant militaire brillant dans la guerre des États pontificaux.

Borodine, Mikhaïl Markovitch (1884-1951) : Cadre du parti bolchevik qui a joué un rôle clé dans la politique soviétique en Chine. Conseiller politique du Komintern auprès du gouvernement Sun Yat-sen à Guangzhou [Canton], il a été rappelé en URSS après le Massacre de Shanghai.

Borodino (Bataille de) : Parfois appelée bataille de la Moskova, elle a opposé la Grande Armée napoléonienne à l'armée russe le 7 septembre 1812, à 125 kilomètres de Moscou. C'est la plus importante et la plus

meurtrière bataille de la Campagne de Russie (250 000 combattants, 70 000 morts). Napoléon s'ouvre la route de Moscou, mais Koutouzov affaiblit l'armée française et préserve l'armée russe.

Boubnov, Andreï Sergeïevitch (1883-1938) : Révolutionnaire bolchevik arrêté à quinze reprises par la police tsariste, il fut membre du Comité militaire révolutionnaire en 1917 puis chef du département politique de l'Armée Rouge et enfin Commissaire du peuple à l'instruction. Il est Arrêté et exécuté pendant les purges.

Boudienny, Simon (1885-1973) : Sous-officier pendant la Première Guerre mondiale, il est un des fondateurs de l'Armée rouge et sera maréchal de l'Union soviétique. Il a joué un rôle important dans la guerre civile russe en tant que commandant de la 1^{ère} Armée de cavalerie. Il a également participé à la guerre soviéto-polonaise et à la Seconde Guerre mondiale.

Boukharine, Nikolai Ivanovitch (1888-1938) : Révolutionnaire à ses 16 ans et membre du parti bolchevik à ses 18 ans, arrêté, emprisonné et exilé plusieurs fois, il deviendra un dirigeant du parti et un homme d'État qui contribuera à définir la politique économique de l'URSS. Il s'est opposé à Lénine et à Trotski en préconisant une alliance avec les paysans propriétaires. Arrêté, jugé et exécuté lors des purges.

Bouthoul, Gaston (1896-1980) : Sociologue français, il a développé la polémologie, une discipline visant à étudier les conflits entre les sociétés humaines. Cette approche considère la guerre comme un phénomène social complexe, résultant de multiples facteurs, et cherche à identifier les moyens de prévenir ou de limiter les conflits.

Boyen, Hermann von (1771-1848) : Général prussien, blessé à Auerstaedt, il joue un rôle clé dans la réforme de l'armée et de l'État prussiens après la paix de Tilsit, travaillant aux côtés de Scharnhorst et Gneisenau. Ministre de la guerre après la victoire sur Napoléon.

Braun, Otto (1900-1974) : Dirigeant du KPD lors de la République soviétique de Bavière en 1921, il fut l'un des principaux responsables militaire du KPD. Emprisonné de 1926 à 1928, il s'évada et se rendit à Moscou où il suivit les cours à l'Académie militaire Frounzé. Il eut des responsabilités dans le Service de renseignement militaire soviétique et fut envoyé comme conseiller militaire auprès du Parti communiste chinois. Il fut le seul étranger à avoir accompli la Longue Marche. Membre dirigeant

du Comité « Allemagne Libre », il a eu diverses responsabilités en RDA et écrivit une belle étude sur l'influence de Clausewitz sur Lénine.

Brecht, Bertholt (1898-1956) : Écrivain et dramaturge allemand, son théâtre épique est caractérisé par une distanciation du public vis-à-vis de l'action dramatique, afin de stimuler une réflexion critique. Membre du KPD il a dû quitter l'Allemagne pendant la période nazie et a vécu en exil en Europe et aux États-Unis, avant d'assumer des responsabilités culturelles en RDA.

Brest-Litovsk (Traité de) : Il est signé le 3 mars 1918 entre les gouvernements des empires centraux menés par l'Empire allemand et la Russie soviétique qui doit céder de vastes territoires, et met fin aux combats sur le front de l'Est de la Première Guerre mondiale.

Brigades internationales : Force armée organisée par le Komintern ayant combattu de 1936 à 1939 pendant la guerre d'Espagne au côté des républicains contre les putschistes. Elles étaient composées de 32 000 à 35 000 volontaires antifascistes venus de 53 pays différents.

Brigades rouges : Organisation de guérilla communiste révolutionnaire italienne. Elles se forment en 1970 dans les luttes ouvrières et pratiquent d'abord la propagande armée, puis une stratégie de frappe « au cœur de l'État » (enlèvement du premier ministre Aldo Moro). Elles se divisent en 1982 en trois parties dont une seule, les BR-Parti communiste combattant, maintiendront une activité armée jusque dans les années 2000.

Brunswick-Wolfenbüttel, Charles Guillaume Ferdinand von (1735-1806) : Duc et général allemand qui commanda en chef des forces austro-prussiennes lors de la première coalition contre la France révolutionnaire. Il fut défait en 1792 à la bataille de Valmy.

Budapest (Insurrection de) : Le 23 octobre 1956, Budapest, puis d'autres villes en Hongrie, se soulèvent en soutien au Premier ministre réformateur Imre Nagy, issu du parti communiste mais arrivé au pouvoir à la faveur de la déstalinisation. L'insurrection de Budapest est écrasée entre le 4 et le 11 novembre par l'armée soviétique et Imre Nagy sera exécuté.

Bulgarie (insurrection en) : voir Insurrection bulgare.

Bülow, Dietrich Heinrich von (1757-1807) : Militaire et théoricien de la guerre prussien. Engagé dans l'armée prussienne à quinze ans, il voyage et rédige une douzaine d'ouvrages dont *L'esprit du système de guerre moderne* paru en 1799, et critiqué par Clausewitz. Sa célèbre *Histoire de la*

campagne de 1805 critiquait les opérations du gouvernement et lui valut d'être incarcéré.

Bureau, Jean et Gaspard : Frères français, nés respectivement en 1711 et 1714 à Lyon et décédés en 1786 et 1785. Ils sont considérés comme les fondateurs de l'artillerie française, ayant développé plusieurs innovations en matière d'armement, notamment la fabrication de canons plus légers et plus maniables.

Cabral, Amilcar (1924-1973) : Dirigeant politique et théoricien anti-impérialiste africain, fondateur du Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert. Il initia et dirigea une guerre de libération victorieuse contre le colonialisme portugais.

Caemmerer, Rudolf von (1869-1945) : Officier et théoricien militaire allemand, il a participé aux guerres prusso-autrichienne en 1866 et franco-allemande en 1870-71. Son ouvrage majeur, *Le développement de la science stratégique au 19^e siècle*, a eu en grand retentissement. Disciple de Clausewitz, il s'en est fait le biographe.

Canton [Guangzhou] (Commune de) : Suite au retournement d'alliance par le Kuomintang lors du massacre de Shanghai, les communistes organisèrent un soulèvement le 10 décembre 1927 à Canton. Le soulèvement réussit et la Commune de Canton est instaurée. Mais le soulèvement (comme celui de Nanchang) est isolé et les forces du KMT reprennent la ville après 4 jours et massacrent des milliers d'ouvriers et de communistes.

Carbonarisme : Aussi appelée charbonnerie, c'est une société secrète active en Italie, en France, au Portugal et en Espagne au début et au milieu du 19^e siècle. Elle a notamment contribué au processus de l'unification de l'Italie. Elle tire son nom des rites d'initiation des forestiers producteurs de charbons de bois. Les sociétés secrètes carbonaristes sont à l'origine de la première grande vague de luttes contre l'ordre établi en 1815 par le Congrès de Vienne, et notamment des soulèvements de Naples (1820) et du Piémont (1821). La charbonnerie se répandit en France en 1818 et organisa plusieurs complots contre le régime réactionnaire de la Restauration. Le mouvement Jeune Italie en est issu.

Carnot, Lazare (1753-1823) : Scientifique et homme politique français. Membre du Comité de salut public en 1793-1794, son rôle dans les succès des armées de la Révolution française lui vaut le surnom d'« orga-

nisateur de la Victoire ». Il assure quelques responsabilités politiques sous Bonaparte et doit s'exiler lors de la Restauration.

Carrero Blanco, Luis (1903-1973) : Officier monarchiste qui a participé à la guerre du Rif et à la guerre civile espagnole. Homme fort du régime franquiste, amiral-général, successeur désigné de Franco, il est tué le 20 décembre 1973, par un commando d'ETA qui fait exploser sa voiture blindée au cœur de Madrid, après avoir creusé un tunnel sous une rue et l'avoir rempli d'explosifs.

Carrizo, Juan Manuel (1940-1976) : Membre fondateur et dirigeant du PRT et de l'ERP, il reçoit une formation militaire à Cuba en 1962. Il est arrêté mais libéré dans l'attaque de sa prison par l'ERP. Il devient chef d'état-major de l'ERP et dirige plusieurs grandes opérations de guérilla. Il est arrêté le 20 mai 1976 à Buenos Aires et compte parmi les 30 000 disparus de la répression.

Caserio, Sante Geronimo (1873-1894) : Ouvrier boulanger, condamné pour son activisme anarchiste en Italie, il est contraint à l'exil. Il poignarde à mort le président français Sadi Carnot en 1894 à Lyon. Condamné à mort et guillotiné.

Castro, Fidel (1926-2016) : Révolutionnaire et homme d'État cubain. Il est un des principaux dirigeants de la révolution cubaine qui renversa le régime dictatorial de Fulgencio Batista en 1959. Patriote démocrate et anti-impérialiste à l'origine, devenu marxiste-léniniste, il sera premier secrétaire du Parti communiste de Cuba à partir de sa refondation en 1965.

Caucase (guerres du) : Série de longues et dures campagnes militaires menées de 1817 à 1864 par l'Empire russe, ayant abouti à l'annexion de la Ciscaucasie. Le principal chef de la résistance fut l'imam Chamil. Il en résulta le quasi génocide des Tchétchènes et un exil massif des peuples musulmans vers l'Empire ottoman.

Cavalerie rouge : Pendant la guerre civile russe, un corps de cavalerie rouge fut organisé dans la région du Don par Semion Boudienny. Ce corps constitua par la suite la 1^{ère} Armée de cavalerie. Cette armée, qui sera suivie par la constitution de deux autres, joua un rôle important dans la guerre civile russe et dans la guerre soviéto-polonaise.

Çayan, Mahir (1946-1972) : Militant révolutionnaire turc, marxiste-léniniste influencé par le guévarisme, il est l'un des fondateurs du Parti-Front Populaire de Libération de Turquie (THKP-C). Il meurt

sous les balles de l'armée turque alors qu'il s'était retranché avec d'autres combattants dans le village de Kızildere.

Ceballos, Miguel Ángel dit « Niky » (1939-1976) : Révolutionnaire argentin cadre du PRT-ERP. Il a dirigé la première école militaire de l'ERP à Icho Cruz, où les cadres militaires se formaient à la guérilla urbaine en étudiant la tactique, les armes et les explosifs. Il sera arrêté et assassiné par les militaires le 11 octobre 1976 dans une fausse tentative d'évasion avec cinq autres militants du PRT-ERP.

Cent-Jours : Période de l'histoire de France comprise entre le retour d'exil de Napoléon, le 1^{er} mars 1815, et sa seconde abdication, le 7 juillet 1815, après la bataille de Waterloo.

Cent-Noirs (ou Centurie noire) : Mouvement antisémite, nationaliste et monarchiste d'extrême droite apparu dans l'Empire russe pendant la Révolution de 1905. Partisan de la terreur blanche, il assassinera de nombreux militants ouvriers et démocrates, et organisera des pogroms. Son nom était parfois utilisé en Russie pour désigner toutes les forces ultra-réactionnaires.

César, Jules (100 av. J.-C.-44 av. J.-C.) : Homme politique et général romain, célèbre pour ses conquêtes militaires, notamment en Gaule et en Grande-Bretagne. Le récit qu'il fit de ses campagnes sont des classiques de la littérature militaire. Assassiné par des républicains qui le soupçonnaient de vouloir restaurer la monarchie à son profit.

Chamfort, Sébastien-Roch Nicolas de (1741-1794) : Écrivain, moraliste et dramaturge français. Connue pour son esprit satirique et son humour, il a laissé ses *Maximes et Pensées*. Actif dans les cercles intellectuels et politiques de l'Ancien Régime, il a joué un rôle pendant la Révolution française avant d'être arrêté et guillotiné sous la Terreur.

Chamil (1797-1871) : Imam du Daghestan, il fut le chef de guerre des Tchétchènes et d'autres peuples de Ciscaucasie dans leur résistance à la conquête russe entre 1830 et 1859, lors de la guerre du Caucase. Il se rend en 1859.

Chapochnikov, Boris (1897-1973) : Officier rallié à la Révolution russe, il a dirigé l'Académie militaire Frounzé, principale académie militaire soviétique, et a été chef d'état-major de l'armée soviétique de mai 1937 à novembre 1942. Disciple de Clausewitz, son œuvre théorique majeure est *Le Cerveau de l'armée* (1927).

Charles VII, (1403-1461) : Roi de France (de la branche des Valois) de 1422 à 1461. Contesté par les Bourguignons et par les Anglais, il met fin à la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons, réforme l'armée royale et se concentre sur la guerre contre les Anglais, achevant victorieusement la guerre de Cent Ans.

Chiang, Kai-shek : (1887-1975) : Militaire et homme d'État chinois. Chef de l'aile droite du Kuomintang (Parti nationaliste chinois), lié aux banquiers et grands propriétaires, il en devient le dirigeant à la mort de Sun Yat-sen. Chef d'État de 1927 à 1949, il se replie à Taïwan en 1949 après la victoire des communistes dans la guerre civile.

Chili (Résistance au putsch) : Malgré la répression (18 000 militants politiques enfermés dans des camps de torture et de concentration fin 1973), la résistance va se poursuivre sous forme de sabotages économiques et d'actions de guérilla, principalement par les militants du MIR. Le 30 août 1983, des membres du MIR abattent le gouverneur militaire de Santiago. Parallèlement aux actions urbaines, le MIR organise une guérilla dans la Cordillère de Neltume, dans le Sud du Chili. Ce n'est qu'en 1983 que le Parti communiste du Chili crée son organisation armée clandestine, le FPMR.

Chimurenga : La première Chimurenga est la longue résistance des peuples nbédélés et shonas contre la colonisation britannique du territoire actuel du Zimbabwe dans les années 1890. Elle sera finalement écrasée en 1896. On a appelé « seconde Chimurenga » la lutte contre le régime ségrégationniste blanc en Rhodésie dans les années 1960.

Chindits : Surnom donné aux 3 000 commandos britanniques du général Wingate qui, lors de la campagne de Birmanie, s'infiltrèrent profondément dans la jungle, derrière les lignes japonaises, pour y couper la ligne ferroviaire nord-sud.

Chinh, Trùng (1907-1988) : Révolutionnaire vietnamien, secrétaire général du Parti Communiste Indochinois, il a joué un rôle actif dans la résistance armée contre l'occupation française et l'impérialisme américain au Viêt Nam.

Chliapnikov, Alexandre (1885-1937) : Révolutionnaire bolchevik, il est un des fondateurs du Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Membre du Soviet de Pétrograd, commissaire du peuple chargé du travail, il dirigera

de l'opposition ouvrière au sein du Parti communiste de l'Union soviétique. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Chtéménko, Serguéi Ivanovitch (1901-1976) : Militaire soviétique, il a occupé plusieurs postes importants au sein de l'armée et du gouvernement soviétiques. Chef de l'état-major général de 1945 à 1950. Chtéménko a également écrit sur les questions militaires et politiques.

Cinquième Coalition : Elle a rassemblé en 1809, contre la France napoléonienne (alliée à la Bavière), l'Empire d'Autriche et le Royaume-Uni. L'Autriche capitula suite la victoire française à la bataille de Wagram.

Cluseret, Gustave Paul (1823-1900) : Militaire français, il participe à plusieurs conflits militaires en Europe et en Amérique, avant de rejoindre la Commune de Paris en 1871. Durant la Commune, il a été nommé général et commande les forces armées. Ses mémoires ont été traduites et publiées par Lénine en 1905.

Coalition : Alliance de différentes puissances européennes contre la France révolutionnaire puis napoléonienne. Il y en a eu six. voir *Première coalition*, *Deuxième coalition*, etc.

Coexistence pacifique : D'abord formulée en 1952 par Staline, elle deviendra la base de la politique étrange de l'URSS sous Khrouchtchev. Partant de l'idée que l'URSS est assez puissante pour dissuader une attaque militaire, elle transpose la rivalité entre les blocs dans le domaine économique.

Cogny, Paul Ély (1915-2012) : Militaire français ayant participé à la Seconde Guerre mondiale et à la guerre d'Indochine. Il commandait les forces françaises au Tonkin lors de la bataille de Diên Biên Phu. Il finit sa carrière en commandant les forces françaises en Afrique centrale.

Commune de Paris : Insurrection populaire et prolétarienne qui dura 72 jours, du 18 mars 1871 au 28 mai 1871. Son pouvoir issu de la démocratie directe prit d'importantes mesures sociales. La Commune fut écrasée par les forces bourgeoises basées à Versailles (les « Versaillais »). Sa répression, du 21 au 28 mai 1871, marquée par des massacres et de déportations en masses, est appelée la Semaine sanglante.

Communisme de guerre : Il désigne les mesures d'urgences adoptées en Russie par le pouvoir soviétique de 1918 à 1921, pour faire face aux difficultés posées par la guerre civile : nationalisations, réquisitions alimentaires, rationnement, etc. Ces mesures impopulaires provoqueront

les révoltes de Kronstadt et de Tambov. Remplacé le 21 mars 1921, à la fin de la guerre civile, par la NEP.

Condé – dit le « Grand Condé » (1621-1686) : Louis II de Bourbon-Condé était un prince et un homme de guerre français. Commandant les armées de Louis XIII et Louis XIV, il est célèbre pour ses exploits militaires pendant la Fronde et les guerres de la France contre l'Espagne et la Hollande.

Condé – dit le « Prince de Condé » (1736-1818). Louis V de Bourbon-Condé était un prince français qui fut un des dirigeants des émigrés contre-révolutionnaires de Coblenze. Ses forces ont accompagnées celles du duc de Brunswick pour tenter de rétablir l'Ancien Régime en France en 1792.

Confédération germanique : Elle est formée en 1815 lors du Congrès de Vienne, en remplacement de la confédération du Rhin créée par Napoléon I^{er}. Elle reprend en grande partie les limites du Saint-Empire romain germanique, incluant des populations slaves. Son histoire est marquée par la rivalité entre la Prusse et l'Autriche.

Congo (expédition de Guevara) : En 1965, Che Guevara et une centaine de combattants cubains afrodescendants se rendent clandestinement au Congo pour y encadrer et former la guérilla opposée au régime néo-colonial. L'expérience est interrompue après quelques mois en raison de l'incompétence et des rivalités internes des rebelles congolais.

Conspiration des Égaux : Tentative d'insurrection révolutionnaire menée contre le régime du Directoire par Gracchus Babeuf et ses camarades (les Égaux). Ils préconisaient de poursuivre la Révolution française par la collectivisation des terres et des moyens de production. Le soulèvement du camp militaire de Grenelle, la nuit du 9 au 10 septembre 1796, par quelques centaines de babouvistes est un échec et les révolutionnaires sont arrêtés, condamnés à mort ou déportés.

Conspiration La Fayette : Cette société secrète révolutionnaire, aussi appelée Association de Janvier ou encore Association des Patriotes, qui organisait des d'étudiants et des ouvriers, fut créée en janvier 1830. Très bien organisée, elle a eu un rôle déterminant dans la préparation et le déclenchement de la Révolution de Juillet.

Contras : Groupes armés formés, financés et armés par les États-Unis pour épuiser le Nicaragua après la révolution sandiniste de 1979.

Leur action fera 30 000 morts et épuisera une économie souffrant également du blocus et du minage des ports par les USA.

Corée (Guerre de) : Elle a opposé, du 25 juin 1950 au 27 juillet 1953, la république de Corée (Corée du Sud), soutenue par les puissances occidentales, à la république populaire démocratique de Corée (Corée du Nord), soutenue par la Chine populaire et l'URSS. De vastes offensives et contre-offensives menèrent chaque camp à l'occupation de presque toute la péninsule, mais le résultat final les ramena à la ligne de démarcation initiale.

Corée (Résistance antijaponaise) : C'est en 1932 que les guérillas anti-japonaises commencent leur action. Organisée par le Parti communiste de Corée, elles agissent d'abord dans le cadre de l'armée rouge chinoise, puis de manière autonome des deux cotés de la frontière entre la Corée et la Mandchourie, remportant des succès comme à la bataille de Pochonbe. Elles sont presque totalement éradiquée en 1940.

Corée du Sud (guérillas) : Le régime dictatorial en Corée du Sud a suscité des insurrections et des guérillas dont la répression a fait environ 100 000 morts. Lors de la guerre de Corée, les guérillas étaient actives derrière les lignes des forces américaines et alliées et elles ont bénéficiées de l'afflux de milliers de nouveaux combattants lorsque la contre-offensive des forces américaines et alliées en 1950 submerga les forces nord-coréennes, laissant de nombreuses unités derrière la ligne de front. Les guérillas sont resté actives de nombreuses années après l'armistice.

Coulomb, Charles-Augustin (1736-1806) : Physicien français connu pour ses travaux en électrostatique et en magnétisme, ainsi que pour la loi portant son nom, qui décrit l'interaction entre des charges électriques.

Crimée (Guerre de) : Elle a opposé de 1853 à 1856 l'Empire russe à une coalition formée de l'Empire ottoman, du Second empire français, de l'empire britannique et du royaume de Sardaigne. Le conflit se déroula essentiellement en Crimée autour de la base navale russe de Sébastopol. Défaite de la Russie.

Cromwell, Oliver (1599-1658) : Homme politique britannique, il a joué un rôle clé dans la guerre civile anglaise, menant les forces parlementaires à la victoire contre les royalistes. Cromwell fut Lord-Protecteur de la République d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse après la déposition de Charles I^{er}.

Curcio, Renato (1941-) : Après avoir été l'un des fondateurs des Brigades rouges, il a animé le collectif des prisonniers des BR détenu à Palmi qui a développé une production théorique. Il est devenu par la suite une des principales figures du courant liquidateur des BR.

d'Alembert, Jean Le Rond (1717-1783) : Mathématicien et philosophe français, il est connu pour son travail sur la mécanique et l'analyse mathématique, ainsi que pour sa contribution majeure à l'*Encyclopédie*. Il est un des principales figures des Lumières.

D'Aubigné, Agrippa (1552-1630) : Poète et militaire français, il est connu pour ses écrits satiriques et pour son rôle dans les guerres de religion. Il est souvent associé au calvinisme et à la résistance protestante à la couronne française.

Davout, Louis Nicolas (1770-1823) : Issu de la petite noblesse, officier de l'Ancien Régime, général de la Révolution puis Maréchal de l'Empire, il est fait par Napoléon duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmühl. Davout, qui fut l'un des meilleurs tacticiens de Napoléon, ne connut jamais la défaite.

Davydov, Denis Vassilievitch (1784-1839) : Poète et général russe. Il combat à Eylau puis convainc Bagration de lui laisser mener la guerre de partisans sur les arrières de la Grande Armée, pendant la campagne de Russie, en associant ses hussards aux paysans. Après les guerres napoléoniennes, il combattrait les Perses et les insurgés polonais. Il a publié un *Essai sur la guerre de partisans* (1821).

de Bourbon-Condé, Louis II, dit le « Grand Condé » : voir Condé.

de Bourbon-Condé, Louis V, dit le « Prince de Condé » : voir Condé.

de Castries, Christian Marie Ferdinand de La Croix (1902-1991) : Militaire français qui a servi pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Indochine. Il a commandé les forces françaises à Diên Biên Phu où il a été capturé par les vietnamiens.

de Gaulle, Charles (1890-1970) : Militaire et homme d'État français, il a refusé la capitulation de la France après avoir brillamment combattu les Allemands en mai-juin 1940. Il a poursuivi la guerre en Angleterre comme chef de la France Libre. Chef du gouvernement provisoire à la Libération puis fondateur et premier président de la Cinquième République française en 1958.

de Ligne, Charles-Joseph, Prince (1735-1814) : Écrivain, diplomate et officier belge ayant servi dans l'armée autrichienne pendant la guerre de

Sept Ans et les guerres napoléoniennes. Il acheva sa carrière avec le grade de Maréchal et écrivit plusieurs ouvrages remarquables dont ses célèbres *Fantaisies militaires* (1783).

de Maistre, Joseph (1753-1821) : Écrivain, philosophe et homme politique savoyard, connu pour ses idées conservatrices et ses critiques des Lumières, du rationalisme et de la Révolution française. La monarchie absolue, correspond selon lui à « l'ordre naturel ».

de Saxe, Maurice (1696-1750) : Maréchal de France d'origine allemande, qui a remporté plusieurs importantes victoires, notamment lors de la Guerre de Succession d'Autriche. Il a composé les *Rêveries sur l'art de la guerre* en 1757, qui ont eu une grande influence.

de Staël-Holstein, Anne-Louise-Germaine Necker, baronne – aussi appelé Madame de Staël (1766-1817) : Écrivaine, essayiste et intellectuelle française et genevoise, qui fit connaître en France le romantisme allemand.

Debord, Guy (1931-1994) : Essayiste, cinéaste et théoricien français, fondateurs de l'Internationale lettriste de 1952 à 1957, puis de l'Internationale situationniste de 1957 à 1972. Auteur de *La société du spectacle* (1967).

Debray, Régis (1940-1974) : Écrivain, philosophe et journaliste français, il a été emprisonné en 1967 en Bolivie pour y avoir collaboré avec Che Guevara. Il a théorisé le foquisme dans *Révolution dans la révolution* en 1967 et a écrit son bilan du guévarisme dans *La critique des armes* (1974). Il deviendra ensuite politicien social-démocrate.

Delbrück, Hans (1848-1929) : Historien allemand spécialisé dans l'histoire militaire. Il est considéré comme le fondateur de la science historique militaire moderne, en confrontant les textes aux données géographiques, démographiques et économiques. Il a creusé la distinction entre stratégie d'anéantissement et la stratégie d'usure.

Delta du Fleuve rouge (Offensive du) : Tentative des forces du Viêt Minh, de s'emparer de la capitale du Nord Viêt Nam en 1951, lors de la guerre d'Indochine. L'absence de couvert permit aux forces françaises de bénéficier de leur supériorité en aviation et puissance de feu et de mettre l'offensive en échec.

Démétrios I^{er} (337 av. J.-C.-283 av. J.-C.) : Roi de Macédoine de 294 à 288, il a mené une série de campagnes visant à restaurer l'hégémonie

macédonienne sur la Grèce. Ses talents dans la guerre de siège lui ont valu le surnom de « Poliorcète », le « preneur de cités ».

Dénikine, Anton Ivanovitch (1872-1947) : Général russe, il participe à la guerre russo-japonaise de 1905 et à la Première Guerre mondiale. Il devient le principal chef des armées blanches lors de la guerre civile russe après la mort du général Kornilov. Ses armées étaient actives dans le Sud de la Russie mais, considérant la cause perdue, Dénikine part en exil en France puis aux États-Unis.

Dersim (Révolte du) : Elle se déroule entre 1936 et 1938 dans la région montagneuse de Dersim en Turquie, peuplée alors essentiellement de Kurdes alévis. Provoquée par la volonté des Turcs de turquiser et de désarmer les Kurdes, le soulèvement sera réprimé, avec l'aide de l'aviation et de gaz de combat, par l'armée turque qui commet de nombreux massacres de masse.

Deutsch, Julius (1884-1968) : Homme politique autrichien, dirigeant du Parti social-démocrate autrichien, député du SDAPÖ de 1920 à 1933. Fondateur et dirigeant de la force paramilitaire du SDAPÖ : le Schutzbund. Contraint à l'exil, il a combattu avec le grade de général pour la République dans la guerre civile espagnole.

Deuxième Coalition : Elle a rassemblé contre la France révolutionnaire, en 1798-1800, la Grande-Bretagne, la Russie, l'Autriche, la Turquie, le Royaume des Deux-Siciles, quelques princes allemands et la Suède. Elle se termine à l'avantage de la France, notamment grâce à la bataille de Marengo.

Deuxième Internationale : L'Internationale Ouvrière fut fondée par les partis socialistes et ouvriers de vingt pays d'Europe lors du congrès de Paris en juillet 1889. Après avoir connu un immense développement, elle fit faillite lorsque les directions social-démocrates de ses principales sections s'unirent à leur bourgeoisie lors de la Première Guerre mondiale.

Deuxième intifada : Appelée « Intifada Al-Aqsa », ce mouvement d'opposition populaire palestinienne contre l'occupation israélienne a débuté le 29 septembre 2000.

Dev Sol : Gauche révolutionnaire (Devrimci Sol) était une organisation révolutionnaire fondée par Dursun Karatas en 1978 à partir de l'organisation Voie révolutionnaire (Devrimci Yol) fondée un an plus tôt. Héritière du THKP-C, elle mène une intense guérilla urbaine mais sera presque

totale­ment anéantie par le coup d'État de 1980 (près de 3 000 arrestations). Dev Sol se reconstitue et se transforme en 1994 en DHKP-C.

Dev Yol : voir Dev Sol

DHKP-C : Le Parti-Front révolutionnaire de libération du peuple (Devrimci Halk Kurtuluş Partisi-Cephesi) est une organisation révolutionnaire née en 1994 à partir de l'organisation Dev Sol. Ses Unités de propagande armée (Silahlı Propaganda Birlikleri) mènent épisodiquement des actions armées contre l'État turc. Du 20 octobre 2000 au 22 janvier 2007, les prisonniers du DHKP-C initient une grande grève de la faim contre les prisons d'isolement qui coûte la vie à 134 prisonniers politiques dont plus de 100 du DHKP-C.

Dhofar (guerre du) : En 1964, la province de Dhofar, une région déshéritée du Sultanat d'Oman, entre en rébellion. La direction de la lutte revient au Front de libération du Dhofar (FLD) qui devient le Front populaire pour la libération d'Oman et du golfe Arabe. Suite aux progrès des forces de libération, des forces étrangères (commandos et aviation britanniques, troupes jordaniennes et iraniennes), plus nombreuses que celles du Sultan, interviennent de manière décisive en 1975.

Diaz, Porfirio : voir Porfirio Diaz.

Diderot, Denis (1713-1784) : Philosophe et écrivain français, une des principales figures des Lumières. Il fonde le drame bourgeois au théâtre, révolutionne le roman avec *Jacques le Fataliste et son maître*, invente la critique à travers ses *Salons* mais surtout dirige la rédaction de l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

Diem, Ngo Dinh (1901-1963) : Chef d'État vietnamien qui, à la tête du Viêt Nam du Sud, a mené une politique ultra-réactionnaire favorisant l'église catholique et les grands propriétaires, provoquant une opposition générale, des communistes au clergé bouddhiste. Diem a été renversé lors d'un coup d'État en 1963.

Diên Biên Phu (Bataille de) : Elle a opposé du 13 mars au 7 mai 1954 les forces vives de l'armée coloniale française (dont les parachutistes) au corps de bataille du Viêt Minh commandé par Giáp, dans le nord du Viêt Nam. Victoire totale du Viêt Minh et dernier affrontement majeur de la guerre d'Indochine.

Dissidence des FARC : voir FARC.

Dollfuss, Engelbert (1892-1934) : Homme politique catholique autrichien, il a été chancelier de l'Autriche de 1932 jusqu'à sa mort en 1934. Durant son mandat, il a pris des mesures autoritaires comme la dissolution du parlement, la suppression des libertés civiles et l'écrasement du mouvement ouvrier. Mais son opposition à l'annexionnisme allemand lui valut d'être assassiné par des nazis autrichiens.

Dombrowski, Jarosław (1836-1871) : Officier dans l'armée russe, il participe à l'insurrection polonaise de 1863 contre le régime tsariste dans les rangs de la fraction progressiste qui veut abolir le servage. Condamné à la déportation, il s'évade et gagne la France. Nommé général par la Commune de Paris en 1871, il organise sa défense et meurt sur les barricades.

Douma : Premier organe parlementaire de l'Empire russe, crée le 27 avril 1906 suite de la Révolution russe de 1905. Ses pouvoirs, déjà limités, seront réduits en 1907 avec les progrès de la contre-révolution, tout comme son mode de scrutin sera changé pour avantager les partis réactionnaires.

Doumenko, Boris Grigorievitch (1890-1920) : Officier de cavalerie russe, il fut l'un des commandants victorieux de l'Armée rouge pendant la guerre civile russe au cours de laquelle il fut gravement blessé. Il a été arrêté et fusillé en 1920 pour insubordination, antisémitisme et anti-soviétisme.

Dühring, Karl Eugen (1833-1920) : Philosophe et économiste allemand, ses théories socialistes idéalistes sont fondées sur la disposition de l'homme à la sympathie. Antisémitisme, critique du marxisme, la pensée de Dühring n'est plus connue que par la réfutation qu'en a fait Engels dans son *Anti-Dühring*.

Dunkerque (Bataille de) : Épisode de la Seconde Guerre mondiale, qui a duré du 20 mai au 4 juin 1940, caractérisé par l'évacuation avec succès, à travers la Manche, du corps expéditionnaire britannique mais aussi de 120 000 soldats français et belges encerclés par la Blitzkrieg hitlérienne.

Durutti Dumange, Buenaventura (1896-1936) : Révolutionnaire anarchiste espagnol. Grande figure de la Confédération nationale du travail (CNT) et de la Fédération anarchiste ibérique (FAI), il est contraint plusieurs fois à l'exil et plusieurs fois emprisonné. Il meurt en défendant Madrid lors de la guerre civile espagnole, à la tête de la colonne qu'il avait formée pour combattre les fascistes en Aragon.

Dybenko, Pavel (1889-1938) : Docker ukrainien, il rejoint la flotte de la Baltique en 1911 et rallie les bolcheviks en 1912. Il a occupé de

hautes fonctions militaires pendant la guerre civile, commandant notamment les forces navales soviétiques. Arrêté et exécuté pendant les purges.

École léniniste : L'École internationale Lénine a formé à Moscou, de 1926 à 1938, environ 3 500 cadres et militants du Komintern, dont plus de 10% du KPD.

Eifler, Alexander (1883-1945) : Officier autrichien qui fut le chef d'état major du Schutzbund, l'organisation paramilitaire sociale-démocrate. Mort au camp de concentration de Dachau.

Eisenhower, Dwight (1890-1969) : Commandant des forces américaines en Europe en 1942, il est nommé commandant suprême des forces alliées en Europe en 1943. Il sera le 34^e président des États-Unis de 1953 à 1961.

El-Alamein (seconde bataille d') : Elle a opposé, en octobre 1942, dans le désert égyptien les forces italiennes et allemandes (*Afrikakorps*), aux forces britanniques. La victoire des Alliés est le tournant décisif de la Seconde Guerre mondiale en Afrique du Nord.

ELN (Ejército de Liberación Nacional - Bolivie) : L'Armée de Libération Nationale a été fondée en novembre 1966 en Bolivie par un groupe de révolutionnaires formés à Cuba et dirigé par Che Guevara. Privée du soutien attendu du Parti communiste de Bolivie, ne parvenant pas à s'ancrer dans la paysannerie locale, la guérilla est anéantie par l'armée en octobre 1967.

ELN (Ejército de Liberación Nacional - Colombie) : L'Armée de Libération Nationale a été fondée en 1964 dans le département de Santander. Guévariste, l'ELN était le principal mouvement de guérilla en Colombie durant les années 1960, et est encore active.

ELN (Ejército de Liberación Nacional - Pérou) : L'Armée de Libération Nationale a été fondée en 1962 au Pérou. Elle a impulsé une guerre de guérilla en 1963 sur le modèle guévariste, mais a été anéantie par l'armée péruvienne en décembre 1965.

Engels, Friedrich (1820-1895) : Révolutionnaire, philosophe et théoricien communiste allemand. D'abord hégélien de gauche, il devient membre avec Marx de la Ligue des Communistes, participant tous les deux à la révolution de 1848. Co-fondateur du socialisme scientifique, il contribua à fonder la I^{ère} et la II^e Internationale.

Enríquez, Miguel (1944-1974) : Révolutionnaire chilien, il a été l'un des fondateurs du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (MIR). Il a dirigé la lutte armée du MIR de 1967 à 1970 et la résistance armée au coup d'État de Pinochet jusqu'à sa mort dans une fusillade avec les forces de sécurité de la dictature.

EPR : L'Armée Populaire Révolutionnaire est une organisation révolutionnaire pratiquant la lutte armée au Mexique. L'EPR est fondée par les forces de 13 anciennes organisations révolutionnaires, dont le PROCUP et le PDLR. Bien qu'elle opère principalement dans l'État de Guerrero, elle a mené des actions dans d'autres États du sud du Mexique, notamment au Oaxaca, Chiapas, Guanajuato, Tlaxcala et Veracruz entre 1996 et 2007. Plus d'une vingtaine de ses membres ont été tués par des escadrons de la mort.

ERP (Ejército Revolucionario del Pueblo) : voir PRT.

Erythrée (guerre de libération) : L'ONU avait présidé à une fédération entre les deux anciennes colonies italiennes : l'Erythrée et l'Éthiopie, mais en 1960 cette seconde annexe purement et simplement la première. Cela provoquera une guerre de libération de trente ans initiée par le FLE et remportée par le FPLE.

Escadron de la mort : Groupe armé, généralement composé ou dirigé par des membres des forces de l'ordre, parfois associés à la pègre, qui organise des enlèvements et des exécutions extra-judiciaires d'opposants politiques ou économiques (syndicalistes).

Espagne (guérillas anti-napoléoniennes) : C'est en Espagne, entre 1808 et 1814, que la guérilla est utilisée à grande échelle pour la première fois dans l'histoire de l'Europe, obligeant Napoléon à immobiliser de nombreuses forces sans jamais contrôler réellement le pays.

Espagne (Guerre civile) : Elle a opposé du 17 juillet 1936 au 1^{er} avril 1939 des militaires putschistes soutenus par l'Italie fascistes et l'Allemagne nazie au gouvernement légal républicain et à diverses forces populaires et ouvrières (communistes, anarchistes). Victoire finale des putschistes du général Franco qui a pu profiter de la non intervention des démocraties occidentales et des divisions du camp républicain.

Espagne (Guerre d'indépendance) : Elle a opposé l'Espagne des Bourbons, le Portugal et le Royaume-Uni à la France de Napoléon I^{er} entre 1808 et 1814. Commencée par l'insurrection de Madrid en 1808 contre l'armée française d'occupation, elle se généralise après que Napoléon ait

fait abdiquer le roi d'Espagne au profit de son frère, Joseph Bonaparte. L'armée française se heurta à une guérilla et à l'armée britannique et dut se retirer en 1813 dans la France envahie par la sixième Coalition.

ETA (Euskadi Ta Askatasuna, Pays basque et liberté) : Organisation basque indépendantiste, à l'origine d'inspiration marxiste-léniniste, fondée dans la résistance contre le régime franquiste, le 31 juillet 1959. En 1973, un de ses commandos élimine le successeur désigné de Franco, l'amiral Carrero Blanco. ETA abandonne la lutte armée en 2011 et s'auto-dissout le 2 mai 2018.

Expédition de Saint-Domingue : voir Saint-Domingue.

Expédition des Mille : En 1860, un corps de volontaires dirigé par Garibaldi débarque en Sicile afin de conquérir le royaume des Deux-Siciles, gouverné par les Bourbons. L'expédition, pourtant risquée, est un succès et constitue un épisode décisif du Risorgimento.

Expédition du Nord : Campagne militaire menée entre 1926 et 1928 par les forces du Kuomintang, alliées aux communistes, soutenues par l'URSS et commandées par Chiang Kai-shek. Elle visait à éliminer les seigneurs de la guerre et d'unifier la Chine et fut un plein succès.

Eylau (Bataille d') : Elle a opposé la Grande Armée napoléonienne à une armée russe soutenue par la Prusse le 8 février 1807 à Eylau (aujourd'hui Bagrationovsk) en Prusse-Orientale (aujourd'hui dans l'exclave de Kalinin-grad), dans le cadre de la quatrième Coalition. Napoléon reste maître du terrain, au prix de lourdes pertes.

EZLN (Ejército Zapatista de Liberación Nacional) : L'Armée zapatiste de libération nationale, fondée en 1983, est une organisation révolutionnaire mexicaine contrôlant une partie de l'État du Chiapas. Elle promeut les droits des populations indigènes et encourage les formes d'auto-organisation et la démocratie directe. Après son soulèvement en 1994, elle limite son activité militaire à l'autodéfense des municipalités autonomes zapatistes assiégées et harcelées.

Faction armée rouge : Organisation révolutionnaire japonaise fondée en septembre 1969 dans le cadre des luttes étudiantes, anti-impérialistes, et de la guerre du Viêt Nam. Elle comportait plusieurs centaines de membres. En novembre, le groupe est touché par la répression (une centaine d'arrestation), un de ses commandos détourne un avion sur la Corée du Nord. Une nouvelle vague d'arrestations touche le groupe en juin 1970.

(200 arrestations). Des militants ayant échappé aux rafles créent l'Armée Rouge Unifiée.

FALN : Les Forces Armées de Libération Nationale est une organisation de guérilla active au Venezuela de 1963 à 1979. A l'origine proche du Parti communiste du Venezuela (jusqu'à la légalisation de celui-ci en 1969), elles naissent du rassemblement, le 2 février 1963, des principaux mouvements de guérilleros du pays.

Farabundo Martí, Augustín (1893-1932) : Communiste salvadorien, dirigeant du Secours rouge international puis de la Ligue anti-impérialiste des Amériques. Envoyé au Nicaragua, il devient colonel dans la guérilla sandiniste en lutte contre l'occupant américain. Rentré clandestinement au Salvador, il joue un rôle dirigeant dans l'insurrection de 1932, et il est fusillé après un procès où il impressionna par son courage.

FARC (Fuerzas armadas revolucionarias de Colombia – Ejército del Pueblo) : Les Forces armées révolutionnaires de Colombie – Armée du peuple, ont pour origine les groupes d'autodéfense paysanne mis sur pieds par le Parti communiste pour résister aux exactions de l'armée et des escadrons de la mort du parti conservateur lors de « La Violencia » et de la République de Marquetalia. Après des décennies de guérilla, un premier accord de paix est signé en 1984, mais 5 000 membres des FARC participant à la vie politique sont assassinés, ce qui ramène les FARC à la lutte armée. Un second processus de paix entamé en 1999 échoue en 2002, et un nouvel accord survient en 2016, dénoncé par une partie des FARC (appelés « dissidents ») qui poursuit la lutte armée.

Fatah : Le Fatah a été fondée comme organisation politico-militaire de libération nationale palestinienne en 1959 par Yasser Arafat. Il initie alors la résistance armée. C'est la composante la plus importante de l'OLP et, à ce titre, est à l'initiative de la reconnaissance d'Israël en 1993 et des Accords d'Oslo par lesquels il renonce à la lutte armée. Après avoir monopolisé le pouvoir dans l'Autorité palestinienne née de ces accords, le Fatah a été confronté à la montée en puissance des islamistes du Hamas.

FDLP : Le Front Démocratique pour la Libération de la Palestine est une organisation politico-militaire palestinienne fondée en 1969 comme scission du FPLP. Maoïste à l'origine, il cesse à la fin des années 1990 à s'opposer au processus de paix passant par la reconnaissance d'Israël, sans renoncer à la résistance armée.

FDS : Les Forces Démocratiques Syriennes sont une coalition militaire formée le 10 octobre 2015 dans le nord de la Syrie pour combattre l'État islamique et les invasions turques. Leur forces principales sont les YPG-YPJ kurdes, mais elles comptent aussi des unités arabes, syriaques et arméniennes.

Fédération Anarchiste Informelle : Réseau de cellules armées anarchistes insurrectionnalistes, actif essentiellement en Italie, mais aussi au Chili, en Grèce et en Indonésie. La FAI a réalisé des dizaines d'attaques à la bombe entre 2003 et 2015 contre des bâtiments de l'État, de médias officiels, de forces de répression, de partis fascistes, etc. La FAI a aussi revendiqué l'attentat contre le directeur général du nucléaire italien, blessé par balles aux jambes le 11 mai 2012.

Feuquières, Antoine de Pas de (1648-1711) : Militaire et théoricien français. Il participe aux guerres de Louis XIV et est fait lieutenant général des armées du roi, le grade le plus élevé de la hiérarchie militaire d'Ancien Régime. Son ouvrage *L'Art de la Guerre* (1711) a eu une grande influence sur la pensée militaire française au 18^e siècle.

Fichte, Johann Gottlieb (1762-1814) : Philosophe allemand, d'abord partisan de la Révolution française puis adversaire de la France napoléonienne contre laquelle il appelle les Allemands à la résistance. Ce fut l'un des principaux représentants du romantisme allemand.

Finlande (Guerre civile) : Suite à la révolution bolchevik, la Finlande déclare son indépendance, reconnue par le pouvoir soviétique le 4 janvier 1918. Une guerre civile extrêmement dure commence alors entre les Rouges et les Blancs. Ceux-ci bénéficieront de l'intervention allemande et remporteront la victoire le 30 avril 1918.

FLD : Le Front de libération du Dhofar est fondé en 1965 et devient en 1968 le Front populaire pour la libération d'Oman et du golfe Arabe. C'était une organisation socialiste de libération nationale et anti-impérialiste visant à établir une république populaire en Oman. Sa guerre de libération a été victorieuse jusqu'à ce qu'une intervention étrangère massive refoule ses forces sur la frontière yéménite.

FLE : Le Front de libération de l'Érythrée est fondé en juillet 1960 en réaction à l'annexion de Érythrée par l'Éthiopie. Il déclenche la guerre d'indépendance en 1961. Le FPLE en est issu, qui le marginalisera.

FLN (Algérie) : Le Front de Libération Nationale est créé en octobre 1954 pour obtenir de la France l'indépendance de l'Algérie. Au cours de la guerre d'indépendance, il développe l'Armée de libération nationale (ALN) et fonde, en 1958, un gouvernement provisoire, le GPRA. C'est avec le GPRA que la France négocie en 1962 les accords menant à l'indépendance.

FLN (Viêt Nam) : Le Front National de Libération du Sud Viêt Nam, rassembla sous la direction des communistes, entre 1955 et 1975, les adversaires du régime fantoche sud-vietnamien et lutta pour la réunification pendant la guerre du Viêt Nam.

FMLN : voir Salvador – guerre civile au.

Foch, Ferdinand (1851-1929) : Maréchal de France. Adeptes de « l'offensive à outrance » en 1914 ; il a commandé toutes les forces alliées sur le front de l'Ouest en 1918, et ainsi la contre-offensive décisive contre les forces allemandes qui a mis fin à la Première Guerre mondiale.

Foquisme : Stratégie révolutionnaire fondée sur la création de foyers (focos) de guérillas rurales étendant peu à peu leur influence jusqu'à ménager des zones libérées. Elle s'oppose, en matière de stratégie de guérilla rurale, à celle fondée sur des colonnes mobiles arpentant des zones de d'influence de la guérilla. Théorisée par Régis Debray, elle est associée à tort au guévarisme.

Fourmanov, Dmitri Vasilievich (1891-1926) : Écrivain et poète soviétique, il a été commissaire politique dans l'Armée rouge pendant la guerre civile. Cette expérience a servi de base à son célèbre roman *Tchapaïev*.

FPLE : Le Front populaire de libération de l'Érythrée est fondé en février 1971 à partir de l'aile marxiste du FLE. Le FPLE deviendra en quelques années la principale force de libération de l'Érythrée, infligeant plusieurs défaites à l'armée éthiopienne, jusqu'à libérer militairement tout le pays (prise de la capitale, Asmara, en 1991) et en obtenir l'indépendance en 1993.

FPLP : Le Front Populaire de Libération de la Palestine est une organisation politico-militaire marxiste palestinienne fondée en 1967 sous la direction de Georges Habache. Son Commandement extérieur a mené dans les années 70 plusieurs opérations armées en Europe avec des révolutionnaires internationalistes venus de différents pays. L'organisation a renoncé à cette pratique mais mène toujours la résistance armée en Palestine.

FPLP-CG : Le Front Populaire de Libération de la Palestine-Commandement général est né d'une scission du FPLP le 24 avril 1968. Très hostile au Fatah, ses combattants ont mené plusieurs actions militaires majeures au Liban, lors des invasions israéliennes, et en Palestine. Le FPLP-CG est lié au régime syrien.

FPMR : Après le coup d'État du général Pinochet en 1973, le Parti communiste du Chili entame une autocritique quant à l'absence de politique militaire. Il décide de fonder une organisation de résistance armée. Ses membres sont formés à Cuba et dans les pays de l'Est. Ce n'est qu'en 1983 qu'est créé le Front Patriotique Manuel Rodriguez. Le FPMR va effectuer 1138 attentats à l'explosif, 276 sabotages, 199 attaques armées. Le 7 septembre 1986, il manque de peu une embuscade contre Pinochet. En 1987, le FPMR se sépare du parti (qui minimise le rôle de la résistance armée) et devient le FPMR/Autónomo.

Fraction armée rouge : voir RAF.

France (Campagne de) : Elle clôtura la guerre menée par la sixième Coalition contre l'Empire français, et se déroule de fin décembre 1813 à avril 1814. Napoléon tente d'arrêter l'invasion de la France et de conserver son trône, il remporte plusieurs victoires mais est finalement vaincu et contraint à l'abdication.

Franco, Francisco (1892-1975) : Général et homme d'État espagnol. Il participe à la guerre du Rif et commande les troupes qui écrasent l'insurrection des Asturies en 1934. Chef de file des généraux putschistes pendant la guerre civile espagnole et, jusqu'à sa mort, chef de l'état dictatorial qui en a résulté.

Frédéric II aussi appelé Frédéric le Grand (1712-1786) : Roi de Prusse de 1740 à 1786. Il organise et conduit l'armée prussienne avec de grands succès souvent contre des forces supérieures, donnant naissance à l'école prusso-allemande de la guerre (préparation minutieuse en temps de paix, discipline stricte, grande mobilité sur le champ de bataille). Ses talents militaires et diplomatiques lui permirent d'agrandir notablement ses États aux dépens de l'Autriche et de la Pologne.

Frédéric-Auguste II (1797-1854) : Roi de Saxe de 1836 à sa mort. Lors de la révolution de 1848, il est chassé du trône par les révolutionnaires, puis rétabli par les troupes prussiennes et saxonnes.

Frédéric-Guillaume IV (1795-1861) : Roi de Prusse de 1840 à 1861, il réprime la révolution de 1848 et refuse de devenir empereur d'une Allemagne unifiée en 1849 parce qu'il ne veut pas recevoir la couronne d'un parlement (le Parlement de Francfort). Il se montrera faible face à l'Autriche dans la rivalité de celle-ci avec la Prusse (« reculade d'Ölmutz »). Il fut le pupille de Clausewitz lorsqu'il était prince-héritier.

FRELIMO : Le Front de Libération du Mozambique, est une mouvement de lutte contre le colonialisme portugais fondé en 1962. A l'origine marxiste-léniniste, il a mené une guerre de guérilla contre l'armée coloniale jusqu'à l'indépendance du pays en septembre 1974. Il est devenu le principal parti politique du Mozambique.

FRETILIN : Le Front Révolutionnaire pour l'Indépendance du Timor oriental a été créé en 1974 comme force de résistance armée contre la domination coloniale portugaise. Après le départ des Portugais et la conquête de Timor Est par l'Indonésie, le FRETILIN a mené la résistance contre une très brutale occupation indonésienne. Le référendum d'autodétermination organisé par l'ONU en août 1999 conduisit à la pleine indépendance du Timor oriental en 2002.

Freund, Julien (1921-1993) : Philosophe, politologue et sociologue français, ses études sont axées sur le concept de l'État et de la communauté politique, et il a fondé une polémologie sur des bases anthropologiques.

Friedland (Bataille de) : Elle a opposé le 14 juin 1807 la Grande Armée napoléonienne à une armée russe sur le territoire de Friedland en Prusse-Orientale (aujourd'hui Pravdinsk, dans l'exclave de Kaliningrad). La victoire française met fin à la guerre de la quatrième Coalition et mène au traité de Tilsit.

Front POLISARIO : Le Front Populaire de Libération de la Saguía el Hamra et du Río de Oro est créé en 1973 pour lutter contre l'occupation coloniale espagnole du Sahara occidental. Au retrait espagnol, le Sahara occidental est partagé entre le Maroc et la Mauritanie et le POLISARIO, soutenu par l'Algérie, entame la lutte armée contre les nouveaux occupants. Mise en difficulté, la Mauritanie se retire et le Maroc élargit sa zone d'occupation. Un cessez-le-feu est négocié en 1991 mais les combats reprennent en 2021.

Front sandiniste : Le Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN) est né en 1961 comme organisation politico-militaire socialiste de

lutte contre la dictature, inspirée par la lutte d'Augusto Sandino mais aussi par divers courants communistes dont le guévarisme. Après une longue lutte de guérilla rurales et urbaines, le FSLN déclenchera la Révolution sandiniste en 1979 et gardera le pouvoir jusqu'en 1990.

Front uni anti-japonais : Aussi appelé Deuxième front uni chinois. Il désigne la trêve conclue entre le Kuomintang et le Parti communiste chinois, de 1937 à 1945, dans la guerre civile qui les opposait pour mener la lutte commune contre l'envahisseur japonais.

Frounzé, Mikail Vassilievitch (1885-1925) : Révolutionnaire russe, bolchevik dès 1903, organisateur de l'insurrection de Moscou en 1905, il avait étudié en prison les questions militaires. animateur d'une organisation illégale de soldats dans l'ancienne armée, créateur de la Garde rouge de Minsk, il commanda brillamment une, puis quatre armées du front Est, remportant des victoires contre Koltchak puis Wrangel. Nommé en 1924 vice-président du Conseil Militaire Révolutionnaire et en janvier 1925 Commissaire du peuple aux affaires militaires et navales.

Fu, Daqing (1912-1944) : Membre du Parti communiste chinois. Il a étudié à l'Université d'Orient à Moscou et travaillé pour le gouvernement Sun Yat-sen à Guangzhou (Canton) en tant que traducteur de Mikhaïl Borodine. Actif à l'Académie militaire de Huangpu, il participe à l'Expédition du Nord. Interprète des conseillers militaires soviétiques pendant la guerre sino-japonaise, il a été chargé de traduire *Vom Kriege* de Clausewitz du russe en chinois. En 1941, il fut envoyé en mission secrète à Pékin par le Comité central du PCC. Il est arrêté par la police militaire japonaise et exécuté.

Fuentes, Norberto (1943-) : Écrivain et journaliste cubain, ancien proche de Fidel Castro devenu dissident. Il vit en exil aux États-Unis.

Fuller, J. F. C. (1878-1966) : Officier britannique, historien militaire et théoricien, il a acquis une renommée mondiale pour ses travaux sur la guerre mécanisée et la doctrine militaire, et a été l'un des principaux promoteurs du concept de la « guerre-éclair ». Il a écrit plus de 45 livres sur des sujets militaires et historiques.

Gaï, Gaya Dmitriévitch – de son vrai nom Haïk Bjichkian (1887-1937) : Révolutionnaire perso-arménien. Officier de l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale, il rallie l'Armée rouge et participe à la guerre civile à la tête de la division de cavalerie caucasienne et à la guerre sovié-

to-polonaise à la tête du 3^e Corps de cavalerie. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Galilée – de son vrai nom Galileo Galilei (1564-1642) : Scientifique italien, un des fondateurs de la méthode scientifique moderne, connu pour ses travaux en astronomie (incluant l'observation des satellites de Jupiter), ainsi que pour ses contributions en physique (découverte de la loi de la chute des corps). Ses découvertes en conflit avec les croyances religieuses l'ont conduit à être poursuivi par l'Inquisition.

Gansu (victoire dans le) : Épisode de la guerre civile chinoise. En août 1946, l'Armée rouge écrase les forces du Kuomintang dans la province du Gansu. C'est le premier grand affrontement lors de la reprise de la guerre civile après la capitulation du Japon.

Garde rouge : Détachements d'ouvriers armés formés en Russie à partir de la Révolution de Février 1917 pour maintenir l'ordre dans la ville à la place de la police tsariste et défendre les acquis de la révolution. C'est, avec quelques unités militaires mutinées, la principale force armée du parti bolchevik. Les gardes rouges jouent un rôle essentiel dans la Révolution d'Octobre.

Garibaldi, Giuseppe (1807-1882) : Général, homme politique progressiste et patriote italien. Figure du premier plan du Risorgimento. Il a conduit et combattu dans plusieurs campagnes militaires, dont l'Expédition des Mille, qui ont permis la constitution de l'Italie unifiée.

GFPI (Iran) : voir OGFPI.

Giáp, Võ Nguyên (1911-2013) : Révolutionnaire, général et homme politique vietnamien. Commandant en chef de l'Armée populaire vietnamienne lors de la guerre d'Indochine et de la guerre du Viêt Nam. Il a dirigé les troupes vietnamiennes dans la bataille décisive de Diên Biên Phu.

Gilbert, Georges (1858-1901) : Officier et écrivain militaire français. Il a notamment écrit un *Essai de critique militaire* (1890) et une histoire de la guerre des Boers.

Gneisenau, August Neidhardt von (1760-1831) : Général prussien, il a participé aux guerres contre la Révolution et l'Empire, et a joué un rôle important dans les réformes de l'armée et de l'État prussiens à la suite des défaites de la Prusse face à Napoléon.

Gómez, général : voir **Zaïsser**, Wilhelm.

Gonzalo, Président : voir **Guzmán Reynoso**, Abimaël.

Göring, Herman (1893-1946) : Un des principaux dirigeants du parti nazi, qui a occupé plusieurs postes de haut rang sous le régime : ministre de l'intérieur, responsable du programme de ré-armement de l'Allemagne, commandant en chef de la Luftwaffe, etc. Il s'est suicidé à Nuremberg alors qu'il était jugé pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

Gorki, Maxime – de son vrai nom Alexeï Maximovitch Pechkov (1868-1936) : Écrivain et dramaturge russe, il est mondialement connu pour ses œuvres réalistes et sociales dépeignant la vie des classes populaires en Russie. Opposant au tsarisme, il passera de longues années en exil. Il aura une position critique envers le pouvoir bolchevik avant de rallier le régime et de rejoindre l'URSS.

Goussev, Nikolai (1899-1976) : Dirigeant bolchevik, il est commissaire politique de haut rang pendant la guerre civile. Il a écrit une *Histoire de la guerre civile* et a ensuite occupé de hautes fonctions militaires en URSS.

Gouvernement provisoire : Instauré en Russie après la Révolution de Février 1917 et l'abdication du tsar, dirigé par Kerensky, il prolonge l'engagement de la Russie dans la Première Guerre mondiale et est renversé par la Révolution d'Octobre.

GPU (ou Gépéou, pour Direction politique d'État) : Police politique d'État de l'URSS entre 1922 et 1934. Il a remplacé les Tcheka et deviendra le NKVD.

Gramsci, Antonio (1891-1937) : Membre fondateur du Parti communiste italien et son représentant au Komintern, il dirige le PCI de 1924 jusqu'à son arrestation. Il est célèbre pour ses études (généralement écrites pendant ses 11 années de détention sous le régime fasciste) sur la culture, l'hégémonie, et la théorie de la révolution culturelle.

Grande Armée : Désigne l'armée impériale de Napoléon I^{er} de 1804 à 1814. Constituée pour l'invasion de la Grande-Bretagne, elle sera dirigée vers l'Allemagne dans la guerre de la Troisième Coalition et remportera sa première grande victoire à la bataille d'Ulm. Elle s'illustrera dans les guerres napoléoniennes mais sera anéantie lors de la Campagne de Russie. Une « nouvelle Grande Armée » sera reconstituée en 1813, mais ne pourra empêcher la défaite de l'Empire à la bataille de Waterloo.

Grande Rébellion : voir Première révolution anglaise.

Granma (Expédition du) : Le Granma est le nom de bateau ayant transporté 82 révolutionnaires, commandé par Fidel Castro et parmi lesquels se trouvait Ernesto « Che » Guevara, du Mexique au sud-est de Cuba. Le débarquement devait coïncider avec une insurrection qui fut un échec, et il tomba lui même sous le feu de l'armée. Les révolutionnaires survivants entamèrent une guerre de guérilla dans la Sierra Maestra.

Grant, Ulysses S. (1822-1885) : Officier puis homme d'État américain. Ses succès au début de la guerre de Sécession lui valurent le commandement en chef des armées de l'Union. Après la victoire il devient le 18^e président des États-Unis (1869-1877).

GRAPO : Les Groupes de résistance antifasciste du premier octobre sont une organisation révolutionnaire armée espagnole créée suite au congrès constitutif du PCE(r), le Parti communiste d'Espagne (reconstitué), marxiste-léniniste, en juin 1975. Les GRAPO commencent la résistance armée sous le régime de Franco, et la poursuivront après celui-ci jusqu'à ce que des opérations policières successives les démantèlent. Les GRAPO ont réalisé des centaines d'actions entre 1975 et 2003, dont l'enlèvement du président du conseil d'État et celui du président de la Cour Suprême de la justice militaire.

Grèce (Guerre civile en) : Elle a opposé de 1946 à 1949 l'armée monarchiste grecque et l'armée britannique, qui voulaient restaurer l'ancien régime réactionnaire, aux forces de la résistance antifasciste dirigées par le Parti communiste de Grèce. Le manque de soutien de l'URSS (en raison des accord de Yalta) et la forte intervention britannique (utilisant les anciens collaborateurs libérés pour l'occasion) mènent à la défaite des antifascistes.

Grèce (guerre d'indépendance) : Elle a commencé le 25 mars 1821 par une révolte des Grecs contre la domination de l'Empire ottoman. Pendant deux ans, les Grecs remportèrent des victoires, mais les Ottomans leur infligèrent par la suite des défaites et multiplièrent les massacres. Les insurgés grecs bénéficièrent alors de l'intervention de la Russie et de la France, et l'indépendance de la Grèce fut reconnue en 1830.

Grèce (Guerre des partisans en) : Elle a opposé entre 1941 et 1944 les forces d'occupation allemandes, italiennes et bulgares (ainsi que les collaborateurs grecs) à l'Armée Populaire de Libération Nationale (ELAS) fondée par le Parti communiste. Un organisation de résistance monarchiste,

l'EDES, joua un rôle marginal. Les maquis de l'ELAS comptaient 30 000 combattants, tenaient de vastes zones montagneuses, libérèrent des villes à partir de 1943, et tout le pays en 1944.

Gribeauval, Jean-Baptiste Vaquette de (1715-1789) : Ingénieur et général, il a réformé l'artillerie française en 1765 en améliorant sa mobilité, sa précision et sa portée. Cette artillerie a été un des principaux atouts de Napoléon.

Grigorenko, Piotr (1907-1987) : Général et théoricien militaire soviétique, il participe à la Seconde Guerre mondiale puis, de 1945 à 1961, il est chercheur et enseignant à l'Académie militaire Frounzé. Auteur de 83 ouvrages, principalement sur l'histoire militaire, il rejoindra la dissidence et mourra en exil aux USA.

Grolman, Carl von (1777-1843) : Général prussien qui a participé à de nombreuses batailles contre la France napoléonienne (il sera blessé au combat). Avec d'autres grands réformateurs tels que Scharnhorst, Gneisenau et Boyen, et a contribué à la modernisation de l'armée prussienne.

Grouchy, Emmanuel (1766-1847) : Général français de la Révolution et maréchal d'Empire. Officier d'Ancien Régime, il rallie la Révolution. Il combat courageusement et brillamment à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Borodino où il est blessé, mais contribue par sa passivité à la défaite de Waterloo. Après un exil aux États-Unis il revient en France.

GRU : (Direction générale du renseignement), c'était le service de renseignement militaire de l'armée soviétique.

Guadeloupe (Révolte de la) : Le 20 mars 1967, une agression raciste est à l'origine d'une vague d'émeutes, doublée d'une vague de grèves à Basse-Terre et Pointe-à-Pitre. Le pic de la répression a lieu à Pointe-à-Pitre le 26, 27 et 28 mai, les gendarmes français tirant sur les manifestants (de 8 à 87 morts selon les bilans).

Guderian, Heinz (1888-1954) : Général et théoricien militaire allemand. Son livre *Achtung – Panzer!* a influencé le développement de la doctrine de la guerre blindée, doctrine qu'il a mise en application en tant que chef des forces blindées hitlériennes pendant la Seconde Guerre mondiale.

Guérilla de Sandino : Aux Nicaragua, les USA, qui contrôlaient pratiquement toute l'économie, étaient intervenus militairement une première fois pour écraser un soulèvement libéral en 1912. En 1926, un second soulèvement libéral est écrasé par une nouvelle intervention améri-

caine. De 1927 à 1933, Augusto Sandino va continuer la lutte armée sous forme d'une vaste guerre de guérilla qui tiendra les troupes américaines en échec. Les forces américaines finissent par quitter le pays après avoir renforcé les forces réactionnaires locales. Un accord de paix est signé en février 1934 mais Sandino est assassiné par les forces de sécurité aussitôt après. Des milliers d'autres guérilleros désarmés seront assassinés par la suite.

Guerre anti-japonaise : voir Guerre sino-japonaise.

Guerre austro-prussienne : A opposé en 1866 l'empire d'Autriche et ses alliés de la Confédération germanique au royaume de Prusse, allié au royaume d'Italie. La défaite autrichienne à Sadowa donne à la Prusse le rôle dirigeant dans le processus d'unification allemande.

Guerre civile chinoise : Elle a opposé le Kuomintang (KMT) et le Parti communiste chinois (PCC) entre 1927 et 1949. Déclenchée par le retournement d'alliance par le KMT et le massacre de Shanghai, les combats furent interrompus par l'établissement du front uni anti-japonais lors de la seconde guerre sino-japonaise et reprirent ensuite. Elle se termine en 1949, avec la proclamation de la république populaire de Chine par le PCC, les forces du KMT s'étant réfugiées à Taïwan.

Guerre civile espagnole (1936-1939) : voir Espagne (guerre civile).

Guerre civile russe : Elle a principalement opposé, de la fin 1917 à 1921, le pouvoir soviétique issu de la Révolution d'Octobre, les « rouges », à diverses forces contre-révolutionnaires (monarchistes, bourgeois libéraux liés au gouvernement provisoire issu de la révolution de février, généraux aspirant à la dictature), les « blancs ». D'autres forces sont impliquées : forces interventionnistes étrangères, armées « vertes » paysannes, armées nationalistes (Ukraine, pays caucasiens et baltes), etc. Victoire finale des forces soviétiques, exploitant la division et l'impopularité de leurs ennemis.

Guerre d'indépendance espagnole (1808-1814) : voir Espagne (guerre d'indépendance).

Guerre de Cent Ans : Série de conflits entrecoupé de trêves, opposant, de 1337 à 1453, la dynastie des Plantagenêt à celle des Capétiens et des Valois, et à travers elles, le royaume d'Angleterre et celui de France. Les Anglais l'emportent d'abord, avant que les Français prennent le dessus à partir de 1364. L'Angleterre reprend l'ascendant grâce à son alliance avec la Bourgogne, mais la paix séparée entre le duc de Bourgogne et le roi de France permet à celui-ci de terminer la guerre à son avantage.

Guerre de Sécession : Guerre civile ayant opposé, entre 1861 et 1865, le gouvernement fédéral des États-Unis d'Amérique rassemblant les États situés au Nord, aux États confédérés d'Amérique rassemblant les onze États du Sud qui avaient fait sécession. Victoire du Nord capitaliste et industriel sur le Sud agricole et esclavagiste.

Guerre des Black Hills : Elle a opposé les Lakotas (Sioux) et leurs alliés Cheyennes à l'armée des États-Unis, entre 1876 et 1877. Après quelques succès initiaux, comme à Little Bighorn, les Amérindiens sont vaincus et chassés de leurs terres.

Guerre des Boers : Elle a opposé les Britanniques aux deux républiques boers (descendants des premiers colons, principalement néerlandais, arrivés en Afrique du Sud aux 17^e et 18^e siècles), l'État libre d'Orange et la république sud-africaine du Transvaal. La première guerre dura du 16 décembre 1880 au 23 mars 1881, la seconde du 11 octobre 1899 au 31 mai 1902. Victoire difficile pour les Britanniques qui intègrent ces territoires à leur empire.

Guerre des Duchés : voir Guerre prusso-danoise.

Guerre des mahdistes : Soulèvement des populations musulmanes soudanaises dirigées par un chef religieux messianique (le Mahdi) contre les forces anglaises et égyptiennes. Les combats ont duré de 1881 à 1889 au Soudan, dans le Sud de l'Égypte et dans les régions frontalières de l'Érythrée et de l'Éthiopie. Malgré des succès initiaux, dont la prise de Khartoum le 26 janvier 1885, les mahdistes sont vaincus.

Guerre des Paysans : Vaste conflit social et religieux (Réforme) qui a eu lieu dans le Saint-Empire romain germanique entre 1524 et 1526, et plus particulièrement en Souabe, Bade, Palatinat, Hesse, Thuringe (Allemagne actuelle), au Tyrol, dans le pays de Salzbourg, en Carinthie (Autriche actuelle) en Alsace, Lorraine, Franche-Comté (France actuelle) dans les cantons de Bâle, Berne, Lucerne et les Grisons (Suisse actuelle) ainsi que dans le Trentin-Haut-Adige (Italie actuelle).

Guerre des religions en France : Succession de huit guerres civiles qui se sont succédées dans le royaume de France de 1562 à 1598, opposant partisans du protestantisme à ceux du catholicisme, ces derniers étant en général soutenus par le pouvoir royal et son armée. Sa conclusion est l'Édit de tolérance dit « Édit de Nantes », qui accorde la liberté de conscience et de culte aux protestants.

Guerre du Bona-Kele : Le 17 novembre 1915, une révolte éclate contre le pouvoir colonial français en Haute-Volta (actuelle Burkina Faso) en raison du recrutement forcé de soldats pour servir sur les fronts de la Première Guerre mondiale. Les révoltés défirent plusieurs colonnes militaires envoyées contre eux et le mouvement engloba un nombre important de peuples. La révolte, peut-être la plus grande de l'époque coloniale, fut réprimée de février à septembre 1916. Cent dix villages furent détruits par les troupes coloniales.

Guerre du Kongo-Wara : Vaste révolte anti-coloniale qui s'est déroulée de 1928 à 1933 en Afrique Équatoriale française et au Cameroun français. Elle fut provoquée par l'exploitation des populations pour construire le chemin de fer Congo-Océan et extraire du latex. La révolte fut réprimée mais impressionnée, l'administration coloniale a relâché la pression sur les populations.

Guerre en dentelle : Désignation des guerres du 18^e siècle qui faisaient s'affronter de petites armées professionnelles, commandées par des princes échangeant des politesses, où les manœuvres et les sièges remplaçaient les batailles. Cette appellation s'emploie surtout pour marquer le contraste avec les guerres totales, les guerres de masse, issues de la Révolution française.

Guerre franco-allemande : Elle a opposé du 19 juillet 1870 au 28 janvier 1871, la France du Second Empire à une coalition d'États allemands dirigée par la Prusse. Déclarée aventureusement par Napoléon III, elle tourne au désastre pour la France et provoque la chute du Second Empire et la proclamation de la III^e République ; le gouvernement provisoire républicain continue la guerre mais ne peut en inverser le cours. Les États allemands s'unissent en un Empire allemand, qui annexe l'Alsace et la Lorraine.

Guerre hispano-américaine : Elle a opposé, d'avril à août 1898, l'impérialisme montant des États-Unis au vieux colonialisme espagnol. Se greffant sur la guerre d'indépendance cubaine, elle amena cette indépendance et à la prise de contrôle par les États-Unis d'anciennes colonies espagnoles comme les Philippines Porto Rico et Guam.

Guerre mondiale : voir Première Guerre mondiale et Seconde Guerre mondiale.

Guerre prusso-danoise : Il s'agit ici de la seconde guerre ayant opposé la Confédération germanique au Danemark pour le contrôle des duchés de Holstein et de Schleswig (ce contentieux avait provoqué une première guerre en 1848). Victoire de la Prusse qui se réaffirme comme puissance militaire.

Guerre russo-japonaise : Elle a opposé du 8 février 1904 au 5 septembre 1905 l'Empire russe à l'empire du Japon. Suite aux victoires du Japon sur terre et sur mer, la Russie doit lui concéder la Corée, la péninsule du Guangdong et la moitié méridionale de l'île de Sakhaline.

Guerre sino-japonaise : Il s'agit ici de la seconde guerre sino-japonaise, qui a débuté en 1937 par l'invasion de la partie orientale de la Chine par le Japon. Le Japon prit le contrôle d'immenses territoires, mais ne parvint jamais à vaincre les forces chinoises. La guerre provoqua une trêve dans la guerre civile chinoise qui opposait le Kuomintang et le Parti communiste chinois. À partir de 1941, elle devint une partie de la Seconde Guerre mondiale, le Japon ayant déclaré la guerre à la Grande-Bretagne et aux États-Unis. Elle prit fin en 1945 avec la capitulation du Japon et fut suivie par une reprise de la guerre civile.

Guerre soviéto-polonaise : Elle a opposé, d'avril 1920 à mars 1921, la Russie et l'Ukraine soviétiques et la nouvelle République polonaise. Ces nouveaux États n'avaient pas de frontières définies (ce qui avait amené à des affrontements en 1919) et à l'enjeu territorial se greffait l'enjeu politique. Elle commence par l'offensive de l'armée polonaise en Ukraine et la prise de Kiev. Une vaste contre offensive mène l'Armée rouge jusqu'à la Vistule où, défaite à la bataille de Varsovie, elle reflue. La Paix de Riga est signée en avril 1921.

Guerres afghanes (ou anglo-afghanes) : Elles ont opposé l'Empire britannique à l'émirat d'Afghanistan. La première (1839-1842) est une victoire afghane, la deuxième permet à l'Angleterre de transformer l'Afghanistan en protectorat (1878-1880), la troisième (1919) rend à l'Afghanistan son indépendance.

Guerres balkaniques : En 1912 entre la Bulgarie, la Grèce, la Serbie et le Monténégro s'unissent pour affronter, dans la première guerre balkanique, l'Empire ottoman. Celui-ci est vaincu et, le 30 mai 1913, l'Albanie gagne son indépendance et la Macédoine est partagée entre les vainqueurs. La Bulgarie conteste ce partage, et s'oppose, dans la deuxième guerre balk-

anique à la Serbie, la Grèce, le Monténégro, et à la Roumanie. La Bulgarie est vaincue.

Guerres indiennes : Elles ont opposé les colons européens puis les États-Unis aux peuples amérindiens de 1778 à 1890. Les principales furent les guerres séminoles (1817-1818, 1835-1854, 1835-1858), la guerre Sioux de 1862, la guerre des plaines (de 1865 à 1871), la guerre des Black Hills (1876), la guerre des Cheyennes (1878). Les peuples amérindiens furent vaincus et spoliés.

Guevara, Ernesto, dit Che (1928-1967) : Révolutionnaire. Il a participé à la révolution cubaine aux côtés de Fidel Castro, remplit des fonctions dans le gouvernement cubain, puis participe aux guérillas au Congo et à celle de l'ALN en Bolivie où il est tué par l'armée. Il a écrit plusieurs ouvrages dont *La Guerre de guérilla* (1960-1961).

Guévarisme : Théorie promouvant le déclenchement de plusieurs processus révolutionnaires anti-impérialistes concomitants dans tout le tricontinent, sur le modèle du Viêt Nam et de Cuba, en privilégiant la stratégie de la guérilla rurale.

Guibert, Jacques-Antoine-Hippolyte de (1743-1790) : Officier et écrivain militaire français, son ouvrage majeur, *Essai général de tactique*, publié en 1772, a influencé la pensée militaire de son époque et est considéré comme l'un des premiers traités modernes de tactique militaire.

Guillaume II, (1859-1941) Empereur d'Allemagne et roi de Prusse de 1888 à 1918, il a mené une politique militariste et expansionniste, notamment avec le développement de la flotte de guerre allemande. Il a une lourde responsabilité dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Guillén, Abraham (1913-1993) : Révolutionnaire espagnol, il participe à la guerre d'Espagne dans la XIV^e Division (anarchiste) de l'armée républicaine. Capturé deux fois par les franquistes, il s'évade deux fois et gagne l'Argentine en 1948, où il participe à la résistance péroniste. Emprisonné, puis libéré, il se rend à Cuba en 1961. Il a été instructeur et conseiller militaire pour diverses organisations de guérilla et reste connu pour son essai *Stratégie de la guérilla urbaine* (1966). Il renonça finalement à la lutte armée, aida plusieurs expériences sociales libertaires.

Guzmán Reynoso, Abimaël (1934-2021) : Dirigeant révolutionnaire péruvien. Il suivit une formation politico-militaire en Chine et a dirigé,

sous le nom de guerre de Président Gonzalo, le Parti communiste du Pérou (connu sous le nom de « Sentier lumineux ») et a mené une guerre populaire de type maoïste qui a failli l'emporter. Capturé avec le comité central du PCP en 1992, il est mort en prison.

Haïti (Révolte des esclaves de) : Elle éclate le 14 août 1791 et constitue la première révolte d'esclaves réussie du monde moderne. Après treize années de conflit armé qui entraînent des dizaines de milliers de morts et l'émigration massive de quasiment toute la population blanche de la colonie, elle fait, en 1804, des Haïtiens le premier peuple noir libre du Nouveau Monde.

Hambourg (Insurrection de) : Le KPD avait prévu de déclencher une révolution communiste en Allemagne en octobre 1923 sur le modèle de la Révolution d'Octobre. Au dernier moment, la décision est annulée mais la section de Hambourg ne reçoit pas le contre-ordre et, le 23 octobre 1923, elle prend d'assaut 24 postes de police et d'autres cibles. Elle sera écrasée en raison de son isolement.

HBDH : Le Mouvement révolutionnaire uni des peuples (Halkların Birleşik Devrim Hareketi) est une alliance politico-militaire de dix organisations révolutionnaires kurdes et turques, conclue le 12 mars 2016 dans le but de renverser du gouvernement turc du président Erdoğan. Il réunit le PKK, la MLSPB, le MLKP, le MKP, mais aussi le Parti travailliste communiste de Turquie / léniniste (TKEP/L), Devrimci Karargâh (DK), le Parti communard révolutionnaire (DKP) et la Ligue révolutionnaire communiste de Turquie (TİKB). Le TKP/ML en était membre et en est sorti.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831) : Philosophe allemand dont l'œuvre, appartenant à l'idéalisme, forme un système unissant tous les savoirs suivant une logique dialectique. Le système est présenté comme une « phénoménologie de l'esprit » puis comme une « encyclopédie des sciences philosophiques » englobe la métaphysique et l'ontologie, la philosophie de l'art et de la religion, la philosophie de la nature, la philosophie de l'histoire, la philosophie morale et politique ou la philosophie du droit.

Henry, Émile (1872-1894) : Fils de communard, il dépose au siège d'une compagnie minière une bombe que la police emporte – elle explose au commissariat tuant cinq policiers et un civil. Arrêté lors d'un attentat contre un café bourgeois, il est condamné et guillotiné.

Hezbollah (« Parti de Dieu ») : Mouvement politico-militaire islamiste libanais créé en 1982 à la suite de l'invasion du Liban par Israël. D'abord enraciné chez les Chiites du Sud, le Hezbollah adhère aux thèses théologico-politiques de Khomeini. Lors de l'été 2006, ses forces rompues à la techno-guérilla tiennent en échec l'armée israélienne pendant 33 jours.

Hitler, Adolf (1889-1945) : Leader du parti nazi en Allemagne, il devient Chancelier du Reich en 1933 et mène l'Allemagne sur la voie de l'écrasement des organisations ouvrières, du génocide raciste et de la Seconde Guerre mondiale. Il se suicide pour ne pas tomber aux mains de l'armée soviétique qui prenait Berlin.

Ho Chi Minh – de son vrai nom Nguyễn Sinh Cung (1890-1969) : Communiste vietnamien, dirigeant dans la lutte pour l'indépendance contre les puissances coloniales et impérialistes japonaise, françaises et états-unienne. Premier président de la République démocratique du Viêt Nam.

Ho, Long, également connu sous le nom de He Long (1898-1969) : Leader d'une révolte paysanne en 1912, il devient un membre important du Parti communiste chinois. Organisateur de l'Armée rouge chinoise, il accomplit la Longue Marche. Il aura de hautes fonctions militaires et le rang de maréchal après la fondation de la République populaire.

Hobbes, Thomas (1588-1679) : Philosophe politique anglais, sa théorie politique a été influencée par la Guerre civile anglaise. Son ouvrage majeur, *Le Léviathan*, développe l'idée selon laquelle l'État est nécessaire pour éviter le chaos et la violence innée de la nature humaine.

Hoelz, Max (1889-1933) : Révolutionnaire allemand, membre du KPD, il organise des opérations armées de 1919 à 1921, et participe notamment à l'Action de Mars. Arrêté, le KPD organise son évasion et il reprend l'action armée. Repris, emprisonné, il bénéficie d'une amnistie en 1928 et s'exile en URSS.

Hofer, Andreas (1767-1810) : Patriote tyrolien fidèle à la couronne autrichienne, il fut l'instigateur et de dirigeant d'une insurrection contre les armées de Napoléon et ses alliés bavares. Hofer remporta plusieurs succès, prit et reprit Innsbruck, mais fut vaincu lorsque toute la puissance française put se tourner contre lui après la capitulation de l'Autriche. Il fut trahi, capturé et fusillé.

Hông Cu, Pham – de son vrai nom Lê Đô Nguyễn, général (1926-2021) : Militant communiste anticolonialiste, emprisonné en 1944, il

s'évade et assume des tâches politico-militaire dans le Viêt Minh. Il combat à Diên Biên Phu et sera ensuite chef du département de la propagande, puis vice-commandant de l'appareil politique de l'Armée populaire.

Hongrie (Révolution de 1848 en) : Révolution démocratique et nationale qui évolue en guerre d'indépendance contre la domination de la monarchie autrichienne. Le 14 avril 1849, l'indépendance et la république sont proclamées. Lajos Kossuth est investi des pleins pouvoirs. L'armée révolutionnaire remporte initialement des victoires mais, en 1849, les insurgés sont écrasés par les armées autrichiennes et russes. Épisode du « Printemps des peuples ».

Hongrie (Révolution de 1919) : Une révolution communiste éclate en Hongrie le 21 mars 1919 et la République soviétique y est proclamée. Mais elle ne dure que 133 jours : les armées françaises, roumaines, serbes et nationalistes interviennent et occupent Budapest le 6 août 1919.

Horner, Arthur (1894-1968) : Dirigeant syndical britannique, co-fondateur du Parti communiste de Grande-Bretagne et chef de file des mineurs gallois lors de la grève générale de 1926. Il a été emprisonné à plusieurs reprises pour son activisme politique.

Hukbalahap : En mars 1942, le Parti communiste philippin crée la Hukbalahap, l'Armée populaire anti-japonaise. Les « Huks » seront bientôt 15 000 à mener la guérilla contre les Japonais. Ils ne seront toutefois pas reconnus par le nouveau pouvoir installé en 1945 par les États-Unis, et ses dirigeants seront emprisonnés. En 1948 le Hukbalahap lance une insurrection paysanne contre le gouvernement et les milices des grands propriétaires. La répression, aidée par les États-Unis, sera féroce et affaiblira l'insurrection à partir de 1954 jusqu'à la défaire vers 1958.

Hussein ben Ali : (1853-1931) : Chérif (descendant de Mahomet) de La Mecque et chef de la famille des Hachémites, il a été proclamé roi du Hedjaz en 1916 après avoir mené, avec le soutien britannique, un soulèvement contre les Turcs pendant la Première Guerre mondiale.

Iaroslavski, Iemilian (1871-1943) : Révolutionnaire russe, il a été l'un des principaux dirigeants de l'appareil militaire clandestin du parti bolchevik. Il aura de nombreuses responsabilités politiques en URSS et a contribué à l'*Histoire de la Guerre civile*.

Iegorov, Aleksandr (1883-1939) : Militaire russe, membre du parti socialiste-révolutionnaire rallié au parti bolchevik, il commande les armées

rouges sur le front Sud pendant la guerre civile et commande le front sud-ouest dans la guerre soviéto-polonaise de 1919-1920. Devenu maréchal de l'URSS, il est arrêté et exécuté pendant les purges.

Iéna (Bataille de) : Elle a opposé la Grande Armée napoléonienne à une armée prussienne le 14 octobre 1806 à Iéna (Thuringe) dans la guerre de la quatrième Coalition. Napoléon I^{er} écrase le général de Hohenlohe. Cette bataille a lieu en parallèle de la bataille d'Auerstaedt.

Ieremenko, Andreï Ivanovitch (1898-1970) : Militaire russe, blessé pendant la Première Guerre mondiale, il rallie l'armée rouge et se distingue dans les rangs de la 1^{ère} Armée de cavalerie pendant la guerre civile et la guerre soviéto-polonaise. Il se distingue aussi pendant la Seconde guerre (blessé deux fois), il a joué un rôle important lors de la bataille de Stalingrad. Nommé maréchal de l'URSS en 1955.

Inde (guerre populaire maoïste en) : voir Parti communiste d'Inde (Maoïste).

Indigénisme : Mouvement politique (et artistique) d'Amérique latine ayant comme fondement la mise en avant des Amérindiens et des populations autochtones non seulement pour la défense de leurs intérêts et de leur culture, mais aussi comme base sociale de tout processus historique de libération.

Indochine (Guerre d') : A opposé, de 1946 à 1954, la résistance (principalement le Viet Minh) à l'armée coloniale en Indochine française (actuels Viêt Nam, Laos et Cambodge). Elle a culminé par la victoire vietnamienne de Diên Biên Phu et met fin à la colonisation française en Indochine.

INLA : L'Armée de Libération Nationale Irlandaise est une organisation armée marxiste issus de l'IRA Officielle. Elle devient la branche militaire du Parti socialiste républicain irlandais. Forte de 400 à 500 combattants, l'INLA mènera une intense guérilla urbaine mais sera presque entièrement démantelée dans les années 1980. Le 22 août 1998, suite à l'Accord du Vendredi Saint, elle annonce un cessez-le-feu.

Insurrection bulgare (1923) : Elle a été lancée par le Parti communiste bulgare le 23 septembre 1923 suite au coup d'État fasciste du 9 juin. Menée sous la direction du Komintern mais soutenue par les agrariens et les anarchistes, elle fut un échec.

Insurrection bulgare (1944) : Elle a été lancée par le Parti communiste bulgare le 6 septembre 1944 alors que l'Armée rouge approche de la frontière, refoulant les armées hitlériennes. Le gouvernement allié de l'Allemagne nazie est renversé et le nouveau pouvoir range la Bulgarie aux côtés de l'URSS.

Insurrection de février : Aussi appelée guerre civile autrichienne, elle oppose, du 12 au 16 février 1934, les forces social-démocrates et communistes à l'armée et aux milices conservatrices-fascistes du chancelier Dollfuss. L'incident déclencheur fut la tentative de désarmer le Schutzbund, la milice socialiste. Les forces ouvrières sont écrasées.

Insurrection de Pâques : Le lundi de Pâques 24 avril 1916, quelques centaines de miliciens républicains irlandais occupent soudainement la Poste centrale de Dublin, ainsi que divers bâtiments stratégiques, comme la gare et le palais de justice. La République irlandaise est proclamée mais l'insurrection ne s'étend pas et l'Angleterre envoie 50 000 militaires en Irlande qui écrasent l'insurrection. La brutalité de la répression entraîna un courant de sympathie envers la cause indépendantiste.

Insurrection du Bénévent : Le 5 avril 1877, une trentaine d'anarchistes, parmi lesquels Errico Malatesta tentent de provoquer un soulèvement populaire parmi les paysans de la province italienne du Bénévent. Les forces royales écrasèrent rapidement cette tentative.

Insurrection malgache : Le retour des combattants malgaches enrôlés pour la Seconde Guerre mondiale, les discriminations et les conditions de vie misérables, provoquent une insurrection en mars 1947. Sa répression fera des dizaines de milliers de morts, avec usage de la torture, regroupements forcés et incendies de villages.

Intentona comunista : Au Brésil, au début des années 30, un puissant mouvement antifasciste et anti-impérialiste rassemblait des militaires opposés au pouvoir fascisant de Getúlio Vargas. Cette opposition amena une mutinerie communiste en novembre 1935 dans plusieurs garnisons à Natal, Recife et Rio de Janeiro. Cette insurrection fut durement réprimée.

Internationale : cf Première Internationale (1864-1876), Deuxième Internationale (1889-1914) et Komintern (Troisième Internationale, 1919-1943).

Internationale syndicale rouge : voir Profintern.

Intifada : voir Première et Deuxième intifada.

IRA : L'Irish Republican Army (Armée Républicaine Irlandaise) est fondée en 1919 et elle affronte les forces britanniques en 1919-1921 dans la guerre d'indépendance. Après le traité anglo-irlandais de 1921 qui accorde l'indépendance au sud en laissant le nord aux Britanniques, une partie de l'IRA forme l'armée régulière de la République d'Irlande tandis que l'autre poursuit la lutte contre les Britanniques. En 1969 l'IRA se divise en IRA Officielle (qui cessera la lutte armée en 1972 et dont sera issue l'INLA) et l'IRA Provisoire qui va intensifier la lutte armée contre l'occupation britannique jusqu'aux accords de paix de 1997 (« Accord du Vendredi Saint »). La Real IRA et l'IRA Continuity refuseront les accords de 1997 et poursuivront la lutte armée de manière sporadique.

IRA Continuity (IRA Continuité) : voir IRA.

Irlande (guerre d'indépendance) : En 1918, les élections donnent une majorité écrasante aux indépendantistes et ceux-ci proclament l'indépendance en 1919. Ils s'organisent en Armée républicaine irlandaise (IRA), affrontent les forces britanniques, de janvier 1919 à juillet 1921. Un cessez-le-feu aboutit au traité de décembre 1921 qui divise l'île entre l'État libre d'Irlande et les six comtés au nord restant au sein du Royaume-Uni. Une guerre civile allait opposer, dans l'État libre, les partisans et les opposants du traité.

Isserson, Georgii (1898-1976) : Sous-officier pendant la Première Guerre mondiale, il rallie l'Armée rouge. Il y remplit diverses fonctions et enseigne à partir de 1929 à l'Académie militaire Frounzé. Sa contribution au développement de la théorie de l'art opératif est décisive : son ouvrage *Évolution de l'Art opératif*, (1932) fera autorité dans le domaine de la stratégie militaire soviétique. Emprisonné de 1941 à 1955, il est réhabilité et reprend ses publications dans des revues militaires.

Italie (Révolution de 1848) : Dans un pays encore divisé en petits États monarchiques, des révoltes populaires, démocratiques et nationales, éclatent en Sicile, à Milan, à Naples, en Toscane, dans les États pontificaux, etc. Divers souverains accordent des constitutions. Si l'ordre est ramené presque partout (avec des interventions françaises et autrichiennes), ces révolutions marquent le début de l'unification de l'Italie. Épisode du « Printemps des peuples ».

Iturbide y Arámburu, Agustín de (1783-1824) : Au début des guerres d'indépendances de l'Amérique espagnole, il commande dans l'armée

royaliste au Mexique. Il rallie les indépendantistes en 1821 et est couronné empereur du Mexique en 1822. Il doit abdiquer l'année suivante. Il tente de reprendre le pouvoir mais est arrêté et fusillé par les républicains.

Izmaïlov, Nikolai Fyodorovich (1891-1971) : Figure de la marine soviétique, il joua un rôle important dans la révolution d'Octobre et deviendra le premier commissaire de la flotte rouge de la Baltique. Pendant la guerre civile, il participe aux opérations contre les armées blanches de Koltchak, Dénikine et Wrangel. Emprisonné de 1940 à 1948, réhabilité en 1955.

Jaurès, Jean (1859-1914) : Dirigeant socialiste réformiste français, il se signale par ses engagements en faveur des mineurs de Carmaux en grève, et du capitaine Dreyfus. Co-fondateur de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), son engagement en faveur de la paix lui vaut d'être assassiné la veille de la Première Guerre mondiale.

Jeanne d'Arc (1412-1431) : Se prétendant guidée par Dieu, elle mène les troupes du roi Charles VII à la victoire lors de plusieurs batailles de la Guerre de Cent Ans. Sa figure contribue à la formation de l'identité nationale et du sentiment national français.

Jemappes (Bataille de) : Elle a opposé en Belgique, le 6 novembre 1792, une armée de la France révolutionnaire à l'armée autrichienne du Saint-Empire. Victoire décisive des 40 000 volontaires français.

Jeune Italie : Giovine Italia était une organisation politique fondée par Giuseppe Mazzini en août 1831 suite aux échecs des révolutions inspirées la même année par le carbonarisme menées dans le royaume de Naples et au Piémont la même année. Le premier but du mouvement est d'aboutir à l'unification de l'Italie.

Jiang, Baili (1887-1931) : Général et théoricien militaire chinois, qui a notamment dirigé l'Académie militaire de Huangpu. Proche collaborateur de Chiang Kai-shek, il a eu une influence importante sur la pensée militaire chinoise. Il est mort assassiné par des rivaux politiques.

Jiangxi (Soviet du) : Vaste région contrôlée par le Parti communiste chinois de 1931 à 1934. La République soviétique chinoise y est fondée sous la direction de Mao Zedong. Mao et l'Armée rouge étaient arrivés dans la région après l'échec du Soulèvement de la récolte d'automne. En 1934, sous la pression des armées du Kuomintang, les communistes sont contraints à la retraite : il quittent le Jiangxi par la Longue Marche.

Jomini, Antoine de (1779-1896) : Théoricien militaire suisse, son *Précis de l'Art de la Guerre*, publié en 1838, a eu une grande influence sur la pensée militaire de son époque. Il a servi dans l'armée napoléonienne mais, ne s'estimant pas assez reconnu, il rejoint l'armée russe en 1813, où il a atteint le grade de général en chef en 1826.

Joukov, Georgi Konstantinovitch (1896-1974) : Sous-officier blessé et décoré pendant la Première Guerre mondiale, il rallie l'Armée rouge, participe à la guerre civile puis devient spécialiste de la guerre mécanisée. Vainqueur des Japonais à Khalkhin-Gol (1939), il devient le principal commandant militaire soviétique et joue un rôle dans toutes les grandes victoires soviétiques de la Seconde Guerre mondiale. Maréchal et Héros de l'URSS, il devient ministre de la défense en 1955-57 après une période de disgrâce.

Jourdan, Jean-Baptiste (1762-1833) : Militaire français qui a participé à la guerre d'indépendance américaine, à la Révolution française (vainqueur à Fleurus) et aux guerres de Napoléon qui le fait Maréchal mais le cantonne à des rôles de second plan. Il se ralliera au régime de la Restauration après la chute de Napoléon.

Journées de Juin : Lorsque le gouvernement républicain bourgeois issu de la Révolution de 1848 prend des mesures anti-prolétaires comme la fermeture des ateliers nationaux, les prolétaires parisiens s'insurgent du 22 au 26 juin 1848. Cette montée sur la scène politique de la classe ouvrière sera très brutalement réprimée.

Juárez García, Benito (1806-1872) : Homme politique mexicain, réformateur libéral, président du Mexique en 1858, il résiste à la conquête du Mexique par les armées de Napoléon III. Il est réélu à la présidence de la République après la victoire, avant d'être renversé par le général Porfirio Díaz.

Justinien I^{er} ou Justinien le Grand (vers 482-565) : Empereur romain d'Orient de 527 jusqu'à sa mort. Considéré comme le plus grand empereur byzantin, il a donné à l'Empire son extension maximale, de nouvelles lois et des monuments prestigieux comme la basilique Sainte-Sophie.

Kamenev, Lev Borissovitch, de son vrai nom Lev B. Rosenfeld (1881-1936) : Révolutionnaire russe, collaborateur de Lénine en exil, c'est l'un des principaux dirigeants bolchevik lors de la Révolution d'Octobre. Président du Soviet suprême de Moscou et peu après vice-président du gou-

vernement de Lénine (président pendant la maladie de Lénine). Il s'oppose avec Zinoviev à Staline en 1925 et est mis en minorité. Arrêté et exécuté pendant les purges. À ne pas confondre avec Sergueï Kamenev – lorsque les textes de cette édition mentionnent Kamenev sans indication de prénom, il s'agit de S. Kamenev.

Kamenev, Sergueï Sergueïevitch (1881-1936). Colonel de l'armée tsariste en 1917, rallié aux bolcheviks, il fut nommé, par Lénine, à la tête de l'Armée rouge de 1919 à 1924. Après la guerre civile, il commande l'Armée rouge lors la guerre soviéto-polonaise, puis y occupe plusieurs postes de haut rang. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Kant, Immanuel (1724-1804) : Philosophe fondateur de l'idéalisme allemand, un des penseurs les plus influents de l'histoire de la philosophie. Il a notamment développé une théorie de la connaissance, une éthique et une esthétique, traitant de sujets tels que la métaphysique, la politique et la religion.

Kautsky, Karl (1854-1938) : Théoricien socialiste allemand et dirigeant du Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD) et de la II^e Internationale. Son œuvre majeure, *Le Chemin du pouvoir*, explore les perspectives de la révolution socialiste en Europe, mais sa ligne générale a été légaliste et, en 1914, il justifie la participation de l'Allemagne à la la guerre, ce qui lui fait devenir, aux yeux de Lénine, le « renégat Kautsky ».

Kaypakaya, Ibrahim (1949-1973) : Révolutionnaire turc, co-fondateur du TKP/ML, le Parti communiste de Turquie/marxiste-léniniste, et de sa branche armée, la TIKKO. Un processus de guerre populaire est engagé, avec des actions de guérilla. Kaypakaya et ses camarades sont encerclés, abattus ou capturés en janvier 1973. Il est abominablement torturé sans rien révéler des structures du TKP/ML, et est assassiné en détention la nuit du 17 au 18 mai 1973.

Kazantsev, Alexandre (1906-2002) : Journaliste et écrivain soviétique. auteur de romans d'aventure et de science-fiction. Communiste, grand maître d'échecs (auteur de plusieurs études), il fut l'un des leaders du mouvement « Proletkult ».

Keitel, Wilhelm (1882-1946) : Officier allemand blessé pendant la Première Guerre mondiale et participe à la lutte des Corps francs allemands contre les rouges dans la guerre civile en Russie. Devient un des principaux généraux de la Wehrmacht pendant la Seconde Guerre mon-

diale, occupant notamment le poste de chef du Haut Commandement des forces armées hitlériennes de 1938 jusqu'à la fin de la guerre. Condamné et pendu à Nuremberg pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

Kerenski, Alexandre (1881-1970) : Homme politique russe, il a brièvement été Premier ministre du Gouvernement provisoire après la Révolution de Février 1917. Il s'enfuit de Pétrograd lors de la Révolution d'Octobre, participe à la contre-révolution, puis finit sa vie en exil aux États-Unis.

Khrouchtchev, Nikita Sergueïevitch (1894-1971) : Dirigeant du Parti communiste en Ukraine, il sera Premier secrétaire du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique de 1953 à 1964. Principale figure de la « déstalinisation » (20^e Congrès du PCUS), il a mené au niveau international une politique de coexistence pacifique basée sur l'équilibre de la terreur atomique.

Kienthal (Conférence de) : Réunion internationale de militants socialistes, qui s'est tenue dans le village suisse de Kienthal du 24 au 30 avril 1916, au cours de la Première Guerre mondiale. Elle fait suite à celle de Zimmerwald. Les participants dénoncent la guerre et appellent à une paix immédiate et sans indemnités ni annexions. Une minorité emmenée par Lénine défend le programme de transformer la « guerre impérialiste » en « guerre révolutionnaire » et de fonder une nouvelle Internationale.

Kiesewetter, Johann Gottfried (1766-1818) : Philosophe allemand adepte de la philosophie de Kant. Fut nommé professeur de philosophie en 1793 à Berlin, et à partir de 1798, il enseigna la logique, la philosophie et les mathématiques.

Kippenberger, Hans (1898-1937) : Communiste allemand, dirigeant de l'appareil militaire du KPD, il fut une des organisateurs de l'insurrection de Hambourg en 1923. Passé à l'opposition trotskiste, Kippenberger fut arrêté à Moscou et fusillé en 1937.

Kızıldere : Le 27 mars 1972, la THKO et le THKP-C enlèvent trois ingénieurs d'une base de l'OTAN. Le 30 mars 1972, à Kızıldere, dans la région de Tokat en Turquie, quatre membres de la THKO et neuf membres du THKP-C, dont Mahir Çayan, sont encerclés par 2 000 militaires qui ouvrent le feu, tuant tous les révolutionnaires (sauf un) et tous les otages.

Kléber, général : voir **Stern**, Manfred.

KMT : voir Kuomintang.

Kobane (Bataille de) : Elle oppose du 13 septembre 2014 au 26 janvier 2015 les forces kurdes du Rojava (YPG et YPJ), bénéficiant de l'appui des frappes aériennes de la coalition internationale, aux forces jihadistes de l'État islamique, alors aidées en sous-main par la Turquie. Les jihadistes parviendront à prendre la moitié de la ville puis en seront chassés.

Kolberg (Siège de) : La ville prussienne de Kolberg, en Poméranie, avait subi un siège célèbre durant la guerre de Sept Ans, mais il s'agit ici du siège qui dura de mars au 2 juillet 1807 pendant la guerre de la quatrième Coalition. La forteresse prussienne résista aux forces napoléoniennes jusqu'à la paix et au Traité de Tilsit.

Koltchak, Alexandre Vassilievitch, amiral (1874-1920) : Officier de marine russe pendant la guerre russo-japonaise et explorateur de l'Arctique, il devient après la Révolution d'Octobre le commandant des armées blanches en Sibérie et est élu Gouverneur suprême de la Russie par les forces contre-révolutionnaires. Capturé puis exécuté par les bolcheviks.

Komintern : L'Internationale communiste ou Troisième internationale est fondée le 2 mars 1919 à Moscou de la rupture avec la Deuxième Internationale, après la trahison de celle-ci lors de la Première Guerre mondiale. Inspirée par le léninisme et la Révolution d'Octobre, elle sera dissoute en 1943 alors que l'URSS était alliées aux grandes puissances occidentales dans la Seconde Guerre mondiale.

Körner, Theodor (1873-1957) : Chef d'état-major d'une armée autrichienne pendant la Première Guerre mondiale, il rallie la social-démocratie après la guerre et devient député et commandant du Schutzbund, l'organisation paramilitaire socialiste. Il plaida en faveur de la résistance armée contre les fascistes. Emprisonné à cette occasion, il fut une nouvelle fois arrêté par les nazis en 1944. Bourgmestre de Vienne de 1945, il sera le premier président de l'Autriche élu au suffrage universel en 1951.

Kossuth, Lajos (1802-1894) : Révolutionnaire hongrois, il avait été emprisonné pendant des années pour délit de presse par les autorités autrichiennes. Il devient le principal dirigeant de l'insurrection de 1848-1849 contre la cour d'Autriche. Après la défaite, il part en exil en Angleterre, aux États-Unis et finalement en Italie.

Koursk (Bataille de) : A opposé, durant la Seconde Guerre mondiale, du 5 juillet au 23 août 1943 les forces de l'Allemagne nazie à celles de l'URSS dans le Sud-Ouest de la Russie. Il s'agit de la plus grande bataille

de chars de l'Histoire et de la dernière grande tentative des hitlériens de reprendre l'initiative sur le front de l'Est, après leur défaite à Stalingrad. Grande victoire soviétique.

Koutouzov, Mikhaïl Illarionovitch (1745-1813) : Maréchal russe, il a remporté des victoires lors des guerres contre l'Empire ottoman. Défait à Austerlitz, il a mené les armées russes à la victoire contre les armées napoléoniennes en Russie en 1812, en utilisant une stratégie d'usure et en évitant une confrontation prématurée.

Kovpak, Sydir Artemovytch (1907-1975) : Combattant décoré de la Première Guerre mondiale, il rallie les bolcheviks en 1917. Il combat pendant la guerre civile d'abord dans un groupe de partisans, puis dans la division de Tchapaïev. Lors de l'invasion hitlérienne, il organise les partisans de la région de Soumy. Ses forces mèneront une guérilla dévastatrice dans les arrières de l'armée allemande en Ukraine entre 1942 et 1944.

KPD (Kommunistische Partei Deutschlands) : Parti communiste d'Allemagne, fondé fin décembre 1918 par la Ligue spartakiste. Dirigé durant l'entre-deux-guerres par Ernst Thälmann, il est le parti communiste le plus puissant d'Europe occidentale. Interdit et persécuté par les nazis, il se scinde au début de la guerre froide. À l'Est il devient le Parti socialiste unifié d'Allemagne (SED) en absorbant les sociaux-démocrates locaux. À l'Ouest, le KPD est interdit en 1956.

Krassine, Léonid (1870-1926) : Révolutionnaire et ingénieur russe, il a joué un rôle important dans la révolution de 1905 à Saint-Petersbourg en dirigeant l'organisation combattante bolchevik. Après la Révolution d'Octobre, il devient commissaire du peuple au commerce extérieur.

Kronstadt (Révolte de) : Le 1^{er} mars 1921, les marins de la garnison de Kronstadt se soulèvent contre les mesures du communisme de guerre prise par le pouvoir soviétique tel que dirigé par le parti bolchevik. Ils exigent des élections, la liberté de la presse, la suppression des réquisitions et le rétablissement du marché libre. La révolte sera écrasée par l'Armée rouge le 18 mars.

Kroupskaïa, Nadejda (1869-1939) : Révolutionnaire russe, membre du comité central du parti communiste, épouse de Lénine. Elle a exercé une forte influence sur le système éducatif soviétique en tant que commissaire adjointe à l'éducation de 1929 à 1939.

Kuhne – de son vrai nom Kuhn von Kuhnenfeld, Frantz (1859-1942) : Général autrichien qui a participé aux campagnes de l'Empire austro-hongrois contre les forces de l'unification italienne, dans les Balkans, ainsi que dans la Première Guerre mondiale. Auteur d'un ouvrage célèbre : *La guerre en montagne* (1870).

Kuomintang (Parti nationaliste chinois, KMT) : Il est créé en 1912 par Sun Yat-sen suite au Soulèvement de Wuchang qui mit fin au régime impérial, comme parti démocratique, nationaliste, anti-impérialiste et socialiste. Il remporte les premières élections mais il est interdit et persécuté. Dans une Chine déchirée par les seigneurs de guerre, le KMT reçoit à partir de 1922 une aide décisive du Komintern qui lui permet d'installer un gouvernement à Canton et de former une armée. Le KMT est alors allié au Parti communiste chinois (PCC). Sun Yat-sen meurt en 1925. Chiang Kai-shek lui succède. Il dirige avec succès l'armée du KMT dans l'Expédition du Nord contre les seigneurs de guerre mais, proche de la grande bourgeoisie et des propriétaires fonciers, se retourne contre le PCC lors du massacre de Shanghai, déclenchant la guerre civile. Le KMT s'empare du pouvoir et instaure un régime dictatorial. La guerre sino-japonaise met le gouvernement du KMT en difficulté et il constitue avec le PCC un front uni anti-japonais. La guerre civile reprend avec la défaite du Japon et les forces du KMT, battues, refluent à Taïwan.

La Fayette, Gilbert du Motier de (1757-1834) : Officier français qui a commandé le contingent français venu aider les Américains contre les forces britanniques pendant la guerre d'indépendance. Victorieux à la bataille de Yorktown. Figure de la première période de la Révolutionnaire française, il commande la Garde nationale mais passe à la contre-révolution en 1792. Il jouera à nouveau un rôle politique dans la Monarchie de Juillet.

La Marne (Bataille de) : A opposé, durant la Première Guerre mondiale, du 5 septembre au 12 septembre 1914, l'armée allemande et l'armée française aidée du corps expéditionnaire britannique. Les troupes franco-britanniques arrêtent puis repoussent les Allemands, mettant ainsi en échec le plan Schlieffen d'invasion rapide de la France.

La Violencia (La Violence) : Période de l'histoire de la Colombie commençant en 1948 avec l'assassinat d'un politicien libéral pressenti comme le vainqueur de l'élection présidentielle, et qui mena à une guerre

civile ouverte ou larvée, mais toujours meurtrière, entre libéraux et conservateurs, jusqu'au début des années 1960. Les conservateurs imposeront leur pouvoir, parfois sous des formes fascistes et génocidaires, ce qui est à l'origine de la formation de mouvements d'auto-défense, d'où émergeront des guérillas comme celles des FARC. La Violencia a provoqué la mort de deux cent mille à trois cent mille Colombiens, et la migration forcée, notamment vers les centres urbains, de plus de deux millions d'autres.

Lao Zi – aussit écrit **Lao Tseu** (6^e siècle avant notre ère) : Philosophe, auteur du célèbre *Daodejing* (*Tao Te Ching : Livre de la Voie et de la Vertu*), recueil de conseils aux gouvernants, de principes de perfectionnement individuel et d'exposés naturalistes ou cosmologiques, valorisant la vertu, le vide, la passivité et l'harmonie. C'est le livre fondateur du taoïsme.

Lawrence, Thomas Edward, également connu sous le nom de « Lawrence d'Arabie » (1888-1935) : Militaire britannique orientalisant, il est détaché auprès de la révolte arabe contre l'Empire ottoman pendant la Première Guerre mondiale. Il y remporte de grands succès et en tirera quelques ouvrages célèbres dont *Les sept piliers de la sagesse*.

Le Zéro et l'infini : Roman d'Arthur Koestler publié pour la première fois au Royaume-Uni en 1940. Classique de la littérature anti-stalinienne dont le protagoniste est un responsable du parti victime des purges.

Lehén, Tuure (1893-1976) : Officier de l'armée finlandaise et dirigeant du parti communiste finlandais. Spécialiste des questions militaires, il a formé de nombreux cadres kominterniens. Chef d'état-major des Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne, il devient après la Seconde Guerre mondiale général dans l'Armée soviétique.

Leipzig (Bataille de) : Elle a opposé les 16 et 19 octobre 1813 la Grande Armée napoléonienne reconstituée après la Campagne de Russie aux forces de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche et de la Suède qui ont rejoint la Sixième Coalition. Appelée la « bataille des Nations », elle est une des plus importantes des guerres napoléoniennes et son ampleur restera inégalée jusqu'à la première guerre mondiale.

Lemière de Corvey, Jean-Frédéric-Auguste (1766-1852) : Compositeur, officier, écrivain et auteur dramatique français. Soldat volontaire des guerres de la Révolution, officier sous l'Empire, il écrit de nombreux opéras et quelques ouvrages militaires dont le célèbre *Des partisans et corps irréguliers*, ouvrage fondateur des théories de la guérilla.

Lénine, Vladimir Ilitch – de son vrai nom Vladimir Ilitch Oulianov (1870-1924) : Révolutionnaire russe, dirigeant du parti bolchevik. Après de nombreuses années de lutte, de déportation et d'exil, il a joué le premier rôle dans la Révolution de 1917, renversant le gouvernement provisoire et devenant le premier chef de gouvernement du premier État socialiste. Lénine a écrit de nombreuses contributions à la théorie marxiste, donnant naissance au marxisme-léninisme.

Léonard de Vinci (1452-1519) : Artiste, ingénieur et scientifique italien, une des principales figures de la Renaissance. Sa créativité et son ingéniosité ont laissé un héritage important dans les domaines de l'art, de la science et de la technologie.

Lettow-Vorbeck, Paul von (1870-1964) : Général allemand qui a mené des expéditions coloniales en Chine (contre les Boxers) et en Namibie (révolte des Hottentots et des Héréros). Il a dirigé une résistance vaincue dans des conditions inégales, contre les forces britanniques, belges et portugaises en Afrique orientale allemande pendant la Première Guerre mondiale.

Lettres de Paix : En septembre 1982, des lettres appelant à l'arrêt de la lutte armée écrites par le Président Gonzalo sont rendues publiques. Le contenu et les conditions (Gonzalo était détenu à l'isolement) font largement croire à des faux. Une partie du PCP renonce cependant à la lutte armée, une autre la poursuit (courant « Proséguir »), d'où sera issu en 2018 le Parti Communiste du Pérou Militarisé. Gonzalo n'a jamais nié avoir été l'auteur de ces lettres.

Levée en masse : Le 2 mars 1793, le pouvoir révolutionnaire français décide la mobilisation de 300 000 hommes pour défendre la France contre les armées des Princes. Chaque département doit fournir des volontaires, complétés par des hommes requis. Cette levée en masse renforce considérablement les armées mais suscite des mécontentements populaires, notamment en Vendée.

Liban (Invasion du) : Il s'agit ici de la deuxième invasion du Liban par l'armée israélienne, qui avait pour but d'anéantir les forces de l'OLP présentes dans le Sud du pays. Lancée le 6 juin 1982, elle aboutit au siège de Beyrouth et aux massacres de civils palestiniens par les milices fascistes alliées à Israël. Au milieu du mois d'août 1982, un accord est trouvé pour

l'évacuation de l'OLP et des forces syriennes de Beyrouth. Israël maintient l'occupation du Sud du Liban.

Ligne Maginot : Nommée d'après du ministre André Maginot, c'est une puissante ligne de fortifications construite par la France, principalement le long de sa frontière avec l'Allemagne, mais aussi avec la Belgique, le Luxembourg, la Suisse et l'Italie de 1928 à 1940. Elle fut tournée en mai 1940 par la Blitzkrieg allemande ayant percé dans les Ardennes.

Ligne, Prince de : voir de Ligne.

Ligny (Bataille de) : Elle a opposé l'armée française à l'armée prussienne du maréchal Blücher, en Belgique, le 16 juin 1815. Victoire de Napoléon (sa dernière) mais non décisive : l'armée prussienne n'est pas détruite et pourra intervenir de manière déterminante deux jours plus tard à la bataille de Waterloo.

Ligue des combattants du Front rouge (Roter Frontkämpferbund) : Organisation paramilitaire du KPD. D'abord conçue d'abord dans la perspective d'une insurrection, elle disputa ensuite la rue aux nazis. La RFB organisait 130 000 membres en 1929. Interdite en 1929, l'organisation poursuit son action dans la clandestinité.

Ligue des communistes (Bund der Kommunisten) : Marquée à l'origine par le socialisme utopique et créée sous le nom de « Ligue des justes » en 1836 par des ouvriers allemands à Paris, elle devient la Ligue des communistes en 1847 suite à l'adhésion et à l'influence déterminante de Marx et Engels. En février 1848, la Ligue fait publier le *Manifeste du parti communiste*. La Ligue des communistes est dissoute en 1852.

Ligue spartakiste (Spartakusbund) : Organisation communiste révolutionnaire active pendant la Première Guerre mondiale et le début de la révolution de 1918-1919 en Allemagne. Ses principaux fondateurs sont Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. D'abord tendance du SPD refusant de collaborer à la guerre, elle forme en décembre 1918 le Parti communiste d'Allemagne (KPD).

Lin Biao (1907-1971) : Militaire et dirigeant du Parti communiste chinois. Formé à l'Académie militaire de Huangpu, il participe à l'Expédition du Nord. Il rallie Mao Zedong et devient un des principaux chefs militaires communistes, jouant un grand rôle dans la Longue Marche, la guerre sino-japonaise et la guerre civile. Dans *Vive la guerre victorieuse du peuple !* Il compare le tricontinent à la « campagne » du monde, par oppo-

sition aux pays occidentaux qui en seraient les « villes », à encercler selon la stratégie maoïste.

Lincoln, Abraham (1809-1865) : 16^e président des États-Unis de 1861 jusqu'à son assassinat en 1865. Il était à la tête de l'Union pendant la Guerre de Sécession et a aboli l'esclavage aux États-Unis.

Líster Forján, Enrique (1907-1994) : Communiste espagnol, il reçoit une formation politico-militaire à l'École Lénine de Moscou et fut un des principaux organisateurs et commandants des forces armées républicaines pendant la guerre civile. Membre de la direction du PCE en exil en URSS, il est envoyé en France à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour organiser les guérillas communistes en Espagne. Il retourne en Espagne après la fin du franquisme.

Little Bighorn (bataille de) : Elle a opposé un régiment de cavalerie de l'armée américaine à une coalition de Cheyennes et de Sioux, les 25 et 26 juin 1876, lors de la guerre des Black Hills, dans l'actuel Montana. Victoire totale des Amérindiens.

Liu Shaoqi (1898-1969) : Un des principaux dirigeants du Parti communiste chinois et de la République populaire de Chine. S'oppose à Mao Zedong suite aux échecs du « Grand bond en avant ». Cible principale de la Révolution culturelle, il est arrêté et meurt pour avoir été laissé sans soins en prison.

Lloyd George, David (1863-1945) : Homme politique britannique, leader du Parti libéral, il a été Premier ministre du Royaume-Uni de 1916 à 1922. Il a ainsi dirigé le pays pendant la Première Guerre mondiale et a été un acteur important dans les négociations du Traité de Versailles.

Longue Marche : Épisode de la guerre civile chinoise. Après plusieurs échecs, les forces du Kuomintang (KMT) finissent par prendre le dessus sur celles de la république soviétique instaurée en 1931 par le Parti communiste chinois (PCC) sur les territoires libérés du Jiangxi. Le PCC décide alors d'une retraite stratégique qui brise l'encercllement du KMT le 15 octobre 1934 et s'achèvera le 19 octobre 1935. Les forces communistes vont parcourir environ 12 000 kilomètres, perdant entre 90 000 et 100 000 hommes, mais se sauvant de l'anéantissement. C'est au cours de la Longue Marche que Mao Zedong prend la direction du PCC.

Longwy (Siège de) : Il eu lieu en juillet à septembre 1815, après la défaite décisive de Napoléon I^{er} à la bataille de Waterloo. La garnison résista

aux troupes du prince de Hesse-Hombourg, avec l'aide des francs-tireurs de la région qui harcelaient les assiégeants. Après trois mois de résistance, la ville en ruine se rendit faute de munitions.

Losovski, Alexandre, de son vrai nom Dridzo Salomon (1878-1952) : Militant bolchevik dès son adolescence il est arrêté une première fois en 1903. Il dirigea de l'insurrection de 1905 à Kazan. Une nouvelle fois arrêté, il s'évade et passe les dix années suivant en exil en France, où il devient un syndicaliste de premier plan. Militant de la gauche de Zimmerwald, il revient en Russie en juin 1917 où il devient dirigeant syndical soviétique. Fondateur et principal dirigeant du Profintern, l'Internationale syndicale rouge, il sera exécuté à Moscou.

Louis XIII dit « le Juste » (1601-1643) : Membre de la maison de Bourbon, roi de France de 1610 à 1643. Il affirme l'unité du Royaume et le pouvoir royal contre les protestants, les grands et l'Espagne, en s'appuyant sur son premier ministre, le cardinal de Richelieu.

Louis XIV dit « Louis le Grand » ou le « Roi Soleil » (1638-1715) : Membre de la maison de Bourbon, roi de France de 1643 à 1715. Sous son règne, la France est devenue la plus grande puissance politique, militaire et culturelle européenne, mais a été ruinée par les guerres.

Louis XV (1710-1774) : Membre de la maison de Bourbon, roi de France de 1715 à 1774. S'il est surnommé le « Bien-Aimé » en début de règne, il deviendra impopulaire quand la situation du royaume s'affaiblira, notamment pendant la guerre de Sept Ans, ce qui augmentera la pression fiscale.

Louis XVI (1754-1793) : Membre de la maison de Bourbon. Durant son règne, la France connut des crises financières et politiques, qui conduisirent à la Révolution française. Louis XVI sera déposé, jugé et guillotiné.

Lounatcharski, Anatoli (1875-1933) : Révolutionnaire et écrivain russe, membre éminent du Parti bolchevik, il a occupé de hautes fonctions en URSS dans les domaines de la culture, (où tout à la fois il protège le patrimoine et encourage les avants-gardes) et de l'éducation (Commissaire à l'Instruction d'octobre 1917 à 1929).

Ludendorff, Erich (1865-1937) : Général victorieux des Russes à Tannenberg en 1914, il devient un des principaux chefs de guerre de l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale et sera partisan de la « guerre

à outrance » et le théoricien de « guerre totale ». Politicien réactionnaire et militariste, il sera proche des nazis puis s'en éloignera.

Lukács, général : voir Zalka, Maté.

Lukács, Georgi (1885-1971) : Philosophe et critique littéraire hongrois. Participe à la révolution soviétique de Hongrie en 1919. Rentre d'exil en Hongrie en 1945. Un des penseurs marxistes les plus importants du 20^e siècle, notamment pour sa contribution à la théorie de la réification et de la conscience de classe.

Luo Ruiqing (1911-1978) : Membre du Parti communiste chinois depuis 1927, il participe au soulèvement de Nanchang puis assumé plusieurs fonctions dirigeantes dans l'Armée rouge, assurant notamment la formation des cadres. Après 1948, il est nommé ministre de la Sécurité publique et membre de la Commission militaire centrale. Il a pris part à la guerre de Corée. Il sera nommé chef d'état-major général mais perdra cette fonction en 1965 suite à un désaccord avec Mao et Lin Biao. Violemment critiqué lors de la Révolution culturelle, il tenta de se suicider. Réhabilité par Mao lors d'une réunion de la Commission militaire centrale en 1975, il retrouvera de hautes fonctions.

Luther, Martin (1483-1546) : Moine et théologien, ses critiques de l'Église catholique, en particulier de la vente des indulgences, ont conduit à la publication de ses célèbres 95 thèses en 1517, qui ont déclenché la Réforme protestante. Sa traduction de la Bible a aidé à la diffusion du protestantisme en Allemagne.

Lützen (Bataille de) : Elle a opposé la Grande Armée napoléonienne reconstituée après la campagne de Russie, aux armées russe et prussienne de la Sixième Coalition le 2 mai 1813. Napoléon I^{er} reste maître du terrain, mais la bataille n'est pas décisive.

Luxemburg, Rosa (1871-1919) : Révolutionnaire et théoricienne marxiste polonaise, figure historique de gauche du mouvement socialiste allemand, elle s'oppose à la guerre en 1914 et est emprisonnée. Co-fondatrice du Parti communiste allemand (KPD) en 1918, elle est assassinée par les militaires lors de la révolution spartakiste. Elle devient une référence de la Gauche communiste.

MacArthur, Douglas (1880-1964) : Général américain. Plusieurs fois décoré pendant la Première Guerre mondiale, chef d'état-major dans les années 30, il est en poste aux Philippines lors de l'invasion japonaise de

1941. Il commande les forces américaines dans le Pacifique pendant la Seconde Guerre mondiale et pendant la guerre de Corée.

Macédoine (Révolte de la) : Soulèvement des populations macédonienne contre l'oppression ottomane survenue en 1903, parfois appelée « insurrection d'Iliden ». 15 000 combattants de l'ORIM se battent contre 40 000 soldats ottomans. L'insurrection est très durement réprimée. organisée contre l'Empire ottoman par 20 000 combattants de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne (ORIM). La révolte a duré de début août à fin octobre 1903 et a couvert un vaste territoire allant de la mer Noire au Kosovo. Elle sera cruellement réprimée. Ses survivants ont mené la guérilla contre les Ottomans pendant des années.

Machiavel, Nicolas (1469-1527) : Penseur politique, philosophe et écrivain italien. Il a participé à la vie politique de Florence, sa ville natale. Il a assumé des fonctions militaires et étudié la guerre et la politique sur une base rationnelle indépendante de considération morale ou religieuse. Auteur du *Prince* et de *L'Art de la guerre*, classiques de la littérature politique et militaire.

Madero González, Francisco Ignacio (1873-1913) : Homme politique mexicain, réformateur démocrate, il est un des principaux dirigeants de la révolution qui met fin en 1910 à la dictature de Porfirio Diaz. Elu ensuite à la présidence, il est assassiné lors d'un coup d'État de militaires réactionnaires.

Maïakovski, Vladimir Vladimirovitch (1893-1930) : Poète, dramaturge, artiste et acteur, grande figure de l'avant-garde artistique russe. Partisan enthousiaste de la Révolution d'Octobre, il fonde le collectif Komfut (COMMuniste-FUTuriste) pour porter la révolution sur le front culturel.

Makhno, Nestor (1888-1934) : Révolutionnaire et chef de guerre anarchiste ukrainien. Il a commandé l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne (Makhnovchtchina) pendant la guerre civile russe. Mort en exil.

Makhnovchtchina : Soulèvement paysan d'inspiration anarchiste survenu dans le sud de l'Ukraine entre 1917 et 1921 pendant la guerre civile russe. Elle porte le nom de son chef, Nestor Makhno. La Makhnovchtchina fut d'abord alliée au pouvoir soviétique avec qui elle combattit les Blancs, puis entra en conflit avec lui. Déclarée hors-la-loi en 1920, elle sera progressivement écrasée par l'Armée rouge.

Malaisie (guerre populaire maoïste en) : En 1948, le Parti communiste de Malaisie fonde l'Armée de Libération des Peuples de Malaisie (ALPM) et lance une guerre populaire de type maoïste contre le régime colonial britannique. L'armée britannique finira par vaincre en 1960 en développant des méthodes de contre-insurrection (« hameaux stratégiques ») qui seront généralisées ensuite. L'ALPM maintiendra cependant une activité jusqu'en 1989.

Malaisie (résistance anti-japonaise) : La Malaisie, partie de l'empire britannique, est envahie par les troupes impériales japonaises le 8 décembre 1941 et totalement occupée le 15 février 1943. La brutalité de l'administration militaire et les atrocités commises notamment vis-à-vis de la très nombreuse communauté chinoise provoquent une résistance. L'Armée Anti-japonaise du peuple de Malaisie, fondée par le Parti communiste de Malaisie avec l'aide des Britanniques, développe des guérillas et des actions de sabotage.

Malatesta, Errico (1853-1932) : Révolutionnaire anarchiste, il théorise le communisme libertaire et préconise la « propagande par le fait » au sein de la Première Internationale (AIT) dont il est secrétaire de la section italienne. Il échoue dans une tentative de soulever la paysannerie pauvre du Bénévent en 1877. Il a connu plusieurs épisodes de détention et d'exil.

Malevitch, Kazimir Severinovich (1878-1935) : Peintre et théoricien de l'art, grande figure de l'avant-garde artistique russe. Avec d'autres membres de son courant artistique (le « suprématisme », qui se détournait des formes naturelles pour atteindre la « suprématie » du sentiment pur) il participe à la vie culturelle soviétique et s'applique à porter la révolution sur le front culturel.

Malte (Expédition de) : Malte avait été prise en juin 1798 par Bonaparte lors de sa campagne d'Égypte. En 1800, les Britanniques font le blocus de l'île et s'en emparent en 1802.

Mamontov, Constantin (1888-1919) : Général russe, il a commandé pendant la guerre russo-japonaise, pendant la Première Guerre mondiale et dans les rangs des Blancs pendant la guerre civile russe. Il y commande un corps de cavalerie cosaque avant de mourir du typhus.

Managua (Insurrection de) : Épisode final de la Révolution sandiniste. La capitale du Nicaragua se soulève à l'appel du Front sandiniste en juillet 1979, provoquant la chute de la dictature.

Manchourie (victoire en) : Épisode de la guerre civile chinoise. Du 12 septembre au 12 novembre 1948, une bataille majeure oppose les armées communistes et nationalistes. La campagne se termine par la prise de Shenyang et Changchun par l'Armée rouge qui prend le contrôle définitif de la Mandchourie.

Mandela, Nelson (1918-2013) : Il entre au Congrès National Africain (ANC) en 1943 pour lutte contre le régime de ségrégation raciale et la domination de la minorité blanche. Il fonde en 1961 la branche armée de l'ANC, l'Umkhonto we Siswe. Arrêté en 1962, il est condamné à la perpétuité. Après 27 années de détention, il mène les négociations qui mettent un terme à l'apartheid, est élu président de la république et mène une politique de réconciliation nationale entre Blancs et Noirs.

Mao-spontex : Courant politique issu de Mai 68, de l'influence du maoïsme et de la Révolution culturelle. Basant sa politique sur la créative et la spontanéité révolutionnaire des masses, la lutte contre les hiérarchies et pratiquant l'action directe et l'illégalisme collectif.

Mao Zedong (1893-1976) : Dirigeant et théoricien communiste et homme d'État chinois. Devient le principal dirigeant du Parti communiste chinois lors de la Longue Marche et proclame la République populaire de Chine en 1949. Un de ses principaux apports au marxisme-léninisme a été d'établir les principes de la guerre populaire prolongée. Il a également écrit des textes philosophiques tels que *De la pratique* ou *De la contradiction*.

Marengo (Bataille de) : Elle a opposé en Italie, dans le Piémont, le 14 juin 1800, une force française commandée par le général Bonaparte à une armée autrichienne. La victoire française met fin à la guerre de la Deuxième Coalition.

Marighella, Carlos (1911-1969) : Révolutionnaire brésilien, dirigeant du Parti communiste du Brésil qu'il quitte pour fonder une organisation de résistance armée à la dictature militaire : l'ALN. A rédigé un célèbre *Manuel du guérillero urbain* en 1969. Assassiné par les forces de sécurité de la dictature.

Marquetalia : voir République de Marquetalia.

Martov, Julius – de son vrai nom Iouli Ossipovitch Tsederbaum (1873-1923) : Dirigeant historique du POSDR puis de son courant menchevik. Pacifiste pendant la Première Guerre mondiale (à la différence du menchevisme officiel), il était opposé à la Révolution d'Octobre mais,

encore une fois à la différence des autres mencheviks, il ne rallia pas la contre-révolution. Il meurt en exil.

Marx, Karl (1818-1883) : Philosophe, économiste et théoricien communiste allemand. D'abord hégélien de gauche, il devient membre avec Engels de la Ligue des Communistes. Il a participé à la révolution de 1848 et contribua à fonder la Première Internationale. Co-fondateur du socialisme scientifique, auteur d'un ouvrage déterminant pour l'économie politique : *Le Capital*.

Massacre de 1965 (Indonésie) : En 1965, le général Soeharto décide d'éliminer le très puissant Parti communiste d'Indonésie. Avec l'aide de la CIA et prétextant une complicité (inventée) avec une tentative de coup d'État, il déclenche une vague de massacres contre les membres et sympathisants du parti communiste. Entre 500 000 et 3 millions de personnes sont assassinées, et plus d'un million de personnes sont détenues sans procès pendant des années, pour beaucoup torturées. Leurs familles et leurs descendants sont privés de droits politiques comme d'accès à l'université et à l'administration.

Mazumdar, Charu (1918-1972) : Communiste indien, il anime un courant pro-chinois lors de la scission du Parti communiste d'Inde. En 1967, il joue un rôle dirigeant dans l'insurrection naxalite et dans les guérillas maoïstes qui lui firent suite. Il est arrêté le 16 juillet 1972, et meurt quelques jours plus tard dans sa cellule. Le courant qu'il a fondé donnera naissance au Parti communiste d'Inde (maoïste).

Mazzini, Giuseppe (1805-1872) : Révolutionnaire et patriote italien, il a participé et soutenu tous les mouvements insurrectionnels visant à l'instauration d'une république démocratique et de l'unité en Italie. Après la fondation du Royaume d'Italie, il est élu comme député alors qu'il est encore en exil. Il s'oppose tout à la fois à la monarchie et au mouvement socialiste.

Mehring, Franz (1846-1919) : Publiciste et politicien d'abord démocrate, puis socialiste, il rallie le SPD en 1891. Théoricien marxiste et dirigeant du mouvement ouvrier allemand, il a écrit plusieurs ouvrages sur l'histoire allemande et l'histoire du mouvement socialiste. Opposé à la guerre, il s'éloigne du SPD et est un des fondateurs du KPD.

Menchevik (« Minoritaires ») : Courant du POSDR formé en novembre 1903 et dirigé par Gueorgui Plekhanov, préconisant un parti

ouvert à de larges masses, là où les bolcheviks préconisaient un parti de révolutionnaires. Les désaccords se multiplieront et la faction menchevik, hostile à la Révolution d'Octobre, sera exclue des soviets en 1918, puis interdite après la révolte de Kronstadt. Les Mencheviks rallient alors le camp des Blancs dans la guerre civile.

Miaja Menant, José, général (1878-1958) : Militaire espagnol, il joua un rôle décisif dans la défense victorieuse de Madrid en novembre et décembre 1936, durant la guerre d'Espagne. Il sera quelques mois Ministre de la défense et combattit jusqu'à la fin de la guerre, après laquelle il dut s'exiler au Mexique.

Milan (Révolution de 1848) : Le 18 mars 1848 la ville se soulève contre la domination de l'Empire d'Autriche. Après cinq jours de combats (les « Cinq journées de Milan »), un gouvernement provisoire bourgeois est instauré. Il fait appel au roi Charles-Albert de Sardaigne, qui déclare la guerre à l'Autriche mais celle-ci, victorieuse, reprend la ville. Épisode du « Printemps des peuples ».

Ming dynastie (1368-1644) : Dynastie chinoise qui a succédé à la dynastie Yuan. Les Ming ont mené plusieurs guerres contre d'autres États et dynasties. Son règne fut pour la Chine, particulièrement sous les empereurs Yongle et Wanli, une période de grand développement démographique, économique et culturel.

MIR (Movimiento de Izquierda Revolucionaria – Chili) : Le Mouvement de la gauche révolutionnaire est une organisation communiste révolutionnaire et inspirée par le guévarisme, fondée le 12 octobre 1965. Son activité est essentiellement légale et para-légale mais le MIR mène quelques actions de propagande armée et soutient, en 1970, la candidature de Salvador Allende. Durement touché par la répression suite au coup d'État du 11 septembre 1973, le MIR parvient à mener la résistance contre la dictature. Le MIR a connu plusieurs scissions, tant au Chili qu'en exil.

MIR (Movimiento de Izquierda Revolucionaria – Pérou) : Le Mouvement de la gauche révolutionnaire est une organisation communiste révolutionnaire fondée en 1962 et inspiré par le guévarisme. En 1964, l'échec des tentatives de réforme gouvernementale et les affrontements violents entre paysans et propriétaires terriens amènent le MIR à déclencher une guerre guérilla par le MIR l'année suivante. Les trois foyers de guérilla du MIR seront anéantis en quelques mois par l'armée péruvienne.

Mirabeau, Honoré Gabriel Riqueti, comte de (1749-1791) : Homme politique français, auteur d'un *Essai sur le despotisme*, il devient acteur majeur de la Révolution française et participe à la rédaction de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Surnommé « l'Orateur du peuple », son corps est transporté au Panthéon mais en est retiré après la découverte de ses relations secrètes et rémunérées avec le roi à qui il conseille d'accepter un régime constitutionnel.

Mironov, Philippe (1891-1937) : Officier cosaque qui avait combattu pendant la guerre russo-japonaise et la Première Guerre mondiale, il rallie les bolcheviks à la Révolution d'Octobre et devient commandant de la 2^e Armée de cavalerie. Il entre en conflit avec la direction de l'Armée et sera arrêté et fusillé.

Missiles (Crise des) : L'hostilité grandissant des États-Unis envers la révolution cubaine rapproche Cuba de l'URSS. Après l'échec d'un débarquement de contre-révolutionnaires à Cuba, les États-Unis décrètent l'embargo. En novembre 1961, les États-Unis déploient 55 missiles nucléaires en Turquie et en Italie, capables d'atteindre l'URSS. En mai 1962, l'URSS décide d'envoyer à Cuba 50 000 hommes et 38 missiles nucléaires, capables d'atteindre les USA. La flotte américaine est déployée pour bloquer les navires soviétiques, et les deux puissances sont proches de la guerre, avant qu'un accord intervienne (pas de missiles à Cuba, en Turquie et en Italie ; ni troupes soviétiques ni débarquement américain à Cuba).

MKP : Le Parti communiste maoïste (Maoist Komünist Partisi) a été fondé en 1994 comme scission marxiste-léniniste-maoïste du TKP/ML. Sa branche armée est l'HKO, l'Armée populaire de libération. Il est membre du HBDH.

MLKP : Le Parti communiste marxiste-léniniste (Marksist-Leninist Komünist Partisi) a été créée en septembre 1994 à la suite d'un processus d'unification – commencé en 1989 – de plusieurs partis et organisations marxiste-léniniste. Il a une forte présence au Rojava et est membre du HBDH.

MLSPB : La Ligue marxiste-léniniste de propagande armée (Marksist Leninist Silahlı Propaganda Birliği) est une organisation révolutionnaire turque fondée en 1975. Cette organisation qui priorisait la guérilla urbaine a été presque totalement anéantie par le coup d'État de 1980. Aujourd'hui membre du BÖG et du HBDH.

Modesto Guilloto León, Juan (1906-1969) : Militaire et militant du Parti communiste d'Espagne, il suit une formation politico-militaire en Union soviétique. Il assume d'importantes fonctions militaires lors de la guerre civile espagnole. Il se distingue par la qualité de son commandant lors de plusieurs batailles, et finit la guerre comme chef de l'armée du Centre. À la défaite, Modesto partit pour l'URSS où son grade est reconnu. Il fut général dans l'armée bulgare qui combattit les nazis suite à l'insurrection de 1944, et meurt en exil à Prague.

MOLIPO : Le Mouvement de Libération Populaire est une organisation révolutionnaire brésilienne fondée en 1970 par des membres de l'ALN en formation à Cuba et en désaccord avec la ligne de leur organisation. Le groupe a mené la lutte armée au Brésil mais a été décimé par la répression en 1971-72 et définitivement liquidé en 1973.

Molotov, de son vrai nom Viatcheslav Mikhaïlovitch Skriabine (1890-1986) : Révolutionnaire bolchevik, membre du POSDR depuis 1906, un des fondateurs de la *Pravda*. Il a occupé de nombreuses fonctions importantes dans le gouvernement soviétique, notamment celui de ministre des Affaires étrangères et de Premier ministre. Tombé en disgrâce sous Khrouchtchev.

Moltke (l'Ancien), Helmuth Karl Bernhard von (1800-1891) : Maréchal prussien et grand stratège, il a mené l'armée prussienne à la victoire lors des guerres austro-prussienne de 1866 et franco-allemande de 1870-71. Il écrivit une histoire de la guerre franco-allemande et de nombreux ouvrages de stratégie qui ont eu une influence durable sur la pensée militaire.

Moltke (le Jeune), Helmuth Johannes Ludwig von (1848-1916) : Général allemand, neveu de Moltke l'Ancien, il a, comme chef du grand état-major allemand de 1906 à 1914, préparé les plans de guerre allemands pour la Première Guerre mondiale et dirigé leur exécution jusqu'à la défaite allemande de La Marne.

Moncada (Attaque de la caserne de) : Elle est menée le 26 juillet 1953 à Santiago de Cuba, par un groupe de révolutionnaires menés par Fidel Castro, dans l'intention de provoquer une insurrection générale. C'est un échec, les assaillants sont tués ou capturés. Premier épisode de la révolution cubaine.

Monge, Gaspard (1746-1818) : Mathématicien et géomètre français, ses contributions furent décisives dans les domaines de la géométrie des-

criptive, de la trigonométrie sphérique et de la cartographie. Républicain convaincu, soutenant ardemment la Révolution, il a travaillé sur des projets militaires ou éducatifs. Cofondateur de l'École polytechnique.

Mongolie (Guerre civile) : À la faveur du soulèvement du Wuchan de 1911, la Mongolie déclare son indépendance mais les troupes chinoises profitent de la révolution russe et pénètrent en Mongolie. Les mouvements indépendantiste et communiste s'unifient et libèrent la Mongolie des Chinois et des Russes blancs.

Montenaros : Organisation politico-militaire argentine qui pratiqua la lutte armée entre 1970 et 1979. Influencés par le socialisme chrétien et le castrisme, les Montenaros appartenaient originellement à l'aile gauche de la Résistance péroniste. Ils s'éloignèrent de Peron qui, revenu au pouvoir, suivait une politique de droite, repassèrent à la clandestinité et reprirent les armes. Ils menèrent ensuite la résistance contre la dictature militaire du général Videla, et ils furent presque tous massacrés entre 1976 et 1979.

Moro, Aldo (1916-1978) : Homme politique italien démocrate-chrétien, il est député en 1946, ministre en 1955 et dirigeant de la Démocratie chrétienne entre 1959 et 1963. Il sera deux fois président du Conseil des ministres d'Italie et deux fois chef de la diplomatie italienne. Partisan d'un projet d'alliance entre la démocratie chrétienne et le PCI destinée à stabiliser le pays par un pacte entre les deux plus grandes forces parlementaires, il est enlevé et exécuté en 1978 par les Brigades rouges.

Mouvement Can Vong : est un mouvement de résistance vietnamien à l'occupation française du Tonkin. Il dura de 1885 à 1895. et fut lancé par le jeune empereur Hàm Nghi (Can Vong veut dire « aider le roi ») mais continuera longtemps après que celui-ci ait été exilé par les Français.

Mouvement du 1^{er} Mars : Le 1^{er} mars 1919, des centaines de milliers de personnes défilent pacifiquement à Séoul en demandant l'indépendance de la Corée. Les manifestations gagnent tout le pays et des bureaux de l'administration coloniale japonaise sont attaqués. La répression est extrêmement violente durant toute l'année 1919 avec tortures et massacres de masse (7 000 morts, 45 000 blessés, 49 000 prisonniers). Le mouvement oblige les Japonais à substituer une administration civile à leur administration militaire de la Corée.

MPLA : Le Mouvement Populaire de Libération de l'Angola naît en 1956 de la fusion du Parti communiste d'Angola et du Parti de la lutte uni-

fiée pour les Africains en Angola, pour combattre le régime colonial portugais. C'est la principale force de la guerre d'indépendance qui s'achève en 1975, et le MPLA dirige ensuite la République populaire d'Angola. Avec l'aide de Cuba et de l'URSS, il sort victorieux d'une longue guerre civile contre les guérilla de l'UNITA et du Front national de libération de l'Angola soutenus par le Zaïre, les États-Unis et l'Afrique du Sud.

MR-8 : Le Mouvement Révolutionnaire du 8 octobre (pour la mort de Che Guevara survenue le 8 octobre 1967) est une organisation révolutionnaire brésilienne issue d'une dissidence d'avec le PCB. Elle a commencé la résistance armée contre la dictature dès 1966. En 1969, le MR-8 et l'ALN réalisent l'enlèvement de l'ambassadeur américain. Le MR-8 sera anéanti en 1972 par la répression.

MR-13 : Le 13 novembre 1960, des officiers sympathisants de la révolution cubaine tentent un coup d'État au Guatemala contre le régime issu d'un coup d'État de la CIA. Le coup est un échec, le Mouvement Révolutionnaire du 13 novembre devient une organisation de guérilla et sera une des forces fondatrices des Forces armées rebelles (FAR).

MRTA (Movimiento Revolucionario Túpac Amaru) : Organisation communiste révolutionnaire politico-militaire, inspirée par la révolution cubaine, fondée le 1er mars 1982. Sa guerre de guérilla commence, le 22 janvier 1984. Le 17 décembre 1996, des guérilleros du MRTA s'emparent de la résidence de l'ambassadeur du Japon lors d'une réception où sont présents des centaines de membres de la grande bourgeoisie péruvienne. Le gouvernement refuse l'échange de prisonniers. L'assaut des forces armées, après 4 mois de siège, aboutira au massacre des membres du commando, y compris ceux qui s'étaient rendus. Le MRTA sera démantelé peu après.

Munich (Prise d'otages de) : Les 5 et 6 septembre 1972, au cours des Jeux olympiques de 1972, un commando palestinien prend en otage les athlètes israéliens et exige la libération de 236 militants palestiniens détenus en Israël et de deux militants de la RAF détenus en Allemagne. La police allemande lance un assaut mal conçu et mal mené : un policier, cinq Palestiniens et onze Israéliens sont tués.

Murat, Joachim (1767-1815) : Sous-officier de l'Ancien Régime, partisan de la Révolution française, il a joué un rôle important dans les campagnes napoléoniennes comme Maréchal commandant de cavalerie. Il

épouse la sœur de Napoléon qui le fait roi de Naples. Fusillé en Italie à la Restauration.

Muridistes (Révoltes des) : Les peuples musulmans muridistes du Caucase, à commencer par les Tchétchènes, avaient résisté à la colonisation russe de 1817 à 1864. La victoire des Russes et l'annexion de la Ciscaucasie n'allait pas mettre fin à une guérilla, et à de grandes révoltes (en 1865-1866 et en 1877). À la faveur de la guerre civile russe, une nouvelle insurrection muridiste eut lieu, qui fut écrasée par le pouvoir soviétique.

Nan Yue ou Nanyue ou Nam Viet : Royaume situé dans les actuelles provinces chinoises du Guangdong, du Guangxi et du Yunnan, ainsi qu'une partie du Nord de l'actuel Viêt Nam. Il a résisté aux dynasties chinoises Qin et Han, ainsi qu'aux invasions ultérieures des Mongols et des Yuan. Leur territoire a finalement été annexé par la dynastie Han en 111 av. J.-C.

Nanchang (Soulèvement de) : Suite au retournement d'alliance par le Kuomintang et au massacre de Shanghai, les communistes organisèrent un soulèvement à Nanchang le 31 juillet. L'insurrection réussit mais resta isolée. Menacée d'encerclement, les forces communistes, 20 000 hommes commandés par Zhou Enlai et Zu Dhe, quittèrent la ville le 5 août et, après un périple de 600 km, firent leur jonction en avril 1928 avec les forces de Mao Zedong, qui avaient elles-mêmes fui l'échec du soulèvement de la récolte d'automne.

Napier, William Francis Patrick (1785-1860) : Général et historien britannique, il a participé, sous les ordres de Wellington, aux campagnes contre Napoléon lors de la Guerre d'indépendance espagnole. Son *Histoire de la Guerre de la Péninsule* est un classique.

Naples (Insurrection de 1820) : Suite à la restauration des Bourbon-Siciles et la fondation du royaume des Deux-Siciles, les partisans d'un régime constitutionnel et de l'unification italienne, s'organisent dans le carbonarisme. Dans la nuit du 1er au 2 juillet 1820, les militaires de la charbonnerie déclenchent un soulèvement qui bénéficie d'insurrections populaires dans d'autres parties du royaume. Le roi Ferdinand I^{er} des Deux-Siciles est obligé d'accorder une constitution le 7 juillet 1820.

Napoléon I^{er} (1769-1821) : Militaire et homme d'État français. Il se distingue à Toulon puis en Italie comme général des armées de la Révolution. Arrivé au pouvoir en 1799 par un coup d'État, il se fait sacrer empereur en 1804. En tant que général en chef et chef d'État, il combat

les coalitions de monarchies européennes. Il remporte de nombreuses et brillantes victoires (Ulm, Austerlitz, Iéna, Friedland), mais est vaincu dans la campagne de Russie, puis en Allemagne, puis en France. Il abdique (Première restauration), revient d'exil et remonte sur le trône (Cent-Jours), et est définitivement battu en 1815 à Waterloo.

Napoléon III (1808-1873) : Charles-Louis Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon I^{er}, a été président de la Deuxième République française de 1848 à 1852, puis s'est proclamé empereur des Français (Deuxième Empire) sous le nom de Napoléon III. Il s'appuie sur une bourgeoisie d'affaires et mène une politique expansionniste (en Italie, au Mexique). Son empire s'effondre lors de la guerre franco-allemande.

Narodniks (« Ceux du peuple ») : Mouvement révolutionnaire russe fondé en 1874 dont la doctrine fut inspirée par les conditions russes du 19^e siècle, et qui préconisaient une fédération de communautés villageoises autonomes. Après des tentatives réprimées de propager pacifiquement leur doctrine, il se transforme en 1876 en organisation clandestine nommée Terre et Liberté qui se divisera elle-même en 1879 en deux organisations : la Volonté du Peuple, et le Partage noir.

Navarre, Henri Eugène (1898-1983) : Général français qui a combattu pendant les Première et Deuxième Guerres mondiales et a été le commandant du Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient pendant la guerre d'Indochine.

Naxalite (Insurrection) : Soulèvement des paysans de la localité de Naxalbari, qui a été le déclencheur d'une vaste révolte au Bengale occidental. Les communistes, solidement implantés dans la région depuis 1965-66, y avaient organisé des comités de paysans. Le 3 mars 1967, les paysans ont commencé à saisir les terres des grands propriétaires. Le soulèvement s'est étendu, malgré une répression policière meurtrière, jusqu'à ce que le gouvernement fasse intervenir des forces paramilitaires, qui écrasèrent l'insurrection en juillet. L'insurrection a contribué à la formation, dans le mouvement communiste indien, d'un courant maoïste dont l'héritier est le PCI(maoïste) et dont les militants sont encore parfois appelés « naxalites ».

Nazi : Le Parti National-Socialiste des Travailleurs Allemands, ou Parti nazi, est fondé en 1920 sous la République de Weimar. Nationaliste, raciste et belliciste, il parvient au pouvoir le 30 janvier 1933 lorsque son chef, Adolf Hitler, est nommé chancelier du Reich. Il instaure alors à l'in-

térieur du pays une politique de persécutions politique et raciale et à l'extérieur une politique militariste et impérialiste qui débouche sur la Seconde Guerre mondiale et la défaite de l'Allemagne nazie.

NEP (« Nouvelle politique économique ») : Politique économique mise en œuvre par les Bolcheviks à partir de 1921, à la fin de la guerre civile russe, pour sortir du communisme de guerre en laissant provisoirement place à l'économie de marché. La spéculation massive des paysans riches lors de la crise des grains de 1928 fut l'élément déclencheur de la fin de la NEP et du début de la politique de collectivisation et d'industrialisation.

Népal (Guerre populaire maoïste au) : Le 13 février 1996, le Parti communiste du Népal (maoïste) lance une insurrection contre le régime monarchique qui, partie de trois districts, va en toucher 68 sur les 75 qui composent le pays, contrôlant de fait plusieurs d'entre eux. Un accord de paix survient le 21 novembre 2006, qui prévoit des réformes démocratiques et sociales, l'intégration des guérilleros dans l'armée, et un gouvernement de transition incluant des maoïstes.

Neuberg : Pseudonyme collectif utilisé par les auteurs de *L'insurrection armée*, le manuel d'insurrection du Komintern (1932). Parmi ces auteurs : Hans Kippenberger, Erich Wollenberg, Hô Chi Minh, Vassili Blücher et Mikhaïl Toukhatchevski.

Ney, Michel (1769-1815) : Militaire sous l'Ancien Régime, il adhère à la Révolution française et fait une carrière fulgurant dans les armées révolutionnaires (où il commandera l'Armée du Rhin) puis napoléonienne (son rôle à Borodino lui vaut le titre de Prince de la Moskova). Maréchal de France, à la Restauration il sert brièvement Louis XVIII qui l'envoie au devant de Napoléon. Mais il se rallie au dernier, ce qui lui vaudra d'être fusillé après Waterloo.

Noske, Gustav (1868-1946) : Homme politique social-démocrate allemand, dirigeant du SPD et ministre de la Défense de 1919 à 1920, il joue un rôle central dans l'écrasement de la Révolution spartakiste. En 1932, il propose le maréchal Hindenburg à la présidence du Reich et doit arrêter sa carrière politique à l'arrivée au pouvoir des nazis.

Nouveau paradigme : Tournant politique emprunté par le PKK en 2005 sous l'impulsion de son dirigeant Abdullah Öcalan. Le PKK avait déjà tourné le dos au marxisme-léninisme. Il renonce ensuite à l'État-na-

tion (donc à un Kurdistan unifié et indépendant) et ses cadres référentiels deviennent les droits de l'homme, la justice, la démocratie, l'écologie et le féminisme dans le cadre du confédéralisme démocratique proche du municipalisme libertaire. Cette politique sera mise en application par le PYD au Rojava.

Nouvelle-Orléans (révolte des esclaves de) : Elle éclata le 8 janvier 1811 et fut l'une des premières grandes révoltes d'esclaves aux États-unis. Environ 400 à 500 esclaves d'une plantation se sont révoltés près de La Nouvelle-Orléans. Le mouvement voulait s'emparer de la ville mais il fut trahi. L'armée et la milice massacrèrent les révoltés. Leurs têtes ont été placées sur des poteaux pour servir d'avertissement.

NPA (New People's Army) : Nouvelle Armée populaire (NPA), branche armée du Parti communiste des Philippines, elle mène depuis 1969 la guerre populaire aux Philippines.

(n)PCI, (nuovo)Partito comunista italiano : Parti politique fondé clandestinement en Italie à partir de 1999. Quoique partiellement issu de l'aire antagonique héritière des Brigades Rouges, il n'a d'activités que légales et semi-légales (publications, manifestations, travail syndical et positionnements électoraux).

O'Higgin's Riquelme, Bernardo (1778-1842) : Officier commandant les insurgés chiliens lors des guerres d'indépendance de l'Amérique espagnole, il subit plusieurs défaites avant d'écraser l'armée royaliste en 1817. Il devient alors le premier chef d'État du Chili indépendant.

Ochoa Sánchez, Arnaldo (1930-1989) : Combattant de la révolution cubaine, il assume d'importantes responsabilités dans l'armée et combat à la Baie des cochons. Avec le rang de général, il commande les forces cubaines en Afrique (Éthiopie, Congo, Angola). Il organise un trafic de drogue vers les USA pour financer ses troupes après l'arrêt de l'aide soviétique, ce qui lui vaut d'être condamné et fusillé en 1989.

Offensive de Pâques : Campagne conduite par l'Armée populaire nord-vietnamienne contre les forces armées sud-vietnamiennes et américaines entre le 30 mars et le 22 octobre 1972 pendant la guerre du Viêt Nam. Elle s'acheva avec des résultats mitigés, la progression nord-vietnamienne ayant été stoppée mais les forces sud-vietnamiennes ayant été éprouvées.

OGFPI : L'Organisation des guérillas des fedayin du peuple iranien était une organisation révolutionnaire iranienne fondée en 1964 inspirée par le maoïsme et le guévarisme. Elle a mené la lutte armée contre le régime dictatorial du Shah d'Iran. Elle s'est divisée en 1980, suite aux problèmes posés par la Révolution islamique en Iran. Le courant majoritaire a progressivement évolué vers la social-démocratie, et le courant minoritaire a mené une guérilla urbaine et rurale sous le nom de Guérillas des fedayins du peuple iranien (GFPI) contre le régime islamiste mais a été anéanti par la répression en 1987. Tous deux n'existent plus guère qu'en exil.

Olmütz (Traité d') : Accord conclu le 29 novembre 1850 entre la Prusse, l'Autriche et la Russie qui mit fin aux tensions austro-prussiennes entre 1848 et 1850. La Prusse accepte le retour à la Confédération germanique sous l'autorité de l'Autriche, ce qui fera connaître ce traité comme « l'humiliation » ou « la reculade » d'Olmütz.

OLP : L'Organisation de libération de la Palestine est une organisation politico-militaire fondée le 28 mai 1964 à Jérusalem. L'OLP est composée de plusieurs organisations, dont le Fatah, le FPLP et le FDLP. Sous la direction du Fatah, l'OLP reconnaît en 1988 le droit d'Israël à vivre « en paix et en sécurité » et déclare « renoncer totalement » au terrorisme, et est depuis lors reconnue comme partenaire politique par les puissances occidentales.

Opposition de gauche : Tendance du Parti bolchevik active entre 1923 et 1927, composée par les trotskistes et par quelques anciens membres de l'Opposition ouvrière. En décembre 1927, le trotskisme fut déclaré incompatible avec l'appartenance au parti et les membres de l'Opposition de gauche en seront exclus.

Opposition ouvrière : Tendance du Parti bolchevik constitué en 1919. Elle se manifeste surtout au cours de l'hiver 1920-1921, lors du débat sur les syndicats.

ORIM : L'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne est une organisation politique, militaire et révolutionnaire active dans les territoires ottomans d'Europe de la fin du 19^e siècle au début du 20^e siècle. Elle mène en 1903 un vaste mouvement de révolte qui est un échec. L'organisation se fractionnera et luttera après la Première Guerre mondiale contre la monarchie yougoslave.

PAIGC : Le Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée et du Cap-Vert est un parti politique révolutionnaire fondé en 1956 par des militants indépendantistes, autour d'Amílcar Cabral, dans le but de réaliser l'indépendance du Cap-Vert et de la Guinée portugaise. Il déclenche en 1963 une guerre contre la domination coloniale portugaise qui aboutira à l'indépendance en 1974.

Paris (Insurrection de 1831) : Une cérémonie religieuse royaliste provoque des émeutes à Paris les 14 et 15 février 1831. Le mouvement s'étend à plusieurs villes de province. Le gouvernement tombe mais la monarchie issue de la Révolution de Juillet survit.

Paris (Insurrection de 1832) : Tentative de révolution républicaine visant à renverser la monarchie issue de la Révolution de Juillet. Déclenchée le 5 juin, elle se rallie une partie de la garde nationale mais sera vite écrasée.

Parsons, Talcott (1902-1979) : Sociologue américain, il a développé une théorie de l'action sociale qui repose sur la notion de « système social ». Selon lui, la société est un système de normes et de valeurs qui permet de réguler le comportement des individus. Il a également étudié la fonction de l'État et est considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie fonctionnaliste américaine.

Partage noir : Organisation clandestine révolutionnaire russe du courant narodnik, issue en 1879 de l'organisation Terre et Liberté. Axé sur la propagande dans les campagnes (son nom est le terme paysan pour un partage égal des terres), elle sera liquidée par la répression vers 1880-1881. Plusieurs de ses membres, dont Gueorgui Plekhanov formeront en 1883 le groupe Libération du Travail, pionnier du marxisme en Russie.

Parti communiste brésilien : Fondé le 25 mars 1922, interdit à plusieurs reprises, il se développe rapidement jusqu'à l'Intentona comunista de 1935. Il en subit la répression. Le PCB joue un rôle-clé dans le gouvernement réformateur de 1961-1964 renversé par le coup d'État militaire de 1964, et il fut une nouvelle fois persécuté. À ne pas confondre avec le Parti Communiste du Brésil, sa scission d'abord pro-cubaine, puis pro-chinoise.

Parti communiste chinois : Le PCC a été fondé le 23 juillet 1921 à Shanghai. Pendant ses premières années il se développe rapidement et s'allie avec le Kuomintang contre les seigneurs de la guerre. En 1927, le KMT se retourne contre lui lors du massacre de Shanghai, déclenchant la

guerre civile chinoise. Ses partisans rescapés des massacres dans les villes rejoignent les guérillas rurales. Le PCC parvient à instaurer en 1931 une république soviétique sur les territoires libérés du Jiangxi mais l'armée du KMT l'en chasse. Mao Zedong prend la direction du PCC lors de la Longue Marche. La guerre sino-japonaise rétablit une fragile alliance entre le PCC et le KMT, le front uni anti-japonais, mais la guerre civile reprend à la défaite du Japon et le PCC prend le dessus, fondant en 1949 la République populaire de Chine.

Parti communiste d'Inde (maoïste) : Le PCI(maoïste) a été fondé le 21 septembre 2004 par fusion du Parti communiste d'Inde (marxiste-léniniste) Guerre populaire et du Centre communiste maoïste. Il est le principal héritier du courant maoïste indien et du naxalisme. Clandestin, il mène une guerre populaire prolongée dans neuf États de l'Inde à travers son Armée Populaire de Libération du Guérilla et des milices paysannes.

Parti Communiste de Malaisie – ALPM : Fondé en 1930 dans la lutte contre le colonialisme britannique, fort implanté parmi les Malais d'origine chinoise, le PCM est proche du Parti communiste chinois. De 1941 à 1945, il organise la résistance armée contre l'occupant japonais en Malaisie. Il lance une lutte armée en 1948 et fonde sa branche militaire, l'Armée de Libération des Peuples de Malaisie. L'armée britannique finira par vaincre l'insurrection en 1960.

Parti communiste du Népal (maoïste) : Fondé en 1994, dirigé par Prachanda, il déclenche le 13 février 1996 une guerre populaire au Népal de type maoïste contre le régime monarchique, réactionnaire et corrompu. Le 21 novembre 2006, le PCN(maoïste) et le gouvernement signent un accord de paix prévoyant la démocratisation des institutions et l'intégration des maoïstes dans celles-ci. En 2007 la monarchie est abolie. En 2008, le PCN(maoïste) gagne les élections et Prachanda devient Premier ministre.

Parti communiste du Pérou : Plusieurs forces se revendiquent du Parti communiste du Pérou fondé en 1928 par José Carlos Mariátegui et plusieurs ont repris cette dénomination. Il est question ici du PCP fondé dans les années 1970 par Abimael Guzmán, le Président Gonzalo, et qui lança en 1980 une guerre populaire de type maoïste au Pérou en fondant son Armée Populaire de de Guérilla. Désigné par ses ennemis comme « Sentier Lumineux », il contrôlera de grandes parties du pays. L'arrestation de sa direction, dont le Président Gonzalo, en septembre 1982, a

entraîné un fractionnement. Les Lettres de Paix attribuées à Gonzalo en 1993 amène une partie du PCP à cesser la lutte armée. Le courant « Proseguir » la poursuit, d'où sera issu en 2018 le Parti Communiste du Pérou Militarisé.

Parti Communiste du Pérou Militarisé : Issu du courant « Proseguir » du Parti communiste du Pérou qui a poursuivi la stratégie de la guerre populaire malgré les Lettres de Paix, le PCP Militarisé, fondé en 2018, poursuit une lutte de guérilla dans les vastes régions forestières du versant amazonien des Andes.

Parti socialiste révolutionnaire : Parti politique russe fondé en 1901 à base essentiellement paysanne. Héritier du courant narodnik. Il est doté d'une branche armée, l'Organisation de combat, qui frappe à son sommet l'État russe (voir attentat contre Sipiaguine et attentat contre Plehve). Le parti se divise lors de la Révolution d'Octobre : la majorité, dits « SR de gauche », se rallie aux bolcheviks, la minorité, dits « SR de droite », se place d'abord dans l'opposition, puis dans la contre-révolution, organisant notamment la révolte de Tambov. Les SR de gauche se diviseront au moment du Traité de Brest-Litovsk, une partie se retournant contre les bolcheviks et tentant une insurrection à Moscou, une autre ralliant le parti bolchevik.

Pasang, de son vrai nom Nanda Kishor Pun (1968-) : Membre dirigeant du Parti communiste du Népal (maoïste), il a été le commandant en chef de l'Armée Populaire de Libération lors de la guerre populaire au Népal. Il sera vice-président après les accords de paix.

PC(b)US : voir PCUS.

PCB : Selon le texte : Parti communiste de Belgique (page XX) ou Parti communiste brésilien (page XX).

PCC : voir Parti communiste chinois.

PÇDK : Le Parti de la solution démocratique du Kurdistan a été fondé au Kurdistan Sud (irakien). Sa base idéologique et politique est celle du PKK. En 2002, il fait partie du KCK (l'Union des communautés du Kurdistan) avec le PKK (Kurdistan Nord), le PYD (Kurdistan Ouest), le PJAK (Kurdistan Est).

PCI(maoïste) : voir Parti communiste d'Inde (maoïste).

PCP : Selon le texte : Parti communiste des Philippines (page XX) ou Parti communiste du Pérou (page XX).

PCUS : Suite à la Révolution d'Octobre, le parti bolchevik prend le nom de Parti communiste (bolchevik) de Russie (en mars 1918), puis Parti communiste (bolchevik) de l'URSS (en 1925) et Parti communiste d'Union Soviétique en 1952.

PDLP : Le Parti des Pauvres était une organisation politique et sociale mexicaine, active dans l'État de Guerrero (sud du Mexique), qui a développé une lutte de guérilla en enlevant notamment le sénateur et candidat au poste de gouverneur de Guerrero de l'époque, en 1967. Cette guérilla subira des revers en 1987. En 1980, le PROCUP rejoint le PDLP. Ces forces et d'autres finiront par constituer l'EPR.

Périclès (495 av. J.-C. - 429 av. J.-C.) : Homme politique et général athénien, son pouvoir correspond à l'âge d'or d'Athènes. Périclès développe une politique impérialiste et commande des forces athéniennes lors des deux premières années de la guerre du Péloponnèse.

Perón, Juan Domingo (1895-1974) : Militaire et homme d'État argentin. Premier président argentin à être élu au suffrage universel, il sera réélu à deux reprises. Il est à l'origine du péronisme, mouvement populiste et nationaliste.

Pérou (guerre populaire maoïste au) : voir Parti communiste du Pérou.

Pershing, John J. (1860-1948) : Général américain, il commence sa carrière pendant les guerres indiennes et la poursuit lors de la guerre hispano-américaine. Il commande le corps expéditionnaire américain en France pendant la Première Guerre mondiale.

Pham Van Đông, (1918-2000) : Dirigeant du Parti communiste vietnamien. Il étudie à l'académie militaire de Huangpu en Chine. Détenu dans un bagne français pendant sept ans. À sa libération, il reprend ses activités révolutionnaires et compte en 1944 parmi les membres fondateurs de l'Armée populaire vietnamienne. Ministre des Affaires étrangères de la République démocratique du Viêt Nam puis Premier ministre.

Philippines (Guerre populaire maoïste aux) : Le 26 décembre 1968, sous la dictature du président Marcos, le Parti communiste des Philippines est fondé sur base des principes du marxisme-léninisme-pensée Mao Zedong, en rupture avec le Parti communiste philippin original. Sa branche armée, la Nouvelle Armée populaire (NPA) lance une guerre populaire de type maoïste qui se poursuit encore aujourd'hui.

Piémont (Soulèvement de 1821) : Le 10 mars 1821, les partisans d'un régime constitutionnel, organisés dans le carbonarisme, dont de nombreux militaires, déclenchent l'insurrection à Turin. Les insurgés proclament une constitution réduisant le pouvoir du souverain. Plutôt que de l'accepter, le roi préfère abdiquer en faveur de son frère qui prétend l'accorder, puis la révoque.

Pinochet, Augusto (1915-2006) : Commandant en chef des forces armées chiliennes, il dirige avec l'aide de la CIA le coup d'État de 1973 qui renverse le président socialiste élu, Salvador Allende. Son régime a été marqué par les arrestations et la torture de dizaines de milliers d'opposants réels ou supposés, ainsi que des milliers d'exécutions extra-judiciaires. Le 7 septembre 1986, il échappe de peu à la mort lors d'une embuscade tendue par le FPMR. Pinochet sera renversé en 1990.

Pise (Siège de) : Siège menée par l'armée florentine contre la ville qui avait repris son indépendance en 1494. Les assiégeants doivent renoncer le 10 juillet 1500, mais les 15 années de guerre finiront par la victoire de Florence le 8 juin 1509.

PJAK : Le Parti pour une vie libre au Kurdistan a été fondé au Kurdistan Est (iranien) en 2002. Sa base idéologique et politique est celle du PKK. Il fait partie du KCK (l'Union des communautés du Kurdistan) avec le PKK (Kurdistan Nord), le PYD (Kurdistan Sud) et le PÇDK (Kurdistan Sud).

PKK : Le Parti des travailleurs du Kurdistan (Partiya Karkerên Kurdistan) est formé en 1978. Il déclenche la résistance armée en 1984. Il abandonne toute référence au marxisme-léninisme en 1995 puis adopte son « nouveau paradigme » à partir de 2005. Actif principalement en Turquie mais bien implanté au Kurdistan irakien, il a directement inspiré la création d'organisations dans les autres partis du Kurdistan, comme le PYD en Syrie, le PÇDK en Irak et le PJAK en Iran. Son fondateur et dirigeant, Abdullah Öcalan, est détenu en Turquie depuis 1999.

Plan Schlieffen : Plan militaire datant de 1905, qui a été appliqué sous une forme modifiée par les armées allemandes au tout début de la Première Guerre mondiale. A pour premier auteur le général von Schlieffen, mais a été plusieurs fois modifié par le général von Moltke. Plan mis en échec à la bataille de la Marne.

Plehve, Viatcheslav Konstantinovitch von (1846-1904) : Haut responsable de la justice puis chef de la police tsariste, il est nommé ministre de l'intérieur après l'exécution de son prédécesseur, Sipiaguine, par les socialistes révolutionnaires. Il dirige une politique de répression très dure et il est tué à son tour, le 15 juillet 1904, après trois tentatives infructueuses, par l'organisation de combat du Parti socialiste révolutionnaire qui fait exploser une bombe dans son carrosse.

Plekhanov, Gueorgui (1856-1918) : Philosophe et dirigeant politique russe. Il a commencé sa lutte politique dans le mouvement narodnik, avant de devenir marxiste. Il est considéré comme l'introducteur du marxisme en Russie, et est notamment connu pour son ouvrage *Fondements du matérialisme historique*. Principal dirigeant du courant menchevik, Plekhanov fait partie des dirigeants de la II^e Internationale qui trahissent les engagements internationaliste et rallient la guerre. Partisan de la Révolution de Février, il fut un adversaire acharné de la Révolution d'Octobre.

Pochonbo (bataille de) : Épisode de la résistance antijaponaise en Corée. La guérilla communiste occupe la ville toute la journée du 4 juin 12937 avant de se retirer en Mandchourie, poursuivie par des policiers japonais qui seront défaits dans une embuscade.

Podvoiski, Nicolai (1896-1948) : Dirigeant bolchevik, il joue un rôle local dans la révolution de 1905 et un rôle clé dans la Révolution d'Octobre en organisant la garde rouge et en étant le premier Commissaire du peuple à la Défense. Cofondateur de l'Armée rouge, il deviendra un des principaux responsables du sport soviétique.

POLISARIO : voir Front POLISARIO.

Pologne (Campagne de) : Invasion du pays par les forces hitlériennes le 1^{er} septembre 1939, déclenchant la Seconde Guerre mondiale. Grâce à la méthode de la Blitzkrieg, l'armée allemande encercle et anéantit les armées polonaises et atteint Varsovie en sept jours.

Pologne (Insurrection de 1830) : Dite aussi « insurrection de Novembre », elle est un soulèvement contre l'oppression russe (le tsar Nicolas I^{er} était aussi roi de Pologne). Elle commence le 29 novembre 1830 et se termine par la chute de Varsovie en septembre 1831, après une guerre de huit mois. L'autonomie du royaume de Pologne est réduite et des milliers de Polonais sont alors poussés à l'exil.

Pologne (Insurrection de 1848) : À la différence de l'insurrection de 1830 qui avait eu lieu dans la partie de la Pologne dominée par la Russie, l'insurrection de 1848 a lieu dans la partie annexée par la Prusse. L'insurrection est écrasée et l'acte de capitulation est signé le 9 mai 1848. Épisode du « Printemps des peuples ».

Pologne (Insurrection de 1863) : Dite aussi « insurrection de Janvier », ce soulèvement est la dernière des grandes insurrections polonaise contre l'Empire russe. Précédée par plusieurs années de manifestations patriotiques, et de demandes de réformes agraires et sociales, elle est déclenchée en janvier 1863 par la conscription forcée des Polonais dans l'armée russe. Elle est défaite en 1864 et suivie d'une répression impitoyable et de la suppression quasi complète de l'autonomie.

Polybe (200 av. J.-C.-118 av. J.-C.) : Homme politique et commandant de cavalerie grec, il est surtout connu pour son œuvre d'historien. Ses *Histoires* relatent les événements de la Méditerranée occidentale et des régions environnantes entre 264 et 146 av. J.-C, et notamment les guerres puniques.

Ponomarenko, Panteleïmon (1902-1984) : Secrétaire du Parti communiste de Biélorussie en 1938, il a été, durant la Seconde Guerre mondiale, le chef d'état-major des partisans auprès du commandement suprême.

Porfirio Diaz, de son nom complet José de la Cruz Porfirio Díaz Mori (1830-1915) : Général mexicain, il est victorieux des armées que Napoléon III a envoyé pour conquérir le Mexique. Il renverse en 1876 le président élu Juarez, et établit une longue dictature sur le Mexique. La révolution mexicaine de 1910 le contraint à l'exil.

POSDR : Parti ouvrier social-démocrate de Russie fondé en mars 1898 à Minsk. En 1903, le parti se divise entre bolcheviks et mencheviks. En janvier 1912, le parti bolchevik se constitue en « Parti ouvrier social-démocrate (bolchevik) de Russie ». Suite à la Révolution d'Octobre qu'il a organisée, il prend le nom de Parti communiste de l'Union Soviétique (PCUS).

Pouchkine, Alexandre (1799-1837) : Écrivain, poète et dramaturge russe. Ses poèmes et ses romans en vers ont eu une influence déterminante sur la littérature russe qu'il a libéré des modèles étrangers. Pouchkine a été

harcelé par la censure et condamné à une période d'exil, ses œuvres ayant été jugées séditeuses.

Prachanda, Pushpa Kama (1954-) : Dirigeant communiste et homme d'État népalais. Il a joué un rôle majeur dans la guerre populaire au Népal en tant que président du Parti communiste du Népal (maoïste) et commandant en chef de son armée. Après les accords de paix, il a dirigé le gouvernement népalais en tant que Premier ministre.

Prague (Coup de) : Désigne la prise du pouvoir par le Parti communiste tchécoslovaque (PCT) en février 1948, avec le soutien de l'URSS. La pression des communistes, qui exploitent le vide de pouvoir créé par la démission de ministres non-communistes, amènent le président de la République tchécoslovaque à céder le pouvoir au PCT.

Pravda (« Vérité ») : Journal bolchevik fondé le 22 avril 1912, d'abord légal puis clandestin. Dirigé par Lénine, son réseau de diffusion sera la colonne vertébrale du parti. À l'époque de l'Union soviétique, il s'agissait d'une publication officielle du PCUS.

Premier Empire (France) : Régime impérial de la France à partir du 18 mai 1804, date de la proclamation de Napoléon comme empereur des Français, jusqu'à sa première abdication le 4 avril 1814, puis de son retour à Paris le 20 mars 1815 pour les Cent-Jours, suivi par la seconde Restauration.

Première Coalition : Elle a rassemblé contre la France révolutionnaire, de 1792 à 1797, la Prusse, l'Autriche, le Royaume-Uni, le royaume de Sardaigne (Sardaigne, Piémont, Savoie), l'Espagne, le royaume de Sicile (Sicile et Naples), les Provinces-Unies, le Portugal, le Saint-Empire (entité regroupant les nombreux États allemands existant à l'époque). La France prendra d'emblée l'avantage grâce à la bataille de Valmy et à la bataille de Jemappes. Malgré l'insurrection de la Vendée, elle gardera l'ascendant, notamment grâce aux victoires du général Bonaparte en Italie.

Première Guerre mondiale : Elle a opposé, de 1914 à 1918, deux grandes alliances : la « Triple-Entente » (ou « Alliés ») et la « Quadruplice » des Empires centraux. La « Triple-Entente » est composée initialement de la France, du Royaume-Uni, de la Russie et de leurs empires. S'y joignent la Belgique (envahie par l'Allemagne), le Japon, l'Italie (en avril 1915), la Roumanie (en août 1916) et les États-Unis (en avril 1917), ainsi que plusieurs autres petits états. La Russie sort du conflit après la Révolution d'Octobre 1917. Les Empires centraux sont l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie,

rejoints par l'Empire ottoman et la Bulgarie. Les combats se déroulent sur différents fronts situés principalement en Europe, mais une petite partie de l'Asie, de l'Océanie et de l'Afrique, ainsi que l'Atlantique Nord connaissent également des actions militaires. Elle implique plus de soldats, provoque plus de morts et cause plus de destructions que toute autre guerre antérieure. Plus de soixante millions de soldats y prennent part. Elle fait dix millions de morts et vingt millions de blessés. Elle cause l'effondrement des empires allemands, austro-hongrois, russe et ottoman.

Première Internationale : L'Association internationale des travailleurs est fondée le 28 septembre 1864 à Londres. Malgré la répression, elle développe ses sections en Allemagne, Suisse, Belgique, France, Italie, Espagne, Pays-Bas, Autriche et États-Unis. À partir de 1869 elle se divise entre partisans de Marx et partisans de Bakounine. Elle subit le contre-coup de la défaite de la Commune de Paris et disparaît en 1876.

Première intifada : Appelée « guerre des pierres », ce mouvements d'opposition populaire palestinienne contre l'occupation israélienne a débuté le 9 décembre 1987 et a fini en 1993.

Première révolution anglaise : Aussi appelée « Grande Rébellion », elle oppose les partisans du parlement aux royalistes de 1642 à 1651. Elle aboutit l'exécution du roi Charles I^{er}, à l'abolition de la monarchie et l'instauration d'un Commonwealth d'Angleterre dirigé par Oliver Cromwell.

Prenzlau (Bataille de) : Elle a opposé une partie la Grande Armée napoléonienne commandée par le Maréchal Murat à une armée prussienne le 28 octobre 1806 à Prenzlau (Prentzlow) dans le guerre de la Quatrième Coalition. Victoire française.

Printemps des Peuples : Vague révolutionnaire nationale et démocratique (sinon républicaine, du moins constitutionnaliste) qui déferle sur l'Europe entre février et juillet 1848. Bien que réprimés, ces soulèvements ont souvent été déterminants pour l'histoire des pays concernés, notamment en Italie et en Allemagne qui avançaient dans la voie de l'unification, en France qui redevint République, mais aussi en Hongrie, Pologne, Roumanie, Autriche, Danemark, Suisse et Irlande...

Procopé de Césarée (vers 500-vers 565) : Historien byzantin, il accompagne Belissaire dans ses campagnes avant d'écrire les *Guerres de Justinien*, puis son *Histoire secrète* qui décrit le règne de l'empereur Justinien et de l'impératrice Théodora, avec des anecdotes scandaleuses.

PROCUP : Le Parti Révolutionnaire Ouvrier Clandestin – Union du Peuple était une organisation de guérilla née au début des années 1970 au Mexique, de l'ancien groupe armé Unión del Pueblo. En 1980, le PROCUP rejoint le PDLR. Ces forces et d'autres finiront par constituer l'EPR.

Profintern : L'Internationale syndicale rouge est une organisation syndicale internationale proche du Komintern et active entre 1921 et 1937.

Propagande par le fait : Doctrine stratégique révolutionnaire développée dans le mouvement anarchiste à la fin du 19^e siècle qui consiste à associer à la propagande écrite et verbale des actions révolutionnaires affirmant le « fait insurrectionnel ». Ces actions sont variées : attentats (20 000 attentats anarchistes entre 1902 et 1917), reprise individuelle, sabotage, boycott, insurrection locale comme au Bénévont, etc.

PRT : Le Parti Révolutionnaire des Travailleurs était un puissant parti politique marxiste, influencé par l'indigénisme, le trotskisme et le guévarisme, actif en Argentine dans les années 1960 et 1970. Fondé en 1965 par Mario Roberto Santucho, il avait un bras armé, l'Armée Révolutionnaire du Peuple (ERP), qui a mené une vaste guerre de guérilla. Le PRT et l'ERP ont presque été totalement anéantis par la répression militaire.

Pun, Nanda Kishor : voir **Pasang**.

Puységur, Jacques-François de Chastenot, marquis de (1656-1743) : Officier d'état-major, spécialiste de la logistique, il se distingue pendant les guerres de Louis XIV. Devenu Maréchal de France, il fut membre du Conseil de la guerre de Louis XV. Son *Art de la guerre* est publié par son fils en 1749.

PYD : Le Parti de l'union démocratique a été fondé au Kurdistan Occidental (syrien) en 2003. À l'occasion de la libération du Rojava en 2012, il devient la première force politique de la région. Sa base idéologique et politique est celle du PKK. Il fait partie du KCK (l'Union des communautés du Kurdistan) avec le PKK (Kurdistan Nord), le PÇDK (Kurdistan Sud), le PJAK (Kurdistan Est) actif en Iran.

Qin, dynastie, (221 av. J.-C.-206 av. J.-C.) : Elle fut la première dynastie impériale de Chine, établie après la période des Royaumes combattants. Elle fut fondée par Qin Shi Huang, qui unifia les États en guerre et mit en place un système centralisé. Les Qin ont également mené des campagnes militaires pour étendre leur domination. Leur règne a laissé un

héritage durable dans l'histoire et la culture chinoises, notamment avec la construction de la Grande Muraille.

Qing, dynastie (1644-1911) : Fondée par la conquête de la Chine par les Mandchous, la dynastie des Qing a élargi le territoire de la Chine à son maximum, bien qu'elle ait également connu des révoltes populaires et des résistances à sa politique d'expansion.

Quatre-Bras (Bataille des) : Elle a opposé le 16 juin 1815, en Belgique, une partie de l'armée napoléonienne commandée par le maréchal Ney à une partie de l'armée anglaise commandée par le duc de Wellington. Bataille indécise survenue, comme la bataille de Ligny qui a lieu le même jour à 15 km de là, deux jours avant la bataille de Waterloo.

Quatrième Coalition : Elle a rassemblé contre la France napoléonienne, en 1806-1807, le Royaume-Uni, la Russie, la Suède et la Prusse. La Prusse est écrasée d'abord à la bataille d'Auerstaedt, puis à la bataille d'Iéna. Napoléon I^{er} bat ensuite les Russes à la bataille d'Eylau, puis à la bataille de Friedland, et impose à la Prusse de Traité de Tilsit.

Radek, Karl, de son vrai nom Karol Sobelsohn (1885-1939) : Dirigeant du mouvement révolutionnaire en Pologne puis du Parti bolchevik, c'est un proche collaborateur de Lénine qui le délègue comme instructeur auprès des Spartakistes puis du KPD. Dirigeant du Komintern, il est arrêté pendant les purges et meurt en prison.

RAF (Rote Armee Fraktion) : Organisation révolutionnaire anti-impérialiste pratiquant la lutte armée en Allemagne dans le contexte de la guerre du Viêt Nam. Sa première action est la libération d'Andreas Baader, le 14 mai 1970. La RAF avait à l'origine des liens avec la résistance palestinienne. Elle dirige surtout son action contre les bases et généraux de l'armée américaine, mais frappe les hauts dirigeants politiques et économiques. Ses principaux prisonniers sont assassinés le 17 octobre 1977 (assassinats travestis en suicide). Elle s'auto-dissout le 20 avril 1998.

Raid stalinien : Après l'invasion hitlérienne de l'URSS, des unités de partisans conduits par Sydir Kovpak mènent la guérilla dans les régions de Soumy et de Briansk, puis dans presque toute l'Ukraine. À partir de 1944, ces forces marcheront vers l'ouest pour continuer à dévaster les arrières hitlériens alors que l'Armée soviétique libère l'Ukraine. Cette opération appelée le « raid stalinien » mènera les partisans de Kovpak à la frontière roumaine.

Raskolnikov, Fiodor (1892-1939) : Révolutionnaire bolchevik, il a joué un rôle important pendant la Révolution russe. Il fut successivement vice-commissaire du peuple à la marine en 1918, commandant de la flotte de la Volga-Caspienne en 1920 puis de la Baltique. Devenu diplomate, il s'oppose à Staline et meurt en exil.

Ravachol, François Claudius Koëningstein dit (1859-1892) : Anarchiste français. Après une vie de misère et d'activités criminelles, il organise des attaques à la bombe contre des magistrats impliqués dans la répression des anarchistes. Condamné à mort et guillotiné.

Razine, Evgueny Alexeïevitch (1898-1964) : Engagé dans l'Armée rouge en 1917, il commande un bataillon pendant la guerre civile russe. Il enseigne ensuite dans diverses écoles militaires et dirige le département d'histoire de l'art militaire à l'Académie Frounzé. Il est blessé pendant la guerre et est impliqué, après celle-ci, dans une polémique avec Staline au sujet de Clausewitz. Il a été arrêté mais rapidement libéré et réhabilité par Staline. Nommé général, il reprend son enseignement, ses recherches et ses publications, dont une monumentale *Histoire de l'art militaire*.

RDA : La République démocratique allemande a été créée le 7 octobre 1949 par le SED (Parti socialiste unifié d'Allemagne) sur le territoire qui correspondait à la zone d'occupation soviétique en Allemagne. Sa fondation survient après la fondation de la République fédérale d'Allemagne à l'ouest. La RDA cesse d'exister le 3 octobre 1990.

Real IRA (Vraie IRA) : voir IRA.

Rébellion maya : Au mois de juillet 1847, les populations maya au sud-est de la péninsule du Yucatán (Mexique, Guatemala et Belize) se soulèvent contre les descendants des colons espagnols, les métis ainsi que les Amérindiens ayant adopté le mode de vie européen, groupes qui détenaient le pouvoir économique et politique. Après une période favorable aux insurgés, la rébellion est finalement écrasée en 1901. Favorable aux révoltés mayas jusqu'au milieu des années 1880, le cours des événements s'infléchit ensuite en faveur du gouvernement mexicain qui finit par écraser la rébellion.

Rébellion touarègue : Elle eut lieu près du massif de l'Aïr, dans le nord du Niger moderne, en 1916-1917 et fut provoquée par l'alourdissement de l'oppression colonial, et ainsi l'augmentation des réquisitions, dues à la Première Guerre mondiale. La rébellion bénéficiait du soutien de

la puissante confrérie des Senoussi en lutte contre le régime colonial italien en Libye. La plupart des grandes villes de l'Agadez tombent sous contrôle rebelle jusqu'à ce que la contre-offensive française repoussent les rebelles vers le Fezzan.

République de Marquetalia : Zone autonome constituée en 1958 en Colombie, dans le cadre de La Violencia, et protégeant, avec ses groupes d'autodéfense, les paysans des exactions de l'armée et des escadrons de la mort au service du parti conservateur. L'armée colombienne l'attaque le 22 juin 1964 et l'élimine, mais la plupart des défenseurs échappent à l'encerclement et, déclenchant la guérilla, forment le noyau initial des FARC.

Résistance péroniste : Mouvement de résistance multiforme, y compris armé, consécutif au coup d'État du 16 septembre 1955 contre le gouvernement de Juan Perón. Très hétérogène politiquement, composée d'organisation parfois ennemies, allant des ultra-nationalistes d'extrême droite aux socialistes chrétiens et aux syndicalistes. Elle a duré de 1955 à 1973, année du retour à l'ordre constitutionnel et de l'élection d'un péroniste à la présidence. Sa principale organisation fut les Monteneros.

Restauration : Terme générique désignant les retours sur le trône des dynasties d'Ancien Régime après un épisode révolutionnaire républicain. Pour la France, voir ci-dessous.

Restauration (Deuxième) : Deuxième retour de la dynastie des Bourbons sur le trône, après la défaite de Napoléon à Waterloo.

Restauration (Première) : Premier retour de la dynastie des Bourbons sur le trône, entre l'abdication de Napoléon I^{er} au printemps 1814 et les Cent-Jours, en mars 1815.

Retzlaw, Karl (1896-1979) : Dirigeant spartakiste, il devient un des responsables de l'appareil militaire clandestin du KPD dans les années 20, ce qui lui vaudra d'être emprisonné. À l'arrivée au pouvoir des nazis, il se rend à Moscou puis quitte l'URSS et se rallie à Trotski. Il rejoint ensuite le SPD et finit sa vie en Allemagne de l'Ouest.

Reval (Insurrection) : Menée le 1^{er} novembre 1924 par le Parti communiste d'Estonie à Reval (aujourd'hui Tallinn), avec le soutien du Kominintern, elle échoua par manque de forces. Cet échec affaiblira durablement le mouvement communiste estonien.

Révolte 'Urabi : En 1879, le colonel Ahmed 'Urabi est à la tête d'un mouvement visant à destituer le régime corrompu du Khédive Tewfik

Pacha servant les intérêts britanniques et français en Égypte. La lutte politique se double d'un soulèvement populaire à Alexandrie lorsque l'armée britannique intervient en soutien au Khédive. Le mouvement échoue et l'Égypte passe sous le contrôle direct de l'Empire britannique.

Révolte arabe : Soulèvement commandé par le chérif de La Mecque, Hussein ben Ali, pour libérer la péninsule Arabique occupée par l'Empire ottoman, et de créer un État arabe unifié, de la Syrie au Yémen. La révolte, soutenue par les Britanniques, à laquelle participe T. E. Lawrence, se déroule pendant la Première Guerre mondiale, entre 1916 et 1918, et triomphe des Ottomans. Mais les Britanniques trahiront les promesses et se partageront le Proche et Moyen-Orient avec les Français.

Révolte d'Abushiri : Insurrection des populations arabes et autochtones de la côte est-africaine en 1888-1890, dans l'actuelle Tanzanie, contre le régime colonial allemand. La Grande-Bretagne aida l'Allemagne à écraser la révolte.

Révolte de Nat Turner : Révolte d'esclaves déclenchée le 21 août 1831 dans le comté de Southampton en Virginie. Dirigée par l'esclave et prédicateur baptiste afro-américain Nathaniel « Nat » Turner, cette révolte dure deux jours avant d'être écrasée par la milice. Nat Turner est pendu le 11 novembre avec dix-huit de ses compagnons, son corps étant ensuite mutilé.

Révolte de Soweto : voir Soweto.

Révolte des Boxers : Le « Mouvement de l'union de la justice et de la concorde », organisé par la société secrète des Poings de la justice et de la concorde, se déroule en Chine, entre 1899 et 1901. Opposé à la fois aux réformes, aux impérialismes occidentaux et au pouvoir féodal de la dynastie des Qing, les Boxers assiégèrent les légations étrangères à Beijing [Pékin] mais seront écrasés par les corps expéditionnaires impérialistes.

Révolte des Cipayes : Le 10 mai 1857, la mutinerie des cipayes (les soldats indiens servant les Britanniques) dans la ville de Meerut se transforme en soulèvement populaire dans le Nord et le centre de l'Inde contre l'empire britannique. Les troupes britanniques reprennent le terrain perdu au cours de l'année 1858, avec l'aide des États princiers du nord et du centre de l'Inde, et avec le renfort de régiments venus de Crimée, de Perse et de Chine. Les forces impériales britanniques exercent de sanglantes représailles sur des populations tout entières.

Révolte des esclaves d'Haïti : voir Haïti.

Révolte des esclaves de La Nouvelle-Orléans : voir Nouvelle-Orléans.

Révolte des Mau Mau : Mouvement insurrectionnel anti-colonial du peuple Kikuyu au Kenya. Déclenché en 1950, il amène les Britanniques à instaurer l'état d'urgence en 1952. Fin 1956, plus de 100 000 rebelles et civils ont été tués et plus de 300 000 autres Kikuyus sont enfermés dans des camps.

Révolte des townships : Les townships étaient les agglomérations dans la périphérie des grandes villes où devait se concentrer, pendant l'apartheid, la population noire. En 1985, la police sud-africaine tirait sur une manifestation de commémoration du massacre de Sharpeville et tue 21 personnes. La nouvelle provoque une révolte des townships. Le gouvernement d'apartheid décrète d'état d'urgence et la répression fait 600 victimes.

Révolte druze : Elle a éclaté en Syrie contre la domination française entre 1925 et 1927. Elle commence dans le Djebel el-Druze pour se propager vers Damas, Qalamoun, Hama, au Golan et dans le sud-est du Liban. Sa répression fera 10 000 morts, (pour la plupart des civils). La révolte a coûté la vie à 4 000 soldats de l'armée française (pour la plupart des Africains).

Révolte kabyle : En avril 1871, profitant de la faiblesse de la puissance française suite à la guerre franco-allemande, entre 80 000 et 100 000 Kabyles se soulèvent contre le pouvoir colonial en Algérie. Le soulèvement embrase la Kabylie, les Aurès et le Hodna. violemment réprimée, la révolte est un échec suivi par une spoliation accrue des terres des populations indigènes.

Revolusi (Indonésie 1945-1949) : Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les Alliés voulurent restaurer l'autorité des Pays-Bas sur leur ancienne colonie. Il sont confrontés à un fort mouvement anti-colonial, social et national qui s'était structuré entre la capitulation japonaise et le retour des forces coloniales. La résistance armée à la tentative de reconquête coloniale va durer jusqu'à la reconnaissance de l'indépendance de l'Indonésie par les Pays-Bas, 27 décembre 1949.

Révolution cubaine : Après l'échec de l'attaque de la caserne de Moncada en juillet 1953, les révolutionnaires cubains dirigés par Fidel Castro préparent en exil un débarquement. Ce sera l'expédition du Granma. Les révolutionnaires, dont Ernesto « Che » Guevara, développent une guérilla dans la Sierra Maestra. L'offensive finale est lancée en novembre 1958, elle

culmine avec la prise de Santa Clara le 31 décembre 1958 et l'entrée des révolutionnaires à La Havane le 8 janvier 1959.

Révolution culturelle (« Grande révolution culturelle prolétarienne ») : Processus révolutionnaire qui a traversé la République populaire de Chine et le Parti communiste chinois à partir de 1966, avec des luttes intenses, parfois meurtrières, entre les fractions conservatrices réunies autour de Liu Shaoqi (dénoncé comme voulant restaurer le capitalisme) et les fractions révolutionnaires réunies autour de Mao Zedong. La révolution culturelle a mobilisé la jeunesse chinoise dans un mouvement de critique des anciennes hiérarchies, ce qui aura un impact international. L'aile droite représentée par Liu Shaoqi et Deng Xiaoping est battue mais, après la mort de Mao en 1976, elle revient en force et élimine l'aile gauche (le groupe de Shanghai stigmatisé comme « bande des quatre »), et place effectivement le pays sur la voie du capitalisme.

Révolution d'Octobre (Russie 1917) : Succédant à la Révolution russe de février 1917, elle a eu lieu dans la nuit du 25 octobre 1917 (7 novembre 1917 dans le calendrier grégorien). La poursuite d'une guerre désastreuse par le gouvernement provisoire, la crise économique et l'absence de réformes fondamentales (réforme agraire) rend impopulaire le gouvernement provisoire de Kerensky. Le parti bolchevik (seul opposé à la guerre) fait valoir son programme et gagne la classe ouvrière et une partie de la garnison de Pétrograd. Le 25 octobre 1917 les bolcheviks réalisent un soulèvement armé, et le lendemain le gouvernement provisoire est balayé. Le pouvoir revient au Congrès pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans qui approuve l'insurrection, transfère les pouvoirs aux soviets, annonce la réforme agraire, la paix, le droit des nationalités et le contrôle ouvrier sur la production.

Révolution de 1848 (France) : Le peuple de Paris se soulève les 23-24-25 février et renverse Louis-Philippe et la monarchie issue de la Révolution de Juillet. La II^e République est instaurée. Le nouveau gouvernement bourgeois prend des mesures anti-prolétaires qui provoquent les Journées de Juin, une révolte d'ouvriers parisiens écrasée dans le sang. Épisode du « Printemps des peuples ».

Révolution de Février (France) : voir Révolution de 1848.

Révolution de Février (Russie) : voir Révolution russe (février 1917).

Révolution de Juillet (France): Les 27, 28 et 29 juillet 1830 (les « Trois Glorieuses »), le peuple de Paris se soulève contre la monarchie qui avait restauré l'Ancien Régime après la chute de Napoléon I^{er}. Le roi Charles X fuit Paris. La Conspiration La Fayette avait joué un grand rôle dans la préparation et le déclenchement du soulèvement. La bourgeoisie libérale, après avoir envisagé un régime républicain, opte pour une monarchie constitutionnelle et porte sur le trône un nouveau roi, Louis-Philippe.

Révolution française (1789) : Elle commence par l'ouverture des États généraux, le 5 mai 1789 et s'achève par le coup d'État dit « du 18 brumaire » de Napoléon Bonaparte le 9 novembre 1799. La monarchie absolue fait d'abord place à une monarchie constitutionnelle bourgeoise (Constituante), puis une République bourgeoise (Législative et Convention des girondins), puis à une République défendant les intérêts populaires (Convention des jacobins), puis à une restauration bourgeoise (Convention de Thermidor puis Directoire).

Révolution mexicaine : Elle commence par une insurrection lancée par le réformateur bourgeois Madero, le 20 novembre 1910, contre la dictature du général Porfirio Díaz, au pouvoir depuis 1876. Le soulèvement progresse ; Madero arrive au pouvoir en 1911 mais est assassinée février 1913 suite à un coup d'État militaire. Le nouveau pouvoir sera défait par les forces du politicien libéral Carranza, et des dirigeants populaires Pancho Villa (dans l'État de Chihuahua) et d'Emiliano Zapata (au Morelos).

Révolution russe (1905) : Elle commence le 9 janvier 1905 par une massacre de manifestants pacifiques (le « Dimanche rouge »). La grève générale insurrectionnelle d'octobre 1905 réussit à faire céder le régime et à lui arracher une constitution libérale. Mais dans les deux ans qui suivirent, la contre-révolution restaura l'autocratie.

Révolution russe (février 1917) : L'épuisement et l'appauvrissement du peuple russe consécutif à la Première Guerre mondiale provoque des grèves spontanées, début février, dans les usines de la capitale Pétrograd (Saint-Petersbourg). Pour la Journée internationale des femmes, des femmes de Pétrograd manifestent pour réclamer du pain et provoquent, en faisant le tour des usines, une grève générale qui se transforme en manifestations insurrectionnelles. Une partie de l'armée rejoint le camp des insurgés, ce qui provoque l'abdication du tsar Nicolas II le 2 mars 1917. Mais le gouvernement provisoire poursuit la guerre, devenant à son tour impo-

pulaire, provoquant la **Révolution russe** (octobre 1917) : voir Révolution d'Octobre.

Révolution sandiniste : Le 10 janvier 1978, un opposant libéral est assassiné au Nicaragua, provoquant des émeutes et tournant une partie de la bourgeoisie nationale contre la dictature. En septembre 1978, un soulèvement populaire a lieu à l'appel du Front sandiniste mais les forces de la dictatures reprennent le contrôle des villes. L'opposition se renforce, tient les campagnes tandis que les villes s'insurgent une seconde fois, cette fois victorieusement jusque dans la capitale Managua. En juillet 1979, le dictateur Anastasio Somoza quitte le pays avec sa fortune pour le Paraguay.

Révolution spartakiste : Grève générale et combats de rue qui ont eu lieu en Allemagne entre le 5 janvier et le 12 janvier 1919. Les ouvriers et soldats spartakistes sont écrasés par des corps francs (paramilitaires d'extrême droite) aux ordres du gouvernement du social-démocrate Gustav Noske.

Rhin (Campagne du) : Partie de la guerre de la Première Coalition contre la France révolutionnaire. Le Rhin fut franchi sept fois par l'armée française entre 1792 et 1800. 1794 voit la France triompher notamment en Rhénanie (prise de Trêves) et la conquête de la rive gauche du Rhin est assurée. Les villes de Cologne, Bonn, Worms, Coblence tomberont dans la foulée.

Ricardo, David (1772-1823) : Homme politique et économiste britannique libéral de l'école classique. Il publie *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* en 1817. Ses travaux étaient extrêmement influents en Angleterre et ont été salués par Marx.

Richelieu, Armand Jean du Plessis de (1585-1642) : Cardinal et homme d'État français. Comme Premier ministre de Louis XIII, il a œuvré pour renforcer le pouvoir royal en s'appuyant sur la bourgeoisie et en mettant en place d'importantes réformes politiques et militaires.

Riga (Paix de) : Signée entre la Pologne, l'Ukraine et la Russie soviétiques le 18 mars 1921, elle mit fin à la guerre soviéto-polonaise. Ces accords concèdent à la Pologne une extension considérable aux dépens de l'Ukraine soviétique. Ne pas confondre avec le Traité de Riga de 1920, signé entre la Lettonie et la Russie soviétique.

Risorgimento (« résurgence » ou « renaissance ») : Période de l'histoire de l'Italie s'étendant de 1849 à 1860 au terme de laquelle la mai-

son de Savoie unifie presque toute l'Italie par l'annexion du royaume de Lombardie-Vénétie, du royaume des Deux-Siciles, du duché de Modène et Reggio, du grand-duché de Toscane, du duché de Parme et des États pontificaux au royaume de Sardaigne.

Rojava (Libération du) : En juillet 2012, à la faveur de la guerre civile syrienne, le Kurdistan syrien (Rojava) se libère. En novembre 2013, des représentants kurdes, arabes, assyriens et d'autres minorités forment un gouvernement autonome dans la région au centre duquel se trouve le PYD. Le Rojava a dû faire face à la grande offensive de l'État islamique qu'il a mis en échec lors de la bataille de Kobane. Suite à la victoire de Kobane, les FDS progresseront et libéreront tout le territoire qu'avait conquis l'État islamique en Syrie.

Rokossovski, Konstantin (1896-1968) : Officier décoré pendant la Première Guerre mondiale, il rejoint l'armée rouge et le parti bolchevik. Il commande brillamment une brigade de cavalerie pendant la guerre civile russe. Arrêté et torturé pendant les purges, il est réhabilité en mars 1940. Il se distingue comme Maréchal de l'URSS pendant la Seconde Guerre mondiale (batailles de Smolensk, de Moscou, de Stalingrad, de Koursk, opération Bagration...). Vice-ministre de la Défense après-guerre.

Rosengolts, Arkady (1889-1938) : Dirigeant bolchevik qui a joué un rôle actif dans la Révolution d'Octobre et la guerre civile russe. Ultérieurement ministre du commerce extérieur et ambassadeur de l'URSS en Grande-Bretagne. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Rossel, Louis (1844-1871) : Avec le grade de colonel, il est le seul officier supérieur de l'armée française à rejoindre en 1871 la Commune de Paris où il est nommé délégué à la Guerre. Il est fusillé par les Versaillais.

Roubachof : Personnage de fiction du roman d'Arthur Koestler, *Le Zéro et l'infini*. Vieux dirigeant bolchevik, il est arrêté lors des purges et poussé à avouer une trahison qu'il n'a pas commise.

Rühle von Lilienstern, Otto August (1780-1847) : Général et théoricien militaire allemand, il a combattu dans les guerres napoléoniennes, notamment à Iéna et à Leipzig. Deviendra directeur de l'École de guerre de Berlin. Ses ouvrages, dont *Vom Kriege: Ein Fragment aus einer Reihe von Vorlesungen über die Theorie der Kriegskunst* (1814), ont influencé Clausewitz.

Ruhr (Soulèvement de la) : Insurrection communiste visant à mettre en échec le putsch de l'extrême droite 13 mars 1920, puis en vue d'établir une république soviétique. L'Armée rouge de la Ruhr, commandée par Max Hoelz, est finalement battue par l'armée de Weimar en avril.

Ruhr (Soulèvement de la) : Insurrection ouvrière visant à mettre en échec le putsch de l'extrême droite du 13 mars 1920, puis en vue d'établir la dictature du prolétariat. Dirigée par le KPD, l'Armée rouge de la Ruhr est finalement écrasée par l'armée de la République de Weimar au début du mois d'avril.

Rupture sino-soviétique : La politique impulsée par le PCUS dirigé par Khrouchtchev (déstalinisation, coexistence pacifique, etc.) se heurte aux principes défendus par le PCC dirigé par Mao Zedong. La ligne du PCUS est dénoncée ouvertement le 22 avril 1960 dans le journal du PCC, *Le Quotidien du Peuple*. L'URSS met brutalement fin à son assistance à la Chine pendant l'été 1960. La rupture s'étend à tout le mouvement communiste international, et devient, à partir de février 1964, un conflit entre États avec des incidents frontaliers en 1969.

Russie (campagne de) : Invasion de la Russie impériale en 1812 par la Grande Armée de Napoléon. Après la bataille de Borodino, Napoléon prend Moscou. Mais le tsar refuse de capituler, l'armée russe commandée par Koutouzov se renforce et ravitaillement de la Grande Armée est compromis par l'approche de l'hiver. Les Français doivent rebrousser chemin dans une retraite qui se transforme en désastre en 1813.

Russie (guérillas anti-napoléoniennes) : La résistance des paysans russes à l'invasion napoléonienne de 1812 est systématisée par l'envoi de détachements de cavalerie à l'initiative du général Davydov. La guérilla sur les arrières de la Grande Armée sera dévastatrice, surtout lors de la retraite qui met un terme à la Campagne de Russie.

Russie (Guerre civile en) : cf Guerre civile russe.

Russie (révolutions de 1905, de février 1917 et d'octobre 1917) : voir Révolution russe.

Rüstow, Wilhelm (1821-1878) : Officier prussien et théoricien militaire qui, ayant participé à la Révolution allemande de 1848, a été contraint à l'exil en Suisse. Il est connu pour son ouvrage *L'art de la guerre au XIX^e siècle*.

Sadi Carnot, Marie François (1837-1894) : Politicien républicain modéré, plusieurs fois ministre, il est élu aux élections présidentielles anticipées de 1887. Partisan des conquêtes coloniales et de l'alliance avec la Russie tsariste, il est poignardé à mort par l'anarchiste italien Caserio.

Sadowa (Bataille de) : A opposé, près de l'actuelle ville tchèque de Hradec Králové, le 3 juillet 1866, l'armée autrichienne à l'armée prussienne commandée par Helmuth von Moltke. La victoire écrasante de von Moltke met fin à la guerre austro-prussienne et place la Prusse à la tête du processus d'unification allemande.

Saïgon (Prise de) : La prise par la capitale du Sud Viêt Minh par les forces du FLN et de l'armée nord-vietnamienne, le 30 avril 1975 marqua la fin de la guerre du Viêt Nam. La ville fut rebaptisée en l'honneur de Hồ Chi Minh, décédé plus de cinq ans auparavant.

Saint-Domingue (Expédition de) : Expédition militaire diligentée par Napoléon pour reprendre le contrôle des esclaves insurgées à Haïti depuis 1791. 31 000 hommes, venus à bord de 86 vaisseaux, se heurtent à une forte résistance. Provisoirement victorieux, le corps expéditionnaire subit des pertes qui le réduiront à 2 000 rescapés. Ces rescapés capituleront et rembarqueront pour la France. Saint-Domingue reprend son nom indien d'Haïti (Ayiti).

Sainte-Alliance : Formée le 26 septembre 1815 au Congrès de Vienne par l'Empire russe, l'empire d'Autriche et le royaume de Prusse, trois monarchies européennes victorieuses de l'Empire napoléonien, dans le but de maintenir l'équilibre européen déterminé au Congrès de Vienne, et de se protéger mutuellement d'éventuelles révolutions. Elle fut dissoute de fait en 1825, à la mort du tsar Alexandre I^{er}, qui en était l'instigateur.

Sakharov, Andreï (1921-1989) : Physicien et dissident soviétique, Sakharov s'est fait connaître pour ses travaux sur la fusion thermonucléaire et a été impliqué dans le développement de la bombe à hydrogène soviétique. Il est devenu un critique du régime soviétique et a plaidé en faveur du désarmement nucléaire.

Salan, Raoul (1899-1984) : Général français, il avait combattu lors de la Première et Seconde guerres mondiales. Il est nommé en 1945 commandant du Corps expéditionnaire français au Viêt Nam. Marqué par la défaite de la France dans la guerre d'Indochine, il s'engagera dans la contre-insurrection lors de la guerre d'Algérie, organisant l'usage métho-

dique de la torture. Il dirigea l'organisation terroriste anti-indépendantiste OAS et fut des généraux qui tentèrent un coup d'état pour l'Algérie française. Arrêté en 1962, amnistié en 1968.

Salvador (guerre civile au) : En 1972, une coalition de gauche remporte les élections, ce qui provoque un coup d'État. Plusieurs forces de l'opposition (communistes, socialistes, chrétiennes) décident alors de passer à la résistance armée. Leurs différentes forces s'unissent dans le FMLN. De 1980 à 1992, la guerre civile fera 100 000 morts, pour 85% des cas causés par l'armée et les escadrons de la mort, et s'agissant essentiellement de civils soupçonnés de sympathie avec la guérilla. Un accord de paix mettra fin au conflit en 1992.

Salvador (insurrection de 1932 au) : En 1932, la paysannerie pauvre du Salvador se soulève contre la dictature militaire et les grands propriétaires. Les communistes, parmi lesquels Farabundo Martí qui avait l'expérience de la guérilla de Sandino, jouent un rôle dirigeant. Pendant trois semaines, l'armée et les paramilitaires vont massacrer plus de 30 000 personnes, soit environ 4 % de la population du pays. Farabundo Martí compte parmi les tués.

San Martín, José de (1778-1850) : Officier espagnol d'origine argentine, il combat en Espagne contre l'occupant napoléonien à la bataille de Baylen. De retour en Argentine, il rallie le camp indépendantiste et combat victorieusement les armées royalistes en Argentine, au Chili et au Pérou.

Sandiniste : voir Sandino, Révolution sandiniste et Front sandiniste.

Sandino, Augusto César (1895-1934) : Révolutionnaire nicaraguayen, il a dirigé la résistance contre l'occupation américaine de son pays dans les années 1920 et 1930. Son armée de guérilla de 3 000 combattants a infligé des revers à l'armée et aux 12 000 Marines américains envoyé contre lui. Sandino et nombre de ses partisans furent assassinés par trahison pendant des négociations de paix.

Sanoussi (Résistance) : Mouvement de résistance armée à la colonisation italienne de la Libye. Déclenchée en 1922 par la remise en cause par le régime fasciste des accords d'autonomie, la guerre va connaître son coup d'arrêt avec la capture d'Omar al-Moktâr.

Santa Clara (Campagne de) : Le 28 décembre 1958, après une offensive foudroyante partie du massif de l'Escambray, la colonne de 300 guérilleros commandés par Che Guevara parvint, avec l'aide de la population,

à prendre la ville de Santa Clara défendue par 3 000 soldats et un train blindé. Cette victoire précipita la victoire de la révolution cubaine.

Santucho, Roberto dit « Roby » (1943-1976) : Révolutionnaire argentin, fondateur du Parti Révolutionnaire des Travailleurs (PRT) et commandant de l'Armée Révolutionnaire du Peuple (ERP). Il avait suivi une formation militaire à Cuba en 1961 et a dirigé l'une des plus importantes expériences de guérilla urbaine révolutionnaire de l'histoire avant d'être abattu par le militaires.

Scharnhorst, Gerhard Johann David von (1755-1813) : Général prussien originaire du Hanovre, il combat à Iéna et à Eylau. Il a contribué de manière décisive à la modernisation de l'armée prussienne et à la réforme de l'État après la paix de Tilsit et dans l'esprit de préparer la revanche. Il contribue au retour de la Prusse dans la guerre contre Napoléon et est blessé mortellement à la bataille de Lützen.

Schill, Ferdinand von (1776-1809) : Officier prussien qui, en 1807, à la tête d'un corps franc, mena une lutte partisane contre l'armée napoléonienne. Il fut tué en 1809 lors d'une seconde tentative quand, refusant la paix de Tilsit, il tenta de provoquer un soulèvement général contre la domination française.

Schlegel, Auguste Wilhelm von (1767-1845) : Poète, philosophe et critique littéraire allemand, il est connu pour son travail dans le domaine de la littérature et de la linguistique, notamment en tant que cofondateur de l'approche romantique de la littérature allemande.

Schlieffen, Alfred von (1833-1913) : Maréchal et stratège prussien, il avait combattu dans la guerre austro-prussienne et franco-allemande. Devenu membre du Conseil supérieur de la guerre, il conçoit le plan appliqué par les Allemands en 1914, visant à déborder les armées françaises en passant par la Belgique.

Schmitt, Carl (1888-1985) : Juriste et philosophe allemand. Juriste officiel de l'Allemagne nazie, antisémite et anticomuniste, il reviendra en grâce à l'époque de la guerre froide. Sa philosophie réactionnaire du décisionnisme s'exprime dans des ouvrages comme de *La notion du politique* (1932) et de la *Théorie du partisan* (1963).

Schneller, Ernst (1890-1944) : Pédagogue, directeur de l'école du Parti, député du KPD au parlement de Saxe, puis député au Reichstag, Schneller fut arrêté en février 1933 et envoyé en camp de concentration.

Il tenta d'organiser une insurrection au bagne de Waldheim. Il fut abattu avec 26 autres communistes, le 11 octobre 1944, au camp de concentration de Sachsenhausen.

Schreiner, Albrecht (1905-1982) : Dirigeant communiste allemand qui fut le responsable militaire du KPD pour toute la région littorale. Il écrivit de nombreux essais sur les questions historiques et militaires, en poursuivant son activité dans le *M-Apparat*. Il fut chef d'état-major de la 13^e Brigade internationale en Espagne et eut, après la guerre, des responsabilités en RDA, notamment dans l'Institut Marx-Engels-Lénine.

Schutzbund (Republikanischer Schutzbund, Ligue de défense républicaine) : Organisation paramilitaire fondée en 1923 par le Parti social-démocrate d'Autriche face à la montée du fascisme. Elle est interdite en janvier 1933 mais ne se dissout pas. Sa résistance à une tentative de la désarmer le 11 février 1934 à Linz déclenche un conflit armé appelé Insurrection de février.

Schwarzenberg, Karl Philipp (1771-1820) : Prince et Maréchal autrichien, il a fait les guerres contre la Révolution française et contre Napoléon, et a combattu à Ulm et à Austerlitz. Chef de l'armée de la Sixième Coalition lors de la campagne de France en 1814.

Scott, Winfield (1786-1866) : Après avoir combattu pendant les guerres indiennes et organisé la déportation génocidaire des Cherokees, il sera commandant suprême de l'armée américaine pendant la guerre américano-mexicaine. Scott a également été candidat à la présidence des États-Unis et traducteur des ouvrages de Napoléon.

Second Empire (France) : Régime politique instauré en France le 2 décembre 1852 lorsque Louis-Napoléon Bonaparte, premier président de la République française, devient le souverain Napoléon III, empereur des Français. Ce régime politique succède à la Deuxième République issue de la Révolution de 1848. Le Second Empire se termine le 4 septembre 1870, suite à sa défaite dans la guerre franco-allemande. La Troisième République lui succède et inaugure la pérennité du régime républicain en France.

Seconde Guerre mondiale : Elle a opposé, du 1^{er} septembre 1939 au 2 septembre 1945, deux grandes alliances : les « Alliés » et « l'Axe ». Les trois principales nations de l'Axe sont l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et l'empire du Japon, avec des alliés comme la Hongrie, la Bulgarie, la Thaïlande et quelques autres. Les principales puissances alliées sont la

Grande-Bretagne et la France et leurs empires, rejointes par les États-Unis et l'URSS en 1941. Elle prend fin en Europe le 8 mai 1945 par la capitulation sans condition de l'Allemagne, puis s'achève définitivement en Asie-Pacifique le 2 septembre 1945 par la capitulation du Japon. C'est le conflit armé le plus vaste que l'humanité ait connu, mobilisant plus de 100 millions de combattants de 61 nations, déployant les hostilités sur quelque 22 millions de km², et tuant environ 62 millions de personnes, dont une majorité de civils. C'est aussi la plus grande guerre idéologique de l'Histoire : elle se double dans presque tous les pays d'une guerre civile, plus ou moins importante, entre fascistes et antifascistes. Elle est aussi le moment du génocide raciste nazi et de l'emploi de l'arme atomique.

SED : Parti Socialiste Unifié né en 1946 de l'union du SPD et du KPD dans la zone d'occupation soviétique en Allemagne. En tant que seul grand parti autorisé (les autres étant sous sa direction au sein du Front national de la République démocratique allemande), il avait les pleins pouvoirs en RDA.

Semaine sanglante : voir Commune de Paris.

Sept Ans (Guerre de) : Ce conflit majeur de l'histoire de l'Europe a duré de 1756 à 1763. Il a opposé la France et l'Autriche à la Grande-Bretagne et la Prusse. De nombreux autres pays participent à cette guerre, notamment la Russie (aux côtés de l'Autriche) et l'Espagne (aux côtés de la France). La Prusse de Frédéric II et la Grande-Bretagne en sont les grandes gagnantes.

Sétif (Massacre de) : Le 8 mai 1945, lors des cérémonies pour la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Algériens manifestent pour l'indépendance. La répression entraînera des émeutes qui sont noyées dans le sang par l'armée, l'aviation et la marine françaises (des navires bombardent les villages). Entre 20 000 à 30 000 personnes sont tuées, principalement à Sétif, Guelma et Kherrata.

Shanghai (Insurrection de) : En mars 1927, dans le cadre de l'alliance avec le Kuomintang visant à liquider les seigneurs de la guerre au profit de la république chinoise grâce à l'Expédition du Nord, le Parti communiste chinois, dirigé localement par Zhou Enlai, organisa une insurrection ouvrière à Shanghai. C'est un succès total – par ailleurs le seul succès d'une insurrection de type kominternien. Il sera toutefois de courte durée en

raison du renversement de l'alliance par le Kuomintang et du massacre de Shanghai.

Shanghai (Massacre de) : Le 12 avril 1927, les troupes du Kuomintang, avec l'aide des triades, se retournent contre les communistes avec lesquels ils étaient alliés et qui contrôlaient la ville depuis l'insurrection de Shanghai en mars. Des milliers de militants communistes et syndicalistes sont assassinés. D'autres massacres ont lieu dans d'autres villes : c'est le début de la guerre civile chinoise.

Sharpsville (massacre de) : Le 21 mars 1960, une campagne de désobéissance civile est lancée en Afrique du sud pour contester les « pass » (passeport intérieur) imposés aux Noirs et demander l'augmentation de la rémunération de base. Les manifestants sont appelés à se réunir devant les postes de police et à se porter volontaires à l'arrestation pour « non-port du pass ». Dans le township (agglomération dans la périphérie des grandes villes où devait se concentrer, pendant l'apartheid, la population noire) de Sharpsville, la police tire dans la foule et fait 69 morts et 178 blessés.

Shinmin (Région autonome) : La province mandchourienne du Shemin, où vivaient deux millions de Coréens ayant fuit le colonialisme japonais dans leur pays, devint en 1929 une zone d'auto-gouvernement instaurée par la Fédération Anarchiste Coréenne de Chine. La Manchourie voyait alors s'affronter les seigneurs de la guerre locaux, l'armée japonaise et l'Armée rouge soviétique. Ces forces finirent par écraser la région autonome en 1932.

Shonas (Révolte des) : En 1917, en raison de la Première Guerre mondiale, les autorités coloniales portugaise augmentent les recrutements dans les populations locales du Mozambique ce qui augmente la mécontentement et la révolte des Shonas.

Sicile (Révolution de 1848) : Précédée de trois autres vagues révolutionnaires (1812, 1820, 1837), l'insurrection de Palerme contre la monarchie du royaume des Deux-Siciles débouche sur un État indépendant constitutionnel qui dure environ seize mois. La Sicile sera reconquise par les forces monarchistes venues de Naples (bombardement de Messine). Épisode du « Printemps des peuples ».

Sieg, John (1903-1942) : Journaliste communiste américano-allemand, rédacteur dans la presse du KPD. Il fut l'un des organisateurs de la résistance contre le nazisme en Allemagne en publiant le journal *Die Innere*

Front (Le Front Intérieur) qui révélait les atrocités commises par les nazis. Arrêté et torturé par la Gestapo, il se suicide en prison.

Sierra Maestra : Chaîne montagneuse la plus haute de Cuba, dans le sud du pays, qui fut le lieu de guérillas pendant la guerre d'indépendance cubaine, entre 1895 et 1898, et pendant la révolution cubaine, de 1956 à 1958.

Sipiaguine, Dmitri Sergueïevitch (1853-1902) : Politicien réactionnaire russe, il fut gouverneur de Moscou puis ministre de l'intérieur de 1899 à 1902. Le 28 avril 1902, il est abattu à coups de revolver par un membre du Parti socialiste révolutionnaire. Il fut remplacé par Plehve qui sera lui aussi tué par les socialistes révolutionnaires.

Sixième Coalition : Elle a rassemblée contre la France napoléonienne le Royaume-Uni et l'Empire russe, rejoints plus tard par la Prusse, la Suède, l'Autriche et un certain nombre d'États allemands. Elle s'est formée en 1812 lorsque Napoléon a entamé la Campagne de Russie et s'est terminée en 1814 par la défaite de la France et l'abdication de Napoléon I^{er}.

Smilga, Ivar Tenissovitch (1888-1938) : Révolutionnaire bolchevik, il est élu Président du Comité des Soviets en Finlande en 1917 à la Révolution d'Octobre et du Comité Central de la Flotte de la Baltique en 1917-1918. Il commande la 7^e Armée avec Mikhaïl Toukhatchevski pendant la guerre soviéto-polonaise en 1920 puis assume de hautes fonctions économiques (vice-président du Gosplan). Arrêté et exécuté pendant les purges.

Smirnov, Vladimir (1887-1938) : Révolutionnaire bolchevik, il dirige l'insurrection de Moscou en février 1917 et devient membre du Conseil révolutionnaire de guerre pendant la guerre civile. Il dirige le courant oppositionnel dit « centralisme démocratique » qui rallie l'Opposition de gauche. Exclu du parti en 1927, il est arrêté et exécuté pendant les purges.

Société des Amis du Peuple : Société secrète révolutionnaire, recueillant l'héritage du jacobinisme, du babouvisme (Conjuration des Égaux) et du carbonarisme, visant à renverser la monarchie issue de la Révolution de Juillet pour la remplacer par une république sociale. Fondée en 1831 par Blanqui, elle sera réprimée par la police et sera réorganisée sous forme de Société des droits de l'homme.

Société des droits de l'homme : Société révolutionnaire, visant à renverser la monarchie issue de la Révolution de Juillet pour la remplacer par une république sociale. Fondée en septembre-octobre 1833 sur base de la

Société des Amis du Peuple, elle sera persécutée par la police et finalement démantelée en 1834. C'est la Société des familles qui prend le relais sous forme de société secrète.

Société des familles : Société secrète révolutionnaire fondée en juillet-août 1834 et dont Blanqui et Barbès étaient les principaux dirigeants. Héritière de la Société des droits de l'homme, elle visait à renverser la monarchie issue de la Révolution de Juillet pour la remplacer par une république sociale. Elle comptait de 900 à 1 600 membres organisés en sections, ou « familles » de 10 membres. Le 12 juillet 1835, elle parvient à faire évader de prison 28 conjurés mais sera démantelée par la police en mars 1836. Elle sera remplacée 1836 par la Société des saisons.

Société des saisons : Société secrète révolutionnaire, visant à renverser la monarchie issue de la Révolution de Juillet pour la remplacer par une république sociale. Fondée en 1837 par Blanqui et Barbès, elle succède à la Société des familles et, forte de quelque 1 500 membres organisés en « semaines » de sept hommes (quatre semaines forment un « mois » de 28 hommes, trois mois constituant une « saison » et quatre saisons une « année »). Le 12 mai 1839, la Société des saisons lance une insurrection visant à instaurer une république sociale. L'insurrection est un échec, 77 conjurés perdent la vie et des centaines sont emprisonnés.

Sokolnikov, Grigori (1888-1939) : Révolutionnaire et économiste soviétique. Proche de Lénine et de Trotski, commissaire de la 8^e Armée pendant la guerre civile, il remplira de hautes fonctions diplomatiques (c'est lui qui signe le pacte de Brest-Litovsk) et économiques (Commissaire du peuple aux finances pendant la NEP). Opposé à Staline, il est démis de ses fonctions. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Sokolovsky, Vassili (1897-1968) : Il commence sa carrière militaire dans l'Armée rouge pendant la guerre civile et travaille ensuite à l'état-major général. Il jouera un rôle important dans les victoires de Moscou (1941) et Koursk (1943). Chef d'état-major général des forces armées soviétiques à partir de 1952, il définit la doctrine officielle de l'Armée soviétique dans l'ouvrage *Stratégie militaire* (1962).

Solomine : pseudonyme de Toukhatchevski, voir à ce nom.

Somoza Debayle, Anastasio (1925-1980) : Chef d'État et dictateur nicaraguayen. Dernier membre de la famille Somoza qui règne sur le Nicaragua depuis 1936, il est au pouvoir de 1967 à 1979. La révolution san-

diniste de 1979 met fin à son pouvoir cruel et corrompu. Somoza s'exile au Paraguay, et est assassiné en septembre 1980 par un commando révolutionnaire.

Somoza García, Anastasio (1896-1956) : Chef d'État et dictateur nicaraguayen. Premier membre de la famille Somoza qui régnera sur le Nicaragua jusqu'en 1979. Membre de l'oligarchie, il se lie aux États-Unis et obtiendra leur aide militaire pour réprimer le soulèvement de Sandino, qu'il fait assassiner. Il est lui-même assassiné par un révolutionnaire en 1956.

Song, dynastie (960-1279) : Elle a régné pendant une période importante de l'histoire de la Chine, caractérisée par des développements significatifs dans les domaines culturel, scientifique et technologique. Elle fut divisée en deux périodes distinctes : la dynastie des Song du Nord (960-1127) et la dynastie des Song du Sud (1127-1279).

Sorine, V. : pseudonyme de Sergueï Kamenev, voir à ce nom.

Soulèvement de la récolte d'automne : Suite au retournement d'alliance par le Kuomintang lors du massacre de Shanghai, les communistes du Hunan, dirigés Mao Zedong organisèrent à partir du 9 septembre un vaste soulèvement dans les campagnes. Ce soulèvement fut écrasé par les forces du Kuomintang. Les forces de Mao durent se retirer dans les montagnes du Jinggang où elles furent rejointes par celles qui avaient mené le soulèvement de Nanchang.

Soult, Jean-de-Dieu (1769-1851) : Soldat sous l'Ancien Régime, il fait une carrière brillante pendant la Révolution française et devient l'un des maréchaux de Napoléon. Sa contribution à la victoire d'Austerlitz est décisive. Il a combattu à Iéna et Eylau avant de commander les armées napoléoniennes en Espagne où il est battu par Wellington. Il est à Waterloo puis, après un bref exil, rallie le régime de la restauration.

Souvorov, Alexandre (1729-1800) : Maréchal russe, il s'était distingué pendant la guerre de Sept Ans, puis dans les guerres successives contre l'Empire ottoman. Il dirigera aussi la répression féroce des insurrections polonaises et paysannes. Il commande les armées austro-russes en Italie contre les armées de la Révolution française. Auteur de *La Science de la Victoire*, Souvorov est l'un des rares généraux à n'avoir jamais été vaincu.

Soviets de Nghê-Tinh : Série de soulèvements, de grèves et de manifestations des paysans pauvres du Viêt Nam, déclenché à partir de mars

1930 contre le régime colonial français, le mandarinat et les propriétaires terriens. Nghê-Tinh est un nom composé pour les deux provinces centrales, Nghê An et Hà Tinh, où la révolte s'est principalement déroulée. Les insurgés étaient organisés en comité paysan auquel les communistes, actifs dans le mouvement, ont donné le nom de soviet. La révolte s'est achevée au cours du second semestre de 1931 en raison de la famine et d'une brutale répression des forces coloniales.

Soweto (1976) : Soweto (South Western Township) est un township (agglomération dans la périphérie des grandes où devait se concentrer, pendant l'apartheid, la population noire), située à 15 km de Johannesburg. En juin 1976, 20 000 écoliers et étudiants se révoltèrent contre la décision du gouvernement de rendre obligatoire l'enseignement de l'afrikaans. La répression fit des centaines de morts.

Spartakiste : voir Ligue spartakiste et Révolution spartakiste.

SPD (Sozialdemokratische Partei Deutschlands) : Parti social-démocrate d'Allemagne fondé en 1875. Réprimé entre 1878 et 1890, il devient en 1912 le premier parti du pays en termes de suffrages recueillis. Parti dirigeant de la II^e Internationale, il rallie le social-chauvinisme en 1914 en votant les crédits pour la Première Guerre mondiale. Il participe aux gouvernements à partir de 1918 sous la République de Weimar. Interdit par les nazis, il devient un des principaux partis en Allemagne de l'Ouest, tandis qu'à l'est il fusionne dans le SED.

Staël, Madame de : voir de Staël-Holstein.

Staline, Joseph, de son vrai nom Iossif Vissarionovitch Djougachvili (1878-1953) : Révolutionnaire bolchevik géorgien et homme d'État soviétique. Il mène la lutte clandestine en Géorgie (déporté sept fois, évadés six fois), contribue à la révolution d'Octobre et devient commissaire aux nationalités. Secrétaire général du Parti communiste en 1922, il suit la ligne de Lénine jusqu'à la mort de celui-ci. Après avoir écarté Trotski, Boukharine, Zinoviev et L. Kamenev, il se met en mesure d'imposer sa ligne à partir de 1929 et détermine dès lors toute la politique de l'URSS (industrialisation et collectivisation, purges et répression, etc.).

Stalingrad (Bataille de) : Elle a opposé pendant la Seconde Guerre mondiale l'armée soviétique aux armées hitlériennes du 11 juillet 1942 au 2 février 1943. Les forces hitlériennes progressèrent d'abord jusqu'à prendre le contrôle de presque toute la ville adossée à la Volga, mais une

immense contre-offensive soviétique commandée par le Maréchal Joukov encercla les 290 000 soldats de l'Axe déployés sur ce front. La reddition de cette poche solda cette victoire décisive.

Stern, Manfred (1906-1954) : Communiste bukovinien (Autriche-Hongrie), prisonnier sur le front russe pendant la Première Guerre mondiale, il rallie la Révolution d'Octobre et l'Armée rouge. Devenu spécialiste militaire, il remplit des missions clandestines pour le Komintern en Allemagne, aux USA et en Chine. Il est connu comme « général Kléber » lorsqu'il commande les Brigades internationales lors de la guerre civile espagnole. Rappelé à Moscou et arrêté lors des purges, il meurt en détention.

Sun, Tzu (6^e siècle av. J.-C.). Il n'existe aucun élément biographie certain concernant Sun Tzu, qui est célèbre pour son ouvrage *L'Art de la guerre*, dont l'idée principale est de vaincre à moindre coût, y compris sans combat, grâce à la ruse, l'espionnage, une grande mobilité et l'adaptation à la stratégie de l'adversaire.

Sun, Yat-sen (1866-1925) : Homme d'État chinois et fondateur de la République de Chine. Il a joué un rôle clé dans la fin de la dynastie Qing et dans l'établissement d'un gouvernement républicain en Chine. Défenseur de la libération nationale anti-impérialiste et de la justice sociale (redistribution des terres), fondateur du Kuomintang, il fait alliance avec les communistes et lutte contre les seigneurs de la guerre avec l'aide du Komintern.

Sutjeska (bataille de) : Épisode de la guerre des partisans en Yougoslavie. Elle a opposé entre mars et juin 1943, au Monténégro, l'Armée populaire pour la libération de la Yougoslavie, dirigée par Tito, aux forces hitlériennes, italiennes et croates qui tentaient de les encercler et les anéantir. Victoire des partisans qui, au prix de lourdes pertes, brisent l'encerclement.

Svetchine, Alexandre Andreïevitch (1878-1938) : Général de division pendant la Première Guerre mondiale, il rallie le pouvoir soviétique après la Révolution d'Octobre et devient chef de l'état-major général pan-russe. Démis de ses fonctions suite à un conflit avec Văciētis, il est nommé professeur à l'Académie d'état-major. Son ouvrage théorique, *Stratégie*, publié en 1926, devient immédiatement un classique. Arrêté et exécuté pendant les purges.

SWAPO : L'Organisation du Peuple du Sud-Ouest Africain est à l'origine un syndicat namibien de tendance marxiste. Devenu mouvement de libération indépendantiste, la SWAPO mène des opérations de guérilla à partir de ses bases de Zambie et d'Angola contre l'armée sud-africaine. La SWAPO, est le principal parti politique namibien depuis l'indépendance du pays en 1990.

Swierczewski, Karol, aussi appelé « général Walter » (1897-1947) : Communiste polonais, il rallie la garde rouge de Moscou lors de la Révolution d'Octobre puis participe à la guerre civile russe et à la guerre soviéto-polonaise. Il commande la 14^e Brigade internationale lors de la guerre civile espagnole. Durant la Seconde Guerre mondiale, il organise l'armée polonaise incorporée à l'Armée soviétique. Vice-ministre de la défense de la Pologne, il est tué par des partisans fascistes ukrainiens.

Sytine, Pavel Pavlovitch (1870-1938) : Général de division pendant la Première Guerre mondiale, il rallie le pouvoir soviétique après la Révolution d'Octobre. Il a de hautes responsabilités militaires pendant la guerre civile. À partir d'octobre 1922, il enseigne à l'Académie militaire de l'Armée rouge. En 1924-1927, il travaille à la Direction historique militaire pour l'étude et l'utilisation de l'expérience de guerre. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Taiping (Révolte des) : Immense soulèvement populaire qui eut lieu dans le Sud, puis le Centre de la Chine, entre 1851 et 1864. Nanjing [Nankin] devient la capitale de l'État rebelle appelé « Royaume céleste de la grande paix » (Taiping signifie Grande paix en chinois). D'inspiration égalitaire, (abolition de la propriété foncière, égalité des sexes, interdiction des mariages arrangés, des jeux d'argent, de l'esclavage, de la torture, de la prostitution, etc.), la révolte sera écrasée par la dynastie Qing après 15 ans de guerres. Révolte, campagnes militaires et répression feront entre vingt et trente millions de morts, ce qui en fait sans doute la guerre civile la plus meurtrière de l'histoire.

Tambov (Révolte de) : Vaste révolte de paysans russes contre le pouvoir soviétique. Atisée et organisée par des partis hostiles aux bolcheviks, elle s'explique surtout par les réquisitions de produits alimentaires faites dans le cadre du communisme de guerre. En janvier 1921, la révolte se répandit aux régions de Samara, Saratov, Tsaritsyne, Astrakhan et de Sibérie, puis sera progressivement réprimée par l'Armée rouge. Parfois nom-

mée d'Antonovchtchina en raison du rôle dirigeant qu'y a joué Alexandre Antonov, un ancien membre du Parti socialiste révolutionnaire.

Tang dynastie (618-907) : Arrivant au pouvoir après une longue période de division de la Chine, à laquelle l'éphémère dynastie Sui avait mis fin, les premiers empereurs de cette dynastie eurent d'abord pour tâche de stabiliser l'empire récemment réuni, et de lui rendre sa puissance. Avec les Tang, l'empire chinois connut une période de prospérité et un rayonnement culturel considérable.

Tauroggen (Convention de) : Selon le traité de Tilsit, la Prusse devait aider Napoléon I^{er} dans sa Campagne de Russie avec un corps d'armée de 20 000 hommes. Après les défaites françaises face aux Russes, le commandant de ce corps, le général prussien Yorck signe le 30 décembre 1812 à Tauroggen une trêve avec le commandement de l'armée russe.

Tchapaïev, Vassili Ivanovitch (1887-1919) : Sous-officier décoré durant la Première Guerre mondiale, il rallie les bolcheviks et est élu commandant de régiment par un vote des soldats. Il commande ensuite une division et meurt pendant la guerre civile. Il est le personnage central du roman éponyme de Fourmanov dont sera tiré un film en 1934, et devient une figure symbolique de l'héroïsme révolutionnaire.

Tchéka (« Commission extraordinaire pour la répression de la contre-révolution et du sabotage ») : Police politique décentralisée créée le 20 décembre 1917 en Russie soviétique. Elle sera remplacée par la GPU, centralisée, à la création de l'URSS, en 1922.

Terre et liberté : Organisation clandestine révolutionnaire russe du courant narodnik fondée en 1860. En 1879 le mouvement se divise entre une organisation armée, la Volonté du Peuple, et une organisation plus axée sur la propagande dans les campagnes, le Partage noir.

Terreur : Période de la Révolution française comprise approximativement entre mars 1793 et juillet 1794 durant laquelle une forte répression s'est abattue contre les personnes accusées de menacer la Première République.

Têt (Offensive du) : Campagne militaire et insurrectionnelle déclenchée le 30 janvier 1968 par les forces combinées du Front national de libération du Sud Viêt Nam (FLN) et de l'Armée populaire vietnamienne pendant la guerre du Viêt Nam. Cent villes furent attaquées. Les forces américaines et sud-vietnamiennes finirent par reprendre le contrôle mais

l'offensive convainquit les USA de leur impossibilité de gagner la guerre et provoqua leur désengagement.

Thälmann, Ernst (1886-1944) : Dirigeant communiste allemand, il est à la tête l'insurrection de Hambourg de 1923. Membre de la direction du Komintern, Il préside le KPD à partir de 1925. Il est emprisonné par les nazis en 1933 et assassiné au camp de concentration de Buchenwald.

Théorie des deux périodes de la guerre : Théorie distinguant les guerres de la « période manufacturière » et celles de la « période mécanisée », formulée par Staline en février 1946, et qui ouvre une campagne de critique contre Clausewitz.

Théorie des facteurs permanents : Théorie des « facteurs permanents déterminant le cours et l'issue des guerres », formulée par Staline en février 1942.

THKO : L'Armée de libération du peuple de Turquie (Türkiye Halk Kurtuluş Ordusu) est une organisation révolutionnaire fondée en 1971. Elle a pratiqué la lutte armée, en priorisant la guérilla rurale. Mais elle sera défaite et ses derniers dirigeants abattus à Kızıldere.

THKP-C : Parti-Front de libération des peuples de Turquie (Türkiye Halk Kurtuluş Partisi-Cephesi), est une organisation révolutionnaire turque, fondée en décembre 1970 par Mahir Çayan. Elle pratique la guérilla urbaine en 1971-1972 mais sera défaite et ses dirigeants abattus à Kızıldere.

THKP-C/HDÖ : Le Parti-Front de libération des peuples de Turquie/Avant-garde révolutionnaire du Peuple est une organisation née en 1976 reprenant la stratégie révolutionnaire du THKP-C. Cette organisation a été presque totalement anéantie par le coup d'État de 1980.

Thucydide (vers 460 av. J.-C.–vers 395 av. J.-C.) : Stratège athénien de l'Antiquité (il a commandé une escadre pour Athènes), il est surtout connu comme historien. Son œuvre, *La Guerre du Péloponnèse*, relate la guerre entre Athènes et Sparte de façon précise et objective, explorant les causes profondes des événements, en écartant les mythes, les rumeurs ou les anecdotes.

Tigres Tamoul : Les Tigres de libération de l'Eelam Tamoul (LTTE) est une organisation fondée en 1976 et dont le but affiché est l'indépendance des régions tamoules du nord-est du Sri Lanka. Après 27 ans de lutte

armée très dure (avec création de forces navales et aériennes, de commandos suicide, etc.), les LTTE sont vaincus et mettent bas les armes en 2009.

Tilsit (Traité de) : Accords signés en juillet 1807 par Napoléon I^{er} après avoir remporté la bataille de Friedland. Le premier traité est signé le 7 juillet 1807 avec le tsar Alexandre I^{er}. Le second, qui démembre la Prusse et la réduit en état vassal de la France, est signé le 9 juillet 1807 avec le roi de Prusse. La paix de Tilsit met fin à la guerre de la quatrième Coalition.

Timochenko, Semion Konstantinovitch (1895-1970) : Après avoir combattu pendant la Première Guerre mondiale, il rallie l'Armée rouge et commande dans la 1^{ère} Armée de cavalerie pendant la guerre civile. Il commande l'Armée rouge lors de la guerre de Finlande, remplace Vorochilov comme commissaire à la Défense. Maréchal de l'URSS, il est l'un des principaux commandants de l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale.

Tito, Broz, Josip, dit (1892-1980) : Dirigeant du Parti communiste yougoslave, il remplit différentes missions pour le Komintern (notamment pendant la guerre d'Espagne), dirige la guerre de partisans en Yougoslavie pendant la Seconde Guerre mondiale, libérant de vastes régions et infligeant de lourdes pertes aux fascistes. Il fonde et préside la République fédérative socialiste de Yougoslavie.

TKP/ML : Le Parti communiste de Turquie/marxiste-léniniste (Türkiye Komünist Partisi/Marksist-Leninist) est une organisation révolutionnaire maoïste fondée en 1972 par İbrahim Kaypakkaya. Sa branche armée, priorisant la guérilla rurale, est la TIKKO, l'Armée de libération des ouvriers et des paysans de Turquie. Presque anéantie par le coup d'état de 1980, le parti se reconstitue. Le TKP/ML a connu plusieurs scissions, dont celle du MKP.

Tolstoï, Léon (1828-1910) : Rapidement reconnu comme un grand écrivain. Tolstoï décrit dans son œuvre majeure, le roman historique *Guerre et Paix*, toutes les classes sociales au moment de l'invasion de la Russie par Napoléon en 1812. Sa philosophie chrétienne de justice et de paix, prônant la simplicité et le travail manuel, lui vaudra des persécutions de la part des autorités politiques et ecclésiastiques.

Toukhatchevski, Mikhaïl Nikolaïevitch (1893-1937) : Sous-officier pendant la Première Guerre mondiale, prisonnier de guerre et évadé, il rallie la Révolution d'Octobre et devient un des plus importants com-

mandants, organisateurs et théoriciens militaires de l'Union soviétique. Il promeut et développe la mécanisation de l'armée et forge le concept d'opérations en profondeur. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Triandafilov, Vladimir Alexandrovitch (1894-1931) : Sous-officier pendant la Première Guerre mondiale, il rallie la Révolution d'Octobre et assume plusieurs commandement pendant la guerre civile – durant laquelle il est blessé. Affecté ensuite à l'état-major il théorise la doctrine militaire soviétique dans plusieurs ouvrages dont le classique *Le caractère des opérations des armées modernes* (1936).

Tricontinent : Concept réunissant les pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine en un ensemble caractérisé par l'exploitation coloniale, néo-coloniale et impérialiste.

Tricontinentale (Conférence) : La Conférence de la solidarité des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, eut lieu du 3 au 15 janvier 1966 à Cuba, et regroupa des forces anti-impérialistes de 82 pays du tiers monde. Les participants provenaient d'horizons politiques divers, mais la conférence a constitué une chambre de résonance énorme pour les principes de la révolution cubaine.

Trinquier, Roger (1908-1986) : Officier parachutiste pendant les guerres d'Indochine et d'Algérie, où il joue un rôle important, il est connu pour ses travaux sur la guerre contre-insurrectionnelle (*La guerre moderne*, 1961) qui seront influents en France mais aussi dans les Amériques.

Trois Glorieuses : voir Révolution de Juillet.

Troisième Coalition : Elle a rassemblé contre la France napoléonienne, en 1805-1806, le Royaume-Uni, l'Empire russe, l'empire d'Autriche et la Suède. Elle se termine par une victoire écrasante de la France suite à la défaite des Autrichiens à Ulm et à la défaite des Russes à Austerlitz.

Troisième Internationale : voir Komintern.

Trotski, Léon, de son vrai nom Lev Davidovitch Bronstein (1879-1940) : Membre éminent du parti menchevik puis rallié au bolchevisme en 1917, il joua un rôle de premier plan dans la Révolution d'Octobre et organise et dirige l'Armée rouge pendant la guerre civile. Il dirige l'Opposition de gauche à la mort de Lénine mais est successivement mis en minorité, marginalisé, expulsé du parti, exilé au Kazakhstan puis hors d'URSS et finalement assassiné au Mexique.

Truman, Harry (1884-1972) : Il devient le 33^e président des États-Unis en 1945, avant la fin de la Seconde Guerre mondiale et meurt peu avant la fin de la guerre de Corée. Son administration a décidé de l'utilisation de la bombe atomique et a nourri la guerre froide par son interventionnisme (fondation de l'OTAN, Plan Marshall). Il lutta cependant contre la ségrégation raciale au sein des forces armées.

Tsaritsyne (Bataille de) : Elle a opposé, au cours de la guerre civile russe, l'Armée rouge commandée par Staline aux armées blanches qui voulaient s'emparer de cette importante ville portuaire sur la Volga. Elle se déroula en trois phases, de septembre 1918 à février 1919. Importante victoire de l'Armée rouge. La ville sera rebaptisée Stalingrad en 1925.

Tsaritsyne (Groupe de) : Désigne les dirigeants politico-militaires qui avaient mené la bataille de Tsaritsyne au côté de Staline, à commencer par Vorochilov, et qui formèrent un bloc avec lui contre Trotski sur les questions militaires.

Tupamaros : Le Mouvement de libération nationale-Tupamaros est une organisation révolutionnaire guévariste uruguayenne qui pratiqua à un très haut niveau la guérilla urbaine dans les années 1960 et 1970.

Turenne, de son vrai nom Henri de La Tour d'Auvergne (1611-1675) : Maréchal de France, il a joué un rôle crucial dans les guerres de religion en France et dans les conflits européens du 17^e siècle. Ses tactiques militaires étaient innovantes et sa grande son habileté sur le champ de bataille.

Turner, Nathaniel dit « Nat » (1800-1831) : voir Révolte de Nat Turner.

Turpin de Crissé, Lancelot (1716-1793) : Militaire et théoricien français, il participa notamment à la bataille de Fontenoy et après 40 ans de services devint lieutenant-général des armées françaises. Son *Essai sur l'art de la guerre* (1754) et ses *Commentaires sur les Mémoires de Montécuculi* (1769) sont des classiques.

Tyrol (Rébellion du) : Vaincu en 1805, l'Empire d'Autriche cède le Tyrol au royaume de Bavière, vassal de Napoléon I^{er}. La politique anticléricale et centralisatrice du nouveau régime provoque en 1809 un soulèvement paysan, soutenue par Vienne. Mené par Andreas Hofer, il remporte plusieurs victoires avant d'être vaincu au bout de plusieurs mois de résistance.

UCI(S) : L'Union des Communistes Iraniens (Sarbedaran) est une organisation maoïste formée en 1976 et pratiquant la lutte armée, d'abord contre le régime du Shah, ensuite contre celui de la République islamique. Elle organise une insurrection en 1982 dans la ville d'Amol, mais l'insurrection, isolée, est écrasée et l'UCI(S) est presque entièrement détruite. En 2001, elle devient Parti communiste d'Iran (marxiste-léniniste-maoïste).

Ulm (Bataille d') : Elle a opposé la Grande Armée napoléonienne à une armée autrichienne du 15 au 20 octobre 1805 dans le cadre de la Troisième Coalition. Victoire totale et brillante de Napoléon I^{er}.

Umkhonto We Sizwe : Suite à la répression par le régime d'apartheid des protestations pacifiques comme à Sharpsville, l'ANC décide de développer la résistance armée et un de ses dirigeants, Nelson Mandela, fonde en décembre 1961 l'Umkhonto we Sizwe (« la lance de la Nation »). L'Umkhonto We Sizwe mène des actions de sabotage et de guérilla jusqu'en 1990, avec l'aide de pays africains et du bloc de l'Est.

UNITA : L'Union Nationale pour l'Indépendance Totale de l'Angola est un mouvement à l'origine anti-colonial à base ethnique qui, entré en conflit avec la principale force anti-coloniale, le MPLA marxiste. L'UNITA mène après l'indépendance une guérilla avec le soutien du Zaïre (actuelle République démocratique du Congo), des États-Unis et de l'Afrique du Sud. Perdant ses soutiens avec la fin de la guerre froide, de l'apartheid et du régime de Mobutu (Zaïre), elle met bas les armes et devient un parti politique légal.

Vācietis, Ioakim (Jukums) Ioakimovich (1873-1938) : Après s'être distingué à la tête d'un régiment letton pendant la Première Guerre mondiale, il ralliera le pouvoir soviétique après à la Révolution d'Octobre et commandera une armée puis toute l'Armée rouge pendant la guerre civile. Il doit quitter ce poste en 1919 et enseigne dès lors à l'Académie militaire. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Vaillant, Auguste (1861-1894) : Après une enfance misérable il devient blanquiste puis anarchiste. De retour d'un exil malheureux en Argentine, il lance une bombe dans la Chambre des députés en représailles pour l'exécution de Ravachol, blessant une cinquantaine de personnes. Condamné et guillotiné.

Valmy (Bataille de) : Elle a opposé le 20 septembre 1792 l'armée de la Révolution française, composée de l'ancienne armée et des bataillons

issus de la levée en masse, à une armée prussienne qui marchait sur Paris. Victoire française.

Văn Thái, Hoàng (1915-1986) : Membre du Parti Communiste Indochinois en 1938, il reçoit une formation politico-militaire en Chine et devient le premier chef d'état-major de l'Armée populaire. Il est promu général en 1948 et commanda les forces du FLN notamment pendant l'offensive du Têt. Il sera ensuite vice-ministre de la Défense.

Varine, S. : pseudonyme de Kamenev, Sergueï, voir à ce nom.

Varsovie (Bataille de) : Elle a opposé en août 1920, lors de la guerre soviéto-polonaise, l'armée polonaise soutenue par la France à l'Armée rouge commandée par Toukhatchevski. Victoire décisive des Polonais.

Vassilievski, Alexandre (1895-1977) : Officier pendant la Première Guerre mondiale, il se rallie au régime soviétique après à la Révolution d'Octobre et s'engage dans l'Armée rouge. Direction de la formation militaire dans l'entre-deux-guerres, il contribue à la théorie militaire soviétique et publie en 1934 *La nouvelle doctrine de guerre*. Il assume d'importants commandements pendant la Seconde Guerre mondiale puis devient ministre de la Défense de 1949 à 1953.

Vauban, Sébastien Le Prestre de (1633-1707) : Ingénieur, architecte militaire, urbaniste, ingénieur hydraulicien et essayiste français. Expert dans la guerre des sièges, il conçoit ou améliore une centaine de places fortes. Il est nommé maréchal de France par Louis XIV.

Vauvenargue, Luc de Clapiers, marquis de (1715-1747) : Militaire, écrivain, moraliste et aphoriste français. Noble sans fortune, il participe pendant dix ans aux guerres de Louis XV et y ruine sa santé. Encouragé par Voltaire, il publie ses *Réflexions et Maximes* en 1746.

Végèce, de son vrai nom Publius Flavius Vegetius Renatus (4^e siècle-après 450) : Écrivain romain, auteur d'un ouvrage l'armée et la tactique militaire romaine, intitulé *De re militari* dont le succès ne s'est jamais démenti tout au long du Moyen Âge et de l'époque moderne.

Vendée (guerre de) : Elle a opposé les royalistes (les « blancs ») aux républicains (les « bleus ») dans l'ouest de la France. La Vendée avait initialement bien accueilli la Révolution mais la levée en masse, en mars 1793, provoque une rébellion paysanne qui se développe en guerre contre-révolutionnaire. Elle a duré de 1793 à 1796, avec des sursauts en 1799, 1815 et 1832.

Verkhovski, Aleksandr (1886-1938) : Officier pendant la Première Guerre mondiale, il se rallie à la Révolution de Février 1917, rejoint le Parti socialiste révolutionnaire (SR) et devient ministre de la Guerre du gouvernement de Kerenski. Il s'oppose dans un premier temps à la Révolution d'Octobre, puis rejoint l'Armée rouge. Après la guerre civile russe, il enseigne et écrit de plusieurs ouvrages sur la théorie et l'histoire militaires. Arrêté et exécuté pendant les purges.

Versailles (Traité de) : Signé le 28 juin 1919 entre l'Allemagne et les pays de l'Entente à l'issue de la Première Guerre mondiale, il détermine les sanctions prises à l'encontre de l'Allemagne et de l'Entente. L'Allemagne est amputée de certains territoires et privée de ses colonies, et astreinte à de lourdes réparations et à d'importantes restrictions de sa puissance militaire.

Versailles et Versaillais : voir Commune de Paris.

Victor, de son vrai nom Claude-Victor Perrin (1764-1841) : Maréchal de France qui a fait carrière dans les armées de la Révolution puis dans celles de Napoléon. Sa contribution à la victoire de Friedland est décisive. Il assume des commandements en Espagne, en Russie, en Allemagne puis de France en 1814 où il est grièvement blessé. À la Restauration, il se rallie à la monarchie.

Vienne (Congrès de) : Conférence des grandes puissances européennes qui a eu lieu du 18 septembre 1814 au 9 juin 1815. Les pays vainqueurs de Napoléon I^{er} ainsi que les autres États européens se réunissent pour déterminer les conditions de la paix, déterminer les frontières et tenter d'établir un nouvel ordre européen. Il donne naissance à la Sainte Alliance.

Viet Minh (Contraction pour Ligue pour l'indépendance du Viêt Nam) : Organisation politico-militaire créée en 1941 par le Parti communiste vietnamien. Dirigé par Hồ Chi Minh, avec Võ Nguyên Giáp comme commandant militaire, il a mené victorieusement la lutte contre le pouvoir colonial français durant la guerre d'Indochine.

Viêt Nam (Guerre du) : A opposé, de 1955 à 1975, d'une part le Front national de libération du Sud Viêt Nam soutenu par la République démocratique du Viêt Nam (ou Nord Viêt Nam), à la République du Viêt Nam (ou Sud Viêt Nam), État fantoche soutenu par les forces armées des États-Unis. Elle s'est soldée par prise de Saïgon et la réunification du pays.

Viêt Nam (Première guerre) : voir Indochine – guerre.

Vinh-Yen (Bataille de) : Elle a opposé, du 13 au 17 janvier 1951, les forces coloniales françaises à celles du Viêt Minh, et se solda par une victoire des Français qui rétablit provisoirement leur situation lors de la guerre d'Indochine.

Vitebsk (Bataille de) : Elle a opposé la Grande Armée napoléonienne à l'arrière-garde russe les 26 et 27 juillet 1812 à Vitebsk, dans le cadre de la Campagne de Russie. Elle se solda par une retraite stratégique des Russes.

Volk, Karl (1896-1961). Cadre communiste d'origine galicienne, il a milité au parti communiste tchécoslovaque puis dans les services diplomatiques soviétiques avant de prendre des responsabilités dans l'appareil militaire du KPD. Il était le commissaire politique de l'insurrection de Hambourg en 1923. Il fut l'un des organisateurs de la résistance anti-nazie puis, en exil, s'éloigna du KPD en raison des procès de Moscou.

Volodarski V., de son vrai nom Moisei Markovitch Goldstein (1891-1918) : Membre du courant menchevik, il rallie les bolcheviks avant la Révolution d'Octobre et devient l'un de leurs porte-paroles les plus connus. Il est assassiné à Moscou en 1918 par un membre du Parti socialiste-révolutionnaire de droite.

Volonté du Peuple : Organisation clandestine révolutionnaire russe du courant narodnik, issue en 1879 de l'organisation Terre et Liberté. Axé sur l'action armée, elle fera de l'élimination du tsar son objectif prioritaire. Le 1^{er} mars 1881, après six tentatives infructueuses, un groupe de la Volonté du Peuple parvient à tuer Alexandre II en lançant des bombes dans son traîneau. L'organisation sera ensuite décimée par la répression. Son héritage sera repris par le Parti socialiste révolutionnaire.

Voltaire, François-Marie Arouet, connu sous le nom de (1694-1778) : Écrivain, philosophe et historien français, il a joué un rôle majeur dans le mouvement des Lumières, défendant la liberté d'expression, encourageant les promoteurs de l'*Encyclopédie* et y contribuant par des articles. Il dénonce dans son *Dictionnaire philosophique* le fanatisme religieux et met sa notoriété au service des victimes de l'arbitraire dans des affaires qu'il a rendues célèbres (Calas, Sirven, de La Barre...).

vom Stein, Heinrich Friedrich Karl, de son vrai nom vom und zum Stein, baron (1757-1831) : Homme d'État prussien originaire du Nassau, il fut le principal acteur, comme Ministre d'État, des réformes prussiennes mises en place après le traité de Tilsit de 1807 : abolition du servage, accès

à la propriété de la terre, auto-administration des villes, fin des privilèges fiscaux de la noblesse et des restrictions professionnelles, etc. Forcé à la démission en 1808 il devient conseiller du tsar Alexandre I^{er}.

von Brühl, Marie (1777-1836) : Aristocrate originaire de Thuringe, épouse de Carl von Clausewitz elle organisa la publication des dix volumes des Œuvres posthumes de son mari entre 1832 et 1837. Elle fut aussi active dans le mécénat artistique à Berlin.

von Dach, Hans (1926-2002) : Officier et théoricien militaire suisse. Considérant que la guérilla était la forme de résistance la plus adaptée à une éventuelle invasion soviétique, il publie en 1957 un manuel en sept volumes sur la guerre de guérilla qui devient un classique : *Total Resistance*.

von Lossau, Johann Friedrich Constantin (1767-1839) : Général d'infanterie prussien originaire du Brandebourg, il combat à Iéna, et lors des campagnes de Russie, d'Allemagne et de France de 1813. Il est connu comme théoricien et historien militaire, principalement pour *Der Krieg* (1815).

von Manstein, Erich, de son nom complet Fritz Erich von Lewinski von Manstein (1887-1973) : Officier au comportement brillant pendant la Première Guerre mondiale à Berlin, il joue un rôle dans le réarmement initié par les nazis et notamment de l'arme blindée. Il a des responsabilités importantes lors de l'annexion de l'Autriche et de l'invasion de la Pologne. Il est l'auteur du « Plan Jaune », suivi victorieusement par les armées hitlériennes en mai 1940 contre la France. Il assume ensuite de grands commandements sur le front de l'Est (Crimée, Stalingrad, Koursk...). Son ouvrage *Victoires perdues* (1955), écrit à sa gloire et truffé de contre-vérités, a créé le narratif d'une armée allemande étrangère aux crimes de guerre et vaincue en raison des mauvaises décisions d'Hitler.

von Meusebach, Karl Hartwig Gregor, baron (1812-1897) : Aristocrate allemand, ami de Clausewitz et de Hegel qui a immigré aux États-Unis en 1845, devenant un célèbre colonisateur du Texas.

von Pfuël, Ernst Heinrich Adolf (1779-1866) : Général prussien, il combat à Iéna puis dans les campagnes de Russie et d'Allemagne. Il gouvernera pour le roi de Prusse la ville de Cologne, le secteur d'occupation prussien de Paris, puis le canton de Neuchâtel. Membre de l'assemblée nationale prussienne lors de la Révolution de 1848, gouverneur de Berlin, ministre de la Guerre, puis ministre-président de Prusse, ses positions constitutionnalistes lui valent d'être démis.

von Phull, Karl Ludwig (1761-1829) : Général prussien, il combat la France révolutionnaire puis napoléonienne (il est le chef d'état major du roi de Prusse lors de la bataille d'Iéna-Auerstaedt). Après la défaite de la Prusse, il sert le tsar Alexandre I^{er}. Sa volonté de placer l'armée russe dans un camp fortifié, à Drissa, pour affronter la Grande Armée au début de la campagne de Russie lui vaudra l'hostilité des généraux russes et sa mise à l'écart. Il émigre au Pays-Bas où il remplira diverses fonctions.

von Roon, Albrecht (1803-1879) : Officier prussien qui publie plusieurs essais de géographie militaire au début de sa carrière. Il écrase en 1848 l'armée révolutionnaire en Bade puis réforme profondément l'armée prussienne ce qui permet les victoires prussiennes lors de la guerre des Duchés, lors de la guerre austro-prussienne (von Roon est à Sadowa) et lors de la guerre franco-prussienne. Nommé maréchal, il succède à Bismarck comme Ministre-président de Prusse.

von Scherff, Wilhelm (1834-1911) : Officier prussien, il a participé à la guerre austro-prussienne de 1866 et à la guerre franco-prussienne de 1870-71 en tant qu'officier d'état-major. Il a également enseigné à l'Académie militaire de Berlin et occupé divers postes de commandement. Il a écrit plusieurs ouvrages de théorie militaire dont *De la conduite de la guerre* (1897).

von Schlieffen : voir Schlieffen.

von Seeckt, Hans (1866-1936) : Général allemand ayant occupé de hauts commandements pendant la Première Guerre mondiale. Fondateur de la Reichswehr (l'armée de la République de Weimar), il la commande de 1920 à 1926. Il fut conseiller militaire auprès de l'armée du Kuomintang en Chine de 1933 à 1935.

von Stülpnagel, Carl-Heinrich (1886-1944) : Officier pendant la Première Guerre mondiale, il a occupé plusieurs postes de responsabilité dans l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, dont celui de commandant en chef des troupes d'occupation en France. Membre actif du complot des généraux contre Hitler de juillet 1944, il est arrêté et pendu.

von Ungern-Sternberg, Roman Nicolaus Maximilian, baron (1885-1921) : Général russe d'origine allemande. Aventurier politique, féru de bouddhisme, féroce anti-communiste, il tente de restaurer l'empire mongol dans le cadre de la guerre civile russe. Surnommé « le baron fou » ou « le baron sanglant », il établit pendant quelques mois un régime de terreur en Mongolie avant d'être capturé et fusillé par les rouges.

von Willisen, Karl Wilhelm (1790-1868) : Général et théoricien militaire prussien, il a fait les guerres napoléoniennes (il fut blessé à la bataille d'Auerstaedt). Professeur à l'Académie de guerre de Berlin, il écrit une *Théorie de grande stratégie* qui eut une grande influence.

Vorochilov, Kliment Yefremovich (1881-1969) : Révolutionnaire bolchevik, il joue un grand rôle pendant la guerre civile dans la 1^{ère} Armée de Cavalerie. Il est commissaire du peuple à la Défense de 1925 à 1939. Maréchal de l'URSS, il ne joue plus aucun rôle militaire suite aux revers du début de la Seconde Guerre mondiale mais gardera d'importantes fonctions politiques.

Wallenstein, Albrecht von, duc de Fiedland, de Mecklembourg et prince de Sagan(1583-1634) : Grand seigneur, il possédait le quart de la Bohême, et remporta comme généralissime des armées du Saint Empire germanique d'importantes victoires pendant la guerre de Trente Ans.

Waterloo (Bataille de) : Elle a opposé lors des Cent-Jours, le 18 juin 1815 en Belgique, l'armée française commandée par Napoléon I^{er} à l'armée anglaise du duc de Wellington qui sera renforcée par l'armée prussienne du maréchal Blücher. Défaite décisive de l'armée française.

Wavre (Bataille de) : Elle a opposé en Belgique une partie de l'armée napoléonienne commandés par le maréchal Grouchy à une arrière-garde prussienne les 18 et 19 juin 1815. Les Prussiens sont repoussés mais leur résistance permet à la principale armée prussienne d'intervenir de manière décisive à la bataille de Waterloo.

Weather Underground : Organisation révolutionnaire fondée aux USA en juin 1969 dans le cadre des luttes étudiantes, anti-impérialistes, et contre la guerre du Viêt Nam. Le groupe a réalisé une vingtaine d'attentats à la bombe contre des institutions et entreprises liées à la guerre du Viêt Nam. Des divergences de lignes amèneront son éclatement en 1976-77. En est issu l'Organisation communiste du 19 mai qui a mené la guérilla urbaine aux USA en alliance avec la Black Liberation Army.

Weber, Max (1864-1920) : Sociologue, historien et théoricien politique allemand, il a développé une conception du politique en tant qu'« art de la médiation des contradictions » et de la volonté personnifiée de l'État. Son principal ouvrage est *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*.

Weimar (République de) : Régime politique parlementaire proclamé en Allemagne le 9 novembre 1918, suite à la Révolution allemande de

1918-19. Son histoire est marquée par de nombreuses tensions et des conflits internes. À la suite de la nomination d'Adolf Hitler comme chancelier le 30 janvier 1933, le pouvoir est confisqué par le NSDAP, qui met fin au régime parlementaire.

Wellington, Arthur Wellesley, duc de (1769-1852) : Militaire et homme d'État britannique. Vainqueur des armées napoléoniennes en Espagne puis de Napoléon lui-même à Waterloo. Il sera ensuite commandant en chef de l'Armée britannique et Premier ministre du Royaume-Uni.

Weydemeyer, Joseph (1818-1866) : Militaire et révolutionnaire allemand. Membre de la Ligue des communistes, leader militaire prolétarien lors de la Révolution de 1848. En exil aux États-Unis, il servit comme colonel dans l'armée de l'Union pendant la guerre de Sécession.

Willich, August (1810-1878) : Révolutionnaire allemand, il a joué un rôle dirigeant lors de l'insurrection de Bade en 1848. Après son exil aux États-Unis, Willich a également participé à la guerre de Sécession en tant que général de l'armée de l'Union.

Wilson, Woodrow (1856-1924) : 28^e président des États-Unis (de 1913 à 1921), Wilson a promu après la Première Guerre mondiale un nouvel ordre européen avec l'apparition d'États-nations créés sur les ruines des Empires centraux et avec la création de la Société des Nations.

Wingate, Orde Charles (1903-1944) : Militaire britannique, il a fondé et commandé les « Chindits », une force britannique opérant sur les arrières japonais en Birmanie, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il s'était auparavant rompu à l'emploi des forces spéciales en entraînant des commandos sionistes en Palestine et des irréguliers éthiopiens en Abyssinie.

Wollenberg, Erich (1892-1952) : Révolutionnaire allemand, il a commandé l'Armée rouge de la République soviétique de Bavière et a participé à l'insurrection de 1923 à Bochum. Dirigeant de l'appareil militaire clandestin du KPD, il eut des responsabilités après-guerre en RDA.

Wounded Knee (Massacre de) : Le 29 décembre 1890, la cavalerie américaine massacre à Wounded Knee Creek, dans l'actuel le Dakota du Sud, environ 300 Sioux, hommes, femmes et enfants. C'est l'acte final des guerres indiennes.

Wrangel, Piotr Nikolaïevitch, baron (1878-1928) : Général russe, il s'est distingué pendant la Première Guerre mondiale. Général de division sous Dénikine au début de la guerre civile, il devient commandant en chef

des armées blanches dans le Sud de la Russie. Sa défaite en Crimée en novembre 1920 est le dernier grand épisode de la guerre civile.

Wuchang (Soulèvement de) : Le 10 octobre 1911, les révolutionnaires et républicains nationalistes se soulèvent dans la ville de Wuchang contre le système impérial qui gouvernait la Chine depuis des millénaires. Le soulèvement s'étend à d'autres villes et aboutit, le 12 février 1912, au renversement de la dynastie et à l'instauration de la république de Chine.

Xénophon (430 av. J.-C.-355 av. J.-C.) : Historien et militaire grec. Élève de Socrate, stratège mercenaire, il participe à l'expédition des Dix-Mille, une armée grecque isolée en territoire ennemi après la défaite de leur employeur perse et qui s'est frayé un chemin de retour jusqu'à Pergame. Il en fait le récit dans son œuvre la plus célèbre : *L'Anabase*.

Xiao Jinguang (1902-1985) : Militaire et membre du Parti communiste chinois depuis 1922, il a servi dans l'Expédition du Nord, il retourna en URSS de 1927 à 1930 pour étudier les questions militaires. Il assumera les plus hautes responsabilités militaires dans l'Armée rouge, participant à la Longue Marche et commandant, lors de la guerre anti-japonaise, la 8^e Armée de route. Contre le Kuomintang, il libère Pékin et le centre de la Chine. De 1949 à 1979, il commande la marine chinoise.

Yên Bái (Mutinerie de) : Soulèvement de soldats vietnamiens dans l'armée coloniale française dans la capitale provinciale de Yên Bái, le 10 février 1930. Elle fut organisée par les indépendantistes dans le but de soulever l'ensemble de la population contre le régime colonial français. Elle échoua et les principaux dirigeants indépendantistes furent arrêtés, jugés et mis à mort.

Yorck von Wartenburg, Ludwig (1759-1830) : Général prussien, il combat d'abord Napoléon I^{er} puis commande le corps que la Prusse doit mettre au service de ce dernier lors de la Campagne de Russie. Mais Yorck signe en 1812 la Convention de Tauroggen, qui marque le retournement d'alliance de la Prusse contre Napoléon I^{er}. Il participe brillamment aux dernières batailles contre Napoléon et sera fait Maréchal.

Yougoslavie (Guerre des partisans en) : Après l'invasion hitlérienne, le Parti communiste de Yougoslavie fonde avec d'autres partis le Front de libération populaire. Ses partisans de l'Armée de Libération Nationale Yougoslave, qui libèrent des territoires aux dépens des États fantoches installés par les Italiens et les Allemands. De grandes offensives anti-guérilla

sont organisées par les hitlériens pour anéantir les partisans, comme aux batailles de Neretva et de Sutjeska, mais les partisans gagnent du terrain. À l'automne 1944, ils reçoivent l'aide de l'Armée rouge pour libérer Belgrade. Au printemps 1945, la victoire des forces antifascistes est totale.

YPG et YPJ : En juillet-août 2011, des milices d'autodéfense kurdes sont créées au Rojava par le PYD, dans le contexte des manifestations contre le régime syrien. En 2012, avec la libération du Rojava, ces milices sont restructurées en forces armées : les Unités de Protection du Peuple (YPG). En 2013 sont fondées les unités de femmes appelées Unités de Protection des Femmes (YPJ). En 2015, les YPG-YPJ deviennent la principale composante des Forces démocratiques syriennes (FDS).

Yuan dynastie (1271-1368) : Succédant à la dynastie des Song et précédant la dynastie Ming, fondée par Kubilai Khan, cette dynastie d'origine mongole a régné sur la Chine en lui faisant connaître une expansion territoriale et un développement culturel.

Zachariadès, Nikos (1903-1973) : Dirigeant communiste grec, il a été le secrétaire général du Parti communiste grec pendant 25 ans, et notamment pendant la guerre des partisans en Grèce et la guerre civile. Plusieurs fois emprisonné et exilé, il meurt en disgrâce et en exil en URSS.

Zaisser, Wilhelm (1893-1958). Communiste allemand, dirigeant du KPD, il a reçu une formation politique et militaire à Moscou. Il a occupé plusieurs postes de conseiller militaire, notamment en Chine, auprès du Kuomintang, pour le Komintern. Pendant la guerre civile espagnole, il a commandé les Brigades internationales sous le nom de « général Gómez ». Membre de la direction du Komintern en 1938-39. Plus tard, il est devenu ministre de la Sécurité d'État de la République démocratique allemande (RDA) de 1950 à 1953, et sera démis pour s'être opposé à la direction du SED.

Zalka, Maté, de son vrai nom Béla Frankl (1893-1938) : Soldat hongrois de la Première Guerre mondiale, il est blessé et capturé par les Russes. Il devient communiste à la Révolution d'Octobre et participe à la guerre civile russe puis à la guerre soviéto-polonaise. Formé dans les écoles militaires soviétiques, il devient, comme « général Lukács », un des principaux commandant de l'armée républicaine pendant la guerre civile espagnole. Il y est tué au combat sur le front de Huerta.

ZANU et ZAPU : L'Union Nationale Africaine du Zimbabwe est une organisation de lutte contre le régime ségrégationniste blanc en Rhodésie. Fondée en 1960, interdite et clandestine, elle se dote en 1965 d'une branche armée qui mène une guerre de guérilla (la « guerre du bush » ou « seconde Chimurenga »). La ZAPU, l'Union du Peuple Africain du Zimbabwe, est une scission de la ZANU, née en 1963. La ZANU et la ZAPU se réunissent dans la ZANE-Front Patriotique qui deviendra le parti au pouvoir à la chute du régime blanc.

Zapata, Emiliano (1879-1919) : Révolutionnaire mexicain, il a dirigé dans l'État de Morelos un vaste mouvement insurgé contre le régime du général Diaz, visant la restitution aux paysans indigènes des terres communales que les grands propriétaires s'étaient accaparées. Il soutient le démocrate Madero, puis s'en éloigne parce que celui-ci ne donne pas satisfaction aux paysans. La guerre reprend lorsque le général Huerta renverse et assassine Madero. Les zapatistes battent les armées de Huerta puis doivent affronter celles de Carranza. Zapata fut assassiné dans une embuscade et son mouvement se désintégra.

Zetkin, Clara (1857-1933) : Enseignante et journaliste, membre de l'aile gauche du SPD, elle est une des fondatrices du féminisme socialiste qu'elle défend et impose au Congrès fondateur de la II^e Internationale. Elle préside l'Internationale des femmes socialistes et est à l'origine de la Journée du 8 mars. Opposée à la guerre, ce qui lui vaudra la prison, elle participe à la fondation de la Ligue spartakiste puis à celle du KPD. Elle doit quitter l'Allemagne à la victoire des nazis et meurt en exil à Moscou.

Zhou Enlai (1898-1976) : Dirigeant du mouvement étudiant démocratique et anti-impérialiste chinois, il étudie en Europe et devient communiste en 1921. Responsable politique de l'Académie de Huangpu, il participe à des campagnes militaires de l'armée nationaliste. Il organise et dirige l'insurrection de Shanghai en 1926 et échappe de peu à la mort lorsque le Kuomintang se retourne contre le Parti communiste chinois (PCC) lors du massacre de Shanghai. Il dirige le soulèvement de Nanchang puis l'appareil clandestin du PCC. Il rejoint Mao Zedong dans le Jiangxi et participe à la Longue Marche. Délégué du PCC auprès du KMT lors du front uni anti-japonais, il sera Premier ministre et Ministre des affaires étrangères à la fondation de la République populaire.

Zhu De (1886-1976) : Officier originaire du Sichuan, il combat dans l'armée républicaine après la Révolution de 1911 puis chez les seigneurs de la guerre. Il étudie en Allemagne et voyage en URSS. Officier dans l'armée du Kuomintang, il refuse d'écraser le soulèvement de Nanchang et se joint aux communistes. Il devient chef d'état-major général de l'Armée rouge et participe à la Longue Marche. Commandant en chef de l'Armée populaire de libération, il reçoit le grade de maréchal et devient vice-président du Parti communiste chinois et de la République populaire.

Zimmerwald (Conférence de) : Réunion internationale de militants socialistes, dont Lénine, qui s'est tenue dans le village suisse de Zimmerwald du 5 au 8 septembre 1915, au cours de la Première Guerre mondiale. Les participants (appelés zimmerwaldiens) luttèrent contre la guerre et dénonçaient la complicité des dirigeants de la II^e Internationale. Elle est suivie de la Conférence de Kienthal.

Zinoviev, Grigori, de son vrai nom Ovseï-Gerchen Aronovitch Radomyslski-Apfelbaum (1883-1936) : Révolutionnaire russe devenu bolchevik après sa rencontre avec Lénine, en exil, en 1905. Membre du comité central du POSDR, il rentre avec Lénine en Russie en 1917. Président du soviet de Pétrograd après la Révolution d'Octobre, il dirige à sa création le Komintern. À la mort de Lénine il se rapproche de l'Opposition de gauche. Marginalisé politique, deux fois exclu et réintégré du parti, il est une dernière fois exclu en 1934, arrêté, jugé dans un procès à grand spectacle et exécuté en 1936.

Bibliographie de T. Derbent

1. Livres

- Clausewitz et la guerre populaire*, Aden, Bruxelles, 2004 (épuisé)
Giáp et Clausewitz, Aden, Bruxelles, 2006 (épuisé)
La Résistance communiste allemande 1933-1945, Aden, Bruxelles, 2008 (épuisé)
Der deutsche kommunistische Widerstand 1933-1945, Zambon, Francfort, 2011
Resistenza comunista in Germania 1933-1945, Zambon, Francfort, 2011
Clausewitz und der Volkskrieg, Zambon, Francfort, 2013
De Foucault aux Brigades Rouges, Aden, Bruxelles, 2017
The German Communist Resistance 1933-1945, Foreign Language Press, Paris, 2021

2. Conférences

Catégories de la politique militaire révolutionnaire :

Conférence présentée à Bruxelles dans le cadre des formations du Bloc Marxiste-Léniniste, les 3 et 10 avril 2006. Publication en deux livraisons dans la revue *Clarté* n°5 (mai 2006) et n°6 (décembre 2006). Ce texte est reproduit dans la présente édition pages 286-321.

Éléments de réponse à la Lettre ouverte [du (nuovo) Partito comunista italiano, consécutive à la publication de la conférence], *Clarté* n°7, mai 2007.

Kategorien der revolutionären Militärpolitik, publication en allemand de la conférence, revue *Internationale Debatte* n°4 (première édition : octobre 2007, deuxième édition : octobre 2012).

Catégories de la politique militaire révolutionnaire, édition en langue française du n°4 d'*Internationale Debatte* (première édition : octobre 2007, deuxième édition : octobre 2012).

Categorie della politica militare rivoluzionaria, publication de la conférence dans l'édition en italien du n°4 d'*Internationale Debatte* (octobre 2012).

Κατηγορίες της επαναστατικής στρατιωτικής πολιτικής, publication en grec de la conférence, brochure, août 2012.

Categories of Revolutionary Military Policy, publication en anglais, Kersplebedeb Publishing, Toronto, mars 2013.

ی بال قن ا یم اظن تسایس یدنب ه تسد، publication en brochure bilingue (farsi-anglais) de la conférence, brochure, mai 2013.

ة يروثل ا ة يركس عل ا ة ساي سل ا تائف، publication en arabe de la conférence, brochure, novembre 2013.

Lénine et la guerre :

Conférence présentée à la Volkhaus de Zurich le 3 octobre 2015 pour le centenaire de la Conférence de Zimmerwald.

Première publication dans *Der geschichte in die eigene handen nehmen*, recueil des textes présentés à la commémoration, Aufbau, Zurich, 2015.

Lenin und der Krieg, brochure, Aufbau, Zurich, 2015.

Lenin and the War, brochure, Aufbau, Zurich, 2015.

Larges extraits parus en français dans le n°8 de la revue *Partisan* (mai 2017).

Rédition du texte en allemand dans le n°8 de la revue *Internationale Debatte* (Zurich, juillet 2017).

Première publication intégrale en français dans l'édition en français du n°8 d'*Internationale Debatte* (Zurich, juillet 2017).

Parution dans une nouvelle traduction dans la revue *Material*, No. 1 et 2, 2023-2024.

Ce texte est reproduit dans la présente édition pages 176-230.

De la science militaire prolétarienne: Examen d'une interrogation récurrente à la lumière du débat entre Trotski et Frounzé :

Conférence présentée à Université Paris 8 dans le volet « Guerres prolétariennes » du colloque Penser l'émancipation, le 13 septembre 2017.

Cette conférence a été développée sous le titre *Pour une politique militaire prolétarienne (ou pas) : Le débat Frounzé-Trotski de 1920-21*, pour la revue *Période* (octobre 2018).

Ce texte est reproduit dans la présente édition page 232-285.

3. Autres publications

Clausewitz et les structures militaires du KPD (1920-1945) – un chapitre inédit de Clausewitz et la guerre populaire, tiré à part, éditions Aden, Bruxelles, septembre 2006.

Entretien [à propos de la Résistance communiste allemande] avec M. Abramowicz, *Journal du Mardi* n°345, Bruxelles, juin 2008.

Éléments de réponse au journal « Révolution » réponse à une critique de *Clausewitz et la guerre populaire* parues en décembre 2008 dans le n°4 de *Révolution*.

Toujours en réponse au journal « Révolution »... (pour en finir avec la transformation de Clausewitz en bouc émissaire anti-révisionniste), réponse à l'étude *Le rôle de la France napoléonienne dans la genèse du nazisme* (pour en finir avec Clausewitz) publiée dans le n°10 de *Révolution* en avril 2009.

Lawrence et Clausewitz, revue *Mauvais Sang* n°1, Bruxelles, juin 2010.

Entretien [à propos de la Résistance communiste allemande] avec J. Kmiecik, *Liberté* 62 n°947, Lille, janvier 2011.

La Résistance communiste allemande 1933-1945, brochure reprenant le texte de l'édition Aden alors épuisée, Éditions antifascistes, Paris, 2012.

Clausewitz et Mehring / Clausewitz und Mehring tiré à part bilingue, Zambon Verlag, Francfort, 2013.

Clausewitz, Mao et le maoïsme, in *Clarté rouge* n°4, avril 2013 (des traductions en espagnol et en anglais de cette étude ont été mises en ligne sur différents sites).

Võ Nguyen Giáp: Stratege und Imperialistenschreck, n°75 (décembre-janvier 2013-2014) et 76 (février-mars 2014) du bimensuel *Aufbau* (Zürich).

Marighella et nous, postface à *Praxis de la guérilla urbaine* (recueil de textes de Carlos Marighella), éditions Premiers Matins de Novembre, Toulouse, 2022.

Losovski, stratège syndical, introduction à A. Losovski, *La grève est un combat – Le manuel de grève révolutionnaire du Komintern*, éditions Versus, Bruxelles, 2024.

Éditions en Langues Étrangères

Collection Classiques en couleurs

- | | |
|---|--|
| <ul style="list-style-type: none">1. Cours de base de marxisme-léninisme-maoïsme
PCI (maoïste)2. Les courants philosophiques dans le mouvement féministe
Anuradha Ghandy4. La nécessité communiste
J. Moufawad-Paul8. Stratégie pour la libération de la Palestine
FPLP10. Notre guerre populaire et ses particularités
José Maria Sison11. Repenser le socialisme: Qu'est ce que la transition socialiste ?
Deng-yuan Hsu & Pao-yu Ching14. Perspectives urbaines
PCI (maoïste) | <ul style="list-style-type: none">15. Cinq essais philosophiques
Mao Zedong18. Huit documents historiques
Charu Mazumdar20. Introduction aux principes de base du marxisme-léninisme
José Maria Sison21. Pour une analyse scientifique de la question gay
Groupe d'étude de Los Angeles22. Guide du militant
— Araling Aktibista
PADEPA23. Pédagogie de la Gouvernance
Les Advocators24. Critique constructive
Vicki Legion |
|---|--|

Collection Fondations

- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none">1. Des principes du léninisme
J. Staline2. Travail salarié et capital & Salaire, prix et profit
Karl Marx3. Réforme sociale ou révolution
Rosa Luxembourg5. L'État et la révolution
V. I. Lénine | <ul style="list-style-type: none">8. Le Manifeste du Parti communiste & Les principes du communisme
Karl Marx et Friedrich Engels12. L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État
Friedrich Engels13. La question du logement
Friedrich Engels |
|---|---|

Collection Nouveaux chemins

- 4. **« De la contradiction » – guide d'étude**
Collectif Redspark
- 13. **La voie de la révolution**
Camarade Pierre
- 17. **Clausewitz et la guerre populaire**
T. Derbent